



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

from the
Whitnass library



Charles Stuart.
1841.

~~= 155~~
NO. 276 OF R. M. DAWKINS' COLLECTION
OF BOOKS OF USE TO THE HOLDER OF
THE BYWATER AND SOTHEBY CHAIR
OF BYZANTINE AND MODERN GREEK
IN THE UNIVERSITY OF OXFORD

Arch

4.717 (1)

R. M. Dawkins

RELATION D'UN VOYAGE

DU LEVANT, FAIT PAR ORDRE DU ROY.

CONTENANT

L'Histoire Ancienne & Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel,
de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie,
de la Georgie, des Frontieres de Perse & de l'Asie Mineure.

AVEC

*Les Plans des Villes & des Lieux considerables; Le Genie, les Mœurs,
le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent;
Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.*

Enrichie de Descriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes
rares, de divers Animaux; Et de plusieurs Observations
touchant l'Histoire Naturelle.

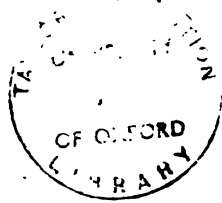
*Par M. PITTON DE TOURNEFORT, Conseiller du Roy, Academicien
Pensionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine
de la Faculté de Paris, Professeur en Botanique au Jardin du Roy,
Lecteur & Professeur en Medecine au College Royal.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE

M. DCCXVII



AVERTISSEMENT.

Si l'Auteur de cette Relation avoit eû la satisfaction de voir, avant que de mourir, la fin de l'Impression de son Ouvrage, on trouveroit icy une Preface raisonnée & pleine d'érudition; c'estoit le dessein de M. de Tournefort, & il estoit tres capable de le bien executer. Mais après que le premier Volume fut imprimé, sa santé s'affoiblissant de jour en jour, il ne s'appliqua plus qu'à mettre la derniere main à son Manuscrit, afin que le second Volume pût estre continué après luy, & que ce dernier Ouvrage, qu'il affectionnoit fort, ne parust que complet.

On a crû que rien ne pourroit mieux tenir lieu d'une Preface & faire honneur à la memoire de l'Auteur, que le bel Eloge qu'en fit M. de Fontenelle dans l'Assemblée publique de

*l'Académie des Sciences , tenuë le 10. Avril
1709. Cet Eloge a déjà esté imprimé dans le
Volume des Memoires de ladite Academie de l'An-
née 1708. à la fin de l'Histoire, pag. 143.*

ELOGE

DE M. DE TOURNEFORT.

*Par M. DE FONTENELLE, Secretaire perpetuel de
l'Academie Royale des Sciences, Et l'un des Quarante
de l'Academie Française.*

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT nâquit à Aix en Provence le 5. Juin 1656. de Pierre Pitton Ecuyer Seigneur de Tournefort, & d' Aimare de Fagoué d'une famille noble de Paris.

On le mit au College des Jesuites d'Aix, mais quoy-qu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres Ecoliers, à l'étude du Latin, dès qu'il vit des Plantes; il se sentit Botaniste; Il vouloit sçavoir leurs noms, il remarquoit soigneusement leurs differences, & quelquefois il manquoit à sa Classe, pour aller herboriser à la Campagne, & pour étudier la Nature au lieu de la langue des Anciens Romains. La plupart de ceux qui ont excellé en quelque genre n'y ont point eu de maître, il apprit de luy-mesme en peu de temps à connoître les Plantes des environs de sa ville.

Quand il fut en Philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on luy enseignoit; Il n'y trouvoit point la Nature qu'il se plaçoit tant à observer, mais des idées vagues & abstraites, qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses, & n'y touchent point. Il découvrit dans le Cabinet de son Pere la Philosophie de Descartes, peu-fameuse alors en Provence, & la reconnût aussi-tôt pour celle qu'il cherchoit. Il ne pouvoit jouir de cette lecture que par surprise & à la dérobee, mais c'étoit avec d'autant plus d'ardeur; Et ce Pere qui s'opposoit à une étude frivole, luy donnoit sans y penser une excellente éducation.

Comme il le destinoit à l'Eglise, il le fit étudier en Theologie.

E L O G E

logie & le mit mesme dans un Seminaire. Mais la destination naturelle prévalut. Il falloit qu'il vît des Plantes, il alloit faire ses études cheries ou dans un Jardin assez curieux qu'avoit un Apoticaire d'Aix, ou dans les Campagnes voisines, ou sur la cime des Rochers. Il penetrait par adresse ou par presens dans tous les lieux fermez où il pouvoit croire qu'il y avoit des Plantes qui n'étoient pas ailleurs ; si ces sortes de moyens ne réussissoient pas, il se resolvoit plutôt à y entrer furtivement, & un jour il pensa estre accablé de pierres par des Païsans qui le prenoient pour un voleur.

Il n'avoit guere moins de passion pour l'Anatomie & pour la Chimie que pour la Botanique. Enfin la Physique & la Medecine le revendiquerent avec tant de force sur la Theologie, qui s'en étoit mise injustement en possession, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il étoit encouragé par l'exemple d'un Oncle paternel qu'il avoit, Medecin fort habile & fort estimé, & la mort de son pere arrivée en 1677. le laissa entierement maître de suivre son inclination.

Il profita aussi-tôt de sa liberté, & parcourut en 1678. les Montagnes de Dauphiné & de Savoye, d'où il rapporta quantité de belles Plantes seches qui commencerent son Herbar.

La Botanique n'est pas une science sedentaire & paresseuse, qui se puisse acquerir dans le repos & dans l'ombre d'un Cabinet, comme la Geometrie & l'Histoire, qui tout au plus, comme la Chimie, l'Anatomie & l'Astronomie, ne demande que des operations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les Montagnes & les Forests, que l'on gravisse contre des Rochers escarpez, que l'on s'expose aux bords des Précipices. Les seuls Livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matiere ont été jettez au hazard sur toute la surface de la Terre, & il faut se résoudre à la fatigue & au peril de les chercher & de les ramasser. De-là vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science ; Le degré de passion qui suffit pour faire un Savant d'une autre espece, ne suffit pas pour faire un grand Botaniste, & avec

DE M. DE TOURNEFORT.

cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre, une force de corps qui y réponde. M. de Tournefort étoit d'un temperament vif, laborieux, robuste, un grand fonds de gayeté naturelle le foutenoit dans le travail, & son corps aussi-bien que son esprit avoit été fait pour la Botanique.

En 1679. il partit d'Aix pour Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'Anatomie & dans la Medecine. Un Jardin des Plantes établi en cette ville par Henry IV. ne pouvoit pas, quelque riche qu'il fût, satisfaire sa curiosité, il courut tous les environs de Montpellier à plus de dix lieues, & en rapporta des Plantes inconnuës aux gens mêmes du Pays. Mais ces courses étoient encore trop bornées, il partit de Montpellier pour Barcelone au mois d'Avril 1681. il passa jusqu'à la S. Jean dans les Montagnes de Catalogne, où il étoit suivi par les Medecins du Pays, & par les jeunes Etudians en Medecine, à qui il démontroit les Plantes. On eut dit presque qu'il imitoit les anciens Gimnosophistes qui mennoient leurs Disciples dans des deserts, où ils tenoient leurs écoles.

Les hautes montagnes des Pirenées étoient trop proches pour ne le pas tenter. Cependant il sçavoit qu'il ne trouveroit dans ces vastes solitudes qu'une subsistance pareille à celle des plus austeres Anachorettes, & que les malheureux habitans qui la lui pouvoient fournir n'étoient pas en plus grand nombre que les Voleurs qu'il avoit à craindre. Aussi fut-il plusieurs fois dépouillé par les Miquelets Espagnols. Il avoit imaginé un stratageme pour leur dérober un peu d'argent dans ces sortes d'occasions; il enfermoit des Reaux dans du pain qu'il portoit sur luy, & qui étoit si noir & si dur, que quoy-qu'ils le volassent fort exactement, & ne fussent pas gens à rien dedaigner, ils le luy laissoient avec mépris. Son inclination dominante luy faisoit tout surmonter; ces Rochers affreux & presque inaccessibles, qui l'environnoient de toutes parts, s'estoient changez pour luy en une magnifique Bibliotheque, où il avoit le plaisir de trouver

E L O G E

tout ce que la curiosité demandoit, & où il passoit des journées délicieuses. Un jour une méchante Cabane où il couchoit, tomba tout à coup, il fut deux heures enseveli sous les ruines, & y auroit péri si l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer.

Il revint à Montpellier à la fin de 1681. & de-là il alla chez luy à Aix, où il rangea dans son Herbarium toutes les Plantes qu'il avoit ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes & des Pirenées. Il n'appartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entières, bien conservées, disposées selon un bel ordre dans de grands Livres de papier blanc, le payoit suffisamment de tout ce qu'elles luy avoient coûté.

Heureusement pour les Plantes M. Fagon, alors premier Medecin de la feuë Reyne, s'y étoit toujours fort attaché, comme à une partie des plus curieuses de la Physique, & des plus essentielles de la Medecine, & il favorisoit la Botanique de tout le pouvoir que luy donnoient sa place & son merite. Le nom de M. de Tournefort vint à luy de tant d'endroits differens, & toujours avec tant d'uniformité, qu'il eût envie de l'attirer à Paris, rendez-vous general de presque tous les grands talens répandus dans les Provinces. Il s'adressa pour cela à Madame de Venelle, Sous-Gouvernante des Enfans de France, qui connoissoit beaucoup toute la famille de M. de Tournefort. Elle luy persuada donc de venir à Paris, & en 1683. elle le presenta à M. Fagon, qui dès la même année luy procura la place de Professeur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, établi à Paris par Louis XIII. pour l'instruction des Jeunes Etudiants en Medecine.

Cet employ ne l'empescha pas de faire differens Voyages. Il retourna en Espagne, & alla jusqu'en Portugal. Il vit des Plantes, mais presque sans aucun Botaniste. En Andalousie, qui est un pays fecond en Palmiers, il voulut verifier ce que l'on dit depuis si long-temps des amours du mâle & de la femelle de cette espee, mais il n'en put rien apprendre de certain,

DE M. DE TOURNEFORT.

tain, & ces amours si anciennes, en cas qu'elles soient, sont encore mystérieuses. Il alla aussi en Hollande & en Angleterre, où il vit & des Plantes & plusieurs grands Botanistes, dont il gagna facilement l'estime & l'amitié. Il n'en faut point d'autre preuve que l'envie qu'eut M. Herman, celebre Professeur en Botanique à Leyde, de luy resigner sa place, parce qu'il étoit déjà fort âgé. Il luy en écrivit au commencement de la dernière Guerre avec beaucoup d'instances, & le zele qu'il avoit pour la science qu'il professoit, luy faisoit choisir un Successeur, non seulement Etranger, mais d'une Nation ennemie. Il promettoit à M. de Tournefort une Pension de 4000. livres de Messieurs les Etats Generaux, & luy faisoit esperer une augmentation quand il seroit encore mieux connu. La Pension attachée à sa place du Jardin Royal étoit fort modique, cependant l'amour de son pays luy fit refuser des offres & si utiles & si flatteuses. Il s'y joignit encore une autre raison, qu'il disoit à ses amis, c'est qu'il trouvoit que les Sciences étoient icy pour le moins à un aussi haut degré de perfection, qu'en aucun autre pays. La Patrie d'un Savant ne seroit pas sa véritable Patrie, si les Sciences n'y étoient florissantes.

La sienne ne fut pas ingrate. L'Academie des Sciences ayant été mise en 1691. sous l'inspection de M. l'Abbé Bignon, un des premiers usages qu'il fit de son autorité deux mois après qu'il en fût revêtu, fut de faire entrer dans cette Compagnie M. de Tournefort & M. Homberg, qu'il ne connoissoit ni l'un ni l'autre que par le nom qu'ils s'étoient fait. Après qu'ils eurent été agréés par le Roy sur son temoignage, il les presenta tous deux ensemble à l'Academie, deux premiers nez, pour ainsi dire, dignes de l'être d'un tel Pere, & d'annoncer toute la famille spirituelle qui les a suivis.

En 1694. parut le premier Ouvrage de M. de Tournefort, intitulé *Elemens de Botanique, ou Methode pour connoître les Plantes*, imprimé au Louvre en trois volumes. Il est fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de Plantes semées si confusément sur la Terre, & même sous

E L O G E

les eaux de la Mer, & pour les distribuer en Genres & en Espèces, qui en facilitent la connoissance, & empêchent que la memoire des Botanistes ne soit accablée sous le poids d'une infinité de noms differens. Cet ordre si necessaire n'a point été établi par la Nature, qui a préféré une confusion magnifique à la commodité des Phisiciens. Et c'est à eux à mettre presque malgré elle de l'arrangement & un systeme dans les Plantes. Puisque ce ne peut être qu'un ouvrage de leur esprit, il est aisé de prévoir qu'ils se partageront, & que mesme quelques-uns ne voudront point de systeme. Celuy que M. de Tournefort a préféré après une longue & savante discussion, consiste à regler les Genres des Plantes par les Fleurs & par les Fruits pris ensemble, c'est à dire, que toutes les Plantes semblables par ces deux parties seront du mesme genre, après quoy les differences ou de la Racine, ou de la Tige, ou des Feuilles, feront leurs differentes espèces. M. de Tournefort a été mesme plus loin ; au dessus des Genres il a mis des Classes qui ne se reglent que par les Fleurs, & il est le premier qui ait eû cette pensée, beaucoup plus utile à la Botanique, qu'on ne se l'imagineroit d'abord. Car il ne se trouve jusqu'icy que 14. figures differentes de Fleurs qu'il faille s'imprimer dans la memoire, ainsi quand on a entre les mains une Plante en fleur dont on ignore le nom, on voit aussitôt à quelle Classe elle appartient dans le Livre des Elemens de Botanique, quelques jours après la fleur paroît le fruit, qui détermine le Genre dans ce mesme Livre, & les autres parties donnent l'Espece, desorte que l'on trouve en un moment, & le nom que M. de Tournefort luy donne par rapport à son systeme, & ceux que d'autres Botanistes des plus fameux luy ont donnez, ou par rapport à leurs systemes particuliers, ou sans aucun systeme. Par-là on est en état d'étudier cette Plante dans les Auteurs qui en ont parlé, sans craindre de luy attribuer ce qu'ils auront dit d'une autre, ou d'attribuer à une autre ce qu'ils auront dit de celle-là. C'est un prodigieux soulagement pour la memoire, que tout se réduise à retenir 14. figures de Fleurs, par le moyen des-

DE M. DE TOURNEFORT.

quelles on descend à 673. Genres, qui comprennent sous eux 8846. Espèces de Plantes, soit de Terre, soit de Mer, connus jusqu'au temps de ce Livre. Que seroit-ce s'il falloit connoître immédiatement ces 8846. Espèces, & cela sous tous les noms differens qu'il a plu aux Botanistes de leur imposer ! Ce que nous venons de dire icy demanderoit encore quelques restrictions ou quelques éclaircissemens, mais nous les avons donnez dans l'Histoire de 1700. où le système de M. de Tournefort a été traité plus à fond & avec plus d'étendue.

Il parut être fort approuvé des Phisiciens, c'est à dire (& cela ne doit jamais s'entendre autrement) du plus grand nombre des Phisiciens. Il fut attaqué sur quelques points par M. Rai, celebre Botaniste & Phisicien Anglois, auquel M. de Tournefort répondit en 1697. par une Dissertation Latine adressée à M. Sherard, autre Anglois, habile dans la même science. La dispute fut sans aigreur, & même assez polie de part & d'autre, ce qui est assez à remarquer. On dira peut-être que le sujet ne valoit gueres la peine qu'on s'échauffât ; car de quoi s'agissoit-il ! De savoir si les fleurs & les fruits suffisoient pour établir les Genres, si une certaine Plante étoit d'un Genre ou d'un autre. Mais on doit tenir compte aux hommes, & plus particulièrement aux savans, de ne s'échauffer pas beaucoup sur de legers sujets. M. de Tournefort dans un Ouvrage postérieur à la dispute, a donné de grands éloges à M. Rai, & même sur son Système des Plantes.

Il se fit recevoir Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & en 1698. il publia un Livre intitulé *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la Medecine*. Il est facile de juger que celui qui avoit été chercher des Plantes sur les sommets des Alpes & des Pyrénées, avoit diligemment herborisé dans tous les environs de Paris, depuis qu'il y faisoit son séjour. La Botanique ne seroit qu'une simple curiosité, si elle ne se rapportoit à la Medecine ; & quand on veut qu'elle soit utile, c'est la Botanique de son Pays qu'on doit le plus étudier, non que la

E L O G E

Nature ait été auffi foigneufe qu'on le dit quelquefois , de mettre dans chaque Pays les Plantes qui devoient convenir aux maladies des Habitans , mais parce qu'il est plus comode d'employer ce qu'on a sous fa main , & que souvent ce qui vient de loin, n'en vaut pas mieux. Dans cette Histoire des Plantes des environs de Paris, M. de Tournefort-rassemble outre leurs differens noms & leurs descriptions, les Analifes Chimiques que l'Academie en avoit faites, & leurs vertus les mieux prouvées. Ce Livre seul répondroit suffisamment au reproche que l'on fait quelquefois aux Medecins, de n'aimer pas les Remedes tirez des Simples , parce qu'ils sont trop faciles , & d'un effet trop prompt. Certainement M. de Tournefort en produit icy un grand nombre, cependant ils sont la pluspart assez negligez , & il semble qu'une certaine fatalité ordonne qu'on les desirera beaucoup & qu'on s'en servira peu.

On peut compter parmi les Ouvrages de M. de Tournefort un Livre, ou du moins une partie d'un Livre, qu'il n'a pourtant pas fait imprimer. Il porte pour titre *Schola Botanica, sive Catalogus Plantarum, quas ab aliquot annis in Horto Regio Parisiensi studiosis indigitavit vir clarissimus Josephus Pitton de Tournefort, Doctor Medicus, ut & Pauli Hermanni Paradisi Batavi Prodromus, &c. Amstelodami 1699.* Un Anglois nommé M. Simon Warton , qui avoit étudié trois ans en Botanique au Jardin du Roy sous M. de Tournefort, fit ce Catalogue des Plantes qu'il y avoit veües.

Comme les Elemens de Botanique avoient eû tout le succès que l'Auteur mesme pouvoit desirer , il en donna en 1700. une Traduction Latine en faveur des Etrangers , & plus ample, sous le titre de *Institutiones Rei Herbariæ* , en trois Volumes in 4°. dont le premier contient les noms des Plantes distribuées selon le système de l'Auteur, & les deux autres leurs figures tres bien gravées. A la teste de cette Traduction est une grande Preface ou introduction à la Botanique, qui contient avec les principes du système de M. de Tournefort, ingenieusement & solidement établis , une His-

DE M. DE TOURNEFORT.

toire de la Botanique & des Botanistes, recueillie avec beaucoup de soin & agréablement écrite. On n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il s'occupoit avec plaisir de tout ce qui avoit rapport à l'objet de son amour.

Cet amour cependant n'étoit pas si fidelle aux Plantes, qu'il ne se portât presque avec la même ardeur à toutes les autres curiositez de la Phisique, Pierres figurées, Marcaffites rares, Petrifications & Cristallisations extraordinaires, Coquillages de toutes les especes. Il est vray que du nombre de ces sortes d'infidelitez on en pourroit excepter son goût pour les Pierres, car il croyoit que c'étoient des Plantes qui vegetoient, & qui avoient des graines : il étoit même assez disposé à étendre ce système jusqu'aux métaux, & il semble qu'autant qu'il pouvoit il transformoit tout en ce qu'il aimoit le mieux. Il ramassoit aussi des habillemens, des armes, des instrumens de Nations éloignées, autres sortes de curiositez, qui quoy-qu'elles ne soient pas sorties immédiatement des mains de la Nature, ne laissent pas de devenir Philosophiques, pour qui fait philosopher. De tout cela ensemble il s'étoit fait un Cabinet superbe pour un particulier, & fameux dans Paris ; les Curieux l'estimoient à 45. ou 50000. livres. Ce seroit une tache dans la vie d'un Philosophe qu'une si grande dépense, si elle avoit eût tout autre objet. Elle prouve que M. de Tournefort dans une fortune aussi bornée que la sienne, n'avoit pû guere donner à des plaisirs plus frivoles, & cependant beaucoup plus recherchez.

Avec toutes les qualitez qu'il avoit, on peut juger aisément combien il étoit propre à être un excellent Voyageur, car j'entends icy par ce terme, non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouve & une curiosité fort étendue, qui est assez rare, & un certain don de bien voir, plus rare encore. Les Philosophes ne courent gueres le monde, & ceux qui le courent ne sont ordinairement gueres Philosophes, & par-là un voyage de Philosophe est extrêmement précieux. Aussi nous comptons que ce fut un bonheur pour les Sciences que l'ordre que M. de Tournefort

E L O G E

reçût du Roy en 1700. d'aller en Grece, en Asie & en Afrique, non seulement pour y reconnoître les Plantes des Anciens, & peut-être aussi celles qui leur auront échappé, mais encore pour y faire des Observations sur toute l'Histoire Naturelle, sur la Geographie ancienne & moderne, & même sur les Mœurs, la Religion & le Commerce des Peuples. Nous ne repeterons point icy ce que nous avons dit sur ce sujet dans l'Histoire de 1700. Il eut ordre d'écrire le plus souvent qu'il pourroit à M. le Comte de Pontchartrain, qui luy procuroit tous les agrémens possibles dans son Voyage, & de l'informer en détail de ses découvertes & de ses aventures.

M. de Tournefort accompagné de M. Gundelsheimer, Allemand, excellent Medecin, & de M. Aubriet habile Peintre, alla jusqu'à la frontiere de Perse, toujours herborisant & observant. Les autres Voyageurs vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer est plus commode, & sur terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-cy n'alloient par mer que le moins qu'il étoit possible, ils étoient toujours hors des chemins, & s'en faisoient de nouveaux dans des lieux impraticables. On lira bien-tôt avec un plaisir mêlé d'horreur le recit de leur descente dans la Grotte d'Antiparos, c'est à dire, dans trois ou quatre abîmes affreux qui se succedent les uns aux autres. M. de Tournefort eût la sensible joye d'y voir une nouvelle espece de Jardin, dont toutes les Plantes étoient différentes pieces de Marbre encore naissantes ou jeunes, & qui selon toutes les circonstances dont leur formation étoit accompagnée, n'avoient pû que vegeter.

Envain la Nature s'étoit cachée dans des lieux si profonds & si inaccessibles pour travailler à la vegetation des Pierres, elle fut, pour ainsi dire, prise sur le fait par des Curieux si hardis.

L'Afrique étoit comprise dans le dessein du Voyage de M. de Tournefort, mais la peste qui étoit en Egypte le fit revenir de Smirne en France en 1702. Ce fut-là le premier

DE M. DE TOURNEFORT.

obstacle qui l'eût arrêté. Il arriva, comme l'a dit un grand Poète pour une occasion plus brillante & moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient*. Il rapportoit, outre une infinité d'Observations différentes, 1356. nouvelles Espèces de Plantes, dont une grande partie venoient se ranger d'elles-mêmes sous quelqu'un des 673. Genres qu'il avoit établis ; il ne fut obligé de créer pour tout le reste que 25. nouveaux Genres, sans aucune augmentation des Classes, ce qui prouve la commodité d'un système, où tant de Plantes étrangères, & que l'on n'attendoit point, entroient si facilement. Il en fit son *Corollarium Institutionum Rei Herbariæ*, imprimé en 1703.

Quand il fut revenu à Paris, il songea à reprendre la pratique de la Médecine, qu'il avoit sacrifiée à son Voyage du Levant, dans le temps qu'elle commençoit à luy réussir beaucoup. L'expérience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain goût du Public, & sur-tout en ce genre-là, les interruptions sont dangereuses, l'approbation des hommes est quelque chose de forcé, & qui ne demande qu'à finir. M. de Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avoit quitté ; d'ailleurs il falloit qu'il s'acquît de ses anciens exercices du Jardin Royal, il s'y joignit encore ceux du Collège Royal, où il eut une place de Professeur en Médecine, les fonctions de l'Académie luy demandoient aussi du temps, enfin il voulut travailler à la Relation de son grand Voyage, dont il n'avoit rapporté que de simples Mémoires informes & intelligibles pour luy seul. Les courses & les travaux du jour, qui luy rendoient le repos de la nuit plus nécessaire, l'obligeoient au contraire à passer la nuit dans d'autres travaux, & malheureusement il étoit d'une forte constitution, qui luy permettoit de prendre beaucoup sur luy pendant un assez long-temps, sans en être sensiblement incommodé. Mais à la fin sa santé vint à s'altérer, & cependant il ne la ménagea pas davantage. Lorsqu'il étoit dans cette mauvaise disposition, il reçut par hazard un coup fort violent dans la poitrine, dont il jugea bien-tôt qu'il mour-

ELOGE DE M. DE TOURNEFORT.

roit. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois , & il mourut le 28. Decembre 1708.

Il avoit fait un Testament, par lequel il a laissé son Cabinet de Curiositez au Roy pour l'usage des Savans , & ses Livres de Botanique à M. l'Abbé Bignon. Ce second article ne marque pas moins que le premier son amour pour les sciences ; c'est leur faire un présent que d'en faire un à celui qui veille pour elles dans ce Royaume avec tant d'application, & les favorise avec tant de tendresse.

Des deux Volumes in 4^o. que doit avoir la Relation du Voyage de M. de Tournefort, le premier étoit déjà imprimé au Louvre quand il mourut, & l'on acheve présentement le second sur le manuscrit de l'Auteur , qui a été trouvé dans un état où il n'y avoit rien à désirer. Cet ouvrage , qui a conservé sa premiere forme de Lettres, adressées à M. de Pontchartrain, aura environ 200. planches en taille douce tres bien gravées, de Plantes, d'Antiquitez, &c. On y trouvera , outre tout le sçavoir que nous avons représenté jusqu'icy dans M. de Tournefort, une grande connoissance de l'Histoire ancienne & moderne, & une vaste érudition dont nous n'avons point parlé, tant nos éloges sont éloignez d'être flateurs. Souvent une qualité dominante nous en fait negliger d'autres, qui meriteroient cependant d'être relevées.

LETTRES



LETTRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

*D*Essein de ce Voyage. pag. 1

LETTRE I.

Description de l'Isle de Candie. pag. 19

LETTRE II.

Continuation de la Description de Candie. pag. 58

LETTRE III.

Etat present de l'Eglise Gréque. pag. 97

LETTRE IV.

Description des Isles de l'Argentiere, de Milo, de Siphanto, & de Serpho. pag. 141

LETTRE V.

Description des Isles d'Antiparos, de Paros, & de Naxie. pag. 185

LETTRE VI.

Description des Isles de Stenosa, Nisouria, Amorgos, Caloyero, Cheiro, Skinosa, Raclia, Nio, Sikino, Policandro, Santorin, Nansio, Mycone. pag. 226

LETTRE VII.

Description des Isles de Delos. pag. 287
Tome I. c

LETTRE VIII.

*Description des Isles de Syra, Thormie, Zia, Macronisi,
Joura, Andrus & Tine.* pag. 320

LETTRE IX.

Description des Isles de Scio, Metelin, Tenedos, Nicaria.
pag. 366

LETTRE X.

*Description des Isles de Samos, de Patmos, de Fourni
& de Skyros.* pag. 404

LETTRE XI.

*Description du Détroit des Dardanelles, de la ville de
Gallipoli, Et de Constantinople.* pag. 453

LETTRE XII.

*Continuation de la Description de Constantinople ; Et
la Relation de ce qui se passa à l'Audiance qu'eut
M^r de Ferriol, du Grand Visir ; & à celle qui étoit
préparée pour le Grand Seigneur.* pag. 490

VOYAGE

VOYAGE DU LEVANT, FAIT PAR ORDRE DU ROY.

DESSEIN DE CE VOYAGE.

Monseigneur le Comte de Pontchartrain Secrétaire d'Etat, chargé du soin des Académies, & toujours attentif à ce qui peut perfectionner les Sciences, proposa à Sa Majesté sur la fin de l'année 1699. d'envoyer dans les pays étrangers des personnes capables d'y faire des observations non seulement sur l'Histoire naturelle, & sur la Géographie ancienne & moderne; mais encore sur ce qui regarde le Commerce, la Religion & les Mœurs des différens peuples qui les habitent.

Comme j'avois déjà fait quelques voyages en Europe
Tome I. A

par ordre du Roy, j'eus l'honneur d'être encore choisi par Sa Majesté pour celui du Levant. Ce grand Prince, qui par sa protection & par ses bienfaits contribua tous les jours au progrès de toutes les belles connoissances, très satisfait d'ailleurs des découvertes curieuses que M^{rs} de l'Academie Royale des Sciences ont fait sous ses auspices dans les climats les plus éloignés, me fit ordonner de partir pour aller au Levant travailler sur ce qui seroit le plus digne de remarque.

Je fus ravi de trouver cette nouvelle occasion de satisfaire la forte passion que j'ai toujours eue, pour aller dans les Pays étrangers étudier la nature & les hommes avec plus de certitude qu'on ne fait dans les livres. Je suppliai Monseigneur de Pontchartrain de me laisser le choix des personnes qui me conviendroient pour l'exécution de ce dessein.

J'avois besoin de deux hommes de confiance, qui fussent d'humeur à partager avec moi les peines inséparables des grands voyages. Il n'y a rien de si triste que de tomber malade dans des pays où l'on ne connoît personne, & où l'on ignore la medecine. Il est fort chagrinant aussi de voir de belles choses sans les pouvoir faire dessiner, & sans ce secours l'on ne sçauroit rendre une relation bien intelligible. Par un bonheur singulier & qui répondit à tous mes souhaits, je trouvai en M^{rs} Gundelscheimer & Aubriet deux véritables amis, l'un excellent Medecin, & l'autre habile Peintre. M^r Gundelscheimer natif d'Anspach en Franconie, est presentement Conseiller & Medecin du Prince Electoral de Brandebourg. Il a joint à une extrême passion pour l'Histoire naturelle une parfaite connoissance des plantes & de toute la Physique. C'est à ses soins que je dois une bonne partie des plantes rares dont je parlerai dans la suite de cette Relation.

M^r Aubriet de Châlons en Champagne s'applique avec autant de soin que d'habileté à peindre en miniature les plantes, que l'on éleve dans le Jardin du Roy. Il n'a rien encore paru de si beau en ce genre là : c'est aussi cette grande habileté qui lui a fait mériter la charge de Peintre du cabinet du Roy.

Affuré de la bonne volonté de ces M^{rs} j'eus l'honneur de les présenter à Monsieur l'Abbé Bignon, qui par ce goùst merveilleux qu'il a pour toutes les Sciences, sentoît depuis long-temps la nécessité qu'il y avoit d'aller vérifier sur les lieux, ce que les anciens ont fçû de plus particulier touchant l'Histoire naturelle, & principalement sur les plantes. En effet, après avoir réduit sous leurs veritables genres celles qui sont connûes, que pouvoit-on faire de plus avantageux pour la Botanique, que de l'enrichir de nouvelles especes, & sur tout de celles que les plus anciens medecins ont mises en usage pour la guerison des maladies!

Quelque temps après, Monseigneur de Pontchartrain fixa nostre départ au 9. Mars 1700. Il écrivit une lettre à Monsieur l'Abbé Bignon President de l'Académie Royale des Sciences, par laquelle il lui faisoit sçavoir que le Roy, m'avoit ordonné d'aller dans la Grèce, aux Isles de l'Archipel, & en Asie, pour y faire des recherches touchant l'Histoire naturelle; pour m'instruire des maladies & des remedes que l'on y employe; pour y comparer l'ancienne Geographie avec la moderne; & que Sa Majesté m'accordoit un Aide, un Peintre, & tous les frais du voyage.

Cette lettre fut leûe dans l'assemblée le 16. Février. La Compagnie témoigna beaucoup de joye d'une entreprise qui paroissoit avantageuse pour la Physique, & qui marquoit combien Sa Majesté souhaitoit qu'on en perfectionnast les différentes parties. Monsieur l'Abbé Bignon proposa ce jour là M^r Gundelscheimer, qui fut accepté tout

d'une voix, & ses lettres luy furent expédiées en qualité d'Envoïé par l'Académie, pour me seconder dans mes travaux. Il remercia la compagnie à la première assemblée, & se trouva à toutes les autres jusques à nostre départ. Nous eûmes l'honneur d'en prendre congé le 6. Mars, & nous allâmes ensuite à Versailles recevoir les derniers ordres de Monseigneur de Pontchartrain, & de M^r le premier Medecin. M^r Fagon qui occupe cette charge avec tant de distinction, non content d'avoir parlé plusieurs fois au Roy des avantages qui pourroient revenir de ce voyage pour l'éclaircissement de l'Histoire naturelle, me fit encore l'honneur de me présenter à Sa Majesté, qui receut avec sa bonté ordinaire, * un ouvrage qu'elle m'avoit permis de lui dédier.

* Institutiones Rei
Herbariae.

Le 9. Mars nous partîmes par la diligence, & nous arrivâmes à Lyon en sept jours & demi. Nous y vîmes le recueil des plantes rares que M^r Goiffon a observées dans les Alpes. On attend de cet habile medecin, non seulement l'Histoire des plantes qui naissent aux environs de Lyon : mais encore plusieurs observations anatomiques très singulieres, & sur tout celles qui regardent la structure de l'oreille. M^r Goiffon nous procura la connoissance du Pere de Colonia Bibliothecaire des Jesuites, scavant antiquaire. Il a fait en peu de temps un prodigieux recueil de Medailles grèques & latines ; d'Idoles ; d'Instrumens qui ont servi aux sacrifices des payens ; de Poids & de Mesures anciennes ; de Talismans, & de tout ce qui regarde la belle antiquité.

Le 16. Mars nous descendîmes sur le Rhône jusques à Condrieu, bourg du Dauphiné à sept lieües de Lyon, & à deux lieües de Vienne. On coucha le lendemain au Pouzin, village à quatre lieües au dessous de Valence.

Le 18. nous débarquâmes à Avignon, d'où nous par-

ties pour Aix qui n'en est éloigné que d'une journée. A I X.

On ne m'accusera pas d'être prévenu en faveur de ma patrie, si je dis que dans sa médiocre grandeur c'est une des villes de France la mieux bastie & la plus agréable. Après que j'eus embrassé mes parents, nous allâmes saluer M^r de Boyer d'Aiguilles Conseiller au Parlement, & nous fûmes bien moins touchés de ses tableaux, quelque rares qu'ils soient, que nous ne le fûmes de son mérite. Ce sçavant magistrat n'excelle pas seulement dans la connoissance de l'antiquité, il a naturellement ce goût exquis du dessein, qui rend si recommandables les grands hommes en ce genre. M^r d'Aiguilles a fait graver une partie de son cabinet en cent grandes planches d'après les originaux de Raphaël, d'André del Sarto du Titien, de Michel Ange Caravage, de Paul Veronèse, du Corrège, du Carrache, du Tintoret, du Guide, du Pouffin, de Bourdon, de le Sueur, de Puget, du Valentin, de Rubens, du Vandéik, & d'autres peintres fameux. Ce Magistrat me permettra-t-il de dire qu'il a gravé lui-même quelques-unes de ces planches; que les frontispices des deux volumes qui composent ce recueil sont de son invention; qu'il a conduit les graveurs pour la fidélité des contours, & pour la force des expressions. Un homme de qualité, qui remplit d'ailleurs si dignement les devoirs de sa charge, ne sçauroit se délasser plus noblement.

M^r de Thomassin Mazaugues est un autre Conseiller du Parlement de Provence, d'un mérite distingué, qui nous fait espérer un recueil des lettres de M^r de Peiresec, dont les manuscrits ont été répandus par tout le Royaume. Cet homme infatigable en a laissé plus de cent, tous écrits de sa main, comme le remarque M^r Spon. On assure que les heritiers de M^r de Peiresec, s'étoient chauffez pendant tout un hiver des papiers qu'on avoit trouvez

Voyages de Spon.

dans son cabinet. N'auroient-ils pas mieux fait de brûler du bois de Cedre ou du bois d'Aloës. La nature en produit tous les jours, & peut-estre ne verra-t-on jamais d'homme semblable à M^r de Peiresc.

On compte parmi les autres sçavants de nostre ville M^r Gautier Prieur de la Valette ; ce grand Astronome, dont M^r Gassendi parle avec tant d'éloges. ^a Scaliger & ^b Casaubon qui ne prodiguoient pas leurs louanges, conviennent que M^r de Rasca de Bagarris, ^c Garde du Cabinet du Roy Henry IV. estoit un excellent connoisseur de tous les anciens monumens. Il ne faut pas oublier ici Annibal Fabrot grand Jurisconsulte, qui sçavoit parfaitement la langue Gréque, & l'Histoire orientale, comme il paroît par les versions qu'il a faites de quelques volumes de l'Histoire Byzantine, & par les sçavantes notes dont il en a éclairci les endroits les plus obscurs. Les PP. Thomassin & Cabasfut, Prêtres de l'Oratoire, feront toûjours beaucoup d'honneur à la ville d'Aix. Leur science estoit inépuisable, aussi bien que celle du P. Pagi Cordelier, l'un des plus profonds Chronologistes du siècle passé.

^a Scalig. Opuscula.

^b De Sasyr. Poesi.

^c Maître des Cabinets des Antiques du Roy. Scalig. *ibid.*

Il y a peu de villes dans le Royaume, & peut-estre en Europe où il y ait eû plus de cabinets curieux, & l'on y voit encore de tres belles choses, sur tout chez M^r l'Intendant le Bret. Il vient peu de vaisseaux de Levant en Provence sur lesquels il n'y ait des marchands, & même des matelots qui apportent des médailles, des pierres gravées, où d'autres bijoux antiques. Comme le Parlement & les autres Cours supérieures attirent à Aix la plupart des gens de la Province, ces curiositez s'y répandent facilement.

MARSEILLE.

Le 27. Mars nous arrivâmes à Marseille. J'allai d'abord saluer M^{rs} les Députés du commerce, & je leur remis les ordres dont Monseigneur de Pontchartrain m'avoit

chargé. Comme il n'y avoit point de bâtiment prêt à partir pour le Levant, nous eûmes tout le temps de considérer les beautés de cette ville, & d'admirer les changemens qu'on y a faits sous ce Regne. Si l'on continuë d'y bâtir avec la même magnificence, elle reprendra bien-tôt la beauté qu'elle avoit du temps des Grecs & des Romains : car tout ce que nous y voyons de l'ancienne ville est l'ouvrage des derniers siècles, qui se ressentoient encore du mauvais goût & de l'ignorance des Goths.

Strabon, le plus exact des anciens Geographes, tout prevenu qu'il étoit en faveur des villes d'Asie, où l'on n'employoit que marbre & que granit, décrit Marseille comme une ville très bien bâtie & d'une grandeur considérable, disposée en manière de theatre au tour d'un Port naturellement creusé dans les rochers. Peut-être même étoit-elle encore plus superbe avant le regne d'Auguste, sous lequel vivoit Strabon : car cet auteur parlant de Cyzique comme d'une des plus belles villes d'Asie, remarque qu'elle étoit enrichie des mêmes ornemens d'architecture, qu'on avoit autrefois vus dans Rhodes, dans Cartage & dans Marseille.

On n'y trouve aucuns restes de cette ancienne magnificence, en vain y chercheroit-on les fondemens des Temples d'Apollon & de Diane, ^b que les habitans de la ville de Phocée ses fondateurs y avoient bâtis. Nous sçavons seulement que ces Edifices étoient sur le haut de la ville. On ignore aussi l'endroit où Pytheas fit dresser cette célèbre ^c aiguille pour déterminer la hauteur du pôle de Marseille. Pytheas qui étoit de cette ville, & qui vivoit du temps d'Alexandre, a été selon M^r Gassendi, le plus ancien de tous les gens de lettres, qu'on ait vus en Occident. Il est glorieux à la France, comme le remarque M^r Cassini le plus grand Astronome de notre temps, d'avoir eû une

Rerum Geog.
lib. 4.

^a *Λαύδοι. Ευσταθ.*
ad Dionys. Perieg.
v. 75.

Ibid. lib. 12.

^b *Κτίσματα δὲ ἐν Φωκίᾳ
καὶ Μακεδονίᾳ. Strab. Rer.*
Geog. lib. 4.

^c *Τόλμων. Strab.*
ibid. lib. 2.

^d *Mémoires de*
Mathématique &
de Physique de
l'Académie Royale
des Sciences, du 3^e.
Mars 1692.

personne capable de porter les spéculations à un point de subtilité, où les Grecs qui vouloient passer pour les inventeurs de toutes les sciences, n'avoient pû encore atteindre.

^a Tacit. in vita
Agric. cap. 4.

^b Strab. *Her. Geog.*
lib. 4.

Non seulement Marseille peut se vanter d'avoir donné l'entrée aux sciences dans les Gaules, mais encore d'avoir formé l'une des trois plus fameuses Académies du monde, & d'avoir partagé ses écoliers avec Athènes & Rhodes. ^a On venoit à Marseille de toutes parts pour y apprendre les belles lettres & la Philosophie. La politesse y étoit si grande, que les Romains y faisoient élever leurs enfans; & les Gaulois qui ne se piquoient pas trop de cette vertu, trouvoient tant de beauté dans la langue grecque, que l'on parloit à ^b Marseille dans sa pureté, qu'ils s'en servoient même dans les actes publics.

Quoique le commerce fasse aujourd'hui la principale occupation des habitans de Marseille, il ne laisse pas d'en sortir de fort habiles gens pour les Sciences & pour les beaux Arts. C'est avec raison que la France a admiré l'éloquence de M^r Mascaron Evêque d'Agen. Le Chevalier d'Hervieu sçavoit bien les Langues Orientales. M^r Rigord tient un illustre rang parmi les Antiquaires: & le P. Feüillée Minime parmi les Astronomes. Le P. Plumier du même Ordre & de la même ville, s'est immortalisé par la découverte de plus de 900. Plantes, lesquelles avoient échappé à la diligence des autres voyageurs d'Amerique. Il est mort sur la fin de l'année 1704. au Port Sainte Marie, vis-à-vis Cadix, où il s'étoit rendu par ordre du Roy, pour passer dans le Perou.

Eloge de M. Puget.
82.

Nous ne restâmes pas long-temps à Marseille, sans aller voir les derniers ouvrages de M^r Puget, admirable Sculpteur, grand Peintre, excellent Architecte. Il naquit à Marseille en 1623. de parens qui n'avoient pas assez de bien

bien pour soutenir leur nom. Les heureuses dispositions qu'il avoit pour le dessein parurent dès qu'il put manier le crayon. On le mit à l'âge de quatorze ans chez le Sieur Roman, le plus habile Sculpteur & le meilleur constructeur de galères. Il fut si satisfait de son élève après deux ans d'apprentissage, qu'il luy confia le soin de la sculpture & de la construction d'un de ces bâtimens. Après ce coup d'essai, le jeune Puget partit pour l'Italie, & resta près d'un an à Florence, où il fit six guéridons sculpez pour le Grand Duc, qui lui auroient attiré des ouvrages plus considérables, si la passion qu'il avoit de voir Rome ne lui eust fait quitter cette cour. A Rome il s'appliqua uniquement à la peinture, & donna si bien dans la manière de Pierre de Cortone, que ce fameux Peintre passant un jour devant une maison où M^r Puget avoit à dessein fait exposer un de ses tableaux, il en voulut voir l'auteur, & l'engagea à le suivre à Florence où il alloit peindre une galerie pour le Grand Duc ; mais M^r Puget repassa bien-tôt à Rome, averti par un Pere Feuillant, que la Reine Meré y avoit envoyé pour faire dessiner les plus belles antiques, qu'il seroit employé pour satisfaire aux ordres de Sa Majesté. Il s'acquitta parfaitement de sa commission, & prit tant de goût pour la peinture qu'il y resta près de 15. ans, & ne revint chez lui, que pour recueillir la succession de son pere. Le Duc de Brezé, grand Amiral de France lui ordonna de faire le modèle du plus beau Vaisseau qu'il fust capable de faire exécuter : on suivit ce modèle, & le vaisseau fut nommé *La Reine*. Il inventa pour lors ces belles galeries que les étrangers ont admirées, & qu'ils ont tâché d'imiter. Il fit quelques tableaux à Toulon, un Saint Felix dans l'Eglise des Capucins, une Annonciation chez les Dominicains, & un autre tableau qui est dans la Cathedrale. On voit à la Valette proche Toulon, trois tableaux de

sa main : celui du maître autel, qui représente saint Jean écrivant l'Apocalypse, saint Joseph agonisant, & saint Hermentaire.

A Marseille il peignit pour l'Eglise de la Majour, le Baptême de Clovis & celui de Constantin : mais le tableau qu'on appelle le Sauveur du monde, est encore plus beau. Les Jésuites ont dans leur Congregation à Aix, deux tableaux de cet excellent homme, l'Annonciation & la Visitation de la Vierge. L'éducation d'Achille est le dernier tableau qu'il ait fait : il est dans la galerie de M^r son fils.

M^r Puget eût une maladie si dangereuse en 1657. qu'après sa convalescence, ses amis & son medecin lui conseillèrent de renoncer à la peinture pour le reste de ses jours : mais comment arrêter une imagination aussi vive, secondée par de si habiles mains ! Néanmoins soit que la sculpture lui coûtât moins, soit que les modèles qu'il faisoit alors pour s'amuser agréablement, l'engageassent à continuer, il ne peignit plus depuis ce temps là. Il travailla quelque temps après à cette belle porte de l'Hostel de ville de Toulon, dont les deux termes qui en soutiennent le balcon, frappèrent si fort M^r le Marquis de Seignelay, qu'il proposa au Roy de les faire transporter à Versailles. Ensuite M^r Puget fit les armes de France en bas-relief de marbre, lesquelles font un des principaux ornemens de l'Hôtel de ville de Marseille.

Il vint à Paris en 1659. attiré par M. Girardin, qui pendant quelque temps l'occupa dans son château de Vaudreuil en Normandie, à faire deux grandes figures de pierre de Vernon. M^r le Pautre les trouva si belles qu'il conseilla à M^r Fouquet d'employer un si grand homme pour les ouvrages de Vaux-le-Vicomte : comme le marbre estoit rare à Paris, ce ministre qui avoit du goust pour les choses exquises, ordonna à M^r Puget d'aller en Italic, choisir

autant de blocs de marbre qu'il jugeroit à propos, & c'est lui qui le premier nous a rendu cette belle pierre si familiere. Tandis qu'il en faisoit charger trois bâtimens à Gènes, il fit ce bel Hercule, qui est présentement à Seaux, couché sur un bouclier aux fleurs de lys de France. La nouvelle de la disgrâce de ce ministre le tint à Gènes plus longtemps qu'il ne s'estoit proposé. Il y laissa deux figures admirables, saint Sebastien & saint Ambroise, placées dans l'épaisseur des piliers de la coupole de saint Pierre de Carignan. Sous la figure de saint Ambroise, il a représenté le bienheureux Alexandre Sauli, Prélat d'une vie exemplaire, dont les ancêtres ont fait bâtir cette Eglise. La Vierge qui est dans le Palais Balbi, fait encore beaucoup d'honneur à M^r Puget.

Le Duc de Mantouë lui fit faire dans ce temps là un bas-relief de l'Assomption, lequel y attira le Cavalier Bernin; & ce grand homme convint que c'estoit un ouvrage parfait. Le Duc n'oublia rien pour engager M^r Puget à travailler dans son Palais; mais ce Prince, qui lui faisoit esperer un gouvernement dans ses Estats, mourut quelque temps après.

Marie Sauli noble Génois, qui à l'exemple de ses ancêtres a fait de grandes dépenses pour orner l'Eglise de saint Pierre de Carignan, pria M^r Puget de faire le modèle d'un Baldaquin, pour le maître autel: cet ouvrage fait voir à quel degré de perfection cet homme incomparable avoit porté l'architecture. Comme il se disposoit à l'exécuter M^r Colbert, sur le recit que le Cavalier Bernin lui fit de son rare mérite, l'obligea de venir en France par ordre du Roy, qui l'honora d'une pension de douze cens écus en qualité de Sculpteur & de Directeur des ouvrages qui regardoient les Vaisseaux & les Galères. M^r Puget qui vouloit travailler à des monumens de plus longue durée, a-

prés avoir satisfait à ses devoirs, entreprit un bas-relief d'Alexandre & de Diogene : c'est le plus grand morceau de sculpture qu'il ait exécuté ; mais il ne l'a achevé que sur la fin de ses jours.

Milon Crotoniate est la première & la plus belle Statue qui ait paru à Versailles de la main de M^r Puget : la douleur & la rage sont exprimées sur le visage de Milon ; tous les muscles de son corps marquent les efforts que fait cet athlète pour dégager sa main, laquelle étoit prise dans le tronc d'un arbre qu'il avoit voulu fendre, tandis que de l'autre, il arrache la langue de la gueule d'un Lion qui le mordoit par derrière.

M. le Marquis de Louvois, Surintendant des Bâtimens, après la mort de M^r Colbert, écrivit à M^r Puget, que Sa Majesté souhaitoit qu'il travaillât à un groupe, pour accompagner celui de Milon. M^r Puget modéla son Andromède, mais se trouvant incommodé, il la fit ébaucher par un de ses élèves, & la fit présenter à Sa Majesté par son fils, après qu'il l'eut finie. Le Roy ne se contenta pas seulement d'honorer M^r Puget du nom de grand & d'illustre sculpteur, mais il le traita d'inimitable.

Passant par Marseille quelques années après, je dis à cet excellent homme que l'on trouvoit la figure d'Andromède trop petite, & que Persée paroissoit un peu vieux pour un jeune héros. Il me répondit assez tranquillement qu'un de ses élèves nommé Verrier, qui estoit devenu fort habile depuis ce temps là, avoit un peu trop raccourci la figure d'Andromède en l'ébauchant ; que néanmoins on y trouveroit les mêmes proportions que dans la Venus de Medicis. A l'égard de Persée, me dit-il en riant, le coton qu'il a sur les jouës, marque plutôt sa tendre jeunesse qu'un âge plus avancé.

M^r Puget a conservé le dernier ouvrage de son pere :

c'est le bas-relief de saint Charles, où la peste de Milan est représentée d'une manière si touchante. Ce beau morceau étoit destiné depuis long-temps pour M^r l'Abbé de la Chambre, Curé de saint Barthelemi : mais M^r Puget ne l'a fini que fort tard : M^r son fils a le modèle en cire de la figure équestre du Roy, que l'on devoit ériger dans la place Royale de Marseille, dont son pere avoit aussi donné le dessein. M^r Lauthier célèbre Avocat au Conseil & Secrétaire du Roy, & M^r Girardon premier Sculpteur de Sa Majesté, conservent de M^r Puget quelques marmes à la plume, qui sont d'une beauté surprenante.

Egalement heureux dans l'invention, la fécondité, la noblesse, le grand goût & la correction du dessein, il animoit le marbre & lui donnoit de la tendresse. Les pierres les plus dures s'amolissoient sous son ciseau, & prenoient entre ses mains cette flexibilité qui caractérise si bien les chairs & les fait sentir même au travers des draperies. Ce beau feu joint à des expressions si vives & si naturelles, est un don du ciel qui ne s'aquiert par aucune étude. Combien voit-on de figures d'une correction achevée, lesquelles cependant sont aussi froides que le marbre ou la bronze dont elles sont faites. M^r Puget mourut à Marseille en 1695. âgé de 72. ans.

L'Arcenal & le Parc des Galères méritent bien d'être visités. La grandeur du Roy & la vigilance de Monseigneur de Pontchartrain y paroissent par tout. La Sale d'armes est une des plus belles & des mieux entretenues du royaume. La Corderie en son genre ne cede à aucun des plus beaux endroits du parc. Il n'y a pas jusques aux ateliers des voiles & des tentes des Galères ; à la ferrurerie ; aux magasins des rames où l'on ne reconnoisse l'ordre & la propreté de M^r de Montmor Intendant des Galères.

Cet Intendant ne prend pas connoissance des affaires

du commerce : c'est l'Intendant de Justice qui en est le juge. Il est à la teste de la Chambre du commerce, tribunal particulier, composé des Echevins de la ville, & d'un certain nombre de députez, qui sont les plus gros marchands de Marseille. Cette Chambre fait une pension de dix-huit mille livres à nostre Ambassadeur à la Porte, pour soutenir les droits que nos capitulations nous donnent par rapport au commerce du Levant. Elle paye six mille livres par an à M^r l'Intendant, comme Juge du commerce, & d'ailleurs elle fait toucher dans les Echelles du Levant des appointemens considerables aux Consuls François & à leurs Chanceliers. Les Consuls sont proprement des avocats d'épée, s'il est permis de parler ainsi, & les Chanceliers sont les notaires de la nation. La Chambre est souvent obligée à des dépenses extraordinaires, sur tout à faire des présens aux Pachas qui arrivent dans les Echelles, & à payer les avanies que les Turcs font quelquefois aux François.

Non seulement cette Chambre se dédommage de tous ses frais ; mais elle fait de gros profits sur les droits de Consulat, que payent en Levant les marchandises que l'on charge dans les villes où il y a des Consuls François : ces droits sont remis entre les mains des députez de chaque Echelle, & ces députez en rendent compte à M^{rs} du commerce de Marseille. Ils ont disposé des Consulats pendant quelques années : aujourd'hui la Cour y pourvoit, & la chambre ne juge des affaires qu'autant que le lui permet le Ministre qui a la surintendance du commerce.

Le commerce des François en Levant est plus considerable qu'il n'a jamais été. Il égale, & surpasse même celui des autres nations, par le bon ordre qu'y a établi Monseigneur de Pontchartrain : nos marchandises y sont bien reçues lorsqu'elles sont de la qualité requise. Ce commerce

ne demande pas un grand génie : mais beaucoup de droiture & de probité : toutes les affaires y passent par les mains des Juifs, il faut nécessairement s'accommoder à l'usage du pays, c'est à dire leur confier nos effets, les vendre suivant leurs avis, acheter les marchandises du Levant, & en faire les échanges selon qu'ils le jugent à propos. Les Juifs concluent tous les marchez ; on en est quitte en leur payant leurs vacations : ainsi il ne faut qu'être sage en Levant pour gagner du bien, & sur tout il faut éviter le commerce des grèques qui sont les plus dangereuses femmes du monde.

Les boutiques des marchands de Corail, les magasins des droguistes, les raffineries de sucre, les manufactures des étoffes d'or & de soye & celles du savon méritent d'être veûës avec soin.

On ne trouve des marchands de Corail qu'à Marseille & à Gènes ; ceux de Marseille en débitent beaucoup plus : tout l'Orient est rempli de leurs colliers & de leurs brasselets. Ce commerce est très ancien, car Pline assure que les Gaulois manquoient de Corail chez eux, pour en faire garnir leurs armes, parce qu'on le transportoit tout dans les Indes, où les prêtres enseignoient qu'il préservoit de toute sorte de dangers. Celui que l'on pêchoit sur la côte de Provence autour des Isles d'Hieres & sur les côtes de Sicile étoit le plus recherché. On en pêche encore dans ces quartiers là : mais la plus grande quantité se prend vers les côtes d'Afrique auprès du Bastion de France, d'où on l'envoye à Marseille pour le mettre en œuvre.

Hist. nat. lib. 32. chap.

M^r Salade, qui est un des plus gros marchands de Corail de Marseille, nous en fit voir de très beaux morceaux tant bruts que travaillés. Le Corail travaillé se vend environ 5. l. l'once : j'en ay dans mon cabinet de plusieurs couleurs, rouge ordinaire, plus pâle, ou plus foncé, couleur de

rose, couleur de chair; blanc, moitié rouge & moitié blanc; feuille morte, grisdelin frisé; mais ce dernier a esté apporté d'Amérique. La piece la plus remarquable que j'aye sur cette matiere, est un morceau de Corail rouge d'un demi pied de haut, lequel a pris naissance dans le fond de la mer, sur un plat de terre cassé: cela fait bien voir que les plantes marines ne se nourrissent pas comme celles qui naissent sur la terre; quelle nourriture pourroit tirer le Corail d'un morceau de terre cuite, d'une piece de crâne humain, d'une bouteille cassée, d'un caillou très dur & très solide, d'une coquille! car il s'en trouve sur toutes ces sortes de corps. J'ai proposé ma pensée là-dessus, dans le second volume des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Ann. 1700. p. 27.

Pour ce qui est des drogues on trouve sur le port de Marseille, ce que l'on apporte de plus précieux de Smyrne, d'Alep & d'Alexandrie; sçavoir la meilleure Scamonée, la Casse, la Rhubarbe, le Storax en larmes, le Storax liquide, la Myrrhe, l'Encens, le Bdellium, les Tamarins, le Galbanum, l'Opopanax, le Sagapenum, ^a le Baume blanc, le Poivre, la Cannelle, le sel Ammoniac; & une infinité d'autres choses. Cependant Marseille & Venise ont beaucoup perdu depuis que les Hollandois se sont établis si puissamment dans les Indes Orientales. Les drogues qui viennent des Indes Occidentales arrivent à Marseille en droiture ou par la voye de Cadix: ce sont l'Ipecacuana, le Kinkina, le Gingembre, la Casse des Isles, l'Indigo, le Roucou, le Baume du Perou, le Baume sec, celui de Copaive, &c.

^a Opobalsamum.

On y raffine parfaitement le sucre de nos Isles d'Amérique: les Savonneries de la ville sont très belles aussi, & non seulement elles consomment les huiles de Provence, mais encore celles que l'on tire de Candie & de Grèce.

Après avoir vu ce qu'il y a de plus considerable à Marseille, comme le vent n'estoit pas encore favorable pour
notre

notre départ, nous allâmes nous promener à la campagne. La Chartreuse est une maison superbe & bien entretenue : celles des bourgeois que l'on appelle des bastides, ne sont remarquables que par leur grand nombre, & sont si près les unes des autres parmi les vignes, les oliviers & les figuiers, qu'elles rendent le paysage fort agréable.

Le terroir de Marseille est un jardin bien cultivé. Comme il est naturellement assez maigre, on ne laisse pas perdre la moindre crote dans la ville, & l'on s'est avisé de mettre à profit jusques aux excréments des forçats, qui vuident dans des boëstes placées au bout de chaque galère, ce fumier si nécessaire au pays. Le Major des galères en retire un gain considérable, & cette terre froide & plâtreuse, échauffée par le fumier, produit d'excellents raisins, de bonnes olives, & les meilleures figues du monde.

Pour nous, dont la passion dominante estoit d'herboriser, nous ne pouvions nous ~~laisser~~ de nous promener au tour de la ville & sur tout dans cette plaine sablonneuse, laquelle s'étend le long de la mer, depuis la butte du petit Monredon, jusques à celle qu'on appelle le grand Monredon. Nous allâmes aussi visiter les Isles du chasteau d'If, de ^a Pomegues de ^b Ratonneau, de Maire, Piboulén, Riou, Conclu, Collesareno, Jarret.

^a On Saint Jean.

^b Saint Estienne.

Enfin après avoir bien attendu le ~~nord-ouest~~, qui devoit nous mener en Candie, nous quittâmes le port de Marseille le 23. Avril ; mais le vent étant trop frais, nous restâmes entre les Isles, & l'on ne mit à la voile que le lendemain sur les onze heures du matin. Nostre barque qui s'appelloit le Saint Esprit estoit commandée par le patron Carles, bon homme de mer, qui nous mit dans le port de la Canée le 3. Mai sans avoir relâché en aucun endroit. On ne voit guères de passage si heureux. Nous fimes 1600. milles en neuf jours, & nous laissâmes l'Isle de Malte à moitié chemin.

^c Mistral.

La longueur des milles n'est pas déterminée avec précision en Levant, principalement sur la mer, où chacun les allonge, & les raccourcit suivant son caprice. Je n'ai jamais trouvé deux pilotes qui fussent de même sentiment là-dessus; les uns comptent jusqu'à 1800. milles de Marseille en Candie, les autres n'en mettent que 1500: nous avons suivi l'opinion la plus commune, qui est de 1600. Il en est à peu près de même par terre; il y a des endroits où les milles sont si courts, qu'il en faut plus de quatre pour faire une lieue de France; le plus souvent il n'en faut que trois: delà vient la grande différence, ou le juste rapport qui se trouve entre les mesures des anciens, & celles d'aujourd'hui. On ne connoît en Orient ni géométrie ni arpentage, & les terres y sont à si bon marché qu'on ne prend pas la peine de les mesurer avec exactitude.

L E T T R E I.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, ayant le Département de la Marine &c.

MONSEIGNEUR,

Je ne fais qu'exécuter vos ordres, en vous rendant un compte exact de ce que nous avons veü en Candie, cette Isle si fameuse & si connue autrefois, sous le nom de Crète. Depuis mon retour, les lettres que j'avois eü l'honneur de vous écrire, lorsque j'estois sur les lieux, sont devenues un peu plus longues qu'elles n'estoient. Vous m'avez permis d'y faire entrer quelques traits d'érudition propres à relever les sujets que l'on y traitera. Je crois qu'elles seront moins languissantes. Que dire d'un pays habité par des Turcs, quand on se renferme uniquement dans ce qui s'y voit aujourd'huy ! Presque toute leur vie se passe dans l'oïveté: manger du ris, boire de l'eau, fumer, prendre du café: voilà la vie des Musulmans. Les plus habiles d'entre eux, dont le nombre n'est pas bien grand, s'appliquent à lire l'Alcoran, à consulter les interprètes de ce livre, à feuilleter les Annales de leur empire: tout cela nous interesse peu. Il n'y a que la recherche des antiquitez, l'étude de l'Histoire naturelle, le commerce, qui puissent y attirer les étrangers. Les relations du Levant seroient donc fort seches, si l'on se bornoit à la description de l'estat present des Provinces soumises à la domination des Othomans.

DESCRIPTION
de l'Isle de Candie.

La passion que nous avions mes amis & moy pour la découverte des plantes & des antiquitez, nous fit trouver bien long le passage de Marseille en Candie, la premiere Isle de Grece où nous devions aborder selon vos ordres. Cependant on ne peut guères se flatter d'un passage plus heureux & plus court. Nous eûmes toujours vent arriere, & nous arrivâmes à la Canée en neuf jours.

LA CANÉE.

^a On Jusuf, c'est à dire, Joseph.

^b Voyages de Chardin.

^c Voyages de Du-Loir.

^d Amurat IV.

^e Beglierbey.

Vous sçavez, Monseigneur, que les Vénitiens acquirent cette ville avec le reste de la Candie en 1204. Ils posséderent la Canée jusques en 1645. ^a Issouf Capitan Pacha s'estant présenté devant la place avec quatre-vingt vaisseaux & autant de galères, ^b la prit en dix jours. Le Sultan Ibrahim le fit étrangler à son retour à Constantinople, pour avoir la confiscation de ses biens. Néanmoins Issouf ne pouvoit pas avoir de grands trésors. ^c Il venoit de succéder à ce fameux Mustapha, que le Sultan ^d Mourat aima si tendrement, qu'il voulut mourir entre ses bras.

Aujourd'huy la Canée est la seconde place de l'Isle. Outre qu'elle est plus petite que Candie, ^e le Viceroy de cette ville commande au Pacha de la Canée & à celui de Retimo. Toute l'Isle est soumise à ces trois Generaux, & chacun y a son département. On ne compte qu'environ quinze cens Turcs dans la Canée, deux mille Grecs, cinquante Juifs, dix ou douze marchands François, un consul de la même nation, & deux Capucins qui en font les aumôniers. Le corps de la place est bon: les murailles sont bien revêtuës, bien terrassées, deffenduës par un fossé assez profond, & il n'y a qu'une porte du côté de terre.

Les Vénitiens qui avoient fait fortifier cette ville avec beaucoup de soin, l'auroient facilement reprise dans la dernière guerre, s'ils avoient sçu profiter du desordre où étoient les Turcs, lorsque les Chrétiens se présentèrent. Il n'y avoit dans la Canée guères plus de deux cens person-

nes propres à porter les armes, & la plupart estoient des renégats; c'est à dire des gens sans foi ni loi, ni Turcs ni Chrétiens; qui se rangent toujours du côté du plus fort, & qui ne cherchent qu'à piller. Si le General Mocenigo, au lieu de perdre dix-huit jours à menacer les Turcs & à les faire sommer de se rendre, eût fait canonner vigoureusement la place, il l'eût sans doute emportée; au lieu que la brèche ne fut faite qu'après que le Pacha de Retimo, reconnu pour habile officier, y eut fait entrer du secours. D'ailleurs les deserteurs François, après la mort de M^r de Saint Paul leur commandant, qu'un coup de canon mit en pièces, n'étans nourris que ^b de poussiere de biscuit, ^b Frisope, remplie de crottes de souris, se jettèrent dans la ville par un coup de désespoir, où la misere reduit souvent les braves gens. Il falloit aussi faire le débarquement à la Culate, au fond du golphe de la Sude, dont les Vénitiens sont les maîtres, & se retrancher sur les hauteurs voisines, au lieu de les laisser occuper par le Pacha de Retimo, qui ne cessoit de harceler les assiegeans par ses détachemens. Les Vénitiens crurent sans doute que le secours de Candie viendrait par mer, & ne jugèrent pas à propos que leur flotte s'éloignât de la côte de ^c Sant Otero. Deux fregates bien ^c Saint Theodore. armées suffisoient pour bloquer le port de la Canée.

Ce port, quoique fort exposé au Nord, ou à la tramontane, comme l'on parle sur la méditerranée, seroit assez bon s'il étoit entretenu. On y voit encore les ruines d'un bel arcenal bâti par les Vénitiens, à gauche tout au fond du bassin. Il n'y reste plus que les voutes des ateliers où l'on travailloit aux galeres. Les Turcs négligent entièrement l'entretien des ports & des murailles des villes. Ils ont un peu plus de soin des fontaines, parce qu'ils sont grands buveurs d'eau, & que leur religion les oblige de laver fort souvent toutes les parties de leur corps. L'entrée du port

de la Canée est deffenduë à gauche par un petit fort où est le fanal. Le château qui est à droite au delà du premier bastion , est tout à fait ruiné. On trouve apres qu'on a passé le fanal, une mosquée assez jolie, dont le dome est bas & arrondi. Le frontispice est à plusieurs arcades , chargées d'autant de petits domes de même profil que le grand. La maison des Capucins françois est auprès de cette mosquée : leur chapelle est une chambre assez mal bâtie, encore plus mal ornée, desservie par deux Religieux de la province de Paris , dont l'un porte le nom de Supérieur, & l'autre représente le reste de la communauté. M^{rs} les députez du commerce leur donnent cent quarante écus par an ; nôtre consul, les marchands, & les matelots leur font des charitez.

A l'égard des maisons de la Canée, elles sont fort simples, comme par tout le Levant: les mieux bâties n'ont que deux étages, dont le premier qui est au rez de chaussée, sert de salle basse, de magasin, de cellier, & d'écurie. Les murailles sont de maçonnerie à encoignêures de pierre de taille. De ce premier logement on monte au second, par une échelle de bois assez droite: ce second étage est divisé en différens appartemens, suivant l'étendue du lieu, & couvert en terrasse, où l'on n'emploie ni plâtre ni brique, mais seulement des planches de sapin, assemblées en plafond, & clouées à une espece de chassis de lattes à quareaux d'environ un pied de diamètre: ce plafond est soutenu par des sablières de chêne, posées à deux ou trois pieds les unes des autres: en dehors il est revêtu d'une couche de terre détrempée comme du mortier, battue pendant long temps, & pavée de ces petits cailloux, qui se trouvent dans les lits des torrens. On ne donne de pente à la terrasse, qu'autant qu'il en faut pour l'écoulement des eaux; on s'y promène, quand il fait beau, & même l'on y cou-

che dans les grandes chaleurs : voilà jusques où les Candioti ont porté l'art de bâtir. Il faut réparer tous les ans ces couverts, mais l'entretien coûte encore moins que la fabrique. Outre ces toits en terrasse, chaque maison a communément une autre petite terrasse de plein pied au second étage : ce n'est proprement qu'une chambre découverte, garnie de quelques pots de fleurs : cette terrasse est d'un grand secours pour la santé ; car la plupart des maisons de la ville étant tournées au Nord, on en ferme les fenêtres, lorsque le vent du nord regne, & alors on ouvre la porte de la terrasse, qui est au midi. Au contraire, on ferme cette porte & l'on ouvre les fenêtres exposées au Nord, lorsque les vents du midi si dangereux par tout le Levant, commencent à se faire sentir : ces vents sont quelquefois si chauds, qu'ils suffoquent les gens en pleine campagne.

Les environs de la Canée sont admirables, depuis la ville jusques aux premières^a montagnes. La campagne qui s'étend jusques à la^b Culate est de la même beauté. Ce ne sont que forêts d'Oliviers aussi hauts que ceux de Toulon & de Seville. Ils ne meurent jamais en Candie parce qu'il n'y gèle pas. Ces forêts sont entre-coupées de champs, de vignes, de jardins, de ruisseaux ; & ces ruisseaux sont borde-
de Myrte & de Laurier-rose.

^a O'ros. T'ivros.
Strab. Rerum geogr.
lib. 10.

^b Fond du Golphe
de la Sude.

M^r Truilhart que vous avez pourvû, Monseigneur, du Consulat de la Canée, nous reçût chez lui avec toute sorte d'honnêteté. Il nous assêura qu'en l'année 1699. on avoit recueilli dans l'Isle trois cens mille^c mesures d'huile. Que les François en avoient acheté près de deux cens mille à la Canée, à Retimo, à Candie & à Girapetra où se font tous les chargemens. La recolte des huiles avoit manqué cette année en Provence, & l'on ne voyoit arriver en Candie que des bâtimens de Marseille, pour fournir aux fayonneries du pays.

^c Mistacher.

La mesure ordinaire d'huile pèse huit oques & demie à la Canée; à Retimo elle en pèse dix: l'oque pèse trois livres deux onces, qui font quatre cens dragmes, suivant la maniere de compter des Orientaux. La livre est de cent vingt-huit dragmes, & la dragme de soixante grains. Les meilleures huiles de l'Isle sont celles de Retimo & de la Canée: celles de Girapetra sont noires & bourbeuses, parce qu'avant de vider leurs cruches, ils brouillent avec un bâton l'huile & la lie, & vendent le tout ensemble. En 1700. les huiles après la recolte ne valoient que 36 ou 40 parats la mesure, ou tout au plus un^a abouquel, qui vaut 44 parats à la Canée & 42. seulement à Retimo. L'empressement de nos marchands, malgré les ordres que vous aviez donnez, Monseigneur, de ne faire partir les Bâtimens que par rang, fit monter la mesure jusques à 60. ou 66. parats: ces parats sont des pièces d'argent de mauvais aloi, de la valeur de six liards de France, ou dix-huit deniers de Provence.

^a Ecu d'Hollande, qui répond à celui de France. L'Abouquel s'appelle aussi Allani, à cause de la figure du Lion, que les Turcs appellent Allan.

Outre les forêts d'Oliviers, il y a beaucoup de jardins au tour de la Canée, plantez tout de même que ceux du reste de la Turquie, sans ordre, sans simmetrie, sans propreté. Dans ces vergers négligez, les arbres ne donnent que de mauvais fruits: on n'y cultive que de méchantes espèces & l'on ne sçait ce que c'est que les greffer. Les Figues y sont fades & les Melons n'y valent gueres mieux. Nous allâmes nous promener au Varrouil, pour voir le jardin du^b Gouverneur de la ville, dont on parloit comme du Paradis terrestre. Avant que de le décrire, il est bon de remarquer que le Varrouil étoit autrefois le plus beau bourg de Candie. Les Turcs le brûlerent pendant le dernier siège de la Canée, de peur que les Vénitiens ne s'y établissent. Les Grecs, soit artisans, ou habitans de la Canée étoient obligez d'aller coucher toutes les nuits à ce bourg, ou plutôt

^b Dildar.

toft à ce fauxbourg de la ville, dans laquelle ils revenoient le matin à l'ouverture de la porte de terre. On a voulu les obliger à le rétablir; mais comme leur misère est extrême, ils n'ont fçu le relever, & l'on n'y voit que de pitoyables restes de l'incendie. Personne n'a profité de la destruction du Varrouil, que nos François qui s'y ruinoient en plaisirs.

Le jardin de ce Gouverneur est un petit bois d'Orangers, de Limons, & de Cédres entremêlez de Pruniers, de Poiriers & de Cerisiers. Les Orangers y sont pour le moins aussi forts que dans les plus beaux ^a vergers de Lisbonne, quoiqu'ils y soient encore plus négligés; malgré cette négligence, tous chargés de bois, ou mort, ou superflu, ils donnent des fleurs avec profusion, entassées par gros bouquets les unes sur les autres. On ne cultive en Portugal que cette excellente espèce d'Oranger connue par toute l'Europe, sous le nom d'Oranger de Portugal, & que les Portugais nomment ^b Oranger de la Chine: on ne la connoît pas en Candie, ni dans le reste de la Turquie. Dans ce pays-là chacun se contente de ce qu'il a trouvé dans son jardin & de ce qui y croît sans culture: aussi tout y est sauvageon. L'Orange ordinaire du Levant est la grosse ^c Orange douce, ou plutôt fade, couverte d'une écorce épaisse, amère & comme spongieuse. On y élève des Bigarrades & des Cédres ou Poncires: ces Poncires sont de beaux fruits; mais on n'en sçauroit guères manger s'ils ne sont confits, & les Candiots n'ont pas l'esprit de le faire. Le jardin du Gouverneur de la Canée étoit entretenu, ou plutôt négligé par un malheureux ^d moine Grec, qui n'avoit pas seulement une chemise, & qui ne sçavoit ni lire ni écrire, non plus que trois ou quatre de ses confreres, que la gratelle dévorait. Ces pauvres gens nous présentèrent quelques branches d'orangers chargées de fleurs & de fruits. Nous leur apprîmes à se guérir par le moyen du soufre.

^a Quintas, en Portugais.

^b Naranca da China.

^c Malus Aurantia major C. B. Pin. 436.

^d Caloyer.

En revenant à la Canée, nous fûmes fort incommodés de l'horrible puanteur des cimetières. Tout le monde sçait que les Turcs enterrent les morts sur les grands chemins ; cette pratique seroit excellente, s'ils faisoient les fosses assez profondes : comme la Candie est un pays fort chaud, on sent de très mauvaises odeurs, quand on est au dessous du vent : les Turcs élevent une pierre à chaque bout de la fosse ; quelquefois c'est un pilier de marbre orné d'un turban, au lieu de chapiteau ; on distingue par là les endroits où l'on a enterré des personnes de quelque considération.

Je ne sçaurois m'empêcher de parler ici de l'étonnement où nous fûmes M^r Gundelscheimer & moi, dans cette première promenade. Débarquez à la Canée, à peine eûmes nous salué le consul, que nous courûmes à la porte de la ville, avec le ^achancelier de la nation, pour voir quelles plantes produisoit cette belle terre de Candie, après laquelle nous soupirions depuis Marseille. Il croît dans les rues de la Canée une espèce de ^bJulienne à grande fleur & à feuilles luisantes, qui n'est pas à négliger : nous nous flattons de trouver quelque chose de plus rare hors de la ville, malheureusement nous n'en primes pas le cher in. Suivant les murailles à droite, nous passâmes par des terres si grasses, qu'elles ne produisent que du foin & d'autres plantes fort communes. Je m'imaginai être à Barcelone ; où, de même qu'à la Canée, tous les remparts sont couverts de ces fleurs jaunes, que les Grecs n'ont pas crû pouvoir désigner plus proprement que par le nom de ^cfleurs dorées. Notre étonnement augmentoit à mesure que nous avancions vers la mer, où nous esperions pourtant de mieux trouver notre compte. En effet, nous commençâmes à nous consoler à la veüe de ^dl'Acanthe épineuse que nous n'avions veüe que dans des jardins de l'E-

^a M. Esmeard.

^b Hesperis Cretica
maritima, folio
crasso lucido, ma-
gno flore.

^c Chrysanthemum
flore partim candi-
do, partim luteo
C. B. Pin. 134. &
Chrysanthemum
Creticum Clus.
Hist. 335.

^d Acanthus acule-
atus C. B. Pin.
383.

rope, & bien souvent on n'a pas moins de plaisir à trouver une plante rare dans son lieu naturel, que d'en découvrir une inconnue.

Cet endroit est une espèce de plage couverte de *Polium* cotonneux de P. Alpin fameux professeur de Padoue, qui la décrivit & la fit graver, il y a près de 50. ans, comme une plante différente de celle que C. Bauhin, célèbre professeur de Basse, avoit nommée *Gnaphalium* maritime: je puis assurer que ces deux plantes ne diffèrent en rien. P. Alpin suivant les apparences n'avoit pas vu la plante de C. Bauhin, quoiqu'elle soit tres-commune en Italie sur les bords de la mer. On ne voit à la Canée sur la plage dont nous parlons, que Chicorée épineuse, & Thym de Crète; mais ces deux plantes aiment les landes & les rochers. Je fus ravi de revoir en Candie le Thym de Crète, que j'avois observé depuis quelques années auprès de Seville & de Carmone en Andalousie. Néanmoins comme nous nous attendions à quelque chose de plus extraordinaire, nôtre chagrin revenoit à chaque pas que nous faisions : car enfin, Monseigneur, nous n'étions venus en Candie que pour herboriser, & c'étoit sur la foi de Plin & de Galien, qui ont préféré les plantes de cette Isle à celles du reste du monde. Nous nous regardions de temps en temps sans oser nous expliquer, haussant les épaules, & poussant des soupirs du fond du cœur, sur tout en suivant de petits ruisseaux qui arrosent cette belle plaine de la Canée, tous bordez de joncs & de plantes si communes, que nous n'eussions pas daigné les regarder autour de Paris, nous qui n'avions alors l'imagination remplie que de plantes à feuilles argentées, ou couvertes de quelque riche duvet, & qui nous étions figurez que la Candie ne devoit rien produire que d'extraordinaire.

Nous trouvâmes dans la suite de quoi nous dédomma-

^a *Polium Gnaphaloides* Prosperi Alpini Exot. 146.

^b *Gnaphalium maritimum* C.B. Pin. 263.

^c *Cichorium spinosum* C. B. Pin. 126.

^d *Thymus capitatus*, qui Dioscoridis C.B. Pin. 219.

ger de tous ces chagrins. Les environs de la Canée & sur tout ces hautes montagnes où l'on va chercher la neige dans l'été, sont les plus fertiles de l'Isle, & valent incomparablement mieux que le mont Ida, & les montagnes de Girapetra : non seulement celles de la Canée, produisent tout ce qui se voit sur les autres ; mais une infinité de raretez que l'on ne voit point ailleurs. ^a Theophraste, Strabon, Plin & Ptolémée les ont nommées les montagnes blanches, à cause de la neige dont elles sont perpétuellement couvertes. Il semble même par un passage de Solin, que les monts ^b Cadiste & Dictynnée, faisoient partie de ces montagnes. Quoiqu'en dise ^c Belon, ^d Théophraste & Plin ont eu raison d'asseûrer que les Cyprés y croissent naturellement parmi la neige, aussi bien que dans les vallées. Belon n'avoit pas pris la peine de s'y transporter. On les appelle aujourd'hui les montagnes de la Sfachia, village du même nom, que l'on découvre de leur sommet, en descendant à la mer du Sud, & qui peut-être a retenu celui d'une des plus anciennes ^e villes de Crète où étoit né le fameux Epimenides. Les peuples des environs qui se nomment Sfachiotes passent pour les meilleurs soldats de l'Isle, & sont les plus habiles à tirer de l'arc. La danse Pyrrhique s'est conservée chez eux comme l'on verra dans la suite.

La recherche des plantes étant une de nos principales occupations, il semble qu'il seroit à propos de donner ici le dénombrement de celles que nous observâmes autour de la Canée. Néanmoins comme ces matières ne sont pas du goût de tout le monde ; que non seulement elles grossiroient cette relation ; mais qu'elles en interromproient tout à fait la suite, je crois qu'il est plus à propos de réserver ce grand détail de plantes, pour un ouvrage particulier, & de ne donner dans celui-ci que la description & la figure de quelques plantes singulières & non connues. A la vérité la diverfi-

^a Τα λευκὰ καὶ ἄ-
ρδρα ἴρη. Theophr.
Hist. Plant. lib. 4.
cap. 1. Ptol. lib. 3.
cap. 17. Τα ἴρη λευ-
κὰ. Strab. Retum
Geogr. lib. 10. Al-
bi montes. Plin.
Hist. nat. lib. 16.
cap. 33.

^b Solin. Polyhist.
cap. 11.

^c Observ. chap. 5.

^d Theophr. & Plin.
ibid.

^e Φαιστ. Strab.
Ret. Geogr. lib. 10.

té des matières plaît dans les relations ; mais il faut se tenir dans certaines bornes, & l'on n'en est pas le maître quand on entreprend de donner le catalogue des plantes, qui naissent dans un pays : il ne faut pas même oublier les plus communes, afin que les Botanistes les plus éclairés puissent mieux juger de la qualité de chaque contrée. Par exemple, la Candie n'a guères qu'une douzaine de plantes particulières. Les autres plantes qui s'y trouvent, quelque nombreuses qu'elles soient, naissent aussi dans les Isles de l'Archipel ; encore la plupart ne sont pas rares en Europe. On auroit tort de croire qu'il n'y ait que des plantes extraordinaires en Levant, puisque la Mauve, la Fougère, les Orties, la Mercuriale, la Parietaire croissent en Arménie, & sur les côtes de la mer Noire, parmi les plantes les plus rares.

Voici la description & la figure d'une plante des plus remarquables des environs de la Canée.

Sa racine est ligneuse, tortuë, longue d'un pied, roussâtre, tirant sur le brun, garnie de fibres moins foncées, épaisses de demi-ligne, longues de sept ou huit pouces. Les tiges sont hautes de près de deux pieds, quarrées, épaisses de deux ou trois lignes, couvertes d'un duvet blanc & cotonneux, accompagnées à chaque nœud de deux feuilles longues de trois pouces, sur un pouce & demi de large, arrondies en oreillettes à leur base, d'où elles diminuent insensiblement jusqu'à la pointe, laquelle est emoussée. Ces feuilles sont chagrinées, ridées, venées, vert blanchâtre, ondées, frisées, légèrement crenelées : elles diminuent considérablement depuis le milieu de la tige vers le haut, & n'ont qu'environ un pouce & demi de long, sur huit ou neuf lignes de large ; à peine ont elles demi-pouce de longueur vers l'extrémité de la plante. Des aisselles de toutes ces feuilles, le long de la tige & des branches, naissent à plu-

STACHYS Cretica
latifolia Inft. Rei
Herb. 186.

seurs rangs assez ferrez, des fleurs disposées par anneaux. Chaque fleur est un tuyau, long de demi-pouce, épais d'une ligne, percé vers le fond, blanchâtre, évasé en deux lèvres couleur de rose, dont la supérieure a plus de demi-pouce de long, creusée en goutière, veluë sur le dos, obtuse, & comme échancrée à la pointe: la lèvre inférieure est de même longueur, découpée en trois pièces, deux latérales fort petites, & celle du milieu qui a quatre lignes de long sur plus d'un demi ponce de large: le calice est un autre tuyau de demi ponce de long, blanc, cotonneux, évasé & divisé en cinq pointes purpurines, dures & piquantes: il renferme un pistile à quatre embryons, surmonté par un filet grisdelin, fourchu, accompagné de quelques étamines attachées à leur naissance au bord interieur du tuyau de la fleur. Les embryons deviennent ensuite autant de graines longues d'une ligne, arrondies sur le dos, pointuës de l'autre côté, noirâtres. La fleur est sans odeur, & les feuilles sans saveur remarquable.

Les endroits les plus propres pour herboriser aux environs de la Canée sont ^aCalepo, saint George, saint Eleuthère, monastere à un mille & demi de la ville, où quelques-uns mettent le siège épiscopal de Cydonia, quoiqu'il n'y ait pas des ruines fort anciennes. Suivant ^bStrabon, Cydonia étoit une ville maritime, à dix milles d'Aptère: or la Canée se trouve justement à cette distance de Paleocastro, qui est certainement la ville d'Aptère, comme nous le montrerons dans la suite. Une ville aussi puissante que Cydonia, ^claquelle faisoit pencher la balance du côté du parti pour lequel elle se déclaroit dans les troubles de Cnosse & de Gortyne; cette Cydonia dis-je, qui seule résistoit à la puissance de ces deux villes liguées ensemble pour la détruire, avoit besoin d'un bon port, & par conséquent d'habitans portez sur le lieu pour y tendre des chaînes &

Καλίπο.

Κύριος Ἐλεούτης.

Κύριος Γεόργιος.

Rorum Geogr. lib.

20.

ΚΥΔΩΝΙΑ.

CYDONIA.

La Canée.

^a Strab. ibid.

T. Livius Hist.

lib. 48.

pour empêcher que ses ennemis ne s'en emparassent. Or il n'y a point d'autre port dans ce quartier-là, que celui de la Canée ou celui de la Sude. Quoique la Sude semble conserver encore quelques restes du nom de Cydonia, cependant elle est bâtie dans une Isle, & n'est point opposée aux terres des Lacédémoniens dans le Peloponnèse, par où ^bDiodore de Sicile & ^cStrabon ont fixé la situation de Cydonia. Par la même raison, il ne faut pas chercher des ruines de cette ville, au dessus de la Culate, comme quelques-uns le prétendent, encore moins à ce Paleocastro qui est à côté de la Sude, où il semble que Ptolémée a placé Cydonia. Enfin ^dPlin décide positivement de la position de cette ville, puisqu'il la marque vis-à-vis trois petites Isles, qui sans doute sont l'Isle de Sant Odero & les écueils de Tur-luru.

^a Κυδωνία καὶ Λακωνία. Scylax, Periplus in voce Κυδωνία.

^b Biblioth. Hist. lib. 5.

^c Strab. ibid.

^d Contra Cydoniam Leuca & duæ Budroz. Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 12.

La ville de Cydonia fut assiégée inutilement par ^ePhaleucus, Prince des Phocéens; il y périt avec ses troupes: pressée par ^fNothocraté, elle députa vers Euménès Roy de Pergame, qui en fit lever le siège par un de ses généraux: la conquête en estoit réservée à ^gMetellus, à qui elle se rendit après la défaite de Lathénès & de Panarés. ^hPendant les guerres d'Auguste & d'Antoine, les Cydoniens se déclarèrent pour le premier, & ils reçurent des marques de sa reconnaissance après la bataille d'Actium. Rien ne fait plus d'honneur à Cydonia, que les médailles frappées à sa légende, & aux têtes d'Auguste, de Tibère, de Claude, de Néron, de Vitellius, de Vespasien, de Domitien, d'Adrien, d'Antonin pie.

^e Pausan. Descript. Græc. in Phocic. Diod. Sic. Biblioth. lib. 16.

^f Polyb. Legat. 79.

^g Flor. Rerum Roman. lib. 3. cap. 7.

^h Dion. Cassius lib. 51.

Le 12. Mai nous allâmes coucher au Couvent de la Trinité, à une demi journée de la Canée tout près du Cap Mélier. Il y avoit autrefois cent ⁱreligieux à la Trinité: présentement il n'y en a pas cinquante, quoique ce soit le plus beau monastère de l'Isle, après celui d'Arcadi: chaque reli-

ⁱ Μοναχὸς τὸν ἀπὸ τῆς Τριῆτος.

^k Caloyers, comme l'on prononce aujourd'hui: car il faudroit dire Calogers, bons vieil-

*lards, de quel bon,
de de 2400^e vicil-
lard.*

*Caratch, ou Ha-
sartz, tribut.*

Hyssopus.

gieux paye sept écus de^a capitation : ^b le supérieur de la mai-
son nous receut très-bien, selon la coûtume des chrétiens
orientaux, qui est de loger les Francs dans les monasté-
res : on donne ordinairement en partant plus qu'on n'a dé-
pensé ; mais on a la consolation d'être parmi des chrétiens.
Les revenus de ce couvent sont en huile, vin, froment, a-
voine, miel, cire, bestiaux, fromages, & laitages. Quelque-
fois la récolte des olives y est si abondante, que les religieux
ne pouvant suffire à les amasser, sont obligez de partager
les fruits qui sont à terre, avec des gens qui les cueillent :
ils donnent quelque argent pour abattre ceux qui sont sur
les arbres ; mais on casse à grands coups de perche, la moi-
tié des jeunes jets chargez de boutons à fleurs : on n'émon-
de jamais ces arbres, & l'on ne laboure la terre d'alentour
que pour y semer quelques grains.

Ce seroit ici l'endroit de vous parler, Monseigneur, de
la regle qu'observent ces religieux ; mais vous me permet-
tez de continuer la relation de nôtre promenade, & de
reserver pour une lettre particulière, tout ce que j'ai appris
touchant l'état présent de l'Eglise Gréque. Nous observâ-
mes donc autour du couvent de la Trinité, plusieurs plan-
tes rares, parmi lesquelles il y a une espèce ^c d'*Orchis* dont
la fleur est d'une beauté surprenante.

*Orchis Cretica,
maxima, flore pal-
lii episcopalis for-
mâ Corol. Inst.
Rei Herb. 30.*

La racine est à deux tubercules blancs, charnus, presque
ovales, d'environ 15. lignes de long, pleins de suc, plus che-
velus que ne le sont les tubercules des espèces de ce gen-
re, dont les fibres sortent seulement du bas de la tige : la ti-
ge de celle dont nous parlons, est d'environ un pied de
haut, sur quatre lignes d'épaisseur, garnie à sa naissance, en
manière de gaine, de deux ou trois feuilles longues de trois
pouces sur près d'un pouce & demi de largeur, venées, vert-
gai, beaucoup plus petites le long de la tige, surtout dans
les endroits d'où les fleurs naissent de leurs aisselles : la coiffe

ou

ou la partie supérieure de ces fleurs est à cinq feuilles, trois grandes & deux petites ; les grandes ont six ou sept lignes de longueur, sur trois ou quatre de largeur, cambrées, pointuës, couleur de rose, raïées de vert sur le dos : les deux petites feuilles sont posées alternativement parmi les grandes ; à peine ont-elles trois lignes de longueur, sur une ligne de largeur : la feuille inférieure de cette fleur, qui est la plus grande & la plus belle de toutes, a près de 15. lignes de long, & commence par une manière d'estomac de pigeon vert jaunâtre, dont la tête tire sur le vert ; le reste de la feuille est une espèce de chape d'Evêque, arrondie & chantournée en bas, retroussée, découpée en trois parties dont la moyenne est la moindre, légèrement crenelée, & qui paroît comme échancrée ; les deux autres parties sont plus pointues : la chape est minime tannée, veloutée, relevée de je ne sçai quoi de purpurin & de brillant comme le dos des abeilles ; deux éminences pointuës, vert jaunâtre & veluës, s'élèvent un peu au dessous, & à côté de l'estomac de pigeon ; & cet estomac fait une partie d'un cartouche oblong, dont le bas qui est minime fauve, est orné de fleurons jaunâtres, terminez en maniere d'ancre : le fleuron inférieur est relevé d'une tache assez grosse de même couleur que le cartouche : la queue de cette fleur est longue d'environ un pouce, épaisse de deux lignes, & comme torse : elle devient le fruit dans la suite : nous ne l'avons pas vu dans sa maturité.

Du couvent de la Trinité nous allâmes coucher à celui de saint Jean, à l'entrée du cap Mélier, dans une petite plaine d'où l'on descend toujours pour aller à la pointe du cap. On trouve sur le chemin un autre monastère du même nom, lequel a été si souvent pillé par les corsaires, qu'on l'a laissé tomber en ruine, quoique la maison fust bien bâtie, & la solitude agréable : on y descend par un escalier de 135. marches, taillées dans le roc, parmi des précipices horri-

Μοναστήριον τῆς ἀγίας
Τριότητος.

^a ORIGANUM Cre-
icum latifolium ,
tomentosum , seu
Dictamnus Creti-
cus Inst. Rei Herb.
199.

^b Diosc. lib. 3.
cap. 36.

^c EBENUS Cretica
P. Alp. Exot. 178.
Barba Jovis Lago-
poides, Cretica,
frutescens, incana ,
flore spicato, pur-
pureo , amplo
Breyn. Prodr. 2.

^d Geogr. lib. 3. cap.
17.

^e Ἀμφιμαλλῆς πέ-
γαι. Ptol. ibid.
Ἀμφιμαλλῆος ἡγο-
ρᾶ. Strabo.
Amphimalla. Plin.
Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.

blement escarpez, & tapissez de ce beau ^aDictame de Cré-
te dont les anciens ont dit tant de merveilles : il y fleurit
presque toute l'année de même qu'à Paris dans le Jardin du
Roy; nous n'avons veû cette plante qu'en Candie; & si ^bDio-
scoride en eût fait le voyage, il n'auroit pas assuré qu'elle
ne porte ni fleurs ni graines. Le cap Melier est un des plus
beaux endroits de l'Isle pour herboriser : c'est là que nous
observâmes pour la première fois cette belle plante que
Prosper Alpin a nommée ^cl'Ebénier de Crète, bien qu'elle
n'ait aucun rapport avec le véritable Ebénier.

Le cap Melier, au Levant & à l'abri duquel sont l'Isle
& la ville de la Sude, que les Vénitiens possèdent encore,
s'appelle *Cabo Maleca* ; mais on ne sçait pas précisément
quel nom les anciens lui ont donné. A suivre le dénom-
brement des lieux remarquables de Crète, dont ^dPtolémée
fait mention en parcourant la côte du nord du levant au
couchant; il semble que le golphe de la Sude, le meilleur &
le seul golphe de l'Isle, doit être celui ^ed'Amphimale, puis-
qu'il le nomme immédiatement après Retimo. A quel pro-
pos cet auteur auroit-il parlé de la rade courbe, qui est en-
tre Retimo & la *Punta de Drepano*, où il n'y a point d'en-
droit propre à servir de retraite aux vaisseaux! Cela estant,
le cap Melier doit être le cap *Drepanum* de Ptolémée,
puisque'il est au delà, & au couchant du golphe d'Amphi-
male, que l'on suppose avec raison être celui de la Sude:
tout cela seroit sans difficulté, si ce n'est qu'on appelle au-
jourd'hui la *Punta de Drepano*, un autre cap situé au Le-
vant du golphe de la Sude, en venant vers Retimo, & c'est
la ressemblance des noms de *Drepanum* & de la *Punta de
Drepano*, qui fait ici tout l'embarras. Ou Ptolémée avoit
été mal informé de cette côte; ou l'endroit qui en fait men-
tion est corrompu ; ou les gens du pays ont depuis ce
temps là renversé les anciens noms. Si l'on veut préférer

la description de Ptolémée à celle de Strabon, la rade de Retimo, sera celle d'Amphimale; la punta de Drepano, le cap Drepanum; Paleocastro qui est vis-à-vis la Sude, sera la ville de Cydonia. Il faudra prendre le cap Mélier pour le cap *Cyamum*: le cap Spada pour *Psfacum*, & celui des Grabuses pour *Corycus*; mais ne vaut-il pas mieux supposer que Ptolémée a parlé du golphe de la Sude sous le nom d'Amphimale, que de l'accuser d'avoir oublié le plus beau port de l'Isle, pour faire mention d'une rade découverte & dangereuse! On ne sçauroit tirer aucun éclaircissement du dénombrement que Pline a fait des villes de la même côte: il les nomme sans exactitude, quoiqu'il semble qu'il ait voulu les parcourir du couchant au levant. Pour revenir au cap Melier ou Maleca, comme prononcent les Grecs & les Italiens, si l'on prend Amphimale pour la Sude, le nom de Maleca en est peut-être l'abregé, comme le nom de la ville d'Aix est certainement le squelet d'*Aquasextia*. On a d'abord retranché *Amphi*, comme une chose inutile & embarrassante; de *Malla* on a fait *Maleca* ou *Meleca*; & de *Meleca* on a fait *Melier*. * Hist. nat. ibid.

Nous retournâmes à la Canée nous décharger de notre moisson, & nous n'en partîmes que le 24. Mai, pour aller à Retimo. On coucha à Stilo, village à dix milles de la Canée. Le 25. nous dinâmes à Almyron, à dix milles de Stilo. Almyron est un petit fort à quatre mauvais bastions à l'entrée d'une gorge tout près de la plage: on se repose à côté du fort dans un cabaret où l'on ne trouve que deux grands Sophas, de l'eau, & du café; ainsi l'on y mourroit de faim, si l'on y arrivoit sans provisions: à quelques pas du cabaret coulent deux belles sources, l'une d'eau douce, & l'autre d'eau salée, d'où vient le nom d'*Almyron*: on marche pendant quelque temps sur le bord de la plage, au bout de laquelle il faut passer une petite rivière: ensuite pendant * Almyron, falsus.

plus de quatre milles, le chemin est affreux, pratiqué dans les rochers jusques à la veuë de Retimo : ce chemin est pavé pour ainsi dire, de la plante nommée *Ixia*, par Theophraste, & *Chamaeleon blanc*, par ses interprètes aussi bien que par Dioscoride : je l'ai rangée sous le genre de *Cnicus*, à cause de la structure de sa fleur & de son fruit. Columna en a donné une excellente figure : celle du *Carduus pinea Theophrasti* de Prosper Alpin, la représente lors qu'elle est en graine, & que ses feuilles sont passées, ou rôties pour mieux dire, par la chaleur du soleil. Theophraste remarque que cette plante donne de la gomme en Crète : les habitants la mâchent tout comme le mastic de Scio, non seulement pour cracher ; mais pour adoucir l'haleine : cette plante est fort commune dans les Isles de l'Archipel, en Grèce, en Italie, en Portugal.

Ixia, Theoph. Hist. Plant. lib. 9. cap. 1. Χαμαλίων λευκός. Diosc. lib. 3. cap. 10. Cnicus Carlinæ folio, acaulos, gummiifer, aculeatus, flore purpureo Corol. Inst. Rci Herb. 33. Columna part. 1. Prosp. Alp. Ess. 124.

RETIMO, *Platona*. Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 17. Rithymna. Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.

Retimo est la troisième place du pays : les Turcs la prirent en 1647. & depuis ce temps là elle est gouvernée par un Pacha, soumis au viceroy de Candie. Retimo s'étend sur le port, & nous parut plus gaye & plus riante que la Canée, quoiqu'elle soit plus petite & enceinte de murailles plus propres à fermer un parc, qu'à deffendre une place de guerre. La citadelle n'a été faite que pour garder le port : elle est sur un écueil escarpé, avancé dans la mer, & seroit tres-forte si elle n'étoit dominée par une roche plate, qui est sur le chemin d'Almyron. Cette citadelle commande un fort que l'on avoit construit à l'autre extrémité de la ville, pour la sûreté du port : ce fort est à présent ruiné & le port tout-à-fait négligé. Les vaisseaux de guerre venoient autrefois mouiller dans la darse au dessous de la citadelle ; aujourd'hui les barques & les marsilienes peuvent à peine s'y retirer.

Pendant que les Turcs assiégeoient Famagouste, dans l'Isle de Chypre, Ali Bassa Capitan Pacha voulut tenter

une irruption en Candie : on avoit si bien pourveu à toutes les places , qu'il n'y eût que Retimo de saccagée par Ulus-Ali general des vaisseaux de Barbarie.

*Launc. Suppl.
Annal.*

La campagne de Retimo n'est que rochers du côté du couchant : elle est fort belle sur la route de Candie. On ne voit tout le long de la marine que jardins que l'on arrose par le moyen de grands puits à bascule : on y mange des cerises plus précoces que dans le reste de l'Isle : tous les fruits y sont de meilleur goût : la soye, la laine, le miel, la cire, le ladanum, les huiles & les autres denrées en sont plus recherchées : les eaux de cette ville sortent à gros bouillons du fond d'un puits dans une vallée étroite, à un quart de lieuë de la ville, tirant vers le midi : la décharge de cette belle source est conduite à Retimo ; mais on en laisse perdre plus de la moitié. On a bâti sur le chemin qui conduit à la vallée, une assez belle Mosquée, dans la cour de laquelle un Turc a fondé une ^ahôtellerie, pour loger & pour nourrir gratuitement les voyageurs qui arrivent après qu'on a fermé les portes de la ville, ou qui ont dessein de partir avant qu'on les ouvre. Cette maison est bien entretenue : on y cultive une belle espèce de ^bPied de Veau, que la plupart des auteurs ont prise pour la *Colocasia* des anciens : les gens du pays en mangent la racine en potage.

^a Caravan-Sarai,
Καρβασέρας, maison pour loger les Caravanes.

^b *Arum maximum*,
Aegyptiacum,
quod vulgò Colocasia C. B. Pin.

La Malvoisie de Retimo étoit estimée dans le temps que les Vénitiens possédoient cette Isle : ^cBélon assure qu'on faisoit bouillir cette liqueur dans de grandes chaudieres, le long de la marine : on en fait si peu présentement, qu'il ne nous fut pas possible d'en goûter, quoique nous fussions logez chez le Viceconsul de France le docteur Patelaro, chez qui nous fîmes bonne chere. C'est un beau vieillard, de beaucoup d'esprit, & charmant par cette éloquence gréque, qui triomphe dans la conversation. Il étoit fort jeune lorsque les Turcs se rendirent les maîtres de la

193.

^c *Observ. lib. 1.
cap. 19.*

Canée : sa mere fut emmenée à Constantinople, & présentée comme une belle esclave au Sultan Ibrahim, qui en fit présent au grand Visir : ce Visir en eût un enfant, qui fut tué au dernier siège de Vienne où il étoit officier général.

Le Viceconsul est du rite grec. Il fut élevé à la manière du pays ; mais comme il montrait plus de génie que les enfans de son âge n'en ont ordinairement, ses parens l'envoyèrent étudier en droit, & prendre ses degrez à Padouë. Etant de retour en Candie, il partit pour Constantinople dans le dessein de voir sa mere, qui étoit devenue fort riche, & il se fit connoître à elle par une verrue placée à côté de l'oreille vers la fossète : cette verrue qu'il ne manqua pas de nous montrer, est chargée d'une tache noirâtre, dont la figure approche en quelque maniere de celle d'un croissant. La mere se ressouvint de cette marque, & voulut lui persuader par là, qu'il étoit destiné à être Musulman : on le sollicita puissamment ; on lui fit même accepter des terres assez considérables en Valachie : mais tout cela ne fut pas capable de le gagner ; il remit ses terres peu de jours après, & protesta qu'il vouloit mourir dans la religion de ses peres : il mène une vie assez douce, sous la protection de la France.

Les hayes qui régissent le long de la marine, en sortant de Retimo, ne sont plantées que de cette espèce d'Arroche, que les anciens ont connue sous le nom d'*Halimus*. Solin a crû qu'elle estoit particulière à l'Isle de Crète : j'en ai vu pourtant beaucoup en Espagne, dans l'Andalousie & dans le Royaume de Grenade

Le 26. Mai, nous dinâmes sous un beau Platane, auprès d'une source, à dix milles de Retimo, sur le chemin de Candie : cette eau qui sort du creux d'un rocher pourroit faire tourner plusieurs moulins. Nous observâmes d'assez

* *Atriplex latifolia*,
sive *Halimus fruticulosus* Mor. Hist.
Oxon. part. 2.

607.

Ἁλμος Diosc. lib. 1.
cap. 120.

Herba Ἁλμος dicitur. Ea admodum diurnam famem prohibet. proinde & hæc Cretica est.
Solin. Polybist.
cap. 11.



belles plantes aux environs, & surtout une espèce de *Phlo-*
mis, assez singulière, que nous n'avons pas vue dans les
autres Isles de l'Archipel. On coucha ce jour là à Daphné-
des, gros village dont l'avenue est une espèce d'échelle tail-
lée dans les rochers, où les chevaux ne sçauroient monter
sans risque: nos guides nous piquèrent d'honneur, & com-
mencèrent à les faire escaler avec une hardiesse étonnan-
te: nous franchîmes le pas comme les autres. On nous me-
na chez le Papas, qui étoit le premier du village: nous nous
y délassâmes agréablement. Les collines des environs sont
d'une verdure charmante: les Oliviers & les Vignes y sont
de beaux points de vue, parmi de petits bois de Meuriers
& de Figuiers.

**Phlomis Cretica, fruticosa, folio sub-rotundo, flore lu-teo Corol. Inst. Rei Herb. 10.*

Le 27. Mai, nous ne fîmes que 17. milles, & nous séjour-
nâmes à Damasta, autre village, dont la campagne nous pa-
rut propre pour la recherche des plantes; mais nos peines
ne répondirent pas à nos souhaits. Le lendemain 28. après
avoir passé par des pays bien rudes & bien secs, nous allâ-
mes coucher à Candie à dix-huit milles de Damasta. J'ai
l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer le profil de cet-
te fameuse place, telle qu'on la découvre en arrivant par
le chemin de Retimo.

Candie est la carcasse d'une grande ville, bien peuplée
du temps des Vénitiens, marchande, riche & tres-forte: au-
jourd'hui ce ne seroit qu'un désert, si ce n'étoit le quartier
du^b marché, où les meilleurs habitans se sont retirés; tout le
reste n'est que masures, depuis le dernier siège, l'un des
plus considérables qu'on ait fait de nos jours. ^cM^r Char-
din assure que dans le mémoire présenté au Divan par le
grand Trésorier de l'Empire, touchant les dépenses ex-
traordinaires faites en Candie pendant les trois dernières
années du siège, il étoit fait mention de sept cens mille é-
cus, employez en récompenses données aux déserteurs qui

C A N D I E.

^b Bazar.

^c Voyages de Char-
din.

^a *Memoire d'or, de la valeur de deux écus & demi.*

s'étoient faits Turcs ; aux soldats qui s'étoient distingués, & à ceux qui avoient apporté des têtes de chrétiens qu'on avoit payées à un ^a sequin piece. Ce mémoire marquoit qu'on avoit tiré cent mille coups de canon contre la place ; qu'il y étoit mort sept Pachas, quatre-vingts officiers tant colonels que capitaines, dix mille quatre cens janissaires, sans compter les autres milices.

^b *Is. in Asia.*

^c *Rerum. Geog. lib. 10.*

^d *Sant-Erini, ou Santorin.*

Le port de Candie n'est bon que pour des barques : les vaisseaux se tiennent à l'abri de l'Isle de Dia, située presque vis-à-vis de la ville au nord-est, & que les Francs appellent mal à propos ^b *Siandia*. Il est aisé de faire voir que les Sarrafins ont bâti Candie sur les ruines de l'ancienne ville d'Héraclée. ^c Strabon nous en fournit une preuve démonstrative, en décrivant l'Isle de ^d Théra, laquelle dit-il, répond à l'Isle de Dia, & cette Isle suivant le même auteur, se trouve vis-à-vis d'Héraclée port de mer des Cnossiens.

^e *Xenod. Scylitz. pag. 599.*

^f *Hist. Venet. lib. 12.*

^g *Hérodote.*

La ville de Candie est sans contredit la Candace des Sarrafins. Scylitzès remarque que dans la langue de ces peuples, ^e *Chandax* signifie un retranchement : & certainement ce fut là que, par l'avis d'un moine Grec, les Sarrafins se retranchèrent du temps de l'Empereur Michel le Begue. Il paroît plus naturel de faire venir le nom de Candie, de *Chandax*, que de *Candida*, nom que ^f Morosini a donné à cette place. Pinet dans sa traduction de Pline, n'a pas eu raison de prendre Mirabeau pour Héraclée. Suivant ^g Strabon, Héraclée étoit vis-à-vis de Dia ; & suivant Ptolemée, près du cap Salomon. Il faut s'en tenir à la décision de Strabon, beaucoup mieux informé de la situation des villes que Ptolemée.

^h *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

Ceux qui croient que Candie est l'ancienne ville de *Marium*, rétablie par les Sarrafins, ne s'éloignent peut-être pas trop de la vérité, supposé que dans le dénombrement que ^h Pline a fait des Isles qui sont sur la côte de Crète, on doive

doive lire, comme il y a beaucoup d'apparence, *Dia* au lieu de *Via* ou de *Cia*, qui se trouvent dans les éditions de Daclechamp & de Gronovius. Cela étant Héraclée & *Matium*, ne seroient peut-être que la même ville qui auroit eu ces deux noms en différens temps. Il est à remarquer que Strabon & Ptolemée n'ont pas fait mention de *Matium*, & Pline rapporte ces deux noms tout de suite : peut-être qu'il faut lire *Matium Heracléa* sans virgule, comme qui diroit *Matium* appelée autrefois Héraclée : il se peut faire aussi que *Matium* & Héraclée ayent été deux villes différentes assez près l'une de l'autre, & qui par conséquent répondoient toutes les deux à l'Isle de *Dia* : car cette Isle qui est au nord-est de Candie, pouvoit faire un triangle équilatéral avec les deux villes en question ; de telle sorte que Strabon & Pline auroient eu raison de désigner leur position par celle de *Dia*. Comme Strabon dit positivement qu'Héraclée étoit le port de mer des Cnossiens, les plus puissans peuples de Crète, il n'y a pas de doute que Candie, seul port de mer considérable dans tous ces quartiers, n'ait été bâtie sur les ruines d'Héraclée. Suivant cette conjecture, la ville de *Matium* devoit être plus orientale.

Quoique la ville de Candie soit négligée aujourd'hui, ses murailles ne laissent pas d'être bonnes & bien terrassées : c'est encore l'ouvrage des Vénitiens : à peine les Turcs ont-ils réparé les brèches du dernier siège. On compte dans cette ville environ 800. Grecs payans. capitation : leur Archevêque est le métropolitain de tout le royaume. On fait monter le nombre des Juifs, jusques à mille. Pour les Arméniens, ils n'y ont qu'une Eglise, & ne sont guères plus de deux cens. Il n'y a que trois ou quatre familles de François, un Viceconsul, & deux Capucins, qui ont acquis une assez jolie maison, auprès de la mer : tous les autres habitans de la ville sont Turcs, enrollez dans les trou-

pes suivantes. Ce dénombrement servira pour donner une idée de celles qui sont dans les places de guerre parmi les Turcs.

Janissaires de la Porte, appelez *Capicoulou* 1000, en 10. compagnies de 100. hommes chacune.

Yamach Capicoulou, ou soldats détachez de plusieurs compagnies, 1500. hommes dispensés de la garde ordinaire.

Yerli-couli, ou Janissaires du pays, 2500. en 28. compagnies.

Spahis, ou cavalerie du pays, 1400. hommes partagez en deux regimens de 9. compagnies chacun.

Azaps, autre cavalerie du pays, en deux regimens de 700. hommes chacun.

Difdarli, milice du Lieutenant du château, un regiment de 400. hommes en 16. compagnies.

Toptchis & Gebegis, c'est-à-dire, canonniers & autres, servans dans l'Artillerie, deux regimens de 500. hommes chacun, armez d'un sabre, d'une demi-pique, & d'une cotte de mailles.

Soucoulelis, c'est-à-dire, troupes destinées pour la garde du grand & du petit fort de la mer, 400. hommes, 350. pour le grand, & 50. pour le petit.

Pour les autres forts de la ville, 1000. hommes.

Voilà l'état des troupes qui devoient être en Candie, suivant le mémoire que leur Trésorier communiqua à notre Viceconsul. Il y a beaucoup d'apparence que tous ces corps n'étoient pas complets dans le temps que les Vénitiens assiégèrent la Canée, puisqu'on ne pût lever dans toute l'Isle qu'environ 4000. hommes pour la secourir : & cependant on ne laissa que les invalides en Candie & à Retimo.

Les environs de la ville de Candie, sont de grandes & fertiles plaines, enrichies de toute sorte de grains. Il est des-

fendu de laisser sortir le froment de l'Isle, sans la permission du Viceroy. En 1700, c'étoit Haly Pacha, ce ministre voluptueux, qui ne fut grand Visir que pendant neuf mois dans la dernière guerre : son ingenuité lui sauva la vie. Quand Mahomet IV. lui reprocha qu'il étoit trop bon, le Visir en convint, & pria sa Hautesse de le décharger de ce grand fardeau, ce qui fut fait aussi-tôt. Quelques années après il fut nommé Viceroy de Candie, où il se trouva fort incommodé de la maladie que l'on ne peut guerir sans le secours du Mercure. Comme les Grecs ne connoissent pas ce remède, il pria nôtre ambassadeur M^r le Marquis de Ferriol, qui relacha en Candie sur sa route de Constantinople, de lui donner quelque habile homme pour le traiter. M^r l'Ambassadeur lui conseilla de se servir d'un chirurgien Irlandois, qu'il avoit sur son bord, & qui avoit longtemps servi dans les troupes de France. Ce chirurgien, après avoir examiné la maladie du Viceroy, lui donna le flux de bouche fort à propos ; mais dans le fort de la salivation, ce Seigneur se croyant en danger de mort, fit assembler son conseil pour sçavoir ce qu'il falloit faire de cet homme, & le condamna le premier à 200. coups de bâton : le conseil plus sage que lui, fut d'avis qu'on laissât faire le chirurgien, puisqu'il avoit commencé. En effet, l'inflammation de la gorge & des parties voisines se passa, & le malade fut entièrement guéri. A son exemple, les plus gros Seigneurs de l'Isle voulurent se faire traiter à leur tour : à peine l'Irlandois pouvoit-il suffire à graisser les Musulmans. Dans le temps que nous étions en Candie, le Viceroy s'occupoit à faire bâtir une mosquée : il avoit fait venir de tous les villages des environs, des Grecs avec les outils nécessaires : on leur donnoit souvent plus de coups de bâtons que de morceaux de pain : il est vrai que pour les consoler, dans leur plus grand travail, on leur faisoit boire quelques verres de

vin, que les officiers du viceroy envoioient chercher sans façon chez le viceconsul, & chez les marchands François.

La plupart des Pachas sont avares, & comme ils achètent leurs gouvernemens à Constantinople, où tout est à l'enchère, ils se dédommagent sur tout ce qui se présente. Celui de la Canée ayant reçu à son entrée, parmi les présents que la nation lui fit, une veste d'une belle étoffe de soye or & argent, il en fit demander encore une pareille & témoigna qu'il étoit surpris que les François qui passent pour des gens fort polis, eussent mis le désordre dans sa famille ; que le consul devoit être informé qu'il avoit deux femmes : qu'il devoit avoir prévenu, qu'ayant donné cette veste à l'une, l'autre n'auroit pas manqué de trouver mauvais qu'on l'eût oubliée ; il réitéra sa demande cinq ou six fois : le consul répondit qu'on ne trouvoit pas de ces étoffes dans le pays, qu'il falloit attendre qu'il en vint de France : enfin il en fut si importuné, qu'une seconde veste fut délivrée au Pacha, par délibération de la nation. Chez les Turcs, il ne faut pas se mettre sur le pied de faire des présents, ou bien il faut continuer : les Musulmans regardent le premier présent comme un contrat pour l'avenir : les plus grands Seigneurs demandent hardiment, & ne se piquent pas de générosité.

Nous nous trouvâmes dans la ville de Candie, la veille du petit Baïram, c'est-à-dire, la veille du jour que la Caravane des pèlerins arrive à la Meque. Le commandant des Janissaires se promena par toute la ville en cavalcade avec les capitaines des compagnies & les officiers subalternes : on égorgeoit des moutons & des agneaux à la porte des principales maisons : les paysans portoient dans les rues de ces animaux en vie, dans l'attitude où l'on peint ordinairement le bon pasteur : on barbouille la tête de ces agneaux avec du rouge, du jaune ou du bleu ; & l'on en fait

des présents dans les familles : cette réjouissance dura trois jours. Le 30. Mai, jour de la Pentecôte, & le premier jour du Baïram, nous allâmes chez le Pacha, où par son ordre on avoit exposé de grand matin, au sortir de la mosquée, cinquante moutons ou agneaux, dont quelques-uns étoient rôtis tous entiers, ou mis par quartiers ; les autres bouillis, ou en ragoût ; les poules n'y manquoient pas non plus que le ris. Nous eûmes le plaisir de voir la canaille Turque se battre à qui jetteroit les premiers les mains sur cette viande pour la manger ou pour l'emporter. Le Viceroy étoit à une jalousie, à rire de bon cœur : vingt ou vingt cinq joueurs d'instrumens, tambours, trompettes, musettes, tymbales à la Provençale, sembloient augmenter ce désordre ; & tous ces joueurs allèrent ensemble chez les premiers de la ville, demander leurs étreines. M^r. Valentin viceconsul de France, chez qui nous étions logez, leur fit donner vingt écus ; la veille de la fête il avoit fait présenter au viceroy du café, du sucre, & des confitures. Il n'y a pas jusques aux porteurs d'eau qui ne se mêlent de la fête : ils vont chez les principaux de la ville, vuider leurs outres sur les degrez, pour témoigner leurs respects, ou plutôt pour attraper quelques parats. Tout le monde se réjouit dans les maisons : on y danse ; on y fait bonne chère ; on y récite des vers ; quelques-uns se promènent dans les rues avec des instrumens : les autres font des parties sur l'eau. Enfin cette nation si grave, & qui paroît toujours dans la même afflicté, devient toute dérangée, & comme folle dans ces sortes de fêtes : trop heureuse que ce ne soit pas plus souvent.

** Monnoye valant
dixhuit deniers.*

Je vous avoue, Monseigneur, que toutes ces réjouissances nous ennuioient fort ; mais nos voituriers n'auroient osé marcher pendant les trois jours du Baïram. Cependant nous n'avions encore rien veü de bien extraordinaire en Candie touchant les plantes, & nous nous flations de trou-

ver quelque chose de singulier du côté de la mer du Sud. Nous partîmes donc le dernier jour de Mai pour Girape-tra, & nous allâmes coucher à dix-huit milles de Candie, à Trapfano, gros village où il y a une grande fabrique de marmites de terre, de pots & de grosses ^a cruches à huile. Nous voulumes voir en passant la vallée & la rade de Mirabeau: c'est pourquoi dès le lendemain nous prîmes la route de ces grandes montagnes, qui sont sur la côte du nord, & nous allâmes coucher à Plati, autre village à dix milles de Trapfano, après avoir traversé des collines horribles, d'où nous voyions la neige qui pendant toute l'année couvre les sommets de ces montagnes. C'est le voisinage de cette neige qui rend si plat le vin de Plati: le raisin n'y meurit presque jamais, & le vin qu'on nous présenta nous parut du vin de Brie. Néanmoins nous y trouvâmes beaucoup de plantes. La plaine de ^b Plati payoit autrefois aux Vénitiens quarante mille ^c mesures de blé, pour la dixme: aujourd'hui faute d'habitans le pays est fort négligé: les Turcs ne s'en embarrassent guères; outre la capitation, ils exigent la moitié du blé que chaque habitant y recueille.

Après avoir traversé quelques montagnes affreuses, nous entrâmes le 2. Juin dans la vallée de Mirabeau, enfermée entre d'autres montagnes fort agréables, disposée en manière d'amphitheatre, d'où elle s'étend jusqu'à la mer. Tout ce quartier qui est assez peuplé & bien cultivé, abonde en huile & en toutes sortes de grains. On coucha ce jour là à Commeriaco, village à 15. milles de Plati: ce fut chez des moines, à la belle étoile, au milieu de la cour: ils avoient transporté tous les meubles de la maison dans l'Eglise, pour élever les vers a foye dans les cellules & dans les dortoirs. Le 3. Juin nous arrivâmes à Critza, à trois heures après midi. Ce village est sur la hauteur d'une plaine tres-fertile, au pied d'une roche escarpée, couverte de belles plantes. On

^a Iarros.

^b Ou de la Siti.

^c Chacune du poids de 45. livres.

découvre de ce lieu, la rade de Mirabeau, laquelle ne laisse pas d'être fort exposée, quoiqu'elle semble être à l'abri de grandes montagnes. Le Cadi de Critza nous fit prier d'aller chez lui, pour lui tâter le pouls : c'est la mode chez les Turcs, qui se portent le mieux : il étoit logé dans un beau parc, dont presque toutes les allées sont en terrasse, plantées d'Orangers, de Grenadiers, de Cyprès & de Myrtes ; le potager est plein de Pommiers, de Poiriers, d'Abricotiers, entretenus à la Turque, c'est à dire abandonnez à leur sort comme s'ils estoient dans une forest ; la maison tombe en ruine faute d'en avoir réparé les couverts : elle appartenoit à une famille des Cornaro de Venise, comme il paroît par quelques restes d'inscriptions.

Le 4. Juin, nous descendîmes à la rade de Mirabeau, à la veüe des grandes montagnes de la Sitié, que les anciens ont connuës sous le nom de Dicté, éloignées de 12. milles & demi du cap Salomon. Au reste l'Isle est fort étranglée entre la rade de Mirabeau & Girapetra. Nous arrivâmes en cette ville en moins de deux heures, & c'est cet étrangement, qui fait la presque Isle où étoit la ville de Præsos, capitale des Eteocretes, qu'Homere appelle des hommes d'un grand courage : ils avoient élevé un temple à Jupiter Dictéen ; mais cette ville fut détruite par les habitans de Girapetra qu'on appelloit Hierapytna.

^bHierapytna étoit une bonne place dans le temps que Metellus entreprit la conquête de Crète. Aristion après avoir battu Lucius Bassus, s'y retira & la mit en état de faire une vigoureuse résistance. Octavius qui venoit d'être maltraité par Metellus s'y rendit aussi, pour conferer avec Aristion : étant avertis que ce général venoit pour les affiéger en personne, ils abandonnèrent le château & s'embarquèrent.

A présent Girapetra est une petite ville deffendue par un

• Η Διὴν ὄρεσιν
τῇ ἀπὸ τῆς Στρα-
β. Rerum geog. lib.
10.

• ΙΕΡΑΠΥΤΝΑ.
Hierapytna, ou
Hierapetra.
Girapetra.

• Dion. Sic. Biblioth.
hist. lib. 36.

^a Εἰ κίληρ δὲ ἐστὶν ἡ
πίλη. *Strab. Rev.*
Geog. lib. 10.

^b Γαυδογίσι
Chrysa & Gaudos.
Plin. Hist. nat.
lib. 4. cap. 12.

^c *Legende.*

ΕΠΙ
ΦΛΑΟΥΙΟΥ
ΙΕΡΑΠΥΘ-
ΝΙΩΝ.
ΕΠΙ ΑΥΓΟΥΡ.
ΙΕΡΑΠΥΘ-
ΝΙΩΝ.

^d *Legende.*
ΙΕΡΑΠΥΘΝΙΩΝ
ΙΜΕΡΑΙΟΣ.

fort quarré, bâti sur une ^a plage assez courbe, tout à fait exposée, d'où l'on découvre les écueils appelez les ^b Isles aux ânes. Les ruines de l'ancienne ville consistent en quelques quartiers de murailles fort épaisses, & en plusieurs morceaux de colonnes répandus dans les champs. Gruter rapporte quelques inscriptions d'Hierapytna, & l'on voit des ^c médailles de Caligula, au revers desquelles est une Aigle appuyée sur la foudre, comme si elle y étoit perchée, l'arbre qui est à côté de l'Aigle, paroît un Palmier: ces médailles me font souvenir qu'il n'y a aucuns Palmiers autour de Girapetra, & l'on en cultive tres-peu dans l'Isle; les dattes que l'on y mange viennent d'Afrique. M^r Spanheim parle d'une autre ^d médaille de la même ville, dont le génie est représenté par une tête de femme couronnée de tours: au revers c'est encore un Palmier, & un Aigle. A l'égard de ces prétendus Palmiers, ils sont représentez si grossièrement qu'on pourroit bien les prendre pour des Pins. Je sçai bien que Theophraste assure qu'il y avoit plusieurs sortes de Palmiers en Crète; mais cet auteur, qui n'avoit pas voyagé, n'avance presque rien que sur le rapport d'autrui. Il faut remarquer aussi, que la médaille dont nous parlons a une bordure de deux branches d'oliviers: cet arbre est tres-commun au tour de Girapetra: peut-être a-t-on voulu le représenter de même que le Pin, comme les arbres les plus fréquens des environs de la ville; le Pin sur les montagnes, & l'Olivier dans les campagnes où on l'arrose avec soin. Nos François y viennent charger des huiles, des fromages, & de la cire.

Il semble que Strabon, pour determiner la largeur de l'isthme de la presqu'Isle de la Sitié, a opposé la ville de *Minoa* à celle d'*Hierapytna*, entre lesquelles il place *Lyttium*. Cela étant, *Minoa* ne pouvoit pas être éloignée des ruines du château de Mirabeau; & la distance que nous avons

vons ^aremarquée, répond à celle de Strabon qui fait cet isthme large d'environ sept milles & demi.

^a 60. stades.
Strab. Geog. lib. 10.

Le 5. Juin, nous allâmes visiter les grandes montagnes, que l'on voit au nord-ouest de Girapetra: ce sont des suites du Mont Ida. ^bStrabon nous apprend que la ville d'Hierapytna avoit pris son nom d'une montagne appelée Pytna, laquelle selon toute apparence, est la montagne de Males: avant ce temps là cette ville se nommoit *Cyrba*, comme dit Estienne le Geographe, puis *Pytna*; ensuite *Camirus*; enfin *Hierapytna*. Ptolemée l'appelle *Hierapetra*, dont on a fait Girapetra.

^b Τῆς ἱερᾶς λόφος
Πύτνας, ἀπ' ἧς ἱερᾶς
πύτνας ἡ Πύτνας.
*Strab. Rerum
Geog. lib. 10.*

^c Πύτνας. *Strab.
Geog. lib. 3. cap.
17.*

Le même jour nous allâmes coucher à Calamafca, village à sept milles de Girapetra. Le 6. Juin nous passâmes par Anatoli, & nous nous retirâmes à Males, à près de huit milles de Calamafca: on monte toujours dans ces montagnes, sans perdre de vue la mer du Sud. Le 7. Juin nous avançâmes autant que nous pûmes, & nous passâmes la nuit dans une solitude affreuse, auprès d'une fontaine, où nous soupâmes à la clarté d'une douzaine de gros Chênes verts, & d'autant de ^cKermes auxquels nos Grecs mirent le feu: ces flambeaux nous éclairèrent toute la nuit, & la chaleur qu'ils excitèrent dans l'air nous fit plaisir. On n'avança ce jour là que jusques aux premières neiges, qui n'étoient pourtant qu'au pied d'autres montagnes beaucoup plus hautes, sur lesquelles nous nous promenâmes le lendemain. Quoique ces montagnes soient très froides, les Chênes verts y sont d'une grande beauté, & les Kermes y viennent aussi hauts que nos Chênes ordinaires: on y voit de beaux ^dErables à feuille découpée en trois pointes. Rien n'est plus surprenant qu'une espèce de ^ePrunier, dont tous ces rochers sont tapissés, pour ainsi dire, & qui fleurit à mesure que la neige se fond: ses tiges n'ont qu'environ demi pied de hauteur; les branches en sont fort touffues,

^c *Ilex aculeata,
cocciglandifera
C. B. Pin. 425.
Arbre sur lequel on
amasse le vermil-
lon ou la graine
d'écarlate.*

^d *Acer Asphendan-
nos Bellon. Obs.
lib. 1. cap. 17.
Acer Cretica P.
Alp. Exot. 9.*

^e *Prunus Cretica,
montana, minima,
humilifolia, flore
suaviter rubente
Corol. Inst. rei herb.*

chargées de fleurs couleur de chair ; ses fruits ne sont gueres plus gros qu'une groseille blanche.

*Ager Creticus
sylvestrium capra-
rum copiosus est.
Solin. Polyhist.
cap. 11.
a Observ. lib. 1.
cap. 13.*

Les Chèvres sauvages dont Solin a fait mention, & dont Belon a donné la figure, courent sur ces montagnes par troupeaux ; les Grecs les appellent *Agrimia*, nom qu'ils donnent à toutes les bêtes fauves. Nous fûmes surpris de trouver des Oliviers dans ces quartiers, & même assez près de la neige, où ils viennent naturellement, & la plupart sont semblables à ceux que l'on cultive : on distingue les Oliviers sauvages, non seulement par le fruit, mais aussi par la feuille, laquelle est plus ronde & plus dure. Si Hercule le Cretois eût été informé que les Oliviers naissoient en Crète, il se fût épargné la peine d'aller les chercher chez les Hyerboreens, pour en faire venir en Grece. Diodore de Sicile remarque avec raison, que Minerve tira des bois, les Oliviers domestiques, pour les faire planter dans les vergers ; il y en a des montagnes couvertes sur le chemin de Smyrne à Ephèse.

*b On l'idée, &
le Curete.*

*c Pausan. Descript.
Græc. in Eliacis
prior.*

*d Biblioth. hist.
lib. 5.*

Après avoir bien couru dans la neige, & ramassé les plantes qui se présentoient, nous descendîmes à Males, & nous nous retirâmes à Girapetra le 9. Juin : le 10. nous prîmes le chemin le plus court pour aller à Candie, où nous séjournâmes le 13. on coucha le 14. à Damasta ; le 15. à Daphnedés ; le 16. sur la plage d'Almyron, moitié dans l'eau, parmi les joncs : le 17. à la Canée, où nous étant déchargés de tous nos embarras, nous visitâmes de nouveau les environs de cette ville & le cap Mélier, pour observer quelques plantes, qui ne faisoient que de naître au commencement du mois passé.

Le 28. Juin, nous partîmes de la Canée, dans le dessein d'aller voir le mont Ida, le Labyrinthe & les ruines de Gortyne. Notre premier gîte fut à Almyron, & le second à Retimo. Le 30. nous allâmes coucher au couvent d'Arcadi, à 12.

ARCADI.

milles de Retimo. Il semble que ce couvent, qui est le plus beau & le plus riche de tous les monasteres de l'Isle, ait retenu le nom de l'ancienne ville d'Arcadia, dont Seneque, Plin, & Estienne le Géographe ont fait mention ; mais il est étonnant que Seneque & Plin aient osé citer Theophraste sur un fait incroyable, sçavoir qu'après la destruction de cette ville, toutes les fontaines des environs tarirent, & qu'elles ne recommencèrent à couler que lorsqu'elle fut rétablie.

^a *Question. natural. lib. 3. cap. 11.*
^b *Plin. hist. nat. lib. 31. cap. 4.*

Du temps des chrétiens, ^b Arcadia fut honorée du troisième Evêché de l'Isle : il n'y reste plus qu'un grand couvent situé dans une plaine en maniere de plateforme, sur la hauteur d'une montagne, au pied du mont Ida : on aborde à cette plateforme par une agréable vallée, partagée en vergers, vignes, & terres labourables, couvertes dans les lieux incultes de Chênes verts, de Kermes, d'Erables, de Phillyrea, de Myrtes, de Lentisques, Terebintes, Pistachiers, Lauriers francs, Cyprez, Storax. Les eaux y coulent de toutes parts. On y reconnoît encore l'ancienne Crète, dont Strabon a fait la peinture.

^b *Novell. Imp. Leon.*

^c *Ἐν δὲ ἰστανίᾳ καὶ ἀποτὶν ἵερῶν. ἰ. χ. δὲ ἀδελφῶν ἀνέκρουσ.*
Rerum geog. lib. 10.

La maison d'Arcadi est grande & bien bâtie : l'Eglise a deux nefs, enrichies de tableaux gothiques ; n'est il pas bien surprenant que les Grecs, dont les peres ont si bien imité la nature, ayent enfin donné dans le goust des Goths, qui la copioient si mal ! c'est apparemment parce que les belles choses demandent trop de soin. On compte près de 100.

religieux dans ce monastere, & 200. à la campagne, occupés à cultiver leurs fermes. Le ^d supérieur de la maison, homme d'esprit & tres bien fait, nous receut de fort bonne grace : ceux qui remplissent ces sortes de places étants pour l'ordinaire gens graves & d'un air vénérable, on n'ose pas leur présenter de l'argent pour la dépense qu'on a faite chez eux ; on laisse couler quelques ^e sequins dans le bassin du pain benit, que l'on présente à la fin de la messe.

^e *Caloyers.*

^f *Μελίτζ, Ferme.*
^g *Ἰερομύησ. Chef.*

^h *Motmoye d'or valant deux deniers & demi.*

La cavé est un des plus beaux endroits du monastere: il n'y a pas moins de 200. pièces de vin, dont le meilleur est marqué au nom du Superieur, & personne n'oseroit y toucher sans son ordre. Pour bénir cette cave, tous les ans après les vendanges, il récite l'oraison suivante imprimée, dans le rituel grec: en voici la traduction. *Seigneur Dieu qui aimez les hommes, jetez les yeux sur ce vin & sur ceux qui le boiront; benissez nos muis, comme vous benîtes le puits de Jacob, la piscine de Siloé, & la boisson de vos Saints Apôtres. Seigneur, qui voulûtes bien vous trouver aux noces de Cana, où par le changement de l'eau en vin vous manifestâtes votre gloire en vos disciples, envoyez présentement votre saint Esprit sur ce vin, & benissez-le en vostre nom. Ainsi soit-il.*

Les terres du monastere s'étendent jusques à la marine du côté de Retimo, & vont jusques au sommet du mont Ida du côté du midi. On nous assura que les religieux avoient recueilli cette année plus de 400. mesures d'huile; quoiqu'ils eussent laissé perdre la moitié de leurs fruits, faute de gens pour les cueillir. Au deffous d'Arcadi, tirant vers la mer, est le couvent d'Arseni que l'on dit être assez beau; nous n'eûmes pas le temps d'y aller.

Η ΙΔΑ ΟΡΟΣ.

Ida Mons.

Le Mont Ida.

Ψευδον en grec
vulgaire, comme
qui diroit, Monta-
gne élevée. ὄψαλον
ἶψα.

Ε, μέγα τις τάσσῃ το
Ἰδαίου ὄρεος ὄψαλό-
παιον. Strab. Re-
cum geog. lib. 10.

Le 1. Juillet, nous prîmes la route du mont Ida, accompagnés de deux religieux, que le superieur d'Arcadi nous donna pour nous conduire dans des deserts inconnus à nos guides; ces moines nous escortèrent jusques à une fontaine à huit milles du couvent, & à dix milles du sommet du mont Ida. Les chevaux ne sauroient monter au delà de cette source, auprès de laquelle loge un autre religieux chargé du soin du haras: tout ce pays est pelé & couvert de pierres. Nous laissâmes donc nos chevaux à la fontaine, & nos guides se chargèrent de provisions pour trois jours. Les deux moines s'étant retirez, nous restâmes avec le gardien du haras, qui nous conduisit à une bergerie à six mil-

les de la fontaine : on fut obligé de s'y arrêter : quelque triste & defagréable que fust ce gîte, c'étoit un reposoir nécessaire pour notre dessein, à cause d'un puits qui est unique dans ces quartiers ; & de ce puits jusques au sommet de la montagne, on compte encore quatre milles : nous y montâmes avec beaucoup de peine le 3. Juillet.

Cette grande montagne qui occupe presque le milieu de l'Isle, n'a rien de beau que son nom si fameux dans l'histoire ancienne. Ce célèbre mont Ida, ne montre qu'un gros vilain dos d'âne tout pelé : on n'y voit ni païsage, ni solitude agréable, ni fontaine, ni ruisseau ; à peine s'y trouve-t-il un méchant puits, dont il faut tirer l'eau à force de bras, pour empêcher les moutons & les chevaux de mourir de soif : on n'y nourrit que des haridelles, quelques moutons & de méchantes chèvres que la faim oblige à brouter jusques à la Tragacantha, si hérissée de piquants, que les Grecs l'ont appelée Epine de bouc. N'en déplaise à Denis Periegete, & à l'Archevêque de Thessalonique son commentateur, les louanges qu'ils ont données à cette montagne, paroissent outrées, ou au moins ne sont plus de saison. Ceux qui ont avancé que les hauteurs du mont Ida étoient toutes ^b chauves, & que les plantes n'y pouvoient pas vivre parmi la neige & les glaces, ont eu bien plus de raison. Theophraste y marque une espece de vigne, & Plin ne n'a fait qu'en traduire la description. Nous l'y cherchâmes inutilement ; néanmoins il ne faut pas douter que ces auteurs n'aient parlé du mont Ida de Crète ; car on ne voit ni neiges ni glaçons sur celui de Phrygie. De quelque côté que notre vue se portât, d'une hauteur à l'autre, il ne se présentait que des fondrières & des abîmes remplis de neige, depuis le regne de Jupiter, premier du nom.

Du sommet du mont Ida, qui est l'endroit de l'Isle le plus élevé, on voit la mer au sud & au nord ; mais pourquoi

Τρυάκωνθα. Μιρεθ
Spina.

^a Orbis descript.
vers. 581. Eustath.
in versum eundem.

^b Φαλάγγες ἀπὸ τοῦ
Γῆς, &c. Stephani
Byzant.

Ἡ δὲ ἀμπελος φύ-
εται ἐν τῇς Ἰδαίς
πρὸς τὰς Φαλάγγας
καταμύσαι. Theophr.
Hist. plant. lib. 3.
cap. 17. Plin. Hist.
nat. lib. 14. cap. 3.

^a Cité dans la Bibliothèque de Photius.

^b *Idem*, videre.

se fatiguer si cruellement pour la voir de si loin : cependant c'est pour cette raison que dans la premiere antiquité, la montagne receut le nom d'Ida. Suivant ^a Helladius on désignoit par ce mot toutes les montagnes d'où l'on découvroit beaucoup de pays : & suivant ^b Suidas on appelloit *Idé*, toutes les forêts dont la vue étoit agréable. Pour nous qui ne pensions pas dans ce temps là à tous ces traits d'érudition, chagrins de ne trouver que des cailloux, & peu de plantes extraordinaires, n'ayant presque plus la force de mettre une jambe devant l'autre, pour n'avoir rien à nous reprocher, nous redoublâmes tous nos efforts, pour aller jusques au dernier sommet, malgré la fureur des vents qui nous repoussent ; & nous étans mis à l'abri d'une roche perpendiculaire, nous nous avisâmes de faire du sorbet. Celui que les Turcs boivent ordinairement, n'est qu'une infusion de raisins secs, dans laquelle ils jettent une poignée de neige : cette boisson ne vaut pas la ptyane de l'Hôtel-dieu de Paris. Nous remplîmes donc nos tasses d'une belle neige crystallisée à gros grains, & la disposâmes par couches avec du sucre, sur lequel on versoit ensuite d'excellent vin : tout cela se fendoit promptement en secouant les tasses. Nous eûmes l'honneur de boire à la santé du Roy, & de faire des vœux pour la conservation de Sa Majesté ; après quoi nous grimpâmes avec plus de courage jusques à la pointe de ce rocher, quelque escarpé qu'il fût. Où n'iroit-on pas avec de si bon vin, sous les ordres d'un si grand Prince ! Ce vin étoit de la couleur du vin d'Alicant, presque sans liqueur, moileux, velouté, parfumé d'un esprit penetrant : le Supérieur d'Arcadi nous en avoit fait présent, ou plutôt nous l'avions troqué avec quelques pilules polychrestes, & quelques prises de tartre émétique, qui n'avoient pas été d'un petit secours à quelques-uns de ses religieux. L'émétique convient aux Grecs, en plusieurs

maladies : la plupart, & sur tout les moines, qui ne sont pas les corps les plus mal bâtis du pays, ont la poitrine large & le ventre d'une grande capacité, lequel obéit facilement aux moindres secousses de l'antimoine.

A l'égard des plantes, il n'y a rien sur le mont Ida, que l'on ne trouve plus commodément sur les montagnes de la Canée, où la fraîcheur, la verdure, les ruisseaux invitent à herboriser. Nous eumes pourtant le plaisir d'observer à notre aise^a la gomme Adragant sur le mont Ida. Je ne saurois comprendre pourquoi^b Belon a soutenu avec tant d'opiniâtreté, qu'on n'en trouvoit point en Candie : il n'avoit apparemment pas lu le premier chapitre du neuvième livre de l'Histoire des plantes de Theophraste : les collines pelées des environs de la bergerie, produisent beaucoup de *Tragacantha*, & l'espece en est tres-belle. Belon & Prosper Alpin l'ont sans doute connue, quoiqu'il ne soit gueres possible sur leurs descriptions, de la distinguer des autres especes dont ils ont parlé. Elle donne naturellement de la gomme Adragant sur la fin de Juin, & dans les mois suivants : dans ce temps là, le suc nourricier de cette plante, épaissi par la chaleur, fait crever la plupart des vaisseaux où il est renfermé : non seulement il s'amasse dans le cœur des tiges & des branches, mais dans l'interstice des fibres, lesquelles sont disposées en rayon, comme il paroît en la tige A : ce suc se coagule en filets, de même que dans les porosités de l'écorce ; & ces filets passant au travers de cette partie, sortent peu à peu, à mesure qu'ils sont poussez par le nouveau suc que les racines fournissent : cette matière exposée à l'air s'endurcit & forme ou des grumeaux ou des lames tortues, semblables à des vermicelles plus ou moins longs, suivant la matière qui se présente : il semble même que la contraction des fibres de cette plante, contribue à l'expression de la gomme Adragant : ces fibres déliées com-

^a Drogue qui sert aux Apoticaire & aux Peintres en miniature.

^b Observ. lib. 2. cap. 17.

Tragacantha Crestica, incana, flore parvo, lincis purpureis striato Corol. Inft. rei herb. 29.

me de la filasse, découvertes & foulées par les pieds des bergers & des chevaux, se racourcissent par la chaleur, & facilitent la sortie du suc extravasé.

Limonium Creticum Juniperi folio Corol. Inst. rei herb. 25.

Echinus, idest Tragacantha altera P. Alp. Exot. 96.

Juniperus Cretica, ligno odoratissimo. *Kidjos* Græcorum recentiorum Corol. Inst. rei herb. 41.

Ce ne fut pas sans quelque surprise, que nous reconûmes qu'une plante, que Prosper Alpin n'a pas fait difficulté de ranger sous les espèces de *Tragacantha*, devoit être placée parmi celles de *Limonium*. Qui se seroit imaginé qu'il y eût eu dans le monde une plante de ce dernier genre, à feuilles de Genièvre! A propos de Genièvre, celui que produit le mont Ida, ne s'éleve qu'à deux ou trois pieds: ses branches étendues sur les côtes, forment un arbrisseau semblable au Genièvre des Alpes, & l'on ne distingue ces deux plantes que par leurs fruits; celui de Candie est aussi gros & aussi rouge que celui du Genièvre à bayes rouges, si commun en Provence & en Languedoc: d'ailleurs, le bois sec du Genièvre de Candie a la même couleur & la même odeur que cette espèce de Cedre d'Amerique, dont on fait à Paris les bordures des Estampes.

Il fallut revenir à la Bergerie faute de meilleur gîte. Le lendemain 14. Juillet, nous dinâmes à la fontaine où nous avions laissé nos chevaux; & tirant vers le sud-ouest, nous descendîmes par des précipices horribles, tournez presque en limaçon jusques au pied du mont Ida, dont la vue étoit toujours plus affreuse: ensuite le contraste nous ravit tout d'un coup. On entra dans une grande vallée, entre le mont Ida & le mont Kentro, toute plantée d'Oliviers, d'Orangers, de Grenadiers, de Meuriers, de Cyprès, de Noyers, de Myrtes, de Lauriers, & de toutes sortes d'arbres fruitiers; les villages y sont fréquens, & les eaux admirables: le mont Ida est un grand alembic, qui fournit de l'eau à tout le voisinage, c'est à dire à près d'un tiers de l'Isle: la vallée dont nous parlons, se perd insensiblement dans la plus belle & la plus fertile plaine de Candie; cette plaine s'étend jusques à Girapetra.

Nous

* La Messaria, ou Mafferia.

Nous nous retirâmes à nôtre ordinaire, dans un monastère : celui-ci se nomme *Afomatos*, c'est à dire le monastère des Anges ; le Superieur qui parloit Italien, nous logea le mieux qu'il pût, & comme il apprit que nous cherchions des plantes, il nous fit voir quelques pieds de *Colocasia* le long des ruisseaux de son monastère. Nous fûmes ravis d'y trouver un religieux qui s'en alloit à la Canée : il voulut bien se charger d'un paquet de lettres pour notre consul qui devoit faire partir une barque pour Marseille. Je profitai avec plaisir de cette occasion pour avoir l'honneur de vous rendre compte de nos recherches, & pour vous assurer que je suis avec un profond respect,

* *Afomatos*, sans corps, ou le Monastère des Anges.

M O N S E I G N E U R,

Votre tres-humble & tres-obéissant serviteur,
T O U R N E F O R T.

Tome I.

H

L E T T R E II.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandements
de Sa Majesté, &c.*

M O N S E I G N E U R ,

CONTINUATION
de la Description
de Candie.

Comme nos recherches ne se bornoient pas à la seule histoire naturelle, nous partîmes d'Asomatos le 5. Juillet, pour aller voir les ruines de Gortyne, à 24. milles de ce couvent. On passa par Apodoulo, village à 6. milles de là; & cotoyant toujours le mont Ida, au travers des montagnes seches, où il ne croît que de la Pimprenelle épineuse, nous allâmes coucher fort près de la mer du sud, à la ^aTrinité, autre village, à six milles & demi d'Apodoulo. Le 6. Juillet nous passâmes par Novi-Castelli, hameau à près de dix milles, où nous arrivâmes de fort bonne heure. Les ruines de Gortyne n'en font qu'à deux milles.

GORTYNE.
*Geogr. Strab. &
Ptol.*

^b *Descript. Græc.
in Arcad.*

^c *Cedren. Compend.
Hist.*

^d *Strab. Roman.
geogr. lib. 10.*

^e *Justin. Hist. lib.
32. cap. 4.*

L'origine de Gortyne est aussi obscure, que celle de la plupart des anciennes villes. Que nous importe qu'elle ait eû pour fondateur ^bGortyn, fils de Rhadamante, ou ^cTaurus, celui là même qui enleva Europe sur les côtes de Phénicie! Il est certain qu'après la décadence de Cnosse, que les Romains affectèrent d'abaisser, ^dGortyne devint la plus puissante ville de Crète: elle avoit même partagé l'empire de cette Isle, avant que les Romains s'en fussent emparez. Annibal s'y crut en sécurité contre ces mêmes Romains, après la défaite d'Antiochus: ^eles grandes richesses que ce fameux Africain y porta, lui suscitèrent bien des en-

nemis ; mais il se mit à couvert de leurs insultes, en feignant de mettre ses trésors en dépôt dans le temple de Diane, où il fit porter quelques vases remplis de plomb. Quelque temps après il repassa en Asie, avec son or caché dans les statues des divinités qu'il vénéroit.

Les ruines de Gortyne ne sont qu'à six milles du mont Ida, au pied des collines, à l'entrée de la plaine de la Mesfaria, laquelle est proprement le grenier de l'Isle. Ces ruines montrent bien quelle a été la magnificence de l'ancienne ville, mais on ne sauroit les regarder sans quelque peine : on laboure, on sème, on fait paître des moutons parmi les débris d'une prodigieuse quantité de marbre, de jaspe, & de granit, travaillez avec beaucoup de soin : au lieu de ces grands hommes qui avoient fait élever de si beaux édifices, on ne voit que de pauvres bergers, qui n'ont pas l'esprit de prendre les lièvres qui leur passent entre les jambes, ni de tuer les perdrix qui se trouvent sous leurs pieds. La principale chose que l'on découvre dans ces ruines, est le reste d'une des portes de la ville ; quoiqu'on en ait détaché les plus belles pierres, il paroît encore qu'elle étoit d'un beau cintre ; les murailles qui tiennent à cette porte, sont peut-être des restes de celles que Ptolémée Philopator Roy d'Egypte, avoit fait élever ; la maçonnerie en est fort épaisse, & revêtue de briques. Suivant les apparences, ce quartier étoit un des plus beaux de la ville ; nous y découvrîmes deux colonnes de granit, de dix-huit pieds de long : on voit encore assez près de là, plusieurs pedestaux, espacez également deux à deux sur la même ligne, pour soutenir les colonnes du frontispice de quelque temple, on ne découvre de tous côtes que chapiteaux & architraves : peut-être que ce sont des débris de ce temple de Diane, dont on vient de parler, ou de celui de Jupiter, à qui Menelaus sacrifia après qu'il eût appris l'enlèvement de sa

Καίτοι ὅτι καὶ πάλιν
ἔστι τῆς Γορτυνῆς πό-
λεις. Strab. rerum
geog. lib. 10.

• Strab. ibid.

• Jupiter Hecatom-
boré dans Phénice.
Bibliot. lib. 5.

• Dans le Pnygium.

• Ἀγία Δέκα Village des dix Saints.

• Σεινι.

• Lk. 2.

• Bazar.

femme Hélène, comme le rapporte Ptolémée Ephésien, dont Photius nous a conservé quelques extraits. Pour le temple d'Apollon, dont Estienne le Géographe fait mention, il étoit au milieu de la ^aville, & par conséquent éloigné de l'endroit que nous décrivons : parmi les colonnes de ces ruines, il y en a d'une grande beauté, cylindriques, & canelées en spire, les plus grosses n'ont que deux pieds quatre pouces de diamètre : il est vrai que les Turcs en ont emporté les plus belles, & même il y a un ^bvillage à deux portées de mousquet de ces masures, dont les portes des jardins sont à deux colonnes antiques ; au travers desquelles on met une claye de bois pour les fermer.

Ce lieu s'appelloit Alone : il fut nommé le village des dix Saints, depuis que dix illustres Chrétiens natifs de l'Isle, y eurent souffert le martyre durant la persécution de l'Empereur Déce. Ils se nommoient Théodule, Saturnin, Eupore, Gelase, Eunicien, Zétique, Cléomene, Agathope, Basilide, Evariste. La Chapelle de ce village est encore toute remplie de colonnes antiques ; mais on n'y voit plus le tombeau des martyrs, dont parle le Continuateur de Constantin Porphyrogenete. Ces martyrs sont représentés dans le tableau principal, en deux rangs, dans la même attitude & sur la même ligne, droits & roides comme des pieux. Les Grecs en font la fête le 23. Décembre, & les Latins les ont suivis.

On trouve dans les ruines de Gortyne, des colonnes de jaspe rouge & blanc, semblable au jaspe de Cosne en Languedoc : nous en vîmes d'autre tout à fait semblable au Campan, que l'on a employé à Versailles : à l'égard des figures, il en reste peu ; les Vénitiens en ont enlevé les plus belles. La statue qui est sur la fontaine de Candie, auprès de la mosquée au delà du marché, a été tirée de ces ruines ; la draperie en est belle, mais la figure est sans tête, les Turcs

ne sçauroient souffrir sans horreur la représentation des têtes des choses animées, si ce n'est sur la monnoye, dont ils sont amoureux plus que gens du monde. En fouillant dans un champ, nous découvrîmes la moitié d'une figure de marbre bien drapée : la jambe étoit articulée avec sçience, & le bout du pied étoit fort beau.

A l'extrémité de la ville, entre le septentrion & le couchant, tout près d'un ruisseau qui sans doute est le fleuve Léthé, lequel au rapport de Strabon & de Solin, se répandoit dans les rues de Gortyne ; se voyent d'assez beaux restes d'une ancienne Eglise, dans le quartier appelé *Merropolis*. Quoique cette Eglise soit de bonne architecture, il y a pourtant sur la gauche, un morceau de peinture à moitié effacée ; mais tout à fait dans le gouft gothique : c'étoit apparemment la représentation de quelque histoire de la Vierge : on y lit encore en gros caractère ^b ΜΡ. ΘΥ. Nous ne sçûmes déchiffrer une grande inscription grèque, qui est dans le presbytere : elle est trop haute & trop maltraitée. Nous crûmes pourtant y entrevoir le nom de Cyrille, ce qui paroît assez probable : car on fait mention de deux Cyrilles Evêques de Gortyne, dont l'un fut martyrisé au commencement du troisiéme siècle sous l'Empereur Déce, & l'autre par les Sarrafins dans le neuviéme siècle sous Michel le Begue. Nous demandâmes des nouvelles de ces saints Evêques à des Papas du quartier ; mais ils n'en connoissent aucun. Il y en eut un d'entre eux qui nous dit que Tite à qui saint Paul a écrit une Epître, étoit neveu d'un Evêque de Gortyne ; en quoi il se trompoit fort. Tite que saint Paul appelle son fils bien aimé, fut lui même le premier Evêque de Crète, & suivant toutes les apparences, son siège étoit à Gortyne : c'étoit alors la première ville du pays, & dans la suite elle fut toujours honorée du premier Evêché de l'Isle.

^a Διέβηεν δὲ αὐτὸν ἔλκεν ὁ Ἀθηναῖος ποταμός. *Strab. rerum geog. lib. 10.*
Gortynam ammis Lethæus præterfluit, quo Europam Tauri dorso Gortynii ferunt vestitatem. *Solin. Polyhist. cap. 12.*

^b Mater Dei.

ΚΥΡΙΛΛΟΣ.

Πρὸς Τίτον, τῆς Κρήτης ἐκκλησίας ἀρχιεπίσκοπος, καὶ ἐπίσκοπος Χερσονήσου, &c.
Epist. Pauli ad Titum.

Auprès des ruines de l'Eglise Métropolitaine, nous en vîmes d'autres qui nous parurent les restes de quelque monastère: les bergers y ont bâti de misérables retraites, avec de grosses pièces de marbre antique, parmi lesquelles se trouve un chapiteau orné de deux rosettes, & d'une croix de saint Jean de Jerusalem. Sans doute que la ville n'a été détruite qu'après l'établissement des Chevaliers Hospitaliers, qui sont à présent à Malte. Leur institution commença en 1099. par Girard Tenque du Martigues en Provence. Tout proche de ces ruines, sur le bord du ruisseau, sont les restes d'un aqueduc dont la voute a 6. ou 7. pieds de haut: il y a une belle cave à côté, voutée par bandes, & qui semble avoir servi de réservoir pour fournir à un autre aqueduc, qui est sur le chemin du village des dix Saints; le canal de cet aqueduc n'avoit guères plus d'un pied de large.

^a *Hist. Plant. lib. 1. cap. 15.*

^b *De Re Rustic. lib.*

^c *Hist. nat. lib. 12. cap. 1.*

^d *Solin. Polybif. ibid.*

^e *Μεθολογία τῶν ἀντικειμένων ἐν τῇ Εὐρώπῃ ἡ Ζαῦς. Theophr. ibid.*

^f *Legende, GORTYNION.*

Dialog. 1.

^a Theophraste, ^b Varron, ^c & Pline; parlent d'un Platane qui se voyoit à Gortyne, & qui ne perdoit ses feuilles qu'à mesure que les nouvelles pouffoient: peut-être en trouveroit-on encore quelqu'un de cette espèce, parmi ceux qui naissent en grand nombre le long du ruisseau Léthé qu'Europe remonta jusques à Gortyne, sur le dos d'un ^d Taureau. Ce Platane toujours vert, parut autrefois si singulier aux Grecs, qu'ils publièrent que les premières amours de Jupiter & d'Europe, s'étoient passées sous ces feuillages. Cette aventure quoique fabuleuse, donna apparemment occasion aux habitans de Gortyne de frapper une belle ^f médaille, qui est dans le cabinet du Roy: on y voit d'un côté Europe assez triste, assise sur un arbre moitié Platane & moitié Palmier, au pied duquel est une Aigle à qui elle tourne le dos: la même Princesse est représentée de l'autre côté, assise sur un Taureau entouré d'une bordure de feuilles de Laurier. Antoine Augustin Archevêque de Tarragone, parle d'un semblable type. Pline dit que l'on tacha de multiplier dans l'Is-

le l'espèce de ee Platane : mais qu'elle dégénéra, c'est à dire que les nouveaux pieds perdirent leurs feuilles en hiver, de même que les communs.

Il nous reste encore des médailles de Gortyne, frappées aux têtes de Germanicus, de Caligula, de Trajan, d'Adrien; dont la plus belle se voit dans le cabinet du Roy: elle marque qu'on s'assembloit à Gortyne pour y célébrer les jeux, en l'honneur d'Adrien.

* *Legende,*
ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗ-
ΤΩΝ ΓΟΡ-
ΤΥΣ.

Outre les inscriptions de Gortyne rapportées par Gruter, que Honorio Belli auteur de quelques lettres adressées à Clusius, sur les plantes de Crète, avoit communiquées à Pigafeta, nous en copiâmes deux, qui étoient échappées aux recherches de Belli.

ΒΤΙΕΤΡΟΝΙΟΝΤΡΟΒΟΝ
ΤΟΝ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΝ
ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ ΚΑΙ
ΑΠΟΤΠΑΡΧΟΝΤΡΑΙΤΩΡΙΟΝ
ΔΟΓΜΑΤΙ ΤΗΣ ΛΑΜΠΡΑΣ
ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ ΒΟΥΛΗΣ
ΟΙΚΟΥ ΜΕΝΙΟΣ ΔΟΣΙΘΕΟΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΣ
Ο ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΣ ΤΠΑΤΙ
ΚΟΣ ΑΝΕΣΤΗΣΕΝ.

Par decret de l' Illustre Senat de Gortyne, Oecumenius Dositheus Asclepiodorus consulaire tres-illustre, a trigé ce moniment à l' Illustrissime Proconsul & Préfet du Préttoire Petronius Probus.

En voici une qui n'est pas si ancienne.

†ΕΠΙΘΕΟΔΩΡΟΤΤΟΤΑΓΙΩΑΡΧΙΕΠΙΣΚ
ΚΑΠΙΛΙΟΥΤΤΟΤΠΕΡΙΒΛΑΝΘΥΠΑΤΟΤ
ΕΤΤΥΧΩΣΑΝΕΝΕΩΘΗΚΟΥ...ΟΤΟΙΧΟΣ
ΤΦΛΑΠΠΙΩΝΟΣΤΟΤΛΑΜΠΡΙΝΑΒ†

* De la Congrega-
tion de S. Maur.
Palaeogr. Graec.
lib. 2. p. 175.

Le R. P. Dom^e Bernard de Montfaucon, d'une érudition profonde, & d'une capacité généralement reconnue, en a trouvé le véritable sens.

Επὶ Θεωδωρῶν τῷ ἀρχιεπισκόπῳ καὶ Α. Πιλίου τῷ
ἐπιβλέποντι αἰδυνάτῳ διτυχῶς αἰνεώδη Κου . . . ὁ ποιῶν ὑπά-
του Φλαππίωνος τοῦ λαμπροῦ Β.

Cette muraille a été heureusement rétablie, sous le très-saint Archevêque Theodore, & sous l'illustre Proconsul A. Pilius, en la seconde année du consulat de l'Illustrissime Fl. Appion.

Rerum Geog. lib.
19.

La plupart des autres inscriptions que l'on y rencontre dans les champs, sont cassées, ou si usées qu'on ne sçauroit les déchiffrer. Comme la saison s'avançoit, & que le temps le plus favorable de l'année pour la recherche des plantes étoit venu, nous fûmes obligés de quitter Gortyne, sans pouvoir examiner ses anciens ports. Suivant Strabon, le principal étoit à Lebène, à 90. stades de la ville, tirant droit au sud, ce qui est exactement vrai: car on ne compte que 13. milles des ruines de Gortyne à la mer, & 25. milles des mêmes ruines à Candie. L'autre port de Gortyne étoit à *Metallum*, à 16. milles de la ville, & plus occidental que Lebène, puisque les Lebéniens étoient voisins des Praisiens, peuples au delà de Girapetra, & par conséquent au sud-est de Gortyne. Strabon a si bien marqué la situation de la plupart des villes de Crète, qu'il seroit fort aisé de les découvrir: cependant nos géographes les ont très-mal placées.

Le

Le 1. Juillet, après avoir fait faire des flambeaux de cire chez l'archiprêtre du village des dix saints, nous en partîmes pour aller voir le labyrinthe. Ce lieu si célèbre est un conduit souterrain en maniere de rue, lequel par mille détours pris en tous sens, comme par hazard & sans aucune régularité, parcourt tout l'intérieur d'une colline au pied du mont Ida du côté du midi, à trois milles des ruines de Gortyne.

• Protopapas.

LABYRINTHE
de Candie.

On entre dans ce labyrinthe par une ouverture naturelle, large de sept ou huit pas, si basse qu'à peine un homme de médiocre taille pourroit y passer sans se courber : le bas de l'entrée est fort inégal : le haut assez plat, terminé par plusieurs lits de pierre posés horizontalement les uns sur les autres. Une espèce de caverne fort rustique, & dont la pente est douce, se présente d'abord, & ne marque rien de singulier ; mais à mesure que l'on avance, ce lieu paroît tout à fait surprenant. Ce ne sont que détours, dont la principale allée qui est moins embarrassante que les autres, conduit par un chemin d'environ mille deux cens pas, jusques au fond du labyrinthe, à deux grandes & belles sales, où les étrangers se reposent avec plaisir. Quoique cette allée se fourche à son extrémité, ce n'est pourtant pas là l'endroit dangereux du labyrinthe : c'est plutôt à son entrée, à près de 30. pas de la caverne à main gauche. Si l'on s'engage dans quelque autre rue, après avoir fait bien du chemin, on s'égare dans une infinité de recoins & de culs de sac, d'où l'on ne sçauroit se tirer sans risquer de se perdre. Nos guides suivirent donc cette principale allée, sans nous détourner à droite ni à gauche ; nous y fîmes 1160 pas bien comptez : elle est haute de sept ou huit pieds, lambrissée d'une couche de rochers, horizontale & toute plate comme le sont la plupart des lits de pierre de ces quartiers là. Il s'y trouve pourtant quelques endroits où il faut un peu

baïsser la tête ; on rencontre même vers le milieu de la route, un passage si étroit, qu'on est obligé de marcher à quatre pates. La grande allée est ordinairement assez large pour laisser passer deux ou trois personnes de front : le pavé en est uni : il ne faut ni beaucoup monter ni beaucoup descendre : les murailles sont taillées à plomb, ou faites avec des pierres qui embarrassoient les chemins, & que l'on a rangées avec une propreté affectée ; mais il se présente tant de rues de tous côtez, que l'on ne sçauroit s'en tirer sans beaucoup de précautions.

Comme nous avions grande envie d'en revenir, notre premier soin fut de poster un de nos gardes à l'entrée de la caverne, avec ordre d'aller querir du monde au village prochain, pour venir nous dégager, supposé que nous ne fussions pas de retour avant la nuit : 2. chacun de nous portoit à la main un gros flambeau allumé : 3. dans tous les détours difficiles à retrouver, nous attachions sur la droite des papiers numerotez : 4. un de nos Grecs laissoit à gauche de petits fagots d'épines, & un autre répandoit sur le chemin de la paille, dont il avoit un sac plein sous le bras. De cette maniere nous arrivâmes sans peine au fond du labyrinthe, où la grande allée se fourche & se termine par deux sales, d'environ quatre toises de largeur presque rondes, taillées dans le roc. On y voit plusieurs écritures faites avec du charbon : par exemple, *P. Francesco Maria Pesaro Capucino. Frater Tadeus Nicolais*, & tout contre 1539. Plus loin 1444. Ailleurs on lit *Qui fù el strenuo Signor Zan de Como cap^o de la Fanteria* 1526. On trouve plusieurs autres marques dans l'allée, entre autres celle, qui est en marge, laquelle nous parut de la façon de quelque Jesuite, nous observâmes les dattes suivantes 1495. 1516. 1560. 1579. 1699. Nous écrivîmes aussi 1700. en trois endroits différens, avec de la pierre noire. Parmi ces écritures, il y

en a quelques-unes tout à fait admirables, qui confirment le système que j'ai proposé il y a quelques années sur la végétation des pierres : celles du labyrinthe croissent & augmentent sensiblement, sans qu'on puisse soupçonner qu'aucune matière étrangere leur vienne de dehors ; ceux qui ont gravé leurs noms sur les murailles de ce lieu qui sont de roche vive, ne s'imaginoient pas sans doute que les traits de leur ciseau deussent se remplir insensiblement, & devenir relevez dans la suite du temps, d'une espèce de broderie, haute d'environ une ligne en quelques endroits, & de près de trois lignes en quelques autres ; de sorte que ces caractères, de creux qu'ils étoient, sont présentement rehaussez en bas-relief ; la matière en est blanche, quoique la pierre d'où elle sort soit grisâtre. Je regarde ce bas-relief comme une espèce de calus formé par le suc nourricier de la pierre, extravasé peu à peu dans les endroits creusez en gravant, tout de même qu'il se forme des calus aux extrémités des fibres des os cassez.

Avec les précautions que nous avions prises, il nous fut très facile de sortir du fond de ce labyrinthe : mais après en avoir bien examiné la structure, nous tombâmes tous d'accord, qu'il n'y avoit aucune apparence que ce fust une ancienne carrière, dont on eust tiré les pierres pour bâtir les villes de Gortyne & de Cnossé, comme Belon & quelques autres modernes l'ont crû : quelle vraisemblance y a-t-il qu'on ait été chercher des pierres dans le fond d'une allée, de plus de mille pas de profondeur, entrecoupée d'une infinité d'autres allées où l'on court risque de se perdre à tous momens ! comment faire passer ces pierres dans l'endroit où il faut marcher à quatre pates, lequel a plus de cent pas de long ! d'ailleurs la montagne est si rude & si escarpée qu'on a beaucoup de peine à y monter à cheval.

Nous cherchâmes inutilement les ornières des charre-

*Étist. de l'Acad.
royale des Sciences,
année 1702.*

*Observ. liv. 1.
chap. 6.*

tes dont parle Belon ; quand même elles s'y verroient encore, ne falloit-il pas vuides les conduits que l'on agrandissoit ! il est bon aussi de remarquer que la pierre du labyrinthe n'est ni belle, ni dure ; mais blanc sale & semblable à celle des montagnes au pied desquelles Gortyne est bâtie. Pour la ville de Cnossé, elle étoit éloignée de ce labyrinthe vers la côte du nord de Crète, à 3125. pas de Gortyne, au delà des montagnes tirant vers la Candie, près de quelque méchant ^a ruisseau, sur le bord duquel on célébra les nœces de Jupiter & de Junon. Belon pouvoit mieux que personne déterminer la situation de Cnossé, lui qui se vante d'avoir vu le tombeau de ^b Jupiter, tel que les anciens l'ont décrit : il est feux que ce tombeau devoit être dans la ville de Cnossé, & suivant la route que tient Belon pour aller de Candie au mont Ida, Cnossé se devoit trouver sur son chemin.

Il y a donc beaucoup plus d'apparence que le labyrinthe est un conduit naturel, que des personnes curieuses ont autrefois pris plaisir à rendre praticable, en faisant aggrandir la plupart des endroits trop referrez. Pour en exhaufer le plancher, on ne fit que détacher quelques lits de pierre, posez horizontalement dans toute l'épaisseur de la montagne : on tailla les murailles à plomb dans certains endroits, & pour débarrasser les chemins, on prit le soin d'en ranger les pierres avec propreté ; peut-être qu'on ne toucha pas à l'endroit où il faut marcher à quatre pattes, pour faire connoître à la postérité, comment le reste étoit fait naturellement ; car au delà de cet endroit l'allée est aussi belle qu'en deçà : quelle peine n'eut-on pas pour vuides les pierres qui se trouvèrent en delà ! il fallut les casser menu pour les faire passer par cette espèce de boyau. Les anciens Crétois, peuples d'une grande politesse & fort attachez aux beaux arts, affectèrent de perfectionner ce que la nature

*Strab. Rer. Geog.
lib. 10.*

^a *Kiesens. Strab.
ibid.*

^b *Ispar. Diod. Sic.
Biblioth. hist. lib.
5.*

^c *Observ. liv. 1.
chap. 17.*

*Sepulchrum ejus
est in Creta, in op-
pido Cnossó. La-
Rant. lib. 1. c. 11.*

n'avoit fait qu'ébaucher. Sans doute que des bergers ayant découvert ces conduits souterrains, donnèrent lieu à de plus grands hommes d'en faire ce merveilleux labyrinthe, pour servir d'asile à plusieurs familles dans les guerres civiles, ou sous les regnes des tyrans, quoiqu'il ne serve aujourd'hui de retraite qu'à des chauvesouris. Ce lieu est extrêmement sec, & l'on n'y voit ni égouts ni congelations ni cave goutière; on nous assura même que dans les collines près du labyrinthe, il y avoit deux ou trois autres conduits naturels fort profonds, dont on pourroit faire de semblables merveilles, si on le jugeoit à propos. On trouve dans l'Isle beaucoup de cavernes & la plupart des rochers, surtout ceux du mont Ida, sont percez à jour par des trous à y fourrer la tête: on y voit plusieurs abymes profonds & perpendiculaires: pourquoi n'y auroit-il pas des conduits souterrains horizontaux! surtout dans les lieux où les bancs de pierre sont assis horizontalement les uns sur les autres!

Je ne doute pas que ceux qui creusèrent en France l'Amphithéâtre de Douvai proche le pont de Cé, n'y aient été invitez par quelque caverne ouverte en dessus, à la manière de nos puits; la beauté, ou peut-être la bizarrerie du lieu, les engagea à l'aggrandir, & à lui donner la forme d'un amphithéâtre dont tous les dehors sont couverts de terre, excepté l'entrée. Cet ouvrage n'est pas moins admirable en son genre, que le labyrinthe de Candie; il ne faut pas croire que ce labyrinthe que l'on vient de décrire, soit celui dont les anciens ont parlé. ^a Diodore de Sicile & ^b Plinie assurent qu'il n'en restoit aucun vestige de leur temps, & on l'avoit fait sur le modèle du labyrinthe d'Egypte, l'un des plus fameux édifices du monde, embelli à son entrée d'un tres grand nombre de colonnes, & cent fois plus grand que celui de Crète. Il paroît d'ailleurs par les médailles antiques, que celui-ci étoit dans la ville de Cnosse.

Lipsius de Amphith.

^a *Biblioth. Hist. lib. 1.*

^b *Hist. nat. lib. 36. cap. 13. Pausan. Descript. Græc. in Attic. Plutarch. in Theseo.*

Compend. Hist.

Λαβύρινθος ἐν τῇ
Κρήτῃ νήσῳ ἵσται ὅτι
ἐν αὐτῇ ὑπάρχει. Εὐ-
τολ. μαγν.

Geograph. liv. 9.

Il semble que le labyrinthe qui subsiste encore en Candie, ait été connu par les auteurs suivans. Cedren dit que Thésée étant passé en Crète, à la sollicitation des Sénateurs de Gortyne, Minotaure qui se vit abandonné & prest à être livré, alla se cacher dans une des cavernes d'un lieu appelé le labyrinthe. L'auteur du grand Dictionnaire Grec, rapporte que le labyrinthe de Crète, n'étoit qu'une montagne percée de cavernes, & l'Evêque de Candie George Alexandre, cité par Volaterran, le décrit non seulement comme une montagne creusée, mais creusée par main d'homme, & que l'on ne sçauroit parcourir sans un guide habile, éclairé par des flambeaux, si l'on ne veut s'exposer à s'égarer dans une infinité de détours.

Le 7. Juillet, nous couchâmes à Novi-Castelli chez le Signor Gieronimo, où nous avions diné en allant à Gortyne. On conserve chez lui un marbre d'un goust admirable: c'est une tête de Bélier, ornée de festons, laquelle a été tirée des ruines de cette fameuse ville.

Καμνός.

Κεδρίος. Theophr.
Hist. Plant. lib. 3.
cap. 5.

Le 8. Juillet, nous fîmes 24 milles, pour nous retirer au monastère d'Asomatos, & le lendemain nous allâmes à la montagne de Kentro, sur le recit qu'on nous fit, qu'il en couloit cent & une fontaines; ne seroit-ce pas la montagne que Theophraste appelle Kedrios, & qu'il place fort près du mont Ida? En effet, cette montagne n'est qu'à quatre milles du monastère d'Asomatos, séparée du mont Ida par la vallée dont nous avons parlé, laquelle va se perdre dans la plaine de la Masseria ou Messaria, comme prononcent les Grecs: Kentro est une montagne pelée & sèche en apparence, quoiqu'il en sorte plusieurs belles sources, qui viennent se rendre à un gros village appelé Brices, c'est à dire les fontaines; nous y couchâmes, & nous courumes tout le lendemain 10. du mois, fort contents de nos découvertes. Nous repassâmes à Asomatos, pour prendre notre

bagage, & nous allâmes coucher à six milles de là, dans le couvent d'Arcadi. * L'Arbousier de Grèce, plante que nous avons cherchée inutilement jusques alors, nous fit un vrai plaisir: elle croît entre ces deux monastères, dans les fentes d'un rocher sur le grand chemin; c'est là un des meilleurs endroits de l'Isle pour herboriser.

* *Arbutus folio non ferraro C. B. Pin. 460.*
Adrachne Theophrasti Clus. Hist. 48.

J'ai oublié de dire que nous avons logé a Brices, chez un vieux Papas, fort zélé pour son rite, & d'une ignorance pitoyable. Il voulut nous persuader en mauvais langage Italien, qu'il y avoit une ancienne prophétie écrite sur les murailles du labyrinthe, laquelle marquoit que le Czar de Moscovie devoit bien-tost se rendre maître de l'Empire Ottoman, & délivrer les Grecs de l'esclavage des Turcs; qu'il se souvenoit encore que du temps du siège de Candie, un Grec avoit asseuré le Visir Cuperli, qu'il prendroit la place suivant une autre prophétie de ce même labyrinthe: ces bonnes gens prennent pour des prophéties les caractères dont les étrangers barbouillent les murailles de ce lieu.

Etant de retour à Retimo, on nous avertit que c'étoit la saison de la recolte du ^b *Ladanum*, & que si nous souhaitions de la voir faire, nous pouvions aller à Melidoni, assez beau village, le long de la marine à 22 milles de Retimo: nous couchâmes dans ce village le 22. Juillet chez un Papas, pour lequel le Docteur Patelaro nous avoit donné des lettres de recommandation. Ce Papas nous promit de nous faire voir toutes les raretez du pays, & surtout une inscription, qui est à l'entrée d'une caverne auprès de ce village. Le lendemain nous fumes bien mortifiés par le procédé d'un ^c Turc, qui exigeoit la ^d dixme dans ce quartier, & que nous n'avions pas osé prier à souper, parce que nous n'avions que du cochon à manger: ce Turc ayant appris notre dessein, vint chez le Papas, & lui deffendit de nous mener dans la caverne, disant que nous étions des espions; que nous faisions

^b *Drogue qui sert aux Apoticairez & aux Parfumeurs.*

^c *Soubachi, ou Vairvode, Commis, Subdélégué.*

^d *Décacie en langue Franque, Dixme, Δεκάτη, ou Δεκάτη, Tributum decimæ partis.*

^a Δαγλίμανος, &
 Δαγλίμανος, &
 Ταρζαράδος. Dro-
 gman, Drogue-
 man, Dragoman,
 Trucheman.

^b Εργαστήριον, & Ερ-
 γαστήριον, Instru-
 ment : quoique or-
 dinairement ces
 mots signifient une
 Boutique, ou une
 Prison.

des remarques sur tout; qu'on l'avoit averti que nous des-
 finions même jusques aux plantes, & qu'il ne souffriroit
 pas que nous allassions consulter ces vieux marbres rem-
 plis de prophéties, qui regardoient le grand Seigneur. J'eus
 beau lui faire dire que nous étions medecins; que nous ne
 cherchions qu'à faire plaisir aux gens du pays, en leur dis-
 tribuant gratuitement des remedes; que si nous dessinions
 les plantes, c'étoit pour notre propre instruction, & que ce-
 la ne pouvoit nuire à personne. Il n'eut aucun égard à nos
 raisons, & menaça de la bastonnade le Papas & tous les au-
 tres Grecs du village. Notre ^a interprète lui représenta fort
 inutilement que nous étions des François que la curiosité
 avoit attiré à Melidoni, pour voir amasser le *Ladanum*,
 & que nous étions bien aises de voir par occasion les au-
 tres raretez du pays. Sur cela je pris un de nos voituriers
 par la main, pour nous faire conduire à la caverne en ques-
 tion, espérant de trouver dans cette inscription le nom de
 quelque ancienne ville, sur les ruines de laquelle on avoit
 bâti Melidoni : cette agréable vision nous charmoit; mais
 le voiturier ne jugea pas à propos de marcher, non plus
 que les gens du pays, qui trembloient comme des crimi-
 nels. Le Turc ne faisoit qu'en rire: il me fit dire que vérita-
 blement nous ne dépendions pas de lui; mais qu'il étoit le
 maître des Grecs, & qu'asseurement il se feroit obeir: que si
 nous voulions acheter du *Ladanum*, il en feroit porter du
 plus beau, sans que nous prissions la peine d'aller sur les
 lieux; après quoi il réitera ses deffenses, & surtout il insis-
 ta qu'on se gardât bien de nous apprendre la maniere dont
 on préparoit cette drogue. Voyant la dureté de cet hom-
 me, nous entrâmes dans la maison du Papas pour faire char-
 ger notre bagage & nous retirer. Je m'avisai de demander
 qu'on nous vendît au moins, ^b l'instrument avec lequel on
 amassoit le *Ladanum*. C'est une espèce de fouet à long man-
 che,

Tom. I. pag. 73.

Fo
po.

che, & à double rang de courroyes, tel que la figure le représente: ces pauvres Grecs étoient si épouventez des menaces du Vaivode, qu'ils n'osèrent pas le vendre sans la permission: nous eumes beau leur dire qu'ils n'avoient qu'à nous l'apporter en cachette, & passer par la porte du jardin; ils ne voulurent jamais y consentir: en vain allèrent-ils prier l'officier, il accompagna de menaces son refus obstiné.

On vint dans ce temps là, nous prier d'aller voir un Papas, qui s'étoit cassé une jambe depuis quelques jours: nous lui dîmes ce qu'il falloit faire pour guérir & nous allâmes sur le champ rejoindre nos gens. L'autre Papas qui conduisoit toute cette intrigue, nous vint annoncer d'un air gai, qu'il avoit trouvé le moyen de nous faire vendre deux fouets, sans que le Turc qui étoit présent s'y opposât; qu'ordinairement ces instrumens valoient deux écus pièce; que pour nous qui lui avions été recommandez par le Docteur Patelaro, nous n'en payerions qu'un écu & demi. Je lui donnai trois écus en présence du Turc, qui fumoît toujours d'un grand sang froid. A l'égard de la caverne, le Papas nous dit qu'il n'étoit pas possible d'y aller, parceque l'officier s'imaginoit qu'il y avoit des prophéties touchant le bien de l'empire; que pour ce qui étoit du *Ladanum*, il nous conduiroit lui même par des chemins détournez sans que le Turc s'en apperceût. Dans la croyance où j'étois que ce prêtre agissoit de bonne foy, je le fis assurer que nous ne manquerions pas de reconnoître ses peines: nous montâmes donc à cheval pour le suivre; mais à peine eumes nous fait un quart de lieue, que le Turc vint après nous hurlant comme un démon, menaçant le Papas de la bastonade, & sur tout de faire sçavoir incessamment à l'Aga du quartier qu'il favorisoit des espions. Notre Pa-

• Commandant.

pouvoit écrire tout ce qu'il jugeroit à propos. Nous poursuivîmes notre chemin, fort attentifs à chercher des plantes : quelque temps après, ce maître fripon à barbe rousse & longue, nous fit représenter par nos voituriers, que pour l'amour de nous, il s'exposoit non seulement à l'infamie de la bastonnade : mais encore à perdre tout son bien. Je répondis qu'il valoit mieux reculer, & que nous serions fâchez qu'on le maltraitât à notre occasion. Après quelques raisonnemens fort ennuyants, il fut conclu qu'on lui donneroit trois écus, un pour lui & deux pour apaiser le Vainvode. Ce procédé nous fit soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec le Turc, & qu'ils étoient convenus de nous extorquer cette somme : c'est en quoi les Grecs sont dangereux ; ils n'ont pas tout à fait oublié ces anciennes manières de l'Isle que Plutarque appelle le Crétisme. La fourberie de celui-ci fut grossière : il eût été mieux payé, & nous l'aurions crû honnête homme, s'il fût allé sur le champ présenter les deux écus au Turc, pour l'empêcher d'écrire à l'Aga.

Κρέτιςμος ἡ ἀρχή.
 ζα. Plutarch. in
 Paulo Emil.
 Κρητ. αἱ ἀρχαὶ Κρέ-
 τας. Suid.

Πλάτανη.

Enfin tirant du côté de la mer, nous nous trouvâmes sur des collines seches & sabloneuses, couvertes de ces petits arbrisseaux qui fournissent le *Ladanum*. C'étoit dans la plus grande chaleur du jour, & il ne faisoit pas de vent : cette disposition du temps est nécessaire pour amasser le *Ladanum*. Sept ou huit payfans en chemise & en caleçon, rouloient leur fouets sur ces plantes : à force de les secouer & de les frotter sur les feuilles de cet arbruste, leurs courroyes se chargeoient d'une espèce de glu odoriférente, attachée sur les feuilles ; c'est une partie du suc nourricier de la plante, lequel transude au travers de la tiffure de ces feuilles comme une sueur grasse, dont les gouttes sont luisantes, & aussi claires que la Terebentine.

Lorsque les fouets sont bien chargez de cette graisse,

on en ratiffe les courroyes avec un couteau, & l'on met en pains ce que l'on en détache: c'est ce que nous recevons sous le nom de *Ladanum*. Un homme qui travaille avec application, en amasse par jour environ trois livres deux onces, & même davantage, lesquelles se vendent un écu sur le lieu: cette recolte n'est rude que parce qu'il faut la faire dans la plus grande chaleur du jour & dans le calme: cela n'empêche pas qu'il n'y ait des ordures dans le *Ladanum* le plus pur, parce que les vents des jours précédens ont jeté de la poussière sur ces arbrisseaux. Pour augmenter le poids de cette drogue, ils la pétrissent avec un sablon noirâtre & tres-fin, qui se trouve sur les lieux; comme si la nature avoit voulu leur apprendre à sophistiquer cette marchandise: il est difficile de connoître la tromperie, lorsqu'on a bien mêlé le sablon avec le *Ladanum*; il le faut mâcher long-temps pour découvrir s'il craque sous la dent, ou le filtrer après l'avoir dissous, afin de séparer ce qu'on y a ajouté.

^bL'Arbrisseau qui produit le *Ladanum* est fort touffu, & s'élève à deux ou trois pieds. Sa fleur qui est d'un pouce & demi de diametre, a cinq feuilles couleur de rose, chiffonnées, assez rondes, quoique étroites à leur naissance, marquées d'un onglet jaune & bien souvent déchirées sur les bords: de leur centre sort une touffe d'étamines jaunes, chargées d'un petit sommet feuille morte: elles environnent un pistile long de deux lignes, terminé par un filet arrondi à son extrémité. Le calice est à cinq feuilles, longues de sept ou huit lignes, ovales, vénées, velues sur les bords, pointues & le plus souvent recourbées en bas; la fleur étant passée, ce pistile devient un fruit ou coque longue d'environ cinq lignes, presque ovale, dure, obtuse, brune, couverte d'un duvet soyeux, envelopée des feuilles du calice, partagée dans sa longueur en cinq loges remplies de grai-

^b*Cistus Ladanifera*,
Cretica, flore pur-
pureo Corol. Inf.
rei herb. 19. *Cistus*
è qua *Ladanum* in
Creta colligitur
Bell. Observ. cap.
7. lib. 1. *Ladanum*
Creticum P. Alp.
Exot. 88.

nes rouffes, anguleufes, de près d'une ligne de diametre. La racine de cet arbriffeau eft ligneufe, divifée en groffes fibres longues de huit ou neuf pouces & chevelues; le bois en eft blanc, l'écorce rougeâtre en dedans, brune en dehors, & gerfée de même que celle de la tige: cette tige dès fa naiffance eft divifée en branches groffes comme le petit doigt, dures, brunes, grifâtres, fubdivifées en rameaux rouge-brun, dont les petits jets qui font vert-pale, velus, ont les feuilles oppofées deux à deux, oblongues, vert-brun, ondées fur les bords, épaiffes, vénées, chagrinées, larges de huit ou neuf lignes, fur un pouce ou quinze lignes de longueur, é-mouffées à la pointe, foutenues par un pédicule long de trois ou quatre lignes fur une ligne de largeur; celles qui font vers les fleurs font prefque rondes, & leur pédicule a deux lignes de large. Toute la plante eft un peu ftiptique, & d'un gouft d'herbe: elle fe porte bien à Paris dans le Jardin Royal, & refsemble affez à cette efèce de Cifte qui dégénere de la graine du ^a Cifte à feuilles de Germandrée. Cette derniere efèce fe diftingue par les nerfs qui traversent la longueur de fes feuilles.

^a Ciftus mas, folio Chamædrys C. B. Pin. 464.

^b Herod. lib. 3. cap. 112. à quo *Λαδανον* & *Λαδών* *Arabum*.

Λιδον. Diofc. lib. 2. cap. 128.

Du temps de Dioscoride & même plus ^b anciennement, on n'amaffoit pas feulement le *Ladanum* avec des fouets, on détachoit avec foin celui qui s'étoit pris à la barbe & aux cuiffes des chevres, lorsqu'elles broutoient le Cifte. Le même auteur a fort bien marqué cette plante, fous le nom de Lédon.

Voilà, Monfeigneur, ce que nous observâmes autour de Melidoni: cependant la caverne & l'infcription nous tenoient toujours au cœur: je m'étois mis en tête que l'ancien nom de ce village y devoit être mentionné, néanmoins il s'agiffoit de toute autre chofe. J'ai découvert au milieu de Paris ce que je n'avois pu voir en Candie, en feuilletant le recueil des infcriptions de Gruter, celle de la

caverne de Melidoni s'est présentée dans le temps que j'y pensois le moins: elle fait mention d'un certain *Artemis* ou *Salloni*, qui offre un sacrifice à Mercure à l'occasion de la mort de sa femme. Comme ce fait particulier n'est d'aucune conséquence, il seroit inutile de rapporter ici l'inscription, qui est en douze vers; on y trouve pourtant un fait de géographie, sçavoir que le mont Tallée où Mercure faisoit sa résidence, & qui avoit fait donner un surnom à Jupiter, n'étoit pas loin de Melidoni: on avoit en Crète beaucoup de vénération pour ces divinités: Jupiter est souvent nommé Crétois & Idéen sur des médailles, & Mercure étoit appelé dans cette Isle, le Dieu bienfaisant, & le distributeur des biens.

Pag. m. lxxviii.
ARTEMIZ H
ΣΑΛΛΟΝΙΟΣ.

Οὐρανὸν Τάλλειον
Ἰερὸν μὲν καὶ Μαρμαρῶς
ἔργον, &c.
Ταλλεὶος ὁ Ζεὺς ὡς
Κρέτης. Hesych.
Ἐδὸς ὅμοιον τοῦ
Ἑρμῆ πατρὸς Ἑρπύ-
ριος, παρὰ τὸ ἰδαν
ἔσθαι δοτινός. Ety-
mol. magn. edit.
Sylburg. pag. 317.

Le 13. Juillet, nous couchâmes à Peribolia, petit village à un mille de Retimo où l'on ne voit que des jardins, dont les Concombres sont admirables, & justement *Periboli* en grec vulgaire signifie un jardin. Le 14. Juillet nous restâmes à Néocorio, autre village à dix milles d'Almyron, & à deux milles de Stilo, au pied de grandes montagnes, qui se joignent à celles de la Sphachie: tous ces quartiers produisent une très belle espèce de Sauge.

περίβολου.

C'est un arbrisseau fort touffu, haut d'environ deux ou trois pieds; le tronc en est tortu, dur, cassant, épais de deux pouces, roussâtre, couvert d'une écorce grise, gerfée; divisé en plusieurs branches grosses comme le petit doigt, subdivisé en rameaux dont les jets sont quarrés, opposez deux à deux, blanchâtres, cotoneux, garnis de feuilles opposées aussi par paires, longues de deux pouces & demi, quelquefois davantage, sur un pouce ou quinze lignes de largeur, chagrinées, blanchâtres, frisées, vénées fort proprement, roides, dures, pointillées par dessous, soutenues par un pédicule long de sept ou huit lignes, cotoneux & fillonné. Les fleurs naissent en manière d'épi, long d'un pied, rangées par étages

Salvia Cretica, frutescens, pomifera, foliis longioribus, incanis & crispis. Corol. inst. rei herb. 10.

assez ferrez : chaque fleur est longue d'un pouce ou de quinze lignes : c'est un tuyau blanchâtre, gros de 4 ou 5 lignes, évasé en deux lèvres, dont la supérieure est creusée en cuillieron, velu, bleuaître plus ou moins foncé, longue de huit ou dix lignes. L'inférieure est un peu plus longue, découpée en trois parties, dont les deux laterales bordent l'ouverture de la gorge, qui est entre les deux lèvres ; la partie moyenne s'arrondit & se rabat en manière de collet, échan-crée, bleu lavé, frisée, marbrée, panachée de blanc vers le milieu. Les étamines sont blanchâtres, divisées à peu près comme l'os hyoïde : le pistile qui se courbe & se fourche dans la lèvre supérieure est garni de quatre embryons dans sa partie inférieure, lesquels deviennent autant de graines ovales, noires, longues d'une ligne. Le calice est un tuyau long de demi pouce, vert-pale, mêlé de purpurin, découpé irrégulièrement en cinq pointes, évasé en manière de cloche.

Cette espèce de Sauge a une odeur qui participe de la Sauge ordinaire, & de la Lavande. Les jets de cette plante piqués par des insectes, s'élèvent en tumeurs dures, charnues, de huit ou neuf lignes de diamètre, presque sphériques, gris cendré, cotoneuses, d'un goût agréable, garnies assez souvent de quelques feuilles en manière de fraise : leur chair est dure & transparente quelquefois comme de la gelée. Ces tumeurs se forment par le suc nourricier, extravasé à l'occasion des vaisseaux déchirés par la piqueuse. On trouve aussi de pareilles tumeurs sur la Sauge ordinaire de Candie : on les porte au marché, où on les vend sous le nom de Pommes de Sauge.

Salvia Cretica, pom-
mifera Clus. Hist.
343.

* *Peribolia*, ou *Me-*
sorghiani.

Le 15. Juillet, après avoir cotoyé ces montagnes, nous nous rendîmes à un autre village de même nom, à trois milles de la Canée, & continuant notre route vers les hauteurs couvertes de neige, nous y trouvâmes plus de plantes

rares que nous n'avions fait dans le reste de l'Isle, quelques peines & quelques soins que nous eussions pris. Nous fumes obligez de revenir le 18 à la Canée pour nous décharger de tous nos trésors, & pour faire secher nos plantes dans de nouveaux papiers : après quoi nous ne pumes nous empêcher de retourner dans un pays si avantageux pour les découvertes ; mais lorsque nous fumes arrivez vers les sommets, où nous esperions de voir des choses encore plus singulières, le brouillar & la neige nous obligèrent d'abandonner nostre dessein. Nous en partîmes le 22. Juillet, pour aller voir le cap des Grabuses.

Le 23 nous passâmes tout le long de la marine, à la vue de l'Isle de Sant-Odero ou de saint Théodore, connue autrefois sous le nom de ^a Leuce. On coucha ce jour là à Placatona : le 24 Juillet on passa par Chisamo petite ville sur le bord de la mer, à 30. milles de la Canée, & l'on s'arrêta à un méchant ^b village à deux milles au dela de Chisamo & à huit milles du cap des Grabuses. Chisamo est l'ancienne ville de ^c *Cisamum*, dont Strabon, Pline & Ptolemée ont fait mention. On y établit dans la suite le ^d douzième évêché de l'Isle.

^a Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 12.

^b Neocorio-Mes-sois.

^c Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.

^d Strab. Geogr. lib. 10.

^e Novell. Imp. Leon.

Le 25. Juillet, nous parcourumes la montagne des Grabuses, & nous descendîmes par un pays horrible, à la pointe du cap, & à la vue du fort des Grabuses, bâti sur un méchant écueil, accompagné de deux autres petites Isles désertes. On ne sçauroit prendre ce fort que par famine, & pour empêcher qu'on ne le ravitaillât, il faudroit tenir la mer toute l'année, ce que le vent du nord ne permettroit pas pendant l'hiver. Les Turcs ont eu cette place à bon marché, le commandant Vénitien la leur vendit il y a quelques années, pour un barril de sequins : on ne le connoît à Constantinople que sous le nom du Capitaine Grabuse : ce fort étoit une des trois places que la Republique possé-

Coricæ & Myle.
Plin. Hist. nat.
lib. 4. cap. 12.

doit autour de l'Isle ; il ne lui reste plus que la Sude & Spinà longa. Il y a beaucoup d'apparence que les Isles des Grabuses, sont les Isles de *Coricæ* & de *Myle*, puisqu'elles sont opposées à la Morée, appelée le Péloponnèse ou l'Isle de Pelops, laquelle n'a changé de nom que par la grande quantité de Meuriers que l'on y a plantez.

^a Ἀρωματίζοντες. Strab. Rerum
geog. lib. 10.
^b Ἀρωματίζοντες
μύρτον. Strab.
ibid.

^c Ἀρωματίζοντες
Διαιταίαι. Strab.
ibid.

Legenda.
ΔΙΚΤΥΝΝΑ.

^a Mons Dictyn-
nus. Plin. lib. 4.
cap. 12.

^b Βελόμαχης ὁ
Κρητὴν ἢ Ἀρλίμης.
Hesych.
Βελτὶ vel Βελτὶ 2.
pud Cretenses dul-
cis, μάγλις virgo ;
unde Βελόμαχης
dulcis virgo. Vide
Solin. cap. 11.
Διεύωντα ἢ διευων
etc.

^f Bibliot. Hist.
lib. 5.

Πελαγίκατοι.

Ἀπτερον. Strab.
Rerum geog.
lib. 10. Stephan.
Apteron. Plin.
Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.

On ne scauroit douter que le cap des Grabuses, ne soit le cap ^a *Cimarus* de Strabon. Suivant cet auteur, l'Isle de Crète est divisée au couchant en deux caps, l'un méridional appelé ^b front de Belier, l'autre septentrional nommé *Cimarus*. Ainsi ce nom ne peut convenir qu'au cap des Grabuses ou au cap Spada ; mais outre que le cap Spada n'est pas à l'extrémité de l'Isle, ni opposé au cap du front de Belier ; il est certain que le cap Spada est le cap ^c Dictynnée de Strabon, situé sur le mont Tityre, c'est à dire, sur les montagnes de la Canée où étoit le temple de Diane Dictynne.

Tristan & Seguin ont fait graver une belle médaille de Trajan ; au revers est une femme assise sur une montagne : peut-être qu'on a voulu représenter Diane sur le mont Tityre ou sur le mont ^d Dictynnée, que je prens pour le cap Spada. Tout le monde fait que Diane fut honorée en Crète sous le nom de Dictynne ou de ^e Britomartis, à l'occasion d'une Nymphe de ce nom qu'elle aimoit tendrement, & que l'on nomma Dictynne, parce qu'elle s'avisâ la première de faire tendre des toiles pour prendre les bêtes fauves : il vaut mieux s'en tenir à ce qu'en dit ^f Diodore de Sicile, qu'à toutes les fables qu'on a publiées sur Dictynne.

Le 26. Juillet, nous allâmes aux ruines de Paleocastro, ou Château vieux, selon le grec vulgaire. Les gens du pays ignorent son ancien nom : il est pourtant à croire que c'étoit la ville d'Aptere, puisque Strabon avance que Chisamo en étoit l'arsenal & le port : en effet Chisamo est un port
de

de mer, sur un grande rade formée par les cornes du cap des Grabuses & du cap Spada; or les ruines de Paleocastro sont à la vue de ce port, sur une roche escarpée & fortifiée par la nature: c'est au pied de cette roche, entre la ville & la mer, qu'est ce fameux^a champ où les Sirènes vaincues par les Muses dans un célèbre deffi de musique, perdirent leurs ailes, si nous en croyons quelques anciens^b auteurs. On prétend même que la ville prit son nom de cette fable: car Aptère signifie sans ailes: néanmoins l'étymologie qu'en donne Eusebe de Cesarée, est plus vraisemblable; il prétend que ce fut Aptéras Roy de Crète qui lui donna son nom après l'avoir faite bâtir.

^a Μουσίων πεδιον
της πόλεως κη της
θαλάσσης. Stephan.

^b Steph. Etymol.
magn. Suidas.

Κρητης ἱστορικῶν
Απτήρας κη τῶν πόλεων
ἱστοριῶν. Euseb.
Chron. Græc. &
Lat.

Il n'y a pas beaucoup d'anciens marbres dans les ruines d'Aptère; quoiqu'elles soient de grande étendue. On y voit une assez belle frize, qui sert de linteau à la porte d'une chapelle pratiquée dans un rocher, & l'on doit remarquer en passant, que c'est un des quartiers de l'Isle où il y a le plus de grottes & de cavernes. Attenant la roche à l'un des coins d'une des anciennes portes de la ville, on lit sur une longue pierre IMP. CAESAR. en parfaitement beaux caractères. Nous ne pûmes pas trouver le reste de l'inscription pour apprendre quel étoit ce prince. Sur un autre bout de pierre, qui sert de linteau à la porte d'une maison, on lit ces caractères. IVII. COS. III. Tout cela marque que la ville a été considérable dans son temps, & il n'y auroit aucun doute que Paleocastro ne fût le reste de l'ancienne ville d'Aptère, n'étoit que Strabon ne la place qu'à dix milles de la Canée; mais il n'y a rien de bien certain touchant les mesures des anciens, ou peut-être que cet endroit de Strabon est corrompu.

Bérecynthe, fameuse montagne chez les anciens, est sans doute dans le voisinage d'Aptère: comme ce nom s'est perdu il est mal aisé, pour ne pas dire impossible, de la dis-

Βερέκυνθος βερε.

tinguer parmi celles qui sont aux environs de cette ville. Il y auroit pourtant plaisir de sçavoir où est Bérecynthe, puisqu'on n'oubliera jamais le nom d'une montagne où les Dactyles Idéens trouvèrent l'usage du feu, du fer, & du cuire. On verra dans les éclaircissemens que nous donnerons sur l'ancienne Crète, qui étoient ces Dactyles Idéens, & ce qu'il en faut croire. Meursius a fait une excellente remarque sur l'endroit de ^a Diodore de Sicile, où il est parlé d'Aptère.

*Diod. Sic. Biblioth.
Hist. lib. 5.*

^b *Il faut lire, cō τῇ
Ἀντικύριον ὄρος,
au lieu de Ἀντικύ-
ριον ὄρος. Diod. Sic.
ibid.*

Le 27. Juillet, nous allâmes au couvent de Cougna, tout à l'entrée du cap Spada, à la vue de la Canée; nous avions dessein de visiter ce cap avec attention, mais il fallut partir sur le champ, parce que le consul de la Canée nous fit avertir par un exprés, qu'un patron de barque de Provence devoit mettre à la voile pour Négrepont, & qu'il l'avoit engagé de nous débarquer à Milo. L'occasion nous parut favorable pour aller dans l'Archipel: cependant le vent cessa le lendemain, & la bonace nous donna tout le temps de faire nos balots à la Canée, & de mettre par écrit les réflexions que j'avois faites à loisir dans cette Isle: j'y en ay joint quelques autres depuis ce temps là.

*Creta Jovis magni
medio jacet insula
ponto. Virg. Æneid.
lib. 3. v. 104.*

*Arist. de Republ.
lib. 2. cap. 10.*

L'Isle de Candie est éloignée de Marseille d'environ 1600. milles & de 600 de Constantinople. On compte 400 milles de Candie à Damiette en Egypte, 300 à Chypre, 100. à Milo & 40 à Cerigo. Jamais situation ne fut plus favorable que celle de Candie pour établir un grand empire, comme Aristote l'a remarqué: au milieu des eaux, elle est à portée de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique.

^a *Ἀγαμέμνων ὁ ἑρμῆς.
Strab. Rerum
geogr. lib. 10.*

^b *Ἀγαμέμνων ὁ ἑρμῆς.
Strab. ejusdem.*

^c *Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.*

La longueur de Candie se doit prendre du cap des ^b Grabuses au ^c cap Salomon; on compte de l'un à l'autre 250 milles, & un homme à cheval peut aisément faire ce chemin en dix jours. Strabon donnoit 287. milles & demi de longueur à cette Isle. ^d Plin 270 parce qu'ils comptoient du

^a cap saint Jean que quelques-uns appellent encore *cabo Crio*, au cap Salomon: à ce compte il faut mettre une journée de plus: suivant la supputation de ^b Scylax, elle a 312 milles & demi de long. Quant à la largeur de Candie, elle n'est que d'environ 55 milles comme Pline le marque; de sorte qu'on peut la traverser en deux jours vers le milieu de l'Isle où elle est plus large qu'ailleurs. Strabon & Scylax ont eu raison de dire qu'elle étoit étroite, longue, étendue du levant au couchant: aussi Estienne le Géographe assure-t-il qu'on l'appelloit l'Isle longue.

^c Bêlon n'a pas bien connu le tour de l'Isle de Candie, il le détermine à 1520. milles, quoiqu'il ne soit que de 600. comme en convient M^r de ^d Breves. Les gens du pays sont de même sentiment, & cette mesure répond à celles de Strabon & de Pline; le ^e premier lui donne 625. milles de circonférence, & ^f l'autre 590. Il est surprenant que les mesures des anciens se trouvent quelquefois si conformes à celles des Grecs d'aujourd'hui: il semble que ces derniers les aient conservées par tradition: car ils n'ont pas des mesures certaines, & ne se servent que de pas communs; c'est à dire des enjambées d'environ deux pieds & demi chacune. On verra quelquefois aussi dans la suite de cette relation, que le compte des anciens étoit bien éloigné de celui des modernes.

Les habitans de Candie, Turcs ou Grecs, sont naturellement de belle taille, vigoureux, robustes; ils aiment fort à tirer de l'arc, de tous temps ils se sont distingués dans cet exercice, & Pausanias assure qu'il étoit comme attaché à leur nation, préférablement à tous les autres peuples de Grèce: aussi ne voit-on que carquois représentés sur les plus anciennes médailles de l'Isle. ^g Ephore nous a conservé une loy par laquelle Minos ordonnoit qu'on montrât aux enfans à tirer de l'arc: les archers de Crète commandez par

^a A. *νεβροπλεον νεανιδ*
μετρωται. Strab. ibid.

^b *Scylax*

^c *ibid.*

^e *Observ. lib. 1.*
cap. 5.

^d *Relation des voya-*
ges, &c. à Paris
1628.

^e 100. stades.

^f *Hist. nat. lib. 4.*
cap. 12.

^g *Επιτομή των Εθνικών*
Descr. Græc. in
Attic.

Goltz. Græc.

^h *Strab. Rerum*
Geog. lib. 10.

^a *Xenophon: lib. 4.*

^b *De expedit. Alex.*

Arundo graminea, aculeata. Prosp. Alp. Exot. 104.

Nec Gortyniacò calamus levis exit ab arcu. Ovid. Met. lib. 7.

Et calami spicula Gnoslii. Horat. Od. 13. lib. 1.

Theoph. Hist. plant. lib. 4. cap. 13.

Hist. nat. lib. 16. cap. 36.

T. Liv. Hist. l. 37. cap. 41. & lib. 38. cap. 21.

Athen. Deipn. lib. 14. &c.

^c *Lib. 6.*

^d *Κρίτης ἀνὶ ψεύσει, καὶ ἀνὶ ἡμέλει, καὶ ἀνὶ ἀρχαίῃ. Ad Titum.*

^e *Καὶ καὶ δούα, Κρίτη, Καλίστα, πρία Κόπια καλίστα. Const. Porphy.*

^f *Κρίτης ἀνὶ ψεύσει. Callimach. hymn. in Jovem. vers. 2.*

^g *Ret. Geog. lib. 10.*

^h *Servius Æneid lib. 10. vers. 325.*

ⁱ *Deipn. lib. 13. & alibi.*

Stratocles furent d'un grand secours dans la retraite des dix mille; il n'y a qu'à lire ^b Arrien pour voir de quelle utilité ils furent à Alexandre: il y a apparence qu'ils employoient pour leurs flèches cette petite espèce de Roseau dure, menue & piquante, qui naît dans les sables de l'Isle, le long de la marine. Theophraste & Pline en ont parlé; Prosper Alpin en a donné une assez méchante figure.

Les Crétois se servoient aussi fort utilement de la fronde: aujourd'hui on n'en connoît plus l'usage. Tite Live n'a pas oublié les avantages qu'Eumenés & le Consul Manlius tirèrent des archers & des frondeurs de cette Isle; l'un à cette fameuse journée où Antiochus fut vaincu par Scipion, l'autre à la bataille du mont Olympe, où les Gaulois furent deffaits. Appien remarque qu'il y avoit des frondeurs Crétois à Pharsale dans l'armée de Pompée. A l'égard des autres exercices du corps, la danse, la chasse, la course, le manège, ils y excelloient. Pour leurs mœurs, quelque soin qu'aient pris leurs législateurs de les former, elles ont été blâmées en plusieurs choses. ^c Polybe assure que de tous les hommes, il n'y avoit que les Crétois, qui ne trouvassent aucun gain sordide. ^d Saint Paul n'en a pas fait le panegirique, non plus que ^e Constantin Porphyrogénète. Suidas & ^f Callimaque les traitent de menteurs & d'imposteurs: les sales amours de ces peuples ne sont que trop connues, par ce que ^g Strabon, ^h Servius & ⁱ Athenée nous en apprennent.

Ils sont plus honnêtes gens aujourd'hui: on ne voit dans cette Isle ni gueux, ni filoux, ni mendiants, ni assassins, ni voleurs de grand chemin. Les portes des maisons ne se ferment qu'avec des tringles de bois fort légères, qui servent de verroux. Quand un Turc vole, ce qui arrive rarement, on l'étrangle dans la prison, pour l'honneur de la nation: on le met ensuite dans un sac plein de pierres &

On va le jeter dans la mer : si c'est un Grec, il est condamné à la bastonnade ou pendu au premier arbre. La plupart des Turcs de l'Isle sont ^a renegats ou fils de renegats; les renegats sont ordinairement moins honnêtes que les vrais Turcs. Un bon turc ne dit mot quand il voit des chrétiens manger du cochon & boire du vin : les renegats qui en mangent & qui en boivent en cachette, les grondent & les insultent. Il faut avouer que ces malheureux vendent leur ame à bon marché : ils ne gagnent à changer de religion qu'une veste, & le privilège d'être exempts de la capitation, laquelle n'est pourtant que d'environ cinq écus par an.

Les payfans Grecs ne portent sur la tête qu'une calote rouge, semblable à celle de nos enfans de cœur ; à la campagne, pour se garantir du soleil, ils n'ont d'autre secours que celui d'un mouchoir qu'ils mettent sur leur calote, & qu'ils relèvent par un des coins avec leur bâton pour en faire une espèce de parasol. Les Turcs usent de la même commodité. Les Grecs sont vêtus à la légère ; ils n'ont que des caleçons bleus de toile de coton, fort larges & qui tombent sur les pieds ; mais le fond de ces caleçons descend beaucoup plus bas qu'il ne faut, & les fait paroître fort ridicules. On ne voit personne qui ne soit bien chauffé dans cette Isle, au lieu que les payfans d'Europe ont la plupart les pieds à demi nuds. Dans les villes, les Grecs se servent d'escarpins de marroquin rouge fort propres & fort légers : à la campagne ils portent des botines de même étoffe, qui durent des années entières & sont aussi bien chauffez que l'étoient les anciens Crétois du temps d'Hippocrate. Ce fameux médecin en parle comme d'une chaussure fort commode, & Galien son commentateur assure qu'elle montoit à mi-jambe, qu'elle étoit d'une bonne peau, percée en plusieurs endroits, pour laisser passer des courroyes qui la fermoient & l'empêchoient de tomber.

^a Bourma.

Villanos, *campagnards.*
Burdes, Rusticus.
Hipp. lib. de artic.

Galenus Comment.
4. in lib. pradi.
Hippocr.

A l'égard des dames, nous en avons vu d'assez jolies à Girapetra : ailleurs elles sont laides ; leur habit ne marque point la taille, qui est pourtant ce qu'elles ont de plus beau. Cet habit est très simple : c'est une jupe de drap rouge, tirant sur le grisdelin, fort plissée, suspendue sur les épaules par deux gros cordons, & qui leur laisse le sein tout découvert. Les dames de l'Archipel portent des caleçons : les Candiotes n'ont que la chemise sous leur jupe ; leur coiffure est de la même simplicité : elles couvrent leur tête d'un voile blanc, qui tombe d'assez bonne grace sur leurs épaules : d'ailleurs ces dames sont fort mal propres. On voit fort peu de Turques dans les rues, encore ont-elles le visage couvert, & sont toutes enveloppées dans une veste de drap. Les Juives paroissent assez ragoutantes. Les Nègresses sont les plus laides femmes de l'Isle.

Il n'y a pas de gens au monde plus familiers que les Grecs ; partout où nous passions, ils venoient se mêler parmi nous, femmes, filles, garçons, vieillards ; on examinait nos habits, notre linge, nos chapeaux ; tout le village s'assembloit, partie autour de nous, partie sur les terrasses. Ce n'étoit pas pour nous insulter, ce sont de fort bons humains ; mais comme nous prenions souvent la traverse pour aller chercher nos plantes dans des montagnes où l'on n'a jamais vu d'étrangers, la curiosité les portoit à nous venir voir. Après avoir bien considéré notre équipage, on commençoit à rire : eux de nos manières & de nos habits, & nous de leur sottise. Tout cela se passoit dans les rues, tandis que nos guides étoient occupés à nous chercher un gîte : le gîte trouvé nous commençons à marcher, escortés de la moitié du village : ordinairement on faisoit une station devant la porte de la maison, pour attendre qu'on eût dissipé la fumée, & qu'on eût chassé les mouches, les coufins, les punaises, les puces, & les fourmis.



On profitoit de ce temps là pour les consultations : les malades étoient portez au milieu de la rue, de même que du temps d'Hippocrate. Nous nous servions souvent des premières plantes qui se présentoient, & lorsque le besoin le demandoit, nous leur faisions présent de quelque vernitif pour emporter le levain des maladies les plus fâcheuses : le plus souvent c'étoit à des Grecs. On ménageoit beaucoup les Musulmans, sur tout dans les lieux par où nous prévoyions d'être obligez de repasser. Qui sçait s'il ne leur auroit pas pris envie de nous donner la bastonade, si nos remèdes les eussent trop fatiguez ! l'exemple du Pacha de Candie nous avoit frappé, & nous n'aurions pu en ce cas là recommencer nos travaux de six semaines. Sur les terres des Turcs, on applique fort gravement les coups de bâton sous la plante des pieds ; ils les comptent avec les grains de leurs chapelets, & sans s'informer de quelle faculté l'on est, ils vous régalent encore souvent de quelques coups de bâton sur les épaules.

Quoique nous eussions laissé notre air grave à Paris, on ne laissoit pas de nous fatiguer à tous momens : on couroit après nous en foule, en criant, *Médecins, donnez-nous* ταρχήν *quelques plantes pour guérir nos maux.* Si nous restions sur les grands chemins pour en décrire ou pour en desfiner quelqu'une, on nous amenoit aussi-tôt des enfans ou des vieillards malades : nous leur donnions des remèdes & des avis avec plaisir ; ce qui nous faisoit perdre bien du temps : mais outre la consolation que nous avions de faire du bien, nous profitons de ces occasions pour apprendre les noms vulgaires des plantes qui se présentoient. Je regardois le cerveau de ces pauvres Grecs, comme autant d'inscriptions vivantes, lesquelles servent à nous conserver les noms citez par Théophraste & par Dioscoride ; quoique sujettes à diverses altérations, elles dureront sans

doute plus long temps que les marbres les plus durs, parce qu'elles se renouvellent tous les jours, au lieu que les marbres s'effacent ou se détruisent. Ainsi ces sortes d'inscriptions conserveront dans les siècles à venir, les noms de plusieurs plantes connues de ces habiles Grecs, qui vivoient dans des temps plus sçavans & plus heureux ; nous avons appris de cette manière plus de 500. de ces noms vulgaires, qui par leur rapport avec les noms anciens, décident souvent des plantes les plus familières aux premiers Botanistes.

C'étoit principalement aux Papas & aux Caloyers que nous nous adressions pour cela : nous les regardions comme descendans en ligne droite de ces sages Curetes, qui renfermoient dans leur tête toute la science de leur temps : ceux-ci pourtant sont de francs ignorans, qui sçavent un peu mieux se mettre à leur aise que leurs voisins ; aussi possèdent-ils le plus beau & le meilleur bien de l'Isle. S'il y a un bon fond, une plaine fertile, de beaux Oliviers, des Vignes bien cultivées, il ne faut pas demander à qui elles appartiennent, on trouve bien-tôt le monastère : s'il n'y a pas de monastère, le Papas ne loge pas loin de là. Toutes les belles fermes dépendent des couvens ; c'est peut-être ce qui a ruiné le pays, car les moines ne sont guères propres à soutenir un état. Il est vrai que ces moines Grecs sont de bonnes gens ; ils ne s'occupent qu'à labourer la terre, & ne se mêlent pas de médecine : ces religieux sont très-maigre chère ; le gibier du pays seroit inutile, s'il ne s'y trouvoit d'autres personnes pour en faire usage.

Quidquid in Creta nascitur, infinitò præstat cæteris ejusdem generis alibi genitis. Plin. Hist. nat. lib. 25. cap. 8.

Les bourgeois de Candie se traitent fort bien : on nourrit dans l'Isle beaucoup de volailles, de pigeons, de bœufs, de moutons, & de cochons. On y voit quantité de tourterelles, de perdrix rouges, de bécasses de becfigues, de lièvres, point de lapins. La viande de boucherie y est très-bonne

bonne, hormis durant l'hiver : faute de pâturage, on est obligé dans cette saison de faire paître les troupeaux, le long de la mer parmi les joncs, où ils deviennent si maigres, que leur chair n'est que de la filasse. Les Grecs ne s'en embarrassent guères : ils se ragoûtent avec des racines ; & c'est ce qui a donné lieu au proverbe, qui dit que les Grecs s'engraissent où les ânes meurent de faim : cela est vrai à la lettre, les ânes ne mangent que les feuilles des plantes, & les Grecs emportent jusques à la racine. Nous admirions quelquefois leur genre de vie : nos matelots passaient les journées entières à ne manger que de mauvais biscuit, & de ces mouffes salées, qui croissent sur des rochers couverts de l'eau de la mer.

Quoiqu'il n'y ait pas dans cette Isle la moitié du monde qu'il faudroit pour la cultiver, elle produit néanmoins plus de grains que ses habitans n'en consomment. Non seulement elle abonde en vins ; mais elle fournit aux étrangers, des huiles, de la laine, de la foye, du miel, de la cire, des fromages, du Ladanum. On y cultive peu de Cotton & de Sefame : le Froment y est excellent, sur tout aux environs de Candie & dans la plaine de la Messaria : mais on n'y sçait pas faire le pain : c'est une pâte molasse, écrasée, & si peu cuite qu'elle s'attache aux dents. Les François y font de très-bon pain, bien cuit & bien levé, dont les Turcs sont friands.

Les vins de Candie sont excellens, rouges, blancs & clairs. Il n'est pas surprenant que l'on voye des médailles des plus anciennes frappées au nom des Crétois, sur le revers desquelles on ait représenté des couronnes de Lierre entremêlées de grappes de raisin : les vins de ce climat ont autant de verdeur qu'il en faut pour corriger leur liqueur : cette liqueur bien loin d'être fade, est accompagnée de ce baume délicieux, qui fait mépriser tout autre vin à ceux

Goltz. Græc.

*Larga vitis mira
foli indulgentia.
Solim. cap. 11.*

*Comment. 3. in lib.
Hippocr. de victus
ratione in morb.
acut.*

qui ont bien goûté les vins de Candie. Jupiter ne beuvoit pas d'autre nectar, lorsqu'il regnoit dans cette Isle. Quoique ces vins soient pleins de feu, Galien ne laissoit pas d'y en trouver d'assez tempérez pour en permettre l'usage à ceux qui avoient la fièvre.

** Van), Raki.*

Les Turcs ne sçauroient s'empêcher de boire de si bon vin, au moins pendant la nuit; & lorsqu'ils s'en mêlent, c'est à fond de cuve. Les Grecs en boivent jour & nuit sans eau, & à petits coups, trop heureux d'ensevelir de temps en temps dans cette boisson le souvenir de leur misère. Quand on verse de l'eau sur ces vins, le verre paroît tout rempli de nuages, traversez de filets ondoyans & comme crépez, formez par la grande quantité d'huile éthérée, qui domine dans cette liqueur. Il seroit aisé d'en tirer d'excellent esprit de vin: cependant l'eau de vie que l'on boit en Candie, de même que par tout le Levant, est détestable: pour faire cette liqueur, on met de l'eau sur le marc des raisins, que l'on charge après 15 ou 20 jours de digestion, avec des pierres plates fort lourdes, afin de l'exprimer: on distille cette piquete à moitié, & l'on jette le reste: pour mieux faire, il faudroit jeter le tout; car leur eau de vie n'a point de force & ne sent que le brûlé; elle est roussâtre, & se corrompt facilement.

Deipn. lib. 14.

La laine de Candie non plus que celle de Grece, ne peut servir qu'à des étoffes grossières, à des lizières, ou à des matelas. La soye de cette Isle seroit parfaitement belle si on avoit l'adresse de la façonner. Le miel en est excellent, & sent le Thym dont tout le terroir est couvert: son odeur n'accommode pas tout le monde, il est doré & plus liquide que celui de Narbone. La cire & le Labdanum de cette Isle ne sont pas à mépriser. On estime les fromages des montagnes de la Sphachie. Athenée assure qu'on faisoit en Crée des fromages minces & larges pour brûler dans

les sacrifices ; apparemment qu'ils étoient excellens, puisqu'on n'employoit rien que de bon dans ces cérémonies. Quoique la Candie soit un riche pays, cependant les meilleures terres de l'Isle ne sont guères bien cultivées, & même les deux tiers de ce royaume ne sont que montagnes sèches, pelées, désagréables, escarpées, taillées à plomb & plus propres pour des chèvres que pour des hommes.

On respire un fort bon air en Candie : il n'y a que le vent de terre à craindre : on a pensé deux ou trois fois abandonner la Canée où ce vent est tout à fait suffocant. On a remarqué plus haut, que souvent il étouffoit les gens en pleine campagne : nous eumes grand peur de pareil accident en venant du cap Mélier à la Canée. A l'égard des eaux, on n'en sçauroit trouver de plus belles ni de meilleures. Tout bien considéré l'on peut dire que cette Isle est placée sous un beau ciel : aussi l'appelloit-on autrefois l'Isle heureuse : il n'y a pas jusques aux pierres qui n'en soient estimables.

La plupart des villages y sont bâtis de marbre blanc, mais il est tout brut & ne paroît pas plus que nôtre moilon : on n'emploie le marbre que parce qu'il est plus commun que les autres pierres, par la même raison que le fer est plus rare en Amérique que l'or & l'argent. Que diroient les Dipænes, les Dédæes, les Scyllis, les Ctésiphons, les Métagènes, s'ils voyoient blanchir le marbre avec de la chaux ! Excepté Dédæe, tous ces habiles sculpteurs & architectes étoient Crétois, & les deux derniers avoient bâti le temple de Diane à Ephèse : ces grands hommes n'employoient pas la boue au lieu de mortier, comme les Grecs d'aujourd'hui, qui ne font que délayer la terre avec de l'eau, sans y mêler ni chaux ni sable. Dans les villages, les maisons n'ont qu'un seul étage partagé en deux ou trois pièces éclairées chacune par une ouverture où l'on a en-

Vent du Sud.

Macaros. *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

Nonnulli etiam à temperie cæli, Μανάριον ὠνόμαζον appellatam prodiderunt. *Solin. Polyhist. cap. 11.*

Plin. Hist. nat. lib. 36. cap. 4. & lib. 7. cap. 37. Vitruv. Archit. lib. 3. cap. 1.

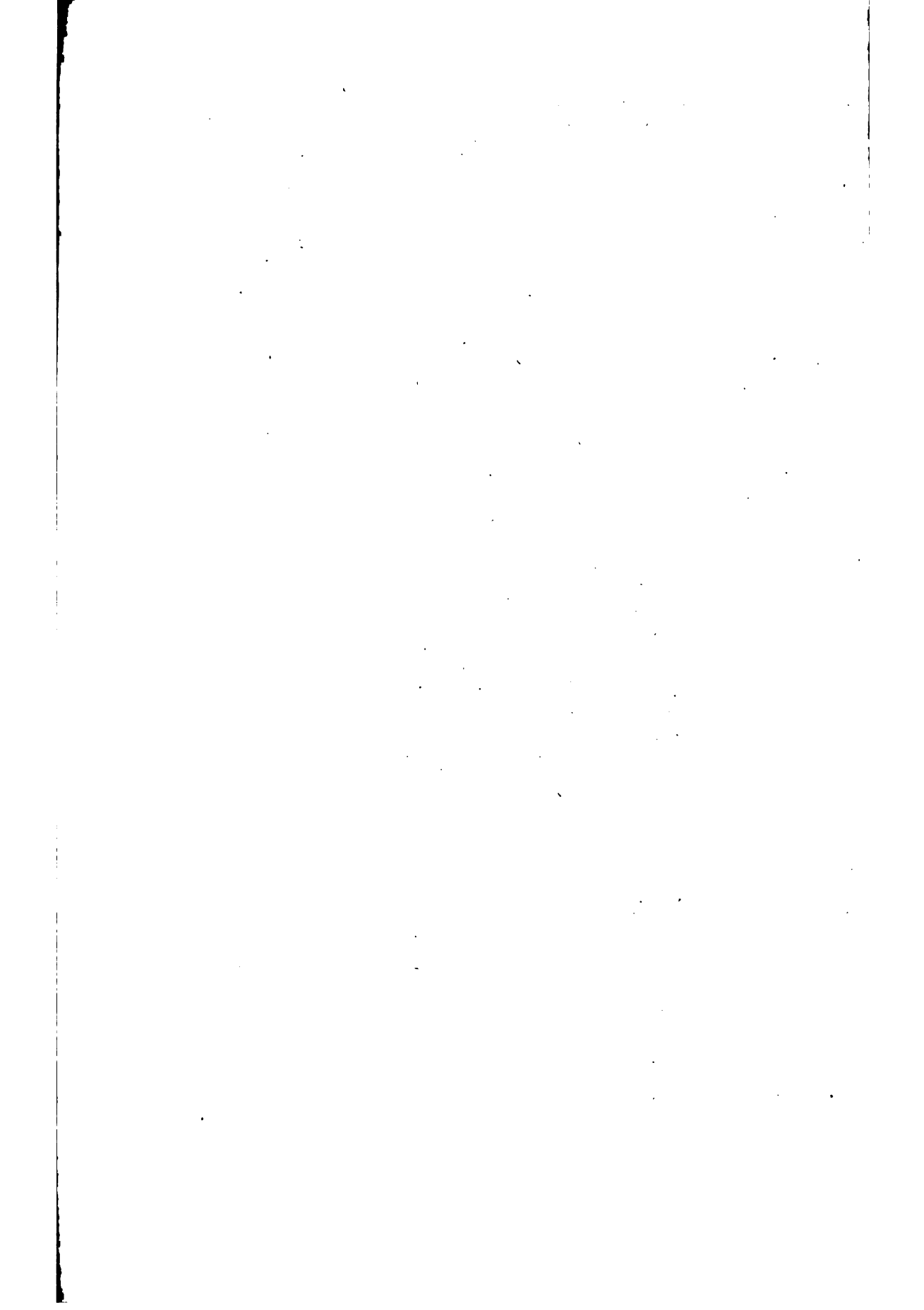
gagé une cruche de grez d'un pied & demi de diamètre, ouverte par les deux fonds, & maçonnée dans le couvert : ce couvert est en terrasse, & consiste en une couche de terre épaisse de demi pied, étendue sur des fagots soutenus, chez les plus aisez, par des sablières couvertes de planches. Nos Auvergnats & nos Limousins, trouveroient bien à s'occuper dans ce pays là.

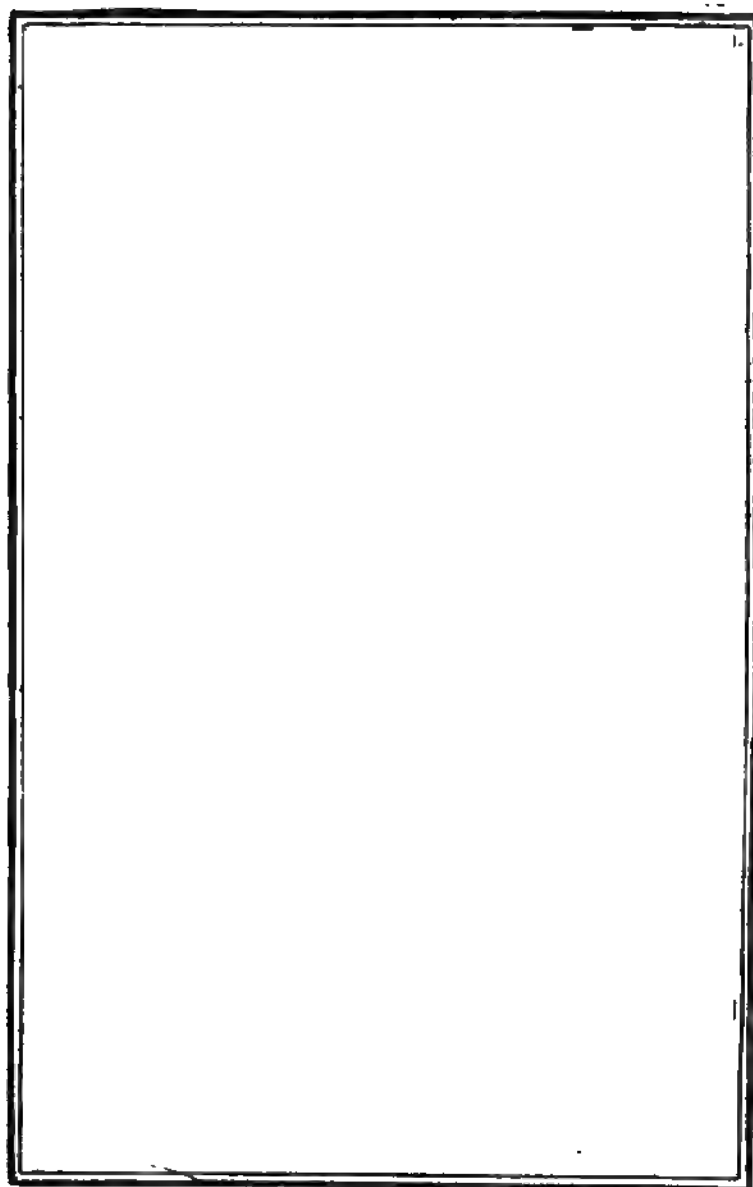
Pendant la paix, on vit fort doucement dans cette Isle : durant la guerre, toute la campagne est désolée par les Cains : on appelle de ce nom là les Grecs revoltez & retirez chez les Vénitiens, à la Sude, ou à Spina longa. Ces Cains, ou faux freres, brûlent, saccagent, violent & commettent toutes sortes de cruautéz : ils s'attachent sur tout à faire des prisonniers Turcs, qu'ils rançonnent le plus qu'ils peuvent. Si un Cain est pris, il n'y a point de quartier pour lui : on l'empalle, ou on le met au ^a Ganche. Dans la dernière guerre, il y en eut un, qui pour éviter le dernier supplice, offrit ^b deux mille écus : le Pacha ne laissa pas que de le faire empaller avec son argent au col.

^a Espèce d'estrapade.

^b Quatre bourses. La bourse est de 500. écus.

Pour empaller un malheureux, on le fait coucher ventre à terre, après lui avoir lié les mains derrière le dos : on lui endosse le bas d'un âne, sur lequel s'asseyent deux valets du bourreau, afin de le bien assujétir, tandis qu'un autre lui cogne le visage contre terre avec les deux mains qu'il lui appuye fortement sur le col : un quatrième officier lui fend le derrière de la culotte avec des ciseaux, & lui enfonce un pal dans le fondement ; ce pal est une broche de bois, qu'il fait avancer avec les mains autant qu'il peut : après cela un autre estaffier chasse cette broche avec un maillet jusques à ce qu'elle sorte par la poitrine : enfin on plante le pal tout droit, & si ces malheureux vivent encore quelque temps, les Turcs les plus zélez pour l'estat s'approchent d'eux pour leur chanter pouille, bien loin de





les exhorter à se faire ^a Musulmans. Les Turcs sont si persuadés, qu'un homme qui a fait un grand crime est indigne d'être Musulman; que lors qu'un Musulman est condamné à mourir, personne ne l'assiste, parce qu'ils croient que son crime l'a rendu *Jaour*, c'est à dire infidèle & chrétien.

^a Fidèles.

Le Ganche est une espèce d'estrapade, dressée ordinairement à la porte des villes : le bourreau élève les condamnés par le moyen d'une poulie ; & lâchant ensuite la corde, il les laisse tomber sur des crochets de fer, où ces malheureux demeurent accrochez tantôt par la poitrine, tantôt par les aisselles, ou par quelque autre partie de leur corps : on les laisse mourir en cet état : quelques-uns vivent encore deux ou trois jours : il y en a qui demandent à fumer tandis que leurs camarades crient comme des *enragez*. On dit qu'un Pacha passant devant une de ces potences en Candie, jeta les yeux sur un de ces misérables, qui lui dit d'un ton railleur : Seigneur, puisque tu es si charitable suivant ta loy fais moy tirer un coup de moufquet pour finir cette tragédie.

Quoique la vie des Candiots soit assez molle, ils ne laissent pas de monter souvent à cheval & de chasser ; ils ne sçavent ce que c'est que de chasser à pied : les Seigneurs du pays ont ordinairement des chevaux de Barbarie parfaitement beaux, & qui durent bien plus long temps en ce pays là qu'en France, où le ferein & le foin les rendent pouffifs & fluxionnaires. Les chevaux de l'Isle sont des bidets pleins de feu, dont l'encoleure est assez belle & la queue fort longue ; la plupart ont si peu de boyau que la selle ne sçauroit leur tenir sur le dos : ils sont entiers & se cramponnent si adroitement dans les rochers, qu'ils grimpent d'une vitesse admirable dans les lieux les plus escarpez : on n'a qu'à les prendre d'une main par le crin, & tenir la bride de

l'autre ; dans les descentes les plus horribles, qui sont assez fréquentes dans cette Isle, ils ont le pas ferme & assuré, mais il faut les laisser faire, & marcher sur leur bonne foy : ils ne s'abattent jamais quand on s'abandonne à leur conduite, non plus que lorsqu'ils portent des fardeaux beaucoup plus lourds que le corps d'un homme ; ordinairement ils ne tombent que lorsque le cavalier ne leur lâche pas assez la bride, car alors ayant la tête trop élevée, ils ne sçauroient porter leur vue en bas pour placer sûrement leur pieds. Lorsque je me trouvois sur le bord de quelque précipice, bien loin de vouloir régler le mouvement de mon cheval, je fermois les yeux pour ne pas voir le danger, ou bien je mettois pied à terre avec mes amis pour herboriser.

Nous profitons toujours de quelque nouvelle plante, & ces sortes de plantes ne s'appellent rares, que parceque ceux qui s'appliquent à la Botanique vont rarement se fatiguer dans des lieux si rudes ; il est plus naturel de se promener dans un bois, & les premiers hommes ne se sont servis des plantes qu'on appelle usuelles, que par la facilité qu'ils avoient de les trouver sous leur main : il est mal aisé de rendre raison pourquoi celles qui naissent dans les fentes des rochers sont si différentes de celles qui poussent dans le beau pays ; on n'est guères plus habile quand on a recours à la différence du suc nourricier que ces lieux leur fournissent ; car cette différence de nourriture ne nous dédommage pas de notre ignorance : c'est tomber d'une difficulté dans une autre, & c'est là le défaut ordinaire des Physiciens.

Pour revenir aux chevaux de Candie, les dames Turques ou Grèques, qui ne sçauroient se servir d'autre voiture, à cause de la difficulté des chemins, ne descendent jamais, & l'on n'entend pas dire qu'il leur arrive d'accidents si-

cheux par la chute de leurs chevaux : ces petits chevaux sont merveilleux pour courre le lièvre ; cette chasse & la chasse à l'oiseau , sont celles que les Turcs aiment le plus ; il est vrai que leurs oiseaux sont excellens & bien dressez : on en faisoit une espèce de commerce du temps que l'Isle appartenoit aux Vénitiens ; on en porte encore quelques-uns en Allemagne par la voye de Venize ; la plupart sont destinez pour Constantinople , de même que ceux qu'on élève dans quelques autres Isles de l'Archipel.

Tous les chiens de Candie sont des lévriers bâtards , mal faits , fort élancez , & qui paroissent tous de même race : leur poil est assez vilain , & par leur air il semble qu'ils tiennent quelque chose du loup & du renard. Ils n'ont rien perdu de leur ancienne sagacité , & naturellement ils sont tous grands preneurs de lièvres & de petits cochons : lorsque ces chiens se rencontrent entre eux , ils ne fuyent pas , mais ils s'arrêtent tout court , & commencent à gronder en se montrant les dents , qui ne sont pas les plus laides parties de leur corps ; après quoi ils se séparent de sang froid : on ne voit pas d'autre espèce de chiens dans ce pays ; il semble qu'elle s'y soit conservée depuis la belle Grèce : il n'est parlé chez les anciens que des chiens de Crète , & de Lacédémone , quoique inférieurs à nos lévriers , lesquels sont fort communs en Asie & aux environs de Constantinople , où ils trouvent bien à excercer leurs talens dans les plaines de Thrace & d'Anatolie.

Nous avions à notre service un de ces chiens de Candie , qui pourvoyoit quelquefois à nos besoins dans les endroits les plus éloignez des villages : Arab , c'étoit le nom de notre lévrier , avoit une si grande aversion pour toutes les personnes coiffées avec des turbans ou des bonnets , qu'il s'étoit lui même retiré dans un des coins du vestibule de la maison de notre consul , où il attendoit tranquille-

ment qu'on lui donnât à manger, sans oser entrer dans la cuisine : dès que quelqu'un se présentait en chapeau, il venoit lui faire mille caresses : nous prîmes amitié pour cet automate quand nous sçûmes les avantages qu'on en pouvoit retirer, & parce qu'il s'attacha plus à nous qu'aux autres François : à la campagne on n'avoit qu'à lui faire le signal ; c'est à dire frapper des mains & l'appeller trois ou quatre fois par son nom : il partoit d'abord pour aller à la chasse, & ne revenoit jamais sans nous rapporter quelque lièvre ou quelque cochon. Du temps de l'ancienne Crète les cochons n'étoient pas exposez à ces sortes d'insultes, on les regardoit comme des animaux sacrez, suivant un fragment d'Agathocles le Babylonien qu'Athénée nous a conservé : cette vénération pour les cochons n'étoit fondée pourtant que sur une fable, laquelle asseuroit que non seulement Jupiter étoit né sur le mont Dicté, mais qu'il y avoit été allaité par une truie : Arab & ses amis auroient fait mauvaise chère dans ce temps-là ; il nous suivit jusques à la marine, lorsque nous allâmes nous y embarquer, mais il n'entroit jamais dans aucun bâtiment, & il les fuyoit avec autant de précaution que les turbans, comme s'il avoit voulu rester dans l'Isle, pour y chasser & fournir des lièvres ou des cochons aux autres François qui y demeurent. J'ay l'honneur d'être, avec un profond respect,

Dépn. lib. 9.

M O N S E I G N E U R,

Votre tres-humble & tres-
obéissant serviteur,
T O U R N E F O R T.

LET-

L E T T R E III.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandements
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Comme j'aurai l'honneur dans la suite de vous parler souvent des Patriarches, des Papas, des Caloyers, & des autres Ministres de l'Eglise Gréque, je crois que pour éviter les repetitions, il vaut mieux vous entretenir dans cette lettre de tout ce que j'ai appris de l'état présent de cette Eglise. ETAT PRESENT de l'Eglise Gréque

Elle est tombée dans un desordre si affreux depuis la prise de Constantinople par Mahomet II, que pour peu qu'on ait de zèle pour la religion, on ne sçauroit la considérer sans verser des larmes : cependant quelque desir que les Turcs ayent montré d'humilier les Grecs, ils ne leur ont jamais deffendu ni l'exercice ni l'étude de leur religion ; au contraire le Sultan, dont on vient de parler, pour leur marquer qu'il n'y vouloit faire aucun changement, honnora le premier Patriarche que l'on éleut sous son règne, des mêmes présens que les Empereurs Grecs avoient accoutumé de faire dans ces occasions. Ces présens consistoient en mille écus argent comptant, un bâton pastoral d'argent, une robe de camelot, & un cheval blanc. En 1433.

Ce n'est donc qu'à l'ignorance de ceux qui gouvernent l'Eglise Gréque qu'il faut attribuer sa décadence, & cette ignorance est la suite des misères de l'esclavage. Les

plus habiles d'entre les Grecs, après la perte de la capitale de leur Empire, se retirèrent en divers endroits de la Chrétienté; ils emportèrent avec eux toutes les sciences de leur pays, & par conséquent toutes les vertus. Ceux qui restèrent dans l'empire Othoman, & sur tout ceux qui leur succédèrent, négligèrent tellement le Grec littéral, qu'ils furent hors d'état de puiser dans les véritables sources du Christianisme, & se rendirent incapables & indignes d'expliquer l'Evangile. Ce désordre subsiste encore aujourd'hui parmi les Grecs: à peine savent ils lire ce qu'ils n'entendent pas: c'est même un grand mérite parmi les gens d'Eglise de savoir lire, & vous serez surpris, Monseigneur, d'apprendre qu'à peine y a-t-il sur les terres des Turcs une douzaine de personnes habiles dans la connoissance du Grec littéral.

O' ces A'jus, aujourd'hui A'jus O'us.

Les Grecs se flattent que le grand Duc de Moscovie les tirera quelque jour de la misère où ils sont, & qu'il détruira l'empire des Turcs: mais outre qu'il n'y a point d'apparence à ce changement, ils ne deviendroient pas plus habiles en changeant de maître. Les Moscovites eux mêmes ne sont instruits que par les moines de Monte Santo, qui ne méritent pas le nom de Théologiens.

à Πατριάρχης

Que peut on penser d'une Eglise, dont le chef au lieu d'estre désigné par le Saint Esprit, est tres souvent nommé par le Grand Seigneur ou par son premier Vizir, qui ont en horreur le nom Chrétien! Il n'y a rien de plus triste que de considérer que les Grecs eux mêmes sont les auteurs d'une telle abomination. Les Turcs n'ont jamais exigé qu'une somme d'argent pour délivrer les Patentes du nouveau Patriarche: les Grecs ont commencé les premiers à mettre le Patriarchat à l'enchère, sans attendre la mort du Prélat qui en étoit pourvu. Cette dignité se vend aujourd'hui soixante mille écus. On a beau dire encore une fois

que cette somme n'est donnée que pour obtenir la confirmation d'une élection canonique : un Patriarche bien souvent en détrône un autre, & il y en a qui après avoir été dépossédés une ou deux fois remontent encore sur leur chaire. Crusius assure que Simeon de Trébisonde fut le premier qui déposséda Marc le patriarche en donnant mille sequins à Mahomet II.

On ne pretend pas que toutes les promotions des Patriarches soient simoniaques : au contraire on est très persuadé qu'il y a de saints personnages dans l'Eglise Grèque qui ne voudroient pas acheter cette dignité à quelque prix que ce fût, & qui après leur élection faite canoniquement par les Evêques, ne donnent au Vizir la somme ordinaire que dans la vue d'obtenir leurs provisions, de même que font nos Prelats par rapport à leurs bulles. On ne sçauroit trouver à redire à cette conduite : mais les Grecs ne sçauroient aussi disconvenir que plusieurs de leurs religieux n'aient quelquefois, à force d'argent, détrôné leur Patriarche tout plein de vie & de santé, & qu'ils n'aient enchéri par dessus le marché qu'il avoit fait : n'est ce pas là acheter le patriarcat, & peut on se dispenser d'appeller simonie une telle pratique ! Quand l'ambition aveugle donc un Caloyer jusques à vouloir acheter sa mission de Satan, il fait sa cabale avec quelques Evêques de ses amis, qui ne perdent rien apparemment à cette promotion : on ne manque pas de pressentir le grand Vizir, le marché est bien tôt conclu, & l'aspirant quoique pauvre ne manque pas de trouver de riches marchands, qui dans la vue d'un profit considérable & assuré font toutes les avances nécessaires. Si le grand Vizir n'est pas à Constantinople, l'affaire se traite avec le Gouverneur de la Ville. On expédie les provisions sitôt que l'argent est compté, & le nouveau Patriarche, accompagné des Evêques de sa faction, sans s'embar-

• Caimacan.

^a Archiprêtres.

^b Curez.

^c Παριέρτης σου ἡγῆ

^d Μακρίστη σου.

^e Ἀγίατης σου.

Καλογέας, bon
vicillars.

^f Πάπας, ou Πάπ-
πας.

^g Πρωτοππάπας.

^h Λαγύτης.

ⁱ Ψάλτης.

^k Υποδιάκονος.

^l Διακόνος.

^m Ιερομόναχος.

ⁿ Καυονέτης καὶ
Καυονέτης.

^o Μακρόθυμος, effuie-
main.

^p Περίδον, éven-
tail.

viennent les Evêques ; ensuite les ^a Protopapas, puis les ^b Papas, & enfin les Caloyers. Quand on salue un Archevêque ou un Evêque, on lui baise la main, & on l'appelle ^c *notre toute prêtrise*, ou ^d *notre beatitude* ; on traite les prêtres de ^e *notre sainteté*.

Les ^f Caloyers sont des religieux de l'Ordre de Saint Basile ; il n'y a point de bigarreure dans leurs habits : ce corps fournit tous les Prélats de l'Eglise grèque ; les ^g Papas ne sont proprement que des Prêtres séculiers, & ne peuvent parvenir qu'à être Curez ou ^h Archiprêtres. Le premier ordre que l'on confère à ceux qui se destinent à l'Eglise, est celui de ⁱ Lecteur, dont l'office est de lire l'Ecriture sainte au peuple les jours de grandes Fêtes ; ces Lecteurs deviennent ^j Chantres, puis ^k Soudiacres & chantent l'épître à la Messe ; ensuite ils sont faits ^l Diacres & chantent l'évangile : le dernier ordre est la ^m Prêtrise. Pour ce qui est de la Cléricature, ils ne la comptent pas proprement parmi les ordres ; on appelle Clercs toutes les personnes qui sont du corps du Clergé : il y a des endroits où l'on donne ce nom à ⁿ ceux qui annoncent les Antiennes aux Chantres, pour leur marquer ce qu'ils doivent dire : le premier enfant qui se présente le peut faire ; car ils sont presque tous instruits à cela. Le Soudiacre prend soin des ornemens & des vases sacrez : c'est lui qui dispose le pain à consacrer & qui le met sur la table de Proposition ; il reçoit les offrandes, habille le Prêtre, lui donne à laver & à essuyer les mains : le Diacre porte l'étole & tient l'éventail pour chasser les mouches qui sont sur l'Autel.

Il est permis aux Prêtres de se marier une fois en leur vie, pourveu qu'ils s'engagent dans les liens du mariage, avant que d'être sacrez : il faut pour cela qu'ils déclarent en confession à un Papas, qu'ils sont vierges & qu'ils veulent épouser une vierge : s'ils s'accusent d'avoir connu des



femmes, ils ne sauroient se faire Prêtres, si ce n'est qu'ils corrompent leur Confesseur par argent. Après donc que le Confesseur a reçu la déposition du Diacre, il certifie à l'Evêque qu'un tel est vierge, & qu'il a dessein d'épouser une vierge : on le marie, & ensuite on lui confère l'ordre de Prêtrise; mais il ne sauroit passer à de secondes noces : c'est pour cela qu'on lui choisit pour épouse ^a la plus belle fille ^{a Παπαδία.} du village & dont le teint promet une longue vie. A l'égard de la viande, les Papas ne sont obligés de s'en abstenir que deux jours par semaine, comme les séculiers. La Bibliothèque de ces Prêtres est ordinairement fort petite; comme leurs bréviaires & les autres livres de prières sont chers, par la nécessité où ils se trouvent de les tirer de Venise; ils se dispensent de reciter l'Office, quoiqu'il soit en Grec vulgaire: pour la Messe, ils ne la disent pas tous les jours, parce qu'il ne leur est pas permis de coucher avec leurs femmes la veille des jours qu'ils doivent célébrer.

On distingue les Papas des Caloyers par une ^b bande ^{b Περιτόνη.} blanche, haute d'environ un pouce appliquée au bas des bonnets des Papas : il y a bien des endroits même où les Papas & les Caloyers portent ^c une pièce de drap noir, attachée au dedans du ^d bonnet & qui leur pend sur le dos, ^{c Παρεμπάνδι.} cela leur donne un petit air de Prélat : tous leurs bonnets ^{d Καμιλάριον ή Καμηλαύριον, ή αβυκαλαία.} sont du même modèle & faits à Monte Santo, plats par dessus, noirs, & à deux oreilles; leur ^e habit est noir ou brun foncé, c'est une espèce de soutane toute simple, sur laquelle on met une ceinture de même couleur. ^{e Μαυρία ή γο Μαυρίον.}

Les Caloyers font vœu d'obéissance, de chasteté & d'abstinence; ils ne disent pas la Messe, s'ils veulent se tenir dans leur règle: s'ils se font Prêtres, ils deviennent ^f Moines sacrez, & ne célèbrent qu'aux plus grandes Fêtes; c'est pour- ^{f Ιερομονάχος ή Αββαδισμένος.} quoi dans tous les couvents il y a des Papas entretenus ^{ο.} pour déservir l'Eglise: ainsi les Moines sacrez ne diffèrent

précisément des Caloyers que par la prêtrise.

• H² *Delphin.*
 Ceux qui veulent se faire Caloyers, s'adressent à un Moine sacré, pour en recevoir l'habit, & cette cérémonie coûte environ une douzaine d'écus. Avant la décadence de l'Eglise Gréque, le ^a Supérieur d'un couvent examinoit le postulant avec soin, & pour éprouver sa vocation, il l'obligeoit de rester trois ans dans le Monastère; après ce terme, s'il perséveroit dans son dessein, le Supérieur le menoit dans l'Eglise, & lui tenoit le discours suivant: Nous voici, mon frère, en présence de l'Ange du Seigneur, devant qui il ne faut pas mentir: N'est-ce pas pour éviter le châtiment de quelque faute que vous voulez vous retirer dans cette maison! Ne seroit-ce pas quelque chagrin domestique, quelque dépit amoureux, quelque affaire criminelle qui vous ameneroit parmi nous! Non, mon père, répondoit ordinairement le postulant; ce n'est que pour vaquer à mon salut que je veux quitter le monde & ses vanitez: alors le Supérieur lui donnoit l'habit, & après quelques prières, il lui coupoit une tresse de cheveux qu'il attachoit avec un morceau de cire contre la muraille près de l'Autel.

Il n'y a plus de discipline à présent parmi les Grecs; on reçoit les Religieux fort jeunes, & sur tout dans les couvents, où l'on en voit qui n'ont que dix ou douze ans: ce sont le plus souvent des fils de Papas, à qui l'on montre à lire & à écrire; d'ailleurs ils sont employez aux offices les plus vils, & cela leur tient lieu de noviciat: dans les couvents les plus réguliers, le noviciat se prolonge encore deux ans, après la prise d'habit: ces couvents sont ceux de Monte Santo, de Saint Luc proche Thèbes, d'Arcadi en Candie, de Néamoni à Scio, de Mavromolo sur le Bosphore, des Monastères des Isles des Princes, &c. La vermine incommode fort ces pauvres novices; nous leur apprîmes l'usage de ^b l'herbe aux poux, pour la faire mourir: le Seigneur

^a Delphinium Mastani folio, Staphisagria dictum Inst. rei herb. 428.

gneur y a bien pourveu, la plante est commune dans tout le pays.

Les Caloyers & les autres Ecclesiastiques sont mal propres, leurs cheveux & leur barbe sont tout à fait négligés; car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, & s'appliquent à toutes sortes d'ouvrages, sur tout à labourer la terre & à cultiver la vigne: les frères laïcs sont les plus mal tournez & ressemblient à nos frères donnez: je ne sçai pas comment on les appelle chez les Grecs; ce sont de bons paisans, qui après la mort de leurs femmes, font donation de leurs biens au couvent où ils passent le reste de leur vie à travailler à la terre: tous ces moines ne vivent que de quelques poissons, de légumes, d'olives, de figues séchées: leur réfectoire ne vaut guères mieux que celui de la Trappe, si l'on en excepte le vin; & le plus méchant vin de Grèce vaut incomparablement mieux que le meilleur cidre du Perche. Les étrangers mangent de la viande chez les Caloyers; mais il faut l'y porter; on y trouve ordinairement des olives vertes & salées tout à fait ragoutantes: les olives noires y sont aussi communes & d'un meilleur goût; on les met par couches avec du sel dans de grandes cruches, où elles se conservent sans eau pendant plus d'une année: j'ai essayé d'en faire préparer en Provence de cette manière, mais cela n'a pas réussi.

Toutes les portions sont égales dans les Monastères Grecs; le Supérieur n'est pas mieux nourri que le dernier de la maison, il en est de même pour ce qui regarde les autres besoins de la vie: quand le Supérieur sort de charge, il n'est dépouillé que de son autorité; lorsqu'il est en charge, il n'oseroit en abuser, sur tout par rapport aux châtimens & aux pénitences que mériteroient les fautes de ses Religieux; la moindre sévérité leur feroit quelquefois prendre le turban, au lieu du bonnet de Monte Santo. Les

Προηγούμενος,
Exsuperieur.

pénitences sont donc volontaires dans les cloîtres; on n'y connoît guères la soumission & l'humilité: ces vertus ne sont pratiquées que par les cuisiniers; car ils viennent se prosterner à la porte du réfectoire, pour y recevoir la benediction des Religieux qui en sortent.

Comme il y a trois états de perfection dans la vie monastique chez les Grecs, on distingue aussi les Religieux par trois sortes d'habits; ^a les novices n'ont qu'une simple ^b tunique du plus grossier de tous les draps; les profés ont une ^c tunique plus ample & plus propre: on appelle ^d religieux du petit habit les plus fervens, pour les distinguer de ceux qui vont le train ordinaire: enfin on donne ^e la cuculle & le ^f scapulaire aux plus ^g parfaits, que l'on ne fait pas difficulté de comparer aux Anges: on les enterre avec ces ornemens, car pendant leur vie, ils ne les portent que durant sept jours.

Il y a des endroits dans la Grèce, où les Caloyers sont distinguez en Anacorètes & Ascétiques ou Hermites: les Anacorètes vivent trois ou quatre ensemble dans une maison dépendante du couvent, duquel ils la louent à vie: ils ont leur chapelle, & s'appliquent après leurs prières à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers, & d'autres arbres, qui leur fournissent des fruits pour leur année: ces moines ne diffèrent des conventuels, que parce qu'ils se communiquent moins avec le monde, & qu'ils sont en petit nombre dans leur retraite.

La vie des Ascétiques ou Hermites, est la plus dure de toutes; ce sont des Caloyers reclus, qui se retirent volontairement dans les rochers les plus affreux: ils ne mangent qu'une fois le jour, excepté les jours des Fêtes: à peine leur nourriture suffit-elle pour les empêcher de mourir: les Pacomes & les Macaires n'ont pas vécu plus austèrement: je ne crois pas que sans une vocation bien particulière, il

^a Αεχμηροί.

^b Γάστρις, ή Γάστρις.

^c Μανδύς, Μανδύς, Χιτών, Σχιών.

^d Μικρόχρηστος.

^e Καπερίλιον.

^f Ανάλαβος.

^g Μεγαλόχρηστος.

soit permis à des hommes de mettre leur vie à une telle épreuve ; Dieu veut sans doute que nous la conservions autant que cela dépend de nous, & ces bonnes gens se font mourir à plaisir ; d'un autre côté, ces grandes austérités, jointes à une retraite perpétuelle, leur font bien souvent tourner la cervelle. La plupart des Ascétiques donnent dans des rêveries pitoyables, & bien éloignées de la véritable connoissance de nos devoirs ; peu à peu leur cervelle devient un moule à visions : au reste ces pauvres Hermites ne mandient point ; les moines leur fournissent de temps en temps un peu de biscuit, lequel joint à quelques herbes champêtres, fait tout le soutien de leur vie.

Il s'en faut bien que ^a les Religieuses Grèques ne vivent si austèrement ; la plupart sont des Magdelaines mitigées, qui sur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeunesse : elles se retirent enfin dans des monastères, pour y mener une vie un peu moins scandaleuse, sous les yeux d'une ^b Supérieure qui n'est pas trop sévère.

^a Καλοχρία, Καλοχρία μοναχία, Καλοχρία, Bonne vieille.
Καλοχρία, Καλοχρία μοναχία.
Αδελφαι.

^b Ηγουμένης.

A l'égard des moines Grecs, ils s'adonnent moins à la contemplation que les Ascétiques ; ces moines se levont tous les jours à une heure & demie après minuit, pour prier ensemble : la nuit du Samedi au Dimanche, c'est à une heure précise : les nuits des veilles de l'Ascension, de la Pentecôte, de Saint Jean Baptiste, de Saint Pierre & de Saint Paul, de la Transfiguration du Sauveur, des Fêtes de la Vierge, se passent toutes en prières : ordinairement après l'Office de minuit, les moines se retirent dans leurs cellules & reviennent à l'Eglise sur les cinq heures pour dire Matines, ^c Laudes & Prime que l'on commence au lever du Soleil ; après cela chacun va à son ouvrage : ceux qui restent dans le couvent, reviennent encore à l'Eglise pour dire Tierce & Sexte, & pour assister à la Messe. Au sortir

Τὸ Μεσονύκτιον καὶ Μεσονύκτιον. l'office de matines.

Τὸ Ολοθύσιον καὶ Ολοθύσιον καὶ πνυλαλαίον. Prières qui durent toute la nuit.

^c Ὁ ἕως.

de la Messe, on va dîner au refectoire, où l'on fait la lecture de même que dans nos communautés; on retourne à l'ouvrage après le dîné: à quatre heures on chante Vêpres: on soupe à six: on dit Complies après le souper: à huit heures les moines se couchent.

Outre les jeûnes d'Eglise, les Caloyers en ont trois particuliers; le premier est institué en l'honneur de Saint Dimitre: ce jeûne commence le premier Octobre, & ne finit que le 26 du même mois, ^a jour de la Fête de Saint Dimitre martyrisé à Theffalonique: le second jeûne n'est que de quatorze jours, savoir depuis le premier Septembre, jusques à la Fête de ^b l'Invention de la Croix: le dernier est le jeûne de Saint Michel, il commence le premier Novembre & finit le huit, qui chez les Grecs est le jour de la Fête de ^c Saint Michel, de Saint Gabriel, & de toute la milice celeste. Il y a des Caloyers qui observent les jeûnes de Saint Athanase & de Saint Nicolas Evêque de Myre; le premier commence le 7 Janvier, & ne finit qu'au 18 du même mois: enfin de tous les Chrétiens, les Grecs sont les plus grands jeûneurs après les Armeniens.

Les séculiers mêmes observent quatre Carêmes; le ^d premier dure deux mois, & finit à Pâques; c'est pourquoy ils l'appellent le grand Carême, ou le Carême de Pâques: dans la première ^e semaine de ce Carême, il est permis de manger du fromage, du lait, des poissons, & des œufs: tout cela leur est deffendu pendant les semaines suivantes, ils s'en tiennent aux coquillages, & aux poissons qu'ils croient n'avoir point de sang, comme sont le Polype & les espèces de Séches; ils mangent aussi des œufs salez de certains poissons, & sur tout ceux du ^f Mullet & de ^g l'Esturgeon: on prépare les premiers sur les côtes ^h d'Ephèse, & de ⁱ Milet & les autres sur celles de la mer noire. Les coquillages les plus en usage en Grèce sont la ^l Nacre rouge,

^a Βορτὴ ἡ μεγαλο-
μάρτυρος Διμητρίου.

^b Ἡ ὑψώσις τῆς Σταυ-
ροῦ ἡμετέρας ἡ ζωο-
ποιούσας τῆς σωτηρίας.

^c Τῶν Ταξιάρχων τῶν
ἁγίων Αρχαγγέλων Μι-
χαήλ, τῶν Γαβριήλ,
τῶν ἁγίων λοιπῶν.

^d Μεγάλη τῆς ἁγίας
πεντηκостῆς.

^e Τελευτή τῆς πεντη-
κостῆς, ἡ ἐκ τῆς, ἡ
ῥεῖσας ἡ τροφή.

^f Ὡς τῆς ῥεῖσας ἡ Κε-
φαλὴ, Βουταργός,
ὡς Πουταργός, Κε-
φαλός, Μυγίλ, Μυ-
λετ, Μυγέ
^g Καβύριας Caviar.

^h Αἰαγάλοι.

ⁱ Παλάρια.

^l Πύρα ψάρεα.

les ^a Huitres ordinaires, qui sont tout à fait délicieuses, & ^a *Οριδη ψάει.*
 incomparablement meilleures que les ^b Huitres rouges, ^b *Γαδουρονίδα.*
 dont tout le monde ne s'accommode pas. Les Grecs man-
 gent aussi des ^c yeux de boucs, des moules, des limaçons & ^c *Πικαλίδες, Δέπας.*
 des hérissons de mer. Les Caloyers pendant le Carême ne
 vivent presque que de racines: les gens du monde, outre les
 poissons dont on vient de parler, usent de légumes, de miel,
 & boivent du vin; cette liqueur leur étoit interdite, aussi bien
 que l'huile, comme le remarque Saint Jean Chrysostome.
 On mange du poisson le jour des Rameaux, & le 25 Mars
 jour de ^d l'Annonciation, pourvu que ce jour là ne tombe
 pas dans la Semaine sainte. ^d *Homil. 2. in Gen.
 & Homil. 6. ad
 Popul. Antioch.
 d'Ο' Εὐαγγελιστὴς
 τῆς παραστάσεως.*

Le Jeudi saint les Evêques les plus zélés lavent les pieds
 à douze Papas; la ceremonie étoit autrefois accompagnée ^e *Ο' ἄγιος καὶ ἁγίος
 νεκρῶν.*
 d'une petite exhortation: ils s'en dispensent aujourd'hui.
 Le Vendredy saint, pour célébrer la memoire du saint Se-
 pulchre, deux Papas portent sur leurs épaules en proces-
 sion pendant la nuit, la représentation d'un tombeau, dans
 lequel Jesus-Christ crucifié est peint sur une planche: le
 jour de Pâques, on porte ce tombeau hors de l'Eglise, &
 le Prêtre commence à chanter, *Jesus-Christ est ressuscité,* ^f *Χριστὸς ἀνίσταται.*
il a vaincu la mort & donné la vie à ceux qui étoient dans
le tombeau: on rapporte dans l'Eglise cette représentation
du Saint Sepulchre; on l'encense; on continue l'Office; à
*tous momens le Prêtre & les assistans répètent, *Jesus-Christ**
est ressuscité; ensuite celui qui officie fait trois fois le signe
de la Croix, il baise l'Evangile & l'image de Jésus-Christ:
enfin on tourne la planche de l'autre côté, où Jesus-Christ
est représenté sortant du Sepulchre: le Prêtre le baise en
*redoublant, *Jesus-Christ est ressuscité,* & les assistans en*
font de même, en s'embrassant & en se réconciliant: on tire
même plusieurs coups de pistolet, qui souvent mettent le
feu à la barbe & aux cheveux des Papas: à ce nouveau

bruit tout le monde crie, Jésus-Christ est ressuscité : cette jouissance spirituelle dure non-seulement pendant la semaine de Pâques, mais jusques à la Pentecôte. Dans les rues, au lieu de la formule ordinaire de se saluer, qui est *je vous souhaite longues années de vie* ; on dit simplement, *Jésus-Christ est ressuscité.*

Πολύχρονος.

Τὸ Σαραντάμηνον
ἢ πέντε αὐγούστους
καὶ πέντε σέπτε-
μβριον, ἡ quaran-
taine.

Le second Carême est celui de Noel, & dure quarante jours ; on mange dans ce temps là du poisson, excepté le mercredi & le vendredi ; quelques-uns s'en abstiennent aussi le lundi.

Τεσσαρὰ τῶ ἁγίων
Ἀποστόλων Πέτρος καὶ
Παῦλος.

Le troisième Carême porte le nom des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul : il commence la première semaine de la Pentecôte, & finit le jour de Saint Pierre ; ainsi il est plus ou moins long, suivant que la Pâque est plus ou moins avancée. Durant ce Carême il est permis de manger du poisson, mais point de laitage : il est même défendu de manger de la viande, si la Fête des Apôtres se trouve un jour maigre.

Ἡ Τεσσαρὰ τῶ
Θειῶν Περὶ τῶ
παρθένου.

Le dernier Carême commence le premier jour du mois d'Aoust, & finit à la Fête de l'Assomption ; c'est pour cela qu'il s'appelle *le Carême de la Vierge* : l'usage du poisson en est interdit, si ce n'est le sixième du même mois, jour de la Transfiguration du Sauveur ; les autres jours on s'en tient aux coquillages & aux legumes : pendant tous ces Carêmes les moines ne vivent aussi que de legumes, de fruits secs, & ne boivent que de l'eau.

Ἡ Μεταμόρφωσις τοῦ
Σωτῆρος.

Ἡ ἡμέρα καὶ τῶ
πεντα.

Le reste de l'année les Grecs font maigre le mercredi & le vendredi ; le mercredi, disent-ils, parceque ce jour-là Judas prît de l'argent des Juifs pour trahir le Seigneur ; le vendredi, parce qu'il fut crucifié à pareil jour. Si la Fête de Noel tombe sur un mercredi ou sur un vendredi, les séculiers sont gras & les moines sont dispensés du jeûne. Les Grecs sont fort scandalisés que l'on jeûne le samedi

1

1

1

dans l'Eglise Latine, fondez sur un passage mal entendu de saint Ignace le martyr, qui dit que ceux qui jeûnent le samedi, crucifient de nouveau le Seigneur.

Ἐπιστολὴς ἱαν.
Ignat. Epist. v. ad
Philippenses.

Les gens du monde mangent de la viande depuis Noel jusques au quatrième Janvier : le 5 Janvier veille des Roys, ils jeûnent, parce qu'ils croient que Jésus-Christ a été baptisé le 6 de ce mois ; c'est pour cette raison que les Evêques ou leurs grands Vicaires font ce jour-là sur le

Ce jeûne s'appelle,
Παραμυση.

soir l'eau benite pour toute l'année ; on la boit & on en asperge les maisons, si elle ne suffit pas, on en fait de nouvelle : lors qu'elle manque, chacun en porte un pot chez soi ; mais on n'y met point de sel, & ils trouvent fort à redire que nous en mettions dans la nôtre : les Papes vont répandre leur eau benite chez tous les particuliers. Le jour de l'Epiphanie on fait aussi de l'eau benite le matin à la messe ; elle sert à donner à boire aux penitens à qui on a retranché la communion, à bénir les Eglises prophanées, à exorciser les possédez. Ce jour-là on bénit les fontaines, les puits & même la mer : cette benediction est solennelle & lucrative pour les ministres, qui pour frapper l'imagination des peuples jettent dans toutes ces eaux de petites croix de bois avant que d'aller dire la Messe. Nous la vîmes faire à Mycone par un Evêque délégué de celui de l'Isle de Ti-

Ἡ μεγάλη Ἀγίασμα καὶ μίγμα Ἀγίασμος.
Ἡ ὀμίνος Ἀγίασμος.
Ἀγίασμα πρὸς,
Βένιτις.

le, il marcha à la procession en habits pontificaux, avec son grand voile sur la tête, & son bâton pastoral.

Ἡ Ἀγίασμα ἡ ὁμίνος, Ἡ Ἐπιφανία, Ἡ ἀπὸς, ὁμίνος.

Les Grecs jeûnent encore le 14 Décembre en l'honneur de l'Invention de la Croix : ils jeûnent aussi la veille de saint Jean Baptiste, & durant ces jeûnes ils s'abstiennent de poisson & ne vivent presque que de legumes, de même que le Lundi de la Pentecôte : ce jour-là est destiné pour prier sur le soir en commun le Seigneur d'envoyer son Saint Esprit sur les fidèles : ils se dedommagent de ce dernier jeûne, le mercredi & le vendredi suivant, car ils reviennent

Ἀπὸς Καμήλας καὶ Καμήλας καὶ καὶ Δελφίνου.

au gras en jouissance de la descente du Saint Esprit : en un mot la devotion des Grecs ne consiste presque qu'à observer les jeûnes regulierement.

Jé vous avoue, Monseigneur, que j'aurois été un fort mauvais Grec, sur tout si les voyageurs n'avoient pas été dispensés de la loy du jeûne, & certainement ils ne le sont pas en ce pays là : les enfans, les vieillards, les femmes grosses, les malades, n'en sont pas exempts : ils s'embarrassent beaucoup moins de la pratique des vertus chretiennes ; il est vrai que c'est moins leur faute que celle de leurs pasteurs, qui quoi qu'en plus grand nombre que dans les autres pays de la Chretienté, ne remplissent pas les devoirs de leur ministère : on voit en Grèce dix ou douze moines ou Papas contre un séculier.

Kadi ou Kadi, Juge.

C'est sans doute la grande quantité de ces gens d'Eglise qui a tant fait multiplier les Chapelles en Grèce : on en bâtit tous les jours de nouvelles, quoi qu'il faille en acheter la permission du Cadi : il est même deffendu de relever celles qui sont tombées ou brûlées qu'après avoir payé les droits de cet officier. Chaque Papas croit être en droit de posséder une Chapelle, de même qu'il a celui d'épouser une femme. La plupart de ces Prêtres ne sont pas bien aises de celebrer dans l'Eglise d'un autre, & c'est peut-être la seule chose où ils se montrent scrupuleux ; une pareille celebration leur paroît une espèce d'adultère spirituel ; peut-être aussi que cette multiplicité de Chapelles est une suite de l'ancienne coutume qu'on avoit en Grèce d'élever de petits temples aux faux dieux : il est certain que les Grecs ont retenu bien des pratiques du paganisme, entre autres celle de faire danser leurs Saints au son des fifres & des tymbales : on le pratique de même en Provence aux jours de bonnes Fêtes.

Comme les anciens Grecs avoient fourni des dieux & des

déeses à toute la terre, suivant la remarque de saint Augustin, il falloit bien par honneur qu'ils leur élevassent des temples chez eux ; ces temples étoient petits, magnifiques, ornez de colonnes, d'architraves, de frontons, dont le travail étoit encore bien plus estimable que le marbre : ce marbre sortoit si beau des mains des Phidias, des Scopas, des Praxitèles, qu'il devint l'objet de l'adoration des peuples : éblouis par la majesté de leurs dieux de pierre ou de bronze, ils n'en pouvoient le plus souvent soutenir l'éclat. On a vu des villes entières dans leurs folles préventions, s'imaginer de voir changer le visage de leurs idoles ; c'est ainsi que parle Pline des statues de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephèse : on découvre encore la situation de plusieurs de ces temples par des morceaux de colonnes dispersez au milieu des champs. Les Grecs ont été fort heureux de substituer des Eglises à ces anciens édifices.

Lib. 3. de Civit. Dei.

Hist. nat. lib. 3. cap. 5.

Ces Eglises sont presentement fort mal bâties & fort pauvres ; mais on y adore Jésus-Christ, au lieu des fausses divinitez, qui ont fait pendant si long temps l'objet du culte de leurs ancêtres. Excepté sainte Sophie de Constantinople, on n'a guères vu parmi eux de grandes Eglises, pas même dans le temps le plus florissant de leur Empire. Quelques anciennes Eglises, qui subsistent aujourd'hui, ont deux nefs, couvertes en dos d'âne ou en berceau ; & le clocher, qui est fort inutile puisqu'il est dégarni de cloches, est placé au milieu des deux toits sur le frontispice : tous ces bâtimens sont presque sur le même modèle, la plupart en croix grèque, c'est à dire quarrée ; les Grecs ont conservé l'ancien usage des dômes, qu'ils n'exécutent pas mal : le chœur de leurs Eglises regarde toujours le levant ; & lorsqu'ils prient, ils se tournent aussi de ce côté là : leur prière ordinaire, après les signes de croix réi-

Κίριε ἰλήσθι, Κίριε
 ἰησοῦ Χριστέ ἰλήσθι
 ἡμῶν τὴν ἁμαρτωλίαν.

terez, est de répéter souvent, *Seigneur ayez pitié de nous, Jesus-Christ pardonnez-nous.*

^a Συναφολέ.

^b Τυρόρος.

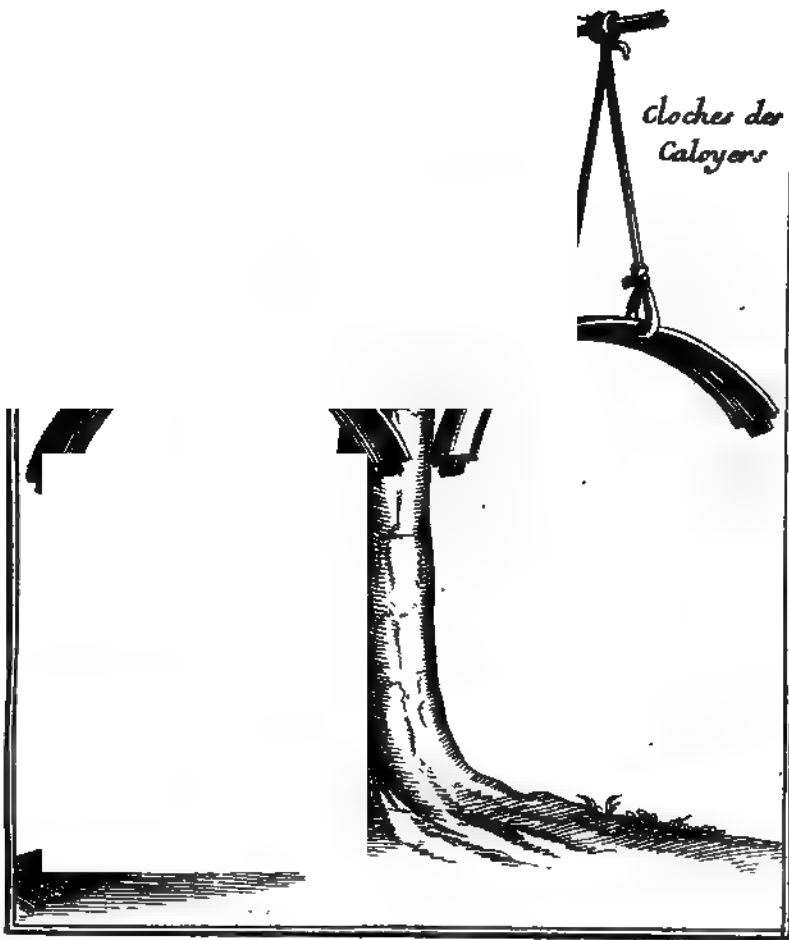
^c Λαμπροδέρας π;

Καθηλέτης.

^d Εἰς, Ἀρσεν π;
 Ἀρσεν.

On est trop attentif dans l'Eglise gréque aux loix de la nature, pour ne pas interdire en certains temps aux femmes l'entrée des Eglises; on les oblige de rester à la porte; & comme si leur souffle étoit empoisonné, il ne leur est pas permis dans cet état de communier, ni de baiser les images: on n'est pas si scrupuleux dans les monastères où l'on entretient des femmes pour blanchir les moines. Les images de leurs Eglises sont toutes plattes, & l'on n'y voit aucune sculpture, si ce n'est quelque cizeleure légère. Dans les grandes Eglises, il y a des ^a sacristains, des ^b portiers, des ^c marguilliers: autrefois il y avoit une ^d chaire destinée pour le prédicateur; on n'en voit guère aujourd'hui, parceque la mode de prêcher s'est abolie; si quelque Papas s'en mêle, il s'en aquite tres-mal, & ce n'est que dans la vue de gagner les deux écus que l'on donne pour le sermon, qui ne les vaut pas: il est honteux d'entendre ces prêtres distiller, pour ainsi dire, pendant demi heure une vingtaine de paroles fort mal arrangées, où le plus souvent le Curé n'entend rien, non plus que les parroissiens.

Les monastères sont bâtis d'une manière uniforme: l'Eglise est toujours au milieu de la cour, enforte que les cellules sont autour de ce bâtiment: ces gens là ne varient pas dans leur goût comme nous, ce qui n'est pas toujours louable, puisque le changement peut être avantageux pour perfectionner les arts: on voit bien par les anciens clochers des monastères, que les Grecs ne se sont jamais servis que de petites cloches: depuis que les Turcs leur en ont deffendu l'usage, ils suspendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer, semblables à ces bandes dont les roues des charettes sont revêtues, courbes, épaisses d'environ demi pouce sur trois ou quatre pouces de largeur,



percées de quelques trous dans leur longueur; on carrillonne sur ces lames avec de petits marteaux de fer, pour avertir les Caloyers de venir à l'Eglise. Ils ont une autre sorte de carrillon, qu'ils tâchent de faire accorder avec celui de ces lames de fer : on tient d'une main une ^a latte de bois, large d'environ quatre ou cinq pouces, sur laquelle on bat avec un maillet de bois; jugez de la symphonie : celle qu'ils font à table les jours de réjouissance n'est guères plus agréable; ils font tinter une tasse de cuivre en frappant dessus de temps en temps avec le manche d'un couteau, tandis que les moines chantent du nez comme nos Capucins.

^a Το Σήμαντρος ή Σημαντηλός.

Pour ce qui est de l'exterieur de la religion, il faut convenir qu'il est encore assez réglé chez les Grecs : leurs ceremonies sont belles, & c'est tout; ne leur demandez pas raison de leur foy, car ils sont tres mal instruits. Il ne faut pas non plus chercher chez eux ces anciennes Eglises si régulières, que leurs historiens ont décrites, & qui étoient divisées en trois parties, sçavoir le vestibule ou l'avant nef, la nef, & le sanctuaire : il ne reste plus aujourd'hui que ces deux dernières parties. ^b Le vestibule étoit la première pièce qu'on trouvoit en entrant dans l'Eglise : c'étoit proprement un retranchement séparé par une muraille ou cloison de la hauteur d'un homme. Ce lieu étoit destiné pour le ^c Baptistaire, pour ceux qui étoient condamnés à faire pénitence, pour les ^d Catechumènes, & pour les ^e Energumènes. On avoit pratiqué deux de ces vestibules à l'entrée de l'Eglise de sainte Sophie de Constantinople.

^b Νάβος ή Πείρας.

^c Βαπτιστήριον.

^d Κατηχούμενος, qui se fait instruire :

^e Κατηχίω, disco.

^e Ενεργούμενος, possédé, Ενεργίω, ago.

De cette avant nef, on entroit dans ^f la nef, par trois portes, dont la principale s'appelloit la ^g porte Royale : la nef est encore à present la plus grande partie des Eglises grecques : on s'y tient debout ou assis dans des chaises adossées contre le mur, de maniere qu'il semble que l'on soit debout. ^h Le siège du Patriarche est tout au haut dans les E-

^f Ναός.

^g Πύλη βασιλική ή βασιλειά.

^h Θρόνος.

glises patriarcales : ceux des autres métropolitains sont au dessous : les lecteurs, les chantres, les petits clercs se mettent vis-à-vis ; & le ^a pupitre sur lequel on lit l'écriture, y est aussi. La nef est séparée du sanctuaire, par une ^b cloison peinte & dorée, élevée du bas jusques au haut : elle a trois portes, on appelle celle du milieu la ^c porte Sainte, laquelle ne s'ouvre que pendant les offices solennels, & à la messe lorsque le diacre sort pour aller lire l'évangile ; ou quand le prêtre porte les espèces pour aller consacrer, ou enfin lorsqu'il vient s'y placer pour donner la communion.

^d Le sanctuaire est la partie de l'Eglise la plus élevée, terminée dans le fond par un ^e demi-cintre. On y celebre les Saints mystères, c'est pourquoi il n'y entre que les ministres du Seigneur, le Patriarche, les Archevêques, les Evêques, les prêtres & les diacres ; les Empereurs Grecs n'y avoient point de place, & se mettoient dans la nef. On dresse trois autels dans le sanctuaire : ^f la sainte table est au milieu, & l'on y met la croix & le livre des évangiles. Cet autel étoit autrefois couvert par une espèce de ^g dais ou pavillon : ^h l'autel à main gauche en entrant dans le sanctuaire n'est pas si grand que la sainte table : on y repose le pain que l'on doit consacrer. ⁱ Le troisième autel est à droite destiné pour les vases sacrez, les livres & les habits sacerdotaux : les diacres & les soudiacres se tiennent près de cet autel, qui est de la même grandeur & forme que celui où l'on met le pain à consacrer.

Le prêtre qui est sur le point de dire la messe, commence par faire trois ¹ signes de-croix, en l'honneur de la sainte Trinité : il porte d'abord sa main au front, puis à l'épaule droite, ensuite à la gauche ; & finit par une profonde inclination, à chaque signe de croix.

Il se revest d'abord d'une espèce ^a d'aube de brocard de soye, ou de quelque autre étoffe assez riche ; car les

^a Αυτολόγιον.

^b Είρηνοσάσιον.

^c Πύλη ἁγία.

^d Θυσιαστήριον τῆς ἱερᾶς τέλει τῆς ἁγίας Βίβλου τῆς ἁγίας ἁγίας.

^e Ἀψὶς τῆς Κρίσεως.

^f Ἀγία, ἱερὰ, ἁγία τῆς ἁγίας τῆς ἁγίας.

^g Κιβώριον.

^h Πρυθίον.

ⁱ Τρίτον τῶν ἁγίων λαϊκῶν τῶν Διοκονιστῶν.

¹ Στοιβαριστὶς τῆς Πρυθίου.

^a Στοιβαριστὶς τῆς Στοιβαριστῆς, ποitrine : l'aube s'appelle aussi, ποitrine.

Grècs n'épargnent rien pour avoir de beaux ornemens : 2. il met une ^a étole : 3. une ^b ceinture large & aplatie en ruban : 4. ^c des bouts de manche de brocard assez semblables à nos amadis ; mais plus longs : 5. ^d une pièce de brocard quarrée, large d'environ sept ou huit pouces, attachée par un des coins à sa ceinture du côté droit : 6. ^e une chape de brocard, ouverte seulement par en haut, & que le prêtre retrouffe sur ses bras : on applique sur cette chape avec une épingle entre les deux épaules, un petit ^f quarré de brocard large de trois doigts, posé en lozange. Toutes ces pièces sont assez bien représentées dans notre planche, excepté le quarré de brocard, qui au lieu de tomber sur la cuisse droite, se trouve sur la gauche, parcequ'on a calqué sur le dessein où cette pièce étoit à droite. Les pauvres Papas font tous ces ornemens de toile.

^a Περικλάς ἢ Ἐπερικλάς.
^b Πιερζώνια.
^c Υπομνητήριον ἢ Ἐπιμνητήριον.
^d Υποχρῆστος ἢ Τὸ ὑποχρῆστος.
^e Τὸ Φιλάριον, Φαίριον, Φαράριον, Φαίριον, Φαλάριον.
^f Πόλιον.

Le prêtre étant habillé, travaille à la préparation du pain & du vin auprès du petit autel qui est à gauche, au lieu duquel dans les chapelles ordinaires on se sert d'un trou pratiqué dans la muraille : il en tire le pain destiné pour le sacrifice. ^b Ce pain est de pâte de froment levée, & sur laquelle on a imprimé avec un ^b moule de bois, avant que de la mettre au four, les caractères suivans,

^a Περικλάς.
^b Σφραγίδα.

qui signifient *Jesus-Christ est vainqueur* :



Ἰησοῦς Χριστὸς Νικῶν.

s'il ne se trouve pas de pain marqué, le

Papas trace ces mêmes caractères sur un pain ordinaire avec la pointe d'un cou-

teau : ensuite il coupe en quarré la pièce de croute sur laquelle ils se trouvent. Il doit pour cela se servir d'un couteau qui ait la figure d'une lance, pour représenter celle dont on perça le côté du Seigneur.

^a Λύρα.

Ce morceau étant mis dans le bassin, il verse le vin & l'eau dans le calice : il enleve ensuite un morceau de la croute du même pain, qu'il taille en triangle long d'envi-

ron un pouce, & beaucoup plus petit que la grande pièce des caractères. Il offre alors le sacrifice au Seigneur au nom de la vierge.

Il prend avec la pointe de son couteau une parcelle de croûte, grosse comme une lentille, pour saint Jean Baptiste, dont il prononce le nom, & fait de même en enlevant les parcelles suivantes; c'est à dire, qu'à l'occasion de chaque parcelle, il prononce les noms accoutumez.

Une autre parcelle pour les Prophetes Moysé, Aaron, Helie, Elisée, David.

Il fait la même chose pour saint Pierre, pour saint Paul, & pour les autres Apôtres.

Pour les saints Pères & Docteurs, saint Basile, saint Gregoire, saint Jean Chrysostome, saint Athanase, saint Cyrille, saint Nicolas Evêque de Myre.

Pour les premiers martyrs, saint Estienne, saint George, saint Dimitre, saint Theodore.

Pour les Hermites, saint Antoine, saint Euthyme, saint Saba, saint Onuphre, saint Arsene, saint Athanase du mont Athos.

Pour saint Cosme, saint Damien, saint Pantaleon, saint Hermolaus.

Pour saint Joachim, sainte Anne, & pour le saint en l'honneur duquel on fait dire la Messe.

Pour la personne qui fait dire la Messe.

Pour les Patriarches & pour les Princes chrétiens.

Il enleve de la même croûte autant de parcelles qu'il recommande de personnes à Dieu.

Il en fait de même en recommandant les morts.

Enfin il met une croix ^ad'argent ou d'étain sur ^ble bassin où sont toutes les parties du pain à consacrer: cette croix empêche que ^cle voile dont il le couvre, ne porte sur ces parcelles. Apres avoir posé le bassin au pied du calice

^a Ο Αργύρεος.

^b Ο Ἄγιος Δίσκος.

^c Τὸ Δικτυώδες.

où sont le vin & l'eau, il les laisse sur ce petit autel & s'en va au grand pour commencer la messe ; mais il vient prendre le bassin & le calice dans le temps de la consécration ; alors il les porte sur le grand autel, passant par la petite porte qui est à gauche , & rentre dans le sanctuaire par celle du milieu. Par une ignorance inexcusable, les Grecs adorent dans ce passage le pain & le vin, qui ne sont pas encore consacrés ; au lieu que dans le temps de la consécration, ils éteignent les cierges, & ne pensent plus à ce saint Mystère. C'est peut-être la suite d'une hérésie de Marc d'Ephèse, qui enseignoit que la consécration se faisoit par les prières du prêtre , & non pas en vertu des paroles sacramentelles. Quoiqu'il en soit, ce pauvre peuple mal instruit témoigne beaucoup plus de dévotion & de respect avant qu'après la consécration. Le prêtre ayant remis le calice & le bassin sur le grand autel, rompt en croix le plus gros morceau de croûte, & met les quatre parties dans le calice avec toutes les parcelles, il y verse un peu d'eau chaude, en disant les paroles sacramentelles : s'il n'y a pas de communians, le Papas consume tout ce qui est dans le bassin & dans le calice ; s'il y a des communians, il leur en donne une cuillerée : *approchez-vous*, dit le prêtre, en se présentant à la porte du sanctuaire : *approchez-vous avec la crainte de Dieu, la foy, & la charité.*

Ἀγνιστία, φα-
χίο panis.

Θεὸν καὶ ζῆλον.

Μὲν φέροντες
πίστεως καὶ ἀγάπης
σεβόμενοι.

Ceux qui doivent communier, s'y préparent par des ^a signes de croix réiterez coup sur coup, & accompagnez de profondes inclinations. ^b L'adoration & la ^c pénitence chez les Grecs diffèrent en ce que dans l'adoration, ils ne font que des inclinations de la moitié du corps, entrecoupées par plusieurs signes de croix ; au lieu que dans la pénitence, outre les inclinations & les signes de croix, ils se mettent à genoux & baissent la terre. Pour faire le signe de croix régulièrement, ils joignent les trois premiers doigts de la

Η' Ἐξομολογία.
^a Στοιβάμα.

^b Προσκύνημα.
^c Μετάνοια.

Ἄγιος ὁ Θεός, Ἄγιος
 ἰσχυρός, Ἄγιος ἀθά-
 νατος, ἐλίσσων ἡμᾶς,
 cette prière s'appelle
 τὸ τεύχος.

main droite, pour marquer qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes. Ils portent cette main au front, ensuite à l'épaule droite, puis à la gauche, en prononçant ces paroles ; *Dieu saint , Dieu saint & fort ; Dieu saint & immortel, ayez pitié de nous.*

Ἄσβε, Ἄσβε
 καὶ Κονίαρε.

Le Papas met le rituel sur la tête du communiant, & dit les prières pour le pardon des pechez ; tandis que le communiant dit tout bas : *Je crois Seigneur, & je confesse que tu es véritablement le fils du Dieu vivant ; qui es venu au monde pour sauver les pecheurs, dont je suis le plus grand.* Le Papas qui lui donne avec une cuillier le pain & le vin consacrez, prononce ces paroles. *Un tel....* en l'appellant par son nom de baptême, *serviteur de Dieu, reçois le précieux & le très saint corps & sang de notre Seigneur Jesus-Christ, pour la remission de tes pechez & pour la vie éternelle.*

L'ancienne maniere de communier des Grecs, étoit un peu différente de celle d'aujourd'hui : le pénitent s'étant avancé à la porte du sanctuaire, se prosternoit & adoroit Dieu, ayant la face tournée vers l'orient : après quoi se tournant vers le couchant, il adressoit ces paroles aux assistants : *Pardonnons-nous mes freres : nous avons peché par nos actions & par nos paroles : les assistants répondoient, Dieu nous pardonnera, mes freres.* Il faisoit la même cérémonie du côté du midi & du nord. Ensuite s'approchant du prêtre, il disoit ces belles paroles : *Seigneur, je ne vous donnerai pas le baiser de Judas ; mais je confesserai votre foi à l'exemple du bon larron : Souvenez-vous Seigneur, de votre serviteur, lors que vous viendrez dans votre royaume.* Le prêtre le communioit, en disant : *Le serviteur de Dieu reçoit la communion, Au nom du Pere, du Fils, & du saint Esprit, pour la remission de ses pechez. Ainsi soit-il.*

On ne porte pas avec assez de respect le saint Sacrement

ment aux malades ; les espèces consacrées sont dans une boeste de bois, que l'on tient dans un sac de toile suspendu dans le Sanctuaire des grandes Eglises, où il y a une lampe qui brûle jour & nuit : ce sac est derrière la porte des Eglises ordinaires ; le prêtre le prend sous le bras & s'en va seul chez le malade.

• Μάρτυρας, ὃ τὸ Ἀποφύειον.

Ce qui reste du pain d'où le prêtre a tiré les parcelles pour consacrer, est coupé en petits morceaux, & distribué aux fideles, sous le nom de pain benit. Celui ou celle qui pêttrit le pain destiné pour consacrer, doit être pur, c'est à dire qu'il ne faut pas qu'il ait connu sa femme, ni la femme son mari, la veille du jour que le pain doit être fait. Voilà ce qui regarde la Messe & la communion des Grecs.

Α' ὡς δὲ ποὶ quasi ὁ ἄπο ἡμῶν τι.

A l'égard de la confession, elle se pratiquoit chez eux d'une manière édifiante, avant la décadence de leur Eglise. Le prêtre commençoit par cet avis si salutaire : *Voici l'Ange du Seigneur qui est à nos côtes, pour entendre de votre propre bouche la confession de vos pechez : gardez-vous bien d'en cacher aucun par honte ni par aucun autre motif.* Après la déclaration de ses pechez, il l'exhortoit encore une fois à ne rien celer, à faire des actes de contrition : il lui imposoit une pénitence, & lui donnoit l'absolution en ces termes : *Par le pouvoir que Jesus-Christ a donné à ses Apôtres, lors qu'il leur dit, Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans les cieux : par ce même pouvoir que les Apôtres ont communiqué aux Evêques, & que j'ai reçu de celui qui m'a donné la prêtrise, tu es absous de tes pechez, par le Pere, par le Fils, & par le Saint Esprit, Ainsi soit-il : Tu recevras parmi les justes l'heritage qui est dû à tes œuvres.*

LA CONFESSION.
Η' Μετάνοια.

Aujourd'hui ces malheureux Papas qui font l'office de Confesseurs, ne savent pas seulement la forme de l'absolution : si un pénitent s'accuse d'avoir volé, ils demandent

• Πρὸς ἀπομνηστὴν Πάτρι.

d'abord si c'est à un homme du pays, ou à un franc; si le pénitent répond que c'est à un franc; il n'y a point de peché dit le Papas, pourveu que nous partagions le butin. La confession chez les Grecs modernes, n'est proprement que l'exaction de la taxe que les prêtres ont imposée volontairement sur chaque peché, eu égard aux facultez des personnes qui s'en accusent. Les moines de Monte Santo courent toute la Grèce, & même la Moscovie durant l'Avent & le Carême, pour vendre leur * huile; car les Curez ne se mêlent guères de confesser: ces moines donc vont dans les maisons entendre les confessions, & donnent l'extrême-onction aux personnes qui se portent parfaitement bien; ils oignent l'épine du dos du pénitent pour chaque peché qu'il déclare, bien entendu qu'ils ne perdent ni leur huile, ni leur peine; la moindre onction est d'un écu: celle qui se fait pour le peché de la chair est la plus chère, & comme ce peché est le plus commun, jugez de la maltote: ceux qui appliquent cette onction le plus régulièrement se servent d'huile sacrée, & prononcent à chaque fois les paroles du Pseaume 123. *Le filet a été brisé, & nous avons été délivrez.*

* Ἐλαιὸν ἄγιον, quo
fideles ad depellen-
dos morbos ute-
bantur. Vide Vi-
tam S. Pachom-
iani. 30. & vitam
S. Eusebii. n. 47.
On l'appelloit aussi
Ἐλαιὸν τῶν ἁγίων
ἐσθ, parcequ'en la
donnans on y jectois
un morceau de la
vraye croix.

Ἡ πύλις συντελέσθαι,
ἢ ἡμεῖς ἐρρέσθαι.
Laqueus contritus
est. & nos liberati
sumus, &c.

LE BAPTÊME.
Τὸ βάπτισμα.
Ἀ' ἁγίαι, Ba-
ptistere.

Ἀνδρῶν.

Pour continuer à décrire la pratique des autres Sacre-
mens chez les Grecs, vous me permettrez M^{gr}, de vous
faire souvenir que le Baptême se fait par immersion par-
mi eux; on la réitére trois fois, en plongeant à chaque fois
dans l'eau tout le corps de l'enfant, que le Curé tient par
dessous les bras. A la première immersion il prononce
en sa langue des paroles qui signifient: *Un tel..... servi-
teur de Dieu est baptisé Au nom du Pere, maintenant, pour
toujours, & dans les siècles des siècles.* A la seconde im-
mersion il dit, *Un tel..... serviteur de Dieu est baptisé Au
nom du Fils, &c.* à la troisième c'est *Au nom du Saint Es-
prit.* Le^b Parrain répond à chaque fois, *Ainsi soit-il.* Les

parens ne présentent ordinairement l'enfant que huit jours après sa naissance ; le jour du Baptême, ils prennent le soin de faire chauffer de l'eau, & d'y jeter quelques fleurs de bonne odeur : après que le Papas l'a soufflée & benie, en y versant de l'huile sacrée, dont on oint si fort le corps de l'enfant, qu'elle ne donne presque aucune prise à l'eau, on jette dans un creux qui est sous l'Autel, celle qui a servi à cette cérémonie. Les Grecs sont si persuadés que l'effusion de l'eau qui se fait sur la tête des enfans parmi nous, ne suffit pas pour le Baptême, qu'ils font souvent rebaptiser les Latins qui passent dans leur rite.

Après avoir baptisé les enfans, & recité quelques prières, on leur donne la Confirmation : *Voicy le sceau du don du Saint Esprit*, dit le Curé, en lui appliquant le saint Crème sur le front, sur les yeux, aux narines, à la bouche, aux oreilles, à la poitrine, aux mains & aux pieds : on leur donne ensuite la communion, quoiqu'ils rejettent souvent la moitié du pain & du vin consacrez, qu'on leur met dans la bouche. Sept jours après le Baptême, on porte les enfans à l'Eglise pour y faire l'ablution ; le Curé recitant les oraisons marquées dans le Rituel, non seulement lave la chemise de l'enfant, mais avec une éponge neuve ou un lin-
LA CONFIRMATION.
Tὸ Μύρον τῆς ἁγίας.
Τὸ Σέσαρον.

Les Grecs confèrent plus souvent l'Extrême-onction aux personnes en santé qu'aux malades, comme nous venons de dire ; ordinairement ils ne graissent que le front, les joues, le menton & les mains du malade avec de l'huile commune qui n'a pas été bénie ; ensuite ils barbouillent avec la même liqueur toutes les chambres de la maison, en recitant des oraisons, & tracent avec la même huile de

L'EXTRÊME-ONCTION.
Tὸ Ἐσχίλαρον.

*O spiritualis et potestatis res divina.
Qui habitas in adjutorio Altissimi,
Ecce.*
Alti. Agnus Dei.

grandes croix sur les murailles & sur les portes, tandis qu'on chante le Pseaume 90.

On ne donne pas chez eux la^a prêtrise aux diacres sur la sainteté de leur vie, ni sur les marques d'une certaine capacité ; on s'en rapporte entièrement à la voix publique, moins sûre bien souvent que la recherche exacte de la vie & des mœurs & que l'examen de la doctrine des personnes qui se présentent. On ne consulte plus les anciens canons pour l'âge & pour l'interstice qu'il faut garder entre les Ordres ; l'Evêque les confère en trois ou quatre jours tout de suite : en un mot tout diacre est reçu prêtre, même à 15. ans, pourvu qu'il ait de l'argent & point d'ennemi déclaré. L'Evêque demande tout haut dans l'Eglise aux assistans, s'ils jugent le diacre présent digne de la prêtrise : s'ils crient tous, qu'il en est digne, comme cela arrive presque toujours, on procède à son sacre ; s'il se trouve au contraire un seul opposant, le voilà diffamé pour cette fois ; il faut qu'il apaise son ennemi par argent ou par des soumissions : on le reçoit d'ordinaire à une seconde ou à une troisième présentation : on en voit quelques-uns pourtant qui se consomment en frais & n'y parviennent jamais. Les Grecs sont fort vindicatifs, & la haine des familles ne se rachette pas toujours chez eux par argent ; ils ne se pardonnent pas même entre parens.

Alti. Alti.

Alti. Alti.

LE MARIAGE.
O. Gégé.

Les cérémonies du mariage nous amusèrent agréablement un jour à Mycone ; nous accompagnâmes les parties à l'Eglise avec leur parrain & leur marraine ; il leur est même permis d'en choisir trois ou quatre, & cela se pratique principalement lorsque la mariée est l'aînée de la maison : je n'ai scû apprendre par quelle raison elle est la plus avantagee de la famille : car un père qui a dix mille écus, par exemple, en donne cinq mille à sa fille aînée ; le reste est partagé entre ses autres enfans, y en eût-il une douzaine.



Après que le Papas eut reçu la compagnie à la porte de l'Eglise, il exigea le consentement des parties, & mit sur leur tête à chacun une couronne de branches de vigne, τὰ Σπφινάμω. garnie de rubans & de dentelles; il prit ensuite deux anneaux qui étoient sur l'autel & les mit à leurs doigts; sçavoir l'anneau d'or au doigt du garçon, l'anneau d'argent au doigt de la fille, disant, *Un tel..... serviteur de Dieu épouse une telle..... Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, presentement & toujours, & dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.* Il changea plus de trente fois les anneaux des doigts des uns aux autres; mettant celui de l'épouse au doigt de l'époux, il disoit, *Une telle..... servante de Dieu épouse un tel..... &c.* enfin il changea encore plusieurs fois ces anneaux, & laissa l'anneau d'or à l'époux, & la bague d'argent à l'épouse. Jusques-là nous n'avions pas à nous plaindre; mais il nous parut fort extraordinaire que le parrain & la marraine s'amussent aussi longtemps qu'avoit fait le Papas au même changement d'anneaux; jugez de la longueur de cette cérémonie quand il y a quatre parrains & autant de marraines: celui & celle qui étoient en fonction ce jour là, relevoient les couronnes à trois ou quatre pouces au dessus de la tête de l'époux & de l'épouse, & firent tous ensemble trois tours en rond, pendant lesquels, les assistans, parens, amis, voisins leur donnoient fort incivilement des coups de poing & quelques coups de pied, suivant je ne sçai quelle ridicule coutume du pays; il n'y eut que nous qui les épargnâmes, & l'on attribua cela à notre impolitesse. Après cette espèce de balet, le Papas coupa de petits morceaux de pain, qu'il mit dans une écuelle avec du vin; il en mangea le premier, & en donna une cuillerée au marié, & une autre à la mariée; le parrain, la marraine & les assistans en tâterent aussi: nous aurions commis une grande incivilité, si nous en avions refusé. Ainsi finirent les épousailles; on ne dît point

de Messe, parce que cette cérémonie se fit sur le soir. Le même jour les parens, les amis & les voisins envoyèrent des moutons, de veaux, du gibier & du vin; on fit bonne chère pendant deux mois: cela se pratique aussi après les enterremens, & c'est ce qu'il y a de plus réjouissant parmi les Grecs; car ces enterremens se font d'une manière fort lugubre; nous en fûmes surpris un jour dans l'Isle de Milo: voici comment la chose se passa.

La femme d'un des principaux de la ville, devant le logis duquel nous demeurions, expira deux jours après notre arrivée. A peine eût-elle rendu l'ame que nous entendîmes des cris extraordinaires, qui nous obligèrent à demander ce que c'étoit: on nous assura que suivant l'ancienne coutume de Grèce, les ^a pleureuses faisoient leur devoir auprès de la défunte; il est vrai que ces femmes gagnent bien leur argent, & Horace a eu raison de dire, que ces sortes de gens se tourmentoient plus que les personnes qui pleu- roient naturellement. Ces pleureuses à gage, hurlent & frappent leurs poitrines jusques à s'enfoncer les côtes, tandis que quelques unes de leur troupe chantent des ^b élegies à la louange du mort ou de la morte: car ces sortes de chansons servent pour les deux sexes, & pour toute sorte de morts, de quelque âge & de quelque qualité qu'ils soient. Pendant cette espece de charivari, elles apostrophoient de temps en temps la Dame qui venoit de mourir: la scène nous parut singulière: *Te voilà bienheureuse*, disoient-elles; *tu peux presentement te marier avec un tel.....* & ce tel.... étoit un ancien ami, que la chronique scandaleuse avoit mis sur le compte de la morte: *Nous te recommandons nos parens*, disoit l'une: *Nos baisemains à mon compere tel.....* disoit l'autre, & mille pauvretes semblables: après cela on revenoit aux pleurs; ces pleurs sont des torrens de larmes, accompagnez de sanglots, qui semblent partir du fond du

^a Μαιρολόγοι
αἱ Μαιρολόγοι
Μαῖρος, Farum.
Præfixæ dicuntur
mulieres ad lamen-
tandum mortuum
conductæ, quæ dant
cæteris plangendi
modum. Festus.
Ut qui conducti
plorant in funere
dicunt & faciunt
prope plura dolen-
tibus ex animo.

Horat. de arte
poet.

^b Nænia est carmen
quod in funere lau-
dandi gratia, can-
tatur ad tibiam.
Festus.

Similiter & syno-
dali edicto excom-
municari sunt le-
ctores qui in cis-
dem (funeribus)
musicas & querulas
exagationes edunt,
& pro Epitaphio
Epithalamium ce-
lebrant. Balsamon
in canon. 106. Conc.
Carthag.

cœur: on se déchire la poitrine; on s'arrache les cheveux; on veut mourir avec la morte.

Le convoi commença par deux jeunes payfans, qui portoient chacun une croix de bois, suivis par un Papas revêtu d'une chape blanche, escorté de quelques Papas en étoles de différentes couleurs, mal peignez & mal chauffez; on portoit ensuite le corps de la Dame à découvert, parée à la Grèce de ses habits de nocces, le mari suivoit la biere, soutenu par deux personnes de considération, qui tachoient par bonnes raisons de l'empêcher d'expirer: on disoit pourtant tout bas, que la defunte n'étoit morte que de chagrin: une de ses filles assez grande & bien faite, ses sœurs & quelques parentes marchaient à leur tour, échevelées & appuyées sur les bras de leurs amies: quand la voix leur manquoit ou qu'elles ne sçavoient plus que dire, elles tiroient avec violence les tresses de leurs cheveux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; comme la nature ne sçauroit se démentir long temps, on distingue bien dans ces occasions, celles qui agissent de bonne foy, d'avec celles qui se contrefont: s'il y a un bel habit dans la ville, il paroît ce jour là: les amies & les parentes sont bien aises de se montrer, & ravies d'estre veues avec leurs beaux atours; au lieu que parmi nous tout le monde se met en noir; mais tout cela ne les empêche pas de gémir. Il faut avouer que les Grecs & les Grèques ont le cœur bien tendre: lorsqu'il y a un mort dans un quartier, amis, ennemis, parens, voisins, grands & petits, tout le monde se pique de verser des larmes, & l'on figureroit mal, si l'on ne faisoit au moins semblant d'en répandre.

Le jour de l'enterrement on ne dit point de Messe des morts; le lendemain on commence d'en faire dire quarante à chaque parroisse, à sept sols par Messe. Lorsqu'on fut arrivé à l'Eglise, les Papas dirent tout haut l'Office des

*Spectatum veniunt,
veniunt spectentur
ut ipse. Ovid. lib. i.
de arte amand.*

morts, tandis qu'un petit clerc recitoit des Pseaumes de David au pied de la biere; l'Office étant fini, on distribua à des pauvres à la porte de l'Eglise douze pains & autant de bouteilles de vin; on donna dix gazettes ou sols de Venise à chaque Papas, un écu & demi à l'Evêque qui avoit accompagné le corps; ^a le grand Vicaire, ^b le Thresorier, ^c l'Archiviste, ce sont tous Papas qui occupent les premieres dignitez du Clergé après l'Evêque, receurent le double de ce qu'on avoit donné à ce prelat. Après cette distribution, un des Papas mit sur l'estomac de la morte un morceau de pot cassé, sur lequel on avoit gravé avec la pointe d'un couteau une croix & les caracteres ordinaires INBI. ensuite l'on fit les adieux à la morte; les parens, & sur tout le mari la baisèrent à la bouche; c'est un devoir indispensable, fût-elle morte de la peste; les amis l'embrassèrent; les voisins la saluerent, mais on ne jeta point d'eau benite après l'enterrement: on conduisit le mari jusques à sa maison: au départ du convoy, les pleureuses recommencerent leur exercice, & sur le soir les parens envoyerent de quoi souper au mari, & allerent le consoler en faisant la debauchee avec lui.

^a Οικονόμος.
^b Σκευοφόρος.
^c Καρτοφύλαξ.

Jesus de Nazareth,
 Roy des Juifs.

Κόλυβα, ὡς καὶ Σουδ.
 frumentum co-
 ctum, Σίτος ἰψή-
 ρος.

^d Digitalis Orien-
 talis Sesamum di-
 cta. Inst. rei herb.
 165. La graine de
 cette plante donne
 un bon goût au pain
 & on la mange par
 tout le Levant.

Κόλυβα, ὡς καὶ Σουδ.

Joan. 12. v. 24.

Neuf jours après on envoya le Colyva à l'Eglise, c'est ainsi qu'ils appellent un grand bassin de froment bouilli en grain, garni d'amandes pelées, de raisins secs, de Grenades, de ^d Sefame, & bordé de Basilic ou de quelques autres plantes odoriferantes: le milieu du bassin s'élève en pain de sucre, surmonté d'un bouquet de fleurs artificielles que l'on fait venir de Venise, & l'on range en croix de Malte sur les bords du bassin quelques morceaux de sucre ou de confitures seches: voilà ce que les Grecs appellent l'offrande du Colyva, établie parmi eux, pour faire souvenir les fideles de la resurrection des morts, suivant ces paroles de Jesus-Christ en saint Jean: *En verité, en verité, je vous*
 le

le dis, si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul; mais quand il est mort, il produit beaucoup de fruit. L'origine de ces sortes de ceremonies, ne laisse pas de faire plaisir, & ceux qui les ont instituées étoient remplis de l'Ecriture sainte; on n'ajoute les confitures & les autres fruits, que pour rendre le froment bouilli moins desagréable: le fossoyeur porte sur sa tête le bassin du Colyva, précédé d'une personne qui tient deux gros flambeaux de bois doré, garnis par étages de rubans fort larges, borde d'une dentelle de fil de demipied de hauteur: ce fossoyeur est suivi de trois personnes, l'une porte deux grandes bouteilles de vin, l'autre deux paniers de fruits, la troisième un tapis de Turquie que l'on étend sur le tombeau du mort pour y servir le Colyva & la colation.

Pour l'institution du Colyva, voyez Nicéphore Callist. Hist. Ecclésiast. lib. 10. cap. 12.

Le Papas dit l'Office des morts pendant que l'on porte cette offrande à l'Eglise; il prend ensuite sa bonne part du regale: on donne à boire aux honnêtes gens & les restes sont distribués aux pauvres. Quand l'offrande part du logis, les pleureuses recommencent tout comme au jour de l'enterrement; les parens, les amis, les voisins, font les mêmes grimaces: pour tant de larmes, on ne donne à chaque pleureuse que cinq pains, quatre pots de vin, la moitié d'un fromage, un quartier de mouton, & quinze sols en argent. Les parens sont condamnés par la coutume des lieux à pleurer fort souvent sur le tombeau; pour mieux témoigner leur douleur ils ne changent pas d'habits dans ce temps là, les maris ne se font pas raser, les veuves se laissent manger aux poux: il y a des Isles où l'on pleure continuellement dans les maisons; les maris & les veuves n'entrent pas dans l'Eglise, & ne fréquentent pas les Sacramens pendant qu'ils sont en deuil: quelquefois les Evêques & les Papas sont obligés de les y contraindre sur la menace de l'excommunication, que les Grecs appréhendent plus que le feu: &

l'égard des ceremonies dont on vient de parler, elles varient suivant les lieux : voici celles que nous avons veues pratiquer à Mycone, où nous passâmes un hyver.

Dés qu'une personne a rendu l'ame, on sonne comme l'on fait dans ce pays-ci pour une messe basse : les parens, les amis, les pleureuses font leur complaints autour du corps que l'on porte à l'Eglise peu de temps après, le plus souvent même on n'attend pas qu'il soit froid : on s'en débarrasse sans s'informer s'il est mort d'une maladie de langueur, ou si on l'a cru mort, quoiqu'il fust encore en vie, comme cela est arrivé à quelques apoplectiques, qui n'ont pas laissé d'en revenir. Le convoi s'arrête au milieu de la principale place : on y pleure fort amèrement, au moins en apparence : les Papas disent l'office des morts autour du corps : après quoy on le porte à l'Eglise, où il est inhumé dès que l'on a recité quelques oraisons accompagnées de pleurs, de gemissemens, de sanglots feints ou veritables.

Le lendemain on sonne encore les cloches : on sert un *Colyva* dans la maison, sur un tapis étendu par terre : les parens & les amis se rangent à l'entour : on pleure pendant deux heures, tandis que l'on dit la messe des morts à l'Eglise. Le soir on y porte un autre *Colyva* avec une bouteille de vin : les parens & les enfans du mort qui sont mariez, en envoient autant. Les plats sont distribuez aux Papas, qui recitent l'office : chacun mange & boit comme il l'entend, à condition que l'on pleurera de temps en temps par bienfiance.

Le troisiéme jour au matin on envoie d'autres *Colyvas*, & comme l'on ne dit qu'une messe par jour dans chaque Eglise, les Papas prennent leurs plats, & s'en vont célébrer dans leurs chapelles. Les autres jours jusques au neuf, on dit seulement des messes : le neuviéme jour on

fait la même cérémonie que le troisième.

Le quarantième jour après le décès, à la fin du troisième mois, du sixième, du neuvième & au bout de l'an, on répète la même chose que le troisième jour ; bien entendu que l'on ne manque pas d'y pleurer. Tous les ans les héritiers font porter le Colyva à l'Eglise, le jour du décès de leur pere & de leur mere : c'est pour cette fois que la cérémonie se fait sans lamentation.

Tous les dimanches de la première année du décès & quelquefois même de la seconde, on donne à un pauvre un grand gâteau, du vin, de la viande, & du poisson : le jour de Noel on fait la même charité, de manière qu'on ne voit passer dans les rues que des quartiers de mouton, des bécasses, & des bouteilles de vin. Les Papas en distribuent aux pauvres autant qu'il leur plaît, & font bonne chère du reste : car toutes ces offrandes vont de l'Eglise chez eux. Ainsi ces ministres ecclésiastiques ont plus de bien qu'ils n'en sçauroient consommer, & d'ailleurs indépendamment du casuel de l'Eglise, on les accable d'autres présents. Les héritiers pendant la première année donnent soir & matin aux pauvres, la portion de viande, de pain, de vin & de fruit, que le mort auroit mangée s'il eût vécu.

Nous vîmes une scène bien différente & bien tragique dans la même Isle à l'occasion d'un de ces morts que l'on croit revenir après leur enterrement. Celui dont on va donner l'histoire, étoit un païsan de Mycone naturellement chagrin & quereleux ; c'est une circonstance à remarquer par rapport à pareils sujets : il fut tué à la campagne, on ne sçait par qui, ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyoit la nuit se promener à grands pas, qu'il venoit dans les maisons renverser les meubles, éteindre les lampes, embrasser les gens par derrière, & faire mille petits

* *νρονολακας*.
Βρονολακας, *ν*
Βρονολακας, *ν*
Βρονολακας.
Βρονολακας, Spec-
 tre composé d'un
 corps mort & d'un
 démon. Il y en a
 qui croient que
Βρονολακας signifie
 une charogne.
Βρονος & *Βρονος*,
 c'est ce limon si
 puant qui croît
 au fond des vieux
 fosses, *καρ λανος*
 signifie un fossé.

tours d'espîgle. On ne fit qu'en rire d'abord ; mais l'affaire devint sérieuse lorsque les plus honnêtes gens commencèrent à se plaindre : les Papas même convenoient du fait, & sans doute qu'ils avoient leurs raisons. On ne manqua pas de faire dire des messes : cependant le paysan continuoît sa petite vie, sans se corriger. Après plusieurs assemblées des principaux de la ville, des prêtres & des religieux, on conclut qu'il falloit suivant je ne sçai quel ancien ceremonial, attendre les neuf jours après l'enterrement.

Le dixième jour on dit une messe dans la chapelle où étoit le corps, afin de chasser le démon, que l'on croyoit s'y être renfermé. Ce corps fut déterré après la messe, & l'on se mit en devoir de lui arracher le cœur. Le boucher de la ville assez vieux & fort mal adroit, commença par ouvrir le ventre au lieu de la poitrine : il fouilla long temps dans les entrailles, sans y trouver ce qu'il cherchoit : enfin quelqu'un l'avertit qu'il falloit percer le diafragme. Le cœur fut arraché avec l'admiration de tous les assistans. Le cadavre cependant puoit si fort, qu'on fut obligé de brûler de l'encens ; mais la fumée confondue avec les exhalaisons de cette charogne, ne fit qu'en augmenter la puanteur, & commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens. Leur imagination frappée du spectacle, se remplit de visions. On s'avisa de dire qu'il sortoit une fumée épaisse de ce corps : nous n'osons pas dire que c'étoit celle de l'encens. On ne crioit que *Vroucolacas* dans la chapelle & dans la place qui est au devant : c'est le nom qu'on donne à ces prétendus revenants. Le bruit se répandoit dans les rues comme par mugissemens, & ce nom sembloit être fait pour ébranler la voute de la chapelle. Plusieurs des assistans assuroient que le sang de ce malheureux étoit bien vermeil : le boucher juroit que le corps étoit encore tout chaud ; d'où

l'on concluoit que le mort avoit grand tort de n'être pas bien mort, ou pour mieux dire de s'être laissé ranimer par le diable ; c'est là précisément l'idée qu'ils ont d'un *Vroucolacas*. On faisoit alors retentir ce nom d'une manière étonnante. Il entra dans ce temps là une foule de gens, qui protestèrent tout haut qu'ils s'étoient bien apperceus que ce corps n'étoit pas devenu roide, lorsqu'on le porta de la campagne à l'Eglise pour l'enterrer, & que par conséquent c'étoit un vrai *Vroucolacas* : c'étoit là le refrain.

Je ne doute pas qu'on n'eût soutenu qu'il ne puoit pas, si nous n'eussions été presens, tant ces pauvres gens étoient étourdis du coup, & infatuez du retour des morts. Pour nous qui nous étions placez auprès du cadavre pour faire nos observations plus exactement, nous faillîmes à crever de la grande puanteur qui en sortoit. Quand on nous demanda ce que nous croyions de ce mort, nous répondîmes que nous le croyions tres bien mort ; mais comme nous voulions guérir, ou au moins ne pas aigrir leur imagination blessée, nous leur représentâmes qu'il n'étoit pas surprenant que le boucher se fust apperceu de quelque chaleur en fouillant dans des entrailles qui se pourrissoient ; qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'il en fût sorti quelques vapeurs, puisqu'il en sort d'un fumier que l'on remue ; que pour ce prétendu sang vermeil, il paroïssoit encore sur les mains du boucher, que ce n'étoit qu'une bourbe fort puante.

Après tous ces raisonnemens, on fut d'avis d'aller à la marine, brûler le cœur du mort, qui malgré cette exécution fut moins docile, & fit plus de bruit qu'auparavant : on l'accusa de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, & même les terrasses ; de briser les fenêtres ; de déchirer les habits ; de vider les cruches & les bouteilles. C'étoit un mort bien alteré : je crois qu'il n'épargna que la maison du

consul chez qui nous logions. Cependant je n'ai rien vu de si pitoyable que l'état où étoit cette Isle: tout le monde avoit l'imagination renversée: les gens du meilleur esprit paroissent frapper comme les autres: c'étoit une véritable maladie du cerveau, aussi dangereuse que la manie & que la rage. On voyoit des familles entières abandonner leurs maisons, & venir des extremitez de la ville porter leurs grabats à la Place, pour y passer la nuit. Chacun se plaignoit de quelque nouvelle insulte: ce n'étoit que gemmemens à l'entrée de la nuit; les plus sages se retiroient à la campagne.

Dans une prevention si generale, nous primes le parti de ne rien dire. Non seulement on nous auroit traités de ridicules, mais d'infideles. Comment faire revenir tout un peuple! Ceux qui croyoient dans leur ame que nous doutions de la verité du fait, venoient à nous comme pour nous reprocher notre incredulité, & pretendoient prouver qu'il y avoit des *Vroucolacas*, par quelques autoritez tirées du ^a Bouclier de la foy du P. Richard, missionnaire Jesuite. Il étoit Latin, disoient-ils, & par consequent vous devez le croire. Nous n'aurions rien avancé de nier la consequence: on nous donnoit tous les matins la comedie, par un fidele recit des nouvelles folies qu'avoit fait cet oiseau de nuit: on l'accusoit même d'avoir commis les pechez les plus abominables.

^a Τάγμα τῆς Παρθενίας ἱερῆς.

Les Citoyens les plus zelez pour le bien public croient qu'on avoit manqué au point le plus essentiel de la ceremonie. Il ne falloit selon eux celebrer la Messe qu'après avoir arraché le cœur de ce malheureux; ils pretendoient qu'avec cette precaution, on n'auroit pas manqué de surprendre le diable, & que sans doute il n'auroit eu garde d'y revenir, au lieu qu'ayant commencé par la Messe, il avoit eu, disoient-ils, tout le temps de s'enfuir & d'y revenir ensuite à son aise.

Après tous ces raisonnemens, on se trouva dans le même embarras que le premier jour ; on s'assemble soir & matin, on raisonne, on fait des processions pendant trois jours & trois nuits, on oblige les Papas de jeûner, on les voyoit courir dans les maisons le goupillon à la main, jeter de l'eau benite & en laver les portes ; ils en emplissoient même la bouche de ce pauvre *Vroucolacas*.

Nous dîmes si souvent aux Administrateurs de la ville, Επιτροπάρχης. que dans un pareil cas on ne manqueroit pas en Chretienté de faire le guet la nuit, pour observer ce qui se passeroit dans la ville ; qu'enfin on arrêta quelques vagabonds, qui assurement avoient part à tous ces desordres : apparemment ce n'en étoient pas les principaux auteurs, ou bien on les relacha trop tôt ; car deux jours après, pour se dédommager du jeûne qu'ils avoient fait en prison, ils recommencerent à vuidier les cruches de vin de ceux qui étoient assez sots pour abandonner leurs maisons dans la nuit : on fut donc obligé d'en revenir aux prieres.

Un jour comme on recitoit certaines oraisons, après avoir planté je ne sçai combien d'épées nues sur la fosse de ce cadavre, que l'on deterroit trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu ; un Albanois qui par occasion se trouva à Mycone, s'avisa de dire d'un ton de docteur, qu'il étoit fort ridicule en pareil cas de se servir des épées des Chrétiens. Ne voyez-vous pas pauvres aveugles, disoit-il, que la garde de ces épées faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps ! que ne vous servez-vous plutôt des sabres des Turcs ! L'avis de cet habile homme ne servit de rien : le *Vroucolacas* ne parut pas plus traitable, & tout le monde étoit dans une étrange consternation : on ne sçavoit à quel Saint se vouer, lorsque tout d'une voix, comme si l'on s'étoit donné le mot, on se mit à crier par toute la ville,

que c'étoit trop attendre, qu'il falloit brûler le *Vroucolacas* tout entier : qu'après cela ils deffioient le diable de revenir s'y nicher ; qu'il valloit mieux recourir à cette extrémité, que de laisser désert l'Isle. En effet il y avoit déjà des familles entières qui plioient bagage, dans le dessein de se retirer à Syra ou à Tine. On porta donc le *Vroucolacas* par ordre des Administrateurs à la pointe de l'Isle de Saint George, où l'on avoit préparé un grand bucher avec du goudron, de peur que le bois quelque sec qu'il fût, ne brûlât pas assez vite par lui-même : les restes de ce malheureux cadavre y furent jettés & confumés dans peu de temps : c'étoit le premier jour de Janvier 1701. Nous vîmes ce feu en revenant de Delos ; on pouvoit bien l'appeller un vrai feu de joye, puisqu'on n'entendit plus de plaintes contre le *Vroucolacas* ; on se contenta de dire que le diable avoit été bien attrapé cette fois-là, & l'on fit quelques chansons pour le tourner en ridicule.

Saint-Erimi.

Dans tout l'Archipel on est persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rite grec, dont le diable ranime les cadavres : les habitans de l'Isle de Santorin apprehendent fort ces sortes de loups-garous : ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignoient également les poursuites des Turcs & celles de l'Evêque de Tine. Aucun Papas ne voulut se trouver à Saint George, quand on brûla ce corps, de peur que l'Evêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer & brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la première visite, ils ne manquèrent pas de faire payer à la communauté de Mycone, le sang de ce pauvre diable, qui devint en toute maniere l'abomination & l'horreur de son pays. Après cela ne faut-il pas avouer que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas grands Grecs, & qu'il n'y a chez eux qu'ignorance & superstition !

Quel-

Quelque bon esprit qu'ils ayent, ils manquent d'instruction, & ne sçavent que ce qu'ils ont appris par la tradition bonne ou mauvaise; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils soient encore dans leur ancienne hérésie touchant le Saint Esprit qui ne procede pas du Fils, suivant la pluspart de leurs docteurs; mais qui est-ce qui s'embarasse chez eux des disputes de Theologie, si ce n'est quelques moines de Monte Santo! la pluspart des Papas, dont nous voulions sçavoir les sentimens sur cette matiere ne sçavoient pas l'état de la question. Ils sont beaucoup mieux instruits sur l'Eucharistie, & répondoient hardiment & comme en colere, croyans qu'on soupçonnoit leur foy, *Il y est corporellement*, *Σωματικῶς*, quand on leur demandoit de quelle maniere ils croyoient que Jesus-Christ est dans la sainte Hostie.

A l'égard du Purgatoire, ils ne sçavent à quoi s'en tenir; la pluspart s'imaginent que personne ne sera jugé qu'à la fin du monde: & quoi qu'ils ne déterminent pas le lieu où sont détenues les ames des morts jusques au jour de la resurrection; ils ne laissent pas de prier pour les trepassez, dans l'esperance que la misericorde de Dieu sera fléchie par leurs prières: il y en a même quelques uns parmi eux, qui croient que les peines d'enfer ne seront pas éternelles; mais comme ils sont tres mauvais Géographes, ils sont aussi embarrassés à placer l'enfer que le purgatoire.

Nos Missionnaires trouvent de grandes difficultez à ramener les Grecs à leur veritable croyance, sur tout dans les villes éloignées des côtes où les charitez du Roy ne sçauroient parvenir aisément. Il s'en faut peu que leur devotion envers les Saints, & principalement envers la Sainte Vierge ne dégénere en idolâtrie; on fait brûler avec grand soin une lampe devant son image tous les samedis; ils l'implorent incessamment, & la remercient des bons succès de leurs affaires; leur parole est assurée lorsqu'ils la donnent

en baissant ou en touchant l'Image ; mais aussi ils la grondent quelquefois, & l'apostrophent dans leurs malheurs : tout cela se raccommode bien tôt, ils reviennent aux baisers, ils la nomment, *La Tour Sainte*¹, & lui laissent en mourant quelques vignes ou quelques champs : la plus part des Chapelles lui sont dédiées, les Papas n'y perdent rien ; ils sont heritiers nez pour ainsi dire de tous les biens de la Vierge.

Παναγία.

Συναξαριον. Βοι
αριον. Venet. 1621.
Θηωωρος, Damasco
ni Theſſalonicen-
ſis. Venet. 1618.
Ο Νιδος Θηωωρος.
Venet. 1621.

* Δευτερα.

Quoique les Chapelles grèques ne soient pas propres, on ne laisse pas d'y faire l'Office régulièrement tous les Dimanches & Fêtes ; cet office est fort long & dure plus de cinq ou six heures. Après les prières ordinaires on lit quelques endroits de l'Ecriture sainte, & même la Vie des Saints en grec vulgaire ; on nous assura qu'il y avoit bien des faits apocryphes dans ces sortes d'histoires : on s'appuye pendant tout ce temps-là sur des^a béquilles dont toutes les Eglises sont bien fournies ; il ne seroit pas possible de se tenir si long temps sur ses pieds sans ce secours. L'office commence de grand matin, selon la coutume des premiers Chrétiens, & d'ailleurs les Grecs prient plus tranquillement pendant le sommeil des Turcs : on s'assemble donc à l'Eglise dès les deux heures après minuit ; on y porte à manger & à boire.

Les Fêtes de campagne sont fort celebres parmi eux, la veille de ces jours se passe en danses, chants, & festins : la mousqueterie fait grand bruit dans les Isles de l'Archipel ; celui qui fait le plus de fracas, passe pour le plus brave : le jour de la Fête est destiné pour les mêmes divertissemens, pourveu que l'on paye quelque chose aux Officiers Turcs pour avoir la liberté de se rejouir ; ils s'en mêlent eux-mêmes, fut tout pendant la nuit, de peur d'être censurés : les plus jolies femmes des Isles ne manquent pas de s'y jouver, & l'on ne pense à rien moins qu'au Saint que

l'on doit fêter : au lieu de l'invoquer, on mange des trespes & des ^a beignets à l'huile ; quelque fois au lieu de fève, on y mêle un ^b parat, & celui à qui il tombe en partage est le roy de la fête ; Dieu sçait si l'on y boit, & si l'on y dit de bons mots : leur maniere de danser est assez singuliere & ne varie guères : ceux qui dansent se tiennent ordinairement par le bout d'un mouchoir ; le garçon fait mille bonds, tandis que la fille ne se remue presque pas : les plus celebres de ces fêtes sont celles de saint Michel, de saint André, de saint Nicolas, de saint George, des quarante Martyrs. Autrefois on y récitoit le panegyrique du Saint dont on celebroit la memoire ; cela ne se pratique plus dans les Isles de l'Archipel : celui qui fait la dépense de la fête donne seulement à manger à quelques pauvres, & c'est une imitation des ^c banquets des premiers Chrétiens, ausquels saint ^d Pierre, saint ^e Paul, & saint ^f Jude trouvoient beaucoup à redire. Que n'auroient-ils pas dit ces saints Apôtres contre certaines friponneries des Curez ! Le jour des Roys par exemple, & aux fêtes de Pâques, sous prétexte de donner gratuitement de petites bougies aux enfans, ils vendent bien cher les cierges qu'ils distribuent aux grandes personnes, semblables à ces charlatans, qui ne font pas payer leurs visites aux malades ; mais qui s'en recompensent bien sur leurs remedes. Dans la plupart des villages le premier Dimanche de Carême, chaque famille porte un pain à quatre cornes marquées de même que le milieu du pain, au nom de Jesus-Christ ; le Papas le benit & distribue les cornes à quatre personnes de la famille, maîtres ou valets ; le milieu est pour quelque cinquième qui s'y trouve par hazard, & ces cinq personnes font au Curé la somme de 12. ou 15. sols, sur l'assurance qu'il leur donne que ce pain a plus de vertu que le pain benit ordinaire : enfin les Curez reçoivent les paroissiens les plus zélés à la porte de l'Eglise avec un verre d'eau

^a Τρυπισμα.

^b Petite monnoye d'argent.

Παυσουρας, Fête publique.

^c Αγωνα, Αγωνα, Festins qui se faisoient dans les Eglises, pour entretenir la charité.

^d Epist. 2. 2. v. 13.

^e Epist. 1. ad Corinth. 11. v. 21. 22.

^f Epist. v. 12.

Πολυαγια.

καμωφενιδις.

de vie à la main, bien assurez que ce verre leur attirera une cruche de vin, & quelque piece de gibier. Il se commettoit bien de ces fortes d'abus parmi nous avant l'établissement des Seminaires : il faut regarder ces saintes maisons comme autant de pepinieres où se forment les vrays Pasteurs & les saints Prêtres; mais on n'oseroit esperer que l'on employe de long temps un remede si salutaire dans l'Eglise Gréque. Les couvents de Monte Santo, quelques réguliers qu'ils paroissent, fournissent les fourbes les plus dangereux, bien loin d'élever des hommes Apostoliques capables de rétablir la discipline ecclesiastique. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

L E T T R E IV.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Il est si dangereux de passer de Candie aux Isles de l'Archipel sur des bâtimens du pays, que nous n'osâmes pas l'entreprendre; le trajet est de cent milles, & ces bâtimens sont des * bateaux de douze ou quinze pieds de long, qu'un vent de Nord un peu violent renverse sans peine; d'ailleurs il n'y a point de reposoir en chemin, & c'est un grand malheur en fait de voyages de mer de ne sçavoir où relâcher quand on est menacé d'une tempête: nous prîmes donc le parti d'attendre une barque françoise; heureusement il s'en trouva à la Canée une de celles à qui vous deffendez d'aller courir d'une Isle à l'autre pour busquer fortune: je promis au patron que je me garderois bien de vous le dénoncer; il nous passa sur son bord à l'Argentiere le premier jour du mois d'Aoust.

Cette Isle que les Grecs appellent Chimoli, prit le nom de l'Argentiere dans le temps que l'on y decouvrit des mines d'argent; on y voit encore les restes des ateliers & des fourneaux où l'on travailloit à ce metal; mais on n'oseroit aujourd'hui reprendre ces sortes de travaux sans la permission des Turcs; & les Turcs sous pretexte que les habitans de l'Isle en retireroient de gros profits, ne manqueroient pas de les accabler d'impôts. Les gens du pays croient que les prin-

DESCRIPTION
des Isles de l'Ar-
gentiere, de Milo,
de Siphanto, & de
Serpho.

* Καΐμα, Caique.

ΚΙΜΩΛΟΣ. *Strab.*
rerum Geog. lib. 10.
Κιμωλι, *en grec*
vulg. Cimolus.
Plin. Hist. nat.
lib. 4. cap. 12.
Argentaria Italor.
L'Argentiere.

principales mines sont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'Isle de Milo : ces Isles ne sont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les Geographes, mais le trajet est bien du double : Le Port de l'Argentiere est petit, & n'a pas assez de fond pour les gros bâtimens ; ils restent à la rade du ^a Sud-est à l'abri de l'Isle Polino, connue des Francs sous le nom de l'Isle brûlée.

^a Siroc.

Cimolus quæ
Echinula. *Plin.*
ibid.

Pline assure que Cimole se nommoit autrefois l'Isle aux Viperes ; il faut que la race en soit éteinte, car on nous assura qu'on n'y en voyoit plus. Pinet traducteur de Plin, & quelques autres Géographes modernes ont cru que c'étoit l'Isle de Sicandro : pour moi je crois que Sicandro est une Isle imaginaire ; nous n'avons sçu la trouver dans l'Archipel, ni même en apprendre aucune nouvelle.

Il n'y a qu'un mechant village dans l'Argentiere, & l'Isle qui est fort sèche & relevée de montagnes stériles, n'a que dix-huit milles de tour. On n'y sème de l'orge & du coton qu'aux environs du village : on y boit du vin de Milo & de l'eau de citerne, car il n'y a point de fontaine en tout le pays, mais seulement quelques méchants puits : la vigne n'y fournit des raisins que pour manger : les Venitiens en ont coupé tous les oliviers dans les guerres qu'ils ont eues avec les Turcs : enfin cette Isle est devenue tout à fait pauvre depuis que le Roy ne souffre plus de Corsaires François au Levant. L'Argentiere étoit leur rendez-vous, & ils y dépensoient en débauches horribles ce qu'ils venoient de piller sur les Turcs ; les Dames en profitoient ; elles ne sont ni des plus cruelles, ni des plus mal faites : c'est l'écueil le plus dangereux de l'Archipel, mais il faut être bien mal habile pour y échouer.

Tout le commerce de cette Isle, roule donc sur cette espece de galanterie sans délicatesse, qui ne convient qu'à des matelots ; les femmes n'y travaillent qu'à des bas de co-

ton & à faire l'amour : ces bas ne sont pas trop propres quoiqu'on en fournisse les Isles voisines : les hommes s'adonnent à la mer, & deviennent assez bons pilotes. Pour de la religion, ils en ont tres-peu, de même que dans la plupart des Isles de l'Archipel où l'on ne trouve que des ignorans, fort mauvais chrétiens par conséquent, & si j'ose le dire, scelerats. Les habitans de l'Argentiere sont presque tous du rite grec, & jouissent encore dans leurs Chapelles d'une vintaine de petites cloches, ce qui n'est pas un petit privilege sur les terres des Turcs. Les Latins sont en petit nombre dans cette Isle, & ne valent pas mieux que les Grecs. L'Eglise Latine est desservie par un Vicaire de l'Evêque de Milo, de laquelle l'Argentiere est comme le fauxbourg. La Justice y est administrée par un juge ambulant qui est le seul Musulman du pays : ordinairement il n'a ni valet, ni servante, & il n'oseroit parler haut, de peur que les habitans ne le fissent enlever par quelque Corsaire de Malte.

Il n'est pas fait mention de l'Argentiere dans l'Histoire ancienne : cette Isle a toujours suivi la destinée de Milo. Dans le renversement de l'Empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo noble Venitien la joignit au Duché de Naxie, avec quelques autres Isles voisines ; elle se trouva enveloppée ensuite dans la conquête de l'Archipel par Barberousse.

Hist. des Ducs de l'Archip.

Quelque miserable que soit l'Argentiere aujourd'hui, les Turcs en retirent mille écus pour la ^a capitation & pour la ^b taille réelle, laquelle consiste en la cinquième partie de toutes les denrées : outre ces droits, les habitans donnent encore trois ou quatre cens écus aux officiers du Capitain Pacha, qui viennent y exiger la capitation & la taille.

^a Καπουλας, Carath.
^b Decatie, ou Δεκάτη, Decimæ.

Il n'y a que deux choses en cette isle qui regardent l'Histoire naturelle ; la terre Cimolée, & les plantes : à l'égard des

mines d'argent, il n'y faut plus penser.

^a Η γῆ Κιμολία.

Strab. Rerum

geog. lib. 10.

Cretæ pluragenera;

ex iis Cimoliz duo

ad medicos perti-

nentia, candidum,

& ad purpurissum

inclinans. Plin.

Hist. nat. lib. 35.

cap. 17.

La terre Cimolée dont les Anciens faisoient tant de cas, & qui portoit le nom de cette isle, est une craye blanche, assez pesante & sans goust, remplie de petit sablon qui se fait sentir sous la dent; cette craye est friable, mais elle ne s'échauffe ni ne bouillonne point quand on l'arrose avec de l'eau; elle se fond seulement & devient assez gluante: la solution qui est grisâtre, n'altère point la teinture du Tournefol, & ne se remue point avec l'huile de Tartre; l'esprit de sel répandu sur la terre Cimolée fermente à froid, de même que toutes les matieres pierreuses: ainsi je suis persuadé que cette espece de craye ne differe de celle qui se trouve autour de Paris, qu'en ce qu'elle est plus grasse & plus savonneuse; c'est par cette raison qu'elle dégrasse & qu'elle blanchit le linge: ce blanchissage est assez sale, mais il épargne le savon. Je crois que toute sorte de craye blanchiroit aussi bien; la seule precaution qu'il y auroit à apporter à celle de l'Argentiere seroit d'en separer le gravier & les petits cailloux qui percent le linge. Enfin ces Insulaires ne font pas d'autre lessive, & cet usage est fort ancien chez eux, puisque ^b Pline assure qu'ils s'en servoient pour blanchir les étoffes.

^b *Ibid.*

A l'égard des vertus de la terre Cimolée par rapport à la medecine, les anciens l'employoient pour resoudre les tumeurs: on feroit mieux aujourd'hui de lui substituer la craye blanche ou la terre à potier, que celle des couteliers. Ovide, parlant de Cimole, a eu raison de dire que ses champs étoient remplis de craye: il y a des quartiers de cette Isle qui en sont tous blancs: nous n'y découvrîmes rien qui tirât sur le rouge: peutêtre que l'autre espece de Cimolée dont Plin a fait mention est plus profonde!

Cretosaque rura

Cimoli. Meta-

mor. lib. 7.

Pour ce qui est des plantes, elles étoient toutes brûlées lorsque nous arrivâmes à l'Argentiere; il en est de même sur
la

la fin de Juillet dans les autres isles; les plantes annuelles y sont passées, on ne les connoît plus que par leurs squelets ou par leurs graines répandues sur la terre, qui levent aux premieres pluies d'automne.

Comme nous étions embarrassés de notre bagage & que nous n'avions pas beaucoup de confiance aux gens du pays, nous passâmes à l'Isle de Milo en moins d'une demi heure, le 2 du mois d'Août, sur le bateau de trajet qui va & vient tous les jours d'une Isle à l'autre. Strabon place le Milo à 24 milles du cap Skilli de la Morée, & presqu'à pareille distance du cap Spada de Candie. On compte ordinairement cent milles entre ces deux Isles. Le Milo est une belle isle presque ^aronde, d'environ 60 milles de tour, bien cultivée, & son port qui est un des meilleurs & des plus grands de la Méditerranée, sert de retraite à tous les bâtimens qui vont en Levant ou qui en reviennent: car elle est située à l'entrée de l'Archipel que les anciens connoissoient sous le nom de la mer Egée.

Cette Isle quoique petite, fut très ^bconsidérable dans le temps que la Grèce étoit florissante. Le Milo, comme dit ^cThucydide, jouissoit d'une entière liberté, 700 ans avant la fameuse guerre du Peloponnese, qu'il a décrite avec tant d'exactitude: non seulement cette guerre inter-^dalla la Grèce; mais toutes les Isles voisines, & les principales villes des côtes d'Asie. Dans ce tumulte, les ^dMilietes, puissamment sollicités par les Athéniens, s'obstinèrent à vouloir garder la neutralité, peut-être parce qu'ils défendoient des Lacédémoniens selon ^eThucydide & ^fConon: quoique Estienne le Geographe ait fait de Milo une colonie de Phéniciens; ^gNicias general Athenien vint à Milo avec une flotte de 60 vaisseaux & de deux mille hommes de débarquement, qui ravagèrent tout le pays; ^hnéanmoins il fut obligé d'abandonner le siege de la ville que

MHAOS. *Strab. rerum Geog. lib. 10. Melos. Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 12. Milo, ou Le Milo.*

^a Hæc insularum omnium rotundissima. *Plin. ibid.*

^b ἡ Μῖλος ἀξιολογώτατος ὅντων. *Strab. ibid.*

^c *Lib. 5.*

^d *Thucyd. lib. 2.*

^e *Lib. 5.*

^f *Narrat. 36.*

^g *Thucyd. lib. 3.*

^h *Diod. Sicul. Biblioth. Hist. lib. 12.*

^a *Georg. Syncell. Annal.*

^b *Thucyd. lib. 5.*

^c *Plutarch. in Alcibiad.*

^d *Thucyd. ibid.*

^e *Plutarch. in Lyfand.*

Sanus lib. 1. par. 4. cap. 7.

1207.

Hist. des Ducs de l'Archip.

^a Syncelle fait aussi ancienne que Minos fils d'Europe. Quelques années après les Athéniens y firent une autre descente avec trois mille hommes, commandez par ^b Cléomedes & Tifias : ces Generaux après une longue & ennuyeuse conference qu'ils eurent avec les chefs de l'Isle, bloquerent la ville ; mais les Miliotes renversèrent leurs travaux. Enfin Philocrates ayant amené un nouveau secours d'Athènes, ils se rendirent à discretion, & ce fut alors que se fit ce grand massacre dont parlent Strabon, Diodore de Sicile & Thucydide. Les Athéniens par le conseil ^c d'Alcibiades firent mourir tous les habitans de Milo, excepté les femmes & les enfans ^d que l'on mena en esclavage dans l'Attique. On fit passer cinq cens personnes du même pays pour fonder une colonie dans l'Isle : cependant ^e Lyfandre General des Lacedemoniens ayant obligé Athènes même à se rendre à discretion à son tour, le reste des Miliotes fut renvoyé dans l'Isle, & la colonie des Atheniens rappelée.

Le Milo eut dans la suite le même sort que les autres Isles de l'Archipel, c'est à dire qu'il tomba sous la domination des Romains, & ensuite sous celle des Empereurs Grecs. Marc Sanudo, premier Duc de l'Archipel, joignit cette Isle au Duché de Naxie, sous l'empire de Henri de Flandres, frere de l'Empereur Baudouin. Le Milo fut démembré de ce Duché, par Jean Sanudo fixieme Duc de l'Archipel, qui ceda cette Isle au Prince Marc son frere, & celui-ci la donna pour dot à sa fille Florence, laquelle épousa François Crispo. Ce Crispo qui descendoit des anciens Empereurs Grecs, trouva le secret de réunir le Milo au Duché de Naxie, en faisant assassiner dans cette Isle, Nicolas Carcerio qui en étoit le neuvieme Duc. Par cet attentat Crispo, devint le dixieme Souverain du Duché de l'Archipel. Barberouffe Capitan Pacha soumit à Solyman II. le Milo & la plupart des Isles de ce Duché.

On a veû de nos jours un Miliote nommé Capfi s'ériger en petit roy de Milo; il ne manquoit ni de courage ni de talens pour gouverner; mais il fut assez mal-avisé pour quitter son thrône & rendre visite sans ses gardes à un Turc Capitaine de vaisseau, qui lui avoit fait des propositions avantageuses de la part du grand Vizir que ce nouveau Souverain ne laissoit pas d'inquiéter: dès que Capfi fut sur le bord du Turc on mît à la voile, & ce malheureux Miliote, qui n'avoit régné que trois ans, fut pendu à Constantinople à la porte de la prison des esclaves, moins prudent que ces anciens habitans de Milo dont parle Plutarque, lesquels ayant planté une colonie à Cryassa ville de Carie, firent cacher des poignards dans le sein de leurs femmes, & s'en servirent fort à propos pour couper la gorge aux habitans de la ville, qui les avoient invitez à un festin, dans le dessein de les faire mourir.

• Il Bagno.

De virtutibus mulierum.

Nous débarquâmes dans un quartier de l'isle appelé Poloni, peut-être à cause de quelque ancien temple d'Apolon; il fallut rester jusques à midi auprès d'une chapelle abandonnée pour attendre des chevaux, car on compte cinq milles de Poloni à la ville, laquelle porte le même nom que l'isle suivant l'ancienne coutume de Grèce marquée par Galien. Après avoir fait plus de la moitié du chemin dans des collines & des campagnes incultes, seches, steriles, on entre dans une plaine fort agreable, laquelle s'étend jusques à la ville, & ne se termine qu'à la grande rade. La ville de Milo qui contient près de cinq milles hommes est assez bien bâtie; mais elle est d'une saleté insupportable: quand on y bâtit une maison, on commence par l'appartement des cochons qui est au dessous d'une arcade au rez de chaussée ou un peu plus bas & qui donne toujours sur la rue; en un mot c'est là le cloaque de toute la maison: les ordures qui s'y amassent, jointes aux vapeurs des marais

De simpl. medicam. facult. lib. 9. §. 11.

salans qui sont sur le bord de la mer, aux exhalaisons des minéraux dont l'isle est infectée, à la disette de bonnes eaux, empoisonnent l'air de Milo & y causent des maladies dangereuses : les maisons de cette ville valent bien mieux que celles de Candie ; celles de Milo sont à deux étages en terrasse, de bonne maçonnerie & d'une pierre assez singulière, approchant de la pierre ponce, mais dure, noirâtre, légère, qui résiste aux impressions de l'air, & qui est très-propre pour aiguïser toutes sortes de ferremens : il n'y a pas d'apparence que Theophraste & Plin eussent voulu parler de cette espèce de pierre, lorsqu'ils ont dit que les meilleures pierres ponce se trouvoient dans cette isle ; car les anciens s'en servoient pour adoucir la peau & la rendre plus douillette : il est certain que les pierres ponce ordinaires sont beaucoup plus propres à cet usage, mais il ne nous a pas paru que celles de Milo fussent d'une tiffure plus fine que celles qui sont sur les bords de toutes les isles de Grèce ; elles viennent toutes de la même carrière, comme nous verrons dans la suite : les terrasses de Milo sont de même fabrique que celles des autres villes de l'Archipel, c'est une couche de terre assez bien battue, qui se fend & laisse échapper l'eau de toutes parts aux premières pluies ; mais elle s'affermir à mesure qu'elle s'imbibe d'eau & ses crevasses ne se bouchent que peu à peu.

Les Capucins François sont assez bien logez dans cette isle à l'entrée de la ville à droite en venant du port ; il y a quelques années que leur couvent fut démoli par les Turcs, qui se plaignoient qu'on y receloit les vols des Corsaires : la maison a été relevée & la nouvelle Eglise est fort jolie pour le pays : le Roy a donné mille écus pour cet édifice ; les Marchands François, les Capitaines de vaisseaux, les Corsaires même ont contribué selon leurs facultez, car les Capucins sont pauvres par tout. En Levant ils employent

De lapidib.

Hist. nat. lib. 36.

cap. 21.

An Alcyonium durum Imper. cujus textura ad pumicem accedit ?

leur superflu à nourrir les pauvres familles chrétiennes, & n'oublient rien pour soulager ou pour délivrer les esclaves. De deux Peres qui sont dans le couvent de Milo, l'un fait l'école Gréque, & l'autre l'Italienne : ils conservent dans leur jardin une figure antique sans tête & fort mal traitée ; on croit que c'étoit la figure de Pandore, les restes en sont beaux : il me parut plutôt que c'étoit une statue de Diane à plusieurs mammelles, dont on voit la representation sur quelques médailles de Domitien, de Trajan, de Sabine, de Marc Aurele, de Commode, de Mamée, d'Otacille, d'Entrecille, de Gallien.

APTEMIS ΠΟΛΥ-
ΜΑΣΤΟΣ, Diane
à plusieurs mam-
melles.

Les Miliotes sont bons matelots : par l'usage & la connoissance des terres de l'Archipel, ils servent de pilotes à la plupart des vaisseaux étrangers. Cette isle abondoit en toutes sortes de biens dans le temps que les corsaires françois tenoient la mer en Levant : on y parle encore des grandes actions de M^{rs} de Beneville Temericourt, du Chevalier d'Hocquincour, d'Hugues Cruvelier, du Chevalier d'Entrechaut, de M^{rs} Pouffel, l'Orange, Lauthier, & autres qui amenoient leurs prises en cette isle, comme à la grande foire de l'Archipel ; les marchandises s'y donnoient à bon marché ; les bourgeois les revendoient à profit, & les équipages des vaisseaux y consommoient les denrées du pays.

Les Dames y trouvoient aussi leurs avantages, elles ne sont pas moins coquettes que celles de l'Argentiere : toutes ces Dames se fardent avec la poudre d'une plante marine, dont elles frottent leurs joues pour les rendre vermeilles, mais cette couleur se passe bientôt, & l'usage de cette poudre gaste le teint & détruit la surpeau : les Dames de ces deux isles sont vêtues de la même maniere ; il n'est point d'étranger qui ne trouve leur habit extraordinaire & tout à fait défavantageux au beau sexe, il leur gaste la taille &

Alcyonium durum
Imper.

fait paroître les plus jolies personnes avec des jambes monstrueuses : ainſi ces Dames quelques agrémens qu'elles ayent, ne ſont bonnes qu'à être représentées ſur des écrans ou ſur des éventails.

• Cadi.

• Celuy qui exige la taille.

Επίτροπος, Adminiſtrateur, Intendant.

Μήλος.

• Κίλο.

• 210. οques.

Il n'y a que des Grecs dans le Milo, excepté le ^a Juge qui eſt Turc : le ^b Vaivode eſt ordinairement un Grec, qui non ſeulement exige la taille réelle, mais qui a droit de châtier & de faire donner la baſtonade, comme l'Aga des Janiffaires dans les villes de Turquie. En 1700. la taille fut juſques à cinq mille écus, & l'on paya à Mezomorto Capitan Pacha pareille ſomme pour la capitation. On fait tous les ans trois Conſuls à Milo ; ils s'appellent *Epitropi* ; & ceux qui ſortent de charge *Primati* ou *Vechiardi*, c'eſt-à-dire anciens conſuls : ceux qui ſont en charge ont l'adminiſtration des rentes de la ville, leſquelles ſe prennent ſur la Douane, ſur les Salines & ſur les Pierres de moulin : tout cela ne s'afferme que mille écus par an : on paye à la douane trois pour cent pour toutes ſortes de marchandises : les moulins à bras que l'on fait dans cette iſle, ſont fort propres & la pierre en eſt excellente : on les porte à Conſtantinople, en Egypte, dans la Morée, à Zante, à Cephalonie, & même à Ancone. *Mylos* en grec litteral & vulgaire ſignifie un moulin ; on pretend que l'iſle en a pris le nom à cauſe du grand commerce qu'on y fait des moulins à bras, mais il y a beaucoup plus d'apparence qu'elle a conſervé ſon ancien nom de *Melos* dont on a fait *Milo*, & que Feſtus dérive d'un Capitaine Phœnicien appellé Melos.

Pour ce qui eſt du ſel, on ne le vend pas dans cette iſle, car la ^a meſure ordinaire qui peſe ^b ſoixante-fix livres poids de France, s'y donne pour ſept ſols : les ſalines ſont à deux milles de la ville tout au fond de la rade : pendant l'hiver l'eau de la mer en remplit les reſervoirs, & le ſel s'y cryſtalife dans les grandes chaleurs.

Les Consuls nomment des gens dans tous les quartiers de la ville pour exiger la capitation, laquelle se paye à raison de cinq écus par tête ; ils remettent ensuite cet argent à l'ordre du Capitan Pacha : les Turcs font toujours quelque nouvelle avanie pour rançonner ces pauvres Grecs : par exemple dans le temps que nous y étions, ils ne voulurent prendre les sequins qu'à deux écus, au lieu qu'ils valent sept livres dix sols : une autre année ils exigent en paiement les marchandises, du pays sur lesquelles il y a beaucoup à gagner, comme la soye & le coton filé ; d'ailleurs il faut leur faire des presens, si l'on veut éviter la chaîne ou les coups de bâton : les Turcs sont plus insolens que jamais dans les isles, depuis la retraite des Corsaires François, ainsi les Grecs ne sçavent que souhaiter : les Corsaires tenoient les Turcs en raison, & mangeoient le profit de leurs prises dans le pays ; mais aussi ces Corsaires étoient quelquefois des hostes incommodes, avec lesquels il n'étoit pas trop aisé de vivre.

On plaide en premiere instance devant les Consuls & les Primatis : on appelle de leur jugement au Cadi si l'on veut ; mais les Consuls qui assistent au jugement du Cadi, le menacent de le renvoyer s'il ne fait bonne justice, & le renvoient en effet, s'il continue : c'est au grand Cadi de Scio d'en envoyer un autre : le nouveau Cadi est traité pendant trois jours par les Officiers de la ville, qui luy assignent un logement, dont il paye le loyer. Il a dix pour cent des effets contestez dans le procez ; quelquefois il prend de l'argent d'une partie & de l'or de l'autre ; il juge en faveur de la plus grosse somme : si c'est un honneste homme, comme cela se rencontre assez souvent, il condamne à payer sur le champ en argent ou en marchandises ; si le débiteur n'a aucuns effets, tout est perdu, à moins qu'il ne demande du temps pour satisfaire : s'il nie

la dette, il est cru sur son serment, & l'on ne peut plus le poursuivre : on fait venir un Papas devant lequel le juge le fait jurer sur l'Evangile ou bien sur l'Alcoran, s'il n'est pas d'humeur d'attendre que le Papas soit arrivé.

Il y a deux Evêques dans cette isle, l'un Grec, & l'autre Latin ; le Latin n'a qu'un prêtre avec luy pour tout clergé, quoiqu'il soit Evêque de Milo, de l'Argentiere, & de Siphanto, où il ne tient que de simples vicaires : le siege étoit vacant en 1700. & l'on croyoit que le Pape n'y tiendrait qu'un Vicaire apostolique, parceque l'Eglise de Milo n'a qu'environ cent cinquante écus de rente ; elle en avoit cinq cens autrefois, mais le Grand Seigneur après la guerre de Candie, ayant fait reconnoître les isles, & examiner les titres de ceux qui les possédoient, l'Evêque Latin de Milo, qui sous le bon plaisir des Vénitiens, jouissoit de l'Isle brûlée, se trouva sans titres ; ainsi cette Isle, qui est tout près de l'Argentiere fut mise à l'enchere & vendue cinq cens écus : le dernier Evêque mourut si pauvre, qu'il avoit engagé le calice, la mitre, & tous les ornemens de son Eglise : il seroit mort de misere sans une pension que le Roy luy avoit accordée, & sans les charitez que Sa Majesté fait distribuer aux Latins qui sont au Levant : l'Eglise épiscopale est sous le titre de saint Cosme & de saint Damien ; c'étoit autrefois une Chapelle Gréque, qui fut vendue aux Latins ; le logement de l'Evêque qui est tout vis-à-vis, est assez joli : cet Evêque n'a rien à démêler pour ses revenus avec l'Evêque Grec, quoique M^r Thevenot assure le contraire : peut-être que le sujet de leurs contestations a cessé.

L'Evêque Grec est riche : nous ne le vîmes pas ; il étoit allé à Constantinople pour se faire confirmer par le Patriarche qui en avoit nommé un nouveau, dans le dessein de rançonner l'ancien.

La principale Eglise de Milo est Notre-Dame du Port.

Παναγία Πορτανή.

Les autres sont Saint Noirmantin solitaire du mont Sinai.

Les Grecs appellent ce Saint *Κακαλώβος*, comme qui diroit un Saint que l'on invoque pour la lepre, *Κακός* signifie noir, & *λώβος* lepre.

Le Grand Saint George. Ἀγίος Γεωργίος μεγάλος.

Saint George l'Hermite. Ἀγίος Γεωργίος μονασκίτης.

L'Annonciade auprès de la Place. Εὐαγγελίστρα.

Saint Antoine proche le Château. Ἀγίος Αντωνίος.

Saint Dimitre dans le même quartier. Ἀγίος Δημητρίος.

Saint Michel Archange. Ἀγίος Ταξιάρχης.

Saint Jean Baptiste. Ἀγίος Ιωάννης Πεδρομος.

Le grand Saint Nicolas. Ἀγίος Νικολάος μεγάλος.

Le petit Saint Nicolas. Ἀγίος Νικολάος μικρός.

Le Saint Esprit. Ἀγίον Πνεύμα.

Saint Athanase. Ἀγίος Αθανάσιος.

Saint Spiridion. Ἀγίος Σπυρίδων.

Notre-Dame. Παναγία Κυρία.

Les quarante Saints. Ἀγίοι Σαράντα.

Saint Polycarpe. Ἀγίος Πολύκαρπος.

Saint Eleuthere. Ἀγίος Ελεύθερος.

Ces Eglises sont autant de Paroisses, & chacune a son Papas. Après l'Evêque, ^a l'Econome est la premiere dignité du clergé, & marche à la droite de ce Prelat, il est comme son Substitut, ou son grand Vicaire: le ^b Thresorier marche à la gauche: ^c l'Archiviste suit immédiatement après: l'Evêque dispose de toutes ces charges, & d'ailleurs il a trente Prêtres qui lui sont soumis.

^a Οικονόμος.

^b Ταμιχάριος.

^c Καρτοφύλαξ.

Outre les Chapelles, qui sont en grand nombre dans cette isle, on y compte treize Monasteres: sçavoir, Notre-Dame du Château. Παναγία Καστριανή, à deux milles de la ville, du côté du Levant.

Sainte Helene du côté du nord à un mille de la ville, *Αἴγια Ελένη.*

Notre-Dame de la voile, sur une colline au Levant, à un mille & demi de la ville, *Παναγία Ἀνδροῦ.*

Saint Michel Archange, lequel dépend du couvent du même nom, qui est dans l'isle de Serpho, *Αἴγιος Ταξιάρχης.*

Le Monastere de Christ, dépendant du couvent de Saint Jean de Patino ou Patmos, *Ὁ Χριστός.*

Sainte Saba, qui appartient au Patriarche de Jerusalem, *Αἴγια Σάββα.*

Saint Jean de Fer, situé au dessous de la montagne de Saint Helie, *Αἴγιος Σιδερος-Ιωάννης.*

Notre-Dame du Mont, du côté du Levant, à quatre milles de la ville, *Παναγία Βουνάδο.*

L'admirable Notre-Dame à quatre milles aussi, *Παναγία Θεοφανή.*

Notre-Dame du Jardin, *Παναγία Κήπο.*

Saint Helie auprès de Castro, sur une colline opposée à la grande montagne de Saint Helie, au sommet de laquelle est une solitude où il n'y a qu'un seul Caloyer, *Αἴγιος Ηλίας.*

Saint George le Chauve, sur une colline auprès de Saint Helie à la vue du Port, *Αἴγιος Γεωργίος Καποδλης.*

Sainte Marine, couvent au dessous de Saint Helie, *Αἴγια Μαρτίνα.*

C'est le plus beau de tous les monastères de l'Isle: on y boit de tres bon vin, qui ne cede en rien à celui de Candie. Il y a plus d'oliviers dans ce quartier là que dans tout le reste de Milo. La source qui arrose les Jardins de ce couvent est belle, & coule vers le fond d'un grand puits: les Orangers & les Cedres y seroient parfaitement beaux si l'on avoit l'industrie de les cultiver: les environs de la maison sont agréables, couverts de Lentisques & d'Arbousiers, qui sont rares ailleurs, car on ne brûle que des brossailles dans cette Isle

& la charge d'une bourrique s'y vend quinze ou vingt sols.

Par rapport à l'Histoire naturelle, il faut regarder le Milo comme une roche presque toute creuse, spongieuse pour ainsi dire, & pénétrée de l'eau de la mer. Les mines de fer qui s'y trouvent & qui ont fait donner le nom au quartier de saint Jean de fer, y entretiennent des feux perpétuels; les expériences suivantes semblent démontrer que ce métal est la principale matière des feux souterrains. Ce principe étant bien établi, l'on aura moins de peine à expliquer la production des minéraux dont cette Île est remplie.

Σιδιγιάνας.

Il est certain que la limaille de fer s'échauffe considérablement si on la mouille avec de l'eau commune : cette chaleur est bien plus forte si l'on se sert de l'eau marine, & si l'on mêle du soufre en poudre avec la limaille de fer, on voit brûler ce mélange quelque temps après l'avoir humecté. Il est donc vrai-semblable que les feux qui se font sentir continuellement dans cette île, ne viennent que de la matière ferrugineuse, & du soufre que l'on y découvre presque partout, & ces matières s'échauffent avec l'eau marine dont elles sont abreuvées. Quand on fait le tour de l'Île en bateau, on découvre les embouchures de plusieurs canaux souterrains, par où l'eau de la mer s'engouffre, & par le moyen desquels le sel marin est porté jusques dans les moindres cavitez de cette roche spongieuse.

Il y a beaucoup d'apparence que ce sel y soufre à peu près la même torture que celui que l'on met dans nos cornues : c'est à dire, que le feu qui échauffe continuellement les entrailles de cette île, fait séparer de ce sel un esprit acide, semblable à celui que nous tirons du sel marin avec le feu ordinaire. Il faut rapporter à cet acide la production de l'alun & du soufre, qui sont les minéraux les plus communs qui se trouvent à Milo : car cette liqueur pénétrant insensiblement les rochers les plus durs, les dissout, s'incorpo-

re avec eux, & se convertit en alun. On n'en sçauroit presque douter, puisqu'en versant de l'esprit de sel sur les pierres ordinaires ou sur de la craye, on produit des concrections alumineuses : le même esprit acide, mêlé avec le bitume qui coule dans les veines de la terre y forme du soufre. Tout le monde convient que le soufre n'est autre chose qu'une matiere grasse fixée par un esprit acide : le soufre que l'on fait artificiellement & l'analyse du soufre commun, ne permettent pas de douter de cette verité. Non seulement l'eau de la mer est salée, mais elle est amere & grasse ; car tout bien considéré, que deviendrait cette grande quantité d'huile qu'y déposent les poissons qui s'y pourrissent continuellement ! Il n'est pas surprenant que dans les grandes tempêtes on la voye quelquefois s'enflammer. Peut-être que cette grasse est en partie la matiere du bitume dont se fait le soufre commun, & c'est peut-être la raison pourquoi ce soufre se trouve ordinairement dans les lieux qui ne sont pas éloignés de la mer, où les tremblemens de terre ne sont que trop fréquens. Tels sont les fameux Volcans qui vomissent des flammes : le Vesuve, Stromboli, le mont Ethna, les montagnes d'Irlande, le Fayal, le Pic de Teneriffe. Il y a dans ces Isles & sur les côtes de la terre ferme de l'Amerique, des feux qui brûlent depuis le commencement du monde.

Pour revenir à l'Isle de Milo, il est constant que l'on y trouve abondamment tous les matériaux nécessaires pour la production de l'alun & du soufre. Pour du nitre il n'y en a point quoiqu'en disent les habitans qui le confondent avec l'alun. Le soufre de Milo est parfaitement beau & a un petit œil verdâtre & luisant, qui le faisait préférer par les anciens à celui d'Italie : on trouve ce soufre en cette Isle par gros morceaux en creusant la terre, & par grosses veines dans les carrieres d'où l'on tire les meu-

*Sed nobilissimum
in Melo insula.
Plin. Hist. nat.
lib. 33. cap. 25.*

les de moulin. Si les autres Isles ne renferment pas de ces fortes de mineraux, c'est que leur structure interieure n'est pas favorable à l'introduction de l'eau de la mer, dans les creux des rochers, & que d'ailleurs elles manquent de matiere ferrugineuse.

Γενῶται δὲ καὶ οἱ
ἐν Μίλῳ καὶ Ἀσπίδα.
Diosc. lib. 5. cap.
124.

Le Milo est donc comme un laboratoire naturel où continuellement il se prepare de l'esprit de sel, de l'alun, du soufre par le moyen de l'eau de la mer, du fer, des roches, & par la structure singuliere de l'interieur de cette isle, qui est telle qu'elle laisse filtrer en plusieurs endroits la partie saline & la partie grasse de l'eau marine : ces parties sont mises en mouvement par la violence des brafiers, que le fer & le soufre y excitent jour & nuit ; & l'ouvrage de ces brafiers qui est la production de l'esprit de sel, y forme le soufre & l'alun. Il est bon de remarquer que ce rocher spongieux & caverneux, qui sert de fondement à Milo est comme une espece de poile qui en échauffe doucement la terre & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues & les melons les plus delicieux de l'Archipel ; la sève de cette terre est admirable & travaille toûjours, les champs ne s'y reposent jamais. La premiere année on y seme du froment, la seconde de l'orge, & la troisiéme on y cultive le coton, les legumes & les melons, tout y vient pêle mêle ; la campagne est chargée de toute sorte de biens : les terres sont comme autant de jardins séparés les uns des autres par des murailles de pierre seche, c'est à dire, sans mortier, ni torchis. Pendant la guerre on y seme peu de coton, parceque les armées s'y fournissent de grains, de haricots, & d'autres legumes : durant la paix on n'y recueille pas assez de blé pour nourrir les habitans : mais on y seme beaucoup de coton qui se vend bien plus cher que le blé ; le coton en coque, c'est à dire, envelopé de son fruit, vaut un sequin le quintal, & jusques à dix ou douze francs lorsqu'il est

Xylon five Gossypium herbaceum, J. Bauh. 1. 343.

7. liv. 10. f.
140. liv. present.

qu'il est en rame, c'est à dire épluché & sans coque.

De la ville à la rade, dans l'étendue de deux milles de terrain on ne voit que jardins & campagnes fertiles en froment, orge, coton, sésame, haricots, melons, citrouilles, coloquinte; ces campagnes sont terminées par les salines & les salines aboutissent à la rade, dont les hauteurs sont couvertes de beaux vignobles, d'oliviers & de figuiers.

Mistral.

Πρωθαλάσσα.

Ακράγας.

La rade de Milo peut contenir aisément une grande armée navale: son entrée regarde le nord-ouest, & les vaisseaux y sont à couvert de toute sorte de vents, du côté de *Protothalassa* où est le bon mouillage. Les deux petits écueils qui sont à l'entrée de la rade, s'appellent *Acraries*, c'est à dire éminences: Antimilo est une Isle déserte qui s'élève en pain de sucre, entre le ponant & le nord-ouest, les Grecs l'appellent Remomilo, & les Francs lui ont conservé le nom d'Antimilo. Prasonisi est une autre Isle près du port de saint Jean de fer, derrière la montagne de saint Helie, à gauche de la rade, en venant de la ville. Il y a encore bien de petits écueils autour de Milo; mais ils ne sont pas assez considérables pour en faire une recherche exacte.

Pimpinella spinosa
feu sempervirens.
Mor. umb. 57.

Zm6i. Diosc. lib. 4.
cap. 12

Dans le printemps, le Milo de même que les autres îles de l'Archipel, est un tapis admirable, parsemé d'Anémones de toutes sortes de couleurs: elles sont simples, cependant c'est de leurs graines que viennent les plus belles espèces qui se voyent dans nos parterres. Parmi les plantes rares qui naissent dans cette Isle, la Pimprenelle épineuse, fut celle qui nous fit le plus de plaisir: nous l'avions déjà vue en Candie, mais je ne pouvois pas m'imaginer que cette plante que nous n'élevons qu'avec beaucoup de soin dans nos jardins, dût être la plus commune de l'Archipel: c'est un sous-arbrisseau que l'on appelle en Grec vulgaire *Stabida*, lequel outre la ressemblance du nom, répond assez

bien par rapport aux vertus, à la Stœbé de Dioscoride. La Pimprenelle épineuse est d'un usage merveilleux dans cette isle, pour y multiplier les pâturages, & transformer pour ainsi dire, les landes en prairies. Dans le mois d'aoust, lorsque le vent du nord souffle, on allume un pied de cette plante sèche; dans un instant le vent porte le feu dans tout un quartier, jusques au pied des montagnes. Aux premières pluies d'automne, ces terres brûlées poussent d'excellentes herbes, lesquelles viennent bien plutôt qu'en France, parcequ'il ne gèle jamais dans cette isle: la neige y tombe rarement; lorsqu'il en tombe, elle se fond dans un quart d'heure: le froid n'y est point nuisible aux oliviers comme en Provence & en Languedoc, où la tiffure de l'écorce de ces arbres est déchirée par la dilatation de l'eau qui se gèle dans les pores de leurs fibres. Cette heureuse température & la bonté des pâturages, contribuent beaucoup à l'excellence des bestiaux qu'on y nourrit. On y voit de beaux troupeaux de chèvres, dont le lait sert à faire de très bons fromages. ^a Clément d'Alexandrie & ^b Julius Pollux dans le dénombrement qu'ils ont fait des meilleures choses que l'on peut manger en Grece, n'ont pas oublié les chèvres de Milo.

^a *Palaeog. lib. 2. cap. 1.*

^b *Εἰσφορὰς ἐν Μήλων. Onomast. lib. 6. cap. 10.*

Le vin est une des meilleures marchandises de cette isle; voici comment on le fait par tout l'Archipel: chaque particulier a dans sa vigne un ^c réservoir de la grandeur qu'il juge à propos, carré, bien maçonné, revêtu de ciment; mais tout découvert. On foule les raisins dans ce réservoir après les y avoir laissé sécher pendant deux ou trois jours, & à mesure que le moust coule par un trou de communication, dans un bassin qui est au bas du réservoir, on remplit de ce moust des outres que l'on porte à la ville: on les vuide dans des futailles ou dans de grandes cruches de terre cuite, enterrées jusques à l'ouverture, dans lesquel-

^c *Πατῆρα.*

Πάτος, signifie un pressoir.

Πάτωμα, un pavé: ce réservoir est pavé, & l'on y presse les raisins, en les chargeant de grandes pierres plates.

les ce vin nouveau bout tout à son aise sans marc ; on y jette trois ou quatre poignées de plâtre, suivant la grandeur des pieces, souvent on y ajoute une quatrième partie d'eau douce ou d'eau salée, suivant la commodité des lieux. Après que le vin a suffisamment cuvé on bouche les vaisseaux avec du plâtre gaché. Le plâtre n'est pas rare dans l'isle du côté de Poloni : faute de bois, on l'y cuit avec des bouzes de vache.

Melinum candidum & ipsum est optimum in insula Melo. Plin. Hist. nat. lib. 35. cap. 6.

On n'employe ni bois ni lessive dans cette isle pour blanchir le linge : on le laisse tremper dans l'eau, puis on le savonne avec une terre blanche ou craye, qui ne differe en rien de la terre Cimolée de l'Argentiere. Peut-être qu'on y en trouveroit de plus fine & de plus blanche, si on se donnoit la peine de creuser. Dioscoride & Plin l'appellent la terre de Milo, parceque dans leur temps la meilleure se trouvoit dans cette isle.

Les eaux de Milo ne sont pas fort bonnes à boire, surtout dans les bas fonds : ou elles sont infectées d'une odeur de soufre & d'œufs couvis. Il n'y a gueres que la fontaine de Castro qui soit excellente : cette source est chaude dans son bassin : mais elle devient tres froide deux heures après quelle est puisée, & l'on n'en sçauroit trouver de plus legere. Pendant la derniere guerre, le general Morosini envoyoit des galiotes en charger des barrils pour sa table. Castro est un village situé sur une montagne, à gauche en entrant dans la rade. Les Provençaux le nomment Sixfours, parcequ'il ressemble à un village de même nom qui n'est pas bien loin de Toulon. Le séjour que nous fîmes pendant quelques jours dans cette isle, nous donna lieu de faire les remarques suivantes.

Λουτρά. Eis τὰ Ἀσκή. ad balnea.

Les bains publics sont au pied d'une petite colline à droite en descendant de la ville au port. Les Grecs appellent ces bains *Loutra*, & non pas *Staloutra*, comme prononcent les

les Francs; qui en cette occasion comme en beaucoup d'autres, corrompent l'expression dont se servent les Grecs pour dire allons aux bains. On entre d'abord dans une caverne dont l'entrée est en arc surbaissé: il faut se courber pour y passer, mais après avoir avancé environ 50 pas, on trouve deux chemins dont l'un est si étroit, qu'il faut s'y trainer à quatre pates: cependant on le préfère à l'autre, parceque ce dernier, quoique plus spacieux, est fort raboteux. Tous les deux conduisent à une saie creusée par la nature: à côté de cette saie est un reservoir d'eau tieide & salée, dans lequel on s'affied pour se baigner. Il fait si chaud dans ce lieu, que l'on y sue à grosses gouttes, & plus commodement que dans les bains artificiels, où la poitrine souffre ordinairement: ceux qui ne vont là que pour suer s'affeyent au fond de la saie dans un lieu un peu élevé. Cette étuve naturelle seroit bonne pour des personnes incommodées de paralysie, de rhumatisme ou d'autres fluxions indépendantes des maladies secretes, qui ne cedent pas aux sueurs excitées par des remedes exterieurs: cependant l'étuve dont nous parlons n'est fréquentée que par de vieux débauchez qui ne peuvent guerir que par le mercure, & c'est ce qui décrédite fort ces lieux. L'eau des bains n'altère en aucune manière la teinture du Tournesol: ce n'est que de l'eau marine échauffée, laquelle blanchit & coagule l'huile de tartre, comme fait l'eau marine toute froide. Celle de ces bains s'écoule naturellement dans des marais salans, à quelques pas de là.

Au dessous de ces bains, sur le bord de la mer, tout près de *Protothalassa*, sortent au travers du sable plusieurs bouillons d'eau si chaude qu'on n'y sçauroit tremper les doigts sans se brûler: comme je n'avois ni thermometre, ni autres instrumens pour en mesurer le degré de chaleur, je m'avisai de plonger une douzaine d'œufs dans cette eau pour voir si elle

Πρωθαλασσα.

les durciroit dans l'espace de cinq ou six minutes, comme le fait l'eau commune, qui boût sur le feu ; mais nous remarquâmes avec une extrême surprise qu'après une demi heure à peine le moyeu de ces œufs paroissoit altéré : on en ouvrit d'autres une heure après, ils ne parurent que fort peu differens des premiers ; enfin après deux heures de temps, il ne s'en trouva aucun qui fût veritablement cuit, comme le sont nos œufs mollets. On remarqua seulement que quelques autres que l'on avoit enterrez dans le sable, se trouverent suffisamment cuits & propres à manger : cela fait voir qu'il y a autant de difference entre la chaleur de l'eau & celle du sable, qu'entre le bain marie & le feu de sable. Ce phénomène pourtant me parut surprenant ; car je me souvenois encore d'avoir vu au Fort des bains en Roussillon, des soldats qui mangeoient des poules cuites dans ce grand & beau reservoir que les Romains avoient fait bâtir & voûter magnifiquement, pour y conserver une source d'eau bouillante, laquelle jallit sur le grand chemin. Toutes les sources d'eau bouillante que j'ai observées en differens pays, m'ont paru également chaudes, parceque je n'avois d'autre thermometre que ma main, & certainement je n'en ai trouvé aucune de celles que l'on appelle bouillantes où j'aye pû tremper les doigts sans me brûler. Toutes ces sources fument également : cependant on trouve entr'elles cette difference par rapport aux œufs, que dans les unes ils ne s'y cuisent pas dans l'espace de deux heures, & dans quelques autres ils se cuisent en quatre ou cinq minutes, comme nous l'observâmes quelque temps après dans celles de Prousa capitale de Bithynie au pied du mont Olympe en Asie. La boue, ou la residence de toutes les eaux bouillantes m'a toujours paru de couleur de rouille ; ce qui me fait conjecturer que la matiere ferrugineuse y a beaucoup de part.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la vertu des eaux chaudes : je remarquerai seulement qu'un gentilhomme de Cephalonie, qui avoit une galle universelle, fort enracinée, & qui n'avoit pas cédé aux remèdes ordinaires, fut guéri après s'être baigné pendant 25 jours dans les eaux de Milo. On les faisoit porter à la ville, par l'ordonnance du docteur Stai Candiot, homme d'esprit & bon medecin. Ce malade fut plus heureux que celui dont parle Hippocrate, car de l'aveu de ce grand homme, celui-ci après avoir été guéri d'une demangeaison insupportable & d'une galle horrible, par l'usage des eaux de Milo, devint hydropique, & mourut. Voilà un titre bien authentique pour donner du crédit aux bains de cette isle. Epid. lib. 6.

Le 15 Aoust nous allâmes voir la fontaine qui purge : elle est à six milles de la ville du côté du nord, entre saint Constantin & Castro. Cette source sort précisément sur le bord de la mer, dans un lieu escarpé, mais elle coule de niveau avec l'eau salée, & s'y mêle le plus souvent : il y en a un autre bouillon un peu plus haut, où la mer ne monte pas lorsqu'elle est calme. Ces sources sont presque tièdes & d'une douceur fade : elles coagulent pourtant l'huile de tartre, quoiqu'elles ne fassent rien sur les autres essais. Dans le mois de may, lorsque la mer est basse, les Grecs vont boire de cette eau pour se purger, ils en avalent des cruches entières, & même après avoir vuïdé les grosses matieres, ils continuent d'en boire jusques à ce qu'ils la rendent toute claire. Les voilà purgez pour toute l'année, comme les chiens qui mangent du Chiendent dans le printemps.

Après avoir visité les eaux minerales, nous allâmes voir les mines d'Afun, dont les principales sont à demi lieue de la ville, du côté de S^{te} Venerande : on n'y travaille plus aujourd'huy & même les consuls ont fait fermer l'ouverture des principales, de peur que les Turcs ne leur fissent de nouvel-

les avanies, sur le profit qu'ils pourroient faire du commerce de l'alun. On fit bien des façons pour nous y conduire: ce ne fut qu'après avoir exigé de nous quelque argent, comme cela se pratique en Levant pour les moindres bagatelles. On entre d'abord dans une caverne assez simple, d'où l'on passe par une espece de boyau dans quelques chambres que l'on a creusées autrefois, à mesure que l'on en tiroit l'alun ; ce sont des voutes hautes seulement de quatre ou cinq pieds, sur neuf ou dix pieds de large, incrustées d'alun presque partout: cet alun vient en pierres plates de l'épaisseur de huit ou neuf lignes, jusques à un pouce : à mesure qu'on en détache quelques-unes, on en trouve de nouvelles, & l'on voit manifestement que l'esprit de sel qui a pénétré ces pierres, les a pour ainsi dire fait exfolier suivant leurs veines. La solution de cet alun naturel & non préparé est aigrette & stiptique: elle fermente & coagule l'huile de tartre comme l'alun purifié, duquel il ne diffère que par une plus grande quantité de matiere pierreuse. L'alun de plume qui s'y trouve aussi, fait les mêmes changemens avec les essais : mais ni l'un ni l'autre ne laissent échapper aucune odeur urineuse, lorsqu'on y verse de l'huile de tartre : ce qui ne permet pas de soupçonner qu'il y ait aucun mélange de sel ammoniac.

Cet alun de plume est une des plus belles choses qu'il y ait en Levant par rapport à l'histoire naturelle. Aucun voyageur que je sache ne l'a décrit. Il vient par gros paquets composez de filets deliez comme la soye la plus fine, argentez, luisans, longs d'un pouce & demi, ou de deux, de même goût & de même caractère que l'alun en pierre. Il ne faut pas confondre comme l'on fait ordinairement l'alun de plume avec l'amiante ou pierre incombustible. Partout où j'ai demandé de l'alun de plume en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre ; on m'a toujours pre-

senté une méchante espèce d'amiante que l'on apporte des environs de Carysto dans l'Isle de Negrepont : il est ordinairement tout brizé, & de toutes les especes d'amiante c'est assurement la plus méprisable ; mais il ne se fond ni dans l'eau ni dans le feu, non plus que l'amiante de Smyrne, de Genes, & des Pyrenées ; en un mot l'amiante est une matiere pierreuse & insipide qui s'amollit dans l'huile, & y aquiert assez de souplesse pour pouvoir être filée sur du fil de coton : on en fait des bourses & des mouchoirs que l'on blanchit au feu. L'alun de plume au contraire est un véritable sel qui ne diffère de l'alun ordinaire qu'en ce qu'il est partagé en petits filets : les pierres au travers desquelles cet alun s'échape sont tres legères & friables. Nous fîmes plus de cent pas pour revenir de la dernière de ces voutes à la caverne, & nous fumes contraints assez souvent de nous coucher sur le ventre pour passer d'une voute à l'autre.

Les anciens ont connu toutes ces especes d'alun. Plin^e assure qu'après celui d'Egypte, on faisoit grand cas de celui de Melos, où l'on en trouvoit à ce qu'il dit de solide, de liquide & de chevelu, ou delié comme des cheveux : on ne sçauroit mieux ceme semble dépeindre l'alun de plume, que par cette comparaison. Dioscoride qui en avoit parlé de même avant lui, assure que l'alun de Melos empêche les femmes de concevoir ; c'est peut-être une fausse observation. Cependant ces Auteurs que l'on traite souvent de faux historiens de la nature, ont bien mieux connu ces fortes d'alun que pas un de nos modernes. Suivant Diodo-

Concreti aluminis unum genus Schiston appellant Græci in capillamenta quædam canescens ; unde quidam trichitin potius appellaverunt. Hist. nat. lib. 35. cap. 15.

H. continet et alio Diebst. Lib. 5. cap. 123. Biblioth. hist. lib. 5.

A quatre milles de la ville, vers le sud, tout au bord de la mer, dans un lieu fort escarpé, se voit une grotte d'envi-

ron quinze pas de profondeur où les eaux de la mer pénétrant lorsqu'elle est agitée. Cette grotte qui a près de quinze ou vingt pieds de haut, est toute incrustée d'alun sublimé, aussi blanc que neige en quelques endroits, rouffâtre en quelques autres, & doré comme les fleurs de sel ammoniac calibées: cette couleur jaune vient sans doute de quelque mélange de fer ou d'ocre: ces incrustations ne brûlent point dans le feu, & laissent une espèce de rouille après qu'elles sont consumées. Tous les rochers qui sont autour de la caverne, sont revetus de semblables concrétions: il y en a beaucoup qui ne sont que du sel marin sublimé, aussi doux que la fleur de farine; on y voit des trous où l'alun paroît tout pur & comme friable, mais d'une chaleur excessive: ces concrétions fermentent à froid avec l'huile de tartre.

Parmi ces concrétions on découvre deux sortes de fleurs très blanches, déliées comme des brins de soie: les unes sont alumineuses & aigrettes: les autres sont tout à fait insipides & pierreuses. Les filets alumineux n'ont que trois ou quatre lignes de long, & sont attachez à des concrétions d'alun; ainsi ils ne diffèrent pas de l'alun de plume; mais les filets pierreux sont plus longs, un peu flexibles, & sortent de ces rochers. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la pierre que Dioscoride a comparée à l'alun de plume, quoiqu'elle soit, comme il dit sans goût, & sans astringence: le même auteur la distingue de la pierre amianthe. Quoiqu'il en soit, il semble que cette concrétion soit une végétation de la roche même, car on trouve des paquets de ces filets qui ont perdu leur flexibilité, qui se sont durcis, & qui sont devenus pierres, sans pourtant que la direction des filets se soit confondue ou effacée; cela pourroit donner de nouvelles lumières pour faire connoître la végétation des pierres, que j'ai proposée dans l'Histoire de l'Académie

Royale des Sciences. La même direction des fibres paroît sensiblement dans toutes les espèces d'amiante, & surtout dans celui des Pyrenées, & dans celui de Smyrne. Ces pierres sont tres dures pendant un certain temps, & rayées suivant leur longueur: ensuite elles se décomposent d'elles mêmes par je ne sçai quelle raison, & leurs filets se détachent les uns des autres par portions, comme s'ils avoient été collez ensemble, & qu'ils vinssent à se décoller. On remarque aussi tres sensiblement la même direction dans la pierre d'où l'on tire ce beau plâtre d'Espagne: cette pierre est tres commune en Provence. J'ai des morceaux de plâtre de Montmartre où il y a de semblables concrétions.

La flexibilité de ces pierres de Milo, qui ne sont à proprement parler que des embrions pierreux, peut servir pour rendre raison d'une pierre merveilleuse que M^r Lauthier Secrétaire du Roy, & fameux Avocat au Conseil, a conservée long temps dans son cabinet: cette pierre qui étoit fort dure, de la qualité du grez, quarrée, de près de deux pouces d'épaisseur & d'environ un pied de longueur, avoit une certaine flexibilité qui la faisoit plier sensiblement quand on la tenoit par le milieu en équilibre sur la main.

A quelques pas de cette caverne, sur le bord de la mer est une autre grotte dont le fond & le bas sont remplis de soufre qui brûle sans cesse, en sorte qu'il n'est pas possible d'y entrer. Tous les environs fument continuellement, & jettent souvent des flammes: on y voit du soufre tout pur & comme sublimé, lequel ne cesse de s'enflammer en certains endroits; il y en a d'autres d'où distille goutte à goutte une solution d'alun beaucoup plus acre que celle de l'alun ordinaire: cette solution est d'une stipticité presque corrosive, & fermente vivement avec l'huile de tartre. Suivant les apparences ce devroit être cette espèce d'alun que Pline à appelé alun liquide, & qu'il désigne précisément dans l'isle

de Melos ; néanmoins cette espèce d'alun n'étoit pas liquide, comme on peut le voir dans Dioscoride. Il semble que la liqueur qui coule de cette grotte ne soit qu'un esprit de sel qui tient en solution des parties terreuses & alumineuses : cela confirme la production naturelle & continuelle de l'esprit de sel, dans l'intérieur de cette île. Ceux qui ont la galle vont suer dans cette grotte : ils baignent légèrement les endroits les plus mal traités de la peau avec cette liqueur d'alun : ils se lavent un quart d'heure après avec l'eau de la mer, & guérissent ordinairement, sans faire d'autre remède.

On ne finiroit pas si l'on vouloit décrire toutes les différentes cavernes de cette île. Il n'y a point de trou dans ces rochers, où l'on ne sente une chaleur considérable dès qu'on y enfonce la tête. Du temps que les corsaires régnoient dans l'île, ils firent racommoder une ancienne étuve qui porte encore leur nom. On y fit bâtir des chambres assez commodes, où ils alloient suer pendant quelques jours ; cette étuve est une caverne naturelle, située à côté de la montagne de saint Helie & échauffée par les vapeurs de quelque eau chaude, semblable à celle des bains. On sent bien que ce n'est pas une exhalaison sèche, car elle amollit la peau, & facilite par là le passage des matières de la transpiration : on pourroit en faire un grand usage pour les rhumatismes & pour certaines paralysies ; mais comme ce lieu n'est fréquenté que par des personnes infectées de maux veneriens, la plupart en sortent plus malades que lorsqu'ils y sont entrez, parce que la sueur n'emporte que la plus subtile partie du virus, ce qui reste de cette humeur devient si acre qu'il détruit la texture des os.

Après avoir examiné la caverne d'où distille cette liqueur alumineuse, on nous conduisit à une chapelle, dédiée

diée à saint Cyriaque, près de laquelle il y a un terrain qui brûle incessamment, & dont les champs des environs fumement toujours. Il y en a d'aussi jaunes que s'ils estoient couverts de fleurs de Sanve ou de Souci : c'est la fleur de soufre qui donne cette couleur à la terre. La fontaine brûlante de Dauphiné, que l'on appelle avec plus de raison le terrain brûlant, est de même nature.

Quoique l'air de Milo soit assez mal sain, & que les habitans y soient sujets à des maladies dangereuses, on ne laisse pas de s'y divertir; on y fait bonne chère à peu de frais; car les perdrix n'y valent que quatre ou cinq sols la piece; les tourterelles, les cailles, les becfignes, les ramiers, les canards y sont en abondance; on y mange de bonnes figues, de bons melons, & d'excellens raisins; les choux-raves n'y sont pas mauvais: on n'y manque pas de poissons délicats les jours maigres, d'herissons de mer, & de bonnes huitres; mais celles qu'on appelle ^a huitres rouges, sont coriaces & trop salées: les ^b yeux de bouc y sont tout à fait délicieux, & plus gros qu'en Provence.

Brassica Gongylo-
des C. B. Pin.

^a *Γαυδαγγίδα.*
^b *Περυλίδες.*

Dans le temps que nous étions dans cette isle, il y régnoit une maladie très fâcheuse, & qui est assez commune en Levant, où elle emporte les enfans en deux fois 24 heures. C'est un charbon dans le fond de la gorge, accompagné d'une cruelle fièvre: cette maladie que l'on peut nommer la peste des enfans, est epidémique, quoiqu'elle épargne les grandes personnes. La précaution la plus nécessaire pour arrêter les progrès d'un si grand mal, est de faire vomir les enfans dès le moment qu'ils se plaignent du mal de gorge, ou que l'on s'apperçoit que leur tête commence à s'apaisantir: il faut réitérer ce remède suivant le besoin, afin de vider une espèce d'eau forte qui se décharge sur la gorge. Il est nécessaire de soutenir la circulation des liqueurs & les forces du malade, par des remèdes spiritueux com-

me sont la theriaque, l'esprit volatile, aromatique, huileux, & semblables. La solution de styrax liquide dans l'eau de vie, est excellente en gargarisme dans cette rencontre ; mais le cas est pressant, & l'on ne se presse guère en Levant dans les maladies les plus aiguës. On n'y trouve ordinairement que des chirurgiens très ignorans, François ou Italiens. Nous avons pourtant connu à Constantinople M^r Deschiens, habile chirurgien, élevé dans la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris. Parmi les medecins M^r le Duc y tient le premier rang ; il est de Vire en Normandie, & exerce la medecine avec beaucoup de succès & de réputation. Nous y connoissons aussi un excellent homme, qui a joint l'étude des mathématiques & de la physique à la bonne pratique de medecine ; c'est M^r Spoleti Professeur de Padoue, qui étoit auprès de M. Soranzo Baile de Venise.

Les medecins ordinaires en Levant, sont des Juifs ou des Candiots, vieux nourrissons de Padoue, qui n'oseroient purger que les convalescens. Toute la science des Orientaux en fait de maladies, consiste à ne point donner de bouillons gras, à ceux qui ont la fièvre, & à les réduire à une diete outrée : c'est à dire que pendant les quinze ou seize premiers jours d'une fièvre continue, quelque accident qui survienne, on ne fait prendre aux malades que deux légères panades par jour, ou deux prises d'eau de ris, sans oser tenter autre chose. Ces panades ne sont pas faites avec du bouillon à la viande : on laisse tremper dans de l'eau chaude une certaine quantité de mie de pain, & l'on fait bouillir cette eau jusques à ce que la mie soit presque fondue : quelques uns y ajoutent un peu de sucre sur la fin : cette nourriture convient mieux à des Chartreux qu'à des gens du monde qu'il faut faire saigner ou purger en certains temps, pour dissiper des accidens, qui sans cette précaution les feroient mourir : ainsi ces pauvres Grecs ne re-

viennent des moindres fièvres qu'avec la peau & les os, & font des années entières à se rétablir. Hippocrate le plus savant de tous les medecins Grecs, condamne avec raison la diete outrée, & ordonne la purgation dans les premiers jours lorsqu'elle est bien indiquée.

Si la tête d'un malade se brouille & qu'il soit attaqué d'un transport au cerveau, on le traite de possédé : on congédie & les medecins & les chirurgiens. On fait venir des Papas qui après avoir loué la sage conduite des parens, commencent par reciter je ne sçai combien d'oraisons & repandent l'eau benite à grands flots dans le lit du malade & par toute la chambre : ensuite ils tourmentent si fort le malade à force d'exorcismes, qu'ils augmentent le délire, bien loin de l'appaiser. On nous traita de visionnaires à Mycone, lorsque nous proposâmes aux parens d'une dame de considération de la faire saigner au pied, pour tranquiliser sa tête. Les Papas nous vouloient chanter pouille. Que répondre à des gens qui n'entendent pas raison ! Ils ne se contentèrent pas de lui rompre la tête pendant deux ou trois jours, sous prétexte de faire sortir le diable de son corps de gré ou de force ; on porta cette pauvre femme à l'Eglise ; on la menaça de l'enterrer toute vive si elle ne déclaroit le nom du démon qui la possédoit ; si nous pouvons l'apprendre disoient-ils, il sera bientôt à nous. Ce nom cependant les embarrassoit fort, car ils ne savoient comment l'apostropher. Les Papas suoiient à grosses gouttes & se relevoient d'heure en heure ; enfin la malade qui avoit une fièvre maligne des plus facheuses, mourut avec des mouvemens convulsifs, qui épouvëntèrent tout le monde. Toute la physique des Papas se termina à faire sentir aux assistans la violence du combat qui se passoit entre le diable & la malade, laquelle pour ne s'être pas bien deffendue suivant le jugement de ces do-

cteurs, ne fut pas enterrée en terre sainte; on la porta de l'Eglise à la campagne, au lieu qu'on porte les autres morts de la campagne à l'Eglise. Lorsqu'un malade échape d'une scène si tragique, tout le monde crie au miracle, & les Papas passent pour des Thaumaturges.

Avant que de quitter le Milo, nous montâmes au haut de saint Helie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaisir de considérer les Isles voisines: c'est un des plus beaux coups d'œil qu'il y ait dans l'Archipel: le jour étoit parfaitement beau, & nous laissa voir une infinité d'isles voisines qui brillent dans la mer, pour me servir de l'expression d'Horace.

*Interfusa nitentes
vires æquora Cy-
cladas.*

Horat. lib. 1. Od. 12.

SIPHANTO.

ΣΙΦΝΟΣ.

*Sist. nat. lib. 4.
cap. 12.*

Descendant de cette montagne, nous nous embarquâmes pour l'isle de Siphanto qui n'est qu'à 36 milles de Milo. Siphanto a retenu son ancien nom de Siphnos, qu'Estienne le Geographe fait venir d'un certain *Siphnus* fils de *Junion*; car auparavant, cette isle s'appelloit *Merope*, suivant le même auteur; & *Merapia* & *Acis*, selon Pline, qui ne lui donne que 28 milles de circuit, quoiqu'on en compte quarante.

L'Isle de Siphanto est sous un beau ciel: on le trouve encore plus charmant quand on arrive de Milo où l'air est infecté de vapeurs sulfureuses. On voit à Siphanto des vieillards de 120 ans: l'air, les eaux, les fruits, le gibier, la volaille, tout y est excellent; les raisins y sont merveilleux, mais la terre qui les produit est trop forte, & les vins n'y sont pas délicats; ainsi l'on y boit ceux de Milo & de Santorin. Quoique l'isle de Siphanto soit couverte de marbre & de granit, elle est pourtant des plus fertiles & des mieux cultivées de l'Archipel: elle fournit assez de grains pour les habitants du pays qui sont aujourd'hui de très bonnes gens. Les mœurs de leurs ancêtres étoient fort décriées. Quand on reprochoit à quelqu'un qu'il vivoit à la

Siphantine, qu'il étoit homme de parole comme un Siphantin, c'étoit lui dire de grosses injures, comme nous l'apprennent Estienne le Geographe, Hefychius & Suidas. Σιφιλαν. Steph.
Σιφίλο: ἀππάγων.
Hefych. & Suid.

Les habitans de Siphanto s'appliquent à faire valoir leurs huiles & leurs capres. La foye de l'isle est très belle, mais en petite quantité, & les toiles de coton que l'on y fait sont assez recherchées: ces toiles sont de deux fortes, la Scamite est toute unie: la Dimite est croisée, beaucoup plus belle, plus forte & de plus grand débit. Ainsi l'on y consume non seulement le coton du pays; mais encore celui des isles voisines. Le reste du négoce de Siphanto ne roule que sur les figues, les oignons, la cire, le miel, le sésame; on y travaille a des chapeaux de paille, qui se vendent par tout l'Archipel sous le nom de castors de Siphanto. Cette isle où l'on compte plus de cinq mille ames, fut taxée en 1700. à quatre mille écus pour la capitation & pour la taille réelle. Outre le ^a château, situé sur une roche ^a ou le bourg. au bord de la mer, & peut-être bâti sur les ruines de l'ancienne *Apollonia*, il y a cinq villages, Artimone, Stavril, ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ.
Steph. Catavati, Xambela, & Petali; quatre couvents de Caloyers, Brici ou la Fontaine, Stomongoul, Saint Chrysostome, & Saint Hélié; deux couvents de Religieuses, l'un d'environ 20 filles, & l'autre de 40, dans un quartier appelé Camarea. Il y en vient quelquefois de l'Archipel pour y faire leurs vœux; mais ces bonnes ^b filles ne sont pas trop régulières. ^b Caloyeres ou
Calogrica. Pour ce qui est des chapelles, il y en a 500 & 60 Papas qui ne disent la Messe qu'une fois l'année, le jour de la dédicace de leurs chapelles.

Les ports de l'isle sont Faro, Vati, Kitriani, Kironisso, & celui du ^c Château. Faro a sans doute retenu le nom ^c la Calanque.
Legende,
ΣΙΦΝΟΥ. d'un ancien Phare, qui servoit à guider les vaisseaux. On voit dans Goltzius une médaille, ou d'un côté est représentée une tour avec un homme placé tout au haut; de l'au-

*Legende,
C I O N I O N.*

tre côté c'est la tête de Jupiter selon Nonius; pour moi je crois plutôt que c'est celle de Neptune. M^r Foucault Conseiller d'État, dont le cabinet est le plus beau de France après celui du Roy, a une médaille de cette isle : le type est une tête de Gordien Pie, & le revers une Pallas en casque, qui lance un javelot. Les ports de Siphanto étoient assez fréquentez il y à environ 50 ans : Basili riche marchand de l'isle, enterré dans le monastere de Brici y attiroit par son industrie des vaisseaux de France & de Venise.

*Descr^{pt.} Græc.
Phocic.*

Lib. 3.

Siphanto étoit autrefois celebre & riche par ses mines d'or & d'argent : à peine sçait-on aujourd'hui où elles se trouvent. Pour nous faire voir la plus fameuse, on nous mena sur le bord de la mer près de San Softi chapelle à demi ruinée; mais nous ne vîmes que l'entrée de la mine, & l'on ne put nous conduire plus avant, à cause des embarras & de l'obscurité du lieu. Sa situation pourtant nous fit souvenir de ce que Pausanias en raconte; sçavoir qu'Apollon s'étoit approprié la dixième partie de l'or & de l'argent qu'on tiroit des mines de Siphnos, & qu'elles furent détruites par l'inondation de la mer, laquelle vengea ce dieu du mépris que les habitans avoient eû pour lui, en refusant de payer cette espece de tribut. Herodote parle d'un autre malheur que les mines avoient attiré à cette isle. Ceux parmi les Samiens qui avoient déclaré la guerre à Polycrate leur tyran, se voyant abandonnez par les Lacedemoniens, après la levée du siège de Samos, s'enfuirent à Siphnos, où ils demandèrent à emprunter dix talents. Siphnos étoit alors la plus riche de toutes les isles, & l'on regardoit comme un grand thresor la dixième partie de l'or & de l'argent que l'on prenoit tous les ans sur le rapport des mines, pour envoyer au temple de Delphes. Cependant la proposition des Samiens fut rejetée; mais

ils ravagèrent tout le pays, après avoir mis en fuite les habitants que l'on obligea de donner 100 talents de rançon pour retirer leurs prisonniers. On prétend que la Pythonisse avoit prédit ce malheur : consultée par ceux de Siphnos, pour sçavoir si leurs richesses se soutiendroient long temps, elle répondit, qu'ils se donnassent bien de garde d'une ambassade rouge dans le temps que leur hostel de ville & leur marché seroient tout blancs. Il semble que la prophétie s'accomplit à l'arrivée des Samiens, dont les vaisseaux étoient peints de rouge, suivant l'ancienne coutume des insulaires chez qui le bol est fort commun, & l'hostel de ville de Siphnos, de même que le marché, étoient revêtus de marbre blanc.

Outre les mines dont on vient de parler, le plomb y est fort commun : les pluyes en découvrent presque par tout. La mine est grisâtre, lisse & rend du plomb qui approche de l'étain. Lorsque les payfans veulent chasser, ils vont la prendre dans les champs & la fondent pour en faire de la grenaille. Ce plomb qui est comme une ceruse naturelle se vitrifie facilement, & c'est ce qui rend excellentes les marmites de l'isle. ^a Theophraste, ^b Pline, ^c Isidore assu-

^a Lib. de lapidib.
^b Hist. nat. lib. 36.
 cap. 22.
^c Orig. lib. 16.
 cap. 4.

Σφισσι Πιρίγειον.
 Steph.

rent qu'on tailloit à Siphnos au ciseau des pots à feu d'une certaine pierre molle, lesquels devenoient noirs & très durs, après qu'on les avoit échaudez avec de l'huile bouillante : on estimoit aussi les gobelets qui se fabriquoient dans cette isle.

Il y a près de 50 ans qu'il vint des Juifs à Siphanto par ordre de la Porte, pour y examiner les mines de plomb; mais les bourgeois de cette isle craignant qu'on ne les contraignît d'y travailler, gagnèrent le capitaine de la galiotte qui avoit amené ces Juifs, & que l'on avoit chargée de mine pour conduire à Thessalonique. Cet officier fit percer son bâtiment & se sauva dans sa chaloupe pendant

qu'il couloit à fond. Quelques autres Juifs étant revenus à la charge n'en furent pas meilleurs marchands. Les Si-phantins pour s'en débarrasser tout de bon, donnèrent une somme d'argent à un corsaire Provençal qui étoit à Milo & qui perça à coups de canon une seconde galiotte chargée de Juifs & de mine, si bien que les Turcs & les Juifs abandonnèrent cette entreprise.

Les Turcs n'osoient pas trop se montrer dans les isles avant la retraite des Armateurs François, qui s'en alloient souvent les prendre par la barbe & les faire esclaves sur les sommets des montagnes. Les Grecs, qui favorisoient ces violences, venoient consoler les Musulmans & leur prêtoient de l'argent pour leur rançon. Nos armateurs travailloient quelquefois à la conservation du Christianisme avec plus de succès que les missionnaires les plus zélés : en voici un bel exemple. Il y a quelques années que dix ou douze familles de Naxie embrassèrent la loi de Mahomet : les Chrétiens du rite latin les firent enlever par des armateurs, qui les emmenèrent à Malte. Personne depuis ne s'est avisé de se faire Mahometan à Naxie. Les plus fameux corsaires de l'Archipel n'avoient rien d'odieux que le nom de corsaire. C'étoient des gens de qualité & d'une valeur distinguée qui suivoient la mode de ce temps-là. N'a-t-on pas vu M^{rs} de Valbelle, de Gardane, de Colongue devenir Capitaines & Chefs d'Escadre des vaisseaux du Roy, après avoir fait la course contre les Infidèles ! combien voit-on de Chevaliers ou de Commandeurs de Malte soutenir en Levant le nom Chrétien sous le pavillon de la Religion ! ces Messieurs rendent bonne justice à ceux qui s'adressent à eux. Si un Grec insulte un Chrétien du rite latin, celui-ci n'a qu'à porter ses plaintes au premier capitaine qui relâche dans le port, le Grec est mandé, enlevé s'il n'obéit pas, & bâtonné s'il a tort. Les capitaines
vuident

vuident les procez sans avocats ni procureurs. On porte les papiers à bord, & l'on est condamné à payer en argent ou en coups de bâton : tout cela se fait gratuitement de la part des juges. S'il y a quelques épices, c'est un muid de vin ou quelque veau gras.

On a dit plus haut que l'Evêque de Milo étoit Evêque de Siphanto : il n'y tient qu'un vicaire, & son Eglise est fort pauvre. L'Archevêque Grec est riche ; car il est Seigneur spirituel des isles de Nanfio, Policandro, Nio, Serpho, Mycone, Sikino, Stampalia & Amorgos.

Les Dames de Siphanto pour conserver leur tein à la campagne couvrent leur visage avec des bandes de linge Σταμφορέων. qu'elles roulent si adroitement qu'on ne voit que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement elles n'ont pas l'air conquérant avec ce masque, & ressemblent plutôt à des mumies ambulantes : aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers, que celles de Milo & de l'Argentine n'ont d'empressement à les accueillir.

Pour ce qui est des antiquitez de l'isle, elles y sont fort mal traitées. En allant du port au château proche d'un puits à gauche du chemin, se voit un tombeau antique, lequel sert d'auge pour faire boire les animaux : c'est une piece de marbre d'un grand goût, longue de six pieds huit pouces, sur deux pieds huit pouces de large, & deux pieds quatre pouces de hauteur : ce tombeau est orné de feuilles d'Acanthe, de pommes de pin & d'autres fruits. Tout auprès de ce monument est une autre piece de marbre enclavée dans le mur, & qui étoit le reste de quelque autre tombeau.

Au pied d'une colline à quelques pas de-là, tout proche des ruines d'un ancien temple, qui pourroit bien avoir été celui du dieu Pan, anciennement adoré dans cette isle, on voit encore un tombeau de marbre de huit pieds de long,

sur trois pieds quatre pouces de haut, & deux pieds huit pouces de large ; mais les ornemens en sont mesquins & sentent le colifichet : ce sont des enfans qui tiennent des festons, d'où pend une grosse grappe de raisin. Le devant d'un semblable tombeau est encastré dans la façade d'une maison de la grande rue du bourg : il y a une inscription sur ce dernier, mais tout en est effacé si ce n'est une partie du mot, ΒΑΣΙΛΕ.

Au monastere de Brici tout près de la maison & d'une belle source qui passe par un puits, il y a un tombeau de marbre dont l'usage est bien different de celui auquel il étoit destiné, puisqu'il sert d'abrevoir : ce tombeau n'a que trois pieds huit pouces de longueur ; mais quoique les ornemens en soient détruits, le temps a épargné trois enfans sur le devant, qui marquent bien que tout le reste étoit d'une excellente main : ces enfans soutiennent chacun le bout d'un feston.

Sur la porte de la ville par où l'on sort pour aller au port, sont enclavez les tronçons de deux figures de marbre d'une mediocre beauté, l'une est nue & l'autre drapée. A un coin d'une espece de tour quarrée, à gauche de la porte du château se voit un bas relief de marbre que l'on prend pour l'histoire de Tobie : je crois plutôt que c'est le débris de quelque tombeau. On a maçonné dans le même mur le reste d'un lion, qui ne montre que la tête & la poitrine.

Le fond de la porte du château est à deux arcades, soutenues par un pilier de marbre octogone, sur lequel on lit en caracteres gothiques *MCCC LXV M I S L C E. Yandoly de Corona.* Ce Seigneur, à ce que nous dirent les principaux de l'isle, étoit de Bologne en Italie, pere d'Otuly de Corogna, lequel donna sa fille unique en mariage à Angelo Gozadini Seigneur de Siphanto & de Thermie. Si-

phanto avoit été demembré du Duché de Naxie; car il est certain que Marc Sanudo en fit la conquête & la joignit à ce Duché sous Henry II. Empereur latin de Constantinople. Nous avons vu chez le vicaire de l'Eglise latine, l'acte par lequel Otuly de Corogna établit en 1462. une rente en faveur de l'Eglise du château. La famille des Gozadini a possédé Siphanto jusques au temps que Barberousse s'en rendit le maître sous Soliman II. cette famille est presentement reduite à trois freres retenus dans leurs lits presque pendant toute l'année, l'un par la goutte, l'autre par un rhumatisme cruel, & le plus jeune par la paralysie. La femme de M^r Guion consul de France à Siphanto est de cette noble famille : ce consul, qui est savant & qui parle plusieurs langues, conserve le cachet d'Angelo Gozadini, par lequel il paroît qu'il étoit Seigneur de Siphanto & de Thermie. Il nous assûra que la fontaine publique qui est tout au fond de cette vallée qui conduit au port, étoit un ouvrage des plus anciens, & venoit d'une allée taillée dans le roc à plus d'un mille de profondeur.

Le voisinage de l'isle de Serpho nous fit naître la curiosité d'y aller : elle n'est qu'à 12 milles de Siphanto, si l'on compte de cap en cap ; mais il faut bien compter le double du port du château de Siphanto d'où nous partîmes le 24 août, jusqu'à celui de Serpho. * Pline ne donne que 12 milles de circuit à cette isle : elle en a cependant plus de 36.

Les montagnes de Serpho sont si rudes & si escarpées, que les Poetes ont feint que Persée avoit changé en pierre jusques aux habitans du pays. On pêcha sur ces côtes, dit Strabon, s'il en faut croire la fable, une quaiſſe dans laquelle Acrisius avoit enfermé Persée & sa mere Danaé. Polydecte, qui regnoit dans cette isle, voulut l'obliger à l'épouser; & comme ses sujets favorisoient son dessein, Per-

Hist. des Ducs de l'Archip.

SERPHO en grec vulgaire. SERPHANTO, & SERPHINO en Italien. ΣΕΡΠΙΦΟΣ, ancien nom de l'isle. * *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

Rerum geog. lib. 10. Apollod. Biblioth. lib. 2. cap. 4. Parcite luminibus Perſeus ait, oraque regis, Ore Medusæo sili- cem sine sanguine fecit. Ovid. Metamorph. lib. 1.

fée, qui avoit apporté la tête de Meduze, les changea en pierre. Il y a beaucoup d'apparence que les mines de fer & d'aiman de cette isle n'étoient pas connues dans ce temps-là; car on n'auroit pas manqué d'en attribuer la production au pouvoir de la Gorgone: cependant ces mines sont à fleur de terre, & les pluyes les découvrent tous les jours. La mine de fer y est étoilée en plusieurs endroits, comme le regule d'Antimoine étoilé. Celles d'aiman y sont fort abondantes; mais pour en avoir de bons morceaux, il faudroit creuser profondement, ce qui est très difficile dans un pays, où parmi tant de fer, à peine trouve-t-on des outils propres à arracher les oignons, qu'ils cultivent parmi leurs rochers dans de petits fonds humides: ces oignons sont fort doux, au lieu que les oignons de Siphanto, qu'on n'arrose pas, sont aussi acres que ceux de Provence; mais quoiqu'en dise M^r Spon, les oignons du Levant ne sont pas meilleurs, que ceux de certains quartiers des environs de Paris. Enfin les habitans de Serpho sont si glorieux d'avoir de si bons oignons, & ils les trouvent si délicieux, qu'ils ne s'avisent pas de prendre les perdrix qui mangent la moitié de leurs grains & de leurs raisins. Il n'y a dans cette isle qu'un bourg qui porte le même nom, & un méchant hameau appelé San Nicolo. Le bourg est autour d'une roche affreuse à trois milles du port, & ce port qui est d'une grande beauté, ne sert de retraite qu'à des vaisseaux dévoyez dans une violente tempête, qui viennent s'y mettre à couvert de la fureur des vagues: car les habitans de l'isle sont aussi faineans & aussi méprisables que leurs ancêtres. Origène voulant faire connoître à Celse, qu'il étoit ridicule de reprocher la naissance à Jesus-Christ, lui dit: Quand même il seroit né dans l'isle de Seriphe; quand il seroit né le dernier des Seriphiens, il faut convenir qu'il a fait plus de bruit dans le monde que les Themistocles, que

• Η' Καλαμίτι.

Σέρφος νῆσος ἐν
πόλιν ἐν λιμένι.
Scyl. Peripl.

Contra Celsum.
lib. 1.

les Platons, que les Pythagores, que les plus sages des Grecs, que les plus grands de leurs Roys & de leurs Généraux.

Les habitans de Serpho ne payent que 800 écus de capitation & de taille réelle, aussi ne recueillent-ils qu'un peu d'orge & de vin. Les meilleures terres appartiennent aux moines de Saint Michel Archange, dont le couvent est au nord près de la mer, à la vue de Thermie & de Serphopoula, mechant écueil, où ces moines nourrissent des chèvres & des cochons, sous la garde d'un Caloyer. Quoi qu'en grec vulgaire le mot *Poula*, signifie petit, il n'y a pourtant aucune apparence qu'Ovide & Juvenal aient voulu parler de Serpho-poula sous le nom de *Parva Seriphus*; car cet écueil, qui n'a pas un mille de tour, n'a jamais été habité. Origene & ces auteurs ont appelé Serpho une petite isle, parceque effectivement cette isle n'a que 36 milles de circuit. C'est là où Polydecte a régné, & où l'on voit encore ces effroyables rochers, qui ont donné lieu à la fable de Persée.

*Μοναχὸν ἔχει οὖν
Μιχαὴλ τὸ ἑλίκον.*

*Te tamen ô parvæ
rektor Polydecta
Seriphi. Ovid. ibid.*

*Ut Gyaræ clausus
scopulis parvaque
Seripho. Juven.
Sat. 10.*

*Minima & ignobilissima insula. Orig.
ibid.*

Tous les habitans de l'isle sont du rite grec: le Cadi est ambulant, de même que celui de Siphanto. Le Vaivode de Serpho Turc de Négrepont, à qui nous avons été re-commandez par M^r Guion, nous reçut assez bien, & nous invita avec empressement à voir danser les Grecs à la Madonna de la Masseria, qui est la Chapelle la plus propre de l'isle. Il est vrai que les Grecs n'ont pas tout à fait perdu cet esprit de plaisanterie, ni ce génie de satire qui brilloit chez leurs ancêtres; ils font tous les jours des chansons fort spirituelles, & il n'y a point de postures dont ils ne se servent dans leurs danses. La Fête nous parut un peu scandaleuse & encore plus ennuyeuse, parce qu'elle dura toute la nuit: bien loin de soupirer après les belles du pays, il nous falloit de passer dans l'isle de Thermie, qui n'est qu'à 12 mil-

les de Serpho; mais le vent du nord, se leva le lendemain au matin, avec tant de violence qu'il ne nous permit pas de risquer le trajet.

Il ne faut pas chercher des antiquitez dans Serpho: cette isle n'a jamais été ni puissante ni magnifique, quoique son port l'ait rendue recommandable, même du temps de la belle Grèce. Suivant Herodote les habitans de Seriphos, de Siphnos, & de Melos, furent les seuls, parmi les insulaires, qui refuserent de recevoir les troupes & la flotte de Xerxes, dans le temps que ce Prince, qui s'étoit proposé la conquête de Grèce, voulut s'assurer des peuples qui entreroient dans son parti, en leur faisant demander la terre & l'eau. Herodote fait descendre les Miliotes des Lacedemoniens, & ceux de Siphnos & de Seriphos des Atheniens, qui avoient pris le nom d'Ioniens d'un de leurs Generaux Ion fils de Xuthus. Après la bataille d'Artemisium, où les Grecs & les Perfes eurent à peu près les mêmes avantages, les Atheniens inquiets avec raison sur la conservation de leur ville, firent passer leurs femmes & leurs enfans dans l'isle de ^a Salamine, & sollicitèrent si fortement les autres peuples de Grèce, qu'ils obtinrent qu'on assembleroit une flotte commune autour de cette isle. Les habitans de Melos y envoyèrent deux galeres: ceux de Seriphos & de Siphnos en fournirent autant.

Les Romains regardoient Seriphos comme un lieu propre à faire mourir de chagrin les scelerats & les malheureux. Auguste y relegua l'orateur Cassius Severus, que dix-sept ans d'exil en Crète n'avoient pû corriger de ses médifances. Vestilia femme de Labeon, convaincue d'adultere y fut releguée aussi, & Stratoniceus trouvoit le séjour de cette isle si insupportable, qu'il demanda un jour à son hôte, quel étoit le crime que l'on punissoit d'exil chez eux: c'est la mauvaise foy dit l'hôte. Hé que ne fais tu

Lib. 6.

** Colouri.*

*In saxo Seriphio
convenit. Tacit.
lib. 4. Annal. c. 21.*

*Enseb. Chron. gr.
& lat. pag. 158.
Plutarch. de Exil.*

donc quelque fourberie insigne, repliqua Stratonicus pour te tirer de ce miserable lieu.

Le plus grand plaisir que nous eumes dans cette isle fut d'en entendre crier les grenouilles dans les marais autour du port. Pline & Elien ont assuré qu'elles étoient muettes dans Seriphos ; & qu'elles recouvroient leur voix si on les transportoit ailleurs : il faut que la race de ces grenouilles muettes se soit perdue. Hermolaus Barbarus a rétabli l'endroit de Pline où ce fait est rapporté : car dans les anciens exemplaires, on lisoit des cigales pour des grenouilles. Theophraste, dit Elien, ne pretend pas que ce soit Jupiter, qui eût rendu muettes les grenouilles de Seriphos, à la priere de Persée qu'elles empêchoient de dormir auprès de leur marais : ce Philosophe en rapporte la cause à la froideur de l'eau de ce lieu. Nous passâmes près d'une journée entiere à roder dans ce marais pour chercher des plantes ; mais l'eau nous en parut comme tiède. C'est pourtant de cette fausse observation des grenouilles de Seriphos, qu'est venu le proverbe dont parlent Estienne le geographe & Suidas : c'est une grenouille de Seriphos, pour dire, c'est un sot qui ne sçauoit parler.

Après les mines d'aiman, la plus belle chose qu'il y ait dans l'isle de Serpho, par rapport à l'Histoire naturelle, est une espece d'œillet, dont le tronc vient en arbrisseau dans les fentes de ces horribles rochers qui sont au-dessus du bourg : en voici la description & la figure. La plante n'a pas changé, quoique levée de graine & cultivée dans le Jardin royal, où elle fait les honneurs de la Grèce parmi une infinité de plantes rares venues du même pays.

La racine de cet œillet est grosse comme le pouce, couverte d'une écorce brune, dure, ligneuse, divisée en plusieurs autres racines peu chevelues, & pousse au travers des fentes des rochers un tronc tortu, haut de deux pieds, gros

Hist. nat. lib. 9.

cap. 58.

Lib. 3. cap. 37.

*Caryophyllus
Ginecus, arboreus,
Leucoii folio per-
amaro. Corol. Inst.
rei herb. 23.*

d'environ deux pouces, ligneux, cassant, dur, blanc-sale en dedans, revêtu d'une écorce noirâtre, gerfée, raboteuse, & comme relevée de quelques anneaux : ce tronc produit plusieurs tiges toutes branchues, brunes aussi, si ce n'est vers le haut où les jeunes jets sont vert de mer, garnies de feuilles de même couleur, longues d'un pouce, sur trois ou quatre lignes de largeur, obtuses à leur pointe, opposées deux à deux, charnues, cassantes, touffues, ameres comme du fiel : ces jets s'allongent de la hauteur de demi pied, chargés de feuilles semblables aux précédentes, mais plus étroites, & soutiennent ordinairement une seule fleur, quelquefois c'est un bouquet assez gros : chaque fleur est à cinq feuilles, longues d'un pouce & demi, qui ne débordent que de demi pouce hors du calice, arrondies & découpées en crête de coq, grisdelin rayé de veines plus obscures & marquées vers leur base, d'autres rayes purpurin foncé : la queue de ces mêmes feuilles est étroite, blanche & renfermée dans le calice : ce calice est un tuyau long d'un pouce sur une ligne de diamètre, un peu renflé vers le bas, où il est accompagné d'un autre calice à plusieurs écailles pointues & couchées les unes sur les autres : du fond du grand calice s'élèvent des étamines minces & blanches, chargées chacune d'un sommet grisdelin : le pistile n'a que cinq lignes de long, cylindrique, vert-pâle, terminé par deux cornes blanches qui surmontent les étamines : lorsque la fleur est passée, ce pistile devient une espèce de coque rouffâtre dans sa maturité, renflée vers le milieu, laquelle s'ouvre par la pointe en cinq parties & laisse voir des semences noires, plates, minces, blanches en dedans, les unes ovales, les autres circulaires, attachées à de petits filets, qui du corps du placenta leur portent le suc nourricier. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

L E T T R E V.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Quoique l'automne soit une saison très agreable dans l'Archipel, néanmoins le ciel, qui commençoit à se brouiller, sembloit nous menacer d'orages & de tempêtes : c'est ce que nous apprehendions encore plus que toute autre aventure ; & comme les tempêtes suivent ordinairement les changemens des saisons ; la crainte des pluies, qui en Levant ne manquent pas de tomber au commencement de septembre, nous fit faire plus de diligence que nous n'eussions fait dans un autre temps. Notre dessein étoit de voir tout l'Archipel, s'il eût été possible, & depuis notre sortie de Candie, nous n'en avions encore vu que quatre isles. Nous partîmes donc de Serpho pour Siphanto, & nous nous embarquâmes pour l'isle d'Antiparos, laquelle en est éloignée de 18 milles.

DESCRIPTION
des isles d'Antiparos, de Paros, & de Naxie.

Antiparos est un écueil de 16 milles de tour, plat, bien cultivé, lequel produit assez d'orge pour nourrir 60 ou 70 familles enfermées dans un méchant village à un mille de la mer, & qui payent 700 écus de taille réelle, & 500 écus de capitation, quoique tout leur negoce ne consiste qu'en peu de vin & de coton. On y élit tous les ans deux consuls, quelquefois un seul à qui on donne dix écus pour prendre le soin des affaires de l'isle. Pour le spirituel, elle

ANTIPAROS,
ΑΛΙΠΟΡΕ, *Steph.*
ΑΛΙΠΟΡΕ, *Synk.*
OLIAROS, *Plin.*

dépend de l'Archevêque Grec de Naxie; mais il a de tres mauvais parroissiens, car la plupart des habitans de l'isle font des corsaires François & Maltois, qui ne font ni Grecs ni Latins.

Le meilleur bien de l'isle appartient au monastere de Brici de Siphanto, d'où l'on envoie deux Caloyers pour faire la recolte : ce bien étoit d'un revenu considerable, avant que les Vénitiens en eussent brûlé les Oliviers; mais ils n'épargnerent pas même les sablieres des maisons pendant la guerre de Candie, dans les lieux où leur flote hivernoit. A l'égard de la bonne chere, on ne la connoît pas dans Antiparos, si ce n'est en maigre; car la viande de boucherie y manque souvent : on n'y trouve ni lièvres, ni perdrix; mais seulement des lapins & des pigeons sauvages. L'épouvante y étoit si grande lorsque nous y arrivâmes, qu'on n'avoit laissé ni napes, ni serviettes dans les maisons : on avoit tout enterré à la campagne à la vue de l'armée Turque, qui exigeoit la capitation. Il faut avouer que le bâton des Turcs a de grandes vertus : toute une isle fremit quand on parle de la bastonnade : les plus aîsez n'osent paroître que dans une posture fort humiliée, la tête couverte d'un bonnet crasseux; & la plupart de ces malheureux, pour ne pas s'exposer à une si grande honte, se retirent dans des cavernes. Les Turcs, qui se doutent bien qu'on a caché ce qu'il y a de meilleur dans le pays, font donner des coups de bâton aux officiers qui sont en charge, & cette ceremonie dure jusques à ce que leurs femmes ayent apporté leurs dorures & celles de leurs voisines. Dieu sçait de quelles lamentations ces démarches sont accompagnées : bien souvent les Turcs, après s'être saisis des joyaux, mettent à la chaîne les maris, les femmes, & les enfans.

La Falaque.

Le port d'Antiparos n'est bon que pour des barques &

pour des tartanes ; mais dans le milieu du canal, qui est entre cette isle & celle de Paros, le fond y est fort propre pour les plus gros vaisseaux : ce canal qui n'a qu'un mille de large entre les écueils de Strongilo & Despotico, situé un peu à côté de son ouverture, est plein de plusieurs autres petits écueils qui n'ont pas de nom.

Cette isle, quelque méprisable qu'elle paroisse, renferme une des plus belles choses, qu'il y ait peut-être dans la nature, & qui prouve une des grandes veritez qu'il y ait dans la Physique, sçavoir la vegetation des pierres. Nous voulumes nous en convaincre par nous-mêmes, & nous fîmes conduire sur les lieux pour y philosopher avec plus de certitude. Cet endroit admirable est à quatre milles du village, à près d'un mille & demi de la mer, à la vue des isles de Nio, de Sikino & de Policandro, qui n'en font qu'à 35 ou 40 milles.

Une caverne rustique se presente d'abord, large d'environ 30 pas, voutée en arc surbaissé & fermée par une cour qui est l'ouvrage des bergers : ce lieu est partagé en deux par quelques piliers naturels, sur le plus gros desquels, qui paroît comme une tour attachée au sommet de la caverne, on lit une inscription fort ancienne & fort maltraitée : elle fait mention de quelques noms propres que les gens du pays, par je ne sçai quelle tradition, prennent pour les noms des conspirateurs, qui en vouloient à la vie d'Alexandre le Grand ; & qui après avoir manqué leur coup, vinrent se réfugier dans cet endroit comme dans un lieu de seureté.

Parmi ces noms, il n'y a que celui d'Antipater qui puisse favoriser la tradition des Grecs ; car Diodore de Sicile rapporte que quelques historiens avoient accusé Antipater de la mort d'Alexandre. Tout le monde sçait que ce Prince avoit laissé Antipater regent en Europe, lorsqu'il partit pour la conquête de Perse ; mais ce ministre irrité des mau-

*Biblioth. Hist.
lib. 17.*

vaïs officés qu'Olympias lui avoit rendus auprès de son maître, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner par son fils, l'un des échançons du Prince. Cependant soit que le soupçon fût bien ou mal fondé, Diodore remarque qu'Antipater ne laissa pas de conserver une partie de son autorité après la mort d'Alexandre, bien loin qu'il fût venu se cacher dans cette îlle.

Nous ne pûmes lire qu'une partie de l'inscription, mais elle nous fut communiquée toute entière par un bourgeois du lieu, qui en garde une copie: il nous assura qu'elle avoit été déchiffrée par un plus habile homme que nous, qui avoit passé par Antiparos depuis quelques années. Voici ce que l'inscription contient.

ΕΠΙ	S O U S
ΚΡΙΤΩΝΟΣ	la Magistrature de Criton
ΟΙΔΕΗΛΘΟΝ	vinrent en ce lieu
ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ	Menandre,
ΣΟΧΑΡΜΟΣ	Socarme,
ΜΕΝΕΚΑΤΗΣ	Menecrate,
ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ	Antipater,
ΙΠΠΟΜΕΔΩΝ	Ippomedon,
ΑΡΙΣΤΕΑΣ	Aristeas,
ΦΙΛΕΑΣ	Phileas,
ΓΟΡΓΟΣ	Gorgus,
ΔΙΟΓΕΝΗΣ	Diogenes,
ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ	Philocrates,
ΟΝΕΣΙΜΟΣ	Onesime.

Peut-être que ce sont les noms des citoyens de l'île, qui dans le temps que Criton en étoit le magistrat, osèrent les premiers descendre dans la grotte & la reconnoître.

Au dessous de cette inscription est un creux carré.

long, dans lequel étoit encastré un marbre qui n'est pas bien loin de là, mais qui n'est pas fort ancien ; comme il paroît par une figure de la croix : c'est un bas relief du temps des Chrétiens, si mal traité qu'il n'est pas reconnoissable ; & suivant les apparences l'on ne l'a jamais trouvé assez beau pour l'emporter. Sur la gauche & au bas d'un rocher taillé en plan incliné se voit une autre inscription gréque plus usée que la précédente.

Entre les deux piliers qui sont sur la droite, est un petit terrain en pente douce, séparé du fond de la caverne par une muraille assez basse : on a gravé dans cet endroit depuis quelques années au bas d'un rocher, dont la croupe est assez plate, les paroles suivantes :

HOC ANTRUM EX NATURÆ MIRACULIS
RARISSIMUM UNA CUM COMITATU RECES-
SIBUS EJUSDEM PROFUNDIORIBUS ET AB-
DITIORIBUS PENETRATIS SUSPICIEBAT ET
SATIS SUSPICI NON POSSE EXISTIMABAT
CAR. FRAN. OLIER DE NOINTEL IMP. GAL-
LIARUM LEGATUS. DIE NAT. CHR. QUO
CONSECRATUM FUIT. AN. MDC LXXIII.

On avance ensuite jusques au fond de la caverne par une pente plus rude, d'environ 20 pas de longueur : c'est le passage pour aller à la grotte, & ce passage n'est qu'un trou fort obscur, par lequel on ne sçauroit entrer qu'en se baissant & au secours des flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible à l'aide d'un cable que l'on prend la précaution d'attacher tout à l'entrée. Du fond de ce précipice on se coule, pour ainsi dire, dans un autre bien plus effroyable, dont les bords sont fort glissans, & qui répondent sur la gauche à des abîmes profonds : on place sur les

bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit en tremblant un rocher tout à fait taillé à plomb. On continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux; mais dans le temps qu'on se croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court, & l'on s'y casseroit la tête si l'on n'étoit averti & retenu par les guides. On y trouve encore le reste d'une échelle que M^r de Nointel y avoit fait placer: comme elle s'est pourrie depuis ce temps là, nos guides avoient pris soin d'y en apporter une toute neuve. Pour y parvenir, il fallut se courber sur le dos le long d'un grand rocher; & sans le secours d'un autre cable que l'on y avoit accroché, nous serions tombez dans des fondrières horribles.

Quand on est arrivé au bas de l'échelle, on se roule encore quelque temps sur des rochers, tantôt sur le dos, tantôt couché sur le ventre, suivant qu'on s'en accommode le mieux; car chacun cherche la marche la plus favorable pour suivre la compagnie. Après tant de fatigues, on entre enfin dans cette admirable grotte que M^r de Nointel ne pouvoit se lasser d'admirer avec raison. Les gens qui nous conduisoient, comptoient 150 brasses de profondeur depuis la caverne jusques à l'autel marqué A; & autant depuis cet autel jusques à l'endroit le plus profond où l'on puisse descendre. Le bas de cette grotte sur la gauche est fort scabreux: à droite il est assez uni, & c'est par là que l'on passe pour aller à l'autel. De ce lieu là grotte paroît haute d'environ 40 brasses, sur 50 de large: la voute en est assez bien taillée, relevée en plusieurs endroits de grosses masses arrondies, les unes hérissées de pointes semblables à la foudre de Jupiter, les autres bossuées régulièrement, d'où pendent des grappes, des festons, & des lances d'une longueur surprenante. A droite & à gauche, ce sont des rideaux & des napes, qui s'étendent en tout sens & forment

[

]

.

/

sur les côtez des especes de tours canelées, vuides la plupart, comme autant de cabinets pratiquez autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon *B*, formé par des productions qui representent si bien les pieds, les branches, & les têtes des choux fleurs, qu'il semble que la nature nous ait voulu montrer par là comment elle s'y prend pour la vegetation des pierres. Toutes ces figures sont de marbre blanc, transparent, cristallisé, qui se casse presque toujours de biais & par differens lits comme la pierre judaïque. La plupart même de ces pièces sont couvertes d'une écorce blanche & resonnent comme de la bronze, quand on frappe dessus.

Sur la gauche un peu au de là de l'entrée *C* de la grotte, s'élevent trois ou quatre pilliers *D* ou colonnes de marbre, plantées comme des troncs d'arbres sur la crête d'une petite roche. Le plus haut de ces troncs a six pieds huit pouces, sur un pied de diametre, presque cylindrique & d'égale grosseur, si ce n'est en quelques endroits où il est comme ondoyant, arrondi par la pointe & placé au milieu des autres. Le premier de ces piliers est double & n'a qu'environ quatre pieds de haut. Il y a sur le même rocher quelques autres piliers naissans qui sont comme des bouts de corne; j'en examinai un assez gros, qui peut-être fut cassé du temps de M^r de Nointel: il represente veritablement le tronc d'un arbre coupé en travers: le milieu, qui est comme le corps ligneux de l'arbre, est d'un marbre brun, tirant sur le gris de fer, large d'environ trois pouces, enveloppé de plusieurs cercles de différentes couleurs, ou plutôt d'autant de vieux aubiers, distinguez par six cercles concentriques, épais d'environ deux ou trois lignes, dont les fibres vont du centre à la circonference. Il semble que ces troncs de marbre vegetent, car outre qu'il ne tombe pas une seule goutte d'eau dans ce lieu, il n'est pas concevable que des

gouttes , tombant de 25 ou 30 brasses de haut, ayent pu former des pieces cilindriques, terminées en calote, dont la regularité n'est point interrompue : une goutte d'eau se dissiperoit plutôt par sa cheute : il n'en distille certainement point dans cette grotte, comme dans les caves gouttieres ordinaires. A peine remarquâmes-nous quelques napes dentelées, dont les pointes laissent couler une goutte d'eau fort claire & fort insipide, formée sans doute par l'humidité de l'air qui s'y condense en eau comme dans les appartemens revêtus de marbre.

Au fond de la grotte sur la gauche se presente une pyramide bien plus surprenante , qu'on appelle l'autel. A depuis que M^r de Nointel y fit celebrer la messe en 1673. Cette piece est toute isolée, haute de 24 pieds, semblable en quelque maniere à une thiare, relevée de plusieurs chapiteaux, canelez dans leur longueur, & soutenus sur leurs pieds, d'une blancheur éblouissante, de même que tout le reste de la grotte. Cette pyramide est peut-être la plus belle plante de marbre qui soit dans le monde ; les ornemens dont elle est chargée sont tous en choux-fleurs, c'est à dire terminez par de gros bouquets, mieux finis que si un sculpteur venoit de les quitter. Il n'est pas possible encore un coup que cela se soit fait par la cheute des gouttes d'eau, comme le pretendent ceux qui expliquent la formation des congelations dans les grottes. Il y a beaucoup plus d'apparence que les autres congelations dont nous parlons, & qui pendent du haut en bas, ou qui poussent en differens sens, ont été produites par le même principe, c'est à dire par la vegetation.

Au bas de l'autel il y a deux demi colonnes sur lesquelles nous posâmes des flambeaux pour éclairer la grotte & la considerer à loisir. M^r de Nointel les fit écorner pour y dresser la table, sur laquelle on celebra la messe de minuit.

On

On grava par ses ordres les paroles suivantes sur la baze de la pyramide.

HIC IPSE CHRISTUS ADFUIT
EJUS NATALI DIE MEDIA NOCTE CELEBRATO
MDC LXXIII.

Pour faire le tour de la pyramide, on passe sous un massif ou cabinet de congelations, dont le derriere est fait en voute de four : la porte en est basse; mais les draperies des côtez sont des tapisseries d'une grande beauté, plus blanches que l'albâtre : nous en cassâmes quelques unes, dont l'interieur nous parut comme de l'écorce de citron confite. Du haut de la voute, qui répond sur la pyramide, pendent des festons d'une longueur extraordinaire, lesquels forment pour ainsi dire l'attique de l'autel.

M^r le Marquis de Nointel Ambassadeur de France à la Porte, passa les trois fêtes de Noel dans cette grotte, accompagné de plus de 500 personnes, soit de sa maison, soit marchands, corsaires, ou gens du pays qui l'avoient suivi. Cent grosses torches de cire jaune, & 400 lampes qui brûloient jour & nuit étoient si bien disposées, qu'il y faisoit aussi clair que dans l'église la mieux illuminée. On avoit posté des gens d'espace en espace dans tous les précipices, depuis l'autel jusques à l'ouverture *C* de la caverne : ils se firent le signal avec leurs mouchoirs, lorsqu'on éleva le corps de J. C. A ce signal on mit le feu à 24 boîtes & à plusieurs pierriers qui étoient à l'entrée de la caverne : les trompettes, les hautbois, les fifres, les violons rendirent cette consecration plus magnifique. L'Ambassadeur coucha presque vis à vis de l'autel, dans un cabinet long de sept ou huit pas, taillé naturellement dans une de ces grosses tours dont on vient de parler. A côté de cette tour se voit un trou

par où l'on entre dans une autre caverne, mais personne n'osa y descendre.

On étoit bien embarrassé à faire venir de l'eau du village pour fournir à tout le monde. Les Capucins aumôniers de son Excell. n'avoient pas la baguette de Moÿse. A force de chercher on trouva une fontaine à gauche de la montée, c'est une petite caverne où l'eau s'amasse dans les creux des rochers.

M^r de Nointel a renouvelé la mémoire de cette grotte. Les gens du pays même n'osoient y descendre lorsqu'il arriva à Antiparos : il les encouragea par ses largesses. Les corsaires s'offrirent d'accompagner ceux qui voudroient leur montrer le chemin : ces Messieurs ne trouvoient rien de difficile, lorsqu'il falloit faire la cour à son Excell. qui d'ailleurs étoit passionné pour les belles choses, & sur tout pour ce qui regarde l'antiquité. Peut-être que sur l'inscription que l'on a rapportée, il crut qu'il y restoit quelque monument précieux ! Il avoit deux habiles dessinateurs à sa suite, & trois ou quatre maçons avec les outils nécessaires pour détacher & pour enlever les marbres les plus lourds. Jamais Ambassadeur n'est revenu du levant avec tant de belles choses : heureusement la plupart de ces marbres sont entre les mains de M^r Baudelot de l'Académie royale des Inscriptions & des Médailles : ils étoient réservés pour une personne de son mérite.

Je n'ay plus qu'un mot à dire touchant la grotte d'Antipater, c'est ainsi qu'on appelle une petite caverne, dans laquelle on entre par une fenêtre carrée, ouverte dans le fond de la caverne, qui sert comme de vestibule à la grande grotte. Celle d'Antipater est toute revêtue de marbre cristallisé & canelé ; c'est une espece de salon de plein pied à son ouverture, qui paroîtroit fort agreable si on n'avoit pas été ébloui par les merveilles qui sont dans la grande grotte.

La croupe de la montagne où sont ces grottes est comme pavée de cristallisations transparentes, semblables au talc ordinaire; mais qui se cassent toujours en lozanges ou en cubes, & je crois que ces cristallisations sont des indices de grottes souterraines: j'en ai vu de pareilles en Candie sur le mont Ida, & à Marseille sur la Baume de M^r Puget à Saint Michel d'eau douce. Des bords de la caverne d'Antiparos pendent quelques pieds de ce beau Capprier sans épines, dont on confit le fruit dans les Isles. Le reste de la montagne est couvert de Thym de Crète, de faux Dictame, de Cedres à feuilles de Cyprez, de Lentisques, de Squilles: toutes ces plantes sont communes dans les isles de Grèce, & celle d'Antiparos ne meritoit guères d'être visitée sans cette belle grotte.

Capparis non spinosa fructu majore.
C. B. Pin. 180.

Nous passâmes le canal qui est entre Antiparos & Paros par un vent de Sud-ouest, qui nous menoit en poupe, & qui nous fit faire six milles en moins d'une heure: car bien que le canal n'ait qu'un mille de large, on en compte six ou sept du port d'Antiparos à celui de Paros. C'est cette distance qui nous persuada qu'Antiparos est l'isle que les anciens ont connue sous le nom d'Oliaros: on n'en peut pas douter sur un passage qu'Estienne le geographe nous a conservé du Traité des isles d'Heraclide du Pont, qui fait d'Oliaros une colonie de Sidoniens, & qui place cette isle à environ sept milles de Paros, distance qui répond tout à fait à celle de notre trajet. Notre bateau fut bien secoué dans ce passage, & la pluie qui venoit par ondées nous incommoda furieusement: ce fut le dernier jour du mois d'août, & ce fut aussi la première fois que nous vîmes pleuvoir dans l'Archipel.

Labeck.

LVIII. stad.

Nous débarquâmes le 2 Septembre au port du château de ^a Parechia ville principale de l'isle de Paros, bâtie sur les ruines de cette ancienne & fameuse Paros, la plus grande,

ΠΑΡΟΣ. PAROS.
PARIS, par les
Franç.
^a ou Parichia.

Herod. lib. 6.

Corn. Nepos in
Miltiad.

* Steph.

Αναμνηστικόν.

Ibid.

selon Estienne le geographe, & la plus puissante des Cyclades. Lorsque les Perses, sous les ordres de Darius, passerent en Europe pour faire la guerre aux Atheniens, Paros embrassa le parti des Asiatiques, qu'elle secourut de troupes pour la bataille de Marathon. Miltiades couvert de gloire après cette grande journée, obtint des Atheniens une puissante flotte, & les assura sans vouloir declarer à quoi il la destinoit, qu'il meneroit cette armée dans un pays d'où elle rapporteroit de grandes richesses, sans beaucoup de peine. Paros fut assiegée par mer & par terre : les habitans voyant leurs murailles ruinées demanderent à capituler ; mais ayant aperçu un grand feu du côté * de Mycone, ils s'imaginèrent que c'étoit le signal de quelque secours, que leur faisoit donner Datis un des generaux des Perses : là-dessus ils ne voulurent plus entendre parler de capitulation, & c'est ce qui donna lieu au proverbe, *Tenir sa parole, à la maniere des Pariens*. Cependant Miltiades, qui apprehendoit la flotte des ennemis, brûla toutes ses machines & se retira promptement à Athenes.

Herodote qui a décrit ce siege avec soin, bien loin d'avancer que les assiegez fussent disposez à capituler, rapporte que Miltiades desesperant d'emporter la place, consulta Timon prêtresse du pays, laquelle lui conseilla de faire quelque ceremonie secrette dans le temple de Cerés proche de la ville. Ce general suivit son avis ; mais ayant voulu franchir l'enceinte du temple, il se cassa une jambe : la ceremonie apparemment ne reussit pas, il fut contraint de lever le siege, le senat le condamna d'en payer les frais : on le mit dans les prisons d'Athenes pour l'obliger de satisfaire à cette dette publique, & il y mourut de ses blessures. Ce siege ne laissa pas d'être fort glorieux aux Pariens quoiqu'on les traitât de gens sans parole, car Miltiades qui n'avoit pu les soumettre, étoit le plus grand capitaine de son temps. Après la ba-

taille de Salamine, Themistocles quoique occupé au siege d'Andros, exigea les contributions de Paros, & la rendit tributaire d'Athenes, parceque cette isle étoit une de celles qui avoient le plus favorisé les Asiatiques. Voilà ce qu'il y a de plus certain dans l'histoire gréque touchant l'isle de Paros. Si l'on veut remonter au-delà de la puissance des Atheniens, on trouvera encore quelque chose de considerable qui regarde cette isle, & cela nous donnera lieu de parler des differens maîtres qui ont possédé ces fameuses Cyclades, parmi lesquelles Paros tenoit un rang considerable.

Peut-être que Sesostris ce grand roy d'Egypte, qui se faisoit appeller le roy des roys & le seigneur des seigneurs, reçut la soumission de Paros de même que de la plupart des Cyclades, c'est à dire de quelques autres isles de l'Archipel rangées presque en maniere de cercle autour de la fameuse Delos. Les Pheniciens possederent ces isles puisqu'ils furent les premiers maîtres de la mer de Grèce; mais il est mal-aisé de concilier Thucydide & Diodore de Sicile sur le temps où les Cariens s'établirent dans ces isles. Thucydide prétend que Minos en chassa ces peuples, & Diodore au contraire avance qu'ils n'y étoient venus qu'après la guerre de Troye, & qu'ils avoient obligé les Crétois de s'en retirer. Estienne le geographe assure que les Arcadiens se mêlerent avec les Crétois, & qu'ils donnerent le nom d'un de leurs generaux appellé Paros à l'isle dont nous parlons; car auparavant elle portoit celui de Minos, suivant la remarque de Pline.

Selon Apollodore, ce fut dans cette isle que Minos apprit la mort de son fils Androgée tué dans l'Attique où il s'étoit distingué dans les jeux publics. Ce malheureux pere sacrifiant aux Graces à Paros fut si penetré de douleur, qu'il jetta sa couronne par terre & ne voulut pas jouer de la

*Idem. Bibliot. lib. 2.
cap. 4.*

flutte. Eurydemon, Chryses, Nephalion & Philolaus autres enfans de Minos s'étoient retirez à Paros, lorsque Hercule y passa pour aller chercher par ordre d'Eurysthée, la ceinture d'Hypolite reyne des Amazones.

Herod. lib. 8.

Il est certain aussi que Paros ne refusa pas les propositions de Xerxés fils de Darius, lorsque ce Prince fit demander aux isles de Grece la terre & l'eau; puisque de tous les insulaires, il n'y eut que les habitans de Melos, de Siphnos & de Seriphos, qui ne voulurent pas lui accorder sa demande. Les habitans des autres isles abandonnerent les Atheniens, & ne reconnurent leur domination qu'après que l'orage fut dissipé. Diodore de Sicile remarque qu'elles furent ravagées malgré la flotte des Atheniens, destinée pour les mettre à couvert des insultes d'Alexandre tyran de Pherée, qui surprit & battit cette armée.

Bibliot. hist. lib. 15.

*Topogr. Christian.
de mundo. lib. 2.*

Il paroît par ce fameux monument d'Adule décrit si exactement par Cosme d'Egypte, & si bien illustré par le R. P. Dom Bernard de Montfaucon, que les Cyclades & Paros par conséquent ont été sous la domination des Ptolémées roys d'Egypte: car ce monument dressé sous Ptolémée Evergete III. du nom fait mention de ces isles. De la domination des Egyptiens, elles retomberent sous celle d'Athenes. Mithridate fut le maître des Cyclades pendant peu de temps: obligé de céder au bonheur de Sylla, comme dit Florus, à la valeur de Lucullus, à la grandeur de Pompée, il prit le parti de se retirer vers le nord. Les Romains restèrent paisibles possesseurs d'Athenes & de l'Archipel, dont les isles furent érigées en province avec la Lydie, la Phrygië & la Carie. Cette province fut ensuite sous un proconsul, jointe à l'Hellespont & à l'Asie mineure.

De bello Mithrid.

1107.

Les Empereurs grecs ont possédé l'Archipel à leur tour jusques au temps que Marc Sanudo noble Venitien fut fait duc de Naxie par Henri Empereur de Constantinople. Ce

nouveau duc unit à Naxie Paros, & plusieurs autres îles voisines. Paros en fut demembrée par Florence Sanudo *Hist. des Ducs de l'Archip.* duchesse de l'Archipel, qui la donna pour dot à Marie sa fille unique, épouse de Gaspar de Sommerive: c'étoit un *Summerive.* gros seigneur qui pretendoit avec raison à tout le duché de Naxie; mais il fut obligé de se contenter de Paros, dans l'impuissance où il se trouva de résister à François Crispo, qui après avoir fait assassiner Nicolas Carcerio, s'étoit emparé du reste du duché.

Quelques années après, Paros passa dans l'illustre maison de Venier par le mariage de François Venier noble Venitien avec Florence de Sommerive sœur aînée de Courfin de Sommerive, dont elle herita de tous les biens. François Venier fut le grand pere de ce fameux Venier, qui ne ceda l'île de Paros à Barberouffe Capitan Pacha sous Solyman II. que parce qu'il se trouva sans eau à Kephalo dans le fort Saint Antoine. Leunclave fait mention *Supplém. Annal.* d'un grec appelé Jacques, Heraclide & Basilique, qui se faisoit descendre des princes de Valachie & qui portoit le nom de marquis de Paros. Les Valaques le firent mourir en 1563. mais il n'y a pas d'apparence qu'il ait possédé cette île, puisque les Turcs la prirent sur les Venitiens.

Pour ce qui est du château de Paros ou Parichia, ses murailles ne sont bâties que de vieux marbres. La plupart des colonnes y sont posées de travers & ne montrent que leur diametre: celles qui sont relevées supportent souvent des corniches d'une grandeur surprenante. De quelque côté que l'on se tourne on ne jette les yeux que sur des architraves ou des piédestaux entremêlez de grandes pièces de marbre, employées autrefois à de plus beaux ouvrages. Pour faire la porte d'une écurie, qui est ordinairement celle de toute la maison, on dresse deux bouts de corniches, dont les moulures sont admirables: on pose en travers sur

ces pieces une colonne pour servir de linteau, sans trop s'embarraffer si elle est d'équerre & de niveau. Les gens du pays qui trouvent ces marbres taillez, les assemblent comme ils l'entendent, & même les blanchissent souvent avec de la chaux. A l'égard des inscriptions, elles ne sont pas rares autour de la ville ; mais elles sont si mal traitées que l'on n'y connoît plus rien. Les François, les Venitiens, les Anglois ont emporté les plus considerables, & l'on casse tous les jours pour la clôture des champs, les plus belles pieces que l'on découvre, frises, autels, bas reliefs ; rien n'échappe à l'ignorance des Grecs. On ne voit dans cette isle que de miserables faiseurs de salieres & de mortiers, au lieu de ces grands sculpteurs & de ces habiles architectes, qui ont autrefois rendu le marbre de cette isle plus celebre que celui des isles voisines ; car cette belle pierre n'est pas moins commune à Naxie & à Tine ; mais on y manqua dans un certain temps d'habiles gens pour la mettre en œuvre & en reputation.

Paros marmore nobilis. *Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

On nous mena à trois milles du château voir des anciennes carrieres, où il ne reste que des tranchées couvertes de rejets & de recoupes aussi fraiches que si on y avoit travaillé depuis peu : la Mandragore & le faux Dictame y naissent par tout. Les plus anciennes carrieres du pays sont à un mille au delà au dessus du moulin du monastere de Saint Minas. Dans l'une de ces carrieres est un bas relief antique travaillé sur le marbre même, qui naturellement dans cet endroit là est presque taillé à plomb au fond d'une grande caverne qui sert de bergerie, & d'où l'on tiroit apparemment ce beau marbre à la faveur des lampes. Il est tres vraisemblable que la montagne où est cette caverne est le mont Marpese, dont Servius & Estienne le geographe ont fait mention.

Lapis Lychnites quoniam ad lucernas in cuniculis caderetur. *Plin. lib. 38. cap. 5.*

Αἶψα λυχνίδος. *Ath. Deipn. lib. 5.*

ΜΑΡΠΕΣΣΑ ὄρες Πάρος ἀφ' ἧς αἱ λυχνίαι ἐκείγονται. *Steph.*

Marpesos mons est Paræ insulæ. *Servius in Eneid. 6.*

Ce bas relief a quatre piéds de long, & sa plus grande hauteur

hauteur est de deux pieds cinq pouces: le bas en est équarri: le haut est assez irregulier, parce qu'il fallut s'accommoder à la figure du rocher. Quoique cet ouvrage ait été fort mal-traité par le temps, il paroît pourtant que c'est une espece de barchanale ou si l'on veut de nôce de village à 29 figures d'un assez bon goût, mais d'une mauvaise composition. De vingt de ces figures qui sont sur la même ligne, les six plus grandes ont dix-sept pouces de haut: ce sont des Nymphes qui dansent un branle: il y en a une autre assise sur la gauche, qui semble se faire presser pour danser. Parmi ces figures paroît la tête d'un satyre à longue barbe, qui rit de toute sa force. A droite sont placées douze figures plus petites, qui semblent n'être acourues que pour voir la fête. Bacchus est assis tout au haut du basrelief avec des oreilles d'âne & une bedaine d'yvrogne, entouré de figures de différentes attitudes; mais d'un air tout à fait rejoui, sur tout certain satyre placé de front avec des oreilles & des cornes de bœuf. Les têtes de ce bas relief n'ont jamais été finies: c'est le caprice de quelque sculpteur qui se divertissoit en faisant charger son marbre, & qui écrivit au bas de son basrelief.

ΑΔΑΜΑΣ

ΟΔΡΥΣΗΣ

ΝΤΜΦΑΙΣ.

ADAMAS ODRYSES a dressé ce monument aux filles du pays. Anciennement les Dames s'appelloient des Nymphes, comme nous l'apprend Diodore de Sicile, & Barthius demontre assez bien que ce nom étoit consacré pour celles qui n'étoient pas mariées.

*Biblioth. hist. lib. 3.
Animad. ad Stat.
part. 2.*

Enfin le marbre de cette isle devint si fameux, que les plus habiles sculpteurs n'en employoient pas d'autre. Strabon a raison de dire que c'est une excellente pierre pour

*Omnes autem san-
tum candido mar-
more usi sunt à Pa-
ro insula. Plin. hist.
nat. lib. 38. cap. 5.*

*Αρίστη πρὸς τὴν μαρ-
μαρυγὸς ἀφ' ἧς.
Retum geog. lib. 20.*

** Plin. ibid. On croit
que ce sont les car-
rières de Masse
& de Catane.*

*In Pariorum lapi-
dicinis mirabile
proditur gleba la-
pidis unius, cunctis
dividentium soluta,
imaginem Sileni
intus extitisse.
Plin. Hist. nat.
lib. 3. cap. 5.*

faire des statues, & Pline admiroit qu'on en fût venu cher-
cher d'Egypte pour en decorer le frontispice de ce celebre
labyrinthe, qui passoit pour une des merveilles du monde. A
l'égard des statues, les plus habiles gens conviennent que le
marbre d'Italie est preferable à celui de Grèce. Pline sou-
tient avec raison que celui de ^a Luna est bien plus blanc. Le
marbre grec est à gros grains crySTALLINS, qui font de faux
jours & qui sautent par petits éclats si on ne le menage avec
soin : au lieu que celui d'Italie obeit au ciseau, parce qu'il
a le grain beaucoup plus fin & plus uni.

La carrière de marbre, qui est en Provence entre Mar-
seille & les Pennes paroît de même grain que le marbre
grec : peut-être seroit-il plus doux si l'on creusoit jusques à
une certaine profondeur. On trouve aussi dans ces quar-
tiers là une pierre fort dure semblable au porphyre ; mais
dont les taches sont passées, il est vrai qu'il faudroit ouvrir
ces carrieres pour en connoître les beautés. Qui auroit ja-
mais cru qu'on trouvât une representation de Silene dans
celles de Paros, si l'on n'avoit fouillé bien avant pour de-
couvrir cette merveille.

Après avoir visité ces carrieres, nous allâmes nous pro-
mener dans les principaux endroits de l'isle. Il reste enco-
re à Nausa ou Agousa un Fort ruiné, bâti dans la mer, & sur
les mazures duquel se voyent les armes de Venise, les au-
tres principaux villages sont Costou, Lephchis, Marmara,
Chepido & Dragoula. Ces trois derniers villages sont à
Kephalo, quartier de l'isle fort connu par le fort Saint An-
toine, dont Barberousse ne vint à bout que parceque les
soldats y mouroient de soif. Venier seigneur de l'isle qui
l'avoit deffendu si vigoureusement se sauva à Venise, où il
avoit fait passer sa femme & ses enfans. Le fort est démoli,
& il n'y reste plus que le monastere de Saint Antoine. On
se sert aujourd'hui du marbre des carrieres de ce quartier là,

& sur tout de celles de Marmara, d'où on l'apporte par bateaux à Parechia : au lieu que celui des anciennes carrières n'y peut venir que par charroi, voiture fort rare dans les isles.

Pline a bien marqué la grandeur de l'isle de Paros en assurant qu'elle n'est que la moitié de celles de Naxos, à laquelle il donne 75 milles de tour : sur ce pied là Paros n'en doit avoir que 36 ou 37, mesure ordinaire des gens du pays. On y compte environ 1500 familles, taxées ordinairement à 4500 écus de capitation ; mais en 1700 on leur en fit payer 6000, & 7000 pour la taille réelle. Il est vrai que cette isle est bien cultivée : on y nourrit beaucoup de troupeaux : le commerce y consiste en froment, orge, vin, légumes, sésame, toile de coton. Avant la guerre de Candie, on y recueilloit beaucoup d'huile ; mais l'armée Venitienne brûla tous les oliviers de Paros en 9 ou 10 ans qu'elle y séjourna. Cette isle est si pleine de perdrix & de pigeons sauvages qu'on nous donna trois perdrix & deux ramiers pour 18 sols : la viande de boucherie y est bonne, & les cochons n'y manquent pas : on y mange de même que dans les autres isles d'excellens petits moutons nourris dans les maisons avec du pain & des fruits. Les melons y sont tout à fait délicieux ; mais on n'a pas le temps de les goûter, lorsque, l'armée turque y est : elle consomme tous les fruits de l'Archipel en peu de jours.

*Hist. nat. lib. 4.
chap. 12.*

• Brouffins.

Nous vîmes pleuvoir à Paros pour la première fois depuis notre départ de France. La terre étoit si sèche qu'il auroit fallu un petit deluge pour en éteindre la soif. Le coton, la vigne & les figuiers periroient sans les rosées qui sont si abondantes que nos capots en étoient tous mouillez, lorsque nous couchions en campagne ou dans des bateaux, ce qui nous arrivoit assez souvent en passant d'une isle à l'autre. On a beau partir dans la bonace, comme on n'a

Helene : à la verité c'est grand dommage que le marbre de Paros, dont toute la Grèce a été embellie, soit si mal employé. Rien n'est si ridicule que de voir au lieu de sculpture, de méchants plats de fayence enchassés dans cette belle pierre, pour orner les frontispices des chapelles : c'est comme si l'on enchassoit un caillou dans de l'or. On compte jusques à 16 monasteres dans Paros, sçavoir,

Saint Minas le martyr, le plus grand couvent de l'isle, quoi-

qu'il n'y ait plus que deux Caloyers, Ἀγίος Μήνας.

Saint Michel Archange. Ἀγίος Ταξιάρχης.

Le couvent des Apôtres. Ἀγίοι Αποστόλοι.

Notre-Dame du Lac. Παναγία Λαζογυνάρου.

Saint Jean de la pluye. Ἀγίος Ιωάννης Καύρεχα.

Saint George aux Groiseilles, fruit assez rare en levant.

Ἀγίος Γεωργίος μερούλι.

Saint André. Ἀγίος Ανδρέας.

Saint Antoine. Ἀγίος Αντωνίος.

La sainte Solitude. Ἀγία Μόνη.

Notre-Dame de toute prévoyance. Παναγία Σεισσειαστή.

Saint Jean Adrien. Ἀγίος Ιωάννης Αδριανί.

Saint Cyriaque, ou Saint Dominique. Ἀγίος Κυριακός.

Saint Jean des sept fontaines. Ἀγίος Ιωάννης ἐπταρείσης.

Notre-Dame du lieu mal sain. Παναγία Τσαφάνα.

Saint Noïrmantin solitaire du mont Sinai. Ἀγίος Καελαί-
βος.

Le Monastere de Christ. Ο' Χριστός.

^a *Synab. Rerum*

geog. lib. 10.

Archilochum proprio rabies armavit iambo. *Horat. de arte poetic.*

Tincta Lycambeo sanguine tela madent. *Ovid in Ibin.*

Herod. lib. 1.

* Archilochus ce fameux autheur de vers iambes se distinguua parmi les grands hommes de Paros. Horace a raison de dire que la rage inspira ce poete ; ses vers furent si piquants que Lycambas qui l'avoit attaqué, fut assez sot pour se pendre de desespoir. Archilochus vivoit du temps de Gyges roy de Lydie & fut contemporain de Romulus.

Nous ignorons le nom d'un excellent homme de cette

ifle, qui dressa le plus beau monument de chronologie qui soit au monde, & que l'on voit presentement à Oxford au tour du Theatre Sheldonien: c'est sur ce marbre que M^r de Peirese avoit fait acheter en levant, avec plusieurs autres, qui tomberent entre les mains du comte d'Aron-del, que l'on voit gravées les plus celebres époques grèques depuis le regne de Cecrops fondateur du royaume d'Athenes jusques au magistrat Diognete, c'est à dire la suite de 1318 années. Usserius croit que cette chronologie fut écrite 263 ans avant Jesus-Christ.

Gassend. in vicen Peirese.

Ces époques qui n'ont pas été alterées comme les manuscrits, nous apprennent la fondation des plus fameuses villes de Grèce, & l'âge des plus grands hommes qui en ont été l'ornement. Par exemple nous sçavons par ces marbres qu'Hesiodé a vécu 27 ans avant Homere, & que Sappho n'a écrit qu'environ 200 ans après ce poete. Ces marbres fixent les magistrats d'Athenes, & nous font d'un grand secours pour les guerres de ce temps là: ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail, il vaut mieux parler de notre passage dans l'isle de Naxie, connue des anciens sous le nom de Naxos.

O. A. 1201.

Nous y arrivâmes le 7 Septembre en moins de deux heures; car le trajet du port d'Agoufa (qui est à la pointe septentrionale de Paros) n'est que de neuf milles, & le canal en ligne droite n'a que six milles de large; ainsi Pline a fort bien marqué la distance de ces deux isles à sept milles cinq cens pas. Naxia est un mot corrompu de Naxos: tout le monde sçait que la langue grèque à souffert de grands changemens dans la décadence de l'empire. Le mot de Naxia se trouve dans Jean Cameniate, qui a décrit la prise de Theffalonique par les Sarrazins: il fut pris & mené en Candie avec les autres esclaves. La flotte des Sarrazins sur laquelle ils étoient embarquez relacha à Naxie, dit-il, pour

NAXIS, NAXOS, NAXUS.

Hist. nat. lib. 4. cap. 12.

De Excidio Theffalon.

En 904.

• *To Ζωρτέου.*

Bourdigons.

Diod. Sicul. Biblioth. hist. lib. 3.

• *Mogis.*

• *Siroc.*

• *Voyage. Tom. 3.*

• *Lib. 6.*

• *Georg. Syncell. Συγγραμ. in eadem cella habitans. Assisant du Patriarche.*

y exiger le tribut ordinaire ; mais elle y souffrit beaucoup dans le port du ^aVivier, que l'on appelle aujourd'hui le port des Salines à droite du port du château. On prend encore beaucoup de mullets & d'anguilles dans ce port des Salines, par le moyen de certaines hayes de roseaux assemblez & attachez ensemble ; ces hayes se plient comme nos paravents, & on les dispose de telle sorte que les poissons qui s'y sont engagez par certaines entrées n'en sçauroient plus sortir. On se sert de semblables machines mais bien plus grandes & mieux entendues dans le canal du Martigues en Provence : l'invention en est tres ancienne. Les Ichthyophages de la Babylonie s'appliquoient à cette sorte de pêche, & prenoient sans peine plus de poisson qu'ils n'en pouvoient consommer : ces hayes de roseaux durent long temps, & on les transporte suivant que l'on juge à propos, comme l'enceinte des parcs à brebis.

La pêche de Naxie, la doüane & les salines de la ville ne sont affermées que 800 écus ; aussi on y donne 12 ou 15 mesures de sel pour un écu, & chaque ^a mesure pèse 120 livres de France. Le port des Salines n'est pas bon pour les gros bâtimens, non plus que les autres ports de l'isle tous exposez au nord ou au ^b sud-est : on les appelle Calados, Panormo, Saint Jean Triangata, Filolimnarez, Potamides & Apollona, qui a peut-être retenu ce nom du temple d'Apollon que les Atheniens avoient fait bâtir à la pointe de Naxos, opposée à l'isle de Delos. Il ne faut pas confondre avec ^c M^r Spon l'isle de Naxos avec une ville du même nom en Sicile, ou suivant ^d Thucydide les peuples de l'isle Eubée avoient dressé un autel à Apollon.

Naxos quoique sans ports étoit une ^e Republique tres florissante & maitresse de la mer, dans le temps que les Perses passerent dans l'Archipel. Il est vrai qu'elle possédoit les isles de Paros & d'Andros dont les ports sont excellens pour

pour entretenir & recevoir les plus grandes flottés. ^a Aristagoras commandant à Milet en Ionie forma le dessein de surprendre Naxos, sous prétexte de rétablir les plus grands Seigneurs de l'isle, chassés par la populace & réfugiés chez lui. Darius roy de Perse lui fournit non seulement des troupes de débarquement, mais une flotte de deux cens vaisseaux. Les Naxiotes avertis secrètement par Magabates general des Perses, avec qui Aristagoras s'étoit brouillé, se preparerent à le bien recevoir. Il fut obligé de se retirer après un siege de quatre mois : & tout le service qu'il put rendre aux insulaires qui s'étoient retirez à Milet, fut d'obtenir qu'on leur bâtiroit une ville à Naxos, pour les mettre à couvert des insultes du peuple.

Les Perses firent une seconde descente dans cette isle lorsqu'ils ravagerent l'Archipel. ^b Datis & Artaphernes n'y trouvant pas de resistance firent brûler jusques aux temples, & emmenerent un tres grand nombre de captifs. Naxos se releva de cette perte & ^c fournit quatre vaisseaux de guerre à cette puissante flote des Grecs, qui battit celle de Xerxés à ^d Salamine, dans le fond du golphe d'Athenes. Le souvenir des maux que les Perses avoient faits à Naxos, & la crainte de s'en attirer de nouveaux, obligerent le peuple à se déclarer pour les Asiatiques : mais les officiers de l'isle furent d'un sentiment contraire, & menerent à l'armée gréque, par l'ordre de Democrite le plus acredité des citoyens de Naxos, les vaisseaux qu'ils commandoient. Diodore de Sicile assure que les Naxiotes donnerent des marques d'une grande valeur à la bataille de Platée, où Mardonius autre general des Perses fut défait par Pausaniás. Cependant les allies ayant donné le commandement des troupes aux Athéniens; ceux-ci declarerent la guerre aux Naxiotes pour châtier les partisans des Perses. La ville fut donc assiegée & forcée à capituler avec ses premiers maîtres; car Herodote,

^a Herod.^b Herod. lib. 6.^c Idem lib. 8.^d Colouri.

Biblioth. hist. lib. 5.

Thucyd. lib. 1.

Lib. 7.

Η Νάξος ἐν ἀπο-
σίῃ τῆς νῆσου. *Herod.*
lib. 5.
Idem lib. 1.

qui place Naxos dans le departement de l'Ionie & qui l'appelle la plus heureuse des ifles, en fait une colonie d'Athenes, & rapporte que Pisistratè l'avoit possédée à son tour.

Diod. Sic. Biblioth.
hist. lib. 5.

Voilà ce qui se passa de plus remarquable en l'isle de Naxos dans le temps de la belle Grèce. Si l'on veut remonter jusques à l'antiquité la plus reculée, on trouvera dans Diodore de Sicile & dans Pausanias l'origine des premiers peuples qui s'y établirent. Butes fils de Boreas roy de Thrace, ayant voulu surprendre en embuscade son frere Lycurgus, fut obligé par ordre de son pere de quitter le pays avec ses complices : leur bonne fortune les conduisit à l'isle ronde,

ΝΤΡΟΦΥΙΑΝ.

c'est ainsi qu'on nommoit celle dont nous parlons. Comme les Thraces n'y trouverent que peu ou point de femmes, & que la plupart des ifles de l'Archipel étoient sans habitans, ils firent quelques irruptions dans la terre ferme, d'où ils emmenerent des femmes, parmi lesquelles étoit Iphimédie femme du Roi Aloeus & Pancratis sa fille. Ce Roi outré de deuil ordonna à ses fils Otus & Ephialtes de le vanger : ils battirent les Thraces, & se rendirent les maîtres de l'isle ronde, qu'ils nommerent Dia. Ces princesses entretuerent quelque temps après dans un combat, comme dit Pausanias, ou furent tuez par Apollon, suivant le sentiment d'Homere & de Pindare ; ainsi les Thraces resterent paisibles possesseurs de l'isle jusques à ce que la grande fecheresse les contraignit de l'abandonner, plus de deux cens ans après leur établissement. Elle fut ensuite occupée par les Car-

Lib. 9.

Ανὴρ Νάξιος Κασὸς
ἱπποδρόμος. *Steph.*

riens, & leur roi Naxios ou Naxos, suivant Estienne le geographe, leur donna son nom. Il eut pour successeur son fils Leucippus ; & celui-ci fut le pere de Smardius, sous le regne duquel Thesée revenant de Crete avec Ariadne aborda dans l'isle, où il abandonna sa maîtresse à Bacchus, dont les menaces l'avoient horriblement frappé dans un songe.

Les habitans de Naxos prétendoient que ce dieu avoit été nourri chez eux, & que cet honneur lui avoit attiré toute sorte de felicitéz. D'autres croyent que Jupiter l'avoit confié à Mercure pour le nourrir dans l'antre de Nyse sur les côtes de la Phenicie, du côté qui s'approche du Nil: d'où vient que Bacchus fut nommé *Dionysus*. Ce n'est pas ici le lieu de débrouiller l'histoire des Bacchus. Diodore de Sicile rapporte qu'il y en a eu trois à qui nous sommes redevables, non seulement de la culture des fruits, mais de l'invention du vin & de celle de la biere, que l'un d'eux inventa en faveur des peuples qui ne pourroient pas élever la vigne chez eux.

*Απὸ Διὸς τὸ Νύμφε.
Diod. Sic. Biblioth.
hist. lib. 4. c.
alibi.*

La celebre époque que le même auteur nous a conservée touchant le débordement du Pont-Euxin dans la mer de Grèce, nous rassure fort sur la pluspart des aventures qui se sont passées dans quelques unes de ces isles. Cette époque au moins nous découvre le fondement de plusieurs fables qu'on en a publiées: il est bon de la rapporter ici en passant, pour disposer les lecteurs à ne pas trouver étranges certaines choses dont on parlera dans la description des autres isles. Diodore donc assure que les habitans de l'isle de Samothrace n'avoient pas oublié les prodigieux changemens qu'avoit faits dans l'Archipel le débordement du Pont-Euxin, lequel d'un grand lac qu'il étoit auparavant, devint enfin une mer considérable par le concours de tant de rivières qui s'y dégorgeant: ces débordemens inonderent l'Archipel, en firent perir presque tous les habitans, & reduisirent ceux des isles les plus élevées à se sauver aux sommets de leurs montagnes. Combien de grandes isles vit-on alors partagées en plusieurs pieces, s'il est permis de se servir de ce terme! N'eut-on pas raison après cela de regarder ces isles comme un nouveau monde, qui ne peut être peuplé que dans la suite des temps! Est-il surprenant

*Idem Biblioth. hist.
lib. 5.*

Sanmandraki.

que les historiens & que les poëtes aient publié tant d'avantures singulieres, arrivées dans ces îles, à mesure que des gens courageux quitterent la terre-ferme pour les venir reconnoître ! Est-il surprenant que Pline l'abreviateur de tant de livres perdus, parle de certains changemens incroyables à ceux qui ne réfléchissent pas sur ce qui s'est passé dans l'univers depuis tant de siècles ! Ce qui nous reste à dire de Naxie est moins éloigné de nos temps.

Thucyd. lib. 2.

** Santorin.*

Appian. lib. 5.

1107.

*Flav. Blond. Bro-
viar. rer. Venet.*

*Du Cange hist. des
Emp. de Constant.
lib. 2.*

*Hist. des Ducs de
l'Archip.*

Pendant la guerre du Peloponnese cette île se déclara pour Athenes avec les autres îles de la mer Egée, excepté le Milo & *Thera. Ensuite Naxos tomba sous la puissance des Romains : après la bataille de Philippes, Marc Antoine la donna aux Rhodiens ; mais il la leur ôta quelque temps après, parceque leur gouvernement étoit trop dur. Elle fut soumise aux Empereurs Romains, & ensuite aux Grecs jusques à la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens ; car trois ans après ce grand événement, comme les François travailloient sous l'Empereur Henri à la conquête des provinces & des places de terre-ferme, les Venitiens maîtres de la mer donnerent la liberté aux sujets de la république qui voudroient équiper des navires, de s'emparer des îles de l'Archipel & autres places maritimes, à condition que les acquereurs en feroient hommage à ceux à qui elles appartenoient, à raison du partage fait entre les François & les Venitiens. Marc Sanudo s'empara pour lors des îles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentiere, Siphanto, Policandro, Nanfio, Nio & Santorin. L'Empereur Henri érigea Naxie en duché, & donna à Sanudo le titre de Duc de l'Archipel & de Prince de l'Empire. Le P. Sauger missionnaire Jesuite, fort estimé en levant sous le nom du P. Robert, a bien démêlé la suite de ces Ducs depuis Marc Sanudo jusques à Jacques Crispo 21 & dernier Duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs

sous l'Empereur Selim II. & mort à Venise accablé de chagrin. Son pere Jean Crispo s'étoit engagé quelques années auparavant de payer à Solyman II. un tribut de six mille écus d'or, lorsque Barberouffe fit sa descente dans l'isle & la mit au pillage. Ainsi finit la souveraineté de l'Archipel, après avoir été plus de 300 ans entre les mains des Princes latins. Long temps auparavant, l'isle avoit été ravagée par Homur prince Mahometan, contemporain de Jean Paleologue, & maître de Smyrne & de la côte d'Ionie.

Ducas Hist. Byzans cap. 7.

Quoique cette isle soit une des plus agreables de l'Archipel, elle nous parut d'abord plus propre à inspirer de la tristesse que de la joye : il faut la parcourir pour en decouvrir les beaux endroits, qui sont le campo de Naxia, les plaines d'Angarez, de Carehi, de Sangri, de Sideropetra, de Potamides, de Livadia; les vallées de Melanés & de Perato. Toute cette isle est pleine d'Orangers, d'Oliviers, de Limonniers, de Cédres, de Citronniers, de Grenadiers, de Figuiers, de Meuriers; il y a beaucoup aussi de ruisseaux & de fontaines. ^a Les anciens ont eu raison de l'appeller la petite Sicile. Archilochus dans Athenée compare le vin de Naxos au nectar des Dieux. On voit une ^b médaille de Septime Severe, sur le revers de laquelle Bacchus est representé le gobelet à la main droite & le thyrsé à la gauche. On boit aujourd'hui d'excellent vin à Naxie : les Naxiotes qui sont les vrais enfans de Bacchus, cultivent bien la vigne quoiqu'ils la laissent traîner par terre jusques à huit ou neuf pieds loin de son tronc, ce qui fait que dans les grandes chaleurs le soleil desseiche trop les raisins, & que la pluye les fait pourrir plus facilement qu'à Santorin, où les seps de vignes sont en arbrisseaux.

^a Μικρὴ Σικελία. *Agathem. lib. 1. cap. 5.*

Deipn. lib. 1.

^b *Legende, NAXION.*

Estienne le geographe raconte deux fables tirées d'Asclepiade, qui marquent la bonté de cette isle. On publie, dit-il, que les femmes y accouchent à huit mois, & qu'il y

Mox Dionysiada à
vincarum fertilitate
appellarunt. *Hist.*
nat. lib. 4. cap. 12.

coule une source de vin; ce vin sans doute lui avoit attiré le nom de *Dionysias*, dont parle Pline. Cet auteur ne donne que 75 milles de tour à Naxos; mais ses habitans prétendent qu'elle en a jusques à cent. Son circuit est presque ovale & fait deux pointes, dont l'une regarde Nio, & l'autre est tournée entre Mycone & Nicaria.

Bien qu'il n'y ait point à Naxie de port propre à y attirer un grand commerce, on ne laisse pas d'y faire un trafic considerable en orge, vins, figues, coton, soye, lin, fromage, sel, bœufs, moutons, mulets, émeril & huile; on n'y brûle que de celle de Lentisque, quoi qu'on donne pour un écu huit oques de celle d'olive. Les Lentisques y sont chargez d'une prodigieuse quantité de graine, que l'on met en digestion lors qu'elle est meure, & que l'on presse quelques jours après: cette huile est bonne pour le cours de ventre, pour les fleurs blanches, pour la gonorrhée, pour la colique: on en graisse le boyau dans la descente du fondement. ^a Dioscoride la recommande pour les maladies de la peau. Le Ladanum que l'on recueille dans cette isle n'est bon que pour l'usage des habitans; il est plein d'ordures, de poil de chèvre & de laine: car on ne prend pas la peine de l'amasser avec des fouets comme en Candie: on coupe seulement la laine & le poil des animaux qui se sont frottez contre les arbrisseaux de cette espece de Ciste, qui a été décrite plus haut, & qui est fort commune à Naxie. ^b Herodote & ^c Dioscoride parlent de cette maniere d'amasser le Ladanum. Le bois & le charbon, marchandises très rares dans les autres isles, sont en abondance dans celle-ci. On y fait bonne chere, les lièvres & les perdrix y sont à très bon marché; les perdrix s'y prennent avec des trappes de bois, ou bien par le moyen d'un âne sous le ventre duquel un payfan se cache, & marche dans cette posture, pour les chasser dans des filets.

^a *Lib. 1. cap. 50.*

^b *Lib. 3.*

^c *Lib. 1. cap. 128.*

Suivant les apparences la ville de Naxie capitale du pays, a été bâtie sur les ruines de quelque ancienne ville du même nom, dont il semble que Ptolémée ait fait mention. Le château, situé sur le haut de la ville, est l'ouvrage de Marc Sanudo premier duc de l'Archipel : c'est une enceinte flanquée de grosses tours, qui en renferme une plus considérable quarrée, dont les murailles sont fort épaisses, & qui proprement étoit le palais des Ducs. Les descendants des gentils hommes latins, qui s'établirent dans l'isle sous ces princes, occupent encore l'enceinte de ce château. Les grecs qui sont en beaucoup plus grand nombre, s'étendent depuis le château jusques à la mer. La haine de la noblesse grèque & de la latine est irrecconciliable : les latins aimeroient mieux s'allier à des payfans que d'épouser des demoiselles grèques ; c'est ce qui leur a fait obtenir de Rome la dispense de se marier avec leurs cousines germaines. Les Turcs traitent tous ces gentils hommes sur le même pied. A la venue du moindre Bey de galiote, les latins & les grecs n'oseroient paroître qu'en bonnets rouges, comme les forçats de galere, & tremblent devant le plus petit officier. Dès que les Turcs se sont retirés, la noblesse de Naxie reprend sa première fierté : on ne voit que bonnets de velours, & l'on n'entend parler que d'arbres de genealogie ; les uns se font descendre des Paleologues ou des Comnènes ; les autres des Justiniani, des Grimaldi, des Summaripa.

Le Grand Seigneur n'a pas lieu d'apprehender de revolte dans cette isle : dès qu'un Latin se remue, les Grecs en avertissent le Cadi, & si un Grec ouvre la bouche, le Cadi sçait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée. Les Dames y sont d'une vanité ridicule, on les voit venir de la campagne après les vendanges, avec une suite de 30 ou 40 femmes, moitié à pied, moitié sur des ânes ; l'une

Νάξου Νήσου ἡ πόλις. Ptol. geogr. lib. 3. cap. 15.

porte sur sa tête des serviettes de toile de coton, ou quelque jupe de sa maîtresse; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grez, ou quelques plats de fayence: on étale sur le chemin tous les meubles de la maison, & la maîtresse montée sur quelque méchante rosse, entre dans la ville comme en triomphe à la tête de cette troupe: les enfans sont au milieu de la marche; ordinairement le mari fait l'arrière-garde. Les Dames latines s'habillent quelque fois à la Venitienne: l'habit des Grecques est un peu différent de celui des Dames de Milo: on parlera de toutes leurs nipes dans la description de l'habit de celles de Mycone.

Pour passer à des choses plus serieuses, il y a deux Archevêques dans Naxie, l'un grec & l'autre latin: le latin est assez à son aise, c'est le Pape qui le nomme: son Eglise qui s'appelle la Metropole fut bâtie & rentée par le premier Duc de l'isle; aussi le Chapitre est composé de six Chanoines, d'un Doyen, d'un Chantre, d'un Prevôt & d'un Thresorier, outre neuf ou dix prêtres habituez qui forment le reste du clergé.

Les Jesuites ont leur residence auprès de la tour ducale; ils sont ordinairement sept ou huit prêtres, non seulement occupez à élever la jeunesse, mais à faire des missions avec beaucoup de zèle dans les autres isles de l'Archipel. Les Capucins sont aussi établis à Naxie, & ne s'appliquent pas avec moins d'ardeur & de succès à l'instruction des Chrétiens. La maison des Cordeliers est hors de la ville; mais il n'y a qu'un prêtre & un frere lay logez dans l'ancien monastere de Saint Antoine, érigé en Commanderie de Rhodes, & donné aux Chevaliers par la Duchesse Francoise Crispo.

*Notus Hist. des
Cheval.*

La medecine y est exercée par tous ces Religieux. Les Jesuites & les Capucins y ont de tres bonnes apoticaeries.

Les

Les Cordeliers s'en mêlent aussi: le Supérieur a été chirurgien major de l'armée Venitienne pendant la dernière guerre, & s'est fait naturaliser Venitien pour être le maître de son couvent, lequel depend de la Republique, quoi qu'il soit sur les terres des Turcs. Voilà les docteurs qui composent la faculté de medecine de Naxie: ils sont tous trois François, & ne s'accordent pas mieux pour cela.

La ^a maison de campagne des Jesuites est jolie pour un ^a Calamitia. pays où l'on ne sçait pas bâtir. Les Grecs qui sçavent à peine placer une échelle en dehors pour monter au premier étage d'un bâtiment, admirent l'escalier de celui-ci, qui est renfermé en dedans: cela passe la capacité de leurs architectes. Nous en admirâmes les jardins & les vergers: les champs s'étendent jusques dans la vallée de Melanez, quartier des plus agreables de l'Isle.

L'Archevêque Grec de Naxie est fort riche: Paros & Antiparos dependent de lui pour le spirituel: il a dans la ville 35 prêtres ou moines sacrez qui lui sont soumis. Voici les noms de ses principales églises.

La Metropolitaine. Η Μητρόπολις.

Deux églises sous le nom de Christ. Ο Χριστός.

L'église de la Croix. Ο Σταυρός.

Notre-Dame de Misericorde. Παναγία Ελεούσα.

Notre-Dame Protectrice de l'Isle. Παναγία Πανδύνησα.

Saint Jean l'Evangéliste. Ἅγιος Ἰωάννης Εὐαγγέλιος.

Saint Dimitre. Ἅγιος Δημήτριος.

Saint Pantaleon, ou le grand Aumônier. Ἅγιος Πανταλήμων.

Deux églises sous le nom de Sainte Venerande. Παράσκευη.

Saint Jean Baptiste. Ἅγιος Ἰωάννης Βαπτιστής.

Saint Michel Arcange. Ἅγιος Ταξίαρχος.

Saint Helie. Ἅγιος Ἡλίας.

L'Eglise du favori de Dieu. Ἅγιος Θεοκώπτης.

Sainte Theodosie. Ἁγία Θεοδοσία.

Sainte Dominique. Ἀγία Κυριακή.

Sainte Anastasie. Ἀγία Αναστάσια.

Sainte Catherine. Ἀγία Καθαρίνα.

L'Annonciade. Εὐαγγελισσα.

Les principaux Monasteres de l'isle sont,

La Vierge de publication. Παναγία Φαναγομένη.

La Vierge la plus élevée. Παναγία ὑψηλότερα.

Le Saint Esprit. Κύριος ἀσώματος.

Saint Jean Porte lumiere. Ἀγίος Ἰωάννης φωτοδότης.

Le Couvent de bonne remontrance. Καλυειτήσα.

Celui de la Croix. Ὁ Σταυρός.

Celui de Saint Michel. Ὁ Ταξιάρχης.

Les Villages de l'isle se nomment,

Comiaqui.

Scalaria, où se fabriquent les
marmites.

Votri.

Scados.

Couchoucherado,

Checrez.

Gizamos.

Apano Sangri.

Damala.

Cato Sangri.

Melanez.

Cheramoti.

Cabonez.

Siphones.

Cournocorio.

Moni.

Engarez.

Perato.

Danaio.

Caloxylo.

Tripodez.

Charami.

Apano Lagadia.

Filoti.

Cato Lagadia.

Damariona.

Metochi.

Vourvouria.

Pyrgos.

Carchi.

Apano Potamia.

Acadimi.

Cato Potamia.

Mognitia.

Aitelini.

Kinidaro.

Vazokilotifa.

Aiolas.

Saint Eleuthere, dont la tour

Tom. I. Pag. 219.

qui se voit
axe.



s'appelle Fasouilla.

Tous ces villages pourtant ne sont pas fort peuplez; les Jésuites nous assurèrent qu'il n'y avoit gueres plus de 8000 ames dans l'isle. En 1700 les habitans payerent 5000 écus de capitation, & 5500 écus de taille réelle. On élit tous les ans dans la ville six Administrateurs. Dans le temps que nous y étions le Cadi n'étoit accompagné que de sept ou huit familles turques, & le Vaivode étoit un autre Turc commis par un Bey de galere de Scio.

Les Gentilshommes de Naxie se tiennent à la campagne dans leurs tours, qui sont des maisons quarrées assez propres, & ils ne se visitent que rarement: la chasse fait leur plus grande occupation. Quand un ami vient chez eux, ils ordonnent à un de leurs domestiques de faire passer à coups de bâton sur leurs terres le premier cochon ou le premier veau qui est dans le voisinage: ces animaux pris en flagrant délit sont confisquez, égorgez suivant la coutume du pays, & l'on en fait bonne chere. Pliki est un quartier de l'isle où l'on dit qu'il y a des cerfs: les arbres n'y sont pas fort hauts; nous n'y vîmes que des Cédres à feuilles de Cyprés.

Cedrus folio Cupressi media, majoribus baccis. C. B. Pin.

A une portée de fusil de l'isle, tout près du château s'élève un petit écueil, sur lequel on voit une très belle porte de marbre parmi quelques grosses pieces de la même pierre, & quelques morceaux de granit: les Turcs & les Chrétiens ont emporté le reste: on dit que ce sont les débris du palais de Bacchus; mais il y a plus d'apparence que ce sont les restes d'un temple de ce dieu. Cette porte qui n'est que de trois pieces de marbre blanc est d'un grand goût dans sa simplicité: deux pieces en font le montant, & la troisième le linteau: le seuil étoit de trois pieces, on a emporté celle du milieu. La porte dans œuvre a 18 pieds de haut, sur 11 pieds trois pouces de large: le linteau est épais

de 4 pieds ; les montans ont trois pieds & demi de largeur, sur quatre pieds d'épaisseur : tous ces marbres étoient cramponnez avec du cuivre ; car on en trouve encore des morceaux parmi ces ruines.

ΔΙΑ, & par corruption, Zia.

Zia qui est la plus haute montagne de l'isle, signifie le mont de Jupiter, & a retenu le nom de Dia, qui étoit autrefois celui de l'isle. Corono autre montagne de Naxie a conservé celui de la Nymphé Coronis nourrie de Bacchus, ce qui semble autoriser la pretention des anciens Naxiotes, qui vouloient que l'éducation de ce Dieu eût été confiée dans leur isle aux nymphes Coronis, Philia & Cleis ; dont les noms se trouvent dans Diodore de Sicile. Fanari est encore une autre montagne de Naxie assez considerable.

Bibl. hist. lib. 5.

Vers le bas de la montagne de Zia, à droite du chemin de Perato, sur le chemin même, se présente un bloc de marbre brut, large de huit pieds, naturellement avancé plus que les autres d'environ deux pieds & demi. Nous lumes sous ce marbre cette ancienne inscription :

ΟΡΟΣ ΔΙΟΣ ΜΗΛΩΣΙΟΥ.

Montagne de Jupiter, conservateur des troupeaux.

Miscell. erud. antiq.

Hist. des Ducs de l'Archipel.

M^r Gâland de l'Academie Royale des Inscriptions, qui accompagna M^r de Nointel dans son voyage de l'Archipel, a communiqué cette inscription à M^r Spon, & le P. Sauger l'a rapportée aussi. La maniere d'écrire par dessous, ou pour mieux dire sur la surface inferieure d'un marbre, est fort propre pour en conserver les caractères.

On nous fit voir aussi la Grotte où l'on pretend que les Bacchantes ont célébré les orgies ; mais faute de flambeaux nous ne pûmes nous y promener. Pour les armes du Roy, que M^r de Nointel fit faire en sculpture sur cette roche, notre guide nous dit que la foudre les

avoit renversées, & qu'il ne sçavoit ce qu'elles étoient venues.

A l'égard de l'histoire naturelle, on pretend qu'il y a des mines d'or & d'argent tout près du château de Naxie. Celles d'emeril sont au fond d'une vallée au dessous de Smerillo. Perato, dans les terres de M^r Coronello consul de France, & de M^r de Grimaldi. On decouvre l'émeril en labourant, & on le porte à la marine pour l'embarquer à Triangata ou à Saint Jean. Les Anglois en lestent souvent leurs vaisseaux; il est à si bon marché sur les lieux, qu'on en donne 20 quintaux pour un écu, & chaque quintal pèse 140 livres. Les montagnes de cette isle sont de marbre ou de granit: on nous assura qu'on y trouvoit du serpent.

Nous herborisâmes aux marais vers le port des salines, à Calamitia où les Jesuites nous regalerent, à Pliki, à Perato chez M^r le Consul, qui nous retint agreablement pendant quelques jours, à Fanari, à Zia. En attendant que nous donnions la description & le denombrement des plantes de cette isle, en voici trois qui sont assez rares pour meriter l'attention des personnes qui s'appliquent à ces sortes de connoissances.

SCROPHULARIA, glauco folio, in amplas lacinias diviso. Corol. Inst. rei herb. 9.

Sa racine est longue d'un pied & demi, grosse au collet d'un pouce & quelques lignes, dure, roussâtre en dedans, brune en dehors, piquant en fond, divisée en quelques fibres chevelues: la tige qui s'élève souvent a deux ou trois pieds, est branchue dès le bas, ligneuse, & devient un sous-arbrisseau degarni de feuilles, si ce n'est vers le haut: ses feuilles ont huit pouces de long, lisses, luisantes, divisées à peu près comme celles de la Thapsia; c'est à dire en parties opposées souvent deux à deux, incisées jusques à la côte, & recoupées profondement dans leur longueur: cette

côte embrasse une partie des branches, & fournit des vaisseaux très sensibles, dont les subdivisions s'étendent vers les bords des feuilles : elles diminuent jusques à l'extrémité des branches parmi plusieurs brins chargez de fleurs semblables à celles des autres especes : ces fleurs sont des godets de cinq lignes de long, verdâtres, de trois lignes de diamètre, divisés en deux lèvres pourpre foncé, dont la supérieure est partagée en deux parties assez rondes, terminées en pointe, au dessous desquelles il y a deux autres petites parties de même couleur. Le calice de ces fleurs est un bassin d'une seule piece, partagé en cinq parties arrondies, du fond duquel sort un pistile terminé par un filet assez long : ce pistile s'articule avec la fleur en maniere de gomphose, & devient ensuite une coque longue de quatre lignes, presque ronde, terminée en pointe dure, piquante, brune, laquelle s'ouvre en deux parties & laisse voir deux loges remplies de semences noires, assez menues. Cette plante vient dans les fentes des rochers le long de la marine, & n'est pas rare dans les autres isles de l'Archipel : elle est amere & sent mauvais.

HELIOTROPIMUM, humi fusum, flore minimo, semine magno. Corol. Inst. rei herb. 7.

Sa racine est longue d'environ deux pouces, épaisse seulement d'une ligne, chevelue, blanche, & pousse quelques tiges tout à fait couchées sur terre, dont les plus longues ont plus d'un demi pied, vert pâle, velues, branchues, accompagnées de feuilles presque ovales, longues de demi ponce, sur quatre lignes de large, vert pâle aussi, velues, veinées & de même tiffure que celles de l'herbe aux verrues, mais d'un goût un peu plus acre : elles ne diminuent pas vers le haut, excepté tout proche des sommitez, où elles n'ont que deux ou trois lignes de long. Toutes les branches finissent par un épi en queue de scorpion, long d'un ponce

à quinze lignes, chargé de deux rangs de fleurs blanches, de même figure que celles de l'espece ordinaire; mais à peine leur bassin a-t-il demi ligne de large: le fond en est verdâtre & les bords sont decoupez en dix pointes, cinq alternativement plus grandes les unes que les autres: le pistile est accompagné de quatre embryons; mais ordinairement la plupart de ces embryons avortent, & lorsque la fleur est passée, l'on ne trouve qu'une seule graine longue d'une ligne & demie, bossue d'un côté, plate de l'autre, pointue par un bout, couverte d'une peau blanchâtre, sous laquelle il y en a une autre noirâtre, laquelle couvre une espece de coque pleine de moelle blanche: cette plante vient dans les champs autour du port.

SCORZONERA Græca, saxatilis & maritima, foliis varîè laciniatis. Corol. Inst. rei herb. 36.

La racine qui est longue d'un pied, grosse comme le pouce, peu fibreuse, produit une tige haute d'un pied & demi, droite, cassante, velue, rayée, vert pale, pleine de moelle, accompagnée par le bas de feuilles velues aussi, roides, longues de sept ou huit pouces, larges de trois ou quatre pouces, decoupées profondement jusques vers la côte & crenelées inégalement sur les bords: celles qui naissent le long des tiges sont fort écartées les unes des autres, beaucoup plus petites, relevées d'une grosse côte blanche de même que celles d'en bas: les dernieres feuilles sont menues & dentées seulement sur les bords; les tiges se divisent quelquefois en branches presque nues, dont chacune soutient une fleur d'un pouce & demi de diametre, jaune, semblable à celle de la Scorzonere ordinaire; les demi-fleurons ont un pouce de long, fistuleux & blancs à leur naissance, obtus & dentez à leur extrémité, garnis à l'ouverture de la fistule d'une gaine, au travers de laquelle s'échappe un filet à deux cornes: chaque fleuron porte sur

un embryon de graine delié & barbu ; le calice a la forme d'une petite poire longue d'un pouce , sur sept ou huit lignes d'épaisseur , à plusieurs écailles vert pale ou rougeâtres vers le milieu , mais blanches & déliées sur les bords : les demi fleurons sont longs d'environ 20 lignes , blancs & fistuleux dans le calice , jaunes ailleurs , & débordent d'un pouce , équarris , dentez à leur pointe , larges de deux lignes. De la fistule s'élève une gaine longue de trois lignes , qui laisse échaper un filet jaune fourchu à cornes recoquillées en bas. Chaque demi fleuron porte sur un embryon de graine blanc , long d'une ligne , lequel devient une semence grisâtre , velue , épaisse de près d'une ligne , canelée , longue de deux lignes & demie , pointue par le bas , remplie d'une chair blanche : cette graine est un peu courbe , garnie d'une aigrette longue de neuf ou dix lignes , blanc-sale tirant sur le roussâtre , assez sèche & cassante , composée d'une douzaine de crins : ainsi par la structure de la semence , cette plante peut être rangée sous le genre de *Catanance*.

La hauteur de la montagne de Zia nous invita d'y faire une station géographique. Après avoir orienté notre quadrans universel , nous observâmes que , Stenosâ reste à l'est nord-est. Acariez écueil entre Naxie & Stenosâ , est dans la même ligne ; mais beaucoup plus près de Naxie.

Amorgos est à l'est-sud-est , de même que Cheiro & Copriez.

Nicouria est entre l'est & l'est-sud-est.

Stampalia au sud-est.

Skinosâ entre le sud-sud-est & le sud.

Raclia entre le sud & le sud-ouest.

Nio entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.

Sikino au sud-ouest.

Policandro entre le sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.

Santorin

Santorin entre le sud & le sud-sud-ouest.

Le Milo entre l'ouest-sud-ouest & l'ouest.

Nicaria entre le nord-est & le nord-nord-est.

Samos entre le nord-est & l'est-nord-est.

Patmos au nord-est.

Le Tine entre le nord-ouest & le nord-nord-ouest.

Mycone entre le nord-nord-ouest & le nord.

Les deux îles de Delos de même que le Tine.

Andros entre l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest.

Syra au nord-ouest.

Thermie à l'ouest-nord-ouest.

Paros à l'ouest.

Nanfio au sud-sud-est.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

L E T T R E V I.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION
des isles de Stenosa,
Nicouria, Amor-
gos, Caloyero,
Cheiro, Skinosa,
Raclia, Nio, Siki-
no, Policandro,
Santorin, Nanlio,
Mycone.

^a Labech. ΔΙΨ.

^b L'isle étroite.

Nous partîmes de Naxie le 15 Septembre, dans le dessein d'aller à Patmos voir la grotte où l'on croit que saint Jean a écrit l'Apocalypse, mais le ^a sud-ouest nous obligea de relâcher à ^b Stenosa, méchant écueil sans habitans, & qui n'a qu'environ dix ou douze milles de tour. Stenosa est à l'est-nord-est, à 18 milles de Naxie, si l'on compte de cap en cap: car il y en a 36 d'un port à l'autre. On ne trouve dans Stenosa qu'une bergerie, retraite de cinq ou six pauvres gardiens de chèvres, que la peur de tomber entre les mains des corsaires ou des bandits, oblige à s'enfuir dans les rochers à l'approche du moindre bateau. On envoie du biscuit à ces bergers tous les trois mois: à peine trouvent-ils de l'eau dans cette isle, qui est pourtant fertile en belles plantes & couverte de Lentisques, de Kermes, de Cistes. Elle appartient à la communauté d'Amorgos.

Comme le mauvais temps nous retint à Stenosa plus que nous ne croyions, & que nos provisions commençoient à manquer, nous fûmes réduits à faire du potage avec des limaçons de mer, & nous eumes assez de temps pour les dissequer: ils valent beaucoup mieux que les yeux de bouc, si on les mange crus, & sont préférables aux limaçons de terre, si on les fait bouillir dans l'eau; ce fut le seul ragoût que

cette isle nous fournit; car nous n'avions ni filets, ni hameçons pour pêcher, & les bergers nous prenant pour des bandits, n'osèrent descendre de leurs rochers, quoique nos matelots, qui ne sçavoient où trouver de l'eau douce, eussent arboré tous les guenillons blancs qui étoient dans le bateau, pour leur faire connoître que nous étions gens de paix.

Les limaçons de mer sont de même genre que ceux de nos jardins; leur coquille est à peu près de même forme & de même grosseur, mais elle a près d'une ligne d'épaisseur: c'est une nacre luisante en dedans, le dehors est le plus souvent couvert d'une écorce tartareuse & grisâtre, sous laquelle la nacre est marbrée de taches noires, disposées comme en échiquier: il s'en trouve quelques-unes sans écorce, à fond roussâtre & à taches noirâtres: la spire est plus pointue que celle des limaçons ordinaires; ce poisson qui est long temps hors de l'eau, se promene sur les rochers & tire ses cornes tout comme le limaçon de terre; elles sont minces, longues de cinq ou six lignes, composées de fibres longitudinales à deux plans externes & internes, entrecoupées de quelques anneaux ou muscles annulaires: c'est par le jeu de ces fibres que ces cornes rentrent ou sortent au gré de l'animal; le devant de ce limaçon est un gros muscle ou plastron, coupé en dessous en maniere de langue, vers la racine de laquelle est attaché le fermoir; ce fermoir est une lame ronde, mince comme une écaille de carpe, luisante, souple, large de quatre lignes, roussâtre, marquée de plusieurs cercles concentriques: le plastron est si attaché par sa racine contre la coquille, que l'animal n'en sçauroit sortir qu'après qu'on l'a fait bouillir; on le tire alors tout entier, & l'on s'aperçoit que cette racine en se courbant s'applique fortement au tournant du limaçon: dans sa surface interieure, le plastron qui est creusé en gouttiere,

soutient les viscères de l'animal enfermez dans une espece de bourse tournée en tirebourse, où aboutit le conduit de la bouche.

L'isle de Stenosa ne meriteroit pas qu'on en fit mention sans quelques plantes rares qu'elle produit, & sur tout une espece de *Ptarmica* que nous n'avons point vuee autre part dans notre route : cette plante est si rare que je ne sçauois m'empêcher d'en donner ici la figure & la description.

PTARMICA incana, pinnulis cristatis. Coroll. Inst. rei herb. 37.

Sa racine est ligneuse, grisâtre vers le collet, épaisse de 3 ou 4 lignes, accompagnées de fibres roussâtres, longues d'environ demi pied, tortues & chevelues : elle pousse plusieurs têtes, d'où naissent en foule des feuilles très blanches, longues de deux pouces & demi, sur la côte desquelles sont rangées tantôt alternativement, & tantôt par paires, d'autres feuilles de deux ou trois lignes de long, sur une ligne & demie de large, découpées en maniere de crête de coq, cotoneuses, blanches, aromatiques, ameres : de ces têtes naissent des tiges hautes de neuf ou dix pouces, épaisses d'une ligne, cotoneuses aussi, blanches, garnies de quelques feuilles semblables aux inferieures, mais plus petites ; chacune de ces tiges est terminée par un bouquet, large d'un pouce & plat en dessus, composé de plusieurs fleurs fort serrées les unes contre les autres, soutenues par des queues inégales ; le calice de ces fleurs est long de deux lignes, sur une ligne de large à plusieurs écailles, blanches, velues, pointues, lesquelles embrassent des fleurons & des demi fleurons à la maniere ordinaire : les fleurons sont jaune-pale, decoupez à 5 pointes ; les demi fleurons sont de même couleur, larges d'une ligne. Toutes ces pieces sont portées sur des embryons, lesquels dans la suite deviennent des graines plates, longues de demi ligne, un peu plus étroites, brunes, avec une bordure blanchâtre, séparées entr'elles par de petites feuilles membraneuses, pliées en gouttiere.

Cette belle plante nous consola de l'ennui que nous avoit causé le triste séjour de Stenosa. Le vent du nord nous fit abandonner une seconde fois le dessein d'aller à Patmos. Pourquoi lutter contre Eole; il nous jeta du côté d'Amorgos isle qui merite bien l'attention des voyageurs; mais comme la mer étoit grosse, nous relâchâmes à Nicouria, roche escarpée à un mille d'Amorgos.

Nicouria est un bloc de marbre au milieu de la mer peu élevé, mais d'environ cinq milles de tour, sur lequel on ne voit que des chèvres assez maigres, & des perdrix rouges d'une beauté surprenante, qui nous dédommagerent de la mauvaise chère que nous avons faite à Stenosa : nos Grecs en firent un grand carnage; quelques seches & coriaces qu'elles fussent, elles nous parurent aussi délicieuses que celles du Perigord. Par rapport aux plantes nous ne fîmes pas grande fortune sur cet écueil : en voici pourtant deux qui ne sont pas décrites, quoi qu'elles naissent dans quelques autres isles de la Grèce.

ASPARAGUS Creticus fruticosus, crassioribus & brevioribus aculeis, magno fructu. Coroll. inst. rei herb. 21.

Cette plante sort au travers des fentes des rochers par des tiges longues depuis un pied jusques à deux, épaisses d'environ trois lignes, tortues, anguleuses, grisâtres, courbées souvent vers le bas, branchues dès leur naissance, subdivisées en plusieurs rameaux canelez épais d'une ligne, vert-pale tirant sur le vert de mer, garnies de temps en temps de gros piquants disposez par bouquets : les plus gros de ces piquants ont sept ou huit lignes de long, sur une ligne d'épais; les autres sont la moitié plus courts, mais ils sont tous fermes, vert-pale, rayez, roussâtres & quelquefois noirâtres à la pointe : de la base de ces piquants sortent plusieurs fleurs tout le long des branches, soutenues par des queues fort minces; chaque fleur est à six feuilles verdâ-

tres, tirant sur le jaune, disposées en étoile, recourbées ordinairement en bas, longues de deux lignes & demie, sur une ligne de largeur, pointues & rayées : le pistile est un bouton à trois coins, long d'une ligne, entouré de six étamines longues de deux lignes, chargées chacune d'un sommet jaune, la fleur sent comme le bouquin : le fruit a demi-pouce de diamètre, relevé de trois bosses arrondies, charnu & partagé en trois loges, remplies chacune d'une semence sphérique & dure : cette plante varie, il y en a dont les piquants ont un pouce de long.

A P I U M Gracum saxatile, Crithmi folio. Coroll. Inst. rei herb. 21.

Crithmum, sive.
Forniculum mari-
timum minus. C.
B. Pin.

La tige de cette plante qui sort aussi des fentes des rochers, s'élève à la hauteur d'environ deux pieds, grosse comme le petit doigt, entrecoupée de plusieurs nœuds, tortue, branchue, accompagnée vers sa naissance de plusieurs bouquets de feuilles touffues, tout-à-fait semblables à celles de la Perce-pierre que l'on confit au vinaigre, longues de demi-pied, sur trois ou quatre pouces de large, vert de mer, charnues, cassantes, divisées & subdivisées en trois pièces, longues de neuf ou dix lignes, sur une ligne de large, pointues, d'un goût aromatique & piquant : la base de ces feuilles est pliée en gouttière & embrasse une partie de la tige, laquelle est rayée, pleine de moelle, branchue ordinairement dès le bas, garnie de feuilles semblables aux précédentes, mais qui n'ont que deux ou trois pouces de long ; celles des branches n'ont qu'un pouce ou un pouce & demi : toutes ces branches & leurs subdivisions se terminent par des bouquets larges d'environ deux pouces assez arrondis, dont les rayons n'ont qu'un pouce & demi de haut, velus de même que la sommité de la plante, & chargez d'autres petits bouquets de fleurs à cinq feuilles blanches, longues seulement d'une ligne & demie : le pi-

stile & le calice de ces fleurs deviennent des graines longues d'une ligne & un quart, gristâtres, larges de moins de demi ligne, pointues par les deux bouts, un peu courbes, canelées, ameres, aromatiques.

C'est sur la roche la plus escarpée de Nicouria que naît cette belle plante: il est surprenant que les lieux élevez de quelques toises plus que le reste du pays produisent des plantes qui ne se voyent pas dans la plaine. Débarquez dans une isle nous ne manquions pas de nous informer s'il y avoit quelque chapelle de la Vierge, bien assurez qu'elle se-
Παναγία.
 roit dans l'endroit le moins accessible, & par conséquent le plus propre pour nos recherches: c'est à visiter ces chapelles que consiste toute la devotion de la populace Gréque. On n'y arrive qu'en suant à grosses gouttes, & les Grecs comptent avec raison cette fatigue pour une des plus rudes penitences que l'on puisse faire en ce monde. Là tous fondans en eau, ils se dépêchent de faire une douzaine de signes de croix repetez coup sur coup, accompagnez
Σταυρώματα
 d'autant d'inclinations, non seulement de tête, mais de la moitié du corps; ensuite si la lampe n'est pas allumée, ils battent le fusil, & brûlent deux ou trois grains d'encens sur une pierre platte, baissant l'image de la Vierge & toutes les autres qui s'y trouvent: ces images ne sont point en sculpture, car les Grecs n'en sçauroient souffrir; elles sont peintes grossièrement sur des morceaux de bois à fond doré. Ceux qu'on appelle peintres en ce pays là, ne sçachans pas dessiner, se servent d'un poncis pour marquer les traits des figures; & ces poncis se sont perpetuez par tradition de pere en fils depuis saint Luc; car toutes leurs Vierges sont dans la même attitude que celle que l'on attribue à ce Saint. Tandis que l'encens brûle, ces bonnes gens recommandent leurs affaires à la Vierge, & vont chercher un Papas pour dire la Messe, supposé qu'il y en ait aux environs:

tout cela est louable; mais ne sont ils pas bien ridicules d'apostropher la Vierge & les Saints si leurs affaires ne se tournent pas suivant leurs souhaits. Les bonnes femmes portent ordinairement un petit pot d'huile pour garnir la lampe, ou quelque bougie fort déliée; ou bien elles laissent un parat au fond de la lampe, dans l'intention qu'on en achètera de l'huile pour faire brûler devant l'image.

Comme l'on bâtit à bon marché dans ce pays là, les Grecs à l'agonie laissent une vintaine d'écus pour dresser une chapelle, & c'est ce qui fait que toutes les îles en sont couvertes. Au grand scandale du christianisme, les voyageurs n'ont pour l'ordinaire d'autre logement: on y serre les hardes & les marchandises: on y fait la cuisine: on y couche, & cette coutume est fort ancienne. Diane & Junon se plaignoient souvent qu'on prophanoit leurs temples: Dieu veuille que l'on ne prophane pas les chapelles dont nous parlons. Il n'y a que les Grecs du rite latin qui soient un peu instruits de leur croyance & du culte du vrai Dieu. Ceux qui ne fréquentent pas nos Missionnaires, sont aussi ignorans que les peuples les plus sauvages. Toute l'habileté des Papas consiste à leur inspirer de l'horreur contre l'Eglise Romaine.

Voilà dira-t-on une digression qui n'a aucun rapport avec Nicouria où il n'y a ni Grecs ni Latins; mais aussi que dire d'une île inconnue aux anciens & aux modernes, & qui d'ailleurs n'a rien de singulier: aussi nous ne fîmes que nous y reposer, & nous passâmes pendant la nuit à Amorgos.

AMORGUS.
ΑΜΟΡΓΟΣ,
AMORGOS.

AMORFINON.

Amorgos ne s'est pas distinguée dans l'histoire ancienne par la valeur de ses habitans: il semble même qu'ils s'attachoient plus aux sciences & aux arts qu'à la guerre: nous en avons des preuves assez considérables. Goltzius fait mention de deux médailles à la tête d'Apollon, l'une a pour revers

une sphère astronomique, soutenue par un trépié ; & sur le revers de l'autre, c'est encore une sphere & un compas. N'auroit-on pas voulu marquer par ces médailles que l'Astronomie & la Géometrie étoient cultivées dans cette isle.

On travailloit à Amorgos aux manufactures d'une étoffe qui portoit le nom de l'isle, de même que la couleur rouge dont elle étoit teinte. Les Tuniques d'Amorgos étoient recherchées : on les appelloit, *Amorgis*, comme le lin dont elles étoient tissues. Hefychius, Pausanias cité par^a Eustathe, l'auteur du grand Dictionnaire grec, conviennent aussi que cette étoffe portoit le nom d'Amorgos. Il y a beaucoup d'apparence qu'on y employoit pour le mettre en rouge, une espece de *Lichen* très commune sur les rochers de l'isle & sur ceux de Nicouria. Cette plante s'y vend encore dix écus le quintal pour la transporter à Alexandrie & en Angleterre, où l'on s'en sert à teindre en rouge, comme nous nous servons de la Parelle d'Auvergne. Voici la description de ce *Lichen* ; je ne crois pas que personne en ait parlé.

Suidas. Etymol. magn. Julius Poll. lib. 7. cap. 16.
^a *Ad versum 526.*
Dion. Perieg.

Il croît par bouquets grisâtres, longs d'environ deux ou trois pouces, divisez en petits brins presque aussi menus que du crin, & partagez en deux ou trois cornichons, déliez à leur naissance, arrondis & roides ; mais épais de près d'une ligne dans la suite, courbez en faucille, & terminez quelque fois par deux pointes : ces cornichons sont garnis dans leur longueur d'un rang de bassins plus blancs que le reste, de demi ligne de diametre, relevez de petites verrues, semblables aux bassins du Polype de mer. Toute la plante est solide, blanche & d'un goût salé : elle n'est pas rare dans les autres isles de l'Archipel, mais son usage pour la teinture n'est connu qu'à Amorgos.

LICHEN GRÆCUS.
 Polypoides, tinctorius. Coroll. inf. rei herb. 40.

Strabon assure que cette isle étoit le lieu de la naissance

du poëte Simonides si fameux par ses iambes. Estie nne le geographe nous apprend que les anciennes villes d'Amorgos s'appelloient Arcesine, Minoa, Ægiale; les ruines qui se voyent autour du port du couchant, sont les restes de quelqu'unes de ces villes; mais on ne sçauroit determiner précisément de laquelle, sans le secours des inscriptions, & nous n'observâmes que des bouts de colonnes dans une chapelle, du quartier qu'ils appellent la ville-basse. Le meilleur port de l'isle est celui du midi: c'est apparemment là que Clitus capitaine Lydien, general de la flote de Polysperchon, prit le trident à la main & se fit appeler Neptune pour avoir coulé à fond trois ou quatre gale-res de l'armée d'Antiochus.

Kαμπύλιος.

*Plutarch. de fortuna
Alex. Oras. 2.*

*Diod. Sicul. Bi-
blioth. hist. lib. 28.*

*Amorgus vini, olei
frugumque ferti-
lissima est. De Po-
lit.*

*Dandos vitæ usus
cui vita concedere-
tur. Tacit. Annal.
lib. 4. cap. 30.*

Heraclide convient qu'Amorgos étoit une isle très fer-
tile en vins, huile & autres sortes de denrées: c'est pour
cela que Tibere ordonna que Vibius Serenus y feroit en-
voyé en exil: cet Empereur étoit d'avis que lors qu'on
donnoit la vie à quelqu'un, il falloit aussi lui en accorder
les commoditez.

L'isle d'Amorgos est bien cultivée aujourd'hui; elle
produit assez d'huile pour ses habitans, & plus de vin & de
grains qu'ils n'en sçauroient consommer: cette fertilité y
attire quelques tartanes de Provence. L'isle n'a que 36
milles de tour, & s'étend du nord au sud; mais elle est
horriblement escarpée du côté du sud-est: le bourg est à
trois milles du port de l'ouest, bâti en amphitéâtre autour
d'un rocher où est le vieux château des Ducs de l'Archi-
pel qui ont possédé Amorgos pendant long temps. Les
habitans de cette isle ne connoissent pas l'Eglise latine; il
n'y avoit pas même de Cadi, ni de Vaivode dans le temps
que nous y passâmes: on alloit plaider à Naxie ou à Stam-
palie: Naxie est à 30 milles d'Amorgos, & Stampalie à
cinquante.

Les meilleurs endroits d'Amorgos appartiennent au monastere de la Vierge, où l'on court de bien loin pour faire dire des Messes: car tous les lieux extraordinaires inspirent de la devotion au peuple. A trois milles du bourg sur le bord de la mer on a bati une grande maison, qui de loin ressemble à une armoire appliquée vers le bas d'un rocher effroyable, taillé naturellement à plomb, & qui nous parut plus haut que celui de la Sainte Baume en Provence: cette armoire pourtant renferme cent Caloyers logez commodément; mais on n'y entre qu'à bonnes enseignes, & par une petite ouverture, pratiquée à un des coins du bâtiment, & qui se ferme par une porte couverte de tole. En dedans c'est un corps de garde garni de massues de bois, faites sur le modele de celles d'Hercule, & dont un coup seroit capable d'assommer un bœuf: la précaution nous parut fort inutile; car avec un coup de pied on renverseroit facilement un homme du haut de l'échelle par laquelle on monte à cette porte: l'échelle a 12 marches de bois, sans compter quelques degrez de pierre, sur lesquels elle est appuyée: on passe ensuite par un escalier fort étroit; mais ni les cellules, ni la chapelle ne sont pas taillées dans le roc, comme on l'a publié. Les Religieux nous assurerent que leur maison étoit l'ouvrage de l'Empereur Comnene, qui l'avoit bien rentée; je n'ay pas de peine à le croire: Anne Comnene sa fille remarque que la mere de ce Prince l'avoit fait élever jusqu'à son mariage parmi des Religieux: ceux d'Amorgos publient que cette fondation fut faite à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge peinte sur du bois, qu'ils gardent dans leur chapelle comme une grande relique: ils prétendent que cette image, profanée dans l'isle de Cypre & cassée en deux pieces, fut amenée miraculeusement sur la mer jusques au pied de la roche d'Amorgos: que ces deux pieces

Contubernalem ex
venerabilioribus
quempiam habuit,
jussu matris quoad
uxorem duxit.
Alexiad. lib. 2.

s'y rassemblerent : qu'elle a operé & qu'elle opere encore plusieurs miracles. L'Image nous parut toute enfumée, & d'un dessein fort imparfait : les Caloyers qui la conservent sont mal propres ; leur maison sent le vieux corps de garde, & ce couvent a plus l'air d'une retraite de brigands, que d'un lieu de sainteté. Comme on ne sçauoit sortir honnêtement des monasteres sans donner à la sacristie, nous y laissâmes quelque petite monnoye, & les Religieux nous regalerent d'un plat de raisins, dont les grappes avoient environ un pied de longueur ; chaque grain étoit presque ovale, de 15 ou 18 lignes de long, blanc tirant sur le verdâtre, fort doux & d'un excellent goût. Ne voyant autour de ce couvent que la mer & des rochers affreux, je m'avisai de demander à ces Religieux d'où leur venoient de si beaux fruits : ils m'assurèrent qu'on les cultivoit dans un autre quartier de l'isle, auprès d'une chapelle où l'on conservoit cette Urne si fameuse qui se remplit d'eau & se vuide d'elle-même dans certain temps de l'année.

Le christianisme n'a pas changé l'esprit fabuleux des Grecs : nous allâmes le lendemain à la chapelle pour nous convaincre, ou nous desabuser de ce prodige, & pour manger de ces beaux raisins. Saint George Balsami, c'est ainsi que s'appelle la chapelle, est à quatre milles du village à gauche du port de l'ouest, tout auprès d'un verger d'arbres fruitiers en terrasse, à la tête d'un potager arrosé par une petite fontaine, parmi des vignes bien cultivées : le lieu nous parut charmant pour la demeure d'un Papas. Quoique la chapelle n'ait que 15 pas de long, sur 10 pas de large, elle ne laisse pas d'être divisée en trois nefs par de bonnes murailles, comme si c'étoit une grande église ; mais les nefs des côtes sont si étroites, qu'il n'y sçauoit passer qu'une personne de front : on entre dans la chapelle par le coin de la nef qui est à gauche ; & comme nous decou-

*Vitis uvâ peram-
placinis maximis,
globosis, è viridi
albicantibus, Bo-
pân, id est, Ocu-
lus bovis græco-
rum recentiorum.
Coroll. Inst. rei
herb. 42.*

vrîmes d'abord une source d'eau vis-à-vis de la porte, nous jugeâmes bien que le prétendu miracle n'étoit pas difficile à expliquer. Cette source, qui est fort petite, se ramasse dans un reservoir long de cinq pieds quatre pouces, sur deux pieds huit pouces de largeur ; l'eau n'y étoit pour lors qu'à la hauteur d'environ un pied : à six pas de là, au bas d'un cabinet pratiqué dans la même nef, est enterrée à fleur de terre, cette Urne si celebre que l'on vient consulter comme l'Oracle de l'Archipel : c'est un vaisseau de marbre presque ovale, haut d'environ deux pieds, large de seize pouces, dont l'ouverture qui est ronde & de huit pouces de diametre, se ferme avec une piece de bois arrêtée par une tringle de fer posée en travers.

Le cabinet est fermé avec plus de soin, & ne s'ouvre qu'après qu'on a donné quelque argent pour faire dire des Messes ; nous n'y manquâmes pas, & nous eûmes le plaisir de découvrir l'urne, & de mesurer l'eau qui s'y trouva à sept pouces neuf lignes de hauteur ; mais il ne nous fut pas permis de fouiller plus avant, ni d'examiner le fond de l'urne tout couvert de limon ; le Papas nous dît seulement que c'étoit la hauteur ordinaire de l'eau : nous le priâmes de nous faire comprendre en quoi consistoit donc ce grand miracle : c'est, dit-il, que l'eau hausse & baisse plusieurs fois dans l'année : on repliqua qu'il se pouvoit faire que la décharge du reservoir, qui est tout auprès, plus ou moins abondante, passât au travers de la terre & s'imbibât insensiblement dans ce marbre, épais seulement d'environ un pouce, & peut-être fêlé dans le fond : ce lieu est fort obscur, & il faudroit vider l'urne pour la bien examiner ; car le P. Richard soutient que le fond de ce vaisseau n'est que de l'argile : le Papas se contenta de nous répondre que c'étoit là un grand miracle.

Descript. de Sant-
Erini.

Nous le priâmes de nous dire s'il étoit vray que l'urne

*Hist. des Ducs de
l'Archip.*

se remplit quelque fois dans l'espace de demi heure, & qu'elle se vuidât visiblement plusieurs fois le jour en pareil temps: s'il étoit vrai que dans un moment on la vît si pleine que l'eau regorgeât par dessus, & qu'un moment après elle devint si sèche, qu'il ne parut pas qu'il y eût eû de l'eau: le bon homme qui se méfioit de nous, & qui n'étoit pas si sot qu'il le paroïssoit, nous repondit, que nous n'avions qu'à rester un peu de temps pour voir ce qui en seroit; que pour lui il ne l'avoit jamais veue ni tout à fait pleine, ni tout à fait vuide; mais qu'il arrivoit par miracle & par la vertu du grand Saint George, qu'elle se haussât & se baïssât considérablement dans la même année: que ceux qui venoient consulter l'urne avant que d'entreprendre quelques affaires d'importance étoient malheureux si l'eau étoit plus basse qu'à l'ordinaire; que pour nous, nous devions nous flatter de toute sorte de prospérité, parce qu'elle n'étoit pas baïssée à notre arrivée: nous restâmes environ deux heures aux environs de la chapelle à décrire des plantes, ou à manger des raisins, détachant de temps en temps quelqu'un de nous, la bougie à la main, pour voir si l'eau montoit ou descendoit; mais elle répondit toujours à notre sonde qui étoit un bâton marqué à la hauteur de sept pouces neuf lignes: enfin tout bien considéré, nous crûmes qu'il falloit nous en tenir à l'explication qu'en donna notre valet; c'étoit un garçon de fort bon sens, qui nous croyant embarrassés à concevoir ce mystere, sans recourir à la transpiration de l'eau au travers de la terre & du marbre, sans parler de Saint George ni de la Vierge Marie, nous dît d'un grand sens froid que le Papas avoit bien la mine, pour entretenir sa marmite, de vuider & de remplir cette urne de l'eau du reservoir avec la cuillier de son pot, lorsqu'il se presentoit des gens qui vouloient être trompez, comme le sont la plus part de ceux qui cherchent des choses merveilleuses.

Наваяя.

Cette naïveté nous rejouit: nous nous retirâmes en remerciant le Papas; mais comme il entendit quelques éclats de rire, il se douta bien que nous manquions de foy pour l'urne, & courut après nous pour nous faire un conte qui pût nous convaincre de cette merveille. Un Evêque grec, dit-il, coufu de sequins, allant à Constantinople, dans le dessein d'obtenir quelque dignité plus considerable, voulut consulter l'urne, pour sçavoir si son voyage seroit heureux; mais il la trouva presque vuide: chagrin de cette aventure, il passa quatre ou cinq jours à prier & à soupirer: le Papas qui le voyoit fort triste, s'avisa pieusement de mettre une bonne potée d'eau dans l'urne, mais il fut bien surpris lui-même, lorsque venant à la visiter avec l'Evêque, il ne trouva pas l'eau plus élevée qu'auparavant: on redoubla les prieres au grand Saint George; on fut même au grand couvent conjurer la Vierge d'envoyer de l'eau: le croiriez-vous, Messieurs, continua notre Papas avec un air plein de confiance, l'eau s'y trouva un beau matin à grande mesure: l'Evêque partit après mille actions de graces, & ne fut pas arrivé à Paros, qu'il apprît avec une extrême joye que dans le temps qu'il étoit à Amorgos, c'est à dire, dans le temps que l'eau manquoit, la mer étoit couverte de corsaires, qui ne trouvant rien à piller avoient fait voile, les uns vers la Morée, les autres vers le golphe de Thessalonique! C'est bien plus, ajouta-t-il, notre sainte urne favorise les armateurs, qu'ils soient chrétiens ou barbares: ils font enrager le monde, lorsqu'ils viennent consulter le grand Saint George: c'est le vrai general de la milice celeste, & non pas Saint Michel de Serpho, comme le prétendent les Caloyers de cette isle. *Αρχαγγέλου* Après tous ces beaux discours, auxquels nous ne repondions que par des inclinations de têtes, nous nous séparâmes fort satisfaits les uns des autres: le Papas de nous avoir conté son histoire;

& nous d'avoir connu la supercherie des moines, & la simplicité des peuples qu'ils abusent dans les pays d'ignorance & de superstition.

Les habitans de cette isle sont affables, & les femmes y sont assez jolies; leur coëffure est une écharpe de toile jaune, dont elles se couvrent le dessus de la tête & le bas du visage, la tortillant ensuite en maniere de turban, dont l'un des bouts pend sur le dos: les habits de ces Dames sont aussi ridicules que ceux que l'on porte dans les autres isles. On décrira plus bas les différentes pieces dont elles se servent pour se parer.

Il ne faut pas sortir d'Amorgos sans décrire une des plantes des plus rares qu'il y ait dans l'Archipel: nous ne l'avons observée que dans les fentes de cette effroyable roche où est le couvent de la Vierge.

ORIGANUM Dictamni Cretici facie, folio crasso, nunc villoso, nunc glabro. Coroll. Inst. rei herb. 13.

Sa racine est quelque fois grosse comme le pouce, ligneuse, longue d'environ un pied, brune, gerlée, rougeâtre en dedans, accompagnée de fibres chevelues & tortues: elle pousse quelques têtes d'où naissent des tiges hautes de huit ou neuf pouces, quarrées, vert de mer, quelques-unes simples, les autres branchues, garnies de feuilles ferrées, opposées deux à deux, rondes ou ovales, terminées insensiblement en pointes presque en arcade gothique, longues de neuf ou dix lignes, assez semblables à celles du Dictame de Crete; mais des feuilles de l'Origan dont nous parlons, les unes sont quelque fois épaisses comme un double, charnues, & toutes lisses; les autres sont plus minces & legerement velues: il y en a d'insipides, d'autres piquantes, d'odoriferantes, & d'autres qui ne sentent rien du tout: toutes ces feuilles ne diminuent gueres, si ce n'est vers le haut des branches & des tiges, lesquelles se divisent ordi-

ordinairement en deux épis ou se terminent par un seul: chaque épi est long de 15 ou 20 lignes, sur cinq ou six lignes de large, formé par quatre rangs d'écailles purpurin lavé, ovale pointues, longues de quatre ou cinq lignes, assez lâches entr'elles & quelque fois vert-pâle à bords purpurins: de leurs aisselles naissent des fleurs qui s'épanouissent successivement grisdelin lavé, longues de neuf ou dix lignes: ce sont des tuyaux épais de demi ligne, blanchâtres, évasés en deux lèvres, dont la supérieure est longue de deux lignes & demie, obtuse & pliée en gouttière: la lèvre inférieure est de même grandeur, arrondie & divisée en trois parties obtuses, terminée en derrière par un éperon de demi ligne de longueur; les étamines sont plus longues que la lèvre supérieure, mais de même couleur, & chargées de sommets divisés en deux bourses: le calice est un tuyau long de deux lignes & demie, vert-pâle, coupé en flute, dans le fond duquel meurissent deux ou trois graines fort menues, noirâtres; car de quatre embryons qui sont au bas du pistile, il y en a toujours quelqu'un qui avorte. Ces graines ont bien levé dans le Jardin Royal, où la plante n'a point changé par la culture: on la conserve facilement dans les serres, où de même que les autres plantes aromatiques, elle demande de temps en temps un nouvel air échauffé par les rayons du soleil.

L'isle d'Amorgos manque de bois; on n'y brûle que du Lentisque & du Cédre à feuilles de Cyprès, que le feu devore en un instant. Les Grecs se servent de ce Cédre pour pêcher au trident: ils le dépecent en petits morceaux, qu'ils rangent sur un gril, à la poupe d'un caique, & le brûlent la nuit pour attirer les poissons à la faveur de la clarté; on a le plaisir de les percer dans l'eau à coups de tridents que l'on darde comme des javelots: on apporte ce bois à Amorgos de Caloyero, Cheiro, Skinofa & autres écueils voisins.

Cedrus folio Cupressi major, fructu flavo-cente. C. B. Pin. Phila.

CALOYERO.

Kapp. Gouéens.
Caravachier, le
maître du bâti-
ment.

Le 22 Septembre, passant fort près de Caloyero, rocher tout herissé à 12 milles d'Amorgos; le patron de notre caique s'avisa de grimper sur une des pointes de cet écueil pour prendre des Faucons dans leurs nids; nous n'osâmes le suivre: cet homme non seulement avoit le pied marin, mais il escaladoit les rochers les plus escarpez avec une légèreté surprenante: nous nous contentâmes donc de le prier de nous apporter toutes les plantes qu'il trouveroit, l'assurant que nous lui cedions volontiers notre part des Faucons: nous ne perdîmes rien à ce marché, outre qu'il nous en fit le maître à son retour; il nous apporta quelques plantes que nous aurions préférées à tous les oiseaux de Paradis qui sont en Arabie. Voici la description d'une de ces belles Plantes.

LUNARIA fruticosa, perennis, incana, Leucoii folio. Coroll. Inst. rei herb. 15.

Elle a la racine grosse comme le pouce, roussâtre, gersée, accompagnée de fibres longues & chevelues: ses tiges sont ligneuses, hautes d'environ un pied, couvertes d'une écorce roussâtre & gersée vers le bas; blanchâtres dans la suite, garnies à leur naissance de plusieurs bouquets de feuilles assez semblables à celles du Violier blanc, touffues, longues d'un pouce ou 18 lignes, sur quatre ou cinq lignes de large, drapées, cotonneuses, blanches, sans goût ni odeur: elles diminuent le long des tiges, lesquelles s'allongent en maniere d'épi chargé de fleurs à quatre feuilles jaunes, longues de neuf ou dix lignes, ovales à l'extrémité qui est opposée à leur queue: cette fleur est couverte d'un calice à quatre feuilles blanches; lequel renferme un pistile de même couleur, oblong, terminé par une petite tête, & entouré d'étamines à sommets jaunes: lorsque la fleur est passée, ce pistile devient un fruit presque ovale, d'environ un pouce de haut, sur huit ou neuf lignes

de largeur tout à fait plat, cotoneux & blanc, au chassis duquel sont attachées une ou deux semences plates, roussâtres, rondes, d'environ deux lignes de diametre, bordées d'un feuillet plus clair, tres délié, un peu échancré d'un côté: la chair de cette semence qui est brune aussi, est amere & d'un goût brûlant. Cette plante fleurit dès le printemps; mais elle ne porte guères de bonnes graines au Jardin Royal.

Nous relâchames à l'isle de Cheiro à une portée de moufquet de Caloyero: les Faucons y furent mangés, suivant la coûtume du Levant, où on ne laisse pas mortifier la viande: ces oiseaux ont la chair blanche, délicate & d'un excellent goût; ils seroient merveilleux rôtis & bardez: les nôtres furent cuits sur la braize, & mangez sans poivre ni vinaigre. Cheiro est une isle deserte de 18 milles de tour, où les moines d'Amorgos tiennent deux Caloyers dans le temps que l'on y fait les fromages. On y nourrit plus de 300 chèvres ou brebis: nous y observâmes une espece rare de Campanule.

CAMPANULA saxatilis, foliis inferioribus Bellidis, cæteris Nummularia. Coroll. Inst. rei herb. 3.

Sa racine est grosse comme le pouce, engagée dans les fentes des rochers, blanche, douce, pleine de lait; ses premieres feuilles sont semblables à celles de la Pasquerete, disposées en rond, vert-brun, luisantes, longues de deux pouces & demi, sur demi pouce de large: celles qui accompagnent les tiges ressemblent plutôt à celles de la Nummulaire, & sont charnues, lisses, vert-gai, longues de huit ou neuf lignes, terminées insensiblement en pointe, soutenues par une queue fort courte, assez serrées sur des tiges longues de huit ou neuf pouces, & qui souvent pendent des fentes des rochers, épaisses d'une ligne, laiteuses, & pleines de moele blanche: des aisselles des feuilles naissent tout le

long des tiges, des fleurs en cloche, longues de sept ou huit lignes, sur quatre ou cinq lignes de large, bleu lavé, découpées en cinq parties en arcade gothique; le pistile sort du fond de cette fleur, blanc, & terminé en ancre à trois crampons, environné à sa baze de cinq étamines blanches, larges & longues d'une ligne, chargées chacune d'un sommet jaune, fort étroit: le calice est un bassin long de cinq lignes, vert-pale, large de trois lignes, goderonné de cinq côtes, decoupé à cinq pointes en étoile: il devient un fruit à trois loges remplies de semences rougeâtres tirant sur le brun, lisses, polies, luisantes, ovales, longues d'un tiers de ligne: toute la plante est insipide.

SKINOSA.

Après avoir fait un tour de promenade dans l'île de Cheiro, nous passâmes à Skinosa autre écueil abandonné, d'environ 12 milles de tour, à huit milles de Cheiro, & à douze milles de Naxie. Skinosa est apparemment l'île *Skinussa*, que Pline marque proche de Naxos & de Pholegandros. Les Grecs ne doutent pas que Skinosa n'ait pris son nom des Lentisques dont elle est couverte, quoi que cet arbre ne soit pas plus commun dans Skinosa que dans les îles voisines. Il ne reste dans Skinosa que des masures d'une ville ruinée, parmi lesquelles on ne voit rien de remarquable, ce qui fut cause que nous ne nous y arrêtâmes qu'environ deux heures pour y herboriser.

La Ferule des anciens croît en abondance dans cette île; cette plante a conservé même son ancien nom parmi les Grecs d'aujourd'hui qui l'appellent *Nartheca*, du grec littéral *Narhex*. * Elle porte une tige de cinq pieds de haut, épaisse d'environ trois pouces, noueuse ordinairement de dix pouces en dix pouces, branchue à chaque nœud, couverte d'une écorce assez dure de deux lignes d'épaisseur: le creux de cette tige est rempli d'une moelle blanche, qui étant bien sèche prend feu tout com-

*Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.*

*Exodon. Hefsch.
Exios. Lentiscus.*

*Nάρθηξ.
Νάρθηξ.*

* *Ferula glauco folio, caule crassissimo ad singulos nodos ramoso & umbellifero. Corol. Inst. rei herb. 11.*

me la mèche ; ce feu s'y conserve parfaitement bien , & ne consume que peu à peu la moelle , sans endommager l'écorce ; ce qui fait qu'on se sert de cette plante pour porter du feu d'un lieu à un autre ; nos matelots en firent provision : cet usage est de la premiere antiquité , & peut servir à expliquer un endroit d'Hesiodé , qui parlant du feu que Prométhée vola dans le ciel , dit qu'il l'emporta dans une Ferule ; le fondement de cette fable vient sans doute de ce que Prométhée , selon Diodore de Sicile fut l'inventeur du fusil d'acier avec lequel on tire , comme l'on dit , du feu des cailloux. Suivant les apparences Prométhée se servit de moële de Ferule au lieu de mèche , & apprit aux hommes à conserver le feu dans les tiges de cette plante.

Ces tiges sont assez fortes pour servir d'appuy , & trop legeres pour blesser ceux que l'on frappe : c'est pourquoi Bacchus , l'un des plus grands Legiflateurs de l'antiquité , ordonna sagement aux premiers hommes qui burent du vin , de se servir de cannes de Ferule , parce que souvent dans la fureur du vin , ils se cassoient la tête avec les bâtons ordinaires : les prêtres du même dieu s'appuyoient sur des tiges de Ferule , & Plinè remarque que les ânes mangent cette plante avec beaucoup d'avidité , quoi qu'elle soit un poison aux autres bêtes de somme : nous n'avons pas verifié cette observation parce qu'on ne nourrit que des moutons & des chèvres dans ces isles desertes. La Ferule d'Italie & de France est differente de celle de Grèce ; ainsi quand Martial a dit que la Ferule étoit le sceptre des pedagogues à cause qu'ils s'en servoient à châtier les écoliers , il a parlé sans doute de l'espece qui vient en Italie , en France & en Espagne sur les côtes de la Méditerranée.

Celle de Grèce sert aujourd'hui à faire des tabourets : on applique alternativement en long & en large les tiges séches de cette plante pour en former des cubes , arrêtez

Εν κηλῶ Νάρθηκι.
Hesiod. Op. &
dies. vers. 12.
Clara Promethei
munere ligna su-
mus. Mart. Epigr.
lib. 14.

Τὸ πυρρὸν.

Diod. Sic. Biblioth.
hist. lib. 5.

Idem lib. 2.

Εἰς γὰρ δι Ναρθη-
κηδῶτος. Plin. in
Phadr.

Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.

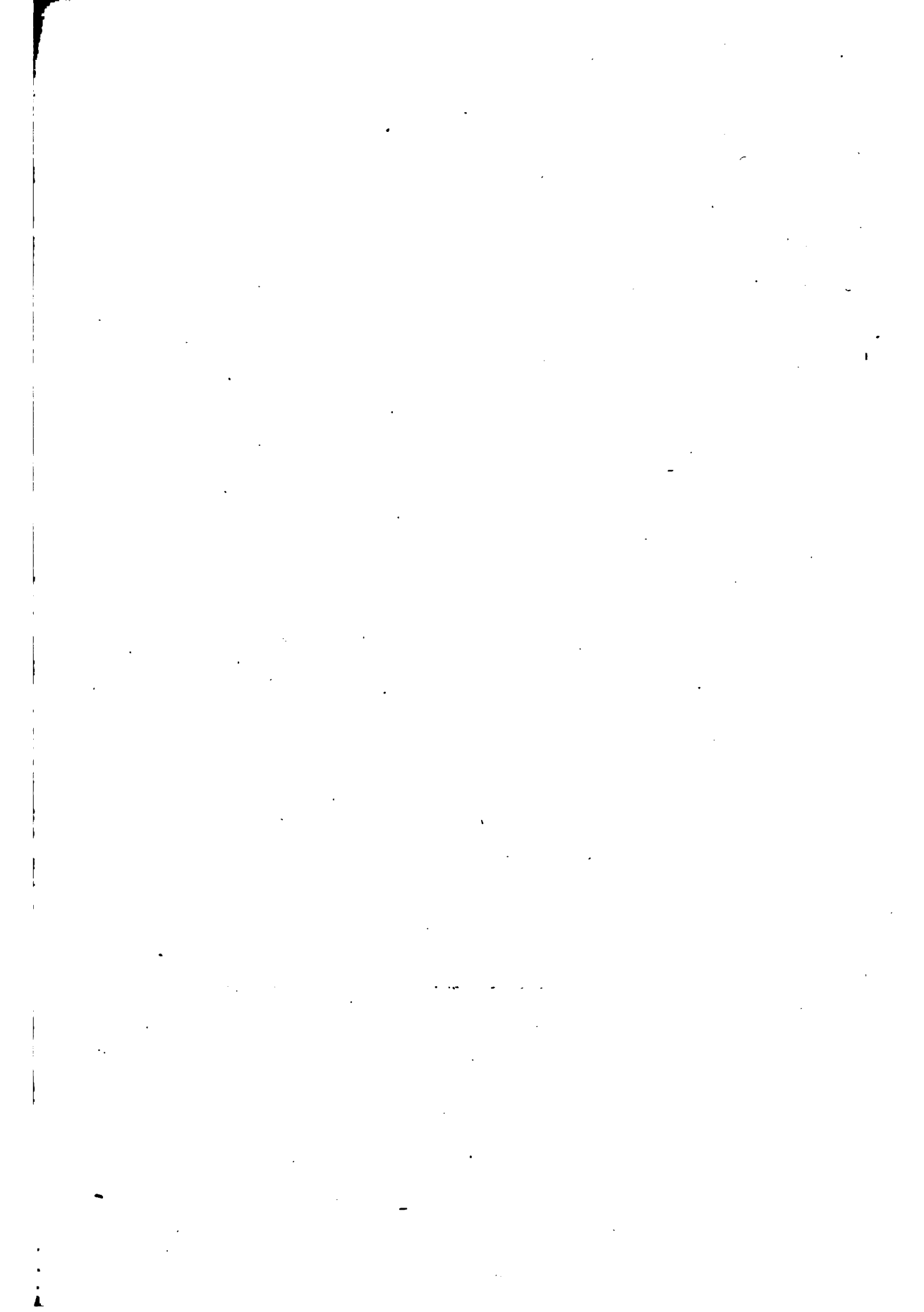
Ferulaeque tristes
sceptra Pædagogo-
rum cessent. lib. 10.
Epigram.

aux quatre coins avec des chevilles de bois : ces cubes sont les placets des Dames d'Amorgos : quelle difference de ces placets & des ouvrages où les anciens employoient la Ferule ! Plutarque & Strabon remarquent qu'Alexandre tenoit les œuvres d'Homere dans une cassette de Ferule à cause de sa legereté : on en formoit le corps de la cassette que l'on couvroit suivant les apparences de quelque riche étoffe ou de quelque peau relevée de plaques d'or, de perles & de pierrieres : nous incisâmes quelques tiges de Ferule dans cette isle ; le lait qui en sortit, de même que les grumeaux qui s'étoient formez naturellement sur d'autres tiges de la même plante, ne sentoient point du tout le *Galbanum* : cette drogue se tire d'une plante umbellifere qui naît en Afrique, que nous avons conservée assez long temps dans le Jardin Royal, & que j'ai rapportée au genre d'*Oreoselinum* par la structure de son fruit.

Oreoselinum Africanum, Galbaniferum, frutescens Anisi folio. Inst. rei herb. 319.

RACLIA.

De Skinofa nous passâmes à Raclia autre écueil à trois milles de distance, situé entre Naxie & Nio à douze milles environ de l'une & de l'autre : nous couchâmes à Raclia le 23 Septembre dans le dessein de partir incessamment pour Nio ; mais la mer étoit si grosse que nous fumes obligez de séjourner près de trois jours sur ce méchant écueil, qui n'a que douze milles de tour ; au lieu que Nio est une isle fort agreable & beaucoup plus grande. Les moines d'Amorgos maîtres de Raclia y font nourrir huit ou neuf cens chèvres ou brebis : on n'y trouve ordinairement que deux pauvres Caloyers qui en prennent soin, & qui vivent de biscuit fort noir & de coquillages ; leur fromage est tres bon : ces moines logez vers le haut de la montagne auprès d'une source assez abondante, sont inquiétez à tous momens par les corsaires, qui n'y abordent souvent que pour prendre quelques chèvres : il n'y passe pas même de caïque, dont les matelots n'en volent quelqu'une : dans trois jours



E.

E.

D.

Ies nôtres n'affommèrent que sept de ces animaux; & quoi qu'ils ne fussent que trois, ils les mangèrent jusques aux os; nous allâmes nous-mêmes les dénoncer aux Caloyers, & leurs payâmes les chèvres un quart d'écu piece; édifiez de notre procédé, ils nous firent present d'un fromage & d'un chevreau qui se trouva assez bon, parceque nous le laissâmes mortifier pendant quelques heures.

Il semble d'abord que le nom de Raclia soit tiré d'Heraclee, mais outre que les Geographes anciens n'ont fait mention d'aucune isle de ce nom, il y a beaucoup d'apparence que celle dont il s'agit, a été connue sous le nom de *Nicasia*, que Pline, Estienne le geographe, Suidas & Eustathe placent auprès de Naxos. Comme nous avions fort peu d'occupation à Raclia, nous nous avisâmes, en attendant l'occasion de passer à Nio, de faire une station géographique sur le haut de la roche la plus élevée du pays; c'est à dire qu'après avoir bien orienté notre quadrans universel, nous prîmes soin de demander aux Caloyers les noms des isles voisines, & de remarquer à quel vent elles restoient: on observa donc que

Naxie étoit au nord de Raclia.

Stenofa, au nord-nord-est.

Skinofa, au nord-est.

Cheiro, à l'est-nord-est.

Amorgos, à l'est.

Stampalia, au sud-est.

Paros, au nord-ouest.

Il n'y a que deux cales ou petits ports à Raclia, l'un au nord vis-à-vis de Naxie, & l'autre au nord-nord-est; nous y mangeâmes tant de ces fortes de coquilles qu'on appelle des yeux de bouc, que l'envie nous prit de les y dissequer.

Calanque en langue Franque, Καλάουτος en grec vulgaire.

* L E P A S.

La coquille de ce poisson est un bassin d'une seule piece *A*, d'environ un pouce ou deux de diametre, presque

ovale, haut de huit ou neuf lignes, rétréffi en pavillon d'entonnoir, terminé en pointe, rempli par un poisson qui presente d'abord un grand muscle pectoral *B* gris brun, rouffâtre sur les bords, & legerement ondé: la surface de ce muscle se remue de telle sorte qu'on s'apperçoit de certains points ou petits grains qui s'élèvent & même s'élancent, comme on le remarque sur les liqueurs qui commencent à fremir avant que de bouillir; d'ailleurs cette surface est souple, drapée & couverte d'une liqueur baveuse & gluante: tout cela la rend propre à s'insinuer dans les moindres inégalitéz des rochers auxquels ce poisson s'attache si fortement, que ne pouvant lui faire lâcher prise, on se sert d'un couteau pointu pour l'en detacher: ce muscle est coriace, épais d'environ trois lignes, & long ordinairement d'un pouce, tout semblable au muscle pectoral des limaçons de terre: la surface interieure *C* du muscle pectoral de l'œil de bouc est lisse, luisante, creusée en gouttiere, au fond de laquelle est placé un tendon qui le separe en deux ventres, & auquel vient aboutir de chaque côté un plan de fibres tranverses, chargé verticalement des fibres qui forment le muscle: ce même muscle est entouré d'une bordure ou fraize *D*, laquelle se meut fort vite indépendamment du muscle, lorsqu'on la pique, composée, quelque mince qu'elle soit, de fibres tranverses, rangées du centre à la circonference; ce qui pourroit faire soupçonner qu'elle servît de trachée, si par son tendon elle n'étoit aussi adherente qu'elle l'est à la coquille; car pour l'en detacher, il faut la cerner entierement avec un couteau.

La tête du poisson sort d'une espèce de coiffe frangée & frizée, produite par l'allongement de la fraize dont on vient de parler; cette tête qui ressemble en quelque maniere à celle d'un petit cochon, a quatre ou cinq lignes de longueur, sur moitié moins de largeur, arrondie par dessus,

LEPAS *oblonga*,
Vertice nonnatis



fus, terminée par une bouche rouffâtre, large de deux lignes & bordée d'une grosse lèvre : des côtes du front sortent deux cornes, qui s'allongent & se raccourcissent comme celles des limaçons; mais elles se courbent à peu près comme celles des bœufs.

Les autres parties de cet animal sont renfermées dans un sac *E*, où l'œsophage vient aboutir : ce sac long d'environ un pouce & demi, large de neuf ou dix lignes, arrondi sur le dos, retressi vers la tête, est tout à fait couché sur la gouttière du muscle pectoral, & renferme une substance molle, bonne à manger, parsemée de vaisseaux noirs, dans laquelle l'œsophage s'allonge en un conduit courbé en plusieurs sinuosités.

Le muscle pectoral tient lieu de jambes & de pieds à ces animaux, de même qu'à tous les limaçons & à tous les poissons dont la coquille est d'une seule pièce. Lorsque les yeux de bouc veulent avancer, ils appuyent fortement sur le bord antérieur de ce muscle, c'est le point fixe vers lequel tout le reste du muscle qui est dans le relâchement est amené, au lieu que lorsqu'ils veulent reculer, ils se cramponnent fortement sur le bord postérieur du même muscle, & alors le devant qui est dans l'inaction, est obligé de s'approcher vers cette partie, où le point d'appui se trouve dans ce temps là.

On examina dans le même lieu une autre espèce d'œil de bouc, dont le muscle pectoral est beaucoup plus épais & qui sert aux mêmes usages que celui de l'œil de bouc ordinaire : la tête en est aussi à deux cornes, mais plus courtes : la coquille est un bassin plus long, plus ovale & percé tout au sommet; le poisson semble s'engouffrer de l'eau par cet endroit là.

Le vent favorable nous mena comme de lui même à 10 h.
Nio dans le temps que nous y pensions le moins : cette île 102.

NIO *ou Ios.*^a *Steph.*

Ios Homeri sepulchro veneranda.

Plin. lib. 4. cap. 12.^a *Rerum Geogr.**lib. 10.*^b *Ibid.*^c *Lib. 10.**Noë. Attic. lib. 3. cap. 11.**Hist. des Ducs de l'Archip.*

connue par les anciens sous le nom de Ios, & nommée ainsi par les ^a Ioniens qui l'habitèrent les premiers, a 40 milles de tour ; mais elle n'a été celebre que par le tombeau d'Homere : ce fameux poete passant de Samos à Athenes vint aborder à Ios, il y mourut sur le port, & on lui dressa un tombeau où l'on grava long temps après l'építaphe rapportée par Herodote, à qui on attribue la vie d'Homere. ^a Strabon, ^b Pline & ^c Pausanias parlent de ce tombeau : ce dernier ajoute qu'on y montrait aussi celui de Clymene mere de cet excellent homme, & assure qu'on lisoit un vieux oracle à Delphes gravé sur une colonne qui soutenoit la statue d'Homere. Il paroissoit par cette inscription que sa mere étoit de l'isle d'Ios ; on lit le même oracle dans Estienne le geographe, qui a été suivi par Eustathe sur Homere & sur Denys d'Alexandrie ; mais Aulugelle prétend qu'Aristote a écrit qu'Homere avoit pris naissance dans l'isle dont nous parlons. Quoi qu'il en soit nous cherchâmes inutilement les restes de ce tombeau autour du port : on n'y voit qu'une excellente source d'eau douce, qui bouillonne au travers d'une auge de marbre à un pas seulement de l'eau salée.

Pline a bien déterminé la distance de Nio à Naxie à 24 milles : car comme l'on a remarqué plus haut, on compte 12 milles de Naxie à Raclia, & autant de Raclia à Nio : le même auteur a fort bien connu la distance de Nio à Santorin ; elle est de 30 milles, quoiqu'il ne la marque que de 25, mais cette différence n'est pas considerable.

Marc Sanudo premier Duc de Naxie joignit Nio à son duché, & cette isle n'en fut demembrée que par Jean Crispo douzième Duc, qui la donna au Prince Marc son frere : ce Prince fit bâtir un château dans un lieu élevé à deux milles au dessus du port, tant pour la sureté de sa personne, que pour défendre son petit domaine contre les Maho-

metans, & voyant que les terres de l'isle naturellement fertiles, demeuroident incultes faute de laboureurs, il fit venir quelques familles Albanoises pour les cultiver. Par les soins de ce Prince cette isle regardée comme un desert se trouva tres peuplée en peu de temps, & ne manqua de rien de ce qui contribue aux commoditez de la vie. Le bourg qui subsiste encore à present fut bâti autour du château en maniere d'amphiteâtre, sur les ruines apparemment de l'ancienne ville d'Ios; car l'auteur de la vie d'Homere rapporte que les habitans de la ville descendoient à la marine pour prendre soin de cet homme admirable. Il n'est pas necessaire de dire que Nio fut soumise dans son temps aux Empereurs Romains & aux Grecs : il suffit de remarquer qu'elle passa dans la famille des Pisani par le mariage d'Adriane Sanudo fille unique du Prince Marc, laquelle épousa Louis Pisani noble Venitien.

On attendoit à Nio un Cadi dans le temps que nous y étions : la coutume est d'y élire tous les ans un Consul ou deux. A l'égard des droits du Grand Seigneur, les habitans de Nio payerent en 1700 deux mille écus pour la capitation, & trois mille écus pour la taille réelle. L'isle est assez bien cultivée, & n'est pas si escarpée que les isles voisines; ainsi l'étimologie que M^r Bochart lui donne ne lui convient pas : les terres en sont excellentes, & l'on estime beaucoup le froment qu'elle produit & qui fait presque tout le commerce de ses habitans; mais elle manque d'huile & de bois. On n'y voit plus de Palmiers, quoique suivant les apparences, ces sortes d'arbres lui aient anciennement attiré le nom de Phoenice qu'elle a porté suivant la remarque de Pline & d'Estienne le geographe. Il y a dans le cabinet du Roy une médaille à la legende de cette isle, d'un côté c'est la tête de Jupiter, de l'autre c'est une Pallas & un Palmier. Le P. Hardouin fait mention d'une medaille de

*Geogr. Sacr. lib. 1.
cap. 14.*

*Num. popul. &
urb.*

cette île, sur laquelle est représentée la tête de Lucilla.

Il ne reste aucune marque d'antiquité dans Nio ; les habitants ne sont curieux que de piaîtres, & tous voleurs de profession, aussi les Turcs appellent Nio la petite Malte; c'est la retraite de la plupart des corsaires de la méditerranée : les Latins n'y ont qu'une Eglise déservie par un vicaire de l'Evêque de Santorin ; les autres Eglises sont Grèques & dépendent de l'Evêque de Siphanto.

Le port aux machines.
Μαγανάρη.
Machinarius.

Καλαφάτης.
Santor navis.

La beauté des ports de l'île y attire souvent des armateurs ; celui qui est au dessous du bourg, est un des ports des plus assurez de tout l'Archipel, & son entrée décline du sud au sud-sud-ouest. Le port de Manganari regarde l'est, & les plus grandes flotes peuvent y mouiller sans crainte & sans précaution. Dans le temps que nous étions à Nio le Chevalier de Cintray, qui commandoit un vaisseau & une galiote armez en course relâcha au port du bourg, pour prendre du biscuit & chercher un pilote & un calfateur : les pilotes de Nio & de Milo passent pour les plus habiles du Levant, parce qu'ils connoissent bien les côtes de Syrie & d'Egypte où se font les prises des meilleures saïques. M^r de Cintray monta jusques au bourg accompagné de ses Levantins armez jusques aux dents : il fit colation chez M^r Reynouard Consul de France, & s'en retourna coucher sur son bord : si le Consul ne lui avoit pas procuré du biscuit & un pilote, le Cadi ou le Vaivode lui en auroient fait trouver pour de l'argent.

* Corsaires de Barbare.
Barbie.

Comme nous avions relâché dans une cale, afin de traverser l'île à pied en herborisant, nous fumes bien surpris au lieu de trouver nos matelots dans le port où étoit le rendez-vous, de les voir descendre des montagnes, si effrayez qu'ils ne sçavoient pas si leur caïque avoit été enlevé par des Maltois, des Barbarez ou des bandits : cette aventure ne laissa pas de nous inquieter ; mais nous apprîmes bien

tôt chez le Consul que le caique étoit dans le port, que les matelots l'avoient abandonné pour se sauver à terre à la vue de la galiote de M^r de Cintray; & qu'enfin M^r Tourtin qui la commandoit ayant reconnu que nos hardes appartenoient à des François, l'avoit remorqué & mis en liberté: on est sujet à ces petites alarmes dans l'Archipel où l'on ne sçauroit passer d'une isle à l'autre que dans des bateaux à deux ou à quatre rames, qui ne vont que dans la bonace, ou par un vent favorable: ce seroit encore pis si on se servoit de gros bâtimens; à la verité on seroit à couvert des bandits dans une tartane, mais on perdrait tout le temps à soupirer après les vents.

Ces bandits qui portent la terreur par tout l'Archipel, sont des scelerats des isles, que la misere oblige à se saisir du premier bateau qu'ils peuvent enlever, & qui vont attendre les autres au passage de quelque cap ou dans quelque cale: ces malheureux ne se contentent pas de dépouiller les gens, ils les jettent dans la mer avec une pierre au col, de peur d'être arrêtez sur les plaintes des personnes maltraitées. Nous apprîmes quelques jours après que M^r de Cintray avoit arrêté deux bateaux de bandits, qui conduisoient, je ne sçai où, une prise chargée de bois de charpente, sur laquelle il y avoit 18 Turcs de passage.

On n'oubliera jamais dans Nio les grandes actions des Chevaliers d'Hocquincour & de Temericourt; le premier vint s'y radouber après avoir combattu dans le port de Scio avec son seul vaisseau 30 galeres commandées par le Capitan Pacha: le second à la faveur d'un bon vent obligea dans le port de Nio 60 galeres turques à le quitter, après en avoir maltraité plusieurs: cette flotte eut toutes les peines du monde à arriver en Candie où elle conduisoit deux milles Janissaires.

Le séjour de Nio seroit assez agreable s'il y avoit des

fruits & des rafraîchissemens ; mais le terrain n'y est bon que pour les grains. L'habit des Dames de cette île n'est gueres mieux imaginé que celui des femmes des autres îles, quoi qu'il paroisse un peu moins embarrassant. A l'égard des plantes cette île n'en produit pas d'extraordinaires ; nous y observâmes pourtant une espece de *Cakile* qui n'est pas décrite, & que nous avions vue à Milo & dans quelques autres îles.

Cakile Græca, arvensis, filiquâ striatâ, brevi. Coroll. Inst. rei herb. 49.

Cette plante est branchue & touffue dès sa naissance, haute d'un pied & demi ou deux pieds ; sa tige est épaisse de trois lignes, vert-brun, legerement velue, anguleuse, remplie de moelle blanche, subdivisée en plusieurs rameaux, accompagnée de temps en temps de feuilles assez semblables à celles qui naissent sur les branches de la Roquette des jardins : celles de la plante dont nous parlons ont environ deux pouces & demi de long, vert-foncé, charnues, acres, brûlantes, mucilagineuses, découpées jusques vers la côte, & qui diminuent à mesure qu'elles approchent des fleurs : des aisselles de ces feuilles naissent de petits brins garnis de feuilles encore plus menues ; les extrémités des branches sont chargées dans leur longueur de fleurs à quatre feuilles blanches, longues de cinq lignes, qui ne débordent pourtant hors du calice que d'environ deux lignes, sur une ligne & demie de large : le calice est à quatre feuilles aussi, & de son centre s'élevent six étamines blanches, chargées de sommets jaunes : le pistile qu'elles entourent n'a que trois lignes de long, surmonté par un filet & devient dans la suite un fruit long de cinq ou six lignes, épais de deux lignes, canelé, terminé en pointe, composé de deux pieces articulées bout à bout de telle sorte que la partie inferieure qui est un peu creuse, reçoit la tuberosité de la partie superieure ; l'une & l'autre sont d'une substance spongieuse, & renferment chacune dans une loge parti-

Femmes de
NIO.



culiere une semence rouffâtre, longue de demi ligne.

Comme nous prenions goût aux stations géographiques, nous allâmes sûr une des hauteurs qui sont autour du port, & nous remarquâmes que

L'Argentiere reste entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest de Nio.

Siphanto, entre le nord-ouest & l'ouest-nord-ouest.

Santorin, au sud-sud-est.

Christiana decline du sud au sud-sud-ouest.

Sikino se trouve à l'ouest-sud-ouest.

Avelo decline du nord-nord-est au nord.

Nous nous embarquâmes à la pointe du jour, & suivant le conseil de Strabon nous prîmes la route du couchant pour nous rendre à l'isle de Sikino. Plîne, Apollonius Rhodius, Estienne le geographe assurent qu'elle se nommoit anciennement l'isle au vin à cause de la fertilité de ses vignes; surquoi le Scholiafte d'Apollonius remarque qu'elle prît le nom de Sikinus d'un fils de Thoas Roy de Lemnos seule personne de l'isle, qui se sauva par l'adresse de sa fille Hypsipyle dans cette cruelle expédition où toutes les femmes égorgerent non seulement leurs maris pendant la nuit; mais tous les garçons du pays, enragées de ce qu'ils leurs prefoient les esclaves qu'ils venoient de faire en Thrace. Thoas donc aborda l'isle dont nous parlons, & fut très bien reçu d'une nymphe qui lui fit part de ses faveurs; Sikinus en nâquit, beau garçon qui donna son nom au pays.

Il y a encore assez de vin dans Sikino^a pour meriter son ancien nom, beaucoup de figes, peu de coton: les figes fraîches sont excellentes; il n'en est pas de même des seches, parce qu'on les passe par le four, pour les garantir des vers: cette isle qui n'est qu'à huit milles de Nio, & qui n'a qu'environ vingt milles de tour, s'étend du sud-ouest au

SICINUS &
SICENUS.
ΣΙΚΗΝΟΣ.
SIKINO.

OINOIH.
OENOE.

Απὸ Σικίνου υἱοῦ Θό-
αου τὸς καὶ νηΐας ὑμ-
νησε. Schol. Apoll.
Rhod. ad vers 525.
lib. 1.

^a Τὸ ἀξίον ἐστὶν οἶνον
καταμείναι διὰ τὸ εἶναι
αὐτὸν ἀμπελόφυτον.
Schol. Apoll. Rhod.
ibid.

nord-est, assez étroite ailleurs, quoique élevée en montagnes, & nous parut bien cultivée : le froment qu'on y recueille passe pour le meilleur de l'Archipel ; les Provençaux ne le laissent pas échaper : ils écumerent tous les grains du pays en 1700. & seront obligez de continuer si l'on ne rétablit le commerce du cap Nègre. Ce n'est pas sans peine pourtant qu'on charge des grains en Levant, on ne trouve souvent qu'une partie de la cargaison dans une isle, il faut courir à une autre, & se contenter quelque fois de charger moitié froment & moitié orge. En 1700. les Turcs du côté du Volo & de Thessalonique apprehendans la famine, ne permettoient pas qu'on y vendit les grains aux étrangers, non plus qu'en Candie : cependant comme les Musulmans font tout pour de l'argent, ils en laissoient embarquer aux Provençaux pendant la nuit.

*Exist. des Ducs de
l'Archipel.*

Sikino a été du domaine des Ducs de Naxie ; le bourg qui porte le même nom que l'isle, est sur une hauteur à l'ouest-sud-ouest, tout près d'une roche effroyable qui panche & semble tomber dans la mer : il n'y a guères plus de deux cens habitans dans ce bourg, qui dans le temps que nous y étions payerent 850 écus de capitation & de taille réelle. Les corsaires françois qui s'y sont mariez, sont exempts de capitation ; mais les Grecs leur font payer avec severité la taille réelle des terres qu'ils possèdent : il n'y a pas de plus rude penitence pour un vieux pecheur que de se marier en Grèce ; ordinairement les femmes qu'ils épousent n'ont ni beaucoup de vertu, ni beaucoup de bien : cependant on ne voit que trop de malheureux prendre ce parti, malgré les rigoureuses deffenses du Roy, qui pour l'honneur de la nation a très sagement ordonné, que nul de ses sujets ne se marieroit en Levant, sans la permission de son Ambassadeur, ou de quelqu'un de ses subdeleguez.

L'isle

L'isle de Sikino n'a point de port; nous débarquâmes à *San Bourgnias*, méchante cale, dont l'entrée est au sud-sud-est, mais il faut tirer les caïques à terre: on loge dans une chapelle assez propre, supposé qu'on veuille s'épargner la peine de monter au bourg. Il n'y a point de Latins dans cette isle: le Cadi est ambulant: le Vaivode est le plus souvent un Grec, ou un franc qui vient des isles voisines: le Consul de France étoit un Maltois, bon homme, & qui nous reçût fort bien. Signor Francesco.

La recherche des plantes & le sud-sud-ouest nous arrêterent dans cette isle jusques au 2 Octobre: nous y observâmes une espece de Moutarde fort jolie, qui se conserve encore au Jardin Royal.

La racine de cette plante est longue de neuf ou dix pouces, blanche, épaisse de deux ou trois lignes, dure, tortue, d'un goût brûlant, accompagnée de quelques fibres peu chevelues; elle pousse une tige haute d'un pied, branchue, étendue sur les côtez, de telle sorte que toute la plante est beaucoup plus large que haute, excepté dans le temps qu'elle est en graine; car alors ses tiges s'allongent considérablement: les feuilles du bas ont plus de trois pouces de long, & sont recoupées jusques à la côte en plusieurs piéces, charnues, longues d'un pouce, ou d'un pouce & demi, larges d'environ deux lignes, sillonnées & comme pliées en gouttiere: toutes ces feuilles diminuent à mesure qu'elles approchent des fleurs; ces fleurs qui sont d'abord en bouquet s'écartent les unes des autres à mesure qu'elles s'épanouissent: chaque fleur est à quatre feuilles purpurines sur quelques pieds, blanchâtres sur quelques autres, longues de sept ou huit lignes, arrondies vers la pointe, larges de deux lignes, & débordent hors du calice environ de leur moitié: le calice est à quatre feuilles aussi, vert-pâle, longues de quatre lignes, sur une ligne de large; six étamines

SINAPI Græcum maritimum, tenuissime laciniatum, flore purpurascens. Coroll. *Inst. rei herb.* 17.

blanc-sale en occupent le milieu, chargées de sommets jaunâtres, disposées au tour d'un pistile long d'environ trois lignes, delié comme un filet, & qui devient une gouffe de demi pouce de long, rouffâtre, presque cilindrique, d'environ une ligne de diametre: ses deux volets font en gouttiere attachez à une cloison fort mince, qui separe la gouffe en deux loges, dans lesquelles se trouvent quelques semences presque spheriques, rouffâtres, de demi ligne de diametre: la cloison finit par une espece de corne spongieuse, longue de deux ou trois lignes, dans laquelle il y a une graine semblable aux autres: toute la plante est d'un goût âcre & piquant.

La grande roche qui est à côté du bourg est le bel endroit de l'isle pour les plantes: nous y observâmes avec notre quadran universel que le Milo restoit à l'ouest-nord-ouest, & que Policandro declinoit de l'ouest à l'ouest-sud-ouest.

POLICANDRO.
ΦΟΛΕΓΑΝΔΡΟΣ.
PHOLEGANDROS.
ΦΙΛΟΚΑΝΔΡΟΣ.
Ptol.

Απὸ δὲ τῆς ἰσλῆς αὐτῆς
ἰσχυρῶς ἰσὺν Σίκα-
νος καὶ Λάγυς καὶ
Φολέγανδρος ἢ Ἀρά-
τος σιδηρεὶν ὀνομάζει
διὰ τὴν ἀσχυρίαν.
Strab. Roman.
geog. lib. 10.

Φολέγανδρος ἵστος
ἢ Σπινάδων ἀπὸ
Φολέγανδρον ὃ Μι-
νως. Steph.

Καπέλαρος.
Statio carmarum.

Il y a beaucoup d'apparence que Policandro est l'isle nommée Pholegandros par Strabon & par Pline: outre la ressemblance des noms, le premier de ces auteurs marque précisément que navigant d'Ios vers le couchant, on rencontre *Sicenos*, *Lagusa* & *Pholegandros*. Pour *Lagusa*, je crois que c'est *Cardiotissa*, méchant écueil au milieu de *Sikino* & de *Policandro*, sur lequel il y a une fameuse chapelle de la Vierge, où l'on vient en celebrer les Fêtes avec de grandes jouissances. Ce que *Aratus* dit de *Pholegandros* dans *Strabon*, convient bien à *Policandro*; sçavoir qu'on l'appelloit une isle de fer; car elle est toute herissée de rochers. *Estienne* le geographe, qui cite le même passage d'*Aratus*, assure qu'elle a pris son nom de *Pholegandros* l'un des fils de *Minos*.

Cette isle n'a point de port: nous débarquâmes le 2 Octobre à la *Cale*, dont l'entrée regarde l'est-sud-est. Le

bourg qui en est à trois milles du côté du nord-est, assez près d'un rocher effroyable, n'a d'autres murailles que celles qui forment le derriere des maisons, & contient environ 120 familles du rite grec, lesquelles en 1700 payerent pour la capitation & pour la taille réelle 1020 écus. Quoique cette îlle soit pierreuse, seche, pelée, on y recueille assez de bled & assez de vin pour l'usage des habitans. Ils manquent d'huile, & l'on y sale toutes les olives pour les jours maigres. Le pays est couvert du Tithymale arbrisseau, que l'on y brûle faute de meilleur bois. L'îlle d'ailleurs est assez pauvre, & l'on n'y commerce qu'en toiles de coton; la douzaine de serviettes n'y vaut qu'un écu, mais elles n'ont gueres plus d'un pied en quarré: pour le même prix on en donne huit qui sont un peu plus grandes, & bordées de deux côtez d'un passément.

Tithymalus arbo-
reus. P. Alp. Exot.

Cette îlle ne manque pas de Papas & de chapelles; celle de la Vierge est assez jolie, située sur la grande roche tout près des ruines de Castro, vieux château des Ducs de Naxie, bâti sans doute sur les ruines de l'ancienne ville, laquelle portoit le nom de Philocandros suivant Ptolemée: il reste dans cette chapelle quelques morceaux de colonnes de marbre. Pour la statue ancienne dont parle M^r Thevenot, on nous assûra qu'elle avoit été sciée & employée à des montans de porte: on y decouvrit il y a quelques années le pied d'une figure de bronze, que l'on fondit pour faire des chandeliers à l'usage de la chapelle. L'ancien monastere des Caloyers ne subsiste plus: celui des Filles, dont l'Eglise est dediée à Saint Jean Baptiste, ne renferme que trois ou quatre Religieuses. Au reste cette îlle paroît assez gaye dans sa secheresse; nous logeâmes chez le consul de France Georgachi Stay Candiot, homme d'esprit, qui faisoit aussi les fonctions d'administrateur & de Vaivode.

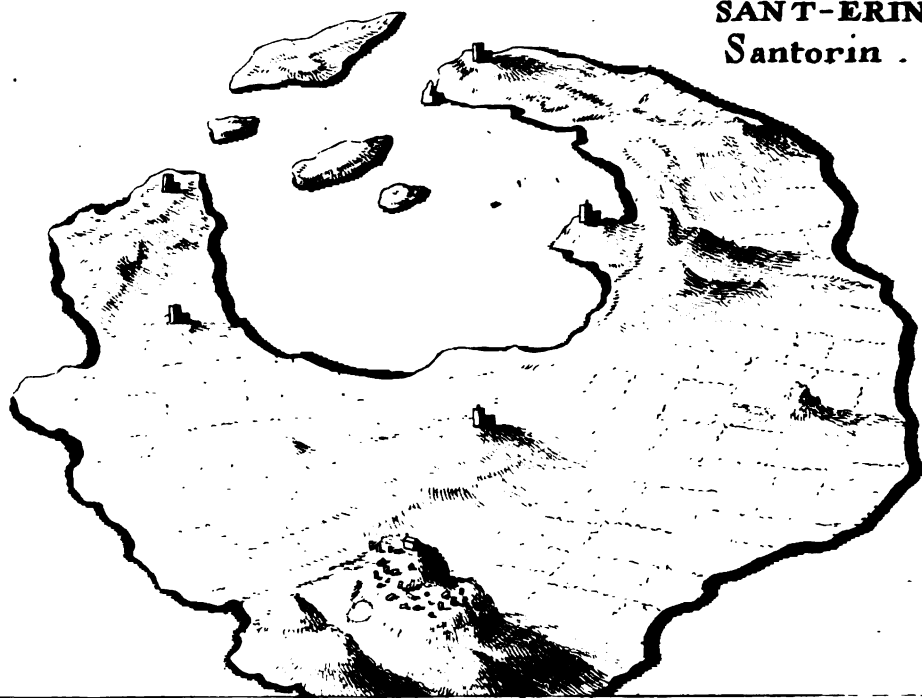
On nous assûra qu'il y avoit une fort belle grotte dans

cette effroyable roche dont on vient de parler; mais nous ne pûmes pas la voir, parce qu'on n'y entre que par bateau dans la bonace, & la mer étoit alors en furie. Cette roche est le plus bel endroit de l'isle pour la recherche des plantes: nous y amassâmes la graine de la plus belle espece de *Campanule* qui soit en Grèce; heureusement cette graine a levé dans le Jardin Royal, & produit la plante que je vais décrire.

CAMPANULA
Græca, saxatilis
Jacobææ folio. Coroll. Inf. rei herb.
3.

Toute la plante, qui n'est haute que d'environ deux pieds, est arrondie en sous-arbrisseau, touffu & branchu dès le bas; ses premières feuilles ont environ huit pouces de long, sur deux pouces & demi de large, & commencent par une queue de quatre pouces de long, creusée en gouttière fort déliée sur les côtes; au-delà de cette queue les feuilles vont en s'élargissant, & se decoupent profondément de chaque côté à la manière de celles de la Jacobée ordinaire, luisantes, parsemées de veines blanches de même que la côte: les feuilles qui naissent le long des branches n'ont qu'environ deux ou trois pouces de long, & ne perdent que leur queue en conservant leur figure: les dernières n'ont que quatre ou cinq lignes de large, sur un pouce & demi de long, légèrement crenelées & pointues; la tige de cette plante est ligneuse, grosse comme le pouce à sa naissance, toute chargée de fleurs à ses extrémités: chaque fleur est une cloche haute d'environ quinze lignes, évasée jusques à près de deux pouces, bleu-lavé, decoupée en cinq parties taillées en arcade gothique, dont la pointe est tournée en dehors: le calice a un pouce de long, decoupé en cinq pointes fort aiguës, rabatues en manière d'ailes: le pistile s'élève du centre de la fleur, blanc & velu jusques vers le milieu, verdâtre ensuite, terminé en manière d'étoile à cinq rayons, accompagné à sa naissance de cinq étamines blanches, longues de deux lignes, sur trois

SANT-ERINI
Santorin .



figues de large, courbées vers le pistile, chargées d'un sommet long de quatre lignes : le calice devient un fruit arrondi en maniere de tête, du diametre de neuf ou dix lignes, partagé en cinq loges par des cloisons membraneuses : chaque loge est garnie d'un placenta chargé de graines plates, luisantes assez brunes : toute la plante rend du lait & n'a aucune odeur ; les feuilles sont un peu astringentes : elle est bisannuelle.

On fit sur la même roche les observations suivantes :

Cardiotissa decline de l'est-nord-est à l'est.

Le Milo reste entre l'ouest-nord-ouest & l'ouest.

Polino, ou l'Isle brûlée est entre l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest.

L'Argentiere est en ligne droite derriere Polino.

Siphno est entre le nord-ouest & le nord-nord-ouest.

Antiparos entre le nord-est & le nord-nord-est.

Paros entre le nord-nord-est & l'est.

Naxos entre le nord-est & l'est-nord-est.

Notre dessein étoit de retourner à Naxie, mais le vent du nord nous fit relâcher à Sikino, & comme il ne changea pas, nous prîmes la route de Santorin, où nous arrivâmes le 16 Octobre. Cette isle qui n'a que 36 milles de tour est à 30 milles de Sikino, & à 70 de Candie.

Santorin, ou Sant-Erini fut nommée Calliste, ou l'Isle très belle. Cadmus la trouva si agreable qu'il voulut y laisser Membliares son parent avec des Pheniciens pour la peupler ; mais ils ne la reconnoïtroient pas aujourd'hui ; elle n'est couverte que de pierre ponce, ou pour mieux dire cette isle est une carriere de pierre ponce, où l'on peut l'y tailler par gros quartiers, comme on coupe les autres pierres dans leurs carrieres. Les côtes de l'isle sont si affreuses qu'on ne sçait de quel côté les aborder : peut-être que ce sont les tremblemens de terre qui les ont rendues inaccessibles !

ΚΑΛΑΙΣΤΗ.

Herod. lib. 4.

ΘΗΡΑ.

SANT-ERINI.

SANTORIN.

^a *Ibid.*

^b *Lib. 3. & 7.*

^c *Strab. Rerum
geogr. lib. 8.*

^a Herodoté, ^b Pausanias, ^c Strabon assûrent que Theras descendant de la race de Cadmus, donna le nom de Thera à cette isle : que ne pouvant s'accommoder du séjour de Lacedemone, où il menoit une vie privée, il passa dans l'isle Calliste après avoir eu la regence du Royaume de Sparte sous la minorité de ses neveux Eurystene & Procles fils de sa sœur Argia veuve d'Aristodeme. Calliste dans ce temps-là étoit occupée par les descendants de Membliarès dont on vient de parler. Theras prit possession de l'isle, accompagné d'une partie de Myniens qui s'étoient sauvez des prisons de Lacedemone par l'habileté de leurs femmes; l'histoire en est trop jolie, M^{gr}, pour ne pas vous en rafraîchir la memoire.

Vous sçavez, M^{gr}, que les Myniens venoient de quelques uns de ces fameux Heros qui avoient suivi Jason en Colchide. A leur retour ils s'arrêterent à Lemnos où leur posterité retint le nom de Myniens, dont on ne sçait pas trop bien la genealogie: quoi qu'il en soit ces Myniens n'y furent pas les plus forts; les Pelasgiens autres peuples de Grèce les en chasserent: dans cette triste situation, ils se presenterent à Lacedemone où ils furent si bien reçûs, que non seulement on leur distribua des terres; mais on leur permit d'épouser des Lacedemoniennes, & on maria leurs femmes à des Lacedemoniens: cependant comme les Myniens descendoient de heros vagabonds & ambitieux, on s'apperceut bien tôt qu'ils n'avoient pas tout à fait perdu les inclinations de leurs ancêtres, & qu'ils en vouloient à l'autorité souveraine: là dessus ils furent arrêtez & condamnez à mort; mais heureusement on attendoit la nuit à Lacedemone pour faire mourir les criminels: la tendresse inspira ce stratageme à leurs femmes; ayant obtenu des Magistrats la grace de voir leurs maris avant qu'on les executât, elles changerent dans les prisons d'habits avec

eux ; les hommes sortirent déguisez en femmes , pendant que les femmes resterent dans les prisons déguisées en hommes.

Herodote de qui ce conte est tiré, nous a conservé les noms de deux descendans de Theras qui regnerent dans cette isle, *Æsanius* & son fils *Grynus* : ce dernier alla consulter l'oracle de Delphes, suivi des plus illustres personnes de Thera, parmi lesquelles étoit *Battus* fils de *Polymneste* (ou de *Cyrnus*) homme de qualité fort estimé parmi les Myniens : l'oracle repondit, qu'il falloit aller bâtir une ville sur les côtes de Lybie, & la Prêtresse leur montra *Battus* : cet ordre fut négligé ; les Myniens ne sçavoient pas même où étoit la Lybie ; mais la secheresse qui dura sept ans dans Thera, & qui fit mourir tous les arbres à l'exception d'un seul, obligea le Roy de retourner à la prêtresse, laquelle ordonna une seconde fois qu'on fit bâtir une ville en Lybie : on fut contraint d'obeir, & ce fut l'origine de Cyrene patrie du poete *Callimaque*, qui l'appelle la mere des bons chevaux : en effet aujourd'hui les plus beaux barbes d'Afrique viennent du royaume de Barca ou de Cyrene ; car ce royaume a pris son nom de l'ancienne ville de Barce.

Ibid.
Cyrene autem condita fuit ab Aristæo, cui nomen Battos propter linguæ obligationem. Hujus pater Cyrenus rex Theræ insulæ, &c. *Iustin. lib. 13. cap. 7.*

Strabon qui place l'isle de Thera entre la Crète & l'Egypte, ne donne à Thera que 25 milles de tour, & assure qu'elle est d'une figure assez longue. Il faut que les choses soient bien changées depuis ce temps là. Thera se trouve située entre la Candie & les Cyclades ; elle a 36 milles de tour, & sa figure represente assez bien un fer à cheval. A l'égard de sa situation, il faut corriger le passage de *Strabon* par celui de son compilateur, qui place l'isle de Therasia entre la Crète & la Cynurie, quartier du Peloponnese appartenant aux Lacedemoniens. Pour la figure de Thera il n'est pas surprenant qu'elle se soit formée en croissant ; car il est arrivé des changemens si considerables autour de

Ibid.

Steph. Byzant.

Il faut lire Κορινθία pour Κορινθία.

Lib. 4.

cette îlle, que celui-ci doit être compté pour peu de chose. Outre la mutation de sa figure, elle a acquis onze milles d'étendue plus qu'elle n'avoit du temps de Strabon; mais aussi elle a perdu toutes ses belles villes. Herodote assure qu'il n'y en avoit pas moins de sept, & l'îlle devoit être puissante; puisqu'il n'y eut que Thera & Melos, qui dans cette fameuse guerre du Peloponnese osèrent se déclarer pour les Lacedemoniens, contre les Atheniens dont toutes les autres îlles de Grèce suivirent le parti.

*Hist. des Ducs de
l'Archipel.*

La revolution de l'empire des Grecs après la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens, fit joindre l'îlle de Santorin au Duché de Naxie; mais Jean Crispo qui en fut le douzième Duc, la ceda au Prince Nicolas son frere, que l'on appella le Seigneur de Santorin. Elle fut réunie au duché après la mort de Guillaume Crispo quinzième Duc, lequel par son testament nomma pour successeur le Seigneur de Santorin son neveu: elle fut ensuite engagée au Seigneur de Nio par Jacques Crispo dix-septième Duc de l'Archipel, qui fut obligé d'emprunter des sommes excessives pour soutenir la guerre contre Mahomet II. dans cette fameuse ligue où il étoit entré avec les Venitiens & le Roy de Perse: enfin Santorin se rendit à Barberouffe sous Soliman II.

*Τὸ Νῆρι τῆς ἀγίας
Ἑρένης. Insula
sanctæ Irenæ.*

Il n'est guere possible de sçavoir en quel temps l'îlle de Thera prit le nom de Sant-Erini; mais il y a beaucoup d'apparence que ce nom est derivé de celui de Sainte Irene patronne de l'îlle, & de Sant-Erini on a fait Santorin. Cette Sainte étoit de Theffalonique, & y fut martyrisée le premier jour d'Avril en 304. sous le neuvième consulat de Diocletien, & le huitième de Maximien Hercule: l'Eglise latine en celebre la fête le même jour à Santorin, c'est le 5 May, où il y a encore neuf ou dix chapelles dediées à Sainte Irene.

On

On nous fit débarquer au port de San-Nicolo au dessous d'Apanomeria, qui est sur la corne gauche en entrant dans le port: nous fumes bien fatiguez pour monter à cette ville; car on ne sçauroit s'imaginer combien la côte est escarpée: les autres villes de cette isle sont Scaro, ou Castro, Pyrgos, Emporio, ou Nebrio, & Acrotiri, située sur la corne droite du port, opposée à celle d'Apanomeria: ce port est en croissant; mais quelque beau qu'il paroisse, les vaisseaux ne sçauroient s'y mettre à l'ancre, & l'on n'a jamais pû en trouver le fond par la sonde: il a deux entrées l'une au sud-ouest, & l'autre à l'ouest-nord-ouest à l'abri de la petite isle de Thirasia séparée de Santorin par le port de San-Nicolo, petit détroit où se tiennent les barques: vis-à-vis l'autre entrée du port, il y a trois écueils moindres que Thirasia. ^a L'isle blanche est hors du port, ^b la petite isle est la plus avancée dans le port, & ^c l'isle brûlée est située au milieu des deux autres: celle-ci reçut un accroissement considerable en 1427. le 25 Novembre, comme le marquent quelques ^d vers latins gravez sur un marbre à Scaro, auprès de l'église des Jesuites.

Απανομερία.

Το Κάστρο ὁ Castro.

Πύργος.

Εμπορίον.

Ακροτήριον.

^a Λευκή νησος.^b Μικροτέρα ἢ μικρὴ Κασσίνη.^c Καμένη.^d Rapportez dans la Relation de Saint Erini du P. Richard.

On pretend que toutes ces isles sont sorties du fond de la mer. Quel spectacle affreux de voir la terre enfanter de si lourdes masses! Quelle force mouvante ne fallut-il pas pour les ébranler, pour les déplacer, & pour les élever sur les eaux! Il n'est pas surprenant après cela que le port de Santorin n'ait pas de fond; le creux d'où cette isle sortit par une necessité mécanique, dût être en même temps occupé par un pareil volume d'eau. Quelles secouffes ce goufre qui se remplit tout d'un coup n'excita-t-il pas dans tous les environs! Apparemment que ce ne fut que longtemps après son apparition que la nouvelle isle fut nommée tres-belle; car enfin en sortant des eaux, ce ne pouvoit être qu'une masse de pierre couverte de limon: ne fallut-il

pas plusieurs années pour former de ces matieres une terre propre à produire, & je ne sçai d'où lui furent portées les graines des plantes dont elle fut ornée.

*Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.*

Reverum geog. lib. 10.

Geog. lib. 3. cap. 15.

*Quæst. nat. lib. 6.
cap. 21.*

*Hist. nat. lib. 2.
cap. 77.*

Therasia, dit Pline, en fut detachée dans la suite; la ressemblance des noms fait que l'on prend ordinairement Thiresia, méchant écueil séparé de Santorin par le port de San-Nicolo, pour la nouvelle isle de Pline. Pour moi je soupçonne que les anciens ont appelé Therasia l'isle blanche, & qu'ils ont donné le nom de Hiera à Thiresia : si ma conjecture est fautive, tous les auteurs qui ont parlé de ce qui s'est passé entre Thera & Therasia se sont trompez, excepté Strabon qui seul a appelé Therasia l'isle Christiana; autrement cet auteur se seroit fort mal expliqué, lorsqu'il a dit que Thera est dans le voisinage d'Anaphé & de Therasia, puisque Anaphé en est éloignée de 18 milles. Ptolemée a placé une ville sur Therasia; certainement ce n'est pas sur la Thirasia d'aujourd'hui où il n'y a pas assez d'étendue pour y bâtir un château.

Cette observation peut servir à justifier Seneque, qui rapporte à son temps l'apparition de l'isle Therasia, lui qui n'a vécu qu'après Strabon : cela marque aussi que Pline n'a pas été contemporain de Strabon, ni par conséquent de Dioscoride, puisque outre qu'il parle de Therasia comme d'un morceau tout nouveau, détaché de l'isle de Thera par la violence des vagues, il avance aussi que l'écueil Automaté ou Hiera se manifesta quelque temps après entre Thera & Therasia : comment expliquer cet endroit de Pline si l'on prend l'écueil Thiresia pour la Therasia de cet auteur; car il est certain qu'entre Santorin & Thiresia, il n'y a que le port de San-Nicolo où il n'y auroit pas de place pour un rocher un peu considerable. De nos jours, continue Pline, on a veu sortir de la mer un autre écueil appelé Thia tout auprès de Hiera : est-ce trop hasarder

que de proposer que ces deux écueils sont Thiresia & Cammeni, supposé qu'Aspronisi soit la véritable Therasia des anciens!

On ne sçauroit comprendre autrement la situation de tous ces écueils: ^a Justin par exemple rapporte qu'il y eut un si grand tremblement de terre entre les isles de Thera & de Therasia que l'on y vit naître avec admiration une isle nouvelle parmi les eaux chaudes. ^b Le P. Hardouin a parfaitement bien corrigé le texte de Pline sur l'origine de Thera. ^c Dion Cassius parle simplement de l'apparition d'une petite isle qui se montra auprès de Thera sous l'empire de Claude. ^d Aurelius Victor dit qu'elle étoit considérable, & Syncelle qui la rapporte à la 46 année après Jesus-Christ, la place entre Thera & Therasia: enfin Ptolémée place une ville sur Therasia.

^a Lib. 30. esp. 4.

^b In notis ad Emendat. ad lib. 2. Hist. nat. Plin.

^c Lib. 60.

^d In Claud.

Cedren assure qu'en la dixième année de Leon l'Isaurien ce grand Iconoclaste, il parut pendant quelques jours une obscurité si considérable entre les isles de Thera & de Therasia, qu'elle sembloit s'élever d'une fournaise ardente: cette matiere obscure s'épaissit, dit-il, & se durcit au milieu des flammes, après quoi elle s'attacha à l'isle Hiera & en augmenta le volume: cependant il sortit une si grande quantité de pierres poncees de cet endroit que les côtes de Macedoine & de l'Asie mineure en furent couvertes jusques aux Dardanelles. Cedren n'a fait que copier Theophane & Nicephore; le premier rapporte ce fait à l'année 712 & l'autre à l'année 726.

Compend. hist. ann. Christ. 713.

Theoph. Chronol.

Les gens du pays quoique fort ignorans ne manquent pas d'avertir les étrangers que les tremblemens de terre ont mis au monde tous les petits écueils que l'on voit autour de leur isle. Nous apprenons du P. Richard l'année de l'apparition de la petite isle brûlée. Voici ses termes: Il y a bon nombre de vieillards en cette isle qui disent..

Relat. de Saint-Ermi.

” avoir veü se former par le feu une isle voisine de la nôtre
 ” au milieu de la mer en l'année 1573. & pour cela elle s'appelle Micri Cammeni ; c'est à dire, la Petite isle brûlée.

Strabon geog. lib. 1.

A propos de ce feu, Strabon assure que l'on vit bouillir la mer pendant quatre jours entre Thera & Therasia ; que les flammes en sortoient & qu'une isle de 1500 pas de circuit parut comme si elle eût été tirée hors de l'eau par des machines

Relat. chap. 68.

M^r Thevenot raconte quelque chose d'assez semblable à ce que rapportent Theophane, Nicephore & Cedren ; sçavoir qu'on vit sortir il y a environ 53 ans une prodigieuse quantité de pierres poncees du port de Santorin, qu'elles monterent du fond de la mer avec tant de bruit & d'impetuosité, qu'on eût dit (pour me servir de ses termes,) que c'étoient autant de coups de canon. On crut à Scie, c'est à dire à plus de 200 milles de là que l'armée Vénitienne combattoit contre celle des Turcs : ces pierres poncees se répandirent si fort sur les côtes de la mer du levant, que les habitans des isles ne doutent pas que celles qui sont sur leurs sables ne soient venues de Santorin.

*Gazette du 14.
Avril 1708.*

A l'égard de la formation des isles dont on vient de parler, peut-on l'autoriser plus démonstrativement que par ce que nous venons d'apprendre de Constantinople par les nouvelles publiques. Au mois de Novembre dernier 1707. les feux souterrains produisirent à Santorin une isle qui avoit déjà deux milles de circuit, qui s'augmentoit encore le premier Decembre par les rochers & les nouvelles matieres qu'ils jettoient. Cette incendie a été précédée de violens tremblemens de terre, suivis d'une épaisse fumée qui sortoit de la mer durant le jour & de flammes, durant la nuit, & accompagnez d'un effroyable mugissement souterrain : on peut y ajouter l'apparition de l'isle nouvelle que l'on vit sortir de la mer dans un effroyable ouragan

*Not. in Diogen.
Laert. lib. 10.*

en 1638. proche l'isle de Saint Michel, l'une des isles Açores; au rapport de M^r Gassendi, cette isle nouvelle a trois lieues de longueur, sur une lieue & demie de large.

Il est temps que nous entrons dans un détail plus exact de l'isle de Santorin. Rien n'est plus sec & plus stérile que son terroir, néanmoins quoi qu'il ne soit que pierre ponce pilée, ses habitans par leur travail & par leur industrie ont fait un verger de la plus ingrate terre du monde; & quelque desagréables que soient ses côtes, Santorin est un bijou en comparaison des isles voisines; au lieu que l'on ne voit dans Nanfio qui n'en est qu'à 18 milles, que des charbons & des épines sur une terre excellente de sa nature. On recueille peu de froment à Santorin, beaucoup d'orge, beaucoup de coton, & du vin en grande abondance: ce vin a la couleur de celui du Rhin, mais il est violent & plein d'esprits: on le porte par tout l'Archipel & jusques à Constantinople; cette liqueur & les toiles de coton font le principal commerce de l'isle: les femmes y cultivent la vigne, tandis que les hommes vont vendre leurs vins. Les plus belles vignes sont dans une plaine au delà de Pyrgos au pied de la montagne de Saint Estienne; on les y cultive à peu près comme en Provence; c'est à dire que les seps en sont relevés en maniere de rechaut: le coton y est taillé de même, & vient en arbrisseau comme nos Groiseliens, parce qu'on ne l'arrache pas tous les ans de même que l'on fait dans les autres isles: c'est pourtant la même espece que J. Bauhin a nommée Coton herbe, & qu'il a distinguée du Coton arbrisseau.

Les fruits sont rares en cette isle, excepté les figues: on y apporte l'huile de Candie, & le bois de Raclia: ce ne sont que brossailles de Lentisque & de Kermes; aussi la rareté du bois est cause qu'on ne mange gueres de pain frais dans Santorin: ordinairement on n'y fait du pain d'orge que

• *Enien, du verbe
x'izn, scindo, par-
ce qu'on ne sauroit
les manger sans les
casser.*

trois ou quatre fois l'année; c'est un méchant ^a biscuit fort noir: on n'y tue des bœufs qu'une fois l'an; après les avoir depecez, coupez & défossez, on en trempe la chair dans du vinaigre, où l'on a fait fondre du sel: cette chair exposée au soleil pendant sept ou huit mois s'y durcit comme du bois; quelques-uns la mangent toute sèche, de même que l'on mange le poisson sec en Hollande, les autres la font bouillir.

On compte dans Santorin jusques à dix milles ames: outre les villes marquées sur notre Plan, il y a cinq villages assez peuplez, Carterado, Masseria, Votona, Gonia & Megalo-Chorio. Tous les habitans de cette isle sont Grecs; on n'y entend parler des Turcs que par rapport à la capitation & à la taille réelle. En 1700. on paya 4000 écus pour le premier de ces droits, & 6000 pour le second. Parmi les Grecs il n'y a qu'un tiers des habitans qui soient du rite latin; la noblesse est retirée à Scaro petite ville bâtie au fond du port sur un rocher presque isolé & tout hérissé de pointes: le Consul de France y reside de même que les P. Jesuites, qui sont assez bien logez: Sophiano Evêque de Santorin les y établit en 1642. & leur donna la place de la Chapelle ducale pour y bâtir leur Eglise: le Supérieur de la maison nous reçut très honnêtement; il distribue des remedes avec succez & avec beaucoup de charité. Quelques saints & zélés que soient les Missionnaires, il seroit à souhaiter qu'il n'y eût qu'une sorte de Religieux dans chaque isle: l'expérience fait connoître que la religion chrétienne se soutient avec plus d'édification dans Syra où il n'y a que des Capucins, & dans Santorin où il n'y a que des Jesuites; que dans les isles où il y a des uns & des autres. Les deux Evêques de l'isle, dont l'un est grec & l'autre latin, faisoient leur résidence à Scaro lorsque nous y arrivâmes: il y a dans la même ville un Curé & cinq ou

*Relat. de Sant-
Erini.*

fix Chanoines de notre rite. Les Religieuses grecques de l'ordre de Saint Basile y sont au nombre de 25; les laïnes ne sont que 15, & suivent la regle de Saint Dominique: ces Religieuses font les plus belles toiles de coton du pays; on estime sur tout celles qui sont croisées: on les transporte en Candie, en Morée & par tout l'Archipel.

Le Cadi de Santorin est quelque fois ambulant; lorsqu'il reside dans l'isle, c'est ordinairement à Pyrgos la plus jolie ville du pays, bâtie sur un tertre, d'où l'on decouvre les deux mers & les plus beaux vignobles: ce lieu seroit très agreable s'il y avoit de l'eau; mais il ne coule dans toute l'isle sur la montagne de Saint Estienne qu'une méchante fontaine, qui pût à peine nous defalterer: il est vrai qu'on y trouve des cisternes par tout, creusées dans la pierre ponce, & bien enduites de ciment. La plupart des maisons sont des cavernes creusées dans la même pierre, semblables aux tanieres des tessons, ou à ces sortes de fourneaux de chimie qu'on appelle des Athanors: on les voute avec des pierres fort legeres, rougeâtres, qui ne paroissent que demi pierre ponce. La côte du port est la plus affreuse de toutes; on n'y voit pas un seul brin d'herbes, & les roches en sont de couleur de machefer.

Le 7 Octobre nous allâmes sur la montagne de Saint Estienne, ainsi nommée d'une Chapelle dediée à ce Saint. Il est bien extraordinaire de voir un bloc de marbre, enté pour ainsi dire sur des pierres ponces. Est-il sorti du fond des eaux, ou s'est-il formé depuis l'apparition de l'isle? On voit encore sur une de ses collines au pied de la roche, les masures d'une ancienne ville & les ruines d'un temple à colonnes de marbre. Peut-être que c'étoit celui de Neptune que les Rhodiens y bâtirent; mais le scholiaste de Pindare remarque qu'il y en avoit un autre de Minerve, & que l'isle de Thera étoit consacrée à Apollon; c'est pour

*Comment. hist.**tom. 1. pag. 695.**Legende,*

ΘΗΡΕΩΝ ΖΕΥΣ

ΟΜΟΡΙΟΣ.

Jupiter conterminus.

aus.

cela que Pindare l'appelle une isle sacrée. Tristan fait mention d'une médaille de Venus, sur le revers de laquelle est représentée une espece de dieu terme, que cet auteur soupçonne être la figure de Jupiter, dieu des confins ou limites.

*an Ελδρί, & Οία.**Ptol. Geogr. lib. 3.**cap. 15.*

Voici les inscriptions que l'on lit parmi les ruines de la plus belle ville de l'isle, illustre encore sous la belle Rome, puisqu'on lui permit de consacrer des monumens à ses Empereurs.

TIBERION ΚΑΤΑΔΙΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΚΟΙΡΑΝΟΣ
ΑΓΝΟΣΘΕΝΟΤΕ ΚΑΙ ΘΤΙΟΣ
ΑΤΤΟΤ ΑΓΝΟΣΘΕΝΗΣ
ΥΠΕΡ ΤΟΤ ΔΗΜΟΤ.

Coeranus fils d' Agnosthene , & Agnosthene son fils au nom du peuple , marquent leur attachement pour Tibere, Claude, Casar, Auguste , Germanique.

ΑΤΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΜΑΡΚΟΝ
ΑΥΡΗΑΙΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΤΑΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ
ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝ ΚΑΙ ΤΗΝ
ΑΝΑΣΤΑΣΙΝ ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΩΝ
ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ Β
ΚΑΙ ΚΟΙΝΤΟΤ Β ΚΑΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΕΤΦΡΟΣΤΥΝΟΥ ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΥ
ΠΟΛΤΟΤΧΟΥ Β

Par

Par les soins d'Asclepiade & de Quietus Magistrats pour la seconde fois avec Alexandre fils d'Euphrosyne, le senat & le peuple de l'isle de Thera ont fait ériger la statue de l'Empereur César, Marc Aurele, Antonin, Auguste, consacrée par Polyuchus grand prêtre pour la seconde fois.

On pretend que les débris de la statue ne sont pas loin de l'inscription; mais cette statue est sans tête.

ΑΤΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ
Λ. ΣΕΠΤΙΜΙΟΝ ΣΕΒΗΡΟΝ
ΠΕΡΤΙΝΑΚΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΤΑΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ.

Le senat & le peuple de Thera assurent l'Empereur César. L. Septime Severe, Pertinax, Auguste de leur entier dévouement.

ΑΤΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ Μ. ΑΤΡΗΛΙΟΝ
ΣΕΒΗΡΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΟΝ ΕΥΣΕΒΗ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΑΡΑΒΙΚΟΝ ΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΝ
ΠΑΡΘΙΚΟΝ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΜΕΓΙΣΤΟΝ
Η ΒΟΤΑΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ Ο ΘΗΡΑΙΩΝ
ΑΡΧΙΣ. Μ. ΑΤΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ ΑΣΚΛΗΠΙΑ-
ΔΟΥ ΤΟ Β ΚΑΙ ΑΤΡ.
ΚΛΕΟΥΤΕΛΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΥ ΚΑΙ ΑΤΡ. ΦΙΛΟΞΕΝΟΥ
ΑΒΑΣΚΑΝΤΟΥ ΤΗΝ ΠΡΟΝΟΙΑΝ ΤΗΣ
ΠΑΡΑΣΚΕΒΗΣ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣ ΤΟΥ ΑΝΔΡΙΑΝ-
ΤΟΥΣ ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΟΥ
ΤΟΥ ΠΡΟΤΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΤΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ ΤΟ Β.

Sous les Magistrats M. Aurele Isoclée fils d'Asclepiades, Aurele Cleoteles fils de Tyrannus, & Aurele Philoxene fils d'Abascantus, par ordre du senat & du peuple de Thera, Aurele Isoclée premier Magistrat pour la seconde fois a fait la dépense, & pris le soin de faire ériger la statue du très grand Empereur César, Marc Aurele, Severe, Antonin Pie, Auguste, Arabique, Adiabénique, Parthique, Germanique.

ΑΥΡ. ΤΥΧΑΣΙΟΣ ΤΟΝ ΠΑΤΕΡΑ
ΚΑΙ ΕΛΠΙΖΟΥΣΑ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ
ΣΥΜΒΙΟΝ ΤΥΧΑΣΙΟΝ
ΑΦΗΡΩΙΞΑΝ.

Aurelius Tychasius pour son pere, & Elpizousa pour son cher mari Tychasius, consacrent les témoignages de leur tendresse.

ΚΑΡΠΟΣ ΤΑΝ
ΙΔΙΑΝ ΓΥΝΑΙΚΑ
ΣΩΕΙΔΑ ΑΦΗΡΩΙΞΕΝ
ΤΗΣ ΜΟΝΑΝΔΡΟΝ.

Carpus a consacré par ce monument son amour pour sa chere femme Soeide, qui n'avoit point eu d'autre mari.

J'ai copié ces inscriptions à Paris du recueil des Antiquitez curieuses de M^r Spon. Nos guides à Santorin n'eurent pas l'esprit de nous conduire dans les belles ruines de l'isle; & après avoir vu la chapelle de Saint Estienne, ils nous persuaderent que nous avions vu tout ce qui restoit de curieux dans le pays: cependant le temps nous parut si beau pour aller à Nansio, que nos matelots nous conseillerent d'en profiter.

Nanfio est encore une de ces isles qui faisoient partie du duché de Naxie, sous les Princes des maisons de Sanudo & de Crispo. Jacques Crispo douzième Duc, qu'on pourroit appeller le pacifique, donna cette isle à son frere Guillaume, qui y fit bâtir la forteresse dont on voit les ruines sur un rocher tout au haut du bourg : il fut duc de Naxie après la mort de Jacques son frere ; sa fille unique Florence Crispo resta dame de Nanfio, & l'isle ne fut réunie au duché qu'après sa mort.

NANFIO.
ΑΝΑΦΗ.
ANAPHE.

Hist. des Ducs de l'Archip.

Membliaros a été l'ancien nom de l'isle de Nanfio, nom tiré de Membliares parent de Cadmus, & qui vint s'établir à Thera au lieu de suivre les aventures de ce heros. L'isle dont nous parlons ne fut nommée Anaphe qu'à l'occasion des Argonautes qui la decouvrirent après une tempête horrible, qui les jetta au fond de l'Archipel ; la decouverte ne fut pas grande, car l'isle n'a que 16 milles de tour, point de port, & ses montagnes sont toutes pelées : elles fournissent pourtant de belles sources, capables de porter la fécondité dans les campagnes pour peu qu'on sçût les employer utilement.

MEMBLIAPOΣ.
Steph.

Τοῖς δὲ Ἀργοναυτοῖς ὑπὸ χειμῶνος προχέμενοις καὶ σκοτεινῆς ἀναφανίσσει Ἀνάφη βραχὺν ἄντυ. Steph.

Les habitans de Nanfio sont tous du rite grec, & soumis à l'Evêque de Siphno ; on n'y voit ni turcs ni latins ; le Cadi & le Vaivode sont ambulans : en 1700. ils payerent 500 écus pour toutes sortes de droits, la capitation n'y étant qu'à un écu & demi par tête : leur faineantise est blâmable, & tout leur negoce consiste en oignons, en cire & en miel ; ils n'ont de vin & d'orge que pour leur entretien : pour du bois, je ne crois pas qu'il y en ait assez pour faire rôtir les perdrix que l'on y pourroit manger ; la quantité en est si prodigieuse, que pour conserver les bleds, on amasse par ordre des Consuls tous les œufs que l'on peut trouver vers les fêtes de Pâques, & l'on convient qu'ils se montent ordinairement à plus de dix ou douze milles ; on les met à

* Stampalia.

Athen. Desyn.
lib. 9.

toutes fortës de sauces, & sur tout en omelettes : cependant malgré cette précaution, nous faisions lever des perdrix à chaque pas, la race en est ancienne : elles sont venues ^a d'Astypalia : s'il en faut croire Hegesander, un bourgeois de cette isle n'en porta qu'une paire à Anaphe ; mais elle multiplia si fort que les habitans faillirent à en être chassés : c'est apparemment depuis ce tems là que l'on s'est avisé d'en casser les œufs.

On élit tous les ans deux consuls dans cette isle, quelquefois un seul ; toute l'autorité de ces magistrats ne fut pas capable de nous faire trouver du lard pour piquer nos perdrix ; les Grecs ne connoissent ni lard ni lardoire ; il fallut donc les manger moitié bouillies, moitié rôties : ce ne fut pas le plus grand de nos chagrins, nous apprîmes qu'il y avoit des bandits autour de l'isle, & sur tout à Anaphi-poula, méchant écueil à la vue du bourg. Heureusement une Tartane du Martigues qui cherchoit de l'orge, y vint aborder & dissipa nos frayeurs : le Patron nous fit présent d'excellent vin de la Cadiere proche Toulon, & nous nous serions mis volontiers sur son bord s'il avoit été destiné pour quelque isle de l'Archipel : nous prîmes donc le parti de parcourir l'isle en attendant que les bandits se fussent retirez.

* Παναγία.

Καλαμύτσα.

^b Καὶ πάλαιον Κρή-

νης Διάφη ἐν ᾗ τὸ

Ἔ Αἰγλίτιον Ἀπολ-

λωνος ἱερὸν. Strab.

Met. Geog. lib. 10.

Αἴγλη. Fulgor.

* Νάσσα. 49.

^d Φαίε, in lucem
edo, d'où vient
Διάφη.

Du côté de la marine vers le sud, en allant à la chapelle de ^a Nôtre-Dame du Roseau, on voit sur un petit tertre les ruines du temple d'Apollon ^b Eglete ou brillant de lumière. Strabon qui parle de ce temple ne dit pas à quelle occasion il fut bâti ; ^c c'est Conon de qui nous l'apprenons : suivant cet auteur la flotte de Jason revenant de la Colchide fut battue d'une si furieuse tempête, qu'on eût recours aux prières & aux vœux. Apollon vint de fort bonne grace au secours de tant de Heros : la foudre qui tomba du ciel ^d fit sortir du fond de la mer une isle pour les

recevoir : on y dressa un autel à Apollon sauveur des Argonautes ; ce dieu fut remercié parmi les verres & les pots ; Médée & les Dames de sa cour firent les honneurs de la fête : le vin & la joye leur inspirerent de belles saillies , & sur tout , dit Conon , on ne manqua pas de railler les Heros , sans doute sur la peur qu'ils n'avoient pû cacher dans la tempête : les Heros de leur côté n'étoient pas muets ; toute la nuit se passa en railleries piquantes : je ne sçai qui laissa par écrit cette histoire dans Anaphe ; mais Conon assure qu'après que cette isle fut peuplée , les habitans en celebrent tous les ans l'anniversaire : on y sacrifioit à Apollon ; le vin n'y étoit pas épargné ; & suivant l'esprit de l'institution , les plaisanteries n'y étoient pas non plus oubliées : les Grecs sont admirables pour s'escrimer à ces jeux d'esprit.

Les ruines de ce temple consistent en quelques morceaux de colonnes de marbre qui en indiquent la situation : on y voit une belle architrave de même pierre , sur laquelle il y a eu une inscription fort longue ; peut-être faisoit-elle mention du conte de Conon , mais elle est si usée , qu'à peine connoît-on qu'il y ait eu des caractères sur ce marbre. On a bâti à quelques pas de là une chapelle des débris du temple : la carrière de marbre en est tout proche du côté de la mer , au pied d'une des plus effroyables roches qui soit au monde , & sur laquelle est bâtie la chapelle de la Vierge. On voit aussi dans ce quartier les ruines d'un bel édifice de marbre qui ne paroît pas de la première antiquité , mais du temps des Ducs de Naxie.

Après avoir escaladé cette roche par un temps épouvantable , nous nous promenâmes dans les endroits de l'isle les plus favorables pour herboriser : j'y remarquai la *Fagonia Cretica* , *spinosa*. *Inst. rei herbar.* qui n'est gueres plus épineuse que celle que j'ay trouvée en Espagne dans le royaume de Grenade , & que j'ai nommée , *Fagonia Hif-*

panica, non *spinosa*. *Inst.* Je crois qu'il faut regarder ces deux especes comme des varietez de la même plante.

Assûrez de la retraite des bandits, nous nous disposâmes à passer à Stampalia, isle à 40 milles de Nanfio, entre l'est & l'est-nord-est; mais les vents contraires nous obligèrent d'aller à Mycone, où nous n'arrivâmes que le 22 Octobre après avoir relaché en plusieurs endroits.

L'isle de Mycone qui s'étend de l'est à l'ouest, a 36 milles de tour, située à 30 milles de Naxie, à 40 de Nicarie, & à 18 milles du port de Tine; quoique le canal qui est entre le cap Trullo de Mycone & le Tine, n'ait que 18 milles de largeur: celui de Mycone à Delos n'est que de trois milles depuis le cap Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos: car Pline qui a peut-être compté d'un port à l'autre donne jusques à 15 milles à ce canal: on y voit les deux petits écueils de Prañonisi, que Mr^s Spon & Wheeler ont pris pour Tragonisi ou Dragonera, autre écueil du côté de l'est-sud-est, & par consequent hors du canal dont nous parlons.

Le port de Mycone est fort découvert, & regarde entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest; mais le golphe qui est à côté de ce port & qui se termine en cul de sac, est assez bon pour les plus gros bâtimens, qu'une jettée naturelle, formée par des rochers presque à fleur d'eau, met à couvert du vent du nord. L'entrée de ce golphe est entre le nord & le nord-nord-ouest: le port d'Ornos est opposé au fond du golphe, & regarde entre le sud & le sud-sud-est. L'isle de Saint George se trouve à la pointe du golphe à main droite, tout près de deux rochers isolez avec la grande & la petite isle aux Ecrevisses: les autres ports de l'isle sont le port Palermo & le port Saint Anne; le port Palermo est fort grand, mais trop exposé au vent du nord; le port Sainte Anne est fort découvert aussi & regarde le sud-est.

Αλογομάνδρα, Parc
aux chevaux.

Πραñονήσι, isle aux
Poireaux.

Τραγωνήσι, isle aux
Boucs.

Γεωργιονήσι, l'isle de
de Saint George.

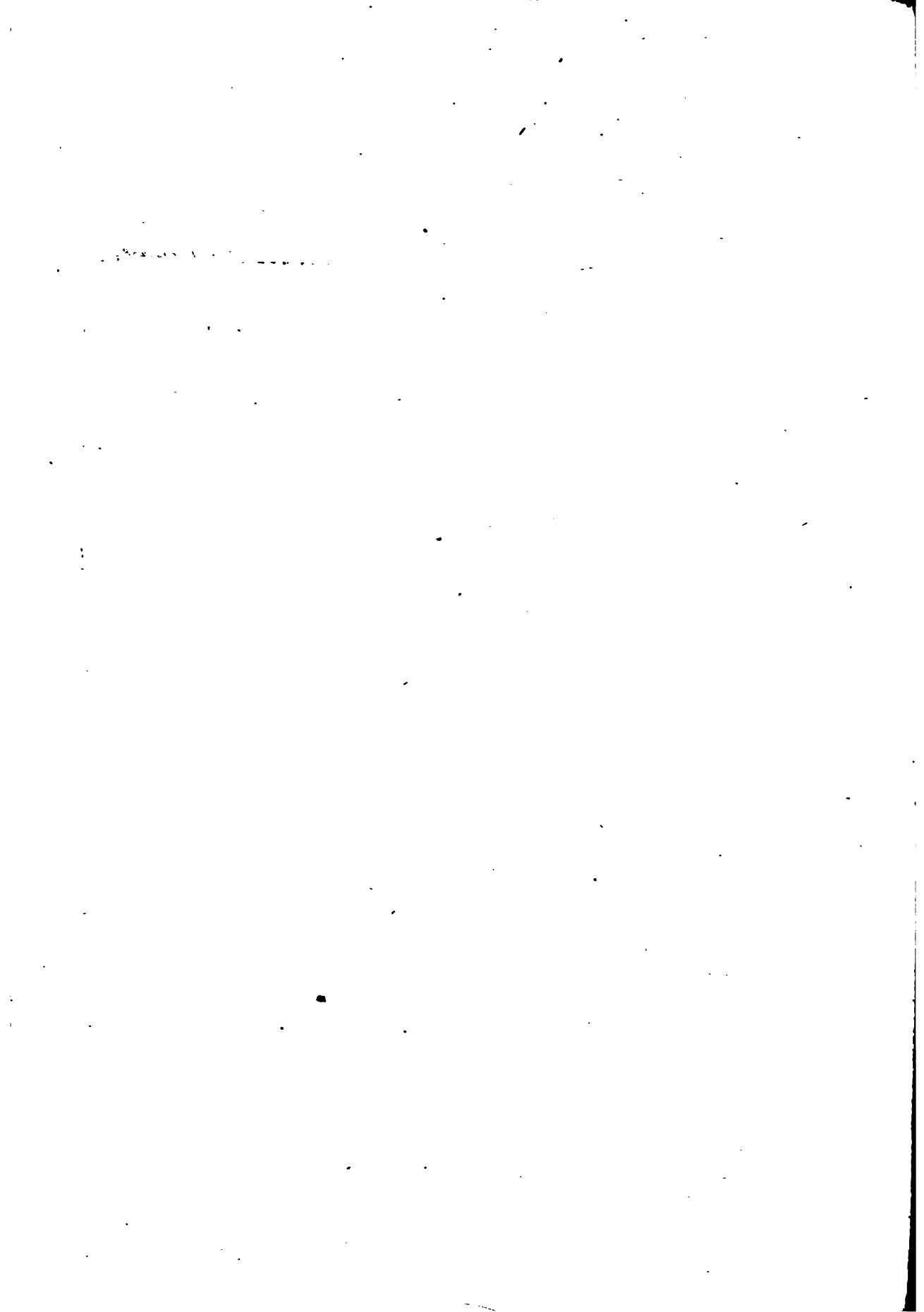
Καράβονήσι, l'isle
aux Ecrevisses.

Πάνορμο, Port à
recevoir toutes sortes
de vaisseaux.



PORT de MICONE.





Les matelots de Mycone passent pour les plus habiles de tout le pays ; il y a pour le moins 500 hommes de mer dans cette isle, & l'on y compte plus de 100 batteaux, outre 40 ou 50 gros caiques destinez pour le negoce de Turquie & de la Morée ; celui de Turquie se fait en cuirs & en ^a marroquins que l'on va charger à ^b Siagi proche de Smyrne & à Scalanova ; celui de la Morée roule presentement sur le vin, dont les Myconiotes fournissent l'armée venitienne à Napoli de Romanie : il y a des caiques à Mycone qui portent jusques à sept ou huit cens barils de vin ; le barril pese 150 livres de France ; ce n'est souvent que de l'eau rougie, mais les Venitiens le payent suivant sa force & sa qualité ; car les Grecs ne peuvent pas s'empêcher de tromper : on recueille ordinairement à Mycone 25 ou 30 milles barrils de vin par an, & l'on y cultive la vigne depuis fort long temps. M^r Wheeler y acheta une médaille d'argent à la tête de Jupiter, au revers c'est une grappe de raisin.

^a Cordouans.
^b Teos.

so. oques.

Authoritas vino
Myconio. Plin.
Hist. nat. lib. 14.
cap. 1.
MYKO.

L'isle de Mycone est fort aride, & ses montagnes sont peu élevées ; les deux plus considerables portent le nom de Sainte Helie : l'une est tout près du cap Trullo à l'entrée du canal de Mycone & de Tine : l'autre est à l'extrémité de Mycone vis-à-vis Tragonisi : le nom *Dimastlos* que Pline donne à la plus haute montagne de l'isle, convient également à toutes les deux, puisque chacune a le sommet fendu en deux parties. ^a Ovide qui dans son voyage du Pont avoit vëu Mycone de plus près que ^b Virgile, a eu raison de dire que c'étoit une isle peu élevée ; au lieu que Virgile dit tout le contraire : ce n'est pas que *humilis insula*, signifie aussi une isle méprisable & vile, comme ^c Stace a appelé l'isle de Seriphe.

Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.

^c Hinc humilem
Myconum crotela
que rura Cimoli.
Metamorph. lib. 7.
^d Quam Deus arcitenens oras & littora circum errantem, Mycone celsa, Gyaroque revinxit.
Eneid. 3.

^e Hinc spectat Myconos, humilisque Seriphos. Achil. 1.

Strabon rapporte que les poetes ont fait de Mycone le tombeau des Centaures défaits par Hercules, d'où étoit

^a Παντ' ἀπὸ μίᾱς
Μονίας. *Rerum*
Geograph. lib. 10.

^b Μυκόνιος Φαλα-
κρῆς. *Strab. ibid.*

^c *Ad Dionys. vers.*
526.

^d Quippe Myconi
carentes pilo gi-
gnuntur. *Hist. nat.*
lib. 11. cap. 37.

Deipn. lib. 1.

^e Μικόνιος ἡ πόλις.
Strab. Geograph.
lib. 3. cap. 15.

^f ou Teigneux.

venu le proverbe ^a *Tout est dans Mycone*, pour dire, qu'un homme vouloit parler de tout dans le même discours. Estienne le geographe qui a copié Strabon dans cet endroit comme en plusieurs autres, assure que cette isle a pris son nom d'un certain Myconus fils d'Ænius; mais on connoît aussi peu l'un que l'autre, & la plupart des anciens auteurs sont tombez dans le même défaut; la remarque de ^b Strabon & ^c d'Eustathe est beaucoup mieux fondée; sçavoir que les Myconiotes étoient sujets à devenir chauves, puisque aujourd'hui la plupart des habitans y perdent leurs cheveux à l'âge de 20, ou 25 ans. ^d Pline a outré l'observation; en assurant que les enfans y naissent sans cheveux; cela n'empêche pas que les habitans de cette isle ne soient bien faits: ils passoient autrefois pour grands parasites, & ne le seroient pas moins aujourd'hui s'ils trouvoient des dupes. Athenée cite Archiloque qui reprochoit à Pericles de tondre les napes à la manière des Myconiotes. On lit dans le même auteur quelques vers de Cratin qui ne leur faisoient pas trop d'honneur, mais il excuse ces peuples sur la pauvreté de leur isle.

Nos francs appellent cette isle Micoudi; on y recueille assez d'orge pour les habitans, beaucoup de figues, peu d'olives; les eaux y sont assez rares en été; un grand puits en fournit à tout le ^e bourg qui est le seul de l'isle & qui ne renferme gueres plus de trois milles aines; mais pour un homme qu'on y voit, on y trouve quatre femmes, couchées le plus souvent dans les rues parmi les cochons; il est vrai que les hommes fréquentent la mer. On y nomme tous les ans deux Consuls pour y prendre soin des affaires. En 1700 les Myconiotes payerent 5000 écus de capitation & de taille réelle: l'isle dépendoit alors de Mezomorto Capitan Pacha: dans la dernière guerre, elle obéissoit au Bey de Stanchio Mahemet Bey, dit ^f Cassidi, qui com-
mande

mande quelques galiottes pour purger l'Archipel de petits corsaires.

Le séjour de Mycone est assez agreable pour les étrangers ; on y fait bonne chère quand on a un bon cuisinier, car les Grecs n'y entendent rien : les perdrix sont en abondance & à bon marché en cette isle, de même que les cailles, les becaffes, les tourterelles, les lapins & les becfigues ; on y mange d'excellens raisins & de fort bonnes figues : ordinairement les salades s'y font avec une espece de ^a Lait-teron tout à fait ragoutante quand on a frotté le plat avec de l'ail. ^b L' *Adralida* & la ^c *Radice* y sont assez recherchées ; la premiere est une espece de Scorzonere, dont on donne la figure & la description dans une des precedentes Lettres ; & la *Radice* est la Chicorée épineuse, dont les jeunes pousses se blanchissent naturellement dans le sable le long de la mer. On fait un bon ragoût en carême avec les *Vroulas* bouillies : le fromage mou qu'on prepare en cette isle est delicieux ; il n'y a que les cailles confites au vinaigre qui choquent les étrangers ; car ces oiseaux sont réduits en espece de bouillie ; les gens du pays les preferent sans doute aux cailles fraîches, parcequ'il ne faut point de bois pour les aprêter : on ne brûle à Mycone que des broffailles tirées des isles de Delos.

Mycone a été possedée quelques années par les Ducs de Naxie : le P. Sauger dit que Jean Crispo vingtième Duc de l'Archipel la donna en mariage avec l'isle de Zia, à sa fille Thadée-épouse de François de Sommerive ; ce Seigneur n'en jouit pas long temps, & les Venitiens étant maîtres de Tine s'accommoderent par bienfiance de Mycone, d'où vient que le Provediteur de Tine se dit encore aujourd'hui Provediteur de Mycone : Barberouffe Capitan Pacha la fournit à Soliman II. avec presque toutes les isles que la Republique possedoit dans l'Archipel.

Tome I.

.N n

^a Sonchus lavis, angustifolius. C. B. *Comesto counilliero.*

^b Scorzonera Græca saxatilis & maritima, foliis varie laciniatis. Coroll. Inst. rei herb.

Adralida.

^c Cichorium spinosum. C. B.

Pouina.

Hist. des Ducs de l'Archip.

Il ne faut pas oublier ici que Mycone & Tine furent conquises sous l'Empereur Henri, par André Gizi quelques années après la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens. Jérôme Gizi son frere eut pour partage Skyro & Scopoli. C'est de cet André Gizi M^{sr} que descend le S^r Janachi Gizi, qui vous est connu par ses services, & que vous avez pourvû des patentes de Consul de Mycone & de Tine; sa famille s'est toujours soutenue avec honneur depuis que les Latins conquirent l'Empire d'Orient. Notre Consul plein de religion a fait ériger à Mycone une chapelle à Saint Louis, & il entretient chez luy un prêtre de notre rite pour y dire la Messe. L'Eglise latine du bourg dépend de l'Evêque de Tine, qui la fait deservir par un vicaire à 25 écus romains d'appointemens: l'aumônier de M^r Gizi en a de plus considerables; mais on n'a rien à dire contre l'Evêque de Tine, puisque la * Congregation n'en donne pas davantage aux vicaires des autres isles: il y a même des Evêques qui ne leur donnent que 15 écus, & qui trouvent plus de vicaires qu'ils ne veulent, parceque les prêtres de l'Archipel sont ravis d'occuper ces postes, pour rester honorablement chez eux.

* *De propaganda
fide*

Pour des Eglises grèques, il y en a bien 50 dans Mycone; chacune a son Papas, & presque tous les habitans sont du rite grec: il n'y a de Turc qu'un Cadi ambulant; ces sortes de Cadis achettent une commission du grand Cadi de Scio, & parcourent tout l'Archipel, faisant afficher dans les bourgs par où ils passent, que tous ceux qui ont des procez, apportent leurs papiers, ou amènent les témoins necessaires, qu'on les depêchera promptement & à bon marché: les Grecs naturellement chicaneurs sont assez fots pour venir à ce tribunal, au lieu de s'accommoder à l'amiable devant les Administrateurs & les Papas.

Il y a plusieurs chapelles & quelques monasteres à My-

coné; ^a *Paleocastriani* est un monastere de trois ou quatre religieuses, situé presque au milieu de l'isle autour de ^b *Paleocastro* ancienne forteresse ruinée sur une colline agreable: l'Eglise de la ^c Trinité est dans l'enceinte de *Paleocastro*: celle de Sainte Marine n'est pas loin de là; on y celebre tous les ans le 17 Juillet une grande fête où l'on danse & où l'on boit à la gréque, c'est à dire tout le jour & toute la nuit. A côté de *Paleocastro* dans une belle plaine à la vue du port Sainte Anne est le grand monastere de ^d *Trulliani*, occupé par dix ou douze Caloyers, & quelques vieilles Caloyeres; ils ont de grands biens dans la plaine ^e d'Anomeria, quartier de l'isle le plus fertile. Le couvent de Saint Pantaleon est en deça de *Paleocastro* assez près du port Palermo; mais il n'y a que trois ou quatre religieux. Les monasteres abandonnez sont celui de la ^f Vierge, de Saint George, & du Sauveur.

Outre le Consul de France, il y en a un aussi dans cette isle pour l'Angleterre, & un pour la Hollande, quoiqu'il n'y vienne aucun bâtiment de ces deux nations; mais les Grecs se mettent à couvert des insultes des Turcs avec une patente de consul. Les bâtimens François destinez pour Smyrne & pour Constantinople passent dans le canal de Tine & de Mycone, tirant entre le nord & le nord-est: dans les mauvais temps ils relâchent ordinairement à Mycone & y viennent prendre langue pendant la guerre. La route ordinaire des Anglois & des Hollandois est entre Négrepont & Macronisi. Il vient souvent à Mycone des barques françoises charger des grains, de la soye, du coton & d'autres marchandises des isles voisines.

Les Dames de Mycone ne seroient point desagreables si leurs habits étoient un peu moins ridicules; cependant ces habits, & même les plus communs, leurs reviennent à 200 écus; il y en a qui coutent 150 sequins: il est vrai

^a Παλαιοκαστρίων. L'ancienne Eglise du château.

^b Ἀν. Φαργία ἄκρον. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 15.*

^c Μύκονος αὐτὴ δὲ Παν-
λ. Scyl. *Peripl.*

^d Ἀγία Τριάδα, La Sainte Trinité.

^e Τροχίαιον. Le Dome, ou la Cathedralc.

^f Ἀνομία. La partie d'en haut.

^g Παναγία Μούσσα. La Vierge de Mycone.

Ἅγιος Γεωργιος. Σαντῆγος.

que la plupart de ces Dames ne s'habillent qu'une fois en leur vie; les maris n'ont pas le chagrin de leur voir suivre les modes, & de mettre la main à la bourse à chaque saison. Voici les pieces qui composent leur parure, elles sont tout à fait grottesques.

^a Μασχαλίαν.

La premiere est une espece de ^achemisette *A*, laquelle à peine leur couvre la gorge; elle a des manches à poignets; ordinairement on la fait de mouffeline; de boucafin ou de toile de soye, relevée de passemens d'or ou de broderie: ainsi les plus riches chemisettes sont de veritables haïres, car leurs ornemens s'impriment sur la peau.

Πασηνεία.

^b Υπεράμνη.

On met par dessus la chemisette une grande ^bchemise *B* de toile de coton ou de soye à manches aussi larges que celles d'un surplis; cette chemise descend jusques à mi-jambe & tient lieu de jupon; elle est garnie de dentelles ou bordée de soye, de fil d'or ou d'argent.

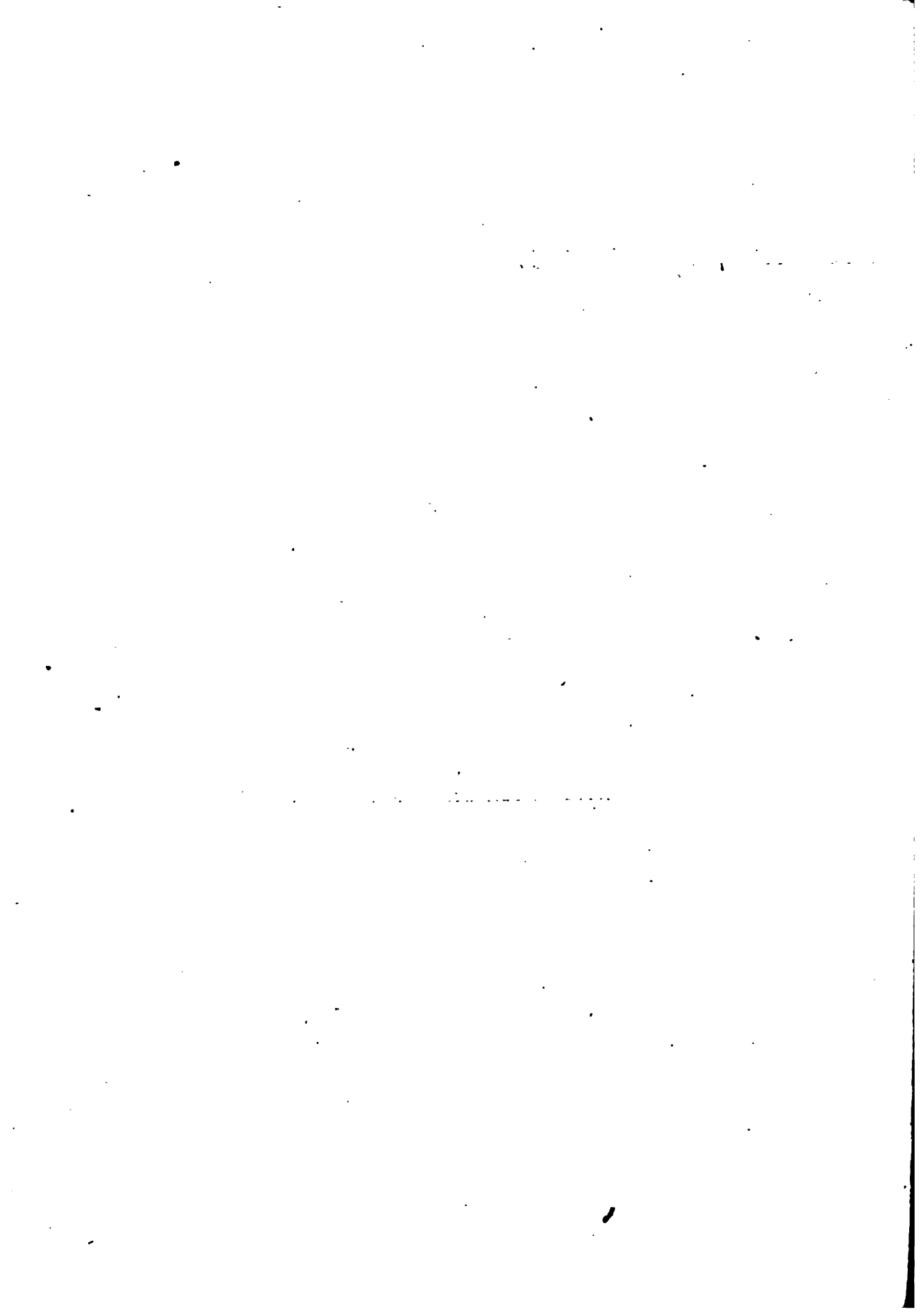
^c Στήθος χιτών.

La troisième piece est une espece de ^cplastron *C*, couvert de broderie d'or ou d'argent que l'on applique sur la gorge, & qui répond à un ^djuste-au-corps sans manches qui ne prend qu'au-dessous des bras, suspendu sur les épaules par deux gros cordons en maniere d'anses; comme toutes les femmes ne se servent pas de cette troisième piece, j'oubliai de la faire dessiner: ordinairement elle est de toile de coton, plissée à petits plis & serrez; mais garnie en bas de dix ou douze cercles de même étoffe, épais chacun de près d'un pouce, qui servent à relever le Colubi dont on va parler, & lui donnent une agreable rondeur.

^e μπουταζάκια, με τα βραχίονες κομ-
ποιοι με βραχίονες
καίτοι, βραχίονες
ζαζαζα Χρυσάφι,
με ραβδόση.
^f μπουταμάκια.
Επιμύκησι.
^g Χαλίσιον. Colibi,
ou Colobi.
Χαλίον ή φουστάνι.
Drap & futaine.

Elles endossent ensuite un ^ecorcelet *D*, qui a deux ailes sur les côtes, & deux ouvertures pour passer les bras; c'est une espece de corps sans manche, brodé d'or & d'argent, relevé de perles; on le garnit de ^fmanches en hiver.

Ce corps débordé d'environ trois ou quatre pouces sur le colubi, espece de jupon *F* fort épais & tout plissé, qui ne

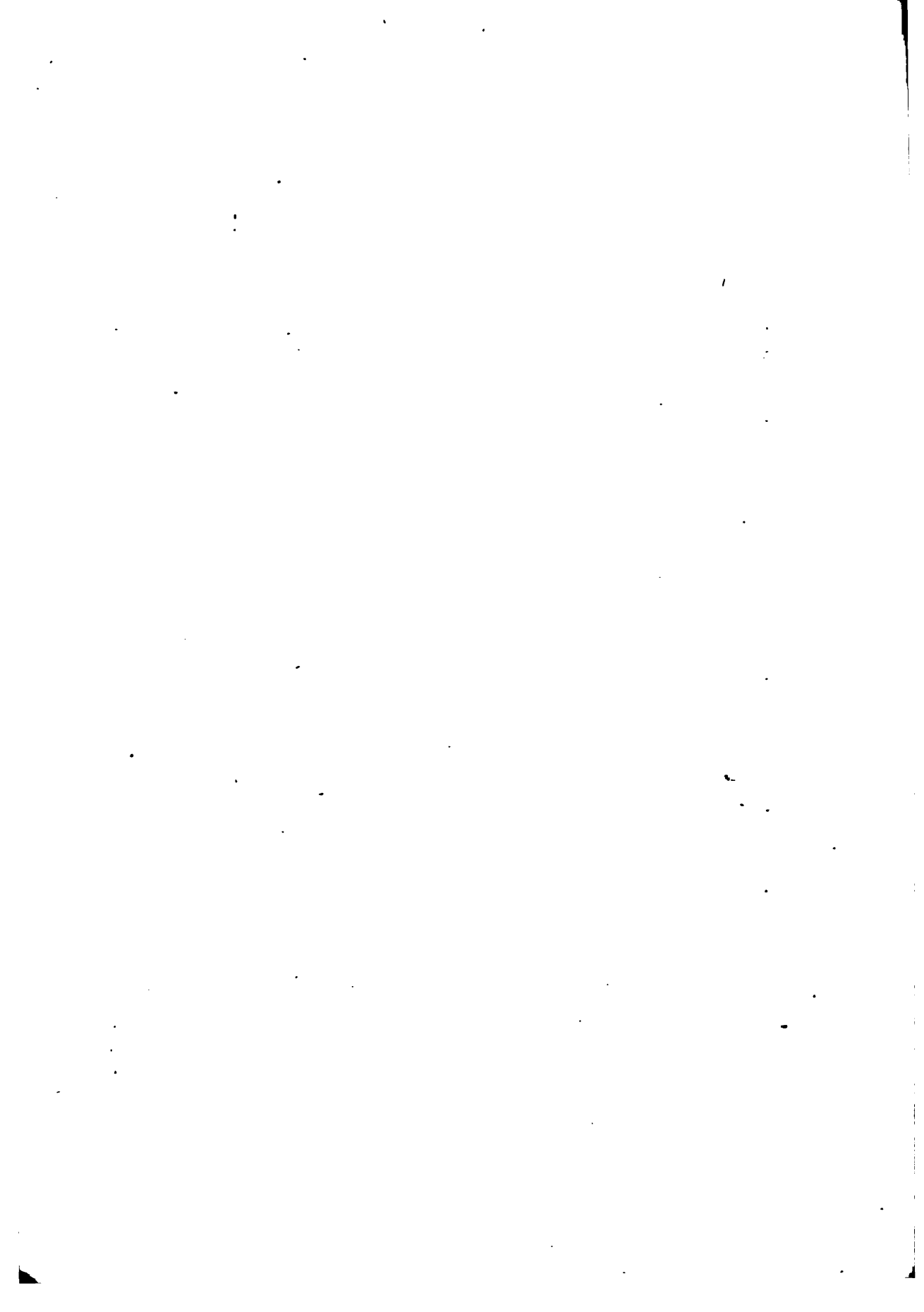


A. Chemisette.

B. Chemise.

Couvre - chef

Pieces qui composent l'habillement des
Femmes de Mycones.



Corcelet d'Esté

D

Plastron

C.



H.

Tablier.

H.

Mules.

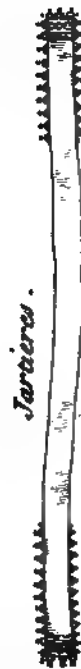


Souliers.



*Suite des Pièces de l'habit des Femmes
de Mycone.*

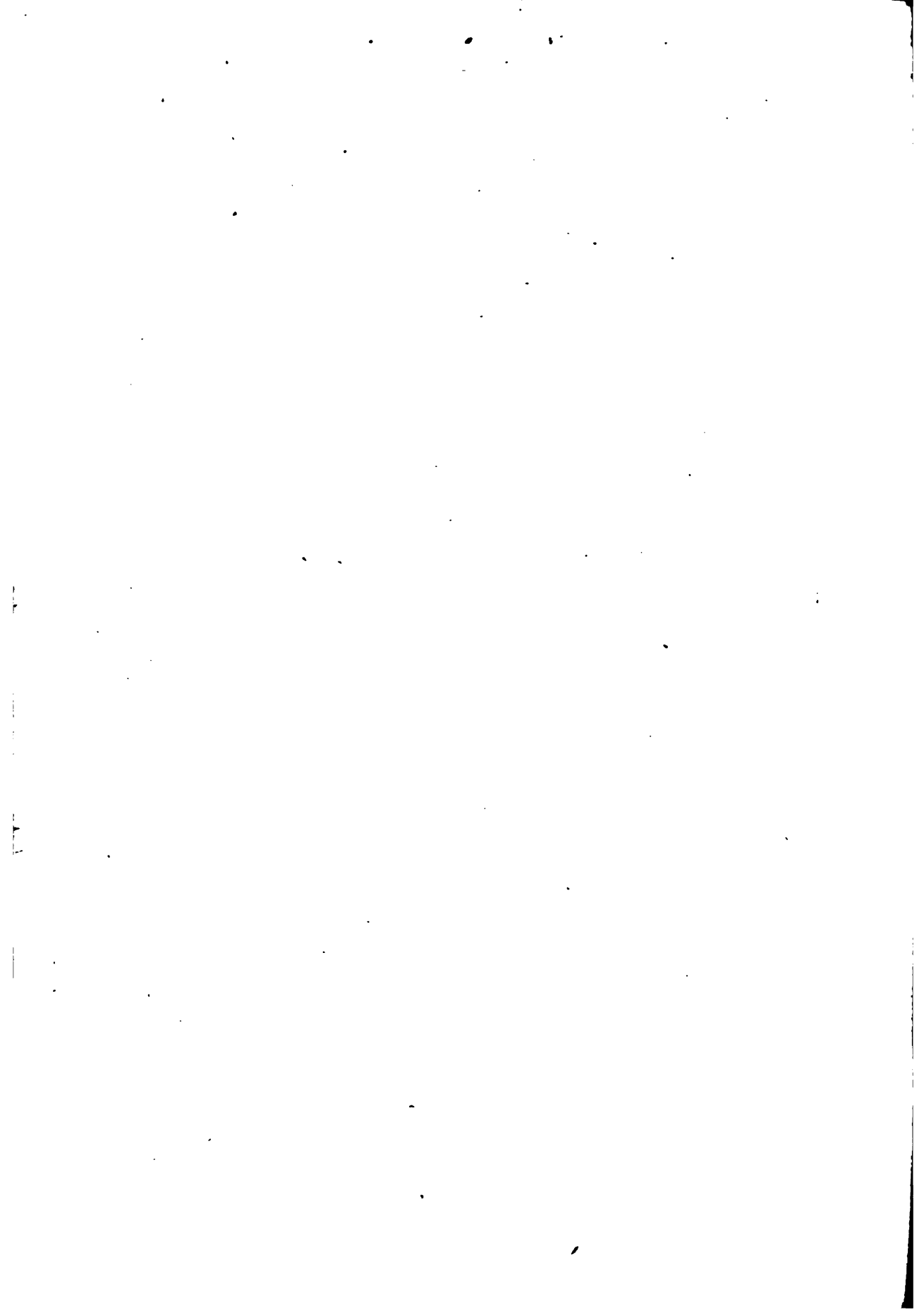
Corcelet d'Hiver.



Jartiers.

Bas.

*Suite des Pièces qui composent l'habit des
Femmes de Mycone.*



descend que sur les genoux; on le ferme par devant avec des rubans; mais les Dames qui portent le juste-au-corps, dont on a parlé ci-devant, en laissent paroître deux pouces au dessous du jupon. A Naxie pour relever le bas de ce jupon, on y met au dessous trois ou quatre pieces de même structure fort épaisses & fort lourdes. La chose est encore plus ridicule à Andros; car on y place un cerceau semblable à ceux qu'on met aux vertugadins.

La sixième piece de l'ajustement de ces femmes, est un ^{• Πρωτόλα.} tablier *H* de mouffeline ou de toile de soye toute brodée: ^{Tablier.} comme la broderie a été inventée en Levant, on l'applique sur tout; & certainement on y brode bien plus proprement qu'en France; mais leurs desseins ne sont pas de si bon goût.

Elles portent en esté des bas de coton, & en hiver des ^{Κάβου.} bas de drap rouge, ornez de dentelles d'or ou d'argent; ces bas sont tous replissez, car elles en chauffent quatre ou cinq paires les unes sur les autres: leurs jartieres sont de rubans garnis de dentelles d'or ou d'argent, & nouez à deux ^{Καταζίδιες.} ganfes.

Leurs mules sont de velours; mais si courtes par dessus ^{Κουτσουράκια.} qu'il n'y entre que les doigts des pieds, aussi ces Dames marchent de très mauvaise grace, trainant leurs pantouffles: on en voit quelques-unes qui ont des fouliers à la venetienne, qu'elles attachent avec de grands rubans à dentelles:

Enfin leur couvre-chef est un voile de mouffeline ou ^{Βολάκι ή Ζουράκι} de toile de soye, long ordinairement de sept ou huit pieds, sur deux pieds de large; elles le tortillent sur la tête & autour du menton, d'une maniere agréable, & qui leur donne un air assez éveillé.

Cette isle ne produit pas des plantes extraordinaires; nous y remarquâmes pourtant, l'*Iris tuberosa*, folio anguloso. *C. B. Pin.* que nous n'avions pas observée dans les au-

tres isles: j'en ai fait un genre particulier sous le nom d'*Hermodactylus*.

Nous observâmes sur la montagne de Saint Helie du cap Trullo que

Naxie reste entre le sud-sud-est & le sud.

La petite Delos entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.

Paros se trouve dans la même ligne.

Le milieu de la grande Delos & Cabronisi sont au sud-ouest.

Tragonisi à l'est-sud-est.

Tegjeroni. Isle aux
boucs.
Dragonera.

Tragonisi est un méchant écueil de trois milles de tour, à un mille de Mycone de cap en cap au dessous de la montagne de Saint Helie de l'est; quoiqu'il faille faire près de 20 milles pour aller du port de Mycone à celui de Tragonisi: il n'y a presentement ni boucs ni chèvres sauvages qui lui ont fait donner autrefois le nom de l'isle aux boucs. Les bourgeois de Mycone, & sur tout les moines de Truliani y font nourrir leurs bestiaux; mais les bergers sont obligés de les ramener dans le mois d'avril, parceque l'eau des pluyes commence à manquer: la bergerie est assez jolie, mais les deux chapelles que l'on y a bâti autrefois n'ont que les quatre murailles.

Stapodia est à 5 milles de Tragonisi; c'est une crête de rocher faite en selle à cheval, couverte de quatre ou cinq jolies plantes: on n'y voit ni bergers ni troupeaux, parce qu'il n'y a point d'eau douce, & que la mer en submerge une partie de temps en temps. J'ay l'honneur d'estre avec un profond respect, &c.

L E T T R E V I I.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Les Grecs appellent aujourd'hui ^a *Diè* deux écueils de l'Archipel tout à fait abandonnez, & qui ne servent de retraite qu'à des corsaires & à des bandits: ^b le plus grand s'appelloit anciennement l'isle Rhenée, & ^c l'autre étoit connu sous le nom de Delos, le centre des fameuses Cyclades. Cette isle qui n'a gueres plus de sept ou huit milles de tour, quoique ^d Pline lui en donne quinze, fut regardée comme un ^e lieu sacré dès que le bruit se fut répandu que Latone y avoit mis au monde Apollon & Diane. Les Grecs qui ont eu de l'esprit & de l'habileté avant les Romains, attacherent tant de grandeur à Delos & la rendirent si magnifique qu'elle fit l'admiration de toute l'antiquité: jamais isle ne reçut tant de louanges; & Pindare & Callimaque composèrent des hymnes en son honneur. Eryfichton fils de Cecrops premier Roy d'Athenes y éleva un temple à Apollon: ce temple qui dans la suite devint un des plus superbes édifices de la terre, se trouvoit à l'entrée d'une grande ville bâtie de granit & de marbre, ornée d'un théâtre, de portiques, d'un bassin à représenter des combats de mer, d'un Gymnase & d'une prodigieuse quantité d'autels.

Jugez M^{sr} de l'empressement que nous avons de voir

DESCRIPTION
des isles de Delos.

^a Δῖοι.

^b Μεγάλος Δῖλος
Ρήνεια, antiquorum.

^c Δῖλος, antiquor.

^d Μικρὸς Δῖλος, que
les Francs appel-
lent, Sciles.

^e Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.

^f Strab. Roman.
geogr. lib. 10.

Euseb. Chron. grec.
& lat. pag. 76.

Cedren. Compend.
hist. Synceh. Chro-
nogr.

Πολύβομος.

Callim. hymne sur
Delos, vers. 266.

Ρεματίαι, Les
îles aux poireaux.

un pays si celebre dans les auteurs. L'isle de Delos qui est bien trois fois aussi longue que large, est au milieu de deux beaux canaux, l'un du côté de Mycone, & l'autre du côté de l'isle Rhenée: dans celui de Mycone qui est à l'est-nord-est sont deux méchants écueils accompagnez de quelques rochers. Le canal a trois milles de large du cap Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos; mais on compte six milles du port de Mycone au petit port de Delos, où l'on débarque ordinairement; il y a 15 milles de ce petit port à celui de San Nicolo de Tine. Pline n'a pas bien connu la distance de Mycone à Delos; car il l'a déterminée à 15 milles: il se trompe aussi touchant celle de Delos à Naxie qui est de 40 milles, quoi qu'il n'en compte que dix-huit: pour celle de Delos à Nicaria, il a raison d'assurer qu'elle est de cinquante milles.

Ρεματίαι, Rheu-
matismo laborans,
Ρεματίαι, aquis
obruere pro Ρεμα-
τίαι.

Le canal qui est entre les deux Delos n'a gueres plus d'un demi mille de largeur vers le grand *Rematiari*; écueil dont le nom me parut si extraordinaire, que je m'attachai à rechercher son étymologie, & quoique cette découverte ne soit pas importante, je me sçai bon gré de l'avoir faite. *Rematiari* en grec vulgaire signifie une personne sujette à des fluxions; & comme cet écueil assez plat est souvent inondé par les eaux du canal, les Grecs qui ont l'esprit badin l'ont nommé *Rematiari*; c'est à dire une isle sujette à Rhumatisme ou à être souvent submergée. Les anciens ont fait plus d'honneur à cet écueil, & l'avoient consacré à Diane sous le nom d'Hecate; car nous lisons dans Suidas qu'on l'appelloit l'isle d'Hecate ou Psammite, du nom de certains gâteaux que l'on y offroit à cette déesse.

Ἐκάτης Νῆος ἐν
τῇ Δίλῃ καὶ τῇ
Νηεῖδι, &c. Suid.

Thucyd. lib. 3.

Comme cet écueil est dans dans l'endroit le plus étroit du canal, il y a apparence qu'il fut choisi par Polycrate, ce fameux tyran de Samos, pour y faire tendre cette chaîne
dont

dont parle Thucydide, laquelle attachoit l'isle Rhenée à Delos, & marquoit que l'on consacroit la premiere à Apollon Delien. Il est probable aussi que ce fut dans ce même endroit que Nicias traversa le canal pour entrer dans Delos; on ne peut rien imaginer de plus pompeux que cette entrée: Nicias informé que les Prêtres députez des villes de Grèce débarquoient ordinairement en desordre, & qu'on leur ordonnoit souvent de chanter les Hymnes d'Apollon sans leur donner le temps de s'habiller, fit mettre à terre dans l'isle Rhenée, les victimes, les presens & toute sa suite. On jeta durant la nuit un pont sur le canal, & le lendemain on fut tout étonné de voir passer cette procession sur ce pont couvert de riches tapis, avec des parapets peints, dorez & garnis de fleurs; tous ces préparatifs avoient été apportez d'Athenes: la compagnie marcha en bon ordre, bien parée, chantant agreablement. On sacrifia dans le temple d'Apollon, les jeux ne furent pas oubliez, il y eut des repas magnifiques, & Nicias fit dresser un grand Palmier de bronze qu'il consacra au Dieu de l'isle: ce capitaine Athenien poussa la magnificence plus loin, il destina les revenus d'une ferme considerable pour un repas où il voulut que les Deliens fussent invitez tous les ans, afin de s'attirer par leurs sacrifices les bienfaits des Dieux: on grava sur une pyramide cette donation pour la rendre authentique & irrevocable.

Plutarch. in Nicia.

Le canal dont nous parlons a trois milles de large du cap du Chameau au port Pyrgos de la grande Delos; l'une des embouchures de ce canal est au sud & l'autre au nord. Le grand Rematiari se trouve au sud-ouest, & le petit Rematiari à l'ouest: la distance d'un écueil à l'autre est aussi grande que celle de la côte de la petite Delos au grand écueil; mais la distance de ce grand écueil à la grande Delos est beaucoup plus considerable: les vaisseaux de guerre

Cabo Camila.

*Herod. lib. 8.**Bibliot. hist. lib. 11.*

donnent fond vers la pointe meridionale du grand Rematiari, où il y a un très bon mouillage, & l'on y a vu jusques à cent dix vaisseaux de guerre après la bataille de Salamine, destinez, à la sollicitation des Atheniens, pour delivrer l'Ionie de la tyrannie des Perses: Diodore de Sicile dit que cette flotte étoit de deux cens cinquante galeres.

Les vaisseaux passent entre les deux écueils & la grande Delos, lorsqu'ils veulent sortir par l'embouchure du nord, les galeres mouillent un peu plus bas vers le sud, & viennent mettre leur proue sur la grande isle dans un port appelé le port du general; l'autre partie de ce canal qui est entre les écueils & la petite Delos sert de passage aux galio-tes & aux caïques.

24 Octobr. 1700.

Nous partîmes de Mycone avec Mr Gizi Consul de France qui voulut bien nous accompagner pour examiner les ruines de cette isle; l'impatience où nous étions d'y arriver ne nous permit pas d'aller jusques au petit port, nous débarquâmes à une langue de terre 1 au nord-est, tout à l'extremité de l'isle: un petit lac 2 d'environ 20 pas de large qui ne se desseche que dans les grandes chaleurs & qui se remplit en hiver & en automne se presenta d'abord à nous; il est aisé de le reconnoître par les Tamaris qui font sur les bords, & nous donna d'autant plus de joye, qu'il nous fit concevoir l'esperance de n'y pas mourir de soif, comme en coururent le risque M^{re} Spon & Wheeler en 1675. ce lac est à 50 pas de la mer, du côté qui regarde la grande Delos, & à 280 pas de la pointe de la langue de terre où l'on nous débarqua.

Ἰσχυρὸς δὲ ἀποχέτωρ
παράμαχος ἵππῳ
λίμνη. Callimaq.
Hym. sur Delos
vers. 261.

Il semble que cette piece d'eau soit le marais rond dont parlent Callimaque & Herodote; car ce nom de marais ne scauroit convenir à la fontaine *Inopus*, puisque Callimaque fait mention séparément du marais & de la fontaine:

échelle d'un Mille



Cabo Camila



Restes du Colosse
d'Apollon.



- | | |
|---------------------------------|--|
| 1. Petit Lac | 12. Debris du Colosse de marbre |
| 2. La grande source | 13. Fortique de Philippe |
| 3. Bassin desseché | 14. Piliers de Granite |
| 4. Debris des Colomnes | 15. Le Théâtre |
| 5. Portique ruiné | 16. La Cisterne |
| 6. Colos | 17. Temple ruiné |
| 7. Ville ruinée | 18. Ruines de la Ville |
| 8. Fontaine du Maltoir | 19. Portes de la Ville |
| 9. Naumachia | 20. Mont Cynthien |
| 10. Cisterne dessechée | 21. Ruines de la Ville de l'Isle Rhodée. |
| 11. Ruines du Temple d'Apollon. | |

il n'est pas croyable non plus que ce marais soit le bassin πελαγιδος λιμνη.
 ovale où l'on representoit les combats de mer, parcequ'il Herod. lib. 2.
 n'y a aucune apparence qu'on eût donné le nom de ma-
 rais ou de lac à un bassin fait de main d'homme, très bien
 cimenté, & que l'on remplissoit comme nous le ferons Ναυπηγία.
 voir, de l'eau de la mer, lorsqu'on vouloit représenter des
 batailles navales: il faut donc conclure que notre lac, qui
 apparemment s'est comblé en partie depuis ce temps-là,
 est le marais rond de Callimaque & d'Herodote.

A 255 pas de ce lac, au-de-là d'une petite éminence, on
 trouve dans un terrain assez plat, une des plus belles sour-
 ces 3 de tout l'Archipel; c'est une espece de puits, d'en-
 viron 12 pas de diametre, enfermé partie par des rochers,
 & partie par une muraille; l'enceinte est couverte en hiver
 des eaux qui se repandent par dessus; il y avoit en Oc-
 bre 24 pieds d'eau, & plus de 30 en Janvier & Février:
 cette admirable source est à 100 pas de la côte qui regarde
 la grande Delos; mais elle est beaucoup plus éloignée de
 celle qui est opposée à Mycone.

Certainement cette source est la fontaine *Inopus* de
 Pline; car j'ai oui conter à Mycone que celle de Delos
 augmentoit & diminuoit dans le même temps que le fleu-
 ve Jourdain. Strabon dit que c'est pousser les prodiges Rerum geogr. lib. 6.
 bien loin, que de faire passer le Nil jusques à Delos. Pli-
 ne a pris la chose plus serieusement, & assure que la fon-
 taine *Inopus* augmentoit & diminuoit de même que le In Delo insula Ino-
 pus fons eodem quo
 Nilus modo ac pa-
 riter cum eo decre-
 cit augeturque.
 Plin. Hist. nat.
 lib. 2. cap. 101.
 Βαθὺς Ἰαννός. Voss.
 263.
 Nil: les habitans de Mycone ont retenu cette fable par
 tradition; mais ils confondent le Jourdain avec le Nil.
 Callimaque parle d'*Inopus* comme d'une eau profonde,
 & Strabon comme d'une petite riviere. Notre source a
 24 pieds d'eau en esté, comme l'on vient de dire; les ar-
 mées Turques & Venitiennes y viennent faire aiguade, &
 je suis persuadé qu'autrefois elle fournissoit d'eau aux deux Ποταμὸς δὲ διαρρεῖ
 τὴν νῆσον Ἰαννός ἐν
 μέγας καὶ γὰρ νῆσος
 μνησί. Strab. Re-
 rum Geogr. lib. 10.

Delos: car il n'y a point de source dans l'isle Rhenée. Strabon avoit été assurément mal informé: il n'y a non plus aucun ruisseau dans Delos, si ce n'est quelques rigoles formées par les pluyes d'hiver.

A 124 pas de cette belle source tout près de l'isthme qui separe du reste de l'isle la langue de terre où nous débarquâmes, est un autre creux 4 assez profond, mais sans eau; on nous assura qu'il en étoit plein en Janvier & en Février.

Tout au haut de cet isthme, tirant sur la gauche, on entre dans les ruines 5 de l'ancienne ville de Delos. Nous y découvrîmes d'abord les futs de six colonnes de granit, d'un pied quatre pouces de diametre, posez sur la même ligne, trois debout, l'une panchée, & deux enter-rées, dont on ne voyoit que les diametres.

A environ 196 pas de là, avançant toujours à gauche & suivant les mêmes ruines 6, on voit à 30 ou 40 pas de la mer cinq belles colonnes de marbre de 16 pouces de diametre, disposées aussi sur le même rang. A 25 pas plus loin il y a des morceaux d'autres colonnes de marbre canelées, de deux pieds trois pouces de diametre: on trouve aux environs quelques autres pieces de marbre; & un peu plus haut le long de la mer 7 s'élevent deux piliers de granit quarrez, assez minces: voilà tous les restes d'antiquités qui sont sur la côte de Delos vis-à-vis Mycone: ce n'étoit pas le plus bel endroit de la ville; les ports qui sont entre les deux Delos avoient fait preferer avec raison la côte du couchant à celle de l'est-nord-est, où il n'y a que de méchantes cales.

La ville donc au lieu de s'étendre sur la côte de Mycone faisoit une espece d'angle au travers de l'isle, du côté du couchant, & suivant la pente d'une petite colline 8, venoit joindre un des plus superbes édifices 9 de l'isle,

s'il en faut juger par les ruines; c'étoit peut-être un portique soutenu par une colonnade, comme le marquent les cintres & les pilastres : les ruines de ce bâtiment sont à 330 pas de Mycone, presque vis-à-vis les deux piliers de granit 7 dont on a parlé. Du côté de la grande Delos; elles répondent à la calanque de Scardana 13, qui en est éloignée de 523 pas: on ne voit dans ces ruines que marbres cassez, piédestaux, pilastres, architraves, cintres & bases renversées, la plupart des colonnes en ont été enlevées; celles qui restent n'ont que 16 pouces de diametre, & les pilastres ont un pied cinq pouces de large: les cintres sont d'une seule piece quarrée de cinq pieds de diametre, taillée en demi-cercle, large dans œuvre de trois pieds quatre pouces, avec des moulures d'un excellent goût dans leur simplicité: il y a des piédestaux de trois pieds deux pouces de diametre, sur trois pieds & demi de haut, cylindriques; & sur le corps d'un de ces piédestaux paroissent encore les traces d'une inscription fort longue; mais usée que de plus habiles antiquaires que nous ne pourrions peut-être y déchiffrer un mot entier: nous y remarquâmes avec beaucoup de peine les caracteres suivans, ANIIC \ qui peut-être formoient le commencement du nom d'Antiochus; il se peut faire que ce qui paroît un A ait été un A, le premier I peut avoir servi de jambe à un T.

Antiochus Epiphane ou Epimane Roy de Syrie avoit embelli Delos d'un grand nombre d'autels & de statues, comme il paroît par un endroit de Polybe rapporté dans Athenée. Il semble que le fragment du 41 livre de Tite-*Deipn. lib. 5.* live ne soit qu'une copie de ce que Polype avoit publié de ce Prince magnifique jusques à la prodigalité: peut-être qu'il avoit fait bâtir ce portique où l'on avoit élevé sa statue sur le piédestal dont nous parlons; parmi ces piédestaux

il y a deux chapiteaux corinthiens; les autres ont été emportez pour faire des mortiers, suivant la coutume du Levant.

Après avoir examiné ces ruines, nous montâmes à droite sur une colline 8 où nous ne remarquâmes aucuns restes de bâtimens. Avancant toujours vers la mer du côté de la grande Delos, nous allâmes sur une montagne 10 un peu plus escarpée, mais beaucoup plus basse que le mont Cynthe que nous avions toujours devant les yeux: on voit entre ces deux collines deux cisternes 11, 12 desséchées, & les restes de quelques colonnes de marbre, lesquelles peuvent avoir servi à un temple. On découvre sur la montagne 10 des fondemens d'une partie de la ville, qui s'étendoit jusques à la mer: M^r Wheeler soupçonne avec raison que c'étoit la nouvelle Athenes d'Adrien, bâtie par les Atheniens aux dépens de cet Empereur, & appelée *Olympieion* par Estienne le geographe; ce nom vient du surnom d'Olympien, marqué sur une médaille des Nicomediens, où Adrien est appelé dieu Olympien; on lui a donné le même nom sur une médaille des Ephesiens, où il est representé avec Lucius Verus: Adrien, comme nous l'apprenons de Spartien étant à Athenes y fit bâtir un temple & un autel, qu'il consacra lui-même sous le nom de Jupiter Olympien.

D'un côté la ville d'Adrien s'étendoit jusques au Gymnase 15, & de l'autre jusques au portique d'Antiochus sans qu'il y eût aucune interruption entre cette nouvelle ville, & la grande où étoit le temple d'Apollon: on ne trouve même ni fondemens ni mazures dans aucun autre quartier de l'isle, d'où l'on peut conjecturer que l'on n'avoit fait qu'une seule & puissante ville de toutes les petites villes ou bourgades qui avoient donné lieu à Callimaque d'appeller Delos une isle à plusieurs villes. Il paroît par

ΟΛΥΜΠΙΕΙΟΝ.
Steph.

Θεὸς Ολύμπιος, *legende, Nicomediens.*

Αὐτῆς. Καίσαρ.
Ἀδριανὸς Ολύμπιος,
Λούκιος Οὐέργος Καί-
σαρ.
legende, Ephesiens.

Ἡ μεγάλη ὁ πόλις
ἑσται, πόλις πόλις,
πολιὰ φέρουσα.
Callim. hymn. sur
Delos. vers. 265.

une inscription, rapportée dans M^r Spon, & dont le marbre est dans le cabinet de M^r Baudelot, qu'il y avoit plusieurs temples dans la nouvelle Athenes de Delos; sçavoir ceux d'Apollon, d'Hercule, de Neptune.

*Mistell. erud.
antiqu. sect. 10.*

De cette montagne on découvre la Calanque de Scardana 13 où débarquerent M^{rs} Spon & Wheeler, & qu'ils prirent pour le petit port; mais ce petit port est plus haut vers la pointe du petit Rematiari.

*Δελωσις ης Ακ.
μίας.*

A côté de cette Calanque à 170 pas de la mer dans un lieu assez plat 15, sont encore debout six colonnes de granit, & un pilier quarré de même pierre: il y avoit 11 colonnes debout dans le temps que M^{rs} Spon & Wheeler y arriverent, nous en comptâmes 25 de renversées; les unes & les autres paroissent avoir été posées quarrément: quelques-unes ont un pied & demi de diametre; les autres ont deux pieds moins deux pouces; la plupart sont hautes de 9 pieds & demi: la tradition veut que cet endroit-là fût le Gymnase de l'isle; & c'est aussi pour cette raison que les corsaires appellent Delos les Ecoles, pour la distinguer de la grande Delos: ce prétendu Gymnase étoit tout de granit ou de pierre du pays: le granit se tiroit du mont Cynthe; les inscriptions qui parlent des Gymnasiarques sont dans un bassin ovale que l'on va décrire.

A gauche & environ 45 pas du Gymnase dans un petit fond est la fontaine du Maltois 16, petit puits dont l'ouverture est à fleur de terre & comme en lozange; l'eau n'y étoit qu'à sept ou huit pieds de profondeur en Octobre, Janvier & Février.

A 100 pas du Gymnase presque sur la même ligne & à 345 pas de la mer, se trouve un bassin 17 ovale de 289 pieds de longueur, sur 200 pieds de largeur, entouré d'une muraille haute d'environ 4 pieds, presque toute revêtue d'un ciment fort épais & propre à retenir l'eau; elle s'y

ἡ δὲ πηγή καὶ ἡ ἀνὰ
τοὺς ποταμούς.

dégorgeoit par un canal d'un pied & demi de large, lequel venoit de la mer, & dont l'embouchure étoit opposée au Gymnase : ce bassin s'appelle présentement la danseuse, ou le lieu propre à danser : en effet il ne peut servir qu'à donner le divertissement de la danse aux matelots & aux pêcheurs. Quoique les anciens auteurs n'assurent pas qu'on représentât des batailles navales à Delos, il semble pourtant que ce bassin étoit destiné pour ces sortes d'exercices; mais il falloit pour cela que les bâtimens fussent bien petits; au contraire le canal ouvert entre les deux Delos nous parut admirable pour ces sortes de spectacles dans un beau jour, puisque le peuple des deux îles rangé sur les côtes & sur les hauteurs les pouvoit considérer fort commodement, & qu'on pouvoit se servir de galeres & de vaisseaux ordinaires pour les représenter. Quoi qu'il en soit l'eau de la pluie qui s'étoit amassée pendant le mois de Février dans le bassin dont nous parlons, étoit fort salée & presque amere, au lieu que celle des autres mares d'eau de la pluie, étoit fade & douçâtre, ce qui semble prouver que ce bassin se remplissoit autrefois de l'eau de la mer, dont il est resté beaucoup de sel & de vase.

Lith. 2. cap. 270.

Il n'est pas surprenant que M^{rs} Spon & Wheeler ayent pris ce bassin pour le marais de Callimaque; ils furent mal conduits, & ne virent ni le lac rond que nous avons décrit, ni la fontaine *Inopus* : nous devons à notre impatience la découverte de cette fontaine; car nous n'aurions pas vu la langue de terre où elle est si nous avions été jusques au petit port, au lieu que ces M^{rs} qui venoient de Tine enfilèrent le grand canal & mirent pied à terre à Scardana. La comparaison qu'Herodote fait du marais qui étoit en Egypte à Saïs auprès du temple de Minerve avec celui de Delos, paroît d'abord favoriser leur pensée, puisque celui de Saïs étoit enfermé par une muraille fort propre, de même

me

me que le bassin dont nous parlons; mais il semble que la comparaison de cet auteur tombe plutôt sur la figure & sur la grandeur du marais de Delos que sur ses ornemens.

En descendant dans ce bassin moitié comblé aujourd'hui, nous découvrîmes d'abord un piédestal quarré, de deux pieds cinq pouces de haut sur deux pieds un pouce de large, à moitié cassé, & l'on n'y lit plus qu'une partie de l'inscription qui parle du Gymnasiarque Seleucus de Marathon: on la rapporte ici toute entière, telle que M^{rs} Spon & Wheeler la lurent en 1675. le côté effacé fait voir ce qui manque; car on ne trouve à présent que ce qui reste à main droite.

ΙΘΡΑΔΑΤΟΥ
ΣΕΛΕΥΚΟΣ
ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΩΝ

Pour l'inscription de Mithridate Eupator, mentionnée par M^{rs} Spon & Wheeler, peut-être qu'elle a été enlevée depuis ce temps-là: il n'est pas surprenant qu'on eût dressé dans cette île des statues à ces deux Princes; à Mithridate Evergete, par rapport à ses bienfaits; à son fils Eupator, à cause de sa puissance redoutable: ce Prince fit saccager Delos, sous prétexte qu'elle avoit quitté le parti des Athéniens ses amis, & reçut un Gouverneur de la part des Romains. Dans le desordre donc que les troupes y causèrent, on épargna les statues des Mithridates, & l'on n'eut point de respect pour celles des autres Princes.

*Strab. Rerum
geogr. lib. 12.*

Flor. lib. 3. cap. 5.

Nous aperçûmes sur la gauche & dans le même bassin un morceau d'un autre piédestal cylindrique à demi enterré dans le sable; après l'avoir découvert & lavé, nous y lûmes une partie d'une inscription assez maltraitée, laquelle fait

mention du Roy Nicomede Epiphane, & d'un Gymnasiarque qui lui avoit fait dresser une statue; ce piédestal a dix-sept pouces de diametre: voici l'inscription.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΕΩΣ
 ΤΟΤ ΕΤΓΟΝΟΤ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
 ΝΙΚΟΜΕΔΟΤ ΕΠΙΦΑΝΟΤ
ΚΟΤΡΙΔΗΣ ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΤ.:
 ΡΑΜΝΟΤΣΙΟΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟ.

*Appian. de bello
 Mitrid.*

C'est ce Nicomede Epiphane Roy de Bythinie qui fit mourir son pere Prusias, & qui eut pour successeur Nicomede Philopator son fils. J'achetai à Erzeron une médaille d'argent de Nicomede Epiphane: la tête en est admirable; mais le revers n'est pas de la même main.

A droite de ce bassin vers le bas environ 50 pas en montant sur une petite éminence il subsistent encore les restes de quelque beau temple, autant qu'on en peut juger par les débris de plusieurs colonnes de marbre d'environ deux pieds moins deux pouces de diametre, moitié canelées & moitié à pans, ou peut-être canelées par les deux bouts & taillées à pans dans l'entre-deux; les canelures & les pans sont larges de trois pouces & demi: nous

ne pûmes lire que le mot ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ sur le reste d'un autel cylindrique, beaucoup plus gros que les piédestaux précédens, orné de têtes de bœufs, de festons & de grapes de raisin ; le dessus de cet autel est un peu creux, & propre pour y brûler de l'encens ; il faut par là distinguer les autels des piédestaux qui soutenoient des statues, & qui par conséquent étoient tout plats : ces autels sont frequens dans les deux Delos, nous en découvrîmes un si beau que je l'ai fait graver.

On lit à quelques pas de là sur un bout d'architrave de marbre en caracteres parfaitement beaux de trois pouces de haut ΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥ, restes de l'inscription ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥΤΥΧΟΥ dont parlent M^{rs} Spon & Wheeler ; mais ce dernier la place trop près du portique de Philippe de Macedoine.

M^r Spon doute si ce Denys Eutyches fut le fils de ce fameux tyran de Syracuse, avec qui les Cartaginois eurent de si cruelles guerres : il est pourtant certain que le surnom d'heureux convient mieux à son pere, que Diodore de Sicile appelle très-fortuné : le fils au contraire fut le plus malheureux de tous les hommes ; sur la fin de ses jours il fut obligé d'élever des enfans pour gagner sa vie. Si l'inscription parle du premier tyran de Syracuse, il y a apparence que ce destructeur des temples avoit voulu reparrer ses impietez par les presens qu'il fit à Apollon. Ne pourroit-on pas penser que le Denys dont il s'agit, fut un des tyrans d'Heraclee du Pont qui regna fort heureusement pendant 30 ans suivant ^a Memnon : ^b Diodore de Sicile pousse son regne jusques à 32 ans, & ^c Athenée jusques à 33. Il merite plus le nom d'heureux que les Denys de Syracuse, qui furent l'horreur de leur siecle.

Eutyches. Biblioth. hist. lib. 14.

^a *Apud Phot. Biblioth. cap. 5.*

^b *Biblioth. Hist. lib. 14. & 20.*

^c *Deipn. lib. 12. cap. 26.*

De cette architrave tirant vers la mer, on marche dans les ruines d'une partie de la ville, tout le long de la côte.

A deux pas de la même architrave on rencontre quelques restes 19 de lions de marbre tous en pieces ; quoique plus aisez à connoître que ceux qui sont à côté du temple d'Apollon ; le Sr Ostovich, l'un des meilleurs bourgeois de Mycone, qui chasse tous les jours à Delos, nous assûra qu'il y en avoit vû cinq entiers il y a quelques années.

On découvre ensuite les ruines 20 d'un bâtiment très magnifique tout au bout du bassin ovale qui regarde le temple d'Apollon ; une infinité de colonnes de marbre, montrent encore qu'elles avoient été alignées sur un carré aussi large que le petit diamètre de ce bassin : c'étoit peut-être un portique bâti par Denys Eutyches dont nous venons de voir l'inscription ; car l'architrave & l'autel, où le nom de ce Prince est gravé sont tout près de ces ruines : quelques-unes des colonnes sont encore debout ; la plupart sont renversées & cassées ; il y en a d'unies de 20 pouces de diamètre, & d'autres taillées à pans de 18 pouces seulement, entremelées les unes & les autres de quelques gros piliers de granit.

Ti. Anadol, Strab.
Rerum geog. lib. 10.

De ce portique vers le petit port 14 tout est plein de colonnes de marbre & de piliers de granit : ces colonnes ont deux pieds de diamètre, & leurs canelures sont larges de 4 pouces : ces débris 21 sont si magnifiques, que nous les prîmes pour les restes du temple de Latone.

De solert. animal.

On compte environ 240 pas du bassin ovale au temple d'Apollon 22 dont les ruines brillent encore plus que celles des autres édifices de l'isle : ce temple si recommandable parmi les anciens, situé à près de cent pas du petit port, étoit l'ouvrage de toutes les puissances de la Grèce qui avoient contribué à sa construction & à son entretien. Plutarque nous apprend qu'il renfermoit une des sept merveilles du monde : c'étoit un autel construit avec des cornes disposées d'une adresse merveilleuse, sans colle

ni chevilles: il est à craindre que cet auteur n'exagere la beauté de cette piece autant que celle des nids des Alcyons.

Les restes de la statue d'Apollon 23 sont presque à l'entrée de ces ruines & consistent en deux pieces; le dos est d'un côté, le ventre & les cuisses de l'autre: on ne lui a laissé ni tête, ni bras, ni jambes: c'étoit une statue colossale d'un seul bloc de marbre, & dont les cheveux tomboient sur son dos par grosses boucles: ce dos a six pieds de large, mais l'on n'y voit plus de marques d'aucun ornement, & les plus vieux habitans de Mycone ne se souviennent pas d'avoir vu cette figure entiere; le tronc en est tout nud, & il a dix pieds de la hanche au genou: les sculpteurs de ce temps-là étoient trop habiles pour avoir placé une si grande figure à une hauteur ordinaire: il y a toute apparence qu'elle étoit destinée pour le frontispice du temple d'où elle n'auroit paru que de grandeur naturelle, & l'on peut juger par là de l'élevation de cet édifice: on peut conjecturer aussi par les ruines, qui ont plus de 300 pas de long, que le frontispice de ce temple regardoit la grande Delos, & qu'il étoit couvert par un dôme d'un grand diamètre.

Ces ruines sont presentement de gros morceaux de colonnes brisées, d'architraves, de bazes, de chapiteaux entassés confusément; parmi tant de pieces, vers le bas de ces débris est un quartier de marbre bien équarri, qui sans doute a servi de plinthe à la statue d'Apollon: ce marbre qui a 15 pieds & demi de long, dix pieds neuf pouces de large, & deux pieds trois pouces d'épaisseur, est percé au milieu comme si l'on avoit voulu le vider pour le rendre plus léger: on lit en parfaitement beaux caractères sur son épaisseur qui est tournée du côté de la mer:

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

Pp iij

Οὐ δὲ Φειδίας οὐκίνο
ὑπὲρ τοῦ πρυμναίου
ἀποκαταστῆς ἐνέκτισεν
τοῦ Ναξίου ἀνδριάντη
τοῦ μεγάλου ἐν ἀντι-
πεψῖν. *Plut. in
Nicias.*

Plutarque rapporte dans la vie de Nicias, que cet illustre Athenien fit dresser auprès du temple de Delos un grand Palmier de bronze qu'il consacra à Apollon, & que les vents renverserent ensuite cet arbre sur une statue colossale élevée par les habitans de Naxos : il est hors de doute que c'étoit la statue d'Apollon dont on vient de parler : pour l'inscription, il est certain qu'elle est de ce temps-là, & qu'elle marque que la pierre sur laquelle on la lit, ser voit de plinthe à la statue ; mais il faut conclurre aussi que cette statue étoit encore posée à terre, ou que le palmier qui la renversa étoit sur le comble du temple.

Sur l'épaisseur du plinthe vis-à-vis de l'inscription des Naxiotes on en lit une autre en caractères si extraordinaires que les plus habiles gens des isles voisines n'y connoissent rien. M^r Spon crut d'abord qu'ils approchoient des anciennes lettres Toscanes ; mais M^r Wheeler & lui, après les avoir bien examinées, jugerent qu'elles étoient en grec vulgaire, quoi qu'ils ne pussent pas les expliquer ; voici la forme de ces caractères copiez très fidèlement.

ΟΛΡΥΤΟΜΘ ΟΡΜΙΑΝΔΡΙΝΣΚΑΙΤΟΣΦΕΛΑΣ

Le P. Dom Bernard de Monfaucon de la Congrégation de S. Maur, & le P. Hardouin de la Compagnie de Jésus.

Deux des plus grands hommes de ce siècle, sans être avertis d'où j'avois tiré cette inscription, sans se voir, sans conférer ensemble, l'ont expliquée sur le champ, & se sont si bien rencontrés que je ne puis assez admirer leur sagacité. Le P. Hardouin croit que les quatre premières lettres désignent quelques noms propres ; & le P. Dom Bernard ne doute pas que l'inscription ne soit en caractères anciens & Ioniens, qui répondent aux suivans :

Το λίθο ἐστὶν ἀνδρίας καὶ τὸ σφέλας.

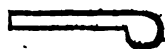
Huic lapidi inest statua & scabellum, suivant le P. Har-

douin: *In lapide sum (vel est) statua & basis*, suivant le P. Dom Bernard.

Palaeogr. gr. lib. 2. cap. 7.

Les plus belles colonnes du temple étoient à son frontispice ou à son vestibule; ces colonnes n'étoient pas cylindriques, mais presque ovales, taillées à plate-bande par devant & par derriere, avec les côtez arrondis & canelez; leur grand diametre avoit trois pieds cinq pouces, & celui d'une plate-bande à l'autre deux pieds quatre pouces & demi; les plate-bandes étoient larges d'un pied cinq pouces, & les canelures avoient près de quatre pouces: ces colonnes étoient à plusieurs assises posées les unes sur les autres, & enclavées par trois clefs de cuivre, dont celles des côtez étoient quarrées & entroient dans des trous de deux pouces de diametre; celle du milieu s'engageoit dans une ouverture longue de demi pied, large d'un pouce, profonde d'environ sept pouces avec une maniere de noix cylindrique, comme il paroît par la figure en marge: parmi ces belles colonnes il y en avoit aussi de rondes & canelées de deux pieds deux pouces de diametre.

Πρόστας.



Plusieurs statues, & une infinité d'autels embellissoient ce temple; la plupart de ceux qui restent ont trois pieds moins deux pouces de diametre, sur deux pieds deux pouces de haut; mais leurs ornemens sont si usés que la beauté en est presque effacée: on n'y trouve plus qu'un chapiteau Corinthien, parmi plusieurs bornes de marbre semblables aux bornes de nos rues.

L'effroyable tas de pieces de marbre qui est vers le haut de ces ruines, semble indiquer la situation d'un dôme considerable, soutenu par des colonnes d'un ordre singulier à plusieurs assises arrêtées dans leurs centres par des clefs de cuivre quarrées, de trois pouces quelques lignes de diametre, les assises ont la plupart trois pieds moins deux pouces de large, sur deux pieds huit pouces de haut; par-

mi ces assises il y en a de taillées à pans, & d'autres canelées fort proprement : les unes & les autres faisoient partie de pareilles colonnes; car outre que leur diametre est égal, les pans & les canelures le sont aussi, & ont chacune cinq pouces de large.

Les chapiteaux de ces colonnes étoient bien extraordinaires; leur tailloir a trois pieds cinq pouces de diametre, sur trois pouces de haut: le timpan a neuf pouces de hauteur, c'est une espece d'échine ou de quart de rond, dont la bosse diminuant en poire tombe sur un cordon haut de deux pouces, à trois filets, au dessous desquels commencent les canelures; le plan des chapiteaux qui portoit sur le fust des colonnes, a deux pieds de diametre.

A côté des mesures du temple en prenant le chemin qui traverse l'isle, on voit quatre grosses pieces de marbre 24 si difformes, que personne ne les prendroit pour des lions si la tradition ne l'autorisoit. On y voit aussi deux termes cassez, l'un terminé par une tête de cheval, & l'autre par celle d'un bœuf; ces têtes sont assez maltraitées, & même les termes ne paroissent pas avoir été d'une grande beauté; néanmoins ils nous firent souvenir de l'Hippodrome où l'on faisoit les courses des chevaux. Les Athéniens y établirent ces sortes d'exercices; on n'y trouve qu'inscriptions brisées ou effacées.

Πρὶν δὲ αἱ Ἀθηναῖαι
τοῦ τοῦ ἀγῶνα
ἐκπορεύου καὶ ἐκπο-
ρεύου οὐκ ἔστιν ἔτι
καὶ ἡ. Thucyd.
lib. 3.

Nous repassâmes après cela par les ruines du temple pour venir au portique de Philippe Roy de Macedoine 25, les débris de ce portique n'en sont éloignez que d'environ 40 ou 50 pas, & se trouvent presque sur la même ligne: ce ne sont que colonnes & architraves d'une grandeur qui marque encore la magnificence d'un grand Prince: nous y observâmes deux sortes de colonnes de marbre; les morceaux des plus grandes ont 12 ou 13 pieds de longueur, & sont moitié canelez & moitié à pans, lar-
ges

ges de cinq pouces cinq lignes, & ces colonnes sont de même profil que celles du frontispice du temple, mais elles n'ont que deux pieds de diametre d'une plate-bande à l'autre; les plate-bandes sont larges de sept pouces deux ou trois lignes; les canelures des côtez ont deux pouces & demi de largeur; le grand diametre de ces colonnes est de deux pieds quatre pouces.

Parmi les architraves il y en a trois assez près les unes des autres qui portent l'inscription de Philippe de Macedoine, longues chacune de dix pieds, épaisses de deux pieds & demi, hautes d'un pied huit pouces; sur l'une de ces pieces, cassée en deux, on lit en caracteres de sept pouces de haut:

ΦΙΛΙΠΠ.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ sur l'autre.

ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ sur la troisième.

Ces architraves n'ont pas été cassées ni emportées; peut-être parce qu'elles sont creusées chacune de deux grands trous quarrés & profonds comme des auges, & qui sans doute les tenoient enchassées sur les colonnes: ces colonnes avoient été choisies avec un grand soin & marquées dans la carrière avec un α & un β sur leurs diametres, qui signifient à ce que je crois δ βασιλεὺς, le roy.

Du portique de Philippe de Macedoine on découvre à 300 pas à gauche 26 sur le penchant d'une colline, les restes d'un beau théâtre de marbre: tout l'espace qui est entre ces deux bâtimens n'est rempli que de débris de maisons bâties de pierres du pays, ou de brique. C'étoit-là suivant les apparences le quartier de la ville le mieux peuplé, non seulement à cause du temple, mais à cause des ports qui sont sur le canal, & auxquels les Romains

avoient accordé les franchises. Ces ruines entassées par monceaux, contiennent quelques colonnes de granit ; & tout près du théâtre il y en a quelques-unes de marbre canelées, qui sans doute ont servi à quelque temple.

L'ouverture du théâtre est au penchant de la colline & regarde le sud-ouest presque vers la pointe du grand *Rematiari* ; ce théâtre étoit tout de marbre à gros quartiers, coupez en différentes manières : il y a peu de pièces quarrées ; la plupart sont de biais & à différens angles, comme si on avoit voulu les ménager, pour ne pas trop les diminuer en les équarissant ; il y en a quelques-unes taillées à pointe de diamant. Le diamètre du théâtre hors d'œuvre, c'est-à-dire en y comptant l'épaisseur des degrés est de 250 pieds, & la circonférence de 500 ; l'encoignure gauche de cet édifice étoit soutenue par une espèce de tour 27 ou massif de 19 pieds d'épais sur 30 pieds de long : la colline manque en cet endroit, au lieu qu'elle sert d'appui au théâtre sur la droite : à dix ou douze pas de la muraille, il y avoit un grand édifice 28 dans les mazes duquel est encore une cave ou citerne, avec l'ouverture longue & les bords pavez à la mosaïque.

A quarante pas de l'ouverture du théâtre 29 on trouve au rez de chaussée un quarré long de 100 pas, sur 23 pieds de large, & d'une profondeur assez considérable, divisé en 9 loges séparées par une arcade d'un beau cintre ; mais on n'y voit aucun reste de ciment. M^r Spon soupçonne que c'étoient des citernes à cause d'un canal qui semble avoir servi à une de ces loges : cependant comme elles communiquoient ensemble par des portes cintrées qu'on pouvoit ouvrir & fermer quand on vouloit, il y a plus d'apparence qu'elles étoient destinées pour enfermer des lions & d'autres animaux servant aux spectacles ; le canal y conduisoit l'eau pour les faire boire. Ces loges n'étoient pas vou-

tées, mais couvertes de gros quartiers de granit taillez en manière de poutres, au travers desquels on laissoit des ouvertures pour éclairer ces lieux & pour l'entrée & la sortie de ces animaux, comme cela se voit encore en quelques endroits: on compte 345 pas de ces loges à la mer, ainsi le théâtre n'en étoit éloigné que de 380 pas.

Du théâtre nous tirâmes droit à une ancienne porte 33 de la ville, au penchant du mont Cynthe 32. On trouve sur le chemin à droite trois colonnes de granit 30 sur la même ligne, outre plusieurs autres qui sont renversées; sur la gauche avant que de descendre dans une petite vallée presque au pied de la montagne, on voit les restes d'un temple 31 marqué par neuf colonnes de marbre grisâtre foüeté de blanc, disposées en rond, trois debout & six par terre: en fouillant dans des trous de lapins, on a découvert depuis peu de très belles caves sous ces colonnes: le pavé du temple étoit de mosaïque.

Le mont Cynthe 32, d'où Apollon fut nommé Cynthien, est une colline fort désagréable, laquelle traverse obliquement presque toute l'isle, plus éloignée pourtant de sa pointe meridionale que de la septentrionale: cette montagne n'est proprement qu'un bloc de granit ordinaire & commun en Europe, c'est à dire d'une espece de marbre blanc ou grisâtre pètri naturellement avec de petits morceaux de talc noirâtres & luisans comme du verre; j'en ai des pieces où il y a des morceaux de talc gros comme le pouce: presque toutes les isles de l'Archipel sont couvertes de ce granit, & les Romains en tiroient beaucoup de l'isle d'Elbe sur la côte de Toscane. M^r Felibien assure que les colonnes du Pantheon en sont; mais le P. Dom Bernard de Montfaucon qui a fait de si belles observations en Italie, remarque que de seize colonnes du portique de cette église, une partie est de granit d'Egypte, qui se tiroit,

O'ris i Kîrîos;
Assurgit Cyntho
monte. Plin. Hist.
nat. lib. 4. cap. 12.

Granitus ex Æcha-
lia.

Dier. Ital. cap. 12.

dit Suetone, des carrieres de la Thebaïde, & ce granit est incomparablement plus beau que celui d'Europe; j'en ai vu des colonnes à Constantinople dont le fond est isabelle piqué de taches couleur d'acier. L'Empereur Helio-gabale, comme nous l'apprend Lampridius, avoit dessein de faire poser sa statue sur une colonne de granit qu'il auroit fait sculpter comme celle de Trajan, mais on n'en put trouver de piece assez haute dans les carrieres de la haute Egypte.

La basse Normandie a des carrieres de granit ordinaire du côté de Granville, & M^r Simon de l'Academie Royale des Sciences qui m'en apporta quelques pieces en 1704 m'a assuré qu'on l'employoit communément dans ce pays-là sous le nom de carreau de Saint Sever pour les chambranles des portes & des cheminées: ces carrieres s'étendent bien loin puisque M^r Gaudron habile apoticaire de Saint Malo m'a envoyé plusieurs plantes marines, attachées naturellement sur des morceaux de granit. Le R. P. Sebastien Truchet, religieux Carme si distingué par son merite, faisant travailler par ordre de sa Majesté pour rendre la Dordogne navigable, a decouvert le plus beau granit du monde dans les sources de cette riviere.

Les colonnes qui passent pour être de pierre fondue sont de ce granit ordinaire: celles du Baptistere de Saint Sauveur à Aix en Provence, à Orange dans la hale, à Lion dans l'Abbaye d'Ainay, sont de la même matiere, & l'on peut assurer generalement parlant, que toutes les pierres, de quelque espece qu'elles soient, se calcinent au feu, bien loin de se fondre.

Les habitans des isles voisines de Delos appellent Castro le mont Cynthe; & quoiqu'il ne soit gueres plus haut que le mont Valerien auprès de Paris, Strabon l'a regardé comme une montagne considerable. Des ruines de la ville à

Ἰστίριον τῆς δὲ τῆς
πόλεως ὅρος ὑψηλὸν
ὁ Κύνθος καὶ πρὸς
Retum geog. lib. 10.

une ancienne porte, on monte par des dégrez taillez dans cette roche; cette porte 33 est une espece de corps de garde qui se ressent bien des premiers temps que l'isle fut habitée, il n'a qu'environ six pas de long, sur cinq pas de large; un homme debout en levant la main ne sçauroit atteindre jusques au haut qui est couvert de pieces de granit plates comme des planches, mais fort épaisses, longues de neuf pieds, posées en dos d'âne bout à bout l'une contre l'autre; de ce corps de garde on monte jusques au sommet de la colline par un escalier de marbre, dont la plupart des marches ont été emportées à Mycone pour faire des appuis de fenêtres. Sur le haut de la montagne regne une petite esplanade où sont encore les restes de quelque *Acropolis* citadelle qui dominoit toute l'isle; les fondemens en sont fort épais, à angles droits & à gros quartiers de marbre: cette enceinte renfermoit quelque superbe bâtiment, temple, ou portique; on y decouvre encore des pavez à la Mosaique, des colonnes & de tres beaux marbres.

La ville ne passoit pas le sommet du mont Cynthe: de là elle s'étendoit jusques au port de Fourni 35, & le theatre étoit dans son enceinte comme on le démontre par une inscription qui est aujourd'hui dans le vestibule de la Bibliothèque de Saint Marc à Venise: le P. Dom Bernard *Diatr. Ital. cap. 51* de Montfaucon l'a transcrite avec plus de soin & plus correctement qu'on ne la voit dans Gruter: elle rapporte que *Pag. cccv.* parmi les reglemens dressés sous l'Arconte Aristechné en faveur des Atheniens habitans dans l'isle de Delos, on les honorerait dans les fêtes de Minerve d'une couronne *Panathénæa* d'or, & que la proclamation s'en feroit sur le theatre situé *Παρθενώνα* dans la ville. *Minervæia.*

ΤΟ ΤΕ ΠΡΩΤΟΝ ΠΑΝΑΘΗΝΑΙΟΙΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΤΟΝ ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΔΗΛΩ ΤΙΜΗΘΗΝΑΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕΦΑΝΩΙ ΑΝΑΓΟΡΕΤΜΕΝΩΙ ΕΝ ΤΩΙ ΕΝ ΑΣΤΕΙ ΘΕΑΤΡΩΙ, &c.

Cette ville étoit continuée du port Fourni au delà du petit port 14 jusques à la Calanque de Scardana 13, embrassant le portique de Philippe de Macedoine 25, le temple d'Apollon 22, le portique de Denys Eutyches 20, le bassin ovale 17, & le Gymnase 15: la mer servoit de rempart à ce quartier de la ville, & tous ces beaux édifices paroissoient à decouvert : de Scardana elle se repandoit sur la colline voisine 10, & se joignoit à la nouvelle Athenes; ensuite elle traversoit toute l'isle jusques à la côte opposée à Mycone, & venoit se terminer à l'isthme de la langue de terre 1 au nord-est : elle ne s'étendoit pas beaucoup du côté du levant à cause d'un rocher herissé en maniere de crête, au delà duquel le terrain est fort raboteux; & il est surprenant que les Grecs qui entreprenoient de si grandes choses n'eussent pas aplani toutes ces éminences: la ville occupoit donc la seule plaine qui fût dans l'isle: c'est la situation que lui donne Strabon.

Strabon geog. lib. 10.

Aschmetus,

On nous fit voir au pied du mont Cynthe une petite loge où s'étoit retiré depuis quelques années un Ascetique suivant le langage des Grecs; Maxime étoit son nom : il étoit Caloyer de Monte Santo, & il y est retourné pour se confiner dans une solitude affreuse, dont le repos ne fût troublé par aucun nouvel objet : car les Myconiotes qui vont tous les jours à Delos couper du bois, pêcher ou chasser, lui causoient trop de distractions: il avoit demeuré quelque temps à Stapodia méchant écueil au delà de Mycone, mais il fut obligé de le quitter par la difficulté d'y trouver

de l'eau à boire : cet humble & zélé solitaire avoit dessein d'aller à Salonique prêcher publiquement contre la loy des Turcs & meriter le martyre : son directeur l'en détourna, & lui fit comprendre que la colere des Mahometans rejalliroit sans doute sur les autres Caloyers bien moins disposez que lui à se faire empaller.

La loge que ce solitaire avoit occupée à Delos n'est pas loin de la citerne 34, qui fut d'un si grand secours à M^{rs} Spon & Wheeler, placée sur la crête de la montagne vis-à-vis le grand Rematiari : cette citerne paroît avoir servi de cave à quelque maison considérable : les voutes en sont d'une grande beauté.

Après avoir fait le tour du mont Cynthe, nous prîmes le chemin du port Fourni 35, & laissâmes à main gauche vers le Midi quelques autres collines plus basses, entrecoupées de ces vallées qu'Euripide a nommées fertiles : aujourd'hui elles sont si maigres qu'on les laisse en friche, au lieu que l'on cultive avec soin celles de l'isle Rhenée. Nous découvrîmes sur le chemin du port quelques colonnes de marbre 36, lesquelles paroissent avoir servi à un temple : on en voit de granit coupées sur le lieu, mais dégrossies & qu'on n'a jamais mises en œuvre, non plus que d'effroyables blocs de la même pierre, destinez sans doute à de grands ouvrages : ainsi le granit ne se tiroit pas seulement du mont Cynthe, mais encore des collines voisines, qui sont entre le couchant & le midi.

*Δαλίας ἐν ἡρώδου
φίλοις γυνάξιος.
Ἰφίγ.*

Le port Fourni, dont l'entrée est entre le sud & le sud-ouest, répond vers la pointe meridionale du grand Rematiari ; mais ce port n'est bon que pour de petits bâtimens : le long de la côte en venant au petit port, on ne trouve dans l'eau même que fondemens ; ainsi le port Fourni qu'on appelle aussi le grand port, étoit à une des extrémités de la ville : il y a plus de 60 piliers de granit. 37

sur cette côte, dont la plupart sont debout, restes peut-être de quelques magasins ou boutiques de marchands; comme les anciens n'employoient pas du bois dans leurs bâtimens, les piliers de pierre y tenoient lieu de poteaux, & l'architrave qu'on mettoit par dessus formoit l'entrée d'une boutique: sur la droite 38 un peu plus haut que ces piliers, on rencontre quelques colonnes de granit posées sur la même ligne, comme si c'étoient les ruines de quelque portique.

Δ. μνηματὶς τοῦ Λιμνίου.

Le petit port 14 étoit aussi bordé de bâtimens; quelque part que l'on creuse on n'y decouvre que des pavez à la Mosaique, composez de petits dez de marbre blanc & noir, engagez dans une couche de mortier d'un pied d'épaisseur: les caiques sont dans ce port à l'abri du vent du nord; car ce port fait deux coudes l'un à droite & l'autre à gauche; celui qui est à droite vers la pointe du petit Rematiari est accompagné d'une ^a seche à fleur d'eau où les vagues viennent se briser.

^a On appelle ainsi dans la Méditerranée un petit banc de sable ou de rocher qui est à fleur d'eau.

Au commencement de l'année 1701. on ne voyoit aux environs du mont Cynthe que petites rigoles; la plus considerable couloit du sud-est vers le sud, & formoit une espece de lac dont le dégorgement passant au pied de la montagne, venoit se perdre vers les ruines du temple marqué 31: sur la fin de Janvier toutes ces rigoles étoient à sec, & il ne restoit que le lac réduit à une mare: il n'y a donc pas d'apparence que la riviere *Inopus*, que Strabon fait couler dans cette isle, fût de ce côté-là. Plinè a eu plus de raison de donner ce nom à la fontaine 3 qui est dans la langue de terre 1 où nous débarquâmes: nous avons si bien parcouru cette isle dans les quatre voyages que nous y avons faits, que nous pouvons assurer qu'il n'y a point d'eau courante.

A l'égard de la pierre employée dans tous ces grands édifices

édifices de Delos, on n'y remarque que du marbre blanc, du granit, du moilon roussâtre & des briques; nous n'avons vu qu'un seul quartier de jaspe rouge & blanc, semblable à celui de Languedoc: on croit que la plus grande partie du marbre blanc étoit venue de Paros & de Tenos, où l'on voit de grandes carrieres du côté qui regarde l'isle d'Andros; celle de Naxos est aussi remplie de beau marbre: pour le granit, Delos & Mycone n'en manquent pas.

Il seroit inutile de rapporter ici les differens noms donnez autrefois à l'isle de Delos; celui de *Lagia* par exemple, ne lui convient pas; il n'y a plus de lièvres dans cette isle, mais beaucoup de lapins logez magnifiquement dans le marbre; ordinairement ces deux sortes d'animaux se détruisent l'un l'autre & ne sçauroient vivre ensemble: les cailles avoient fait donner le nom d'*Orygia* aux deux Delos; mais ce nom conviendrait mieux à toutes les isles de l'Archipel, puisque ces oiseaux en couvrent tous les écueils dans certaines saisons de l'année. Le Scholiaste d'Apollo-
In vers. 1129. lib. 1.
Argonaut.
 nius pretend que Delos fut nommée *Orygia* du nom d'une sœur de Latone, & que Delos fut le premier nom de l'isle; suivant les apparences ce nom luy fut donné par les habitans des isles voisines, dans le temps de l'inondation causée par le dégorgement du Pont-Euxin dans l'Archipel: cette isle qui avoit été couverte des eaux, reparut & se manifesta comme son nom le marque.

Il n'y a pas de perdrix aujourd'hui dans Delos, mais beaucoup de becasses: nous y vîmes quelques viperes & des crocodiles de terre; ce sont de beaux lézards de neuf ou dix pouces de long, toutafait semblables aux crocodiles ordinaires; la peau de ceux de terre qui est grisâtre est relevée de petites éminences assez pointues en quelques endroits & comme écailleuses: ces animaux ne sont point malfaisans, & les enfans qui les prenoient à Mycone dans

les trous des murailles, nous en apportoit plus que nous n'en souhaitions : les mulots sont aussi frequens dans Delos, où ils ne vivent que de jeunes lapins ; les meilleurs endroits de l'isle étans couverts de ruines & de recoupes de marbre, sont terres ingrates, & nullement propres à être ensemencées.

Tous les maçons des isles voisines y viennent comme à une carrière choisir les morceaux qui les accommodent ; on casse une belle colonne, pour faire des marches d'escalier, des appuis de fenêtres, ou des linteaux de portes : on brise un piédestal pour en tirer un mortier ou une salière. Les Turcs, les Grecs, les Latins y rompent, renversent, enlèvent tout ce qui leur plaît ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les habitans de Mycone ne payent que dix écus de taille au Grand Seigneur, pour posséder une isle, où l'on tenoit le thresor public de la Grece, le plus riche pays de l'Europe dans ce temps là.

La situation du mont Cynthe nous invita à y faire une station géographique.

La citadelle de Tine reste au nord-nord-ouest.

Mycone est au nord-est, & le cap Alogomandra à l'est-nord-est.

Praonisi entre l'est & l'est-sud-est.

Stapodia à l'est.

La grande Delos à l'ouest.

Syra à l'ouest.

Joura à l'ouest-nord-ouest.

Siphanto au sud-ouest.

Serpho entre le sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.

Serpho-Poula à l'ouest-sud-ouest.

Antiparos au sud-sud-ouest.

Paros entre le sud & le sud-sud-ouest.

Sikino entre le sud-est & l'est-sud-est.

Naxie entre le sud-sud-est & le sud-est.

Amorgos entre le sud-est & l'est-sud-est.

De la petite Delos nous passâmes à la grande le 25 17 Stades.
 Octobre 1700. par le canal qui sépare ces deux isles, & qui PHNEIA. Strab.
 n'a de large qu'environ 500 pas, mesure déterminée par lib. 10.
 Strabon. Cet auteur, Herodote, & Estienne le geogra- PHNAIH. Herod.
 phe ont appelé l'isle Rhenée la grande Delos, laquelle a lib. 6.
 18 milles de tour, & se trouve comme divisée en deux par- PHNH, PHNIE,
 ties par une langue de terre fort étroite & assez longue. PHNAIA. Steph.
 Rhene, Artemis, Plin.
 Celadussa. Hist. nat. lib. 12.
 cap. 4.

Polycrate tyran de Samos, contemporain de Camby- Thucyd. lib. 1. &
 ses se rendit maître de cette isle, & pour marquer qu'il la lib. 3.
 consacroit à Apollon Delien, il la fit attacher par une Herod. lib. 6.
 chaîne à l'isle de Delos. Datis General des Perfes n'ayant
 pas voulu par respect débarquer à Delos vint aborder l'isle
 Rhenée, où ayant appris que les habitans de Delos s'étoient
 refugiez à Tenos pour éviter la fureur de ses troupes, il
 les rassura en leur protestant que suivant les ordres de son
 Prince & ses propres intentions, il ne permettroit jamais
 qu'on maltraitât un pays si respectable par la naissance
 d'Apollon & de Diane; il confirma ses bonnes intentions
 par un présent de 300 livres d'encens pour brûler sur leurs
 autels.

La grande Delos n'est plus habitée, ses montagnes sont
 peu élevées, couvertes d'excellens pâturages, & son terrain
 est bon pour les grains & pour la vigne : les habitans de
 Mycone qui la cultivent avec soin, y nourrissent des che-
 vaux, des bœufs, des moutons & des chèvres; mais com-
 me les corsaires viennent souvent y prendre leurs quartiers
 de rafraîchissement, les Myconiotes allarmez avec raison,
 font repasser leurs troupeaux dans leur isle: ils ne payent
 au Grand Seigneur que 20 écus de taille pour la grande
 Delos.

Vis-à-vis le grand Rematiari, au pied d'une colline 1,

où les corsaires posent leurs sentinelles, pour observer les bâtimens qui entrent dans le canal ou qui en sortent, se voyent les ruines d'une grande ville qui regnoit le long de la mer jusques à la pointe de *Glanopoda* : ce nom est peut-être fort ancien ; car on lit dans Callimaque que Delos étoit seconde en ces sortes d'oiseaux, que l'on appelle des Cormorans ou Gabians.

Pied de Gabian.
Γλαβος, en grec
vulgaire, signifie
un oiseau appelé
Gabian en Proven-
ce. & qui n'a pres-
que que des plumes,
quoiqu'il paroisse
en volant aussi gros
qu'un coq d'inde.

Αἰθίνας καὶ γάβια
ἐπιδρομαὶ ἕκαστα
ἱπποῖς. Callim.
Hymn. in Delum.
vers. 12.

Les gros piliers de marbre gris cendré, & quelques pie-
ces de colonnes canelées repandues vers le sommet de cet-
te colline, marquent sans doute qu'il y avoit là quelque
superbe temple : nous courumes d'abord à la colonne la
plus remarquable ; quoique cassée, elle a 14 pieds de long,
sur deux pieds de diametre : on ne voit aux environs que
bazes de marbre, mais il n'y reste qu'un seul chapiteau co-
rinthien. La ville faisoit face à celle de Delos, & commen-
çoit à mi-côte au dessous du temple, autant qu'on en peut
juger par les ruines : une partie de cette ville étoit destinée
pour les tombeaux des Deliens, & l'on y transporta toutes
les urnes des morts dans cette purification de Delos qui se
fit sous l'Arconte Euthydeme : on parlera de cette purifi-
cation plus au long dans les éclaircissemens sur l'histoire
de cette isle fameuse.

Il suffit de remarquer ici qu'en descendant de la colline
vers le grand Rematiari, on ne voit que tombeaux de mar-
bre, parmi les débris des colonnes : il en reste un magni-
fique quoique sans inscription, terminé en dôme applati
par dessus, orné de feuillages en écailles : la couverture de
la plupart des autres est en dos d'âne peu incliné, & sur
lequel on a feint en relief des plaques de marbre arrêtées
par des tringles ; l'arête de ces couvercles porte une espe-
ce de petite auge creusée en long comme la figure le re-
présente : nous nous imaginâmes d'abord qu'elle servoit à
conserver l'eau de la pluie pour faire boire les oiseaux ;

Ancien Tombeau, qui se voit dans la grande Delos.

*Autel de Bacchus qui se voit
dans la petite Delos*



mais cette précaution auroit été assez inutile dans un pays où il ne pleut que rarement ; il y a beaucoup plus d'apparence que cette auge recevoit les libations ; car Athenée *Deipn. lib. 12.* remarque qu'on en faisoit sur les tombeaux : on lit l'épitaphe suivante sur un de ces tombeaux : le stile marque qu'elle est des plus anciennes.

ΠΑΝΤΙΑ ΑΤΛΟΥ
ΤΤΝΗΧΡΗΣΤΗ ΧΑΙΡΕ.

Nous comptâmes avec étonnement plus de six vingts autels en avançant vers Glaropoda, parmi les ruines des maisons qui marquent encore une grande magnificence : ce n'étoient pas là des infirmeries ni des maisons de campagne des Deliens, comme nous l'avions cru ; tout y est couvert de marbres, & ces marbres montrent bien que la ville devoit être fort peuplée, aussi est elle traitée de Métropole au revers d'une médaille d'Alexandre Severe ; ce revers représente une Pallas avec un bouclier à la main droite, & une pique à la gauche. On voit dans le cabinet du Roy une médaille de cette île à la tête de Maxime ; sur le revers c'est une déesse vêtue d'une simple tunique, qui porte une victoire sur sa main droite, & de la gauche une pique renversée. Il est étonnant que Strabon d'ailleurs fort exact, & qui n'a pas oublié les tombeaux de l'île Rhenée, l'ait nommée une petite île déserte. *PHNION METROPOLIS. Goltz. Thes. PHNION. Pinnæ di' ip' μνημ. 17. σελ. 151, &c. Rev. Geog. lib. 10.*

Pour la grandeur, l'île surpasse bien trois fois celle de Delos, & pour la magnificence elle ne lui cedit guères, s'il en faut juger par les restes : la plupart des autels dont on vient de parler sont cylindriques, ornés de festons avec des têtes de bœufs ou de beliers ; ces autels ont le plus souvent trois pieds & demi de haut, sur trois pieds moins deux pouces de diamètre : celui que j'ai fait graver étoit peut-

L E T T R E V I I I.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION
des isles de Syra,
Thermie, Zia, Ma-
cronisi, Joura, An-
dros & Tine.
• ΣΥΡΟΣ. *Strab.*
ΣΥΡΑ *Suid.*
Νῆρος ἢς Ζογίρ, *Ho-*
mer Odyss. o. vers.
402.
SYROS, SYRA.

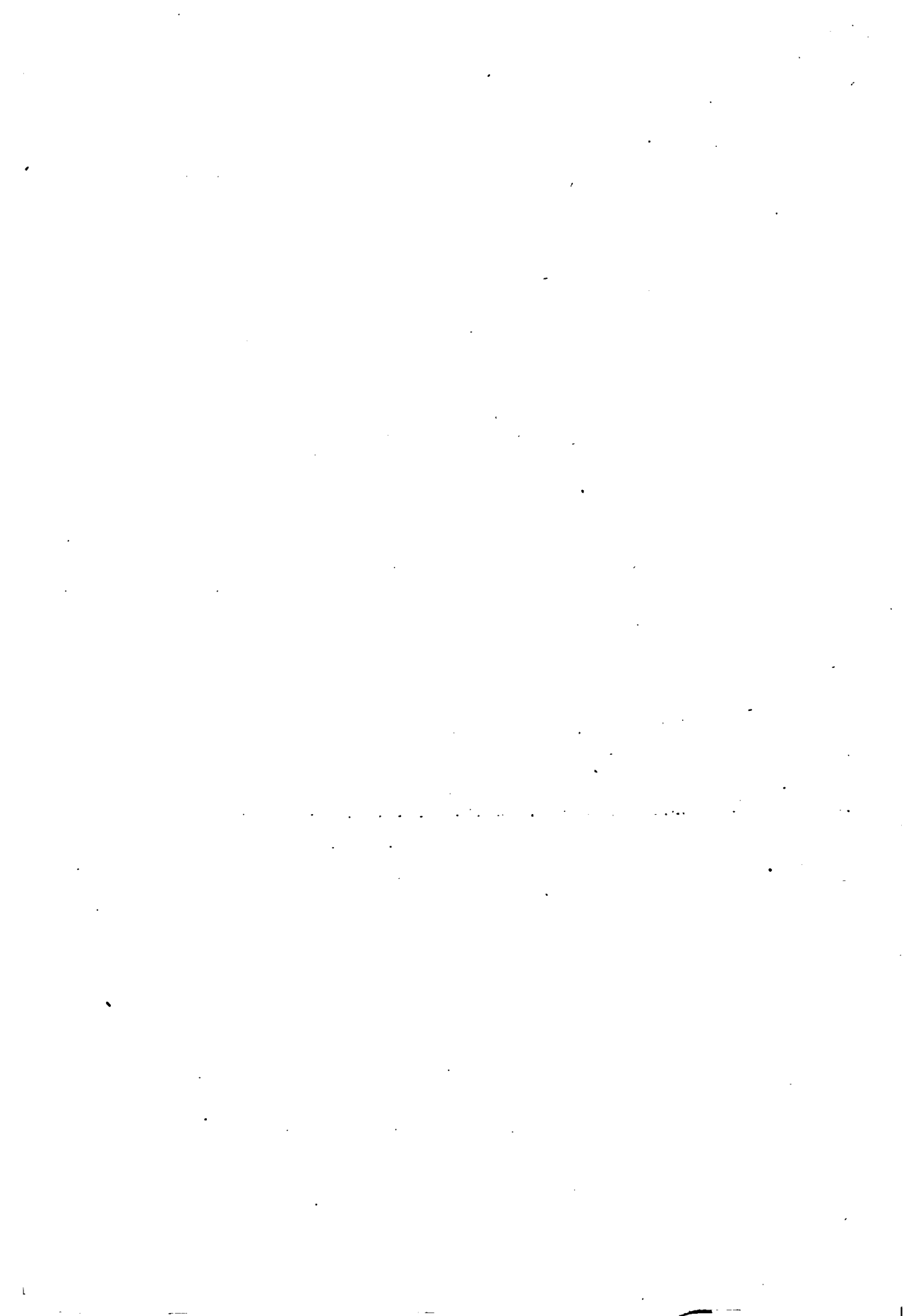
Nous voici dans^a Syra l'isle la plus catholique de tout l'Archipel. Pour sept ou huit familles du rite grec, on y compte plus de six milles ames du rite latin; & lorsque les Latins s'allient avec les Grecs, tous les enfans sont catholiques Romains, au lieu qu'à Naxie les garçons suivent le rite du pere, & les filles celui de la mere: on est redevable de tous ces biens aux Capucins François, Missionnaires apostoliques fort aimez dans cette isle, & fort appliquez à instruire un peuple porté au bien honnête, ennemi déclaré des voleurs, plein de bons sentimens, & si laborieux qu'on ne sçauroit reposer dans cette isle: la nuit à cause du bruit universel des moulins à bras que chacun exerce pour mou- dre son blé, le jour à cause des rouets servans à filer le coton.

La maison & l'église des Capucins sont assez bien bâties, la banniere de France arborée au coin de leur terrasse nous rejouit, & le P. Jacinthe d'Amiens, homme d'esprit, substitut du Consul de France de Tine nous reçeut avec tous les agrémens possibles: ces Peres dirigent 25 Religieuses du tiers ordre de Saint François, filles d'une vertu exem- plaire quoique non cloîtrées. Les Grecs n'ont que deux églises dans Syra déservies par un Papas. Il n'y a de Turc qu'un seul Cadi, encore vient-il se refugier chez les Capu-
cins

Isle de
SYRA.

Tom. I. Pag. 320.





tins, lorsqu'il paroît quelque corsaire autour de l'isle: on y élit tous les ans deux administrateurs: en 1700 la capitulation & la taille réelle se montoient à 4000 écus.

Nous y débarquâmes le 26 d'Octobre. Syra n'est qu'à environ 30 milles de Mycone, si l'on compte d'un cap à l'autre; mais il y en a bien 40 du port de Mycone à celui de Syra: ce port est bon pour les plus gros vaisseaux, & son entrée est à l'est. * L'isle qui n'a que 25 milles de tour est des mieux cultivées & produit d'excellent froment quoi qu'en petite quantité, beaucoup d'orge, beaucoup de vin & de figues, assez de coton & des olives que les habitans fa-
lent pour leur usage. Quoique Syra soit une isle monta-
gneuse, elle manque de bois, & l'on n'y brûle que des brof-
faillies; mais elle est plus fraîche & plus humide que la plus-
part des isles de l'Archipel: Homere en a fait une pein-
ture avantageuse.

* Syros quam cir-
citu patere viginti
millia passuum
prodidere veteres,
Mutianus centum
sexaginta. *Plin.*
lib. 4. cap. 12.

Εἰς ὅτις, ἰόμενος,
οἶνοπαλίδος, πολίπυ-
ρος, &c. *Odyss. a*
vers. 403.

Le bourg est à un mille du port tout au tour d'une col-
line assez escarpée, sur la pointe de laquelle sont situées
la maison de l'Evêque & l'Eglise épiscopale dédiée à Saint
George: ce prelat ne jouit que de 400 écus de revenu;
mais il a la consolation d'avoir le plus beau clergé du Le-
vant, composé de 40 Prêtres.

On voit sur le port les ruines d'une ancienne & grande
ville appelée autrefois Syros, de même que l'isle: comme
il paroît par une inscription transportée de la marine au
Bourg, encastrée au coin de l'Eglise; ainsi ceux-là se
trompent qui s'imaginent que Syra vient d'un mot grec
vulgaire qui signifie une maîtresse ou une Dame.

ΣΥΡΟΣ.

ἡ Κυρά, ἢ Κυρία,
Ἀρχή, ἢ ἡ.

A gauche de la porte de l'Evêché sur un bas-relief de
marbre, est représenté le cistre des anciens & quelques au-
tres instrumens; ce bas-relief a été tiré des mêmes ruines
parmi lesquelles on voit encore un beau pan de muraille,
bâti de gros quartiers de marbre batard, taillez à facettes: on

en a tiré beaucoup de pieces de marbre blanc, & sur tout beaucoup de morceaux de colonnes qui sont devant l'église des Capucins.

La principale fontaine de l'isle est fort ancienne & coule tout au fond d'une vallée assez près de la ville : les gens du pays croyent, je ne sçai par qu'elle tradition, qu'on venoit autrefois s'y purifier avant que d'aller à Delos : on nous avertit trop tard qu'il y avoit une inscription à cette fontaine ; il fallut profiter du vent sans pouvoir l'aller examiner.

Les isles que l'on voit autour de Syra ne sont pas assurément ces Anticyres si fameuses par leur Ellebore : celles-ci sont dans le golphe de Zeiton au de-là de Négrepont vis-à-vis le mont Oeta, sur lequel on prétend que mourut Hercule : au lieu d'Ellebore nous trouvâmes dans Syra le long de la marine assez près du port une plante qui nous fit beaucoup de plaisir, c'est celle qui produit la Manne de Perse. Rauwolf Medecin d'Ausbourg qui la découvrit dans son voyage du Levant en 1537. en a parlé sous le nom d'*Alhagi Maurorum* ; mais il l'a décrite si succinctement suivant la coutume de ce temps-là, que je crus en devoir faire une description exacte sur les lieux, de peur qu'elle ne nous échapât dans le reste de notre route : il me parut même fort extraordinaire qu'une plante qui fait une partie des beautés des plaines d'Armenie, de Georgie, & de Perse se trouvât comme retranchée dans les isles de Syra & de Tine. M^r Wheeler l'observa dans Tine & la prit pour une plante non décrite. J'en ai fait un genre particulier sous le nom d'*Alhagi*.

Coroll. Inst. rei
herb. 54.

ALHAGI Maurorum Rauwolf.

94. Genista spartium spinosum, foliis Polygoni C. B.
Pin. Genista spinosa, flore rubro.
Wheel.

Ses racines sont ligneuses, épaisses de quatre ou cinq lignes, brunes, garnies de fibres ondoyantes, peu chevelues ; les tiges ont près de trois pieds de haut, épaisses d'environ deux lignes, vert-pâle, lisses, dures, pliantes, branchues dès le bas, accompagnées de feuilles assez semblables à celles

de la Renouée: les plus grandes ont sept ou huit lignes de long, sur environ trois lignes de large, vert-pâle aussi & lisses, assez pointues à leur naissance, attachées par un pedicule fort court, arrondies à l'autre bout où elles sont quelquefois legerement échancrées & terminées souvent par une pointe fort déliée; cette pointe n'est autre chose que l'extrémité de la côte, laquelle traverse les feuilles sans former de nerveure sensible; à côté des feuilles se trouve toujours un piquant dur & ferme, long depuis cinq lignes jusques à un pouce, épais quelquefois d'une ligne à sa naissance, rayé dans sa longueur & roussâtre à son extrémité; les piquants des branches sont plus petits & naissent des aisselles des feuilles; ceux par où finissent les branches & les tiges ont un pouce & demi de long, plus déliés que les autres & chargez chacun de deux ou trois fleurs legumineuses, longues d'environ demi pouce, dont l'étendart est relevé, purpurin vers le milieu, rouge effacé sur les bords, arrondi, legerement échancré; les aîles sont plus courtes & plus étroites, rouge lavé, purpurines en dedans, de même que la feuille inferieure qui est obtuse & plus large; cette feuille envelope une gaine blanche, frangée, chargée de sommets jaunâtres, & couvre un pistille long de quatre lignes, terminé par un filet; le calice est un godet long d'une ligne & demie, vert pâle, lisse, legerement canelé: lorsque la fleur est passée, le pistile devient une gouffe longue d'environ un pouce, courbée le plus souvent en faucille, articulée, roussâtre, épaisse de deux lignes dans les endroits où les graines sont renfermées; car les articulations en sont fort étranglées & se cassent facilement: ces graines sont brunes, hautes d'une ligne, un peu plus larges & de la figure d'un petit rein: c'est la structure de la gouffe qui distingue cette plante des especes de Genêt & de *Gonistia spartium*.

Je ne sçai pas si l'Alhagi donne de la Manne dans les isles de Syra & de Tine; mais je sçai bien que les gens du pays ignorent que cette plante fournisse une drogue qui purge si utilement: c'est principalement autour de Tauris ville de Perse que l'on en fait la recolte sous le nom de *Trungibin* ou *Terenjabin*, rapportez dans Avicenne & dans Serapion; ces autheurs ont cru qu'elle tomboit sur des arbrisseaux épineux, quoiqu'il soit très certain que c'est le suc nourricier de la plante que l'on vient de décrire.

Dans les grandes chaleurs on s'apperçoit de petites gouttes de miel répandues sur les feuilles & sur les branches de ces arbrisseaux; ces gouttes s'épaississent & se durcissent par grains, dont les plus gros font du volume des grains de Coriandre. On recueille ceux de l'Alhagi & on en forme des pains rouffâtres tirant sur le brun, pleins de poussiere & de feuilles qui en altèrent la couleur & en diminuent peut-être la vertu: il s'en faut bien que cette Manne ne soit si belle que celle d'Italie: on en vend de deux fortes en Perse; la plus belle & la plus chere est par petits grains; l'autre est comme en pâte & contient plus de feuilles que de Manne: la dose ordinaire de l'une & de l'autre est de 25 ou 30 dragmes, comme on parle en Levant, où on la fait fondre dans une infusion de Sené.

Pherecydes l'un des plus anciens philosophes de Grèce; le maître de Pythagore & le disciple de Pittacus nâquit dans Syra où l'on gardoit son quadran solaire comme un monument de sa capacité: plusieurs l'en faisoient l'inventeur; d'autres croyoient qu'il avoit appris la maniere de le fabriquer des Pheniciens dont il avoit lu & compilé les livres; mais Ciceron loue ce grand homme par un endroit bien plus remarquable, c'est pour avoir enseigné le premier l'immortalité de l'ame, quoique Suidas l'accuse d'en avoir publié la transmigration d'un corps dans un autre.

*Strab. Rerum
geogr. lib. 10.*

*Diog. Laert. in
Pherec.*

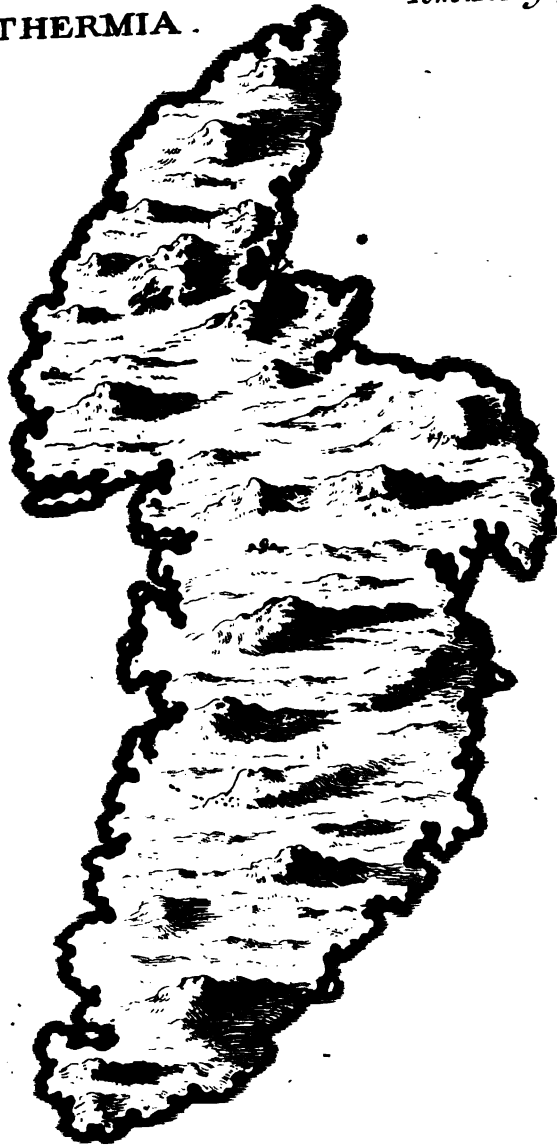
*Suid. in voce Phe-
rec.*

*Cic. quest. Tust.
lib. 1. cap. 156.*

*Σόζητος δὲ τῶν ἡλι-
ογράφων ὁ Ζεύς τῇ
ἡμέρᾳ. Diog.*

Isle de THERMIA.

Tom. I. Pag. 325.



Nous n'oublîâmes pas avant notre départ de Syra d'y faire des observations de geographie:

Andros est au nord de cette île.

Joura au nord-est.

Zia à l'ouest-nord-ouest.

Thermie entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest.

Mycône à l'est.

Tine au nord-est.

La grande Delos entre l'est & l'est-sud-est.

La montagne de Zia de Naxie entre le sud-est & l'est-sud-est.

De Syra nous prîmes la route de Thermie autre île à 25 milles de Syra de cap en cap; mais il y a plus de 40 milles d'un port à l'autre; car pour entrer dans le canal de Thermie, il faut faire presque le tour de la moitié de Syra; on ne compte par la même raison que 12 milles de Thermie à Zia, quoiqu'il y en ait bien 36 d'un port à l'autre: le voisinage de Thermie à Zia ne permet pas de douter que Thermie ne soit l'île de Cythnos, puisque Dicæarque la place entre Ceos & Seriphus; il en fortit un grand peintre qu'Eustathe appelle Cydias, & les anciens suivant Estienne le geographie & Julius Pollux estimoient les franges de Cythnos: c'est encore dans cette île que fut rejeté par la tempête le faux Neron esclave, grand joueur de luth & grand musicien, accompagné d'une troupe de gens de sa forte, armez & soulevéz, comme Tacite nous l'apprend.

Thermia.
ΚΥΘΝΟΣ.

De statu Græc.

Comment. ad Dionys. Perieg.

Και Κύθνος τὴν πρὸς τὴν Κόρινθον ἐστὶν ἡ νῆσος. Steph.

Hist. lib. 2. cap. 81.

Nous arrivâmes à Thermie la nuit du 30 au 31 Octobre, contrains de coucher sur le port dans une chapelle où nous courûmes grand risque d'être égorgéz. Des Turcs de Négrepont qui étoient dans un gros caique tout près du notre, voyant que nos matelots écorchoient deux moutons que nous avions achetez à Syra, allèrent mettre l'al-

farme dans le village & publierent qu'il venoit d'arriver des bandits, qui assurément en vouloient aux bâtimens du port : à cette nouvelle les paysans prirent les armes ; heureusement le Consul de France M^r Janachi de la Grammatica, qu'ils obligerent de sortir de son lit pour se mettre à leur tête, s'étant informé plus particulièrement de la figure de ces prétendus bandits, jugea bien sur ce qu'on lui dit que quatre de leur compagnie avoient des chapeaux, que ce ne pouvoient être que d'honnêtes gens ; car les bandits se croient trop heureux d'avoir de méchants bonnets de laine : il pria donc les bourgeois de Thermie de se retirer, les assurant que c'étoient des marchands & peut-être des François qui venoient pour acheter des grains & de la soye : cette populace ne fut contente qu'après qu'il eût fait partir deux hommes de sa maison pour en apprendre des nouvelles : nous fumes bien surpris vers les trois heures du matin de voir entrer dans la chapelle deux personnes, qui sans autre explication, la carabine à la main commencerent à nous faire décliner nos noms, & nous assurèrent que sans les sages remontrances du Consul de France, les bourgeois seroient venus nous fusiller : après être revenus de notre épouvante nous allâmes remercier le Seigneur de la Grammatica, & nous eumes le chagrin de voir parmi nos dénonciateurs un Turc que nous avions connu Vaivode à Serpho, & qui étoit plus allarmé que les autres parcequ'il emportoit le butin qu'il avoit fait en cette isle : il nous fit de grandes excuses, & nous donnâmes à M^r le Consul toutes sortes de marques de notre reconnoissance.

L'isle de Thermie n'est pas escarpée comme la plupart des isles de l'Archipel, son terroir est bon & bien cultivé, on y recueille peu de froment, beaucoup d'orge, assez de vin & de figues pour les habitans ; mais fort peu d'huile, pour ne pas dire point du tout : on prétend que la soye de

cette isle est aussi bonne que celle du Tine; il est vrai qu'elle s'y vend sans coques, au lieu qu'à Tine on y en laisse beaucoup : celle de Thermie vaut ordinairement un écu la livre, quelquefois cent sols, & même jusques à deux écus, ce qui apporte un profit considerable au pays; car on y fait plus de mille ou douze cens livres pesant de soye; le reste du negoce y consiste en orge, en vin, en miel, en cire, en laine; le coton se travaille dans l'isle pour l'usage des habitans : on y fait ces voiles jaunes dont les femmes des isles se couvrent la tête; c'est une espece de gaze assez jolie: Thermie d'ailleurs est un lieu de bonne chere; il y a une si prodigieuse quantité de perdrix, qu'on en porte des cages remplies dans les isles voisines, où elles ne se vendent que deux parats, c'est à dire trois sols la piece; on voit peu de lapins dans cette isle, & point de lièvres: pour du bois il n'en faut point parler, on n'y brûle que du chaume.

Le principal village de Thermie en porte le nom; l'autre qui n'est pas si grand se nomme *Silaca*; les deux ensemble contiennent environ 6000 ames: les habitans de toute l'isle payent ordinairement 5000 écus pour la capitation; & pour la taille réelle, on leur fit payer près de 6000 écus en 1700. A l'égard de la religion, ils sont tous du rite grec, excepté dix ou douze familles latines, dont la plupart sont des matelots François, qui n'ont qu'une pauvre chapelle dans la maison de campagne du Consul; cette chapelle est desservie par un vicaire à qui l'Evêque de Tine donne 15 écus par an: l'Evêque Grec y est fort à son aise, & a plus de quinze ou seize Eglises dans le seul village de Thermie. La principale est dédiée au ^a Sauveur, fort jolie & bâtie tout au haut du lieu: la plupart des Monasteres sont abandonnez, excepté deux sous le nom de la Vierge, & autant sous celui de Saint Michel Archange.

^a Σωτήρας, Παναγία, ὁ Ταξίαρχος.

Le port de Sant-Erini à deux milles du village est com-

mode pour les vaisseaux marchands, de même que celui de Saint Estienne qui est du côté de Silaca : celui-ci regarde le sud-sud-est ; mais l'entrée du premier est entre le nord-nord-est & le nord-est.

ΘΕΡΜΟΣ,
Chaud ; d'où vient
le nom de Thermia,
& par corruption,
Fermia & Fermi-
na.

Outre les puits qui sont aux environs des villages, l'isle ne manque pas de sources ; les plus remarquables sont les eaux chaudes dont l'isle a tiré son nom : ces eaux sont dans le fond d'un des culs-de-sac du port, au nord-est à droite en entrant ; la principale source bouillonne au pied de la colline dans une maison où l'on va laver le linge, & où les malades viennent suer ; les autres sources sortent à quelques pas de là par petits bouillons, & forment un ruisseau qui va se rendre dans la mer, d'où toutes ces eaux étoient venues ; car elles sont très salées, & s'échauffent sans doute en traversant la colline parmi des mines de fer ou des matières ferrugineuses : ces matières comme je l'ai proposé dans la description de Milo, sont la véritable cause de la plupart des eaux chaudes : celles de Thermie blanchissent l'huile de tartre & ne causent aucun changement à la solution du sublimé corrosif, non plus que les sources chaudes de Protothalassa au Milo, lesquelles sont incomparablement plus chaudes que celles dont nous parlons. Les anciens bains de Thermie étoient au milieu de la vallée ; on y voit encore les restes d'un réservoir bâti de briques & de pierres, avec une petite rigole par le moyen de laquelle l'eau du gros bouillon se distribuoit où l'on vouloit : ces eaux ont conservé leur vertu ; mais elles ont perdu leur réputation, parcequ'il n'y vient plus que de ces sortes de malades que toutes les eaux minérales du monde ne sçauroient guérir.

On trouve aussi dans cette isle les ruines de deux anciennes villes Hebreocastro & Paleocastro : Hebreocastro, ou la ville aux Juifs, est au sud-ouest sur le bord de la mer &

& sur le penchant d'une montagne auprès d'un port où il y a un petit écueil : la magnificence & la grandeur de ces ruines frappent & font bien sentir que c'étoit une puissante ville, & celle même dont Dicearque a fait mention : *De stat. Gracia.* parmi ces ruines on nous fit entrer dans trois belles cavernes creusées à pointe de ciseau dans le roc, enduites de ciment pour empêcher que les eaux de la pluie ne s'écoulassent par les fentes : les restes des murailles bâties de gros quartiers de pierres taillées en zigzac & comme en pointe de diamant nous firent conjecturer que c'étoient les ruines de quelque ancienne citadelle ; mais nous n'y pûmes découvrir aucune inscription qui nous apprît le nom de la ville : on nous fit remarquer un fort beau tombeau de marbre presque à moitié enterré & orné de bas reliefs ; il y a aussi quelques autres tombeaux de pierre du pays, c'est un méchant granit qui se délite facilement ; il y reste un Terme de marbre assez mal traité, dont la draperie nous parut fort belle.

Paleocastro est dans un autre quartier de l'isle, & la ville qui est tout-à-fait abandonnée, n'est pas si ruinée que l'autre ; mais on n'y trouve ni marbres ni aucuns restes de magnificence ; en récompense nous y observâmes de très belles plantes, & sur tout un arbruste dont le bois est recherché par les Turcs pour faire les poignées des sabres. On prétend que l'on compte encore dans cette ville 101 églises ; nous y vîmes plusieurs chapelles abandonnées, mais nous n'eûmes pas la curiosité, ou pour mieux dire la patience de les compter.

*Medicago trifolia
frutescens incana.
Inst. rei herb.*

Notre quadran universel nous donna occasion de faire quelques remarques par rapport à la géographie :

Serpho est au sud de Thermie.

Serphopoula au sud-est.

Siphanto entre le sud-est & le sud-sud-est.

Tome I.

T t

Le Milo reste du sud au sud-sud-ouest.

ZIA, ΚΕΩΣ.
KIA. CEOS. CEA.

Voilà ce qui regarde l'isle de Thermie : il y a bien plus de choses à dire de celle de Zia.

^a Servius in Virg.
Georgic 1.

^b Biblioth. hist. lib.
4.

Strab. Rerum Geo-
graph. lib. 10.

^a Aristée fils d'Apollon & de Cyrene, affligé de la mort de son fils Acteon, quitta la ville de Thebes à la persuasion de sa mere, & se retira dans l'isle de Ceos, connue aujourd'hui sous le nom de Zia, & pour lors inhabitée. ^b Diodore de Sicile dit que c'est dans celle de Cos; mais il y a apparence que ce nom étoit commun à la patrie d'Hippocrate & à l'isle de Keos ou Ceos & Cea; car Estienne le geographe à employé le mot de Kos pour Keos, si ce n'est que l'on veuille que c'est une faute à corriger chez lui & chez Diodore. Quoiqu'il en soit l'isle de Ceos devint si peuplée que l'on y fit une loi bien cruelle dans sa singularité, il fut ordonné que ceux qui passeroient 60 ans, boiroient de la Cigüe pour se faire mourir, afin que les autres trouvassent de quoi subsister dans le pays : cependant ce pays étoit cultivé avec le dernier soin, comme il paroît par les murailles qu'on avoit bâties jusques à l'extrémité des montagnes pour en soutenir les terres : à la verité on ne faisoit pas grand cas de la vie dans cette isle. Strabon rapporte aussi que les Atheniens leverent le siege d'*Ioulis*, parce qu'ils apprirent qu'on y avoit resolu de faire mourir les enfans d'un certain âge.

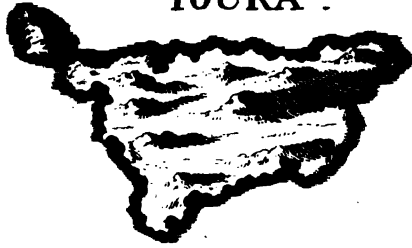
Hist. nat. lib. 2.
cap. 92. & lib. 4.
cap. 12.

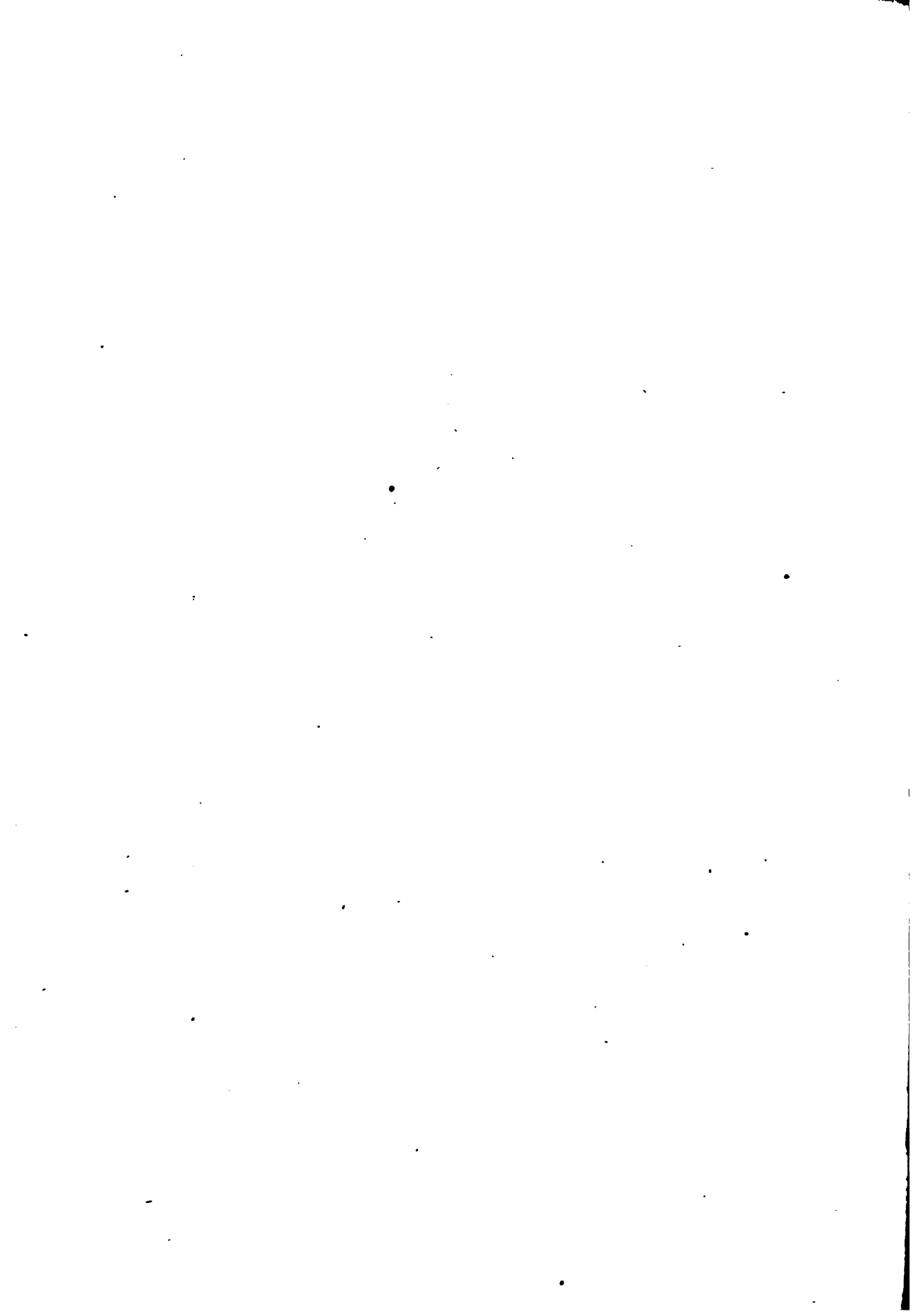
Négrepont.

Nous arrivâmes à Zia le 15 Novembre par un temps assez fâcheux, & qui nous fit trouver encore le passage plus long; car on compte 36 milles de Thermie à Zia, quoiqu'il n'y en ait pas 12 de cap en cap : cette isle devoit être incomparablement plus grande, si Plin a été bien informé des changemens qui lui sont arrivez : autrefois suivant cet auteur elle tenoit à l'isle Eubée, la mer en fit deux isles, & emporta la plus grande partie des terres qui regardoient la Beotie : tout cela s'accommode assez à la figure

IOURA .

Tom. I. Pag. 330.





de Zia, elle s'allonge du nord au sud & se rétrécit de l'est à l'ouest: peut-être que ce fut l'effet du débordement du Pont-Euxin dont a parlé Diodore de Sicile.

De quatre fameuses villes qu'il y avoit dans Ceos, il ne reste que Carthée, sur les ruines de laquelle est bâti le bourg de Zia: c'est de quoi l'on ne sçauroit douter en lisant Strabon & Pline; ce dernier assure que Pœceffe & Coreffus furent abîmées, & Strabon écrit que les habitans de Pœceffe passerent à Carthée, & ceux de Coreffus à Ioulis: or la situation d'Ioulis est si bien connue qu'on n'en peut pas douter; donc il ne reste plus que Carthée, remplie encore d'une infinité de marbres cassez, ou employez dans les maisons du bourg.

*Καρθμία, Πωύκισσα.
Strab. Pœceffa.
Plin. Καρμασία.
Strab. Coreffus.
Plin. Ιουλίς. Strab.
Ptolemée fait encore mention de trois villes de cette île.
Καί νῦν οὐκ ἔστιν ἡ πόλις ἧς Καρμασίος, Ιουλίς Καρθμία.
Geogr. lib. 3.
cap. 15.*

Ce bourg ou l'ancienne Carthée, est sur une hauteur à trois milles du port, au fond d'une vallée desagréable; c'est une espece de théâtre à 2500 maisons, bâties par étages & en terrasses; c'est-à-dire que leur couvert est tout plat, comme par tout le levant, mais assez fort pour servir de rue: cela n'est pas surprenant dans un pays où il n'y a ni charrettes ni carrosses, & où l'on ne marche qu'en escarpins. Sur la gauche est une citadelle abandonnée, où 60 Turcs se deffendirent glorieusement contre l'armée Vénitienne, avec deux fusils seulement, restes des armes à feu échapées du naufrage qu'ils venoient de faire: ils ne se fussent pas rendus si l'eau ne leur avoit manqué. Parmi des marbres conservez chez les bourgeois, le nom de Gymnasiaque se trouve sur deux inscriptions fort maltraitées: nous y vîmes un bas-relief en demi bosse où la figure d'une femme est représentée avec une belle draperie.

La ville de Carthée s'étendoit dans la vallée qui vient à la marine: on y voit encore plusieurs marbres, & sur tout une inscription de 41 lignes, transportée dans la chapelle de Saint Pierre; le commencement de cette inscri-

ption *manque*, & la plus grande partie des lettres est si effacée que nous n'y pumes déchiffrer que le nom de Gymnasiaque.

ΙΟΥΛΙΣ.

Pour voir quelque chose de plus superbe, il faut prendre la route du sud-sud-est, où sont les restes de l'ancienne ville d'Ioulis, connue par les gens du pays sous le nom de *Polis*, comme qui diroit la ville : ces ruines occupent une montagne au pied de laquelle les vagues se viennent briser ; mais éloignée, du temps de Strabon, d'environ trois milles. Careffus lui servoit de port, aujourd'hui il n'y a que deux mechantes cales, & les ruines de l'ancienne citadelle sont sur la pointe du cap. Dans un lieu plus enfoncé l'on distingue le temple par la magnificence de ses débris ; la plupart des colonnes ont le fust moitié lisse & moitié canelé, du diametre de deux pieds moins deux pouces, à canelures de trois pouces de large : on nous fit descendre à la marine par un bel escalier taillé dans le marbre, pour aller voir sur le bord de la cale une figure sans bras & sans tête ; la draperie en est bien entendue, la cuisse & la jambe sont bien articulées ; on croit que c'est la statue de la déesse *Nemesis*, car elle est dans l'attitude d'une personne qui poursuit quelqu'un. Les restes de la ville sont sur la colline, & s'étendent jusques dans la vallée où coule la fontaine Ioulis, belle source d'où la place avoit pris son nom. Je n'ai jamais vu de si gros quartiers de marbre que ceux qu'on avoit employez à bâtir les murailles de cette ville : il y en a de longs de plus de douze pieds.

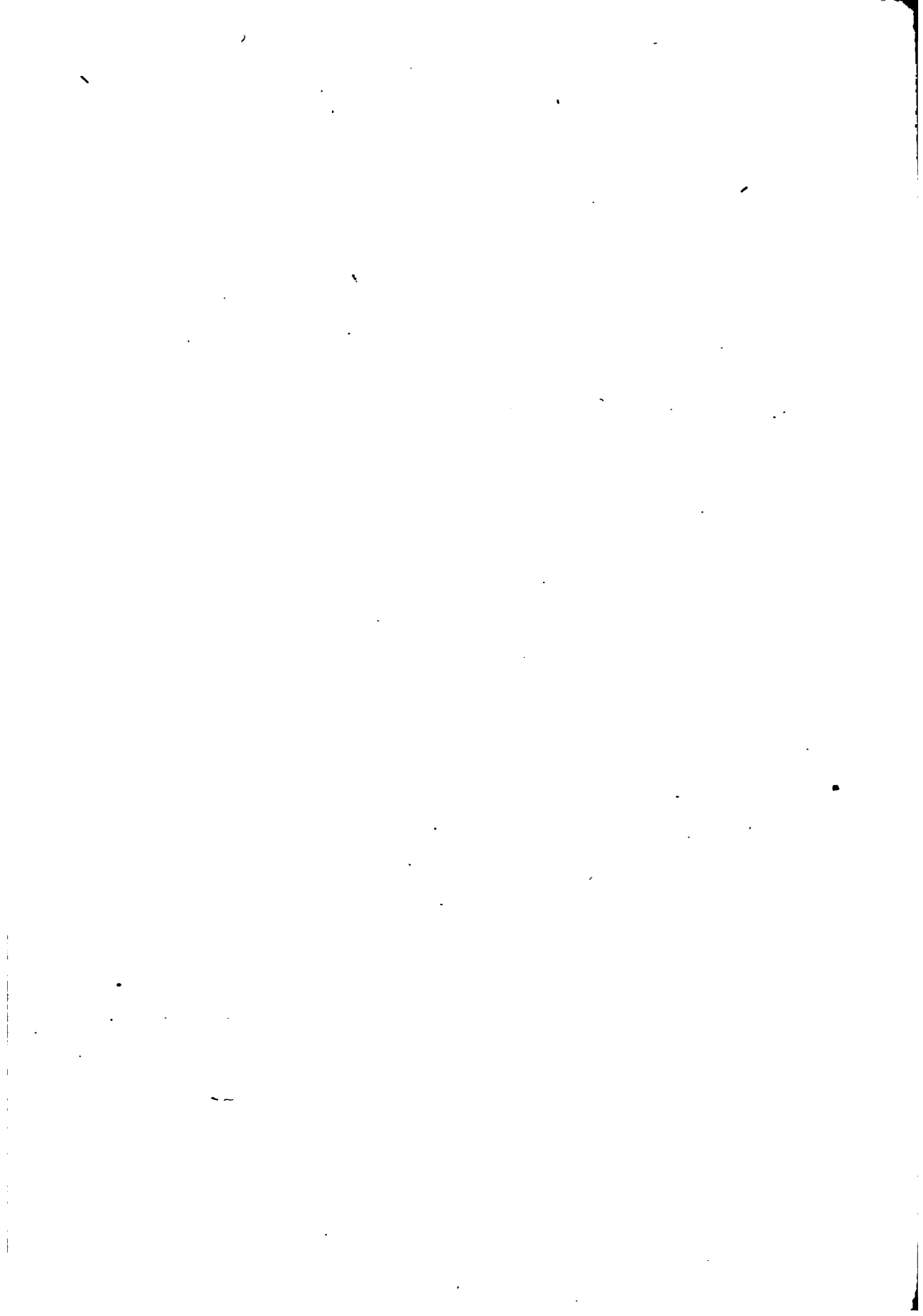
Ιουλις πόλις ἐν Κρήτῃ
τῇ μέσῃ ἀπὸ Ιουλίδας
Ἰερούς. Steph.

Dans les ruines de la ville parmi les champs semez d'orge, nous trouvâmes dans une chapelle grèque le reste d'une inscription sur un marbre cassé, où on lit encore *Ιουλίδα*, accusatif de *Ιουλις*, le mot de *Σπείριος* s'y trouve deux fois.

On alloit de cette ville à Carthée par le plus beau che-

Tom. I. Pag. 332.

*Figure de la Déesse Nemesis.
dans l'Isle de Zia.*



min qu'il y eût peut-être dans la Grèce, & qui subsiste encore pendant plus de trois milles, traversant les collines à mi-côte, soutenu par une forte muraille couverte de grands quartiers de pierre plate, gristâtre, qui se fend aussi facilement que l'ardoise, & dont on couvre les maisons & les chapelles dans la plupart des isles.

Ioulis comme dit Strabon, fut la patrie de Simonides *Rerum Geograph. lib. 10.* poëte lyrique & de Bachylides son cousin. Erasistrate fameux medecin, & Ariston le peripateticien nâquirent aussi dans cette isle. Les marbres d'Oxford nous apprennent que *Epoch. 55.* Simonides fils de Leoprepis inventa une espece de me- *τὸ Μνημονεύειν.* moire artificielle dont il montrait les principes à Athenes, & qu'il descendoit d'un autre Simonide, grand poëte aussi fort estimé dans la même ville, & dont il est parlé dans l'E- *a Eximios. Naxie. Vide Ho- rat. lib. 2. Od. 1.* poque 50: l'un de ces deux Simonides inventa ces ^a vers lu- *b Appian, lib. 5.* gubres que l'on chantoit aux enterremens.

Après la défaite de Cassius & de Brutus, ^b Marc Antoine donna aux Atheniens Cea, EGINE, Tenos & quelques autres isles voisines: il est hors de doute que Cea fut soumise aux Empereurs Romains, & passa dans le domaine des Grecs; je ne sçai en qu'elle année elle fut annexée au Duché de Naxie, mais Pierre Justiniani & Dominique Michiel s'en emparèrent sous l'empire d'Henri II. Empereur Latin de Constantinople. Le P. Sauger a remarqué que pendant les guerres des Venitiens & des Genoïs, Nicolas Carcerio neuvième Duc de l'Archipel, s'étant déclaré pour les premiers, Zia qui étoit de sa dépendance fut assiégée par Philippe Doria Gouverneur de Scio: la garnison qui n'étoit que de 100 hommes se rendit à discretion dans la citadelle du bourg. Mr du Cange qui rapporte cette *Du Cange hist. de Constant. liv. 2.* expedition à l'année 1553 a cru que l'isle de Zia appartenoit aux Genoïs; mais il vaut mieux s'en tenir au P. Sauger, *Hist. des Ducs de l'Archip.* *Ibid lib. 3.* *Ibid.* qui a examiné sur les lieux les archives de Naxie. Zia fut

ensuite rendue aux Ducs de l'Archipel, qui la conserverent jusques à la décadence de leur état. Jacques Crispo le dernier Duc, la donna en dot à sa sœur Thadée épouse de Jean François de Sommerive huitième & dernier Seigneur d'Andros, dépouillé par Barberouffe sous Solyman II.

Summaripa.

Et cultor nemo-
rum cui pingua
Cez
Tercentum nivei
tondent dumeta ju-
venci. *Georg. lib. 1.*
vers. 14.

* *Quercus calyce*
echinato, glande
major. C. B. Pin.

L'isle de Zia est assez bien cultivée à present, ses champs sont fertiles : on y nourrit de bons troupeaux, mais on y recueille peu de froment, beaucoup d'orge, assez de vin, plus de soye qu'à Thermie, & beaucoup de *Velani* ; c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'une des plus belles especes de ^a Chêne qui soit au monde : cet arbre a les racines, le bois, le port & la hauteur du Chêne commun ; ses branches sont fort touffues, étendues sur les côtez, tortues, blanchâtres en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre & brune en plusieurs endroits ; les feuilles y naissent par bouquets sur les nouveaux brins, longues de trois pouces sur deux pouces de large, arrondies à leur base, crenelées sur les bords à grosses dents, dont chacune finit par une pointe mollasse & rouffâtre ; ces feuilles sont épaisses, dures, vert-brun, un peu luisantes par dessus quoique couvertes d'un duvet presque imperceptible, blanches par dessous & comme cotoneuses, soutenues par une queue longue d'environ neuf ou dix lignes, laquelle s'allonge en maniere de côte : les chatons de cet arbre sont semblables à ceux de notre Chêne : les glands en sont bien differens & attachez immédiatement aux jeunes branches à côté des feuilles : chaque gland commence par un bouton presque sphérique & grossit jusques à environ un pouce ou 15 lignes de diametre, applati sur le devant, & creusé en maniere de nombril assez ouvert pour laisser voir la pointe du fruit enchassé dans son envelope, au lieu que nos glands n'ont qu'une calote assez legere qui n'en couvre que la troisieme partie ; l'envelope du gland dont nous parlons est une espece de

Boette relevée de plusieurs écailles vert-pâle, longues de trois ou quatre lignes, assez fermes, larges d'environ une ligne & demie, émoussées à la pointe: le fruit n'étoit pas meûr dans le temps que nous étions à Zia; les Grecs l'appellent Velani & l'arbre Velanida.

H' Βάλανος, un Gland.

On voit dans cette isle & à Thermie le long des chemins une belle espece de Bouillon blanc à feuilles onnées, cotoneuses & blanches, bien different de celui qui vient en Provence & en Languedoc.

Verbascum Gracum, fruticosum, folio sinuato candidissimo. Coroll. Inst. rei herb. 8.

Sa racine est ligneuse, longue d'un pied, plus grosse quelquefois que le pouce sur tout au collet, gersée, un peu amere, accompagnée de fibres assez chevelues: ses tiges sont aussi plus grosses que le pouce, dures, blanches en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre, hautes d'un pied & demi, chargées de feuilles par bouquets, longues de sept ou huit pouces, blanches, cotoneuses, drapées, larges de trois ou quatre pouces, mais onnées & frisées beaucoup plus proprement que celles de notre Bouillon blanc frisé: les feuilles du centre des bouquets sont encore plus drapées, plus épaisses, d'un blanc jaunâtre: d'autres tiges s'élèvent du milieu de ces bouquets à la hauteur d'environ deux pieds, garnies de quelques feuilles plus courtes, plus épaisses & plus blanches: de leurs aisselles naissent tout le long des tiges & comme par pelotons des fleurs jaunes-pâle, larges d'un pouce, coupées en cinq parties arrondies, dont les deux superieures sont un peu moindres que les autres: toutes ces fleurs sont percées au fond, & du bord de ce trou sortent cinq étamines purpurines, couvertes d'un gros duvet blanchâtre; crochues, garnies de sommets rouge-orangé: le calice est un godet long de cinq lignes, cotoneux, divisé en cinq pointes, du fond duquel sort un

Verbascum luteum, folio Papaveris corniculati.
C. B. Pin.

pistile terminé par un filet rougeâtre : ce pistile devient une coque rouffâtre, longue d'environ quatre lignes sur deux lignes de large, dure, pointue, partagée en deux loges, & qui s'ouvre en deux pieces remplies de graines menues & noirâtres. Cette plante cultivée dans le Jardin du Roy n'a pas dégénéré.

Le commerce du Velani est le plus considérable de l'isle, on y en recueille en 1700 plus de cinq milles quintaux : on appelle petit Velani les jeunes fruits cueillis sur l'arbre, beaucoup plus estimez que les gros qui tombent d'eux-mêmes dans leur maturité ; les uns & les autres servent aux teintures & à tanner les cuirs ; les petits se vendent ordinairement un écu le quintal, au lieu que les gros ne valent que 30 sols ; mais le plus souvent on les mêle : nous laissâmes dans le port de Zia un vaisseau Venitien qui chargeoit de cette marchandise.

Ce port dont l'entrée est entre l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest, est bon pour les plus gros vaisseaux & pour les plus grandes flottes : le bon mouillage est à droite, & la fontaine pour faire aiguade n'en est pas loin *8*. A gauche est la rade appelée le cul de bœuf, propre seulement pour les petits bâtimens : les chapelles où l'on couche ordinairement sont marquées 1. 2. 3. 4.

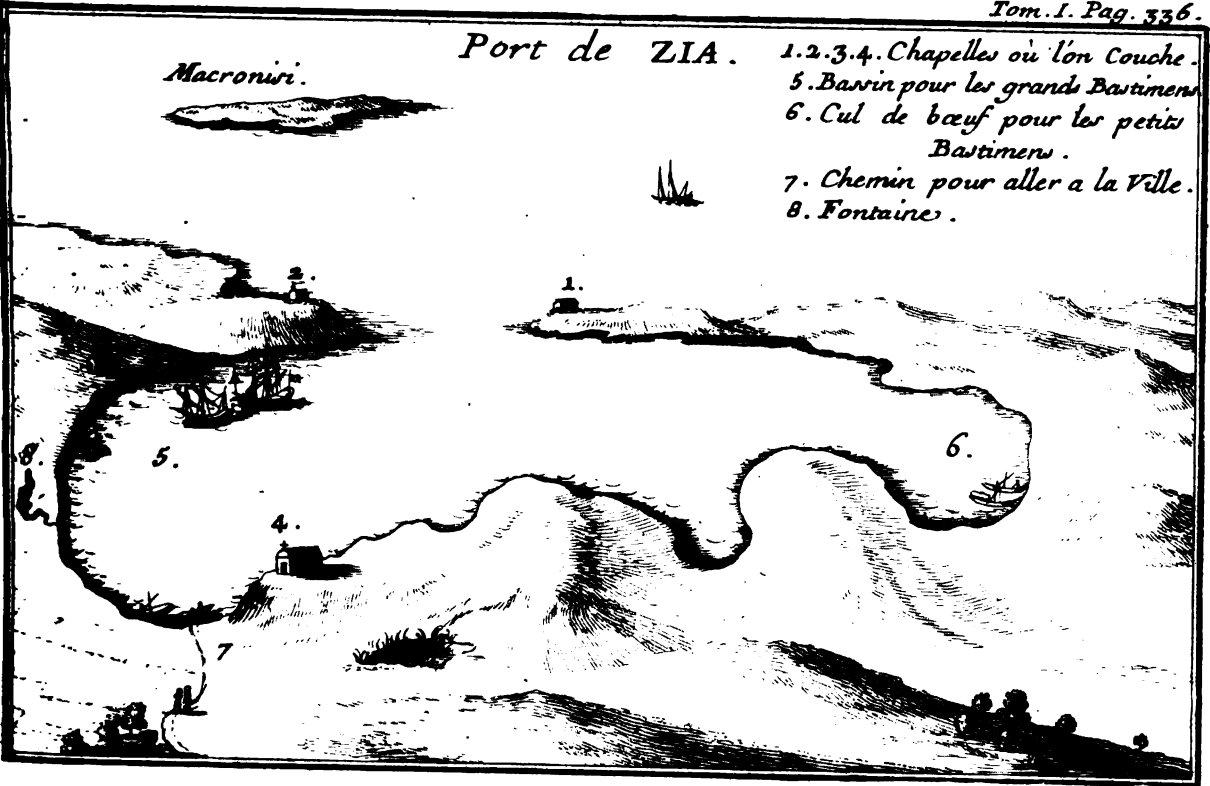
On trouve dans cette isle du plomb semblable à celui de Siphanto, & principalement au-delà du monastere de Sainte Marine : il y a aussi dans ce quartier-là de la craye assez semblable à celle de Briançon. D'ailleurs Zia manque d'huile & de bois : le gibier y abonde sur tout les perdrix & les pigeons, mais souvent les habitans n'ont ni poudre ni plomb pour les tuer. L'armée Venitienne qui étoit à Napoli de Romanie avoit si fort affamé cette isle lorsque nous y passâmes, que les poules s'y vendoient 15 sols.

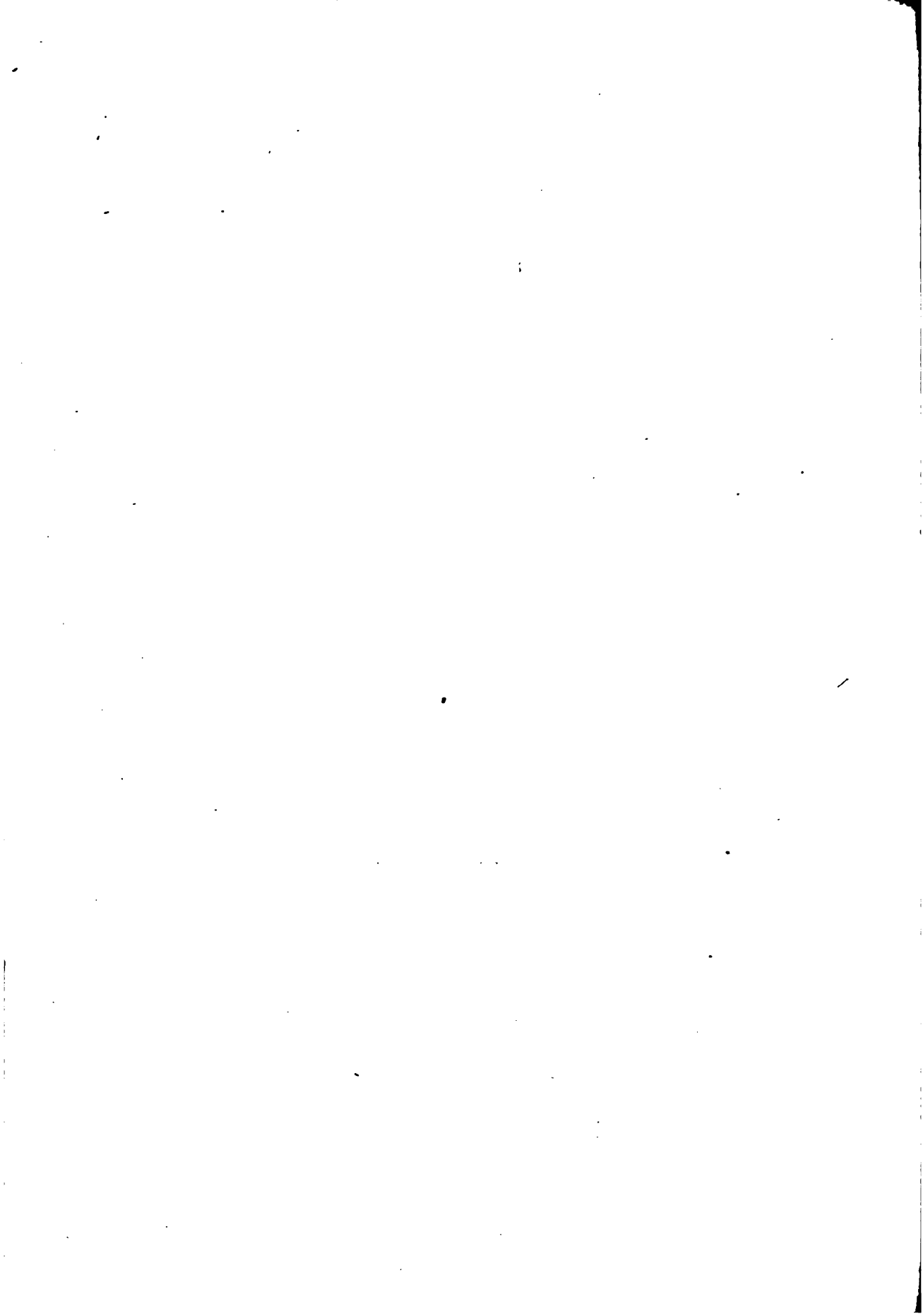
Il n'y a que cinq ou six familles du rite latin dans Zia ;
leur

Port de ZIA.

Macronisi.

1. 2. 3. 4. Chapelles où l'on Couche.
5. Bassin pour les grands Bastimens.
6. Cul de bœuf pour les petits Bastimens.
7. Chemin pour aller à la Ville.
8. Fontaine.





leur Eglise est pauvre & déshervie par un Vicaire à qui l'Evêque de Tine ne donne que 15 écus par an, encore faut-il que ce pauvre prêtre les aille chercher à Tine; car on ne connoît pas les lettres de change dans ce pays-là.

L'Evêque Grec est assez riche, & toute l'isle est pleine de Papas & de chapelles; il y a cinq monasteres de ce rite, Saint Pantaleon, Sainte Anne, la Madona d'Episcopi, Daphni & Sainte Marine, où l'on fait voir comme une merveille du pays une ancienne tour quarrée, bâtie de gros quartiers de pierre ordinaire, coupez obliquement sur les côtes pour ne pas trop les raccourcir en les équarissant & taillez à faces de diamans; l'air les a fort endommagés, mais à parler franchement cette piece n'est pas fort digne d'admiration. Au dessous de Sainte Marine en allant à la mer, coule un petit ruisseau; ce pourroit bien être l'*Elixus* qui passoit à *Careffus*.

En d'i c' Elixus πο-
ταμος εστ' εν τῇ Κα-
τασταν. Strab.
lib. 10.

Les bourgeois de Zia s'attroupent ordinairement pour filer de la soye, & s'assoient sur les bords de leurs terrasses afin de laisser tomber le fuseau jusques au bas de la rue, qu'ils retirent ensuite en roulant le fil; nous trouvâmes l'Evêque Grec en cette posture; il demanda quelles gens nous étions, & nous fit dire que nos occupations étoient bien frivoles, si nous ne cherchions que des plantes & de vieux marbres: nous répondimes que nous serions plus édifiés de lui voir à la main les œuvres de Saint Chrysostome ou de Saint Basile, que le fuseau.

Les capots de poil de chèvres que l'on travaille en cette isle, sont fort commodes, l'eau ne les perce pas facilement; cette étoffe n'est d'abord qu'une espece de toile fort lâche; mais elle s'épaissit & devient fort serrée en sortant de chez les ouvriers qui la foulent avec les pieds sur le sable de la mer encore mouillé; après qu'elle est bien amollie & souple, on l'étend au soleil avec des contrepoids

de pierre, de peur qu'elle ne se ride trop promptement: ces fils se rapprochent peu à peu & se serrent les uns contre les autres, de maniere que toute l'étoffe se rétrécit également.

Pline & Solin son compilateur assurent que les étoffes de soye furent inventées dans cette isle; mais il est aisé de montrer que ce fut dans celle de Cos la patrie du fameux Hippocrate. Le même Pline a remarqué que l'on cultivoit dans Zia les figuiers avec beaucoup de soin; on y continue encore aujourd'hui la caprification. Pour bien comprendre cette manufacture de figues, il faut remarquer que l'on cultive dans la plupart des isles de l'Archipel deux sortes de figuiers; la premiere espece s'appelle *Ornos* du grec litteral *Erinos* Figuier sauvage, ou le *Caprificus* des latins; la seconde espece est le Figuier domestique: le sauvage porte trois sortes de fruits *Fornites*, *Cratitires*, *Orni*, absolument necessaires pour faire meurir ceux des figuiers domestiques.

Ceux qu'on appelle *Fornites* paroissent dans le mois d'Août & durent jusques en Novembre sans meurir; il s'y engendre de petits vers, d'où sortent certains mouchérons que l'on ne voit voltiger qu'autour de ces arbres: dans les mois d'Octobre & de Novembre ces mouchérons piquent d'eux-mêmes les seconds fruits des mêmes pieds de figuier; ces fruits que l'on nomme *Cratitires* ne se montrent qu'à la fin de Septembre; & les *Fornites* tombent peu à peu après la sortie de leurs mouchérons: les *Cratitires* au contraire restent sur l'arbre jusques au mois de Mai, & renferment les œufs que les mouchérons des *Fornites* y ont déposé en les piquant: dans le mois de Mai la troisième espece de fruit commence à pousser sur les mêmes pieds de figuiers sauvages, qui ont produit les deux autres; ce fruit est beaucoup plus gros & se nomme *Orni*: lorsqu'il

In Cea insula Caprifici triferæ sunt. Primo fortu sequens evocatur, sequenti tertius: hoc Fici caprificantur.

Plin. Hist. nat. lib. 16. cap. 27.

De Caprifications, vide Theophrastum lib. 2. de causis Plant. cap. 12.

Caprificus vocatur à sylvestri genere Ficus nunquam maturefcens, sed quod ipsa non habet aliis tribuens.

Plin. Hist. nat. lib. 15. cap. 19.

est parvenu à une certaine grosseur, & que son œil commence à s'entrouvrir, il est piqué dans cette partie par les mouchérons des *Cratitires* qui se trouvent en état de passer d'un fruit à l'autre pour y décharger leurs œufs.

Il arrive quelquefois que les mouchérons des *Cratitires* tardent à sortir dans certains quartiers, tandis que les *Orni* de ces mêmes quartiers sont disposez à les recevoir : on est obligé dans ce cas-là d'aller chercher les *Cratitires* dans un autre quartier & de les ficher à l'extrémité des branches des figuiers dont les *Orni* sont en bonne disposition, afin que les mouchérons les piquent : si l'on manque ce temps, les *Orni* tombent, & les mouchérons des *Cratitires* s'envolent ; il n'y a que les payfans appliquez à la culture des Figuiers qui connoissent les momens, pour ainsi dire, auxquels il faut y pourvoir, & pour cela ils observent avec soin l'œil de la figue ; non seulement cette partie marque le temps où les piqueurs doivent sortir, mais aussi celui où la figue doit être piquée avec succès : si l'œil est trop dur & trop serré, le moucheron n'y sçauroit déposer ses œufs, & la figue tombe quand cet œil est trop ouvert.

Ces trois sortes de fruits ne sont pas bons à manger ; ils sont destinez à faire meurir les fruits des figuiers domestiques ; voici l'usage qu'on en fait. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les payfans prennent les *Orni* dans le temps que leurs mouchérons sont prêts à sortir, & les vont porter tous enfilez dans des fêtus sur les figuiers domestiques ; si l'on manque ce temps favorable, les *Orni* tombent, & les fruits du figuier domestique ne meurissant pas, tombent aussi dans peu de temps ; les payfans connoissent si bien ces précieux momens que tous les matins en faisant leur reveue, ils ne transportent sur les figuiers domestiques que les *Orni* bien conditionez, autrement ils perdroient leur recolte : il est vrai qu'ils ont encore une ressource quoi-

Scolymus Chry-
santhemos. C. B.
Pin.

Σκώληκος ορνί
Λακκόμβος.

que legere, c'est de répandre sur les figuiers domestiques l'*Ascolimbros* plante tres commune dans les isles, & dans les fruits de laquelle il se trouve des mouchérons propres à piquer ; peut-être que ce sont les mouchérons des *Orni* qui vont picorer sur les fleurs de cette plante : enfin les paysans ménagent si bien les *Orni* que leurs mouchérons font meurir les fruits du figuier domestique dans l'espace de quarante jours.

Ces figues fraîches sont fort bonnes : pour les sécher on les expose au soleil pendant quelque temps, puis on les passe au four afin de les conserver le reste de l'année ; le pain d'orge & les figues seches sont la principale nourriture des paysans & des moines de l'Archipel ; mais il s'en faut bien que ces figues soient aussi bonnes que celles que l'on sèche en Provence, en Italie & en Espagne ; la chaleur du four leur fait perdre toute leur délicatesse & leur bon goût ; d'un autre côté elle fait périr les œufs que les piqueurs de l'*Orni* y ont déchargés, & ces œufs ne manqueroient pas de produire de petits vers dont ces fruits seroient endommagés.

Voilà bien de la peine & du temps pour n'avoir que de mauvaises figues ! Je ne pouvois assez admirer la patience des Grecs occupez pendant plus de deux mois à porter ces piqueurs d'un figuier à l'autre ; j'en appris bien-tôt la raison : un de leurs arbres rapporte ordinairement jusques à deux cens quatrevingt livres de figues, au lieu que les nôtres n'en rendent pas vingt-cinq livres.

Les piqueurs contribuent peut-être à la maturité des fruits du figuier domestique, en faisant extravaser le suc nourricier dont ils déchirent les tuyaux en déchargeant leurs œufs : peut-être aussi qu'outre leurs œufs ils laissent échapper quelque liqueur propre à fermenter doucement avec le lait de la figue & en attendrir la chair : nos figues

en Provence & à Paris même meurissent bien plutôt si on pique leurs yeux avec une paille graissée d'huile d'olive: les prunes & les poires piquées par quelque insecte meurissent plutôt aussi, & la chair d'autour de la piqueure est de meilleur goût que le reste: il est hors de doute qu'il arrive un changement considérable à la tiffure des fruits piquez, de même qu'il arrive aux parties des animaux percées avec quelque instrument aigu.

Il n'est guères possible de bien entendre les anciens auteurs qui ont parlé de la caprification, si l'on n'est convaincu des circonstances qui servent à la faire réussir, & non-seulement ce détail nous a été confirmé à Zia, à Tine, à Mycone, à Scio; mais dans la plupart des autres isles. Avant notre départ de Zia, nous montâmes sur la tour du Monastere de Saint Pantaleon, où nous fîmes la station geographique suivante:

Macronisi & le cap Colonne restent à l'ouest-nord-ouest.

Gaidaronisi & Porto-Leone d'Athenes à l'ouest.

Saint George d'Albora & Hydra à l'ouest-sud-ouest.

Engia ou Egina entre l'ouest & l'ouest-sud-ouest.

Thermie entre le sud & le sud-sud-est.

Serpho & Siphanto au sud.

Milo entre le sud & le sud-sud-ouest.

Syra à l'est-sud-est.

Andros au nord-est.

Caristo au nord-nord-est.

Joura à l'est.

Tine entre l'est & l'est-sud-est.

Le cap Skilli à l'ouest.

Négrepont au nord.

Le port Raphti au nord-ouest.

On compte de Zia au port Colonne 18 milles, au cap d'Oro 40 milles, & du cap d'Oro au cap Colonne 60 milles.

MACRONISI.
ΜΑΚΡΟΝΗΣΙ,
l'isle longue.

Hist. nat. lib. 4.
cap. 12.

ΜΑΚΡΙΣ.

60. Stades.

Rerum geogr. lib. 9.

ΕΛΕΝΗ.

In Attic.

In Attide Helene
est nota supra He-
lenæ. Pomp. Melo
de situ orb. lib. 2.
cap. 7.

Τετραγία καὶ ἑρμῆος.
Strab., ibid.

ΕΛΕΝΙΤΩΝ.

Nous commençons fort à nous ennuyer dans Zia où les vents contraires nous obligerent de rester depuis le 5 Novembre jusqu'au 21; lorsqu'un jour de bonace se présenta pour nous inviter de passer à Macronisi isle abandonnée, mais fameuse à 12 milles de Zia si l'on compte d'un cap à l'autre, & séparée de la terre ferme de Grece ou de la côte du cap Colonne par un détroit de sept ou huit milles. Pline assure que l'isle Helene ou la Macronisi des Grecs modernes est à égale distance de Cea & du cap Sunium ou cap Colonne où sont les ruines du temple de Minerve Suniade: il en détermine la distance à cinq milles pas: il est à croire que la mer qui a fait tant de changemens en l'isle de Zia, est la cause de la différence de nos mesures.

Cette isle qui s'appelloit *Macris* au rapport d'Estienne le geographe & que Plinre pretend avoir été séparée de l'isle Eubée par les violentes secouffes de la mer, n'a pas plus de trois milles de large sur sept ou huit milles de long, ce qui ne s'éloigne pas trop de la longueur que Strabon lui a donnée & qui lui avoit attiré le nom de l'isle longue. Ce geographe assure qu'elle s'appelloit autrefois *Cranæ* âpre & rude; mais qu'elle reçut le nom d'Helene après que Paris y eut conduit cette belle grèque qu'il venoit d'enlever. Estienne le geographe prétend avec Pausanias, que ce ne fut qu'après la prise de Troie, la datte n'est pas de trop grande importance; mais il est certain que l'isle est dans le même état que Strabon l'a décrite, c'est à dire que c'est un rocher sans habitans; & suivant les apparences, la belle Helene n'y fut pas trop bien logée: je ne croirois pas même que cette isle eût été habitée, si Goltzius ne faisoit mention de deux médailles à la legende de ces habitans; elle est relevée en dos d'âne par une crête de rochers fort herissée & percée de grands trous par où nous passâmes pour aller voir la terre-ferme de Grèce: Macronisi n'a

qu'une méchanite cale dont l'entrée regarde l'est ; à peine trouve-t-on de l'eau à boire dans cette isle ; il n'y a que les bergers de Zia, qui sçachent l'endroit où coule une petite source.

Nous couchâmes dans une caverne auprès de la cale ; mais nous eumes belle peur dans la nuit : quelques Veaux-marins, qui s'étoient retirez dans une caverne voisine, firent des cris si épouvantables que nous ne sçavions si c'étoient des animaux d'un autre monde ; nos matelots ne faisoient qu'en rire, & cela nous rassura : je ne sçai si ces veaux crient en veillant ou en dormant, c'est une grande dispute parmi les commentateurs de Pline : Hermolaus Barbarus croit que c'est pendant leur sommeil, son sentiment n'est pas favorisé par les anciens manuscrits de Pline ; d'ailleurs on lui oppose un texte d'Aristote conforme à ces manuscrits ; sans entrer dans cette dissertation, je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à ce que nous en dirent nos matelots, qui nous assurèrent que ces Veaux faisoient l'amour à leur aise dans ce temps-là : à la pointe du jour on les vit sortir de leur caverne, & ils se plongerent si vite dans la mer, qu'on n'eut pas le temps de tirer dessus.

ΦΩΚΗ Vean-
Marin.

Hist. nat. lib. 9.
cap. 18.

Αζίησι δ' ἰμῶν
Φωκῆσι Βα'. Arist.
hist. anim. lib. 8.
cap. 12.

Le seul plaisir que nous eumes dans cette isle fut celui d'herboriser, c'est la plus agreable de tout l'Archipel pour les plantes ; elles y sont même plus grandes, plus fraîches & plus belles que dans les autres isles : nous y en observâmes beaucoup que nous n'avions pas encore veues depuis notre départ de France.

Celle que Clusius appelle Ciste à feuilles de Thym répond assez bien à la description que Pline a faite de son *Helenium* ; cet auteur avance qu'il se trouve dans l'isle Helene, & qu'il y est né des larmes d'Helene ; il semble qu'à son ordinaire il ait copié une partie de la description que Dioscoride a donnée de l'*Helenium* d'Egypte, qui

HELANTHERMUM
Thimi folio gla-
bro. Inst. rei herb.
Cistus folio Thymi
Clus. Hist. 72.
Helenium, à lacry-
mis Helenæ dicitur
natum, & ideo in
Helena insula lan-

datissimum. Est autem frutex humi se spargens dodrantalibus ramulis folio simili Sarpillo. *Plin. hist. nat. lib. 21. cap. 10.*

^a Aunée.

Aster tomentosus, Verbasco folio. H. R. P.

se trouvoit sur la côte auprès de Canope dans une isle appelée aussi Helene, du nom de la même Princesse. Si nous en croyons l'auteur du grand Dictionnaire grec, qui rapporte aussi la fable des larmes d'Helene, cette plante croît autour d'Alexandrie ; apparemment que les larmes lui coutoient peu : par rapport à ^a l'Helenium ordinaire, il ne croît pas certainement dans Macronisi : on pourroit soupçonner que l'*Aster* à^a feuilles de Bouillon blanc seroit la première espece d'*Helenium* de Dioscoride, si la structure de sa racine répondoit mieux à la description que cet auteur en a faite : cet *Aster* est assez commun à Macronisi.

Comme nous apprehendions d'être assaillis dans cette isle par les bandits & par la famine, nous n'y restâmes qu'environ 24 heures ; trop heureux d'être revenus à Zia : car le temps fut si mauvais depuis le 8 Novembre jusques au 21, que nous eussions infailliblement péri dans ce mechant écueil, où nous n'avions porté de l'eau & des provisions que pour cinq ou six jours : nous repassâmes donc au plus vite par Zia pour reprendre notre bagage ; mais nous n'en pûmes partir que le 21 Novembre, & nous tirâmes vers l'isle de Joura.

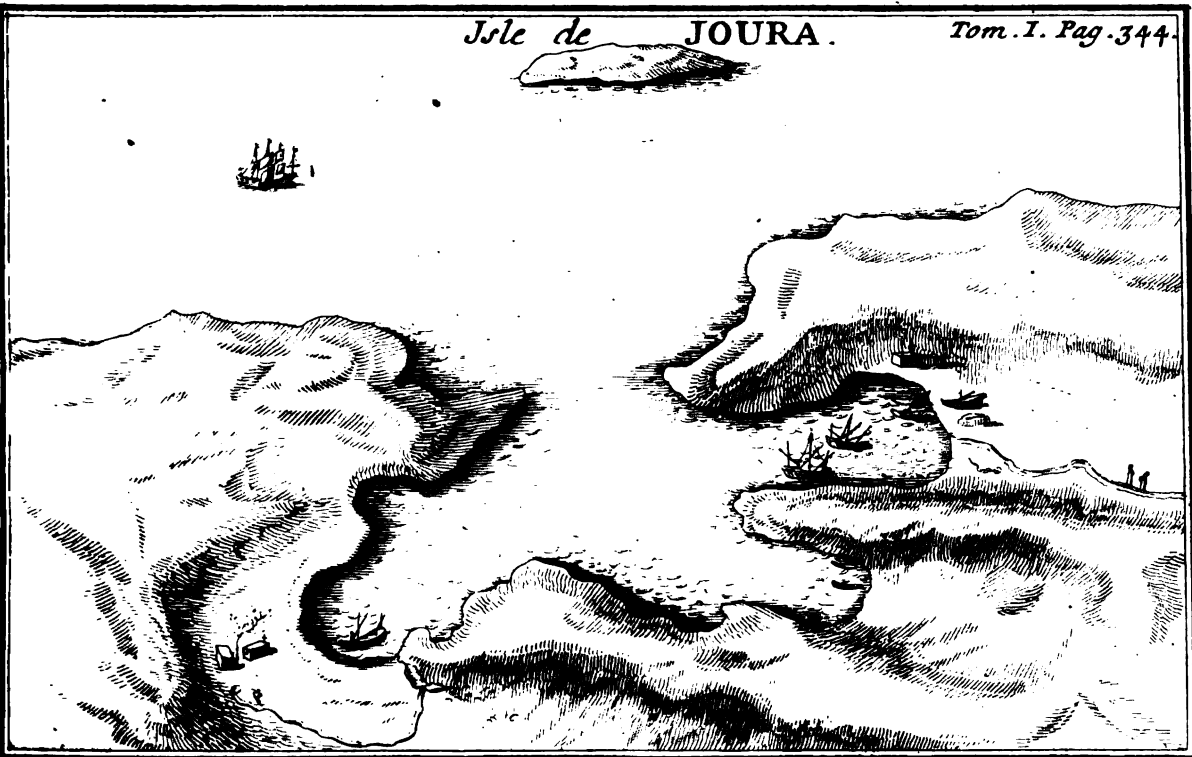
IOURA.
ΓΥΑΡΟΣ.
GYARUS,
GYARA.
Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum. *Juvenal. Satyr.*
^a *Hist. nat. lib. 3. cap. 29.*
^b *Antigon. Carist. narrat. mirab. cap. 21.*
Arist. lib. de mirab. ausc.
Ælian. hist. anim. lib. 5. cap. 14.
Steph. Byzant.

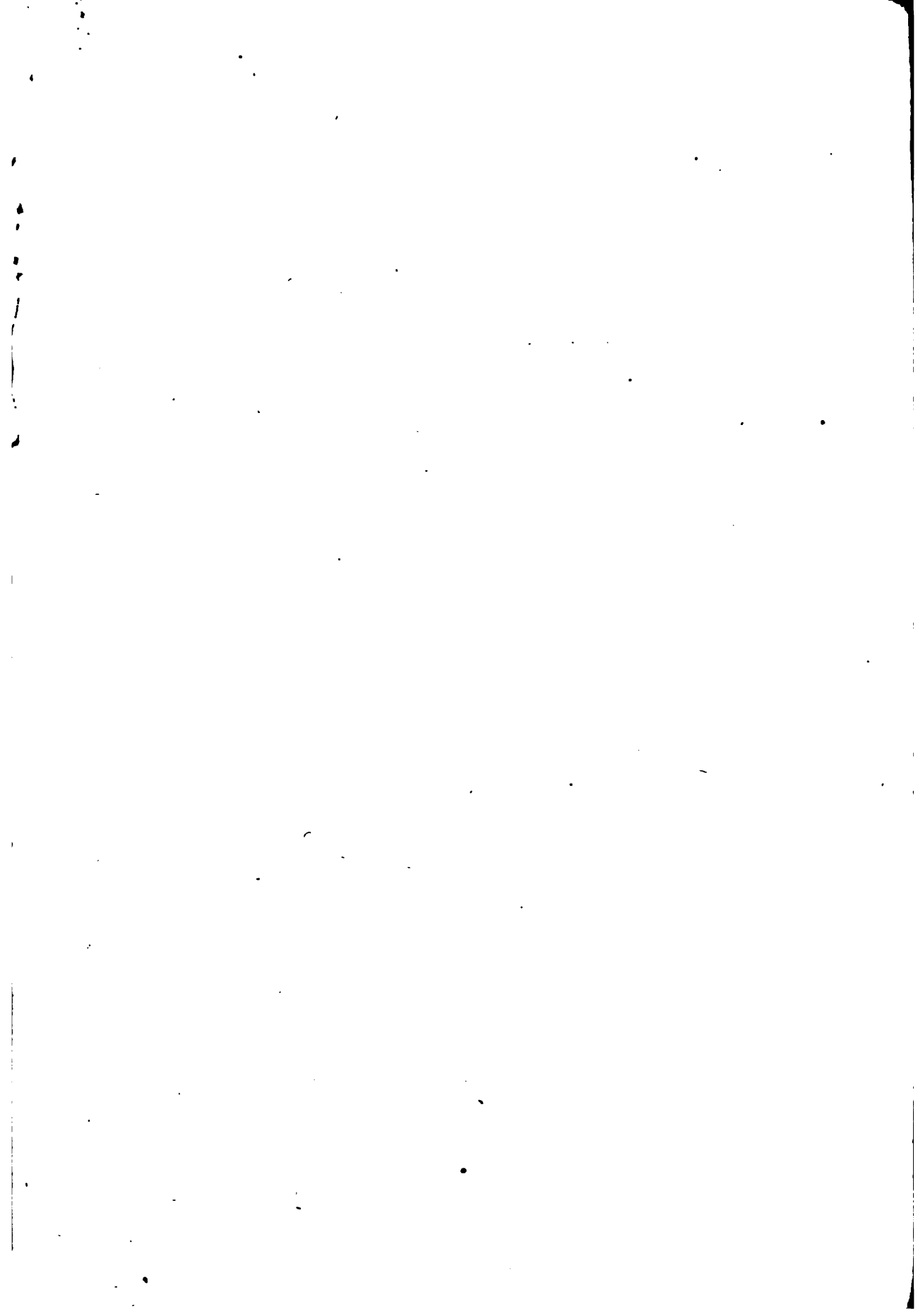
Les Romains avoient raison de releguer les criminels dans cette isle ; c'est le lieu le plus stérile & le plus désagréable de l'Archipel ; on n'y trouve même que des plantes fort communes : nous n'y vîmes que de gros mulots, peut-être de la race de ceux qui obligerent les habitans de l'isle de l'abandonner, comme ^a Pline le rapporte : ^b quelques autres auteurs pour représenter la misère du pays n'ont pas fait difficulté de dire que ces animaux étoient contraints d'y ronger le fer tel qu'on le tiroit des mines : cela nous apprend qu'il y en avoit dans Joura, & le terroir nous parut assez mauvais pour le croire.

Joura est tout à fait abandonnée aujourd'hui, & l'on n'y voit

Isle de JOURA.

Tom. I. Pag. 344.





voit aucuns vestiges d'antiquité ; il est vrai qu'elle a toujours été fort pauvre : Strabon n'y trouva qu'un chetif village habité par des pêcheurs, dont l'un fut député à Auguste pour obtenir une diminution de leur tribut réglé à 150 deniers : nous nous rappellâmes l'idée de cette misère à l'aspect de trois malheureux bergers qui mouroient de faim depuis dix ou douze jours ; ils se présentèrent à nous haves & décharnez, & sans autre ceremonie allerent chercher dans notre caïque le sac au biscuit qu'ils avallèrent sans mâcher quelque dur qu'il fût, avouants qu'ils étoient contrains de manger leur viande sans pain & sans sel, depuis que le mauvais temps n'avoit pas permis aux bourgeois de Syra leurs maîtres de leur envoyer le secours ordinaire.

Rerum geog. lib. 10.

Joura n'a que 12 milles de tour, & Pline en a bien connu le circuit : elle est à 12 milles de Syra terre à terre, & à 18 milles de Zia d'un cap à l'autre ; mais il en faut faire plus de 25 pour aller du port de Zia à la Cale de Joura, dont l'entrée est entre le sud & le sud-sud-est auprès du méchant écueil de Glaronisi ou de l'isle aux Cormorans.

Dans la Carte de Grèce dressée sur les memoires de M^r Baudrand, il est fait mention de l'isle de Joura, placée entre Syra & Andros, & beaucoup plus grande que la premiere de ces isles : suivant les apparences on a voulu marquer Joura dont nous parlons, neanmoins l'auteur de la même carte marque une autre isle de Joura tout près de Delos où assurément il n'y en a point : il met Tragonisi & Stapodia tout près de Nicarie, quoique Tragonisi soit celle qu'il appelle Rocho à un mille de Mycone, & Stapodia à six milles plus loin, & à plus de 30 milles de Nicaria : bien souvent les geographes ajoûtent à l'ouvrage du createur & forment des pays imaginaires : l'auteur de la même carte marque autour de Milo séparément les isles de Rencomilo & Antimilo, quoique ce ne soient que deux

noms de la même île appelée *Rehcomilo* par les Grecs, & *Antimilo* par les Français. Il n'y a point d'île de *Cauia* entre *Zia* & *Andros*, si ce n'est peut-être un méchant rocher tout près du port *Gatrio* de l'île d'*Andros*, appelé *Gauxionisi*. Je n'ai pu découvrir l'île *Camera* que cet auteur a mis entre *Nio* & *Nanfio*; il appelle *Sikino* celle qu'il faut nommer *Policandro*; l'île de *Skandro* n'étant pas connue dans l'Archipel, il y a apparence qu'elle a été engloutie par la mer; je ne parle pas de la situation des îles, ou de leurs villes, elles sont pour la plupart renversées dans cette carte; c'est bien pis dans la carte de *Sophianus*; celle de la mer Méditerranée de *M. Berthelot* professeur d'Hydrographie à Marseille est la meilleure de toutes les cartes marines qui ont paru jusqu'ici, sur tout pour les hauteurs. *M. Berthelot* est scavant & rectifie tous les jours sa carte sur les journaux des pilotes; cependant comme l'on va souvent d'un lieu à un autre par différens vents, il n'est pas surprenant qu'il y ait quelque chose à changer pour la position de quelques îles, & sur tout pour les contours des côtes de la terre ferme. L'île de *Scio* & le cap *Carabouron* y sont très bien marquez; mais on pourroit trouver à redire à l'île de *Metelin* & à la terre ferme d'*Asie*. L'Archipel de *Marc Boschini* est tout rempli de fautes, de même que les cartes de cette mer faites en Italie. Les plans des villes de *Boschini* ne valent pas ceux de *Porcachi*. Pour faire une bonne carte de la Méditerranée, il faut suivre le dessin des côtes du Flambbeau de la mer imprimé en Hollande en 1709, & s'en tenir à la carte de *M. Berthelot* pour les hauteurs; ces deux ouvrages sont estimables. *M. de Lisle* de l'Académie Royale des sciences vient de donner une excellente carte de l'Archipel sur les mémoires de plusieurs personnes qui ont été sur les lieux; habile cosmographe & astronome comme il est, il a rectifié

leurs observations avec exactitude, & corrigé plusieurs choses sur la géographie des anciens. Voilà les réflexions que nous fîmes à Joura pendant la nuit, couchés dans une chapelle ruinée où nous n'osions nous endormir de peur que les mulots ne vinssent nous ronger les oreilles; ainsi nous n'attendîmes pas qu'il fût jour pour passer à l'île d'Andros, & nous réservâmes notre sommeil pour le bateau.

Andros que Plin^e marque à dix milles de Caryste & à trente-neuf milles de Zia, a eu plusieurs noms anciennement. Pausanias dit que celui d'Andros lui fut donné par Andrus; & Andrus suivant Diodore de Sicile, fut un des Généraux que Rhodamante établit dans cette île, qui s'étoit donnée à lui, de même que la plupart des îles voisines.

Conon pousse la généalogie plus loin, & nous apprend que cet Andrus ou Andrus étoit fils d'Anius, & qu'Anius étoit fils d'Apollon & de Creusa. L'île dont nous parlons fut nommée Antandre; parce, dit-il, qu'Aescan^{ius} fils d'Enée qui en étoit le maître, la donna pour rançon aux Pélasgiens chez qui il étoit prisonnier. Estienne le géographe ne dit rien de plus particulier de l'île d'Andros, si ce n'est qu'il doute si Andrus fut fils d'Eurymachus ou d'Anius son frere.

L'île d'Andros s'étend du nord au sud, & n'est éloignée de Joura que de 18 milles. Mais il y en a bien plus de 30 d'un port à l'autre. Nous arrivâmes le 22 Novembre au port du château, principale ville de l'île; les Grecs l'appellent le château, d'en bas pour le distinguer du château d'en haut, situé à dix milles de celui-ci: les vieux marbres de ce château d'en bas montrent bien qu'il a été bâti sur les ruines de quelque ancienne & superbe ville; peut-être que ce fut par les soins des Seigneurs d'Andros qu'il choi-

ANDROS.

ANAPOR.

ANDRUS.

* Antandros, Cau-

ros, Lafia, Nona-

grata, Hydralia, *

Epagnia. *Alia hist.*

lib. 4. cap. 12.

* Phocic.

* *Bibl. hist. lib. 5.*

* Narrat.

Ant' isle d'Andros,

pro uno viro.

Cato castro, Apano

castro, ou Corti.

firent ce lieu pour y faire leur residence, & qui y firent bâtir un Fort sur la pointe de terre qui sépare le port en deux; l'entrée du port est entre le nord & l'est-nord-est; mais il n'est propre que pour de petits bâtimens : la noblesse du pays se croit à l'abri des corsaires dans ce château, & d'ailleurs c'est le quartier de l'isle le plus riant & le plus fertile.

*AqCád, AqCádén,
Pratum, loca amœ-
na.*

En sortant de ce bourg on entre dans les plus belles campagnes du monde; à gauche c'est la plaine de *Livadia*; c'est-à-dire des lieux agreables; ce sont des champs féconds, plantez d'Orangers, de Citroniers, de Meuriers, de Jujubiers, de Grenadiers & de Figuiers; on n'y voit que jardins & ruisseaux: le Chou-rave y est tres commun, de même que dans les autres isles; c'est celui qu'on appelle à Paris Chou de Siam depuis que les Ambassadeurs de Siam sont venus à la Cour de France, quoique cette plante fût connue long-temps auparavant en Europe.

*Brassica Gongylo-
des. C. B. Pin.*

A main droite du château d'Andros on entre dans la vallée de Megnitez aussi agreable que l'autre, & arrosée de ces belles sources qui viennent des environs de la Madona de Cumulo, chapelle fameuse tout au haut de la vallée; ces sources font tourner huit ou neuf moulins; l'une des plus considerables sort du rocher même qui fait partie de la chapelle.

Les autres villages de l'isle sont:

Messi,	Megnitez,
Strapurias,	Lamiro,
La Pichia,	Apfilia,
Livadia,	Steniez,
Merta Chorio,	Vurcorti,
Aladina,	Arna,
Falica,	Amelocho,
Curelli,	Atinati,
Pitroso,	Vouni,

Castaniez,	Gridia,
Cochilu,	Piscopio,
Lardia,	Capraria,
Gianistes,	Aipatia.

Le village d'Arna est bâti par gros pelotons séparés les uns des autres, à mi-côte d'une vallée ornée de Platanes & de fontaines; pour y aller on traverse la montagne la plus haute de l'isle. Le village d'Arna, & celui d'Ame-locho ne sont peuplés que d'Albanois vêtus encore à la mode de leurs pays, & qui vivent à leur manière; c'est-à-dire sans foi ni loi: les Turcs les ont engagés d'y venir pour repeupler l'isle où il n'y a guères plus de 4000 âmes, & où les terres nous paraissent bien cultivées: Plin ne donne à cette isle que 93 milles de circuit; les habitans prétendent qu'elle en a 120.

La principale richesse d'Andros consiste en soye; quoi qu'elle ne soit propre qu'à faire de la tapisserie, de même que celle de Thermie, de Carysto & du Volo, elle ne laisse pas de se vendre sur les lieux un écu & demi la livre, & l'on y en recueille plus de 10000 livres: peut-être que si elle étoit bien préparée, on la pourroit employer à des étoffes, à des rubans & à coudre. Cette isle produit assez de vin & d'huile pour les habitans, l'orge y est beaucoup plus commun que le froment qu'on est souvent obligé de faire venir du Volo. Les montagnes d'Andros sont couvertes d'Arbousiers en plusieurs endroits, on en distille le fruit pour faire de l'eau de vie: les Meures noires donnent aussi un esprit ardent qui n'est pas désagréable, & l'on nourrit les vers à soye des feuilles de ce Meurier. Les Grenades y sont à gros grains & d'un excellent goût, on en donne 100 pour trois sols: les Limons n'y sont pas plus chers, non plus que les ^a Cédres.

Deux parats.

^a Malus Medica
fructu ingenti ru-
berofo. C. B. Pin.
Poncire ou Cédre.

Le Cadi fait sa résidence dans le château avec la no-

geois ont été obligez pour l'éducation de leurs enfans de rappeler les Capucins. Signor Nicolo Condostalvoriche marchand d'Andros établi à Venize, a donné 100 écus pour faire relever leur Couvent, & a établi un fond de 60 ducats de rente pour leur entretien, après avoir donné à la sacristie les habits sacerdotaux & la vaisselle nécessaire pour le service divin : M^r Nicolachi de la Grammatica & quelques autres Seigneurs du pays, quoique du rite Grec, ont aussi contribué au rétablissement de l'Eglise de ces bons Peres dédiée à Saint Bernardin, mais abandonnée depuis cinquante ans. Ce que M^r Thevenot rapporte de la procession du jour de la Fête-Dieu dans Andros, s'y pratique encore ; sçavoir que l'Evêque Latin qui porte le corps de Notre Seigneur, foule aux pieds les chrétiens prosternez dans les rues, de quelque rite qu'ils soient. Les Jesuites avoient un fort bon hospice dans cette isle, mais ils ont été forcez par les avanies des Turcs d'en sortir il y a quelques années.

Le 27 Novembre nous allâmes voir les ruines de *Pa-leopolis* à deux milles d'Arna vers le sud-sud-ouest au delà du port Gaurio : cette ville qui portoit le nom de l'isle, comme l'assurent Herodote & Galien, étoit fort grande & située avantageusement sur le penchant d'une montagne qui domine toute la plage ; il en reste encore des quartiers de murailles tres solides, sur tout dans un endroit remarquable, où suivant les apparences étoit la citadelle dont Titelive fait mention. Outre les vieux marbres renversez dans ces ruines, on y trouve de belles colonnes, des chapiteaux, des bases & quelques inscriptions, qui ne sçauroient être presque d'aucun usage ; nous tirâmes de que nous pûmes de celle qui nous parut la moins effacée : il y est parlé du Senat, du peuple d'Andros & des prêtres de Bacchus, ce qui me fit conjecturer, qu'elle avoit été placée sur les

Lib. 8. de simpl. medic. facult. lib. 9.

Lib. 32. cap. 48.

murailles ou dans le fameux temple de ce dieu, & que conséquemment elle pouvoit marquer la situation de ce bâtiment.

En avançant dans ces ruines, le hazard nous fit découvrir une figure de marbre sans tête & sans bras; le tronc a trois pieds dix pouces de haut, & la draperie en est fort belle: le long d'un petit ruisseau qui fournissoit de l'eau à la ville, nous remarquâmes deux autres troncs de marbre, où le grand goût du sculpteur paroissoit encore: ce ruisseau me fit souvenir de la fontaine appelée *le present de Jupiter*; mais nous la cherchâmes inutilement; peut-être qu'elle s'est perdue dans ces ruines, ou que c'étoit le ruisseau même à qui on avoit donné ce nom: quoiqu'il en soit cette fontaine, au rapport de Mutianus, avoit le goût du vin dans le mois de Janvier, & ne devoit pas être loin de l'endroit où nous nous trouvions, puisque Pline la place proche le temple de Bacchus, mentionné dans l'inscription dont on vient de parler: le même auteur dit que ce miracle duroit sept jours de suite, & que ce vin devenoit de l'eau si on l'emportoit hors de la veüe du temple. Pausanias ne parle pas de ce changement; mais il avance que l'on croyoit que tous les ans pendant les fêtes de Bacchus, il couloit du vin, du temple consacré à ce dieu, dans l'isle d'Andros: les prêtres sans doute ne manquoient pas d'entretenir cette croyance en vidant quelques muids de vin par des canaux cachez.

Le port Gaurio n'est pas loin de ces ruines au sud-est de l'isle, & peut contenir une grande armée. Alcibiade y relâcha avec une flotte de 100 vaisseaux; il prit & fortifia le château de *Gaurium*, d'où vient le nom de Gaurio ou Gabrio. Les Andriens s'opposèrent au projet des Athéniens, avec toutes leurs forces jointes au secours qu'ils avoient reçu du Peloponnese; mais ils furent battus & contraints

*Διὸς Θεοδωρον.
Plin. Hist. nat.
lib. 2. cap. 103.*

Non. Jan.

Hist. nat. lib. 31.

*Diod. Sic. Biblioth.
hist. lib. 13.*

contraints de se mettre à couvert dans l'enceinte de leur ville: Alcibiade n'ayant pû s'en rendre maître, alla ravager les isles de Rhode & de Cos, après avoir laissé une forte garnison dans le château de *Gaurium* sous le commandement de Thrasybule. Ce n'étoit pas la première fois que les Atheniens avoient visité l'isle d'Andros; Themistocle avoit mis les Andriens à la raison quelques années auparavant; car les peuples de cette isle ayant été long temps sous la domination des Naxiotes, furent les premiers à embrasser le parti des Perses dont la flotte subjuga presque tout l'Archipel. Les Grecs confederez résolurent d'attaquer la ville d'Andros, & Themistocle n'ayant pû en exiger les contributions, en fit le siege: comme il étoit grand Capitaine & bel esprit, il fit dire aux commandans de la Place, que les Atheniens avoient apporté de leur pays deux grandes divinitez, la *persuasion* & la *nécessité*; & qu'ainsi il falloit lui donner de l'argent ou de gré ou de force: les assiegez répondirent, que pour eux ils n'avoient d'autres divinitez, que la *pauvreté* & l'*impossibilité*: suivant les apparences la ville fut emportée d'assaut, & l'isle fut maltraitée, puisque Pericles y envoya quelque temps après une colonie de 250 hommes; au lieu que les Andriens avoient accoutumé d'en envoyer dans la Thrace, du côté d'Amphipolis que Brasidas capitaine Lacedemonien subjuga.

Lib. 5. & 8.

Plutarch. in Pericl.

Diod. Sic. Biblioth. Hist. lib. 12.

* Ptolemée premier du nom voulant donner la liberté aux villes de Grece, traversa tout l'Archipel avec une puissante armée navale, & obligea la garnison d'Andros, engagée dans le parti d'Antigonos, de se retirer après avoir capitulé: par ce moyen il rétablit cette ville dans son ancienne liberté.

* *Lagus.*

Diod. Sicul. ibid. lib. 20.

Attalus Roy de Pergame vint assieger Andros avec une armée Romaine, qui débarqua au port Gaurio, appelé

Lib. 32. cap. 45.

Gauroleon par Titelive ; la ville ne fit pas grande résistance, & la garnison s'étant retirée dans la citadelle, capitula trois jours après. Les Romains profitèrent de tout le butin : Attalus s'empara de l'isle : pour ne pas la dépeupler, il persuada aux Macedoniens qui s'y trouverent & aux gens du pays d'y rester. Les Romains après la mort de ce Prince, heritiers de tous ses biens, possederent l'isle jusques à ce qu'elle passa aux Empereurs Grecs.

1203.

*Du Cange Hist.
des Emp. de Const.
liv. 1.*

• *Idem liv. 2.*

*Hist. des Ducs de
l'Archipel.*

Andros se rendit à Alexis Comnene revenant d'Italie d'implorer le secours des Croisez pour rétablir sur le thrône Jean Ange Comnene son pere, chassé, mis en prison & privé de la veuë par son frere Alexis Comnene Andronic. Quelque temps après la prise de Constantinople, Marin Dandolo se saisit de l'isle d'Andros ; elle fut ensuite possédée par la maison de Zeno, & donnée pour dot à Cantiana Zeno épouse de Courfin de Sommerive comme le remarque le P. Sauger dans la vie de Jacques Crispo XI Duc de Naxie. Courfin troisiéme du nom & septiéme Seigneur d'Andros fut dépouillé par Barberousse ; mais à la sollicitation de l'Ambassadeur de France, Solyman II le rétablit dans son domaine : Jean François de Sommerive fut le dernier Seigneur de cette isle ; & ses sujets du rite Grec, après avoir voulu l'assassiner, se donnerent au Turc pour se délivrer tout-à-fait de la domination des Latins.

Le port Gaurio est le meilleur port de l'isle, & les Vénitiens y viennent donner fond lorsqu'ils ont la guerre avec les Turcs. A un mille de terre vis-à-vis de ce port, est *Gaurionisi* écueil assez long entouré de quelques rochers ; c'est peutêtre l'isle de Caura de Baudrand : la nuit qui nous surprit ne nous permit pas d'examiner s'il y reste encore quelques vestiges du château *Gaurium*.

Ayla.

Nous fumes contraints de venir coucher au Monastere de la Vierge ; cette maison n'a rien de beau, quoique les

Religieux soient fort riches : ils ont laissé perdre la bonne coutume, qu'ils avoient du temps de M^r Thevenot, de régaler les passants ; nous y eussions jeuné malgré nous, sans M^r Gasparachi de la Grammatica qui nous y envoya la moitié d'un mouton, d'excellent vin & des rafraichissemens : le lendemain nous y vîmes à la messe beaucoup d'Albanoises bien parées, & plus propres que les Grèques, dont les juste-au-corps sont beaucoup plus ronds & plus defagreceables mêmes que ceux que l'on porte dans les autres isles ; ces juste-au-corps des Dames d'Andros ont un gros bourlet qui ressemble à un vertugadin.

Le froid qui commençoit à se faire sentir dans cette isle ; & la mer qui devenoit orageuse d'un jour à l'autre, nous obligèrent de passer à Tine dans le dessein de nous retirer à Mycone pour y attendre le beau temps : l'Archipel est fort dangereux pendant l'hiver. Denys le geographe a raison de dire qu'il n'y a point de mer qui pousse les vagues plus haut, & la raison qu'il en apporte est excellente ; c'est que ces vagues ne pouvant s'étendre bien loin, se réfléchissent avec impetuosité entre les isles qui sont fort proches les unes des autres ; & comme dit Hefychius, leurs flots ressembloit à des chèvres qui bondissent dans les campagnes.

Il n'y a qu'un mille de distance de l'isle d'Andros à celle de Tine, comme Pline l'a remarqué ; nous passâmes ce canal le premier Decembre dans un caique : car les six rochers qui en occupent le milieu, ne le permettent pas aux gros bâtimens. Il faut faire 40 milles pour aller du port du château d'Andros à celui de San Nicolo du Tine, où nous n'arrivâmes que sur les sept heures du soir ; & les officiers du port ne voulant pas prendre la peine d'examiner notre patente de santé à cette heure-là, ni de faire avertir le Consul de France, on nous obligea de coucher dans

Colibi.

ἔνθα τὸ πῦρον
ἔχουσιν ὁρῶντες ἡσυχίᾳ,
ἀπὸ τοῦ ῥήματος τοῦ Σπυ-
ρίδου ιν.

Οὐ γὰρ πρὸς κλίμα
ἐν ἀλλήλοις κύματα
ἰσχυρὰ. Vers. 131.
132. 133.

Ἄλγεα τὰ κύματα
ἀσθενῶς. Hefych.

notre bateau ; il est vrai qu'on eut l'honnêteté de nous offrir le lazaret pour faire compagnie à quelques esclaves que la vermine devoit.

Le lendemain le Consul de France dépêcha un expert à la forteresse à son Excell. M^{gr} Louis Cornaro Provediteur de l'isle, qui nous accorda la pratique, comme ils parlent, c'est-à-dire, la liberté de nous débarquer ; mais la forteresse étant à quatre milles du port, nous ne reçûmes cette permission que sur le midi.

LE TINE.
TENUS.
THNOZ.

L'isle de Tine fut anciennement nommée Tenos suivant Estienne le geographe, d'un certain Tenos qui la peupla le premier : Herodote nous apprend qu'elle fit partie de l'Empire des Cyclades que les Naxiotes possederent dans les premiers temps. Il est parlé des Teniens parmi les peuples de Grèce, qui avoient fourni des troupes à la bataille de Platées, où Mardonius General des Perses fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravez sur la droite d'une base de la statue de Jupiter regardant l'Orient : à voir même l'inscription rapportée par Pausanias, il semble que les peuples de cette isle fussent alors plus puissans, ou aussi puissans que ceux de Naxos. Neantmoins ceux de Tenos, les Andriens, & la plupart des autres insulaires, dont les interêts étoient communs, effrayez de la puissance formidable des Orientaux, se tournerent de leur côté. Xerxés se servit d'eux & des peuples de l'isle Eubée pour reparer les pertes qu'il faisoit dans ses armées. Les forces maritimes des Teniens sont marquées sur une médaille fort ancienne, frappée à la tête de Neptune reveré particulièrement dans cette isle ; le revers represente le trident de ce dieu, accompagné de deux Dauphins : Goltzius a fait aussi mention de deux médailles de Tenos au même type. Tristan parle d'une médaille d'argent des Teniens à la tête de Neptune avec un trident au revers.

Eliac. prior.

Herod. lib. 2.

THNION.

Spon. voyag. tom. 3.

*Commens. bist.
tom. 2.*

ANDROS.

LE TINE



Le bourg de San Nicolo bâti sur les ruines de l'ancienne ville de Tenos, au lieu de port n'a qu'une méchante plage qui regarde le sud, & d'où l'on découvre l'isle de Syra au sud-sud-ouest: quoiqu'il n'y ait dans ce bourg qu'environ 150 maisons, on ne peut pas douter par le nom de *Polis* qu'il porte encore, & par les médailles & les marbres antiques qu'on y trouve en travaillant la terre, que ce ne soient les débris de la capitale de l'isle. Strabon assure que cette ville n'étoit pas grande; mais qu'il y avoit un fort beau temple de Neptune dans un bois voisin, où l'on venoit célébrer les fêtes de cette divinité, & où l'on étoit regalé dans des appartemens magnifiques; ce temple avoit un asyle dont Tibere regla les droits de même que ceux des plus fameux temples du Levant. A l'égard de Neptune, Philocore cité par Clement d'Alexandrie, rapporte qu'il étoit honoré dans Tenos comme un grand medecin, & cela se confirme par quelques médailles; il y en a une chez le Roy dont Tristan & Patin font mention: la tête est d'Alexandre Severe; au revers c'est un trident, autour duquel est tortillé un serpent, symbole de la medecine chez les anciens: d'ailleurs cette isle avoit été appelée l'isle aux serpens.

Rerum geog. lib. 10.

Tacit. Annal. lib. 3. cap. 60. & 63.

Admon. ad gentes.

Comment. hist. tom. 2.

THNION.

Ophiussa. Plin.

Elle a 60 milles de tour, & s'étend du nord-nord-ouest au sud-sud-est; pleine de montagnes pelées, mais la mieux cultivée de l'Archipel. Tous les fruits y sont excellens, melons, figues, raisins; la vigne y vient admirablement bien, & c'est sans doute depuis long-temps; puisque M^r Vaillant fait mention d'une médaille frappée à sa legende, sur le revers de laquelle est représenté Bacchus tenant un raisin de la main droite & un thyrsé de la gauche; la tête est d'Antonin Pie. La médaille que M^r Spon acheta dans la même isle est plus ancienne; d'un côté c'est la tête de Jupiter Hammon, & de l'autre une grappe de raisin: à

Numism. Græc.

тн.

l'égard du froment, on en sème peu dans cette îlle, mais on y recueille beaucoup d'orge.

Steph.

*Trist. Comment.
hist. tom. 2.*

Les Figuiers de Tine sont fort bas & fort touffus: les Oliviers y viennent fort bien; mais il y en a peu, & leur fruit n'est destiné que pour être salé: on y manqueroit de bois & de moutons, si on ne les tiroit d'Andros: d'ailleurs le pays est agreable & arrosé de beaucoup de fontaines, qui lui avoient attiré chez les anciens le nom d'*Hydrussa*, de même qu'à la plupart des îlles où il y a quelques sources: on a dit plus haut qu'on l'avoit nommée l'îlle aux serpens; mais Hefychius de Milet nous apprend que Neptune s'étoit servi de Cigognes pour les exterminer: il faut que cela soit vrai, ou que la race de ces reptiles en soit éteinte, puisqu'on n'y en voit plus.

*Le Sequin vaut
deux écus & demi.*

La soye fait aujourd'huy la richesse de Tine; chaque année on y en recueille environ seize mille livres pesant: dans le temps que nous y étions, elle valoit un sequin la livre, elle va quelque fois jusques à trois écus; nos François l'enleverent presque toute: quoique ce soit la soye la mieux préparée de toute la Grèce, elle n'est pas pourtant assez fine pour faire des étoffes, mais fort propre à coudre & à faire des rubans: on fait de bons bas de soye dans cette îlle; rien n'approche de la beauté des gans que l'on y tricotte pour les Dames. Ceux qui sont embarquer de la soye pour Venize, ne payent aucun droit de sortie à Tine; ils donnent caution, & la caution paye si l'on découvre que la soye ait été conduite autre part; la raison en est que cette marchandise payant l'entrée à Venize, elle payeroit deux fois sur les terres de la Republique, si l'on en faisoit payer la sortie à Tine.

La forteresse du Tine où nous arrivâmes à cheval, de San Nicolo dans une heure de temps, est sur la roche dominante du pays, & où la nature a plus travaillé que l'art:

la garde en est confiée à quatorze soldats mal vêtus, du nombre desquels étoient sept deserteurs François: nous y comptâmes environ quarante canons de bronze & deux ou trois canons de fer: c'est le séjour des plus honnêtes gens de l'isle quoiqu'il n'y ait pas plus de 500 maisons, que le vent du nord & le froid, aussi aspre qu'à Paris, rendent fort incommodés: le palais du Provediteur est mal bâti, on n'y sçauroit conserver aucun meuble, non plus que chez les bourgeois à cause de la grande humidité que les brouillards & les crevasses des terrasses y entretiennent: les Jesuites y sont assez bien logez; mais leur Eglise ne sauroit contenir la moitié de leurs devotes; le P. Prati Superieur de la maison nous reçut fort honnêtement, & nous eumes le plaisir d'y dîner avec les Peres Foresti, Camuti & Federic: Son Excellence à qui nous allâmes faire la reverence nous invita aussi à dîner, & nous offrit des gardes pour nous accompagner dans l'isle: M^r Antonio Betti l'un des plus fameux Avocats du Tine, nous prêta sa maison du fauxbourg hors la forteresse où il n'y a qu'environ 150 maisons; mais on a la liberté d'en sortir & d'y entrer quand on veut, au lieu que les portes de la forteresse se ferment de bonne heure, & ne s'ouvrent que tard.

• il Borgo.

Outre la forteresse & San Nicolo, les principaux villages de cette isle sont;

Il Campo,	Chilia,
Il Terebado,	Oxomeria, qui contient cinq
Lotra,	bourgades; sçavoir, Pyr-
Lazaro,	gos, Vacalado, Cozonari,
Perastra,	Bernardado & Platia.
Cumi,	Cisternia,
Carcado,	Cardiani,
Cataclisma,	Disado,
Aitofolia,	Mondado,

Mastro-mercato,	Volacos,
Micrado,	Fallatado,
Carea,	Meffi,
Filipado,	Muofulu,
Comiado,	Stigni,
Arnado,	Potamia,
Pergado,	Cacro,
Cazerado,	Triandaro,
Cuticado,	Doui Castelli,
Smordea,	Diocarea,
Cozonara,	Cicalada,
Tripotamo,	Sclavo corio,
Cigalado,	Croio,
Agapi,	Monasterio.

M^r le Provediteur ne retire qu'environ deux mille écus de son Gouvernement, auffi le regarde-t'on à Venize comme un lieu de mortification : ce Gouverneur a la dixième partie des denrées ; de dix charges d'orge, par exemple, on lui en paye une : pour la foye ce n'est pas de même, ceux qui en font embarquer pour autre part que pour Venize, ne payent que trois écus, & trois quarts pour chaque centaine de livres ; le Provediteur n'a rien à voir fur ces droits.

L'Evêque de Tine a 300 écus de revenu fixe, & près de 200 écus des émolumens de son Eglise ; son Clergé d'ailleurs est illustre, & composé de plus de 120 Prêtres : les Grecs y ont bien deux cens Papas, fournis à un Protopapas ; mais ils n'ont point dans l'ifle d'Evêque de leur rite, & même ils dépendent de l'Evêque Latin en plusieurs choses : un Grec ne fçauroit être Prêtre que cet Evêque ne l'ait fait examiner : après que l'aspirant a juré qu'il reconnoît le Pape & l'Eglise Apostolique & Romaine, l'Evêque

Latin

Latin luy fait donner son dimissoire pourveu qu'il ait 25 ans; ensuite il est sacré par un Evêque Grec venu de quelque isle voisine, auquel il ne donne que 10 ou 12 écus pour son voyage: le jour du sacre le nouveau Prêtre donne trois livres de soye au Provediteur, autant à l'Evêque Latin, & un écu & demi au Protopapas qui lui a donné son attestation de vie & mœurs.

Dans les processions & dans toutes les fonctions ecclésiastiques, le Clergé Latin a toujours le pas: quand les Prêtres Grecs entrent en corps dans les Eglises Latines, ils se découvrent suivant la coutume des Latins, & ne se découvrent pas dans leurs propres Eglises. Lorsque la Messe se dit en présence des deux Clergez, après que le Soudiacre Latin a chanté l'Epître, le second Dignitaire du Clergé Grec, la chante en Grec; & lorsque le Diacre Latin a chanté l'Evangile, le premier Dignitaire Grec, ou le chef des Prêtres chante aussi l'Evangile en Grec: Dans toutes les Eglises Grèques de l'isle, il y a un autel destiné pour les Prêtres Latins; on prêche dans les Eglises Grèques avec pleine liberté sur les matières contestées entre les Latins & les Grecs.

Il n'y a dans les Eglises Latines que de simples Chapelains amovibles au gré de l'Evêque. Nuncio Vastelli chirurgien Maltois, ayant gagné du bien à Tine, & n'ayant point d'enfants a adopté les PP. Recolets; il leur a fait bâtir une Eglise & un couvent à la campagne: ces Peres sont fort aimez, mais ils ont peu de maisons dans le Levant. Zoccolanti.

Les femmes des bourgeois & contadins, comme ils parlent, sont vêtues à la venitienne; les autres ont un habit approchant de celui des Candiotes.

Pour ce qui regarde l'histoire de cette isle, vous sçavez, Monseigneur, que c'est la seule conquête qui soit restée aux Venitiens, de toutes celles qu'ils firent sous les Empereurs

Latins de Constantinople. André Gizi, d'où descend le S^r Janachi Gizi que vous avez établi Consul de cette îlle & de celle de Mycone, se rendit maître de Tine environ l'an 1207, & la Republique en a toujours jouï malgré toutes les tentatives des Turcs. Peu s'en fallut que ce fameux

Barberouffe II. du
nom, d*it*, Chered-
din, ou Cheriadden.
Hist. Venet. lib. 5.

Barberouffe Capitan Pacha, qui soumit en 1537 presque tout l'Archipel à Soliman II, ne s'emparât aussi de Tine. André Morosini assure que cette îlle se rendit sans résistance, mais que peu de temps après, honteuse d'une pareille lâcheté, elle députa vers le Provediteur de Candie, dont elle reçut assez de secours pour se remettre sous la puissance de ses premiers maîtres. On ne conte pas la chose tout à fait de même à Tine; on dit que Barberouffe pressant extraordinairement la forteresse, obligea la garnison de battre la chamade; mais que la noblesse voyant qu'il n'y avoit que les habitans des villages d'Arnado, Triandaro & Doui Castelli disposez à capituler, vint fondre si brusquement sur les Turcs, qu'elle les força de lever le siège; on ajoute même que les soldats de la garnison, dans leur furie, firent sauter du haut des remparts l'Officier que le Capitan Pacha avoit envoyé pour regler les articles de la capitulation.

Depuis ce temps-là pour reprocher aux habitans de ces trois villages le peu de cœur qu'ils montrèrent en cette occasion; le premier jour de May le Provediteur accompagné des contadins & des feudataires de la Republique, suivi de la milice avec l'étendart de saint Marc va tous les ans à cheval à l'Eglise de Sainte Venerande sur la montagne de Cecro, & l'on y fait une grande décharge de mousqueterie, après avoir crié trois fois, *Vive Saint Marc*, ensuite l'on danse, & la fête finit par un repas: les feudataires qui manquent de se trouver à cette ceremonie payent un écu pour la premiere fois, & ils perdent leur fief s'ils y manquent jusques à trois fois.

Leuclave assure qu'en 1570 l'Empereur Selim fit de-
mander au Senat de Venize la restitution de l'isle de Chy-
pre, & que sur son refus, Pialis Capitan Pacha fit une descen-
te à Tine, où il mit tout à feu & à sang. Morosini dit que
dans la même année les Turcs assiegerent vigoureusement
la forteresse de Tine ; qu'Eve Mustapha mit à terre huit
mille hommes des troupes de la flotte qu'il conduisoit à
Chypre, & que cette descente se fit à la sollicitation pres-
sante des Andriens ; mais qu'elle échoua, parce que le Pro-
vediteur Paruta avoit si bien pourveu à toutes choses, que
les Turcs malgré toute leur diligence furent contraints de
lever le siege & de se retirer, après avoir brûlé les plus
beaux villages de l'isle : deux ans après ils la ravagerent
pour la troisième fois sous le commandement de Cangi
Ahis.

*Suppl. Annal.
Turc.*

*Hist. Venet. lib. 9.
Ch. 11.*

Quoique les Venitiens n'ayent pas de troupes réglées
dans cette isle ; en cas d'alarme pourtant, on y pourroit
ramasser au premier signal plus de 5000 hommes : chaque
village entretient une compagnie de milice, à laquelle le
Prince fournit des armes, & que l'on fait exercer & passer
en revue fort souvent. Dans la dernière guerre Mezo-
morto Capitan Pacha écrivit au Provediteur, à la Noblesse,
& au Clergé de l'isle, qu'il feroit mettre tout le pays à feu
& à sang s'ils ne lui payoient pas la capitation ; on répondit
qu'il n'avoit qu'à venir la recevoir, & lorsqu'il parut avec
ses galeres, le Provediteur Moro, bon homme de guerre,
fit sortir mille ou douze cens hommes des retranchemens
de la marine à San Nicolo : ces troupes empêcherent par
leur grand feu que l'on n'abordât, & le Capitan Pacha
voyant qu'on s'y prenoit de si bonne grace fit retirer ses ga-
leres : à la verité cette milice est bonne pour canarder dans
des retranchemens, mais elle ne seroit pas propre à tenir
la campagne & à se battre à découvert. Pour se rendre le

L E T T R E I X.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

M O N S E I G N E U R ,

DESCRIPTION
des isles de Scio,
Metelin, Tenedos,
Nicaria.

L'Histoire de Scio est d'une trop grande étendue pour la pouvoir renfermer dans une lettre; j'aurai donc l'honneur de vous entretenir dans celle-ci seulement de ce qui s'y est passé de nos jours, & de vous envoyer une simple description de cette isle.

Antonio Zeno Capitaine general de l'armée Venitienne parut devant la ville de Scio le 28 Avril 1694 avec une armée de 14 mille hommes, & commença d'attaquer le château de la marine, seule place de résistance dans tout le pays: il ne tint pourtant que cinq jours, quoique défendu par huit cens Turcs, & soutenu par plus de mille hommes bien armez qui pouvoient s'y jeter sans opposition du côté de terre. L'année suivante le 10 Février les Venitiens perdirent la place avec la même facilité qu'ils l'avoient prise, & l'abandonnerent précipitamment après la défaite de leur armée navale aux isles de Spalmadori où le Capitan Pacha Mezomorto commandoit la flotte des Turcs: l'espouvante fut si grande dans Scio qu'on y laissa le canon & les munitions; les troupes se fauvoient en désordre, & l'on dit encore aujourd'hui dans l'isle que les soldats prenoient les mouches pour des turbans.

A. Nicos Oivabacay.
Herod. lib. 1.
Thucyd. lib. 8.

Les Turcs y rentrèrent comme dans un pays de con-

quête ; mais les Grecs eurent l'adresse de rejeter sur les Latins la faute de tout ce qui s'étoit passé, quoique ceux-ci n'eussent eu aucune part à l'irruption des Venitiens : on fit pendre quatre personnes des plus qualifiées du rite latin & qui avoient passé avec honneur par les principales charges, Pierre Justiniani, Francesco Drago Burghesi, Domenico Stella Burghesi, Giouanni Castelli Burghesi : on défendit aux Latins de porter des chapeaux ; on les obligea de se faire razer, de quitter l'habit Genoïse, de descendre de cheval à la porte de la ville, & de saluer avec respect le moindre des musulmans : les Eglises furent abattues ou converties en Mosquées : l'Evêque Latin Leonardo Baharini, & plus de 60 familles des plus apparentes suivirent les Venitiens à la Morée ; cet Evêque y mourut quelque temps après qu'on l'eut pourvu d'un nouvel Evêché : le soupçon que les Turcs avoient conçu contre lui & les Latins, d'avoir favorisé l'expédition des Venitiens, fut augmenté par les marques d'estime que ceux-ci donnerent à ce Prelat. Ces pauvres Latins que l'on fatigue tous les jours par de nouvelles chicanes, à l'instigation des Grecs, prennent leur mal en patience, & assistent avec beaucoup d'édification aux Offices divins chez le vice-consul de France dont la chapelle est grande & bien desservie.

L'exercice public de la Religion Catholique étoit le plus beau privilege que les Rois de France eussent fait conserver aux Sciotes : ils en ont été privez sous ombre de rebellion : on y faisoit l'office divin avec les mêmes ceremonies que dans le centre de la Chrétienté. Les Prêtres portoient le Saint Sacrement aux malades en plein jour avec des faneaux : la procession de la Fête-Dieu y étoit solennelle ; le Clergé marchoit en chape avec le dais & les encensoirs : enfin les Turcs appelloient cette isle la petite Rome. Outre les Eglises de la campagne, les Latins en a-

voient sept dans la ville; le Dome ou la Cathedrale est devenue Mosquée, de même que l'Eglise des Dominicains; de l'Eglise des Jesuites dediée à Saint Antoine, on a fait une hôtellerie; celles des Capucins & des Recolets, Notre-Dame de Lorette, & celle de Sainte Anne ont été abbatues : les Capucins avoient encore à 500 pas de la ville l'Eglise de Saint Roch où l'on enterroit les François & les protégés, mais elle a eu le même sort que les autres : les Eglises de la campagne étoient Saint Joseph à deux milles de la ville, Notre-Dame de la Conception à deux milles & demi, Saint Jacques à un quart de mille, la Madona à un mille & demi, la Madona d'Elisée à deux milles & demi, Saint Jean à demi mille.

Les Prêtres Latins avoient aussi la liberté de dire la messe dans dix ou douze Eglises Grèques; & quelques Gentils-hommes avoient des chapelles dans leurs maisons de campagne. Rome donnoit deux cens écus à l'Evêque, qui d'ailleurs profitoit d'un casuel considerable. Il reste encore à Scio 24 ou 25 Prêtres, sans compter les Religieux François & Italiens, qui ont perdu leurs couvents. Après la prise de Scio, les Turcs mirent les Prêtres à la capitulation; mais M^r de Riant, vice-consul de France les en fit exempter : les Religieuses n'y sont point cloîtrées non plus que dans le reste du Levant; les principales sont de l'Ordre de Saint François ou de Saint Dominique, dirigées les unes & les autres par les Jesuites.

L'Evêque Grec est fort riche, il a plus de 300 Eglises dans la ville, & tout le reste de l'isle est plein de Chapelles; les Monasteres Grecs y jouissent de gros revenus; celui de Saint Minas est de 50 Caloyers, & celui de Saint-George d'environ vingt-cinq : le plus considerable est Neamoni, c'est à dire, *Nouvelle solitude*, situé à 5 milles de la ville : nous y allâmes le cinq Mars 1701. Ce couvent paye 500 écus

Neamoni, Nouvelle
solitude.

écus de capitation ; il renferme 150 Caloyers, qui ne mangent en communauté que le Dimanche & les Fêtes, le reste de la semaine chacun fait sa cuisine comme il l'entend ; car la maison ne leur donne que du pain, du vin & du fromage ; ainsi ceux qui ont du bien font bonne chère, & même entretiennent des chevaux pour leur usage. Ce couvent est fort grand & ressemble plutôt à un village qu'à une maison religieuse ; on prétend qu'il possède la huitième partie des biens de l'isle, & qu'il a plus de cinquante mille écus de rente. Outre les acquisitions continuelles que la maison fait par les legs pieux, il n'est point de Caloyer qui ne contribue à l'enrichir ; non seulement ils donnent 100 écus pour leur réception, mais en mourant ils ne sçauroient disposer de leurs biens qu'en faveur du couvent ou de quelqu'un de leurs parens, qui ne peut hériter que du tiers à condition qu'il se fera religieux dans la même maison : ils ont trouvé par là le secret de ne rien perdre : le couvent est sur une colline bien cultivée dans une solitude désagréable au milieu de grandes montagnes toutes pelées.

Quoique l'Eglise soit mal percée, elle passe pourtant pour une des plus belles qui soient dans le Levant ; tout y est gothique, excepté les cintres des voutes ; les peintures en sont horriblement grossières, malgré les dorures qu'on n'y a pas épargnées ; le nom de chaque Saint est écrit au bas de sa figure, de peur qu'on ne le confonde avec son voisin. L'Empereur Constantin Monomaque qui a fait bâtir cette Eglise, comme l'assurent les moines, y est peint & nommé. Les colonnes & les chapiteaux sont de jaspe du pays, mais d'un mauvais profil ; ce jaspe est une espèce de brèche rouge lavé, mêlé de quelques plaques cendrées assez mal unies, & il n'a rien d'éclatant : il n'est pas rare autour du monastere ; mais celui qu'on emploie dans cette Eglise

Αιτήμι.
 Εχαι δὲ ἡ Νῆσος καὶ
 Λατόμιον καὶ ῥημάριον
 λίθου. *Strab. Rer.
 Geog. lib. 13.*

Multo, *inquit*, magis mirarer, si Tiburtino lapide fecissetis.

In Chiorum lapidicina saxo discisso caput extitit Panifici. *Cia. de Divin.*

^a αἰ. Το Ποσειδῶν.
Strab. ibid.
^b Partie inferieure de l'isle.
^c Partie superieure.

a été tiré des anciennes carrieres de l'isle, assez près de la ville. Strabon a parlé de ces carrieres, & Pline assure qu'on y découvrit le premier jaspe : en bâtiſſant les murailles de la ville on fit remarquer la beauté de cette pierre à Ciceron : je la trouverois encore plus belle, dit-il, si elle venoit de Tivoli, voulant par là leur faire comprendre qu'ils seroient maîtres de Rome s'ils possedoient Tivoli, ou que leur pierre seroit plus estimée si elle venoit de loin : c'est dans ce voyage suivant les apparences que cet auteur apprit qu'on avoit trouvé dans ces carrieres la tête d'un Satyre, dessinée naturellement sur une pierre d'éclat.

Les habitans de Scio conviennent que leur isle a 120 milles de tour : Strabon lui donne 900 stades de circonference, c'est à dire 112 milles & demi : Pline va jusques à 125 mille pas. Tout cela peut être vrai ; car outre que la distance de ces mesures est peu considerable, de toutes les manieres de désigner la grandeur d'une isle, celle d'en mesurer la circonference est la moins exacte, à cause de l'inégalité des côtes, dont on ne juge le plus souvent que par estimation. L'isle de Scio s'étend du nord au sud ; mais elle est plus étroite vers le milieu, terminée au sud par le ^a Cabo Mastico ou de ^b Catomeria, & au nord par celui ^c d'Apanomeria. La ville de Scio & le Campo sont vers le milieu à l'est sur le bord de la mer : cette ville est grande, riante & mieux bâtie qu'aucune ville du Levant ; les maisons en sont belles, commodés, terminées par des combles de charpente couverts de tuiles plates ou creuses : les terrasses sont enduites d'un bon ciment, & l'on connoît bien que les Sciotes ont retenu la maniere de bâtir des Genoïs qui avoient embelli toutes les villes d'Orient où ils s'étoient établis : en un mot, après avoir passé une année dans l'Archipel à ne voir que des maisons de boüe, la ville de Scio nous parut un bijou, quoique mal percée &

pavée de cailloux comme nos villes de Provence : les Vénitiens dans la dernière guerre embellirent Scio ; en faisant razer les maisons des environs du château où l'on voit présentement une belle esplanade.

Ce château est une vieille citadelle construite par les Genoïs sur le bord de la mer, il bat la ville & le port ; mais il paroît dominé par une partie de la ville : on prétend qu'il y a 1400 hommes de garnison ; il en faudroit plus de 2000 par rapport à son enceinte défendue par des tours rondes & par un méchant fossé : le dedans de la place est presque tout rempli de maisons fort serrées, habitées seulement par des Musulmans, ou occupées par la Noblesse Latine il y a plus de 80 ans, comme le marquent encore en plusieurs endroits les armes des nobles Justiniani, Burghesi, Castelli & autres : les Turcs en rétablissent tous les jours les maisons détruites par les bombes des Vénitiens, & l'on y a bâti une Mosquée assez propre.

Le port de Scio est le rendez-vous de tous les bâtimens qui montent ou qui descendent ; c'est-à-dire qui vont à Constantinople, ou qui en reviennent pour aller en Syrie & en Egypte : cependant ce port n'est pas des meilleurs, quoique Strabon assure qu'il peut contenir jusques à quatre-vingt vaisseaux ; il n'y a présentement qu'un méchant mole, ouvrage des Genoïs, formé par une jettée à fleur d'eau dont l'entrée est assez étroite & dangereuse par les rochers des environs qui sont à peine couverts d'eau & que l'on éviteroit difficilement sans le fanal élevé sur l'écueil de Saint Nicolas ; nous laissâmes dans ce port sept galères turques & trois vaisseaux de guerre de Tripoli : ordinairement il y reste une escadre de galères.

A l'égard de la campagne, Athenée a bien raison de dire que Scio est une isle montagneuse & rude : cependant les bois rendoient ces montagnes plus agréables dans ce

Strabon geog. lib. 10.

*H' γὰρ νῦν ἐστὶ
τοῦτο καὶ ἡμετέριον
δρῶν. Athen.
Deipn. lib. 6.*

temps-là; au lieu qu'elles sont aujourd'hui assez stériles: cette campagne est pourtant admirable en certains endroits, & l'on n'y voit qu'Orangers, Citroniers, Oliviers, Meuriers, Myrtes, Grenadiers, sans compter les Lentifques & les Terebinthes: le pays ne manque que de grains, l'orge & le froment qu'on y recueille suffisent à peine à la nourriture de ses habitans pendant trois mois; on est obligé d'en tirer de terre ferme le reste de l'année; c'est pour quoi les Princes Chrétiens ne pourroient pas conserver cette îlle long temps, s'ils étoient en guerre avec les Turcs. Cantacuzene rapporte que Bajazet affama toutes les îlles en deffendant qu'on y transportât des grains: il seroit malaisé de se bien établir dans l'Archipel, sans posséder la Morée ou la Candie, d'où l'on tireroit des vivres: le village de Gesmé, qui est l'ancienne ville d'Erythrée, suivant quelques-uns, fournit des grains à Scio: on ne sçauroit croire combien la terre d'Asie est fertile: Gesmé est vis-à-vis de Scio en deçà du cap de Carabouron.

Deipn. lib. 1.

Vina novum fundant calathis Arvisia Nectar. Ecl. 5. vers. 71.

Η Αγαυία χήρα οίνου ἀγαστοφίονος ἡ δολιχόχ.

Strab. Rerum geogr. lib. 3. c. 14.

Hist. nat. lib. 14. cap. 7. 14. c. 15.

Pour du vin, Scio en fournit aux îlles voisines, il est agreable & stomacal. Theopompe dans Athenée dit que ce fut Oenepion fils de Bacchus qui apprit aux Sciotes à cultiver la vigne; que ce fut dans cette îlle que se beût le premier vin rosé, & que ses habitans montrèrent à leurs voisins la maniere de faire le vin. Virgile & Horace s'accommodoient fort des vins de Scio: Strabon qui en parle comme des meilleurs vins de Grèce, vante sur tout ceux d'un quartier de l'îlle opposé à celle de Psyra ou Psara comme l'on prononce aujourd'hui; & Psara n'est connue dans le Levant que par cette liqueur. Il n'y a pas long temps que les troupes de Mezomorto ont détruit les vignes d'Antipsara qui rapportoient aussi beaucoup de vin. Pline parle tres souvent des vins de Scio, & cite Varron le plus sçavant des Romains, pour prouver qu'on l'ordonnoit à Ro-

me dans les maladies de l'estomac. Varron rapporte aussi qu'Hortensius en auoit laissé plus de dix mille pieces à son heritier. César, ajoute Pline, en regaloit ses amis dans ses triomphes & dans les festins qu'il donnoit au grand Jupiter & aux autres divinitez ; mais Athenée entre dans un plus grand détail sur la nature & sur les qualitez des vins de Scio ; ils aident, dit-il, à la digestion, ils engraisent, ils sont bien faisans, & l'on n'en trouve point de si agreables, sur tout ceux du quartier d'Ariuse où l'on en fait de trois fortes, continue cet auteur ; l'un a tant soit peu de cette verdeur qui se convertit en sève, moileux, nourrissant & passant aisément ; l'autre qui n'est pas tout à fait sans liqueur, engraisse & tient le ventre libre ; le dernier participe de la délicatesse & de la vertu des autres.

Cæsar. Epulo apud Plin.

Deipn. lib. 2.

A Scio l'on cultive la vigne sur les côteaux, & l'on y coupe les raisins dans le mois d'Août pour les laisser sécher pendant huit jours au soleil, après quoi on les foule, & on les laisse cuver dans des celliers bien fermez : pour faire le meilleur vin, on mêle parmi les raisins noirs, une espece de raisin blanc, qui sent comme le noyau de Pêche ; mais pour faire le Nectar, qui porte encore aujourd'hui le même nom, on employe une autre sorte de raisins, dont le grain a quelque chose de stiptique & qui le rend difficile à avaler : les vignes les plus estimées sont celles de Mesta, d'où les anciens tiroient ce Nectar ; on en recherche les crossettes, & Mesta est comme la capitale de ce fameux quartier, que les anciens appelloient Arioufia.

Αἱ σταφυλαί, Ροδανικαί, Ροδανικόν, Persicum.

Κωσποίνης.

Il n'est pas mal aisé de comprendre par là pourquoi l'on voit dans Goltzius des grappes de raisin sur quelques médailles de Scio : on y representoit aussi des cruches pointues par le bas & à deux anses vers le col ; cette figure étoit propre pour en faire separer la lie, qui se précipitoit

De Insul Græc. Tab. 15. & 165 Diota.

toute à la pointe après qu'on les avoit enterrées; ensuite on en pompoit le vin ; mais il n'est pas si aisé de rendre raison pourquoi l'on representoit des Sphinx sur les revers de ces médailles, si ce n'est que le Sphinx eût servi de symbole aux Sciotes, de même que la Chouette aux Athéniens.

On ne recueille pas beaucoup d'huile dans Scio, les meilleures récoltes n'en donnent qu'environ 200 muids; chaque muid pèse 400 oques, & l'oque n'est à Scio que de trois livres deux onces. Les François tirent assez de miel & de cire de cette isle; mais la soye est la marchandise la plus considérable du pays : on y en fait tous les ans, suivant leur maniere de compter, plus de soixante mille masses ou 30000 livres, la masse ne pesant que demi livre de notre poids : presque toute cette soye est employée dans l'isle aux manufactures de velours, damas, & autres étoffes destinées pour l'Asie, l'Egypte & la Barbarie : on mêle quelque fois de l'or & de l'argent dans ces étoffes, suivant le goût des ouvriers ou des marchands : chaque livre de soye doit à la Douane quatre timins, c'est à dire 20 sols de notre monnoye; en 1700 elle se vendit jusques à 35 timins la livre; celui qui l'achete est obligé de payer la Douane. Les Turcs & les François payent trois pour cent de toutes les marchandises de l'isle : les Grecs, les Juifs & les Armeniens payent cinq pour cent. Cette Douane est affermée 25 mille écus au profit du grand Thresorier de Constantinople.

Timins, 5. l.

50. bourses.

Les autres denrées de l'isle sont la laine, les fromages, les figues & le mastic : le commerce de la laine & des fromages n'est pas si considérable que celui des figues : outre celles que l'on consomme à faire de l'eau de vie, on en charge encore des bateaux pour les isles voisines : ces figues y viennent par caprification ; mais pour les conserver

on est obligé de les passer par le four, où elles perdent leur goût. Il n'y a point de salines dans Scio; on va chercher le sel à Naxie ou à Fochia.

Avant que de parler du mastic, il faut remarquer que l'on distingue les villages de l'isle en trois classes; sçavoir ceux *del Campo*, ceux d'*Apanomeria*, & ceux où l'on cultive les Lentisques, arbres qui donnent le mastic en larme: les villages *del Campo*, ou ceux qui sont aux environs de la ville s'appellent Basilionica, Thymiana, Charkios, Neocorio, Berberato, Ziphia, Batili, Daphnona, Caries & Petrana; ce dernier est presque abandonné.

Les villages d'Apanomeria sont Saint George, Lithilimiona, Argoui où l'on fait le charbon, Anobato, Sieroanta, Piranca, Purperia, Tripez, Sainte Helene, Caronia, Keramos, Aleutopoda, Amarca, Fita, Cambia, Viki, Amalthos, Cardamila, Pytios, Majatica, Volisso sur la côte duquel on dit que l'on voit la mer bouillir; apparemment ce sont des bouillons d'eau chaude semblables à ceux de Milo. Spartonda est encore un village dans le même quartier au pied du mont Pelincé la plus haute montagne du pays, & connue aujourd'hui sous le nom de la montagne de Spartonda: on a bâti sur le sommet de cette montagne la chapelle de Saint Helie auprès d'une excellente source; mais on ignore ce que c'est que les ruines d'un vieux château situé sur la même montagne: il y a des sources d'eau chaude proche le village de Calantra.

Les villages aux Lentisques s'appellent Calimatia, Tholopotami, Merminghi, Dhidhima, Oxodidhima, Paita, Cataracti, Kini, Nenita où est la fameuse chapelle de Saint Michel, Vounos, Flacia, Patrica, Calamoti, Armoglia où l'on fait des pots de grez, Pirghi, Apolychni, Elimpi, Elata, Vesta, Mesta dans le fameux champ Arvitien.

Tous les Lentisques cultivez sont au Grand Seigneur;

& l'on ne les peut vendre qu'à condition que l'acquéreur s'oblige de payer la même quantité de mastic à l'Empereur : ordinairement on vend la terre, & l'on se réserve les arbres.

Ces arbres sont arrondis & fort étendus sur les côtez, hauts d'environ dix ou douze pieds, a plusieurs tiges branchues dès leur naissance, tortues dans la suite ; les plus gros troncs ont près d'un pied de diametre, couverts d'une écorce grisâtre raboteuse, gerfée ; les branches se subdivisent en plusieurs rameaux chargez de feuilles composées de plusieurs paires rangées sur une côte creusée en goutiere, longue d'environ deux pouces & demi sur une ligne de large, & comme dilatée en deux petites ailes vers l'insertion des feuilles disposées par trois ou quatre paires sur chaque côte, longues d'environ un pouce, étroites à leur naissance, pointues à leur extrémité, larges de demi pouce vers le milieu, relevées d'un filet considerable, répandu sur les côtez en subdivisions assez legeres ; celui des côtez qui regarde la côte des feuilles est le plus large & comme bossu ou anguleux. Les pieds de Lentisque qui fleurissent ne portent pas de fruits, & ceux qui portent des fruits ne fleurissent pas : dans les aisselles des feuilles, poussent des fleurs entassées en grappes de neuf ou dix lignes de long ; chaque fleur est à cinq étamines hautes de près d'une ligne, chargées d'un sommet un peu plus long, verdâtre ou purpurin, étroit, sillonné sur le dos, canelé de l'autre côté & rempli de poussiere : les jeunes fruits naissent sur d'autres pieds ; & ces fruits ou embryons sont entassez en grappes pareilles d'abord à celles des fleurs, mais un peu plus longues dans la suite : chaque embryon est presque ovale, long d'environ deux tiers de ligne, orné de trois petites crêtes soyeuses, crochues, couleur d'écarlate : il devient une coque de même forme, haute de trois lignes, couverte

couverte d'une écorce un peu charnue, rouge-brun, puis noirâtre, luisante, aromatique, remplie d'un noyau blanc dont la pelure est roussâtre : ces arbres fleurissent au mois de Mai ; les fruits ne meurissent qu'en automne & en hiver.

Les Lentisques ne sont pas rares en Provence & en Languedoc, mais leurs feuilles ne sont pas si grandes que dans le Levant : M^r Gassendi remarque que du côté de Toulon *Vita Peiraja* ils rendent quelques grains de mastic si on les taille ; & tout bien considéré, ce n'est pas la culture qui les rend propres à donner ce mastic, comme on le croit : dans Scio même il s'en trouve beaucoup qui ne produisent presque rien ; il faut donc conserver & provigner les pieds, dont le suc nourricier s'épanche abondamment par les incisions : c'est par cette raison que les Lentisques ne sont pas alignez dans les champs ; mais qu'ils naissent par gros pelotons ou bosquets écartez les uns des autres : l'entretien de ces arbres ne demande aucun soin ; il n'y a qu'à les bien choisir & les faire multiplier en couchant dans terre les jeunes tiges : on émonde quelquefois les Lentisques dans la lune d'Octobre, ou pour mieux dire, on décharge leurs troncs des nouveaux jets qui empêcheroient les incisions : du reste on ne laboure guere la terre où sont ces arbres, parceque l'expérience a fait connoître aux gens du pays que pour avoir beaucoup de mastic, il ne falloit que provigner ceux qui naturellement en produisent beaucoup. Peut-être que si on incisoit les Lentisques en Candie, dans les isles de l'Archipel, & même en Provence, en trouveroit-on quelques-uns qui répandroient autant de mastic que ceux de Scio ! Combien voit-on de Pins dans les mêmes forêts, qui ne donnent presque pas de resine, quoiqu'ils soient de la même espece que ceux qui en donnent beaucoup : la structure des racines plus ou moins ferrées peut être la cause de ces varietez.

On commence les incisions des Léntisques dans l'isle de Scio le 1^r jour du mois d'Août, coupant en travers & en plusieurs endroits l'écorce des troncs avec de gros couteaux sans toucher aux jeunes branches ; dès le lendemain de ces incisions, on voit distiller le suc nourricier par petites larmes dont se forment peu à peu les grains de mastic ; ils se durcissent sur la terre, & composent souvent des plaques assez grosses ; c'est pour cela que l'on balaye avec soin le dessous de ces arbres : le fort de la recolte est vers la mi-Août, pourveu que le temps soit sec & serein ; si la pluye détrempe la terre, elle envelope toutes ces larmes, & c'est autant de perdu : telle est la premiere recolte du mastic.

Vers la fin de Septembre les mêmes incisions fournissent encore du mastic, mais en moindre quantité : on passe le mastic au sas pour en séparer les ordures, mais la poussiere qui en sort s'attache si fort au visage de ceux qui y travaillent, qu'ils sont obligez de se laver le visage avec de l'huile. Il vient quelquefois un Aga de Constantinople pour recevoir le mastic dû au Grand Seigneur, ou bien on en donne la commission au Douanier de Scio : alors le Douanier va dans trois ou quatre des principaux villages dont on a parlé & fait avertir les habitans des autres de porter leur contingent : tous ces villages ensemble doivent deux cens quatrevingt-six caisses de mastic, lesquelles pèsent cent mille vingt-cinq oques : le Çadi de Scio reçoit trois caisses du poids de quatrevingt oques chacune, il en revient une caisse à l'écrivain des villages qui tient les registres de ce que les particuliers doivent de mastic : l'homme du Douanier qui pèse le mastic, en prend une poignée sur la part de chaque particulier : une autre personne qui est encore au Douanier en prend autant pour la peine qu'il a de ressasser cette part : si quelqu'un est surpris portant du mastic à la ville ou aux villages où l'on ne cultive pas des

Lentisques, il est condamné aux galeres & dépouillé de tous ses biens: les payfans qui ne recueillent pas assez de mastic pour payer leur portion, en achettent ou en empruntent de leurs voisins, & ceux qui en ont de reste le gardent pour l'année suivante, ou le vendent secrete-ment: quelquefois ils s'en accommodent avec le Douanier qui le prend à une piastre l'oque, & le vend deux piastres ou deux piastres & demi: ceux qui cultivent les Lentisques ne payent que la moitié de la capitation & portent la Sesse blanche autour de leur turban de même que les Turcs.

Les Sultanes consomment la plus grande partie du mastic destiné pour le Serrail; elles en maschent pour s'amuser, & pour rendre leur souffle plus agreable, sur tout le matin à jeun: on met aussi des grains de mastic dans des cassolettes & dans le pain avant que de le mettre dans le four: le mastic d'ailleurs est bon pour les maladies de l'estomac & des premieres voyes, pour arrêter les pertes de sang, & pour fortifier les gencives.

La récolte de la Terebentine se fait aussi en incisant en travers avec une hache les troncs des gros Terebinthes depuis la fin de Juillet jusques en Octobre; la Terebentine qui en coule tombe sur des pierres plates placées sous ces arbres par les payfans; ils l'amassent avec de petits bâtons qu'ils laissent égoutter dans des bouteilles; on la vend sur les lieux 30 ou 35 parats l'oque, c'est à dire les trois livres & demie & une once. Toute l'isle n'en fournit pas plus de trois cens oques: cette liqueur est un excellent baume naturel, un grand stomachique & un bon remede à pousser par les urines; mais il faut se garder de la donner aux personnes qui ont la pierre, non plus que les autres diuretiques: l'experience fait voir que les malades en sont plus incommodez.

Γινώσκου δὲ καὶ καλὴν
γίνῃ καὶ ἀλλοτρίῃ ἐν
Χίῳ τῇ νήσῳ. *Diosc.*
lib. 1. cap. 90.

Περὶ δὲ πικρῶν
τῶν φησὶν ἡ Τερ-
μινθίνη. *Diosc. lib. 1.*
cap. 91.

Les Terebinthes naissent dans cette isle sans culture sur les bords des vignes & le long des grands chemins ; leur tronc est aussi haut que celui du Lentisque, aussi branchu ; touffu & couvert d'une écorce gerfée, grisâtre, mêlée de brun : ses feuilles naissent sur une côte longue d'environ quatre pouces, rougeâtre, arrondie sur le dos, sillonnée de l'autre côté & terminée par une feuille, au lieu que les autres sont disposées par paires : toutes ces feuilles ont un pouce & demi ou deux pouces de long sur un pouce de largeur vers le milieu, pointues par les deux bouts, relevées sur le dos d'un filet considérable, subdivisé en menus vaisseaux jusques sur les bords ; elles sont fermes, vert-luisant un peu foncé, & d'un goût aromatique mêlé de stipiticité : il est du Terebinthe comme du Lentisque, c'est-à-dire que les pieds qui fleurissent ne portent point de fruit, & que ceux qui portent des fruits ordinairement ne fleurissent pas ; ses fleurs naissent à l'extrémité des branches sur la fin d'Avril, avant que les feuilles paroissent ; ces fleurs sont entassées en grappes branchues & longues d'environ quatre pouces : chaque fleur est à cinq étamines qui n'ont pas une ligne de long, chargées de sommets canelez, vert-jaunâtre ou rougeâtres, pleins d'une poussière de même couleur : toutes ces fleurs sont disposées par bouquets sur leurs grappes, & chaque bouquet est accompagné de quelque petite feuille velue, blanchâtre, pointue, longue de trois ou quatre lignes ; les fruits naissent sur des pieds différens, rarement sur le même que les feuilles : ils commencent par des embryons entassez aussi en grappes de trois ou quatre pouces de longueur & s'élèvent du centre d'un calice à cinq feuilles verdâtres, pointues, qui à peine ont une ligne de long : chaque embryon est luisant, lisse vert-gai, ovale pointu, terminé par trois crêtes couleur d'écarlate ; il devient ensuite une coque assez ferme, longue de

trois ou quatre lignes, ovale, couverte d'une peau orangée ou purpurine, un peu charnue, sliptique, aigrette; refineuse, la coque renferme un noyau charnu, blanc enveloppé d'une peau roussâtre : le bois du Terebinthe est blanc.

Le Cadi gouverne tout le pays en temps de paix : pendant la guerre on y envoie un Pacha pour commander les troupes. Le Mufti de Constantinople nomme le Cadi de Scio (c'est un Cadi à 500 aspres par jour, c'est-à-dire du premier rang) car en Turquie quoiqu'il n'y ait point d'appointemens pour ces sortes d'Officiers, on les distingue par honneur en plusieurs rangs, sçavoir ceux de 500 aspres par jour, de 400, de 300, de 25 : tous ces Juges vivent d'un droit de huit ou dix pour cent, qu'ils retirent ordinairement sur les procez qu'ils jugent. Il n'y a point de Vaivode dans cette isle, mais seulement un Janissaire Aga commandant environ 150 Janissaires en temps de paix, & 300 ou 400, pendant la guerre. Il n'y a pas dans Scio plus de dix mille ames parmi les Turcs, & trois mille parmi les Latins ; mais on en compte bien cent mille chez les Grecs.

La capitation est divisée en trois classes dans cette isle ; la plus forte est de dix écus trois parats, la moyenne de cinq écus trois parats, la moindre de deux écus & demi trois parats ; les trois parats sont pour celui qui donne la quittance : les femmes & les filles ne payent point de capitation : pour distinguer ceux qui la doivent on prend avec un cordon la mesure de leur cou, après quoi on double cette mesure dont on met les deux bouts entre les dents de la personne en question ; si la tête passe franche dans cette mesure, la personne doit payer, au contraire elle ne doit rien si la tête n'y passe pas : sur cent billets de capitation on en met quatre-vingt de cinq écus, dix de dix écus, & les dix autres sont de deux écus & demi : on ne paye

point de taille réelle, mais seulement quelques impôts arbitraires pour acquitter les dettes de la ville, dont les affaires passent par les mains de quatre nouveaux députez élus tous les ans, & de huit des anciens; dans chaque village on élit deux administrateurs & quatre anciens.

Le 12 Mars nous allâmes au nord de l'isle voir les ruines d'un ancien temple à cinq milles de Cardamyla village à 18 milles de Scio, au delà du port Dauphin: Cardamyla & le port Dauphin ont conservé leurs anciens noms; pour ce qui est du temple, on ne sçait pas à qui il étoit consacré; mais on n'y voit aucuns restes de magnificence. Il étoit bâti de gros quartiers de pierre cendrée, au fond d'une méchante cale dans une vallée étroite & defagrea-ble: la situation du lieu & les amours de Neptune avec une Nymphé de cette isle, nous firent soupçonner qu'il avoit été dédié à ce Dieu; car pour le temple d'Apollon, dont parle Strabon, il étoit au sud de l'isle, & par conséquent fort éloigné de celui-ci: au dessous de ce prétendu temple de Neptune coule une belle source qui sort d'un rocher, & qui peut-être avoit donné lieu d'y élever cet édifice: il n'y a pas d'apparence que cette source ait été la fontaine d'Helene, dans laquelle, comme dit Estienne le geographe, cette Princeesse avoit accoutumé de se baigner: la cascade en est assez belle, car elle sort d'un rocher; mais on n'y voit plus ces marches de marbre dont parle M^r Thevenot, il ne paroît pas même qu'il y en ait jamais eu de semblables; ce voyageur avoit esté sans doute mal informé, ou pour mieux dire, on avoit confondu dans le manuscrit d'où il a tiré sa principale description de Scio: la source de Naos avec la fontaine de Sclavia qui coule sur le marbre dans le quartier le plus délicieux de l'isle, & que l'on fait voir aux étrangers avec raison comme une des merveilles de Scio. S'il faut donner quelque chose aux

Η Καρδαμύλη
Thucyd. lib. 8.
Το Δελφίνιον λεγόμενον
ἐστίν. *ibid.*

Pausan. Archait.

Εστὶ καὶ Κρήνη Ἑλίου
ἐφ' ᾧ Ἑλίου ἐλευ-
σιντε. *Steph.*

conjectures, il n'est personne qui ne juge que Sclavia ne soit la fontaine d'Helene, dont Estienne le geographe a fait mention.

A propos de fontaines, nous n'osâmes pas demander des nouvelles d'une autre fontaine de Scio, qui au rapport de Vitruve faisoit perdre l'esprit à ceux qui en buvoient, *Lib. 3. cap. 32* & auprès de laquelle on avoit mis une épigramme pour avertir les passans des méchantes qualitez de ses eaux : nous en parlâmes pourtant en passant à M^r Ammiralli qui a étudié à Paris & qui exerce la medecine avec applaudissement dans Scio sa patrie ; il nous assura qu'on ne parloit plus de cette fontaine dans l'isle, non plus que de la terre de Scio dont Dioscoride & Vitruve ont parlé : il est vray que personne ne s'attache à l'histoire naturelle dans ce pays là : le grec litteral même y est tres negligé. M^r Ammiralli qui a traduit l'anatomie de Bourdon en cette langue ; les Papas Gabriel & Clement, sont les trois seules personnes de l'isle qui l'entendent ; ils estiment les lettres grèques de Budée, & les poësies que M^r Menage a écrites en cette langue. *Δημοκρίτης ἀμμιράλλης*

Cette isle a produit autrefois de tres habiles gens : Ion le poëte tragique, Theopompe l'historien, Theocrite le sophiste : les Sciotes prétendent même qu'Homere, reconnu pour le prince des poëtes étoit de leur pays, & en montrent encore l'école au pied du mont Epos sur le bord de la mer à prés de quatre milles de la ville : c'est un rocher assez plat, sur lequel autrefois on a taillé au marteau une espece de bassin rond, de vingt pieds de diametre, & sur le bord du quel on pouvoit s'asseoir ; du milieu de ce bassin s'élève une piece de rocher taillé en cube, haut d'environ trois pieds, & large de deux pieds huit pouces, sur les côtez duquel on a sculpté anciennement des animaux si défigurer qu'on n'y connoît plus rien, quoiqu'on s'imagine d'y trouver quelque rapport avec des figures de lions. *Strab. Rerum Geo-graph. lib. 10.*

Ἡ πρὶν πόλις ἐκείνη
ζούσιν περὶ ῥίχθον
Ομήρου.

Σμύρνα, Ῥόδος, Κο-
λόφων, Σαλαμῖν,
Σκίος, Ἀγρίος Ἀδώντι.
Aul. Gell.

* Strab. *Retum*
geogr. lib. 1.
Leo Allat. *de pa-*
stria Hom.

Il est difficile de décider de quelle ville étoit Homere; il semble qu'il ait voulu cacher lui-même le lieu de sa naissance; car il n'en dit mot en aucun endroit de ses ouvrages. Leo Allatius tres sçavant homme, natif de Scio, n'a rien oublié pour prouver qu'il étoit de cette île; & tout bien considéré, quoique sept grandes villes se soient à l'envi attribuées la naissance d'Homere, il y a beaucoup d'apparence que ce grand homme devoit être de Smyrne ou de Scio: peut-être que l'Ecole d'Homere que l'on y fait voir comme un illustre monument servoit à exercer ceux qui en vouloient apprendre les vers; car les Homerides, du consentement de tous les auteurs, étoient habitans & citoyens de l'île: on les fait descendre d'Homere; & dans cette superstition, ils pourroient avoir fait tailler ce rocher pour servir d'école aux jeunes gens qui vouloient s'instruire des poésies d'Homere regardé comme le plus grand de tous les poetes, comme un excellent historien, & comme le plus habile des geographes: cette école donc étoit peut-être l'endroit où se faisoient les leçons & les repetitions; le maître étoit sur le cube, & les écoliers sur les bords du bassin.

*Lib. 1. contra Ap-
pian.*

Plutarc. in Lycurg.
Heracleide de Polit.
Eliau. vers. hist.
lib. 13. c. 14.

Laert. in Solon.
Cic. de Orat. lib. 3.
Plato in Hipparch.
Pausan. in Achaic.
Plutarc. in Alex.
Strab. lib. 13.

Jamais ouvrage n'a passé par tant de mains que les vers d'Homere. Josephus assure que la tradition les a conservez dès les premiers temps qu'ils parurent, & qu'on les apprenoit par cœur sans les écrire. Lycurgue, fameux legislateur de Lacedemone trouva toutes ces pieces en Ionie chez les descendans de Cleophyle, d'où il les apporta dans le Peloponnese. On recitoit ces morceaux d'Homere sous differens noms, comme l'on chante aujourd'hui des pieces détachées des plus beaux Opera: mais Solon, Pisistratus & Hipparchus son fils trouverent l'arrangement de toutes ces pieces, & en firent deux corps bien suivis, l'un sous le nom de l'Iliade, & l'autre sous celui de l'Odyssée.

dyffée. Aristote retoucha ces poèmes par ordre d'Alexandre, & ce conquérant même se fit un plaisir d'y travailler avec Callisthène & Anaxarque. Cette édition des ouvrages d'Homere s'appella, *l'édition de la cassette*, parce qu'on la ferroit dans une cassette qu'Alexandre tenoit sous son oreiller avec son poignard. Il fit mettre ensuite ce livre dans un petit coffre à parfums, garni d'or, de perles & de pierreries, qui se trouva parmi les bijoux de Darius.

Η, ἐν τῇ κάσσει καλοῦσιν. Plutarc. in Alex. & Strab. ibid.

Plin. Hist. nat. lib. 7. cap. 9.

* Zenodote d'Ephese, précepteur des Ptolemées, Aratus, * Suid. Aristophane de Byzance, Aristarque de Samothrace, & plusieurs autres beaux esprits ont prétendu rendre à Homere ses premieres beautez: mais on y a fait tant de changemens, qu'on dit qu'il ne s'y reconnoîtroit peut-être pas lui-même. Cependant il faut avouer qu'on n'a rien vû chez les Grecs de si accompli dans ce genre. Paterculus en fait l'éloge en peu de paroles à son ordinaire. *C'est le seul Poëte*, dit-il, *qui merite ce nom; & ce qu'il y a d'admirable en cet homme, c'est qu'il ne s'est trouvé personne avant lui qu'il ait pû imiter, & qu'après sa mort il n'a pû trouver d'imitateurs.*

Outre l'école d'Homere, on montre la maison où il est né, & où il a fait la plupart de ses ouvrages. On juge aisément que cette maison doit être en mauvais état; car Homere, suivant les marbres d'Oxford, vivoit 961 ans avant Jesus-Christ. Cette maison est dans un lieu qui porte le nom du Poëte, au nord de l'isle, auprès de Volisso, dont l'auteur de la vie d'Homere, & Thucydide ont parlé sous le nom de Bolissus. Volisso est au milieu des champs Arvisiens qui fournissoient le nectar, & peut-être que cette liqueur n'avoit pas peu contribué à élever le génie d'Homere. Il est représenté sur une des médailles du Cabinet du Cardinal Barberin, assis sur une chaise, tenant un rouleau où il y a quelques lignes d'écriture: le revers repré-

Marm. Oxon. EPOCH. 30.

Βολισσος. Thucidid. lib. Author vita Homer.

Leo Allat. de patr. Hom.

ΟΜΗΡΟΣ.
ΧΙΩΝ.

ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ.

Χίος Όμηρος 28
μύσαντι αντίεπι-
στον. Jul. Poll. lib.
9. cap. 6.

sente le Sphinx, qui étoit le symbole de Scio. Le P. Har-
doiin parle d'une semblable médaille; M. Baudelot en a
de Smyrne, qui sont du même type, mais dont la légende
est différente.

Au reste le séjour de Scio est fort agreable, & les fem-
mes y ont plus de politesse que dans les autres villes du
Levant. Quoique leur habit paroisse fort extraordinaire
aux étrangers, leur propreté les distingue des Grèques des
autres isles. On fait bonne chère à Scio : les huîtres qu'on
y apporte de Metelin sont excellentes, & toute sorte de gi-
bier y abonde, surtout les perdrix; elles y sont aussi pri-
vées que les poules. Il y a des gens du côté de Vessa &
d'Elata qui les élèvent avec soin : on les mène le matin à
la campagne chercher leur nourriture comme des trou-
peaux de moutons; chaque famille confie les siennes au
gardien commun, ce gardien les ramène le soir, & on les
appelle chez soi avec un coup de sifflet: s'il plaît au maître
de faire venir pendant la journée celles qui lui appartièn-
nent, on les avertit avec le même signal, & on les voit re-
venir sans confusion. J'ai vû un homme en Provence, du
côté de Grasse, qui conduisoit des compagnies de perdrix
à la campagne, & qui les faisoit venir à lui, quand il vou-
loit: il les prenoit avec la main, les mettoit dans son sein,
& les renvoyoit ensuite chercher leur vie avec les autres.

A l'égard des plantes, l'Isle de Scio en produit de par-
faitement belles. Les deux especes de *Leontopetalon*, dont
j'ai parlé dans le Corollaire des Institutions de Botanique,
y sont fort communes en certains quartiers. Nous observâ-
mes auprès de la ville une espece d'Aristolochie, dont la
fleur me parut si extraordinaire, que j'en ai fait graver la fi-
gure.

Aristolochia Chia,
longa, subhirsuta,
folio oblongo, flore

La racine de cette plante a un pied & demi, ou deux
pieds de long, épaisse de deux pouces, piquante en fond,

Sciotes.

Tom. I. Pag. 386



dure, ligneuse, traversée par un nerf fort solide, jaunâtre, marbrée par rayons de blanc & de roussâtre, couverte d'une écorce charnuë, légèrement purpurine. Cette racine est accompagnée de peu de fibres, mais elle est d'une amertume insupportable, & pousse plusieurs têtes qui produisent beaucoup de jets blanchâtres, qui se terminent par des tiges hautes d'un pied dans le Printemps; elles s'étendent ensuite jusqu'à 2 pieds, fermes, solides, épaisses de deux lignes, vert-pâle, rudes, canelées, purpurines à leur naissance, & couchées à terre. Ces tiges sont garnies d'une feuille à chaque nœud, longue d'environ trois pouces sur deux pouces & demi de largeur à la base, qui est arrondie en deux oreilles, au delà desquelles elle se retressit insensiblement, & se termine par une pointe obtuse, qui finit par un petit bec fort court. Le dessus de la feuille est vert-brun, luisant, véné à quarréaux irréguliers: le dessous est vert mat, relevé d'une nervure assez sensible. De leurs aisselles naît une fleur soutenue par un pedicule long d'un pouce ou deux, terminé par un calice anguleux à six grosses canelures rudes, & long d'environ demi pouce; chaque fleur est courbée en maniere d'une S, longue de trois pouces & demi. Elle commence par une vessie grosse de huit ou neuf lignes, vert-pâle, mêlée de purpurin, anguleuse, laquelle se prolonge en tuyau recourbé, épais de demi pouce, terminée par une grande gueule presqu'ovale, de 18 ou 20 lignes de diametre; dont les bords sont également arrondis. Le creux de cette gueule est tout parsemé de poils blancs, longs d'une ligne & demie. Le fond en est purpurin, noir & livide, marqué de quelques taches plus claires qui tirent sur le jaunâtre, & relevé d'une grosse éminence dans l'endroit où la gueule commence à se retressir en tuyau. L'intérieur de ce tuyau est aussi purpurin, noirâtre, revêtu de poils, de même que le dedans de la vessie

qui est plus pâle. On trouve au fond de cette vessie un bouton exagone de deux lignes & demie de diametre, relevé de grosses côtes, entre lesquelles il y a des sommets qui répandent une poussière jaune. Cette fleur n'a point d'odeur, toute la plante est amere.

Μυτιλήνη ἡ μεγίστη πόλις. Strab. Roman Geogr. lib. 13.

Cicer. de lege agr. Vitruv. lib. 1. c. 6.

La passion que nous avions de voir Constantinople, nous fit partir de Scio le 27 Mars sur une saïque Turque, & nous arrivâmes le 28 à Castro capitale de l'Isle de Metelin, qu'on appelloit autrefois Lesbos. Il est bien-aisé de connoître par la description que Strabon a faite des deux ports de Mytilène, que c'est sur ses ruines que Castro a été bâtie. Ce Geographe & Estienne de Byzance qui l'a souvent copié, appellent Mytilène une tres-grande ville. Cicéron & Vitruve ne parlent que de sa magnificence; aussi n'y voit-on que bouts de colonnes, la plupart de marbre blanc, quelques-unes gris-cendré, ou de grânit: il y en a de canelées en ligne droite, d'autres en spirale; quelques-unes sont ovales, relevées de plates bandes, comme celles du Temple de Delos; mais celles de Metelin ne sont pas canelées sur les côtez. Il n'est pas croyable combien dans les ruines dont nous parlons, il y reste de chapiteaux, de frises, de piedestaux, de bouts d'Inscriptions fort maltraitées, en quelques-unes desquelles nous lûmes le mot de *Gymnasiarque*.

Cela nous fit souvenir du fameux Epicure qui enseignoit publiquement à Mytilène à l'âge de 32 ans, comme nous l'apprenons de Diogene Laerce. Aristote y fut aussi pendant deux ans, suivant le même Auteur. Marcellus, après la bataille de Pharsale, n'osant se rencontrer devant Cesar, s'y retira pour y passer le reste de ses jours à l'étude des belles Lettres, sans que Cicéron pût le persuader de venir à Rome éprouver la clemence du vainqueur.

Mytilène a produit de grands hommes dès les premiers temps. Pittacus un des sept sages de Grece, dont on avoit

écrit les sentences sur les murailles du Temple d'Apollon à Delphes, pour délivrer Mytilène sa patrie de la servitude des tyrans, en usurpa lui-même l'autorité; mais il s'en dépouilla volontairement en faveur de ses citoyens. Le Poëte Alcée & Sapho que Strabon appelle un prodige, étoient de Mytilène, & vivoient dans le même temps. On frappa des médailles à Mytilène en l'honneur de ces trois illustres Personnes. C'est par ces médailles que nous apprenons qu'il faut écrire le nom de cette ville par un y, quoiqu'il soit écrit avec un i dans Strabon. Une de ces médailles, d'un côté représente la tête de Pittacus, & de l'autre, celle d'Alcée. M^r Spon en a fait graver une où Sapho est assise tenant une lyre; de l'autre côté est la tête de Nausicaa fille d'Alcinous, dont les jardins sont si celebres dans Homere. On ne perdra jamais la mémoire de cette ville parmi les Antiquaires; les cabinets sont remplis des médailles de Mytilène, frappées aux têtes de Jupiter, d'Apollon, de Livie, de Tibere, de Caius Cesar, de Germanicus, d'Agripine, de Julie, d'Adrien, de Marc Aurele, de Venus, de Commode, de Crispine, de Julia Domna, de Caracalla, d'Alexandre Severe, de Valerien, de Gellien, de Saloüine. Long-temps après Pittacus, Mytilène, dit Strabon, produisit le Rheteur Diophane; & dans le siècle d'Auguste, Potamon, Lesbode, Crinagoras, & Theophane l'Historien qui se rendit illustre, par l'amitié de Pompée, aux grandes actions-duquel il eût beaucoup de part.

Castro, ou l'ancienne Mytilène, n'est pas aujourd'hui comparable à la ville de Scio: mais l'isle de Metelin est beaucoup plus grande que l'isle de Scio, & s'étend fort du côté du Nord-Est. Strabon donne à Lesbos 137 milles & demi de tour, & Pline, selon la pensée d'Isidore, 168 milles, & même jusques à 195. On nous assura qu'il y avoit encore dans cette isle 120 villages ou bourgs, parmi les-

CCc. iij.

MYTIA,
ΑΛΚΑΙΟΣ,
ΠΙΤΤΑΚΟΣ,
Οι Μυτιληναιοί μετ'
Σαπφῶ τῇ τριτοῦ
ματι ἐπιγράψαν.
Jul. Poll. lib. 9.
cap. 6.
ΕΠΙ ΣΤΡΑ.
ΙΕΡΟΚΑ, ΜΥΤΙΛΑ,
sub Prætoris Hierocle.
Et de l'autre côté,
ΗΡΩΙΔΑΝΑΥ-
CIKΑΑΝ.



Eptoris.

quels est Eriffo. C'est sans doute l'ancienne Ville d'*Ereffus*, où Theophraste & Phantias les deux plus fameux disciples d'Aristote avoient pris naissance; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller à Eriffo, parce que nous n'étions que passagers sur un Bâtiment Turc. Strabon marque si bien la situation des anciennes villes de Lesbos, qu'on les découvroit facilement en parcourant le pays. Rien ne fait plus de plaisir en voyageant, que de voir la patrie des grands Hommes. Cette Île en a produit un bon nombre. Plutarque a écrit que les Lesbiens étoient les plus grands Musiciens de la Grece: le fameux Arion étoit de Methymne, dont on voit encore les ruines dans cette île. Terpandre qui mit le premier sept cordes sur la lyre, étoit Lesbien; c'est ce qui donna lieu à la Fable, de publier que l'on avoit entendu parler dans cette île la tête d'Orphée, après qu'on l'eût tranchée en Thrace, comme l'explique ingénieusement Eustathe dans ses notes sur Denys d'Alexandrie. Eustathe remarque aussi que l'île fut nommée Mytilène du nom de la ville. Il est aisé de voir que de Mytilène on a fait Metelin. Strabon ajoute encore aux hommes illustres de Lesbos, deux personnes fort habiles, Helanicus celebre Historien, & Callias qui fit des notes sur les poësies d'Alcée & de Sapho.

*Plutarch. de Musica.**Ad vers. 137.**Rerum geogr.**Berclieu, dans Snid.*

Voilà les beaux endroits des citoyens de cette île: d'un autre côté leurs mœurs étoient si corrompues, que l'on faisoit une grosse injure à une personne de lui reprocher de vivre à la maniere des Lesbiens. Dans Goltzius il y a une médaille qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux Dames de cette Île. Il faut rendre justice à celles d'aujourd'hui, elles sont moins coquettes que celles de Milo & de l'Argentiere. Leur habit & leur coëfure sont plus modestes; mais elles découvrent trop leur gorge: il y en a qui donnent dans un autre excès, car elles n'en laissent voir que la rondeur au travers d'un linge.

PETRA,
dans l'Isle de
Nébetin.



Le terroir de Metelin nous parut fort bon : les montagnes y sont fraîches & couvertes de bois en plusieurs endroits. Cette isle produit de bon froment, d'excellente huile, & les meilleures figues de l'Archipel: ses vins n'ont rien perdu de leur première réputation. Strabon, Horace, Athénée, Elien les trouveroient aussi bons aujourd'hui que de leur temps. Aristote à l'agonie, prononça en faveur du vin de Lesbos. Il s'agissoit de laisser un successeur du Liycée, qui soutint la réputation de l'Ecole Peripateticienne. Ménédème de Rhodes & Theophraste de Lesbos étoient les concurrents. Aristote se fit apporter du vin de ces deux isles ; & après les avoir goûtés avec attention, il s'écria devant tous ses disciples : *Je trouve ces deux vins excellens , mais celui de Lesbos est bien plus agreable* , voulant donner à connoître par-là, que Theophraste l'emportoit autant sur son compétiteur , que le vin de Lesbos sur celui de Rhodes. Tristan donne le type d'une médaille de Geta, qui suivant Spartien , aimoit fort le bon vin : le revers représente une Fortune tenant de la main droite le gouvernail d'un vaisseau , & de l'autre, une corne d'abondance, d'où parmi plusieurs fruits sort une grappe de raisin. Pline relève le vin de cette isle par l'autorité d'Erasistrate, l'un des plus grands medecins de l'antiquité.

Le même auteur & Isidore parlent du jaspe de Lesbos : nous n'eûmes pas le temps de le voir , non plus que les Pins qui donnent assez de poix noire , & dont on emploie les planches à la construction des petits vaisseaux. Notre Capitaine nous fit payer au port de Petra, d'où nous n'osions nous écarter , de peur qu'il ne partût sans nous avertir ; les capitaines Turcs font payer d'avance les passagers , & ne s'en embarrassent plus. Petra est un méchant village où nous n'eûmes d'autre plaisir , que celui de boire du café chez un Turc qui avoit été long-temps es-

Hic innocentis pocula Lesbii duces sub umbra. Horat. Ode 17. lib. 1.

Non eadem arboribus pendet vindemia nostris. Quem Methymæo carpit de palmitre Lesbos Virgil. lib. 2. Georgie.

Utramque, inquit, oppido bonum, sed id idem, i. Aristot. Aul. Gell. lib. 13. cap. 1.

ΜΕΘΥΜΝΑΙΟΝ.

clave à Marseille , & qui nous informa des ports de l'isle, qui sont celui de *Castro* , ou de l'ancienne Mytilène , le port Olivier , Caloni , & le port Sigre. Il nous assura qu'il y avoit dans l'isle plusieurs Turcs mêlez avec les Chrétiens du rite Grec. Le Cadi & le Janissaire Aga résident à *Castro* , aussi bien que le vice-consul de France, qui est envoyé par le consul de Smyrne. *Castro* n'est pas le seul port de l'isle. Iero connu par les Francs sous le nom du port Olivier , & dont l'entrée est entre l'est & le sud-est , passe pour un des plus grands & des plus beaux ports de la Méditerranée. Les autres ports de Metelin sont Caloni & Sigre. ^b Caloni est le meilleur des deux , & regarde le midi , mais il faut laisser à gauche l'écueil qui est à son couchant : l'entrée du port ^c Sigre est entre le midi & le ^d sud-ouest.

^a Siron.

^b Καλιόν , apud Cantacuz. lib. 2. cap. 30.

^c Συγγίον. Strab.

^d Labech.

Εκείτοι νῆσι καὶ Ἀπολλωνίῳ. Εκατος γὰρ ὁ Ἀπολλών. Strab. lib. 13.

Le canal de Lesbos à la terre ferme est , selon Strabon & Pline , de sept millés & demi : il est plus large à son entrée où sont les isles de *Mosconisi* , qui se répandent sur la côte de l'ancienne ville de Phocée. Une partie des habitans de cette ville ne pouvant s'accommoder de la domination des Perses , vint sur la côte de Provence bâtir Marseille.

Nous mîmes à la voile du port de Petra le 25 Mars à une heure après minuit , & au point du jour nous nous trouvâmes à la vûe de Tenedos. Strabon détermine la distance de ces deux isles à 62 milles , & Pline à 56 : on en compte ordinairement 60 , terme moyen entre les deux premiers.

T E N E D O S.

Tenedos n'a pas changé de nom depuis la guerre de Troye : tous les anciens auteurs conviennent que cette isle , qui se nommoit *Leucophrys* , fut appelée Tenedos , du nom de Tenés ou Tennés qui y mena une colonie.

Biblioth. hist. lib. 5.

Diodore de Sicile en parle en véritable historien. Tennés , dit-il , fut un homme illustre par sa vertu ; il étoit fils de Cycne Roy de Colone dans la Troade ; & après avoir bâti une

une

8.



une ville dans l'isle Leucophris, il luy donna le nom de Tenedos. Ce prince fut cheri de ses sujets pendant sa vie, & adoré après sa mort; car on lui dressa un temple où on lui immoloit des victimes. Diodore traite de fable ce que les habitans de Tenedos publioient de son temps: cependant Pausanias & Suidas en parlent fort sérieusement. On prétend donc que Tennés fut fils de Cycne & de Proclée *Phocic.* sœur de Caletor, qui fut tué par Ajax dans le temps qu'il voulut brûler les vaisseaux de Protefilaüs. Après la mort de Proclée, Cycne épousa Philonome, qui par-là devint belle-mere de Tennés & d'Hemithée sa sœur. L'histoire ajoûte que cette belle-mere trouva tant de charmes dans Tennés, & si peu de disposition à s'en faire aimer, qu'elle se plaignit à son époux que son fils avoit voulu la violer. Estienne de Byzance ajoûte qu'elle produisit pour témoin un joueur de flûte de sa cour. Cycne autant pénétré de la vertu de sa femme, qu'outré de l'insolence de son fils, le fit enfermer dans un coffre, où Hemitée sa sœur voulut lui faire compagnie. On les exposa sur la mer qui les jetta sur les bords de l'isle dont nous parlons; ces deux charmantes personnes y furent reçûes avec tant d'applaudissement, que Tennés en fut déclaré Roy. Quelque temps après, Cycne convaincu de l'innocence de son fils, voulut descendre à Tenedos pour lui en témoigner son chagrin; mais Tennés bien loin de le recevoir, s'en alla au port, où avec une hache il coupa le cable qui y tenoit attaché le vaisseau de son pere. La hache ne fut pas perdue, Periclyte citoyen de Tenedos prit soin de la faire porter à Delphes dans le temple d'Apollon, & les Tenediens en consacrèrent deux dans le temple de leur ville. *Suid.*

Ces aventures firent du bruit, & donnerent lieu à deux proverbes. Quand on vouloit parler d'un faux témoin, on disoit que c'étoit *un flûteur de Tenedos*, & l'on citoit la *Tenedos ἀδελφική* *Stephan.*

Tenedos Πελοπον.
Suid. ibid.

hache de Tenedos, lorsqu'il étoit question d'une affaire qu'il falloit décider sur le champ. Aristote cité par Estienne de Byzance, explique autrement le fait. Il dit qu'un Roy de Tenedos ayant par une loi expresse condamné les adulteres d'avoir la tête tranchée à coups de hache, le premier exemple s'en fit en la personne de son fils: ce geographe assure qu'on representa sur des médailles de l'isle les têtes de deux amans adossées, au revers c'étoit la hache avec laquelle on les avoit coupées. Goltzius a donné le type d'une semblable médaille. On pourroit l'expliquer suivant la remarque d'Estienne; mais la conjecture de M^r de Boze Secrétaire perpetuel de l'Academie royale des Inscriptions & des Médailles, est beaucoup plus heureuse & tout-à-fait naturelle. Cet Academicien, en qui l'érudition a devancé les années, croit que ces deux têtes sont celles de Tennés & d'Hemithée sa sœur: sa pensée est confirmée par une autre médaille du cabinet de M^r Baudelot, sur laquelle ces deux têtes adossées ont une espece de diadème.

Differt. sur le Tenuus des anciens.

M^r Baudelot, qui est fertile en conjectures ingenieuses, eroit que l'une de ces têtes est celle de Jupiter, & l'autre celle d'une Amazone, qui dans le temps des courses de ces héroïnes, avoit fondé quelque ville dans Tenedos. Cela n'est pas hors de la vraisemblance, & les habitans de cette isle en voulurent peut-être conserver la mémoire sur leurs monnoyes, comme firent ceux de Smyrne, d'Ephese, & de plusieurs autres villes d'Asie. La hache qui est sur le revers de ces médailles favorise tout-à-fait le sentiment de M^r Baudelot; car tout le monde regarde cet instrument à double tranchant, comme le symbole des Amazones. Cependant d'un autre côté l'on a cru que c'étoit celui dont on se servoit pour assommer les criminels dans Tenedos. Pour exprimer un Juge impitoyable, on disoit, selon Suidas, *C'est un Avocat de Tenedos*. Les haches étoient en si

Tenedos Εμπόρος.
Tenedos ἄνθρωπος.
Suid.

grand usage dans cette isle, qu'il y avoit toujours derrière le Juge un officier armé d'une hache, & prêt à en donner sur la tête des menteurs & des faux-témoins; le Roy même se mêloit quelquefois de faire cette rigoureuse justice.

Rien n'a rendu cette isle plus fameuse dans l'antiquité, que le Siege de Troye. Virgile a bien raison de dire que Tenedos étoit à la vûe de cette puissante ville, & il suppose que les Grecs qui feignirent d'en lever le siege, se cachèrent dans un port de l'isle; elle devint misérable après la destruction de Troye, & fut obligée, comme remarque Pausanias, de se donner à ses voisins, qui avoient bâti la ville d'Alexandrie sur les ruines de Troye.

*Est in conspectu
Tenedos, notissima
famâ, Insula dives
opum, Priami dum
regna manebant.
Virgil.*

Cette isle fut une des premières conquêtes des Perses; qui après la défaite des Ioniens à l'isle de Lada, vis-à-vis de la ville de Milet, se rendirent maîtres de Scio, de Lesbos, & de Tenedos. Elle tomba sous la puissance des Athéniens, ou du moins elle se rangea de leur parti contre les Lacedemoniens, puisque Nicoloque qui servoit sous Antalcidas Amiral de Lacedemone, ravagea cette isle, & en tira des contributions, malgré toute la vigilance des généraux Athéniens qui étoient à Samothrace & à Thasse. C'est peut-être pour cette raison que les Tenediens faisoient graver une choüette sur leurs médailles, comme on le voit sur celle de M^r Baudelot, car la choüette étoit le symbole d'Athènes.

Herod. lib. 6.

*Xenophon Hellen.
5.*

Les Romains jouïrent de Tenedos dans leurs temps; & le temple de cette ville fut pillé par Verrés: cet impie ne lui fit pas plus de grace qu'à ceux de Scio, d'Erythrée, d'Halicarnasse, & de Délos: il emporta la statuë de Ténéès fondateur de la Ville; & Cicéron remarque que toute cette ville en fut dans une grande consternation. Le même Auteur parle en plusieurs endroits de cette grande bataille que Lucullus remporta à Tenedos sur Mithridate

*Cic. pro lege Man.
pro Mnr. pro Arch.
poeta.*

& sur les Capitaines que Sertorius avoit fait passer dans son armée.

Tenedos eut le même sort que les autres isles sous les Empereurs Romains & sous les Empereurs Grecs. Les Turcs s'en faquirent de bonne heure, & la possèdent encore aujourd'hui : elle fut prise par les Venitiens en 1656 après la bataille des Dardanelles, mais les Turcs la reprirent presque aussitôt.

Strabon donne à cette isle 80 stades de tour, c'est-à-dire, 10 milles : elle en a bien 18, & seroit assez arrondie, n'étoit qu'elle s'allonge vers le sud-est. Cet auteur détermine la distance de la terre ferme à onze stades, qui valent 1375 pas, quoiqu'on compte environ six milles. Pline en a mieux jugé, car il l'éloigne de 12 milles & demi de l'ancienne Sigée, qui étoit sur le cap Janissaire : il marque pour l'éloignement de Lesbos à Tenedos 50 milles. Strabon n'a dit autre chose de cette isle, sinon qu'il y avoit une ville, deux ports, & un temple dédié à Apollon Sminthien. Qui croiroit qu'Apollon eût reçu ce surnom à l'occasion des mulots ! On les a pourtant représentés sur les médailles de l'isle, & les Crétois, les Troyens, les Eoliens les appellent Σμύρτα. Elian raconte qu'ils faisoient de si grands dégâts dans les champs des Troyens & des Eoliens, que l'on eut recours à l'Oracle de Delphes. La réponse porta qu'ils en seroient délivrés s'ils sacrifioient à Apollon Sminthien. Nous avons deux médailles de Tenedos, sur lesquelles les mulots sont représentés ; l'une à la tête radiée d'Apollon avec un mulot, le revers représente la hache à double tranchant ; l'autre médaille est à deux têtes adossées, le revers montre la même hache élevée, & deux mulots placez tout au bas du manche. Strabon assure qu'on avoit sculpté un mulot au pied de la statue d'Apollon qui étoit dans le temple de *Chrysa*, pour expliquer la raison du surnom de Smin-

*Tbeven. voyag.
tom. I.*

TENEΔΟΣ
TENEAION.

Σμύρτος Απολλων.
*Strab. Rerum ge-
orgic. lib. 13.*

thien qu'on lui avoit donné , & que cet ouvrage étoit de la main de Scopas fameux Sculpteur de Paros.

Un marchand de Constantinople qui étoit sur notre bord, nous assûra qu'il ne restoit plus aucunes marques d'antiquité dans Tenedos. En effet elle perdit toute sa magnificence avec la ville de Troye. Pour nous , nous n'avions pas grande envie d'aller chercher les ruines des greniers que Justinien y fit bâtir pour servir d'entrepôt aux bleds d'Alexandrie destinez pour Constantinople, qui se pourrissoient souvent dans les vaisseaux arrêtez par les vents contraires à l'entrée des Dardanelles. Ces magasins cependant, à ce que dit Procope, avoient 280 pieds de long sur 90 pieds de large. Leur hauteur étoit fort considerable, & par conséquent ils devoient être tres solides. Nous admirions la prévoyance de ce sage Empereur; mais tout cela ne piquoit pas notre curiosité; non plus que la fontaine, qui du temps de Pline se répandoit hors de son bassin dans le solstice d'été, depuis trois heures après minuit jusques à six. Le vin muscat de cette isle, qui est le plus délicieux du Levant, nous attiroit bien davantage. Je ne pardonnerai jamais aux anciens, de n'avoir pas fait le Panegyrique de cette liqueur, eux qui ont affecté de celebrer les vins de Scio & de Lesbos. On ne sçauroit les excuser, en disant qu'on ne cultivoit pas la vigne à Tenedos dans ce temps-là: il est aisé de prouver le contraire par la médaille de Tenedos qui est dans le cabinet de M^r Baudelot. On y voit à côté de la hache à deux trenchans (qui sont faits comme les aîles d'un moulin à vent; au lieu que dans les autres médailles de cette isle, ils sont arrondis de même que ceux des haches des Amazones) on voit, dis-je, à côté de cette celebre hache une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raisin, qui marque l'abondance de ce fruit dans l'isle de Tenedos. Nous eûmes tout sujet de

*Procop. de edific.
Justin. lib. 5. cap. 1.*

*Hist. nat. lib. 2.
cap. 103.*

nous consoler de nos chagrins à Constantinople chez M^r le Marquis de Ferriol Ambassadeur du Roy. On y boit le meilleur vin de Tenedos , & sa table est la mieux servie qui soit dans tout l'Orient, quand même on iroit de Constantinople jusques à la Chine & au Japon.

Isle aux Maures.

Nous passâmes le 26 Mars tout près des isles aux lapins, ou isles aux Maures, que les anciens ont connuës sous le nom de Calydnes; ces isles sont abandonnées. Comme la mer étoit fort tranquille, & que notre vaisseau ne branloit pas, M^r Aubriet dessina fort à son aise la vûe de la ville de Tenedos. Je joindrai à ce dessein un plan fort exact de toute l'isle, que l'on m'a communiqué depuis mon retour.

Vous trouverez bon, Monseigneur, qu'avant de sortir de l'Archipel, je vous rende compte de ce que nous apprîmes à Mycone de l'isle de Nicaria, par un Papas du pays qui se disoit de la maison des Paleologues, quoiqu'il n'eût pas de souliers, & qu'il fût réduit à vendre des planches. Nous tentâmes deux fois de passer à Nicaria; mais il falut ceder au temps.

NICARIA.

*Nicaria ἢ Inaros
de Inapia, d'où
vient Nicaris.*

*^a Αἰγυρίων Δα-
μων. Strabo.*

*^b Αἰγυρίων Καν-
δυμων. Strab.*

Cette isle a 60 milles de tour, & s'étend depuis la pointe appelée Papa qui regarde Mycone jusques à la pointe du ^a Fanar, qui est vis-à-vis du cap ^b Catabate de l'isle de Samos. Strabon ne donne à Nicaria que 300 stades de circonference, qui font seulement 37 milles & demi. Il détermine la distance de ces deux caps à 80 stades, qui ne font que dix milles. Cependant le grand Bougas, ou le canal qui est entre Samos & Nicaria, est de 18 milles de largeur.

*Antea vocata Do-
liche & Macris.
Plin. ibid.*

Nicaria est fort étroite, & traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes en dos d'âne, qui lui avoit fait donner autrefois le nom de l'isle longue & étroite. Ces montagnes sont couvertes de bois, & fournissent des four-

ces à tout le pays. Les habitans ne vivent que du commerce des planches de pin, des chênes, & des bois à bâtir ou à brûler, qu'ils portent à Scio ou à Scalanova ; aussi ces pauvres Nicariens sont si misérables, qu'ils demandent l'aumône dès qu'ils sont hors de leur isle : neantmoins il y a de leur faute, ils seroient heureux s'ils vouloient la cultiver. Ils recueillent peu de froment, assez d'orge, de figues, de miel, de cire : mais après tout ce sont de sottes gens, grossiers, & à demi sauvages. Ils font leur pain à mesure qu'ils veulent dîner ou souper. Ce pain n'est autre chose que des foüaces sans levain, que l'on fait cuire à demi sur une pierre plate bien chaude : si la maîtresse de la maison est grosse, elle tire deux portions de foüaces, une pour elle, & l'autre pour son enfant ; on fait la même honnêteté aux étrangers.

Cette isle n'a jamais été bien peuplée. Strabon en parle comme d'un pays inculte, dont les pâturages étoient d'une grande utilité aux Samiens. On ne croit pas qu'il y ait présentement plus de 1000 ames : les deux principales villes sont d'environ 100 maisons chacune ; l'une s'appelle Maseria, & l'autre Peramaré ; les villages sont Aratusa, où il y a seulement quatre maisons ; cela n'est pas extraordinaire, car à Ploumara il n'y en a que trois, deux à Nea, quatre à Perdikis proche Fanar, cinq à Oxo, sept à Langada. On appelle villages dans cette isle, les endroits où il y a plus d'une maison.

Nicaria n'a pas changé de nom, elle s'appelle *Icaria*, tout comme autrefois ; mais les Francs qui ne sçavent pas le Grec, corrompent la plupart des noms. Tout le monde sçait que l'on attribue ce nom à Icare fils de Dedale, qui se noya aux environs dans la mer qui pour la même raison fut nommée Icarienne. Strabon enferme dans cette mer les isles de *Leros* & de *Cos*. Pline ne lui donne de l'é-

Μάσσεια.
Περμαρε.
Αρατουσα.
Πλουμαρε.
Νεα.
Περδικις.
Οξο.
Λαγγαδα.

Icaros, quæ nomen mari dedit.
Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 12.

Ichthyocæssa. Plin. ibid.

tendueë que depuis Samos jusques à Mycone. Mr Bochart est le seul qui dérive le nom d'Icarie d'un mot Phénicien *Icaure*, qui signifie poissonneux, ce qui pourtant convient assez à un nom Grec que les anciens ont donné à la même isle. Quoiqu'il en soit la fable d'Icare me paroît fort joliment expliquée par Pline, qui attribué l'invention des voiles des navires à Icare. Pausanias veut que ce soit Dedale; mais de quelque maniere qu'on le prenne, il y a beaucoup d'apparence que les aîles que la fable a données à Icare pour se sauver de Crete, n'étoient que les voiles du bâtiment sur lequel il passa jusques à l'isle dont nous parlons, & où il fit naufrage faute de savoir les gouverner avec prudence.

Tous les habitans de Nicarie sont du rite Grec, & leur langue tient plus du Grec littéral, à ce qu'on dit, que celle des autres isles, où le commerce a fait établir plusieurs étrangers qui ont introduit une infinité de mots & de terminaisons de leur pays. On ne s'est jamais embarrassé de conquérir cette isle: il y a beaucoup d'apparence qu'elle a suivi le destin de celle de Samos sa voisine & sa maîtresse. Il n'est parlé de l'isle de Nicarie dans la relation d'aucune guerre, si ce n'est dans celles qui se passerent entre Baudouin II. du nom Empereur de Constantinople, & Vatace gendre de Théodore Lascaris: car la flotte de Vatace prit en 1247 les isles de Metelin, Scio, Samos, Icarie & Cos, comme nous l'apprend Gregoras.

Les Nicariens reconnoissent l'évêque de Samos pour le spirituel. Il y tient son Protopapas, sous lequel il y a 24 Papas qui ont soin de plusieurs chapelles. Il n'y a qu'un monastere appelé Sainte Lesbie dont ils ont le corps, à ce qu'ils croient; mais ce monastere est aussi bien en religieux que les villages dont on vient de parler, le sont en habitans: car il n'y a qu'un seul caloyer.

L'isle

1. Johana. Steph.

*Hist. nat. lib. 7.
cap. 56.
Baotic.*

*Du Cange hist. des
Emper. de Const.
liv. 4.*

*Nicéphor. Grego-
ras lib. 2. cap. 5.*

Αγία Λισβία.

L'isle manque de ports, comme Strabon l'a remarqué. L'une des principales calanques est à Fanar où étoit l'ancienne ville *Dracanon*. L'autre regarde Scio, & s'appelle *Caraboustas*, c'est-à-dire, la calanque ou le port. Les ruines de la ville d'Ænoë sont tout auprès, dans un quartier appelé *le champ* simplement, ou *le champ des roseaux*. C'est apparemment dans ce lieu que les Miletien^s menèrent une colonie; & comme Caraboustas est le meilleur port du pays, il y a lieu de croire que c'est celui que l'on nommoit *Ipsi* dans ce temps-là. Les bons ports de ces quartiers sont aux isles de Fourni, qui ont pris leurs noms de leur figure; car ils sont creusés naturellement dans les rochers comme des voûtes de fours. Ces isles sont à égale distance de Nicaria & de Samos au dessous du vent, & par conséquent plus meridionales. On n'y voit que des chèvres sauvages.

Strabon assure qu'il y avoit dans Nicaria un temple de Diane appelé *Tauropolium*, & Callimaque n'a pas fait difficulté de dire que de toutes les isles il n'y en avoit pas de plus agreable à Diane que celle-ci. Goltzius a donné le type d'une médaille représentant d'un côté une Diane chasseresse, & de l'autre une personne sur un taureau, que l'on pourroit prendre pour Europe; mais selon la conjecture de Nonius, c'est plutôt la même Diane, le taureau marquant l'abondance des pâturages de l'isle & la protection de cette Déesse. Cette médaille a été frappée dans l'isle dont nous parlons, & non pas dans une autre isle de même nom, dans le sein Persique. Denys d'Alexandrie avance qu'on sacrifioit dans celle du sein Persique à Apollon Tauropole. Eusthate son commentateur dit seulement que c'étoit une isle tres-celebre, mais il adjoûte qu'on venoit aussi fort respectueusement Apollon & Diane Tauropoles dans l'isle d'Icarie de la mer Egée: d'où il faut con-

Δρακονον.

Καραβουστας.

Ænoë Strab. & Athen.

Τὸ Κάμπον καὶ τὸ Κάλυμ. Strab. Retum gr. lib.

Ipsi. Strab.

Ἐπὶ δὲ τῇ Ἀρτίμιδος ἱερῶν καλούμενον Ταυροπόλιον ἐν τῇ Νίκα. Strab.

ΙΚΑΡΙΩΝ.

vers. 608. &c.

clurre que ces divinitez faisoient l'objet du culte des habitans de ces deux isles. Tauropole dans cet endroit signifie protecteur des taureaux, & non pas marchand, ainsi que le nom semble le faire entendre. Il seroit ennuyeux de rapporter ce que les anciens auteurs ont pensé sur ce nom, il faut s'en tenir à Suidas : il suffit de remarquer que Diane Tauropole n'étoit pas seulement honorée dans les isles d'Icarie, mais encore dans celle d'Andros & à Amphipolis en Thrace, comme nous l'apprenons de Tite-Live. Il ne faut pas confondre le nom de Tauropole avec celui de Taurobole qu'on avoit aussi donné à Diane. Le Taurobole proprement étoit un sacrifice tout particulier que Prudence a fort bien décrit, & qui a été depuis peu très-savamment expliqué par M^r de Boze.

Lib. 44.

*Quadr. Lanterne,
fanal.*

Le Fanar ou Fanari de Nicarie est une vieille tour, qui servoit de fanal pour éclairer le passage des vaisseaux entre cette isle & celle de Samos; car ce canal est dangereux quand la mer est grosse, quoiqu'il ait 18 milles de large. Celui de Nicarie à Mycone a près de 40 milles, & il en faut faire plus de 60 pour aller d'un port à l'autre. M^{rs} Fermanel & Thevenot se sont trompez en parlant de Nicarie ils l'ont prise pour Nissaro, où sont les plus fameux plongeurs de l'Archipel. Les habitans de Nicarie sont de pauvres gens, qui ne se mêlent que de couper leur bois : ils n'ont ni Cadi ni Turc chez eux : deux administrateurs qui sont annuels, font toutes les affaires du pays. En 1700 ils payerent 525 écus pour la capitation, & 130 écus au douanier de Scio pour la taille, & sur-tout pour avoir la liberté d'aller vendre leur bois hors de l'isle. On ne se sert à Nicaria que de moulins à bras, que l'on fait venir de Milo ou de l'Argentiere; mais les pierres de Milo sont les meilleures. Ces moulins consistent en deux pierres plates & rondes d'environ deux pieds de diametre, que l'on fait

DU LEVANT.

403

rouler l'une sur l'autre par le moyen d'un bâton qui tient lieu de manivelle. Le blé tombe sur la pierre inférieure par un trou qui est au milieu de la meule supérieure, laquelle par son mouvement circulaire le répand sur la meule inférieure, où il est écrasé & réduit en farine. Cette farine s'échappant par les bords des meules, tombe sur une planche, où on la ramasse : le pain qu'on en fait est de meilleur goût que le pain de farine mouluë aux moulins à vent ou à eau : ces moulins à bras ne se vendent qu'un écu ou un écu & demi piece.

J'ai l'honneur d'estre avec un profond respect, &c.

L E T T R E X.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

M O N S E I G N E U R ,

DESCRIPTION
des isles de Samos,
de Patmos, de Four-
ni, & de Skyros.

Pour continuer la description de l'Archipel, j'aurai l'honneur de vous parler ici de Samos, de Patmos, & de Skyros, que nous ne vîmes cependant qu'à notre retour d'Anatolie.

^a Νέμεδος ἡ ἀγία-
ει μὲν ἐν Εἰρεσίῳ
τῷ δὲ Σαμῶτι.
Strab. Rerum geo-
gr. lib. 2.4.

Nous partîmes de ^a Scalanova pour Samos, le 25 Janvier 1702, sur la tartane du capitaine Dubois, qui rassembloit sur les côtes d'Asie des pelerins Turcs pour les conduire à Alexandrie. Ces pelerins s'appellent Agis, & vont d'Alexandrie à la Meque. L'occasion nous parut favorable, pour nous mettre à couvert des bandits qui occupoient les ^b Boghas de Samos. On appelle de ce nom les détroits qui sont aux deux pointes de l'isle. Le petit Boghas est à l'est-sud-est, & son emboucheure regarde le midi. Strabon ne lui donne que ^c 875 pas de large, quoiqu'il en ait plus de mille sur environ trois milles de long. Il sépare l'isle de Samos de la terre ferme d'Asie; ^d ce détroit est enfermé, comme dit le même auteur, entre le ^e cap de Neptune & la montagne de ^f Mycale, qui est tout vis-à-vis en Asie. Cette montagne la plus élevée de la côte, & partagée en deux sommets, se trouve aujourd'hui dans le même état que Strabon l'a décrite, c'est-à-dire, que c'est un tres-beau pays de chasse, couvert de bois & plein

^b Embouchûres,
canaux, détroits.
Bogazi, en Turc.

^c Sept stades.

^d Σάμος Περὶ Μυκά-
λῃ.
Fretum Samium.
Strab. ibid.
^e Τὸ Περὶ Μυκά-
λῃ.
Strab. ibid.
^f Τὸ Μονάκιον τὸ ὅπου
ἔστιν ὁ Μονάκιος.
Strab. ibid.

de bêtes fauves : on la nomme la montagne de Samson à cause d'un village de même nom, qui n'en est pas éloigné & qui, suivant les apparences, a été bâti sur les ruines de l'ancienne ville de Priene, où Bias l'un des sept sages de Grece avoit pris naissance. Les voleurs qui courent sur ces côtes par bandes, ne nous permirent pas de nous en éclaircir de plus près, non plus que d'aller vérifier si le village de Tchangli est situé dans le même endroit où étoit le fameux *Panionium*, lieu sacré où s'assembloient les députes des 12 villes d'Ionie, parmi lesquelles Samos tenoit un rang considérable : on y regloit les affaires les plus importantes après avoir sacrifié à Neptune. Tchangli est entre Samos & Scalanova, au nord de Mycale, justement dans la position que Strabon donne au *Panionium*. Il ne manque qu'une inscription pour autoriser ce fait.

Πειραι. Strab.

Τὸ δὲ Πανιώνιον ἐστὶ τῆς Μυκάλης χῶρος Ἰων. Hierod. lib. 1. Strab. lib. 8.

Ποσειδὼν Ἐλουργέος.

Au milieu de ce détroit vers son embouchûre meridionale sur un écueil, est élevée une ancienne chapelle ; & la petite île que les anciens appellent *Nartecis*, est placée entre cet écueil & l'île de Samos. Nartecis sert à déterminer la situation du cap de Neptune, qui avoit pris son nom d'un temple dédié à ce dieu. Le Roi a une médaille de Commode, dont le revers représente Neptune & Jupiter, à la legende des Samiens.

Νηοῖδον ἢ Ναρθηκίς. Strab. γεωγ. lib. 14. Ἐξαι δὲ τοῦ Ποσειδῶνος. πρόκειται δὲ αὐτοῦ νηοῖδον ἢ Ναρθηκίς. Ibid.

Legende, C A M I Ω N.

Le grand Boghas est au sud-ouest de l'île entre la pointe occidentale, appelée le ^bCap de Samos & la grande île de Fourni. Ce détroit a huit milles de large, & n'est éloigné de Nicarie que de dix milles ; ainsi l'on compte 18 milles de Samos à Nicaria de cap en cap. Tous les bâtimens qui descendent de Constantinople en Syrie & en Egypte, s'étant reposez à Scio, sont obligez de passer par un de ces détroits. Il en est de même de ceux qui montent d'Egypte à Constantinople. Ils y trouvent de bons ports, & leur route seroit trop longue s'ils alloient passer vers My-

• Αψ. Labech.

• Καὶ Σάμων. Strab. lib. 14.

cone & vers Naxie : ainsi ces Boghas sont les véritables croisières des Corsaires , comme l'on parle dans le Levant , c'est-à-dire que ce sont des lieux propres pour reconnoître les bâtimens qui passent.

Πρασονισι.

Quoique le trajet de Scalanova à Samos ne soit que de 25 milles , la bonace nous obligea de relâcher derrière un petit écueil appelé *Prasonisi* , lequel est assez près du petit boghas. Nous débarquâmes le lendemain 30 Janvier , & nous arrivâmes en deux heures & demie au Vati , village au nord de l'île sur la pente d'une montagne , à près d'un mille du port. Il n'y a guères plus de 300 maisons dans ce village , avec cinq ou six chapelles ; mais les unes & les autres sont tres-mal bâties , quoique ce soit un des endroits des plus considérables de l'île.

Κόρα.

Les villages de la côte du midi , sont Cora , qui en Grec vulgaire signifie *la ville* , & néanmoins il n'y a qu'environ 600 maisons , la plupart même abandonnées depuis que le pays fut ravagé par Morosini general de l'armée Venitienne : celles qui sont habitées se terminent en terrasses , où les cochons & les chèvres vont chercher leur nourriture. Cora est à l'entrée d'une gorge de montagnes à deux milles de la mer tout près des ruines de l'ancienne ville de Samos , comme l'on verra plus bas. L'air n'en est pas sain aujourd'hui à cause des eaux qui croupissent dans la plaine , & qui se vuidoient autrefois dans la mer ; cependant la campagne est belle , fertile , riche : on arrose de ces eaux les champs , les villes , les oliviers & les orangers. A une lieue de Cora on trouve un petit village appelé Miles , ou les Moulins , ensuite Bavonda à quatre milles de la mer ; les autres villages vers le midi , sont Neocorio à deux milles de la côte , Gueitani à trois milles , Maratrocampo à pareille distance , Esforeo à cinq milles , Spatarei sur le cap Coloune , Sureca n'en est pas loin. Paleocastro est à deux

Μίλες.
Βαυονδα.
Νεοχώρια.
Γουίται.
Μαροτρόκαμπο.
Εσφόρειο.
Σπαταρει.
Συρεκα.
Παλειοκαστρον.

milles de la mer du côté du nord, Vourlotes à pareille distance, Fourni à trois milles, Carlovassi à un mille, & Castania reste au pied de la montagne de Catabate, de même que Albaniticorio. Il faut ajouter à ces villages Platano, qui est le plus beau de tous, Pyrgos & Comarea, qui sont vers le milieu de l'isle. Cette isle est toute escarpée, c'est ce qui lui avoit fait donner le nom de Samos, car selon Constantin Porphyrogenete, les anciens Grecs appelloient Samos, les lieux fort élevez. Il n'y a d'agréable dans cette isle que la plaine de Cora. La grande chaîne de montagnes qui traversent Samos dans sa longueur, s'appelloit *Ampelos*. Sa partie occidentale qui fond dans la mer du côté de Nicaria, retenoit le même nom; elle s'appelloit aussi *Cantharium* & *Cerceteus*. C'est cette roche effroyable qui fait le cap de Samos. Les Grecs lui ont conservé le nom de *Kerki*, qui retient quelque chose de *Cerceteus*. Ils la nomment aussi *Catabate* qui signifie un precipice.

Du temps que la Grece étoit florissante, cette isle étoit fort peuplée & tres bien cultivée. On voit encore au plus haut des montagnes, de longues murailles faites pour arrêter les terres. Je ne crois pas qu'il y ait presentement dans Samos plus de 12 mille hommes, tous du rite Grec. Il n'y a que trois maisons de Turcs: celle du Cadi, celle de l'Aga qui demeurent tous deux à Cora, & celle d'un subdelegué de l'Aga qui fait sa résidence à Carlovassi ou au Vati séjour du viceconsul de France. L'Aga proprement n'est qu'un Vaivode, envoyé pour exiger la taille réelle.

Tous les ans on établit un administrateur ou deux dans chaque village, excepté à Cora, au Vati, & à Carlovassi, où l'on élit deux Papas & quatre bourgeois, supposé qu'il s'en trouve: à leur défaut on prend des patrons de caiques, ou des laboureurs. Les Papas même ne sont que des payfans promûs aux ordres, sans autre merite que d'avoir ap-

γουργι.
Καρυλασι.
Καρυλια.
Αλκυοντιχοριο.
Πλατανο.
Πυργος.
Κομαρια.

Ἄμπελος.
Καοθάριον. Strab.
lib. 14.
Τὸ ὄρος ὁ Κερκετις.
Strab. lib. x.
Καταβάτη, montagne des precipices.
Καταβαίνω, descend. Ou bien on peut faire venir ce nom de ce que la foudre y tombe souvent.
Καταβάτης Ζεύς, παρὰ τὸ καταβάειν τὸν κεραυνόν.
Suid. Jul. Pollux.
lib. 1. cap. 1. Libanius legat. ad Julian. Pausan. Eliac. prior. Pharnutus in Jovis cognominibus, parlent de Jupiter, Καταβάτης, qui lance la foudre.

pris la messe par cœur. Il y en a plus de 200, & le nombre des Caloyers est encore bien plus grand: ainsi les gens d'Eglise sont les maîtres de l'isle; ils y possèdent sept monasteres: savoir, Notre-Dame de la Ceinture, Notre-Dame du Tonnerre, la grande Notre-Dame, Saint Helie, le couvent de la Croix, Saint George, & Saint Jean.

Παναγια Ιαζοτη.
Παναγια βροχιδα.
Παναγια μεγάλη.
Αγιος Ηλιας.
Σταυρος.
Αγιος Γεωργιος.
Αγιος Ιωάννης.
Θεολογος.

Il y a quatre couvens de religieuses dans Samos; l'un à Saint Helie; l'autre proche la grande Notre-Dame, le troisième à Bavonda, & le dernier au monastere de la Croix; de plus on nous assûra qu'on y comptoit plus de 300 chapelles particulieres.

L'Evêque de cette isle, qui l'est aussi de Nicaria, réside à Cora, & jouit d'environ deux mille écus de rente. Outre les biens de l'Eglise, il tire un revenu considerable de la benediction des eaux, & de celle des troupeaux, qui se fait au commencement de Mai. Tous les laitages & tous les fromages qui se font le jour de la benediction appartiennent à l'evêque: on lui donne aussi deux bêtes de chaque troupeau.

Les Samiens vivent assez heureusement, & ne sont pas maltraitez des Turcs. L'isle doit payer 1290 billets de capitation à 5 écus le billet; ce qui fait la somme de 6450 écus. L'Aga qui met son cachet sur chaque billet, exige encore un écu, & les Papas qui se mêlent de tout, & qui font la répartition des billets, retirent dix sols par billet, de sorte que les particuliers payent 6 écus dix sols. La doüane de l'isle ne s'affirme que dix milles écus: on croit que l'Aga qui en exige les droits y gagne bien autant. Quand un Grec meurt sans enfans mâles, l'Aga herite de tous les champs labourables: les vignes, les champs plantez d'oliviers, & les jardins appartiennent aux filles, & les parens ont le droit de retention lorsque les terres se vendent. L'Aga profite aussi de quatre ou cinq cens livres de foye; cette mar-

Deux timins.

marchandise paye encore d'ailleurs quatre pour cent à la doïane.

Les femmes de cette isle sont mal-propres, mal-tournées, & ne prennent de linge blanc qu'une fois le mois. Leur habit consiste en un doliman à la Turque, avec une coëffe rouge, bordée d'une fesse jaune ou blanche, qui leur tombe sur le dos, de même que leurs cheveux qui le plus souvent sont partagez en deux tresses, au bout desquelles pend quelquefois un trousseau de petites plaques de cuivre blanchi ou d'argent bas, car on n'en trouve guères de bon aloi dans ce pays-là.

La taille réelle de Samos est d'environ douze mille écus. On prend la dixième de toute sorte de grains & de fruits, jusques aux oignons & aux calebasses: on y recueille beaucoup de melons, de pastèques, de fèves, de lentilles, de haricots. Les muscats sont les plus beaux & les meilleurs fruits de l'isle: dans le temps qu'ils sont meurs, les vignes sont remplies de monde, chacun en mange autant qu'il veut, & choisit où il juge à propos: le vin en seroit bon, si l'on savoit le faire, & le mettre dans des fustailles; mais les Grecs sont mal-propres, & d'ailleurs ils ne sauroient s'empêcher d'y mettre de l'eau: neantmoins j'ai bû de fort bon vin muscat à Samos, qu'on avoit fait avec soin pour nos marchands de Smyrne; mais il sentoît moins le grain que le muscat de Frontignan. On recueille environ 3000 barrils de muscat à Samos. Chaque barril pèse 158 ^{50. oques} livres 4 onces, & la charge de ce vin qui est d'un barril & demi se vend sur les lieux depuis quatre francs jusques à sept livres dix sols; celle de vin rouge ne vaut que quatre francs ou cent sols: ce vin est foncé, & seroit bon s'il n'étoit pas mêlé d'eau; on le porte à Scio, à Rhodes, & à Napolî de Romanie. Les Grecs qui achettent le vin dans l'isle payent 4 ou 5 pour cent de droit de sortie, suivant le

* *Esper.*

↳ Une isolote.

caprice du douanier ; les François n'en payent que la moitié : le vin ne doit aucun droit au Grand Seigneur, mais chaque^a piece de vigne de cinquante pas de long sur vingt pas de large lui doit^b 40 sols par an.

On leve sur l'huile une taille réelle sur le pied du dixième. Les Grecs payent pour le droit de sortie de cette marchandise 4 pour cent, & les François 2 pour cent ; mais la récolte ne passe guères huit ou neuf cens barrils, qui pèsent autant que les barrils de vin, c'est à dire 158 livres. On en donne 1139 livres pour un écu.

Milium arundinaceum plano albo-que semine C B.

On charge ordinairement tous les ans dans cette isle 3 barques de froment pour France. Chaque barque contient huit ou neuf cens mesures faisant, 60000 ou 67500 livres pesant, car chaque mesure est de 75 livres. La mesure s'appelle un quilot. Le quilot est de 3 panaches, chaque panache de 8 oques, & les oques de 25 livres. Outre les grains ordinaires on sème dans Samos beaucoup de gros Millet blanc qu'ils appellent *Chicri*. Les pauvres gens pour faire du pain, mêlent une moitié de froment avec l'autre moitié d'orge & de millet blanc ; quelques-uns ne mêlent que le millet & l'orge, qui viennent assez abondamment dans l'isle.

On ne sèche des figues dans Samos que pour l'usage du pays : elles sont fort blanches, & trois ou quatre fois plus grosses que celles de Marseille, mais moins délicates ; on ne pratique pas la caprification dans cette isle, aussi les figuiers y fructifient moins que dans les autres. Le fromage de Samos ne nous parut pas des meilleurs : on le met tout frais dans des outres avec de l'eau salée, & on le laisse égoutter & sécher à loisir ; la coutume est d'en charger tous les ans une barque pour France ; cent livres ne coûtent que deux écus ou un sequin.

Les Pins qui sont au nord de l'isle donnent environ

300 ou 400 quintaux de poix : elle vaut un écu le quintal, & paye quatre pour cent à la douane. On charge dans cette isle des Velanides pour Venise & pour Ancone; c'est cette espece de gland que l'on réduit en poudre pour tanner les cuirs, & dont j'ai déjà donné la description. La grande quantité de chênes dont Samos étoit autrefois couverte, lui avoit fait donner le nom de *l'Isle aux chênes*.

Βελάνις ή βελανιδά.
Gland.

Δρόσμον. Στεφλ.

La foye de cette isle est fort belle; elle vaut quatre livres dix sols ou cent sols la livre, & on en fait tous les ans un commerce d'environ 20 ou 25 mille écus. Le miel & la cire y sont admirables : on y donne 50 livres de miel pour un écu, mais la cire y vaut 9 ou 10 sols la livre. A l'égard du miel, on en recueille plus de 200 quintaux : mais la cire, ne passe guères 100 quintaux; le quintal pèse 140 livres, de même que dans tout le reste de la Turquie.

18 ou 20 timias la
livre.

La Scamonée de Samos n'est guères bonne : elle est rousse, dure, coriace, & par conséquent tres-difficile à mettre en poudre. Non seulement elle purge avec violence; mais souvent elle donne des tranchées & des superpurgations fâcheuses : nous ne vîmes pas la plante d'où elle se tire, parce qu'elle ne pousse que sur la fin de Mars & dans le mois d'Avril. On nous montra pour la plante de la Scamonée, les jeunes tiges d'une espece de Lizeron, dont les feuilles ressembloit assez à celles de notre petit Lizeron, mais elles sont plus grandes, velues, & découpées moins proprement à leur base que celles de la Scamonée de Syrie. La Scamonée de Samos répond parfaitement bien à la description qu'en a faite Dioscoride : elle naît dans les plaines de Mysie, entre le mont Olympe & le mont Sipyli : mais il est surprenant que du temps de Dioscoride on préférât le suc de cette espece au suc de la Scamonée de Judée, qui est la même que celle de Syrie; car l'expé-

Μαχμουτά ή Μαχ-
μουτία.

Convolvulus mi-
nor, argenteus C.B.

rience nous oblige de rejeter celle de Myſie ou de Smyrne, & de nous en tenir à l'usage de celle d'Alep ou de Syrie. Celle de Samos & de Scalanova ſe conſomme dans l'Anatolie. Elle ne paye point de douane, & l'on n'en charge guères pour le Ponent.

Les anciens ont admiré la fertilité de l'ifle de Samos. Strabon y trouvoit tout excellent, excepté le vin; mais apparemment il n'avoit pas goûté du muſcat de cette iſle, ou peut-être on ne s'étoit pas encore aviſé d'en faire. Athénée après Æthlius, rapporte que les figuiers, les Pommiers, les Roſiers, & la Vigne même de Samos portoient des fruits deux fois l'année. Pline parle des Grenades de cette iſle, dont les unes avoient les grains rouges & les autres blancs: outre les fruits, l'ifle eſt pleine aujourd'hui de gibier, de perdrix, de becasses, de becassines, de grives, de pigeons ſauvages, de tourterelles, de becfigues. La volaille y eſt excellente: les francolins n'y ſont pas communs, & ne quittent pas la marine entre le petit Boghas & Cora auprès d'un étang marécageux, que nous n'avons pas oublié ſur notre Carte; on les appelle Perdrix de prairies. Il n'y a point de lapins dans Samos; mais beaucoup de lièvres, de ſangliers, de chèvres ſauvages, & quelques biches. On y nourrit de grands troupeaux, mais plus de chèvres que de moutons. Les François y chargent une barque de laine par an; on en donne trois livres deux onces pour quatre ou cinq ſols.

ὅτι φέρεται ἐν ἰσθμῷ
 ὅτι γὰρ καὶ τὰ παλαιὰ
 ποιεῖται Μίσανδρος
 ἰσθμῷ. Strab. Rerum
 geogr. lib. 14.
 Athen. Deipn. lib.
 14.
 Hist. nat. lib. 13.
 cap. 19.

Ταμίαια, Αἰαγαν.
 Διὰ τὴν περὶ τὴν

Les perdrix y ſont en ſi prodigieuſe quantité, qu'on les a pour trois ſols la paire. Comme les chafſeurs ne ſçavent pas tirer en volant, ils les attendent le long des ruiſſeaux, où elles vont boire par compagnies comme les alouetes, & ils en tuent ſept ou huit à la fois, & même juſques à quinze ou vingt. Les mulets & les chevaux de l'ifle ne ſont pas beaux, mais ils marchent aſſez bien; & quoiqu'on les laiſſe

paître à l'avanture sans les enfermer dans des enclos, ils ne s'écartent point des maisons de leurs maîtres, qui les vont prendre aisément lorsqu'ils en ont besoin. On nourrit assez de bœufs dans cette isle; mais on n'y connoît pas les buffes. Les loups & les chacals y font quelquefois de grands desordres. Il y passe quelques Tigres qui viennent de terre ferme par le petit Boghas.

Les mines de fer ne manquent pas dans Samos; la plupart des terres sont de couleur de rouille. Tous les environs de Bavonda sont pleins de bol rouge-foncé, fort fin, fort sec, & qui s'attache à la langue. Le bol est un safran de Mars naturel, dont on retire le fer par le moyen de l'huile de lin. On faisoit autrefois d'excellente poterie à Samos, & c'étoit peut-être avec la terre de Bavonda. Selon Aulugelle, les Samiens furent les inventeurs de la poterie; mais personne ne s'en mêle aujourd'hui, & on s'y sert de la fayence d'Ancone: ^a les cruches où l'on tient l'eau de vie & le vin viennent de Scio. Pour peu qu'on voulust se donner de peine on trouveroit à Samos ^b ces deux sortes de terre blanche, que les anciens employoient en medecine; mais personne ne s'intéresse pour de pareilles recherches, non plus que pour la pierre Samienne, ^c qui non seulement servoit à polir l'or, mais qui étoit d'un grand usage pour les reme-

Samia vasa etiamnum in esculentis laudantur. *Plin. hist. nat. lib.*
Nos Samio delectamur. *Cic. in Verrem.*
Aulug. lib. 5.
^a Σάμια,
^b Καμύδαον & Ασήρ.
Diosc. lib. 5. cap. 172.
Plin. hist. nat. lib. 32. cap. 16.
^c *Diosc. ibid. cap. 173.*
Plin. hist. nat. lib. 36. cap. 21.

L'émeriln est pas rare dans cette isle. L'ochre y est commune du côté de Vati : elle prend un assez beau jaune quand on la met dans le feu, & devient rouge-brun si on l'y laisse plus long-temps; cette terre n'a point de goût, & teint naturellement en feuille morte. On trouve autour de Carlovassi une terre tres-noire & tres-fine; mais tout-à-fait insipide, qui ne paroît participer du vitriol, qu'en ce qu'elle sert à teindre en noir le fil à coudre.

Toutes les montagnes de l'isle sont de marbre blanc.

On remarque sur le chemin de Vati au petit Boghas une colonne assez belle , attachée encore à sa carriere. On m'assura qu'il y avoit du beau jaspe du côté de Platano. Ces montagnes sont assez fraîches, pleines de sources couvertes de bois, & fort riantes. Les ruisseaux les plus considerables sont celui de Metelinous, & celui qui coule au delà des ruines du temple de Junon.

Le port du Vati qui regarde le nord-ouest, est le meilleur de l'isle. On y donne fond à droite dans une espece d'anse formée par une colline avancée en maniere de crochet. Ce port qui peut contenir une grande armée avoit donné lieu d'y bâtir une ville, dont les ruines paroissent d'une grande étendue, quoique sans magnificence; on l'a abandonnée depuis long-temps, pour se mettre à couvert des insultes des Corsaires, & l'on s'est retiré au large du Vati sur la montagne. Pour faire le tour de l'isle, tirant de ce port vers l'ouest, on rencontre la plage de Carlovassi, qui n'est bonne que pour des caiques ou des gros bateaux, encore faut-il les tirer à terre. Le port Seitan est à neuf milles de Carlovassi; mais c'est le plus méchant port de l'isle, & la tramontane y fait échouer la plupart des bâtimens. Au delà de Seitan, l'isle se termine par la montagne de Catabate, qui fait le cap de Samos, & le cap forme un des côtez du grand Boghas: quand on est menacé de la tempête, il faut se retirer dans quelqu'un des ports des isles de Fourni à la droite. Après avoir doublé le cap de Samos, on trouve la plage de Maratrocampo. On passe ensuite entre l'isle de ^a Samapoula & le cap Colonne, nommé Cap de Junon, à cause du temple de cette Déesse dont il étoit proche. De ce cap on entre dans un port assez commode pour les voyageurs, mais trop exposé au siroc; c'est pour cela que les anciens, pour mettre à couvert leurs galeres, avoient bâti sur la plage de Cora, vis-à-vis la même ville

Seitan, en langue
Turque, signifie,
le diable.

Καταβάτης de κα-
τάβατος, descentus.

^a Ripara Plin. hist.
nat. lib.

^b Το Ηφαίστιον. Strab.

Rerum geogr.

On l'appelle aussi,
cap de Cora, &
cap blanc. Αργε-
ναιο.

de Samos, un beau mole, que l'on nomme aujourd'hui le port de Tigani, à cause de sa rondeur; car en Grec vulgaire, *Tigani* signifie un gâteau rond.

Dans le petit Boghas, vis-à-vis la montagne de Samson, est une retraite pour les vaisseaux, appelée *le port des galeres*, autour duquel nous découvrîmes les ruines d'une ancienne ville, & les restes de deux temples marquez chacun par cinq ou six colonnes renversées. L'un étoit bâti sur une éminence, & l'autre dans un fond: les ruines de la ville sont pleines de briques, entremêlées de quelques pieces de marbre blanc, & de morceaux de colonnes de jaspé rouge & blanc à grosses taches. A la pointe du port, dans l'endroit le plus étroit du Boghas, on trouve les fondemens d'une ancienne tour de marbre: les gens du pays prétendent que l'on y tendoit des chaînes pour fermer le détroit, & ils assurent que l'on voit de l'autre côté qui est en terre ferme, de gros anneaux de bronze destinez pour cet usage. Le dernier port de l'isle, est celui de Prasonisi, qui est derriere un écueil du même nom, entre le Boghas & le port du Vati. Avant que de découvrir ce port, on passe auprès de trois ou quatre écueils, dont le principal s'appelle *Didascolo* ou *Dascalio*, à une portée de fusil de l'isle: on assure que c'étoit autrefois le college de tout le pays.

Voilà ce qui regarde les ports de l'isle. L'ancienne ville de Samos s'étendoit depuis le port de Tigani, qui est à trois milles de Cora jusques à la grande riviere qui coule à cinq cens pas des ruines du temple de Junon; car ^aStrabon avance, qu'un des fauxbourgs de cette ville étoit au cap de Junon: le même auteur assure que Tembrio, & Proclès après lui, firent bâtir Samos. On a traduit Patroclès, mais il y a bien plus d'apparence qu'il soit le Roy Proclès. Vitruve prétend que la ville de Samos & les treize villes

^a Ο Ἰμῆρος ποταμός. Strab. lib. 14.
Μισυάδες ποταμός,
grec. vulg.
^b Το πρῶτον τὸ
πρὸς τὸν Ἡρακλῆα.
Strab. ibid.

Arbit. lib. 4. c. 2.

d'Ionie étoient l'ouvrage d'Ion Athenien, qui donna le nom à l'Ionie.

Lij. 3.

Thucid. lib. 1.

Hist. nat. lib.

Quoique Samos soit entièrement détruite, on la peut diviser en haute & basse pour en bien entendre le plan. La ville haute occupoit la montagne au nord, & la basse regnoit le long de la marine depuis le port Tigani jusques au cap de Junon. Tigani, qui est le port des galeres des anciens, comme je l'ay déjà dit, est en croissant, & regarde le sud-est : sa corne gauche est cette fameuse jettée qu'Herodote comptoit parmi les trois merveilles de Samos : cette jettée étoit haute de 20 toises, & avançoit plus de 250 pas dans la mer : un ouvrage si rare dans ce temps-là prouve l'application des Samiens à la marine : aussi receurent-ils à bras ouverts Aminocles Corinthien, le plus habile constructeur de vaisseaux, qui leur en fit quatre, environ 300 ans avant la fin de la guerre du Peloponnèse. Ce furent les Samiens qui conduisirent Batus à Cyrene, plus de 600 ans avant Jésus-Christ ; enfin, si nous croyons Pline, ils inventèrent des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

Nous montâmes du port de Tigani sur une éminence chargée de tombeaux de marbre sans sculpture & sans inscriptions. Delà en tirant au nord, commencent les restes des murailles de la ville haute, sur le penchant d'une montagne assez rude. Cette enceinte se continuant jusques au sommet, formoit un grand angle vers le couchant, après avoir regné tout le long de la côte de la montagne. Les restes de ces murailles sont fort beaux, sur-tout ceux qui sont à la vue de Cora : ces murailles qui avoient dix pieds d'épaisseur, & même douze en quelques endroits, étoient bâties de gros quartiers de marbre, taillez la plupart à tablettes ou facettes, comme l'on taille les diamans. Nous n'avons rien vu de plus superbe dans le Levant : l'en-

tre-

tre-deux étoit de maçonnerie; mais les tours qui les défendoient étoient toutes de marbre, & avoient leurs fausses portes pour y jeter des soldats dans le besoin.

La croupe de la montagne du côté du midi étoit couverte de maisons en amphitheatre, & regardoit sur la mer. Vers le bas de la même croupe se voit encore la place d'un theatre, dont on a emporté les marbres pour bâtir Cora. Il étoit situé au dessous & à droite d'une chapelle appelée Notre-Dame de mille voiles, ou Notre-Dame de la Grote, à cause d'une fameuse grotte remplie de congelations. Les environs de la chapelle sont couverts de colonnes de marbre, les unes rondes & les autres à pans.

Παναγια Κυριακή
ῥηριστι καὶ Ἐπιφανία.

En descendant du theatre vers la mer, on ne voit dans les champs que colonnes cassées & quartiers de marbre: la plupart des colonnes sont ou canelées ou à pans; quelques-unes rondes, d'autres canelées sur les côtez avec une plate bande sur le devant & sur le derriere, comme celles du frontispice du temple d'Apollon à Delos. Il y a aussi plusieurs autres colonnes à differens profils sur quelques tertres voisins: elles sont encore disposées en rond ou en quarré, ce qui fait conjecturer qu'elles ont servi à des temples ou à des portiques. On en voit de même en plusieurs endroits de l'isle.

Les ruines des maisons parmi lesquelles on laboure presentement, sont de maçonnerie ordinaire mêlée de briques, & de quelques pieces de marbre ornées de moulûres ou simplement équarries. Nous n'y trouvâmes aucunes inscriptions. Il est vrai que celles des premiers temps de la belle Grece sont ou brisées ou si effacées, qu'on ne peut les déchiffrer.

A l'égard de la largeur de la ville, elle occupoit une partie de cette belle plaine, qui vient depuis Cora jusques à la mer du côté du midi; & du côté du couchant jusques à la

^a Μετόχι τῆς μεγά-
λης παιδείας.
Μετόχι, qui signi-
fie en Grec vul-
gaire, une ferme,
une maison de cam-
pagne, vient de
μεταίχμας, habita-
tio.

riviere qui coule au delà des ruines du temple de Junon. Les eaux de la riviere venoient à la ville basse & au quartier du temple par un aqueduc, dont on voit encore quelques arcades sur le chemin de Miles à Pyrgos, & dont la suite se trouve au port de la ^a ferme du grand couvent de Notre-Dame: mais dans cet endroit-là ce n'est plus qu'une muraille fort longue & assez basse, qui peut-être ne sup-
portoit qu'une partie des canaux. Ces canaux étoient d'une excellente brique de la terre de Bavonda, & s'emboi-
toient fort proprement les uns dans les autres; on en voit encore plusieurs pieces à Cora, servant à vuidier les eaux des terrasses.

Outre cet aqueduc, les eaux qui viennent de Metelinous, se déchargent aussi à l'entrée de la ville basse, après avoir passé sous les arches d'un aqueduc à travers le vallon qui mène de Cora au Vati, quand on ne veut pas passer par Metelinous. A droite de ce vallon est la montagne sur laquelle la ville haute est bâtie: à gauche c'est une montagne que j'appellerai dans la suite la montagne percée pour des raisons que je proposerai. On passe ce petit ruisseau le long de la marine en allant de Tigani aux ruines du temple, & l'on voit encore dans ces quartiers-là les ruines d'une église des Chrétiens, qui paroît avoir été considerable. Au delà de ce ruisseau on en traverse un autre qui vient droit de Cora, & qui suivant les apparences étoit destiné pour la ville haute. La direction de quelques arches couvertes de terre, dont la file tire vers Cora, montre bien que ces eaux étoient conduites à la ville; car elles prennent le tour de la montagne par un canal encore assez sensible.

Sur la gauche du vallon dont je viens de parler, assez près de l'aqueduc qui le traverse, se voyent des cavernes; l'entrée de quelques-unes a été taillée au marteau avec

beaucoup de soïn ; & si l'on en veut croire les gens du pays, elles servent depuis plus de 2000 ans de retraite aux moutons , aux chèvres & aux vaches : c'est pour cette raison que la terre y est remplie d'une prodigieuse quantité de nitre. On nous assura qu'on avoit bouché une de ces cavernes où ce sel est tout cristallisé ; les Turcs n'ont pas l'esprit de s'en servir , & mettroient à la chaîne les Grecs qui oseroient y toucher.

Il y a beaucoup d'apparence que quelqu'une de ces cavernes taillées au marteau, est le reste d'une de ces merveilles qu'Herodote dit que l'on regardoit comme les plus grands ouvrages de toute la Grece. Eupaline Architecte de Megare, avoit eu la conduite de celui-ci. *Les Samiens, pour me servir des termes d'Herodote, percèrent une montagne de 150 toises de haut , & pratiquèrent dans cette ouverture, qui avoit 875 pas de longueur, un canal de 20 coudées de profondeur sur trois pieds de large , pour conduire à leur ville les eaux d'une belle source.* On voit encore l'entrée de cette ouverture, le reste s'est comblé depuis ce temps-là. La belle source qui avoit fait entreprendre un si grand ouvrage, est sans doute celle de Metelinous dont je parlerai en son lieu ; car ce village est situé de l'autre côté de la montagne percée. Au sortir de ce merveilleux canal , l'eau passoit sur l'aqueduc qui traverse le vallon, & se rendoit à la ville par un conduit qui prenoit le même tour que le canal de Cora. La profondeur du canal qui traversoit la montagne est surprenante ; mais on avoit peut-être été contraint de lui donner cette profondeur pour conserver le niveau de la source. Laurent Valla n'a pas eu raison de croire que la largeur de ce canal fust le triple de sa profondeur ; car certainement l'ouverture, autant qu'on en peut juger par ses restes, n'avoit pas 60 coudées de large ; & d'ailleurs un canal de ce diametre sur 20 coudées de

Ἀπὸ μεγάλης πηγῆς.
Herod. lib. 3.

profondeur seroit capable de conduire une grande rivière, au lieu qu'il ne s'agissoit que d'une fontaine. Il semble que M^r du Ryer n'ait pas entendu cet endroit d'Herodote, car, suivant sa traduction, la fontaine devoit passer sur la montagne percée : au lieu que la montagne n'avoit été percée que pour la conduite de la fontaine.

Ἰερὸν τῆς Ἥρας.
Dion. lib. 15.

Ἄγνος ἐν Ἑλλ. λι-
τurai & vulg.

Environ à 500 pas de la mer, & presque à pareille distance de la rivière *Imbrafus* vers le cap de Cora, sont les ruines du fameux Temple de Junon la Samienne, ou la protectrice de Samos. Les plus habiles Papas de l'isle connoissent encore ce lieu sous le nom de Temple de Junon. Menodote Samien cité dans Athenée comme l'auteur d'un livre qui traitoit de toutes les curiositez de Samos, assure que ce temple étoit l'ouvrage de Caricus & des Nymphes; car les Cariens ont été les premiers possesseurs de cette isle. Pausanias dit qu'on attribuoit cet ouvrage aux Argonautes, qui avoient apporté d'Argos à Samos une statue de la Déesse, & que les Samiens soutenoient que Junon étoit venue au monde sur les bords du fleuve *Imbrafus* sous un de ces arbres que nous appelons *Agnus castus*. Il est vrai que ces arbres sont fort frequens le long de cette rivière, & même par toute l'isle, & dans l'Archipel. On montra par veneration ce pied d'*Agnus castus* pendant long-temps dans le temple de Junon. Pausanias prouve aussi l'antiquité de ce temple par celle de la statue de la déesse, qui étoit de la main de Smilis Sculpteur d'Egine, contemporain de Dedale. Clement d'Alexandrie, sur le témoignage d'Æthlius auteur fort ancien, remarque que la statue de Junon à Samos, n'étoit qu'un bout de planche grossiere, qui fut depuis façonné en statue. Athenée, sur la foi du même Menodote dont nous venons de parler, n'oublie pas un fameux miracle arrivé lorsque les Tyrhèniens voulurent enlever la statue de Junon; ces pirates

ne purent jamais faire voile, qu'après l'avoir remise à terre. Ce prodige rendit l'isle plus celebre & plus fréquentée; le temple fut brûlé par les Perses, & on en regardoit encore les ruines avec admiration; mais on ne tarda pas à le relever, & il fut rempli de tant de richesses, que dans peu de temps il ne s'y trouva plus de place pour les tableaux & pour les statues. Verrés revenant d'Asie, ne craignit pas le sort des Tyrrhéniens, il ne fit pas scrupule de piller ce temple, & d'en emporter les plus beaux morceaux: Cicéron lui reproche avec raison cette impiété. Les pirates n'épargnèrent pas non plus cet édifice du temps de Pompée. Strabon l'appelle un grand temple, non seulement rempli de tableaux, mais dont toutes les galeries étoient ornées de pieces fort anciennes: c'est sans doute parmi ces pieces qu'on avoit exposé le tableau des premières amours de Jupiter & de Junon d'une manière si naturelle, qu'Origène le reproche aux Gentils. Il y avoit outre cela dans le temple de Samos une cour destinée pour les statues, parmi les quelles on en voyoit trois colossales de la main de Myron, portées sur la même base. Marc Antoine les avoit fait enlever, mais Auguste y fit remettre celles de Minerve & d'Hercule, & se contenta d'envoyer celle de Jupiter au Capitole, pour être placée dans un petit temple qu'il y fit bâtir.

Pausan. 533.

Lib. 4. contra Cels.

De tant de belles choses, nous ne trouvâmes plus que deux morceaux de colonnes, & quelques bases du plus beau marbre du monde. De ces colonnes l'une n'a qu'un tambour sur sa base, & l'autre en a encore une douzaine: chaque tambour est de 3 pieds 7 pouces huit lignes de haut sur 6 pieds de diamètre. Il y a quelques années que les Turcs s'imaginant que la plus haute étoit pleine d'or & d'argent, tentèrent de la mettre à bas à coups de canon: qu'ils tiroient de leurs galeres. Les boulets firent éclater

quelques tambours, & dérangèrent les autres; il y en a plus de la moitié hors de leur situation.

Lib. 3.

On voit encore quelques bases de colonnes qui paroissent comme alignées en quarré long; mais comme elles sont entremêlées de plusieurs tambours de colonnes abbatues, on n'en sauroit bien comprendre la disposition, ni par conséquent le plan de tout l'édifice, qui étoit suivant Herodote, la troisième merveille de Samos: cet auteur convient que c'étoit le temple le plus spacieux qu'il eût vu, & nous ignorerions sans lui le nom de l'architecte qui l'avoit fait bâtir; c'étoit un homme de Samos appelé Rhæcus.

Ce Rhæcus y avoit employé un ordre de colonnes assez particulier, comme l'on peut voir par le dessein qu'on en a fait graver. C'est, pour ainsi dire, l'ordre Ionien dans sa naissance, & qui n'a pas toute la beauté de celui que l'on pratiqua dans la suite. La base de la plus grande colonne dont on vient de parler, a deux pieds huit pouces de haut, relevée en bas d'un gros cordon arrondi, haut d'un pouce, & ornée de cinq canelures annulaires & creuses: le reste de cette base est du diamètre du fust de la colonne; mais il est terminé par un petit cordon: cette base est posée sur un pied d'estal d'un pied huit pouces de haut, bandé de cinq anneaux, en forme de petits cerceaux. Il ne reste plus qu'un seul chapiteau que nous fimes découvrir; car il étoit enterré dans l'enceinte du temple: ce chapiteau qui est présentement le seul au monde de son espèce, a un pied sept pouces de haut, & répond au profil de la base: son tympan est relevé d'un gros rouleau d'un pied de haut, sur lequel sont entaillés en rond des ovés en relief, enfermez chacun dans sa bordure; & des entre-deux des bordures pendent des pointes en manière de flammes. Il y a un petit cordon ou astragale au dessous du rouleau: le plan qui portoit sur le fust de la colonne est de 4 pieds trois pou-

C



ces de diametre, & finit aussi par un petit astragale.

Le frontispice du temple regardoit l'Orient & la ville de Samos ; il en faut juger par l'alignement des deux colonnes dont on a parlé plus haut : car cet alignement va du nord au sud. Nous fîmes creuser plus de-deux pieds pour découvrir le piedestal qui soutient la base de la plus grande colonne, & ce piedestal porte sur une piece de marbre bien équarrie, laquelle peut-être faisoit partie des degrez du temple. Comme il étoit situé dans un bas fond, il n'est pas surprenant que depuis un si long temps les eaux y aient porté assez de terre pour les couvrir. Si ces conjectures sont vraies, la façade du temple ne devoit avoir que 24 toises de longueur, car il n'y a que cette distance de la grande colonne à celle qui n'a plus qu'un tambour : neantmoins, comme Herodote & Strabon assurent que c'étoit un grand temple, il y a beaucoup d'apparence que ce n'est-là qu'une partie de cette façade. Il ne faut pas s'en tenir au dessein de ce temple qui se trouve sur les médailles antiques ; car on y representoit souvent differens temples sous la même forme : j'en ai vu quelques-unes dans le Levant, où les temples d'Ephese & de Samos étoient de même dessein.

Pour ce qui est de la Déesse, elle avoit differens habits suivant les rôles qu'elle jouoit : on la faisoit présider aux ^a mariages, aux ^b accouchemens, & même aux ^c autres accidens naturels des femmes : mais pour la maniere dont elle étoit vêtue dans chacune de ces ceremonies, c'est à de plus habiles antiquaires que moi à la déterminer. Il est certain que le croissant qu'on lui mettoit sur la tête & aux pieds, marquoit l'empire qu'elle avoit tous les mois sur le sexe : d'où vient qu'on l'appelloit la Déesse des mois. C'est peut-être pour cette raison qu'on la representoit sur les médailles de cette îlle avec des bracelets qui pendoient des bras jus-

^a Juno pronuba.

Itaque nobilissimum & antiquissimum templum ejus est Sami, & simulachrum in habitu nubentis figuratum : & sacra ejus anniversaria nuptiarum ritu celebrantur. *Lactantius lib. 1. de falsa relig. cap. 17.*

^b Juno Lucina, apud Terent. in *Andr. act. 3. scen. 1.* Juno à juvando dicta, inquit Donatus.

Lucina, ab eo quod in lucem producat : sic apud nostros Junonem Lucinam in pariendo invocant, ait Cic. lib. 2. de nat. deor.

^c Dea Menstruis fluoribus præest. *Aug. de Civit. Dei l. 7. c. 11.*

M H N H C A -
M I O N .

*Est la légende d'une
médaillon d'Au-
guste & de Livie
dans Patin. Nu-
mism. Imp. Rom.*

ques aux pieds, & qui soustenoient un croissant. Le croissant signifioit les mois, & les bracelets marquoient qu'elle avoit appris aux femmes à compter certains jours: comme nous voyons encore aujourd'hui que les Orientaux se servent des grains de leurs chapelets ou bracelets pour faire leurs comptes.

^a *Comment. hist.
tom. 1.*

^b *Obs. in Callimac.
in hymn. in Dian.*

Après tout, je ne vois rien de plus obscur que ces prétendus bracelets de Junon; car je ne vois pas de fondement à croire avec ^aTristan, que ce que je prens pour des bracelets fussent des tiges d'une ancre de vaisseau, ou que ce fussent des broches, comme l'a conjecturé ^bM^r Spanheim. En tout cas, il n'y a pas grand mal de s'aventurer quelquefois dans le pays des découvertes, quelque fertile qu'il soit en visions. Je ne hazarde donc pas beaucoup de proposer aux curieux d'examiner si ces bracelets chargez d'un croissant ne seroient pas un attribut de Junon, pour marquer ce que j'ai dit plus haut des femmes, ou bien si c'étoient de simples ornemens que Junon leur eût conseillé de porter; car cette déesse avoit inventé la maniere de s'habiller, comme nous l'apprenons de saint Athanase.

Ibid.

^c *Gravé dans Span-
heim. ibid.*

Tristan a donné le type d'une médaille des Samiens, représentant Junon avec la gorge assez découverte. Elle est vêtue d'une tunique qui descend sur ses pieds, avec une ceinture assez ferrée; & le repli que la tunique fait sur elle-même, forme une espece de tablier; le voile prend du haut de la tête, & tombe jusques au bas de la tunique, comme font les écharpes de nos Dames. Le revers d'une médaille qui est dans le cabinet du Roi, représente ce voile tout déployé, qui fait deux angles sur les mains, un angle sur la tête, & un autre angle sur les talons. J'ai des médailles de Samos, où Junon a la gorge couverte d'une espece de camail, sous lequel pend une tunique dont la ceinture est posée en sautoir, comme si l'on vouloit

mar-

marquer qu'elle eût été déliée. La tête de ces dernières médailles est couronnée d'un cerceau qui s'appuye sur les deux épaules, & qui soutient au haut de son arc une maniere d'ornement pointu par le bas, évasé par le haut, comme une pyramide renversée. Sur une des médailles du cabinet du Roi, cette déesse est coëffée avec un ^b bonnet assez pointu, terminé par un croissant: on voit sur d'autres ^c médailles du même cabinet une espece de panier qui sert de coëffure à la déesse, vêtue du reste à peu près comme nos Religieux Benedictins. La coëffure des femmes Turques approche fort de celle de Junon, & les fait paroître de belle taille: cette déesse avoit sans doute inventé ces ornemens de tête si avantageux, & que les fontanges ont depuis imitez. Junon qui présidoit aux nôces, portoit une ^d couronne de Souchet, & de ces fleurs que nous appellons *Immortelles*: on en couvroit une petite corbeille fort legere, que l'on arrêtoit sur le haut de la tête; c'est peut-être de là que sont venues les couronnes que l'on met encore dans le Levant sur la tête des nouveaux mariez, & la mode n'en est pas entierement passée parmi nous, quand on marie les filles. M^r l'Abbé de Camps a un beau médaillon de Maximin, au revers duquel est le temple de Samos, avec Junon en habit de nôces & deux paons à ses pieds: cet habit n'est pas different de ceux dont on vient de parler, & les paons y sont representez, parce qu'on les élevoit autour du temple de cette déesse, comme des oiseaux qui lui étoient consacrez.

^b Πάνος ἱνδύμα τῆς
Ἡρας, Hefsch.

^c Gravées dans
Spanh. Ibid.

^d Πολίων dans A-
then. Deipn. liv. 14.
Julius Pollux, lib.
5. cap. 16.

CAMION,

Athen. ibid.

Outre les médailles dont on vient de parler, j'achetai dans cette isle une belle médaille de Tranquilline, sur le revers de laquelle est représenté Meleagre, ou plutôt Gordien mari de cette Imperatrice qui tué un sanglier à la chasse: on en voit chez le Roi une de même type, & une autre à la tête de Decius.

Le 3 Janvier nous couchâmes à un millé & demi de Cora, dans la ferme du grand couvent de la Vierge: cette ferme n'est distante que d'un quart de lieuë des ruines du temple, dans une plaine où l'on ne voit que Vignes, Oliviers, Meuriers, & Orangers, sur tout aux environs de Miles qui n'est qu'à deux milles de la ferme: nous en partîmes le premier Février pour aller au grand couvent, éloigné de dix milles de la ferme, & nous y dinâmes: il est situé à mi-côte de montagnes agreables, couvertes de Chênes verds, de Pins à pignons, de Pins sauvages, de Philaria, d'Adrachne; nous trouvâmes quelques pieds de cet arbre à gros fruit terminé en pointe comme une toupie: on le décrira dans la suite de même qu'une belle espece de Germandrée à feuilles de Betoine, qui vient dans le même quartier. Après avoir mangé quelques olives & bû de méchant vin dans ce couvent, nous allâmes à Pirgos qui est un village à sept lieuës de là, & dont tous les environs sont pleins d'une belle espece de *Cachrys*, qui étoit en fleur dans ce temps-là. Le 2 Février nous passâmes par Platano à 8 milles de Pirgos, de là par le couvent de Saint Helie qui en est à quatre milles: le soir nous couchâmes à Neocorio, qui est un des trois villages qui forment la ville de Carlovassi à deux milles de la mer.

Cachrys Cretica,
Angelice folio, Af-
phodeli radice Cor-
rol. Inst. rei herb.
23.

Le 3 Février nous prîmes des chevaux & des guides pour aller à la grande montagne de Catabate qui est à l'extrémité de l'isle; on nous mena droit à Marathrocampo à 8 milles de Carlovassi, & nous passâmes la nuit dans la ferme de Saint Georges appartenante au couvent de Saint Jean de Patmos; il n'y a plus que trois ou quatre cellules inhabitées autour de la chapelle de cette ferme.

Παναγία Θεωτο-
κριν.

Le 4 Février nous allâmes voir la chapelle, ou pour mieux dire l'hermitage de *Notre-Dame de Belle apparence*, qui est à quatre milles de là dans un fond commandé

par des rochers effroyables ; la solitude est belle , & la chapelle est à l'entrée d'une caverne affreuse : on y monte par un escalier tout droit , formé par environ trente marches étroites & sans appui du côté du précipice ; on a taillé dans le bas de la caverne un beau réservoir que l'on a soutenu par une forte muraille ; pour aller puiser de l'eau on passe par un corridor qui regne le long d'un abîme tres profond : cette chapelle n'est pas mieux ornée que les autres chapelles Grèques.

Nos guides ne voulurent jamais aller plus avant dans la montagne, quelques avantages qu'on leur proposât ; le froid étoit fort âpre , & leurs mulets seroient morts de faim dans ces deserts : il falut donc revenir à Marathrocampo pour prendre le chemin d'une autre solitude plus affreuse encore que la première , & que l'on a nommée fort à propos , *Notre-Dame du mauvais chemin* ; nous n'y arrivâmes que le lendemain, après avoir traversé bien des montagnes couvertes de Pins, de Bruyeres & d'Arbousiers : cette solitude promettoit à notre curiosité des plantes dignes d'être recherchées.

La chapelle de Cacoperata est aussi dans une caverne où l'on ne peut entrer que par une espece de trappe taillée dans le roc. Les Grecs se plaisent à bâtir des chapelles dans les lieux les moins accessibles , & s'imaginent que ces lieux inspirent plus de dévotion que ceux qui sont dans le beau pays. Cacoperata est assurément un des plus affreux hermitages que j'aye vus de ma vie ; on y va par un sentier d'environ 300 pas de long, fait de main d'homme dans des rochers escarpez , & ce sentier n'a que demi-pied de large en quelques endroits ; à gauche on a de la peine à s'appuyer sur les roches , à droite ce ne sont que précipices coupez naturellement à plomb , où un homme seroit mis en pieces si le pied venoit à lui manquer.

Labech.

Nous nous retirâmes ce jour-là à Carlovassi , & nous nous embarquâmes pour Nicaria le lendemain 6 Février; mais le sud-ouest nous fit relâcher au port Seitan, qui n'est qu'à neuf milles de Carlovassi : on a eu raison de donner à ce port le nom de Seitan , qui en langue Turque signifie *le diable*. Il falut tirer notre caïque à terre; & pendant la nuit il s'en perdit une autre qui étoit chargée de vin pour les Simies. Le vent du nord nous retint à Seitan jusques au 12 Février: nous y étions logez dans une caverne où nous ne brûlions jour & nuit que des Lauriers, des Adrachnes, des Storax, & nous n'y passions pas le temps fort agréablement; notre sac de biscuit diminuoit beaucoup, & le temps ne permettoit pas qu'on pût ni chasser ni pêcher; à peine pouvoit-on attraper quelques Oursins & quelques Yeux de bouc: & ce qu'il y avoit de pis, nous avions bû toute l'eau que pouvoient fournir les roches voisines, où nous l'amassions avec des feuilles de Squille pliées en gouttière, pour la vuidier ensuite dans des bouteilles de cuir faites en pyramide, qui sont en usage dans le pays: nous vuidâmes un ancien puits creusé sur le bord de la mer; mais l'eau s'en trouva à demi salée: enfin le temps devint assez beau la nuit du 12 au 13, & nous en profitâmes pour aller à Patino, qui est la fameuse isle de Patmos, d'où nous revînmes à Carlovassi le 18 Février; nous débarquâmes le même jour à un mille en deçà de Carlovassi, pour voir une chapelle Gréque, qu'on appelle *Notre-Dame de la rivière*. Cette chapelle est au pied d'une montagne; mais elle est comme abandonnée; cependant on y voit quatre belles colonnes de marbre gristâtre, dont les chapiteaux sont à double rang de feuilles d'Acanthe: il faut que ce soient les restes de quelque ancien temple; on peut le conjecturer par les vieux marbres des environs, & entre autres pieces, par une architrave de jaspe rouge & blanc; peut-être étoit-

Mataras.

Παναγία ἡ πηγή.

Ce là le temple de Mercure que les Samiens honoroient particulièrement , & dont ils avoient fait frapper une médaille, qui d'un côté représente le génie de leur ville , & de l'autre ce dieu des filoux , tenant une bourse de la main droite, & le caducée de la gauche.

Εμμή Χαρίδης
Mercurius munificus. *Plutarc. de Quæst. græcis.*

ΔΗΜΟC CΑ-
ΜΕΙΩΝ ΕΠΙ
ΛΥCΑΝΑΡΟΥ
ΙΕΡΕ. Sub Lyfandro
sacerdote.

Malgré la pluye continuelle du 19 & 20 Février, nous ne laissâmes pas d'aller de Carlovassi à Vourlotes , qui est un village à dix milles de là , & à deux milles seulement de la mer , au pied des montagnes les plus froides de l'isle. En suivant la côte du nord , nous y observâmes d'assez belles plantes : Vourlotes porte le nom des isles de Vourla ; qui sont vis-à-vis l'ancienne Clazomene , situées à l'entrée de la baye de Smyrne ; car Samos ayant été saccagée & dépeuplée après la paix de Constantinople , fut donnée par l'Empereur Selim l'an 1550 au Capitan Pacha Ochiali , lequel y fit passer differens peuples de Grece pour en cultiver les terres : ceux de Vourla s'établirent à Vourlotes ; des Albanois bâtirent Albaniticori , & ceux de Metelin s'établirent à Metelinous.

*Relat. des Voyages
de M. de Brèves.*

La pluye qui ne cessa pas encore le 21 Février , fut cause que nous eûmes de la peine à avancer jusques au couvent de *Notre-Dame du tonnerre* , qui n'est qu'à un mille de Vourlotes : outre la pluye qui continua jour & nuit, pendant le reste du mois, les vents du sud firent un étrange ravage ; ils n'enlevoient pas à la verité les toits des maisons , car elles sont en terrasse , mais ils renversoient les maisons mêmes , & sur-tout celles de la campagne , qui leur donnoient plus de prise ; la mer étoit comme en feu , il tonnoit d'une maniere effroyable : on nous rassura un peu lorsqu'on nous dit qu'il ne pleuvoit dans le Levant qu'en hiver, & que cette saison étoit la seule où le tonnerre se fist entendre.

Παναγία Βρονχη.

Siroc.

Toutes ces raisons nous obligèrent de nous tenir dans

le couvent, d'où à peine pûmes-nous nous écarter de deux cens pas : comme il est solidement bâti, nous y estions rassurez contre l'orage qui avoit renversé tant de maisons : ce couvent est bien renté, mais on y est mal-proprement. En nous informant des raretez de la maison, on nous fit voir le Doyen du genre humain : je ne hazarde rien en me servant de ce terme ; c'étoit un bon Caloyer âgé de 120 ans, qui s'amuse encoré à couper du bois, & qui prend soin du moulin : on nous assura qu'il n'avoit bû de sa vie que du vin pur & de l'eau de vie. Un pareil exemple pourroit autoriser peut-estre ceux qui boivent du vin avec excès, mais en voici un autre tout contraire : M^r Luppazuolo, Grec de nation & consul de Venise à Smyrne, venoit de mourir à l'âge de 118 ans, & n'avoit jamais bû que de l'eau : on ne sçauroit donc rien conclurre de certain par rapport à l'usage des boissons ; car M^r Luppazuolo ne pouvoit pas même souffrir le caffè ni le sorbet : mais ce qui fait le plus d'honneur à sa mémoire, c'est qu'il avoit une fille de 18 ans, & une autre d'environ 85, sans compter qu'il avoit perdu un de ses garçons qui étoit mort âgé de près de 100 ans.

Les bourraques ne nous empêchèrent pas d'observer autour du couvent quelques belles especes de Renoncule à fleur bleuë ; il n'y avoit que peu de neige sur les montagnes le 23 Février, mais beaucoup de grêle grosse comme des pois verts. Ces montagnes sont couvertes de deux sortes de Pins, & il n'y a point assurément de Sapins, quoiqu'en disent les gens du pays, qui appellent de ce nom une belle espece de Pin, qui est à Paris dans le parterre du Jardin Royal, & qui a les feuilles longues d'environ cinq pouces sur une ligne de large, roides, plates d'un côté, arrondies de l'autre : son fruit a quatre pouces de long, épais d'un pouce & demi, assez pointu, à grosses écailles fort

Pinus. Dans l'isle de Samos, ces sortes de Pins s'élevent fort haut, & sont propres à faire des mâts de navires; ils donnent beaucoup de Therebentine qu'on ne recueille pas, quoiqu'elle soit fort claire & fort belle: les autres Pins qui croissent sur ces montagnes, sont de l'espece commune qui vient sur toutes les côtes des pays chauds.

Pinus sylvestris,
maritima, conis fir-
miter ramis adhae-
rentibus J. B.

De ces montagnes nous traversâmes l'isle pour venir à Cora, ou l'on nous avoit fait esperer que nous trouverions des Inscriptions anciennes; néanmoins il n'y a dans les maisons des particuliers que des épitaphes du temps des Chrétiens: & comme les dames de Cora nous voyoient examiner les plantes qui naissent sur les terrasses & le long des chemins à l'entrée de leur ville, elles nous en présentèrent une, & nous firent demander si nous en connoissions les vertus. Cette plante ressembloit fort à celle que l'on appelle *Tartonaire* à Marseille. Après les avoir fait remercier de leur bouquet, je leur fis dire qu'elles se portoient trop bien pour en avoir besoin, & que même en France, on ne s'en servoit que pour purger les personnes les plus robustes: elles firent quelques éclats de rire, & portèrent leurs mains à la tête, pour nous montrer leur coeiffure: notre interprete nous assura qu'elles vouloient nous faire connoître qu'on usoit de cette plante pour teindre leur voile en jaune. Un moment après il nous fit remarquer deux ou trois de ces dames, qui balayoient leur terrasse, & qui nous montroient leurs balais, pour nous faire entendre qu'on l'appelloit l'*Herbe aux balais*. Pour teindre en jaune, on jette dans l'eau bouillante les sommitez de cette herbe: après quelques bouillons, on y adjoûte un peu d'alun en poudre; ensuite on y plonge le linge, le drap, ou les cuirs, pour les y laisser tremper toute la nuit hors du feu: le jaune en est assez beau, & je crois bien que de plus habiles gens en pourroient faire une couleur plus parfaite.

Thymelæa seu Tartonaire, Lini foliis argenteis Coroll. Inst. rei herb. 41.

Σαραμάντζα, herbe aux balais. *Σάραμα*, un balai. * *Σαΐψα*.

Voyage de Dalmatie & de Grece.
tom. 1.

Cette plante ne differe de celle qui vient sur les côtes de Provence, que par ses feuilles qui sont plus étroites & plus longues. M^r Wheeler en a remarqué la difference.

Samos quasi A'upos arena.
Et Samia genitrix quæ delectatur arena. *Juvon. Sat. 16. vers. 6.*

Relat. des voyages de Mr. de Breves.

Gigartho & Leucotheca. Hist. nat. lib. 3.

Le 24. Février malgré le mauvais temps, nous nous retirâmes au Vati, dans le dessein de nous embarquer pour Scalanova & de passer à Smyrne; mais les pluies continuelles & les vents contraires nous arrêterent au Vati jusques à la mi-Mars. C'étoit un petit déluge, & l'on ne voyoit couler que ruisseaux des montagnes, qui dans toute autre saison paroissent comme calcinées; c'est ce qui avoit fait donner à cette isle le nom de *Samos*, comme qui diroit une terre seche & sablonneuse.

Nous allâmes pendant ce temps-là, voir un assez beau village appelé Metelinous à deux milles de Cora. Metelinous a pris son nom de l'isle de Metelin, parcequ'il fut bâti, ou rétabli pour mieux dire, par une colonie des habitants de cette isle, que l'on y fit passer après que Sultan Selim eut donné Samos au Capitan Pacha Ochiali. Depuis la mort de cet Amiral, le revenu de Samos est affecté à une mosquée qu'il avoit fait bâtir à Topana l'un des fauxbourgs de Constantinople: cette mosquée porte encore le nom de son fondateur, & le fauxbourg, celui de l'artillerie que l'on y jette en fonte; car *top* en Turc signifie un canon, & *hana*, une maison; ainsi *Topana* c'est l'Arcenal ou la maison où l'on fait les canons.

La fontaine de Metelinous est la plus belle source de l'isle, & c'est assurément l'une des deux fontaines que Plin y marque. Je ne doute pas qu'elle ne fût conduite à la ville de Samos, au travers de la montagne dont Herodote a fait mention: cet auteur l'appelle *la grande fontaine*, & la montagne est entre Metelinous & les ruines de Samos. La disposition des lieux se trouva tout à fait favorable dès le moment qu'on eut surmonté la difficulté de la

per-

percer, mais il y a beaucoup d'apparence qu'on n'avoit pas nivelé le terrain avec assez de justesse ; car on fut obligé de creuser un canal de 20 coudées de profondeur pour conduire la source où l'on souhaitoit : il pourroit y avoir quelque erreur dans ce passage d'Herodote. Joseph Georgirene Evêque de Samos doit avoir recherché toutes ces choses avec beaucoup de soin ; mais la description qu'il a donnée de Samos, de Nicarie, & de Patmos, est si rare, quoiqu'elle ait été traduite de Grec vulgaire en Anglois, que je n'ai pû en découvrir aucun exemplaire.

Au coin de l'église de Metelinous, devant cette fontaine, on a enchassé à hauteur d'appui un ancien bas relief de marbre parfaitement beau, qu'un Papas découvrit il y a quelques années en labourant un champ : ce marbre a deux pieds quatre pouces de longueur, sur quinze ou seize pouces de hauteur, l'épaisseur en est de trois pouces ; mais comme il n'est pas fort élevé de terre, les têtes en sont maltraitées. Le bas relief contient sept figures, & représente une cérémonie faite pour implorer le secours d'Esculape dans la maladie de quelque personne de considération. Le malade est dans son lit, la tête & la poitrine élevées, tenant un vase par les deux anses ; le dieu de la médecine paroît à sa droite vers le pied du lit sous la figure d'un serpent : la table qui est vis-à-vis le malade, soutenue par trois pieds terminez en pieds de chevre, est chargée d'une pomme de pin, de deux flacons & de deux corps qui finissent en pyramide, placez à chacun des bouts. Sur la droite du malade est assise une femme dans un fauteuil dont le dossier est fort élevé ; cette figure est bien drapée & les manches sont assez serrées ; son visage est de front, & il semble qu'elle ordonne quelque chose à un jeune esclave qui est tout auprès, & qui a une espece de casaque sur sa veste. Au pied du lit est une autre femme assise sur un

tabouret couvert & drapé : elle est vêtue de même que celle qui est dans le fauteuil , mais on ne la voit que de côté , & son visage est presque de profil ; c'est peut-être la femme du malade , car on voit à ses genoux un jeune enfant debout & tout nud , qu'un petit chien semble caresser : une jeune esclave , est encore placée derrière cette femme , & est vêtue d'un caftaquin fans manches , sous lequel tombe une espece de jupon plissé : elle appuie sa main gauche sur sa poitrine , & de la droite qui est élevée , elle tient un cœur dont la pointe est en haut. On voit plus loin tout à l'extrémité du bas relief un autre esclave tout nud , qui d'une main prend des drogues dans un mortier , pour les mettre dans une tasse qu'il tient de l'autre main , & à qui il semble qu'Esculape ait donné ordre de les aller verser dans le vase que le malade tient par les anses. Sur le haut du bas relief regne une espece de bordure cassée , partagée en quatre carrez longs : dans le premier est représentée une tres-belle tête de cheval ; le second renferme deux flammes ; le troisième est orné d'un casque & d'une cuirasse ; le quatrième est cassé , & ne laisse voir que le bord d'un bouclier. On a voulu sans doute par ces attributs , faire connoître les inclinations & les emplois que le malade avoit eus.

Pendant que nous considérons la beauté de ce bas relief , on nous presenta des medailles , dont la meilleure fut celle du fameux Pythagore , qui fera toujours beaucoup d'honneur à cette isle , par le rang qu'il a tenu parmi les anciens Philosophes ; mais certainement il n'y a plus de ses disciples dans Samôs ; car les Samiens n'aiment ni le jeûne , ni le silence. La medaille dont nous parlons est un moyen bronze à la tête de Trajan Dece : Pythagore est au revers assis devant une colonne qui soutient un globe sur lequel ce philosophe semble vouloir indiquer quelque chose de la main droite : le même type est dans Fulvius Ursinus , mais Pytha-

ΤΡΑΙΑΝΟΣ
ΔΕΚΙΟΣ.

Legende,
ΠΥΘΑΓΟΡΗΣ
ΣΑΜΙΩΝ.

gore appuye sa main gauche sur le globe. On voit aussi de semblables medailles aux têtes de Caracalla & d'Etrusilla; la plus belle que j'aye veüe est dans le cabinet du Roi, frappée au coin de Commode, & representant au revers Pythagore qui montre avec une baguette une étoile sur le globe celeste; c'est sans doute l'étoile de Venus qu'il avoit découverte le premier, comme Pline nous l'assure.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ
ΚΑΙΣΑΡ ΜΑΡ-
ΚΟΣ ΑΥΓΗΑΙΟΣ
ΚΟΜΜΟΔΟΣ
ΣΕΒΑΣΤΟΣ.

Hist. nat. lib. 2.
cap. 8.

A main gauche de la fontaine de Metelinous, se trouve une inscription dont les caracteres paroissent avoir été beaux; mais ils ne sont plus lisibles: peut-être que de plus habiles gens que nous y trouveroient le nom de la fontaine: peut-être aussi que cette inscription fait mention de ceux qui entreprirent de conduire cette belle source à la ville de Samos, au travers de la montagne percée. Cette source tombe aujourd'hui dans un petit ruisseau qui va se jeter dans le port de Tigani.

Enfin ne sachant plus que faire dans cette isle, nous nous informâmes des personnes les plus apparentes, de ce qu'on pensoit sur cette prétendue lumiere que les matelots s'imaginent voir dans le cap de Samos quand ils sont en pleine mer, & que l'on ne découvre point quand on est en terre ferme. Tous ces docteurs nous assurèrent qu'elle paroissoit dans un endroit si escarpé, qu'on ne pouvoit pas soupçonner que personne y habitât, & qu'il falloit que ce fût un feu tout à fait miraculeux: pour moi je suis persuadé du contraire; & supposé que ceux qui sont en pleine mer se soient jamais apperçus d'un tel feu dans le cap de Samos, je ne doute pas que les caloyers ou les bergers de cette montagne ne l'eussent allumé, & qu'ils ne l'allument de temps en temps pour se divertir, & pour ne pas laisser perdre la memoire d'une merveille que les Papas de l'isle appellent *le grand miracle*.

Μίγας Ἰωάννης

Nous profitâmes d'un rayon de Soleil pour faire nos

remarques sur la situation des lieux.

Scalanova reste entre le nord-est & l'est.

Le cap Coraca entre le nord & le nord-nord-ouest.

Le cap blanc entre le nord-ouest & le nord-nord-ouest.

Scio au nord-ouest.

Patmos entre le sud & le sud-sud-ouest.

Siagi au nord.

Ephèse au nord-est.

Le plus haut sommet de Mycale ou Samson, entre l'est & l'est-sud-est.

L'isle d'Arco entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.

Gatonisi au sud.

Cos ou Stanchio entre le sud & le sud-sud-est.

Palatia ou Milet au sud-sud-est.

Voilà, Monseigneur, tout ce que j'ai à dire de l'isle de Samos. Il faut que nous retournions au port Seitan, pour vous rendre compte de notre voyage de Patmos. Malgré notre empressement d'aller à Nicarie, les vents contraires nous retinrent dans ce port; & comme il n'y avoit pas d'apparence que le vent changeât, nous prîmes le parti la nuit du 12 au 13 Février de ranger la côte & le cap de Samos, qui est à dix milles de Seitan, pour entrer dans le grand Boghas qui se trouve entre cette isle & celle qu'on appelle le grand Fourni.

1702

PATMOS.

Patino

On compte 40 milles du cap de Samos à l'isle de Patmos, appelée aujourd'hui Patino: nous donnâmes fond au port de la Scala, qui est un des plus beaux ports de l'Archipel, & qui regarde le grec & le levant; celui de Gricou est admirable aussi, il se trouve au sud-est de l'isle, ouvert par deux embouchures formées par un écueil qui est tout à l'entrée: l'une de ces deux entrées est tournée au siroc, & l'autre au grec. Sapsila est encore un bon port situé entre celui de la Scala & Gricou, mais exposé à la tramontane:

TOUR DE FRANCE Tom. I. Pag. 416.

.

;

le port de Diacorti, qui est au sud-est de l'isle, & qui a pour traversier le sud & le labechi, n'est bon que pour des barques, non plus que celui de Merica, qui est tourné au mis-tral & qui est à l'ouest de celui de la Scala.

Patmos est considerable par ses ports; mais ses habitans n'en sont pas plus heureux. Les corsaires les ont contrains d'abandonner la ville qui étoit au port de la Scala, & de se retirer à deux milles & demi, sur la montagne autour du couvent de Saint Jean.

Ce couvent est comme une citadelle à plusieurs tours irregulieres: il est très solidement bâti sur la crête d'une roche fort élevée: on nous dit que l'Empereur Alexis Com-nene étoit le fondateur de ce monastere: la chapelle en est petite & peinte à la Gréque; c'est à dire d'un mauvais goût: le sacristain nous fit payer un écu pour nous mon-trer le corps de saint Christodule, c'est-à-dire *Serviteur de* *A, les Iesidmox* *Christ*; on croit que ce fut à la persuasion de ce saint que l'Empereur fit bâtir la maison. Ce bon pere pour avoir en-core un sequin vouloit tirer la chasse de saint Christodule de sa place, & nous faire voir qu'ils en avoient le corps tout entier: mais nous nous contentâmes de voir la tête & le vi-sage du saint; le reste est couvert de ses habits qui sont or-né de quelques petites perles assez mal rangées. Le cou-vent a 6 mille écus de revenu: la vaisselle de l'Eglise est af-fez belle, mais il n'y a rien de plus rare que deux grosses cloches qui sont au dessus de la porte de la maison, car c'est une chose bien particuliere dans le Levant que de grosses cloches. Comme les Turcs ont de la veneration pour saint Jean, ils laissent jouir les caloyers de Patmos de cet avan-tage: il y a plus de 100 caloyers dans ce monastere, mais il n'y en reste ordinairement que 60: les autres vont faire valoir les fermes qu'ils ont dans les isles voisines.

L'isle de Patmos est un des plus méchans écueils de

L'Archipel, elle est découverte, sans bois, & fort seiche, quoiqu'elle ne manque pas de roches ni de montagnes, dont la plus élevée s'appelle Saint Helie. Jean Cameniate qui étoit du nombre des esclaves que les Sarrafins firent à la prise de Thessalonique sa patrie, & qu'ils conduisirent en Candie, assure que tous ces malheureux restèrent six jours à Patmos, & qu'ils n'y trouverent pas d'eau à boire : ils auroient fait bonne chere si on leur avoit permis de chasser ; car l'isle est pleine de perdrix, de lapins, de caïlles, de tourterelles, de pigeons, de becfigues : elle ne produit que peu de froment & d'orge ; le vin y vient de Santorin, car on n'en recueille pas plus de 1000 barils dans Patmos. On y pratique la caprification sur les figuiers, mais il y en a peu : ainsi tout le negoce de l'isle consiste dans l'industrie des habitans, qui avec une douzaine de caïques ou plusieurs autres petits bateaux, s'en vont chercher du blé en terre ferme, & même jusques sur les côtes de la mer noire pour en venir charger des bâtimens François.

L'isle de Patmos n'a que 18 milles de tour : on en pourroit bien compter le double, si l'on parcouroit tous les recoins de eap en cap ; c'est pourquoi on doit excuser Plin qui lui donne 30 milles de circonference. Patmos est éloignée de 60 milles des isles de Cos, de Stampalie & de Mycone ; elle n'est qu'à 18 milles de Lero, & à 45 milles de Nicarie.

Il n'y a gueres plus de 300 hommes dans Patmos, & l'on peut bien y compter 20 femmes pour un homme : elles sont naturellement assez jolies, mais le fard les défigure d'une maniere à faire horreur ; neantmoins ce n'est pas là leur intention, car depuis qu'un marchand de Marseille en a epousé une pour sa beauté, elles s'imaginent qu'il n'y a point d'étranger qui descende dans l'isle, qui n'y vienne faire la même emplette. Elles nous regarderent comme

Ann. 904.

Διόφωτος δὲ ὄντος ἑ
τάτου ἰαγίζοντος πὶ
αἰχμαλώτου ἡ δὲ
ψα. Cameniat. de
Excid. Thessal. cap.
28.

Patmos circuitu
triginta mille pas-
saum. Plin. Hist.
nat. lib. 4. cap. 12.

des hommes fort singuliers, & nous témoignèrent une grande surprise, quand on leur dit que nous n'y étions venus que pour chercher des plantes : car elles s'étoient imaginées à notre arrivée, que nous devions au moins emmener une douzaine de femmes en France : Il est surprenant que dans un si pauvre pays, les maisons soient mieux bâties & plus solides que dans les isles où il y a plus de commerce ; les chapelles sur tout sont voûtées & couvertes fort proprement, & l'on ne voit dans l'isle que de ces sortes de bâtimens : on en compte plus de 250 cependant il n'y avoit que neuf ou dix Papas dans le temps que nous y étions, la peste avoit emporté les autres à ce qu'on nous dit. Quoyque l'Evêque de Samos se dise Evêque de Patmos, on ne laisse pas d'y faire venir tel Evêque que l'on juge à propos, quand on y veut faire sacrer des Papas.

Pour les affaires civiles elles y sont réglées par un ou deux administrateurs, que l'on élit tout les ans ; ils sont chargés de faire payer la capitation, qui est de 800 écus, & la taille réelle qui monte à 200, sans compter les présents qu'il faut faire au Capitan Pacha & à ses officiers, qui viennent exiger les droits du Grand Seigneur. Il n'y a ni Turcs ni Latins dans cette isle : un Grec y fait la fonction de Consul de France, quoiqu'il n'ait ni pouvoir ni patentes. Il nous assura que c'étoit pour rendre service à la nation que depuis trois generations de pere en fils ils avoient pris cette qualité, sur un ancien parchemin qui leur fut expédié du temps d'un Roy de France dont il ne savoit pas le nom, & que nous jugeâmes être Henry IV. Je ne sçai par quelle aventure ce parchemin se trouva égaré quand nous le priâmes de nous le faire voir. Ce consul est un bon homme, à qui tous les étrangers s'adressent, & qui en cas de besoin se diroit consul de toutes les nations qui abordent en cette isle ; il n'y perd rien, car si nous fûmes

bien receus dans sa maison, nous lui donnâmes aussi plus que nous n'aurions fait dans un autre endroit: on ne parle pas François chez lui, on y begaye le Provençal; & comme tous les habitans de l'isle sont du rite Grec, nous eussions fort mal passé notre temps avec eux sans le secours du consul, chez qui les belles du quartier se rendoient, sous prétexte de venir éplucher les plantes que nous apportions de la campagne. Voila ce qui nous occupoit le plus agréablement; car d'ailleurs on ne trouve dans cette isle aucuns restes de magnificence; on ne voit que trois ou quatre bouts de colonnes de marbre sur le port de la Scala: elles paroissent d'un bon goût, & sont assurément des plus anciennes de l'Archipel, où l'on ne se mêle plus depuis long-temps de ces sortes d'ouvrages: peut-être que ce sont les restes de quelque temple de la principale ville qui portoit le nom de l'isle, suivant la remarque de Gallien. Dans le vestibule de l'Eglise de saint Jean, l'on voit une inscription que son ancienneté ne rend plus recommandable, parce qu'elle n'est pas lisible, non plus qu'une autre qui est dans la nef.

ΑΠΟΚΑΛΥΨΙΣ.

La maison qu'on appelle *l'Apocalypse*, est un pauvre hermitage, qui dépend du grand couvent de Saint Jean. Le supérieur l'a donnée à vie pour 200 écus à un ancien Evêque de Samos, qui nous reçut fort civilement; on croit que ce fut dans ce lieu que saint Jean écrivit l'Apocalypse: cela peut être vrai; car ce saint Evangeliste assure qu'il a été dans l'isle de Patmos: il y fut exilé pendant la persécution de Domitien, qui commença l'an 95 après la mort de Jesus-Christ. La même année Saint Jean fut plongé dans l'huile bouillante à Rome, puis relegué à Patmos. L'année suivante Domitien fut tué le 18. Septembre, un an après le bannissement de saint Jean: mais le Senat ayant cassé tout ce qu'il avoit fait, Nerva rappella tous les bannis; ainsi cet

Evan-

*Glyca Ann. par. 3.
Zonara An. l. 11.
Cedren. Compend.
hist.*

Evangeliste retourna à Ephèse en Février ou en Mars de l'an 97, & son exil ne fut que de 18 mois. L'auteur de la Chronique Paschale assure que saint Jean resta 15 ans dans Patmos, & saint Irenée fixe ce terme à 5 ans. Saint Victorin Evêque de Pettau, & Primatius Evêque en Affrique, assurent que saint Jean fut envoyé à Patmos pour y travailler aux mines que l'on ne connoît plus presentement.

*Biblioth. Patrum.
tom. 1. pag. 579.
& 1557. Com-
ment. in Apocalyp.*

L'hermitage de l'Apocalypse est à mi-côte d'une montagne située entre le couvent & le port de la Scala. On y entre par une allée fort étroite, taillée à moitié dans le roc & qui conduit dans la chapelle : cette chapelle n'a que huit ou neuf pas de long, sur cinq pas de large, la voute en est belle, quoique d'un cintre un peu gotique : à droite est la grotte de Saint Jean, dont l'entrée haute d'environ 7 pieds, est partagée en deux par un pillier quarré. On fait remarquer aux étrangers tout au haut de cette entrée une fente dans la roche vive, & ces bonnes gens croient que ce fut par-là que la voix du Saint Esprit se fit entendre à saint Jean : la grotte est basse & n'a rien de particulier. Le supérieur, qui nous fit present de quelques morceaux de ce rocher, nous dit qu'ils avoient la vertu de chasser les esprits malins, & qu'ils guerissoient plusieurs maladies ; en revanche je lui donnai des pilules febrifuges, dont il avoit grand besoin pour chasser une fièvre intermittente qui le fatiguoit depuis quelques mois. La cisterne de la maison est à gauche de la chapelle, au bas de la fenêtre.

Nous montâmes une seconde fois au grand couvent de saint Jean pour y faire une station géographique.

Lero reste entre le sud-est & l'est-sud-est.

Lipso à l'est.

Calimno au sud-est.

Nicaria au nord-ouest.

Arco entre le nord-est & l'est-nord-est.

Tome I.

KKK

Siroc.

Ayios Mýnas.

*C'est un martyr
dont les Grecs font
la fête le 10. De-
cembre.*

Nous partîmes de Patmos le 15. Février par le plus beau temps du monde, dont il faut se défier dans cette saison, car c'est ordinairement le présage de la tempête: notre dessein étoit de passer à Nicaria; le sud-est fut si violent qu'il nous fit relâcher à SaintMinas, qui est une des isles de Fourni, où nous fûmes trop heureux d'arriver sur le soir. Le lendemain le vent fut encore plus frais: nous en fûmes consolés par l'esperance de visiter tous les recoins de cette isle malgré la pluie, la grêle, les éclairs & le tonnerre, qui étoient effroyables. Nous herborisâmes donc en capot, tête baissée, & ne revînmes que le soir chargés de belles plantes: cependant comme il n'y a point de cavernes dans cette isle, ou pour mieux dire, comme nous ne sçavions pas où elles étoient, nos matelots pour nous mettre à couvert, s'occupèrent tout le jour à déchirer une vieille barque Françoisé qui y avoit échoué depuis quelques mois. Des débris de ce bâtiment, nous dressâmes sur le soir une méchante hutte, où il pleuvoit de tous côtes; car la charpente étoit vermoulüe, & malheureusement un ouragan renversa notre édifice dans le temps que nous croyons être à nôtre aise. Il fallut le redresser & le charger de pierres; on boucha la porte avec la voile du caïque: nous craignons à tous momens qu'un coup de vent n'enlevât les planches du couvert, & ne fit tomber les pierres sur nos têtes.

Le troisiême jour qui étoit le 17. Février n'ayant à manger que du biscuit, & à boire que de l'eau de pluie qui couloit des rochers toute bourbeuse, nous tentâmes le passage, & courûmes grand risque d'être engloutis dans la mer: car les vagues donnant en flanc contre notre caïque l'auroient renversée, sans la voile qui le redressoit, & la voile étoit souvent forcée par le vent, si bien que notre bord étoit quelquefois à fleur d'eau, ou n'avoit tout au plus que deux ou trois pouces de bande: quand le caïque suivoit les

vagues, il sembloit qu'il s'alloit abîmer. Nous n'étions pas fort tranquilles dans un bateau de 15 pieds de long avec trois matelots fort mal-adroits & fort épouvantez : l'un ramoit, l'autre étoit au timon, le troisième tenoit l'escoute de la voile : étourdis & effrayez, nous n'osions ouvrir les yeux crainte de voir la mer qui nous faisoit horreur ; mais il fallut bien nous remuer ; je ne sçai comment on gouvernoit le timon, une seule vague remplit tout d'un coup notre caique, & nous n'avions pour la vuider que nos chapeaux & des morceaux de calbasse, qui nous servoient d'ustenciles pour notre ménage.

Notre peur redoubla à la veüe de quelques citrons qui vinrent en flottant sur l'eau nous annoncer qu'un gros caique réfugié à Saint Minas avoit échoué : nous avions bû le jour precedent avec cinq matelots qui le conduisoient, & qui avoient été à Stanchio charger de ces fruits. Ces matelots comptoient sur la bonté de leur bâtiment qui étoit tout neuf ; mais comme ils n'avoient point de bouffole, non plus que nous, & que l'on ne voyoit qu'obscurément le cap de Samos, ils se briserent contre les roches. Nous tinmes alors conseil de marine, & tout bien considéré au lieu d'aller à Nicaria, on ne songea qu'à doubler le cap de Samos : heureusement nous gagnâmes le nord de l'isle, ou nous trouvâmes une bonace si grande, que la mer ressembloit à de l'huile, comme disent les matelots : on fut donner fond à Carlovassi, & nous envoyâmes chercher des Papes pour faire dire des messes en action de graces.

L'isle de Saint Minas est dans le grand Boghas entre Samos & Nicaria, au deffous du grand Fourni : toutes les isles qui sont au deffous du vent, portent le nom de Fourni, parce que les Grecs, comme nous avons dit plus haut, se font imaginer que leurs ports qui sont fort bons, étoient creusés en maniere de four. Les Geographes appellent ces

illes *Crusia*, *Tragia*, *Dipso*, *Ponelli*; mais ces noms ne sont pas connus des Grecs : au moins nos matelots, quoiqu'ils fussent du pays, n'en avoient jamais ouï parler. Il est vrai qu'il y a une isle appelée *Lipso* à huit milles de *Patmos*, & par conséquent bien loin des isles de *Fourni*. Les plus proches du grand *Boghas*, sont le grand *Fourni*, *Saint Minas* ou le petit *Fourni*, *Fimena*; les autres sont *Alachopetra*, *Prafonisi*, *Coucounes*, *Atropofages*, *Agnidro*, *Strongylo*, *Daxalo* & plusieurs autres qui n'ont pas de nom, & qui toutes ensemble avec celles que l'on vient de nommer, sont au nombre de 18 ou 20, mais il n'y en a aucune qui soit habitée.

Celle de *Saint Minas* n'a que cinq ou six milles de tour elle est faite en dos d'âne composé pour ainsi dire de deux pieces, dont celle qui regarde *Patmos* est de pierre ordinaire, couverte de terrain & de broussailles : l'autre moitié qui semble lui avoir été colée, est du marbre le plus rare qu'on puisse voir, & c'est dans les fentes de ce marbre que naissent les plus belles plantes de l'isle, entre autres le *Liseron arbrisseau* à feuilles argentées, assez semblables à celles de l'Olivier.

Convolvulus argenteus umbellatus erectus Inst. Rei herb. *Dorycnium*. Plateau Clus. app. GCLIV.

La plupart des autres isles sont longues, étroites & traversées d'une chaîne de montagnes : *Candie*, *Samos*, *Nicaria*, *Patmos*, *Macronisi* sont de cette forme. Il semble que la mer ait emporté peu à peu le pays plat dont le fond étoit mobile, & qu'il n'y ait eu que les ruines des montagnes qui ayent résisté à ses vagues.

Je n'aurois plus rien à vous dire de l'Archipel, Monseigneur, si je n'espérois encore quelques momens de votre attention, en faveur de *Thesée* & d'*Achille*, pour vous entretenir de l'isle de *Skyros*. *Thesée* y fut enterré & *Achille* y fit l'amour, quoiqu'elle soit fort éloignée de *Samos*, & que nous ne l'ayons veuë qu'en revenant de *Smyr-*

ΣΚΥΡΟΣ.
SCYRUS.

ne de Marseille, je crois qu'il est mieux d'en parler ici, que de la separer des autres isles de l'Archipel. ^a Les Pelasgiens ^{• Steph.} & les Cariens furent les premiers habitans de Skyros ; mais cette isle n'est connuë dans l'histoire, que depuis le regne de Lycomedes qui en étoit le maître, lorsque ^b Thesée roy ^{• Plutarch. in Theb.} d'Athenes s'y retira pour y jouir des biens de son pere. Thesée non seulement en demanda la restitution, mais il sollicita du secours auprès du roy, contre les Atheniens : cependant Lycomedes, soit qu'il appréhendât le genie de ce grand homme, ou qu'il ne voulût pas se broüiller avec Mnesthée qui l'avoit obligé de quitter Athènes, conduisit Thesée sur un rocher, sous pretexte de lui faire voir la succession de son pere, & l'histoire dit qu'il l'en fit precipiter : quelques-uns assurent que Thesée tomba de ce rocher en se promenant après avoir soupé : quoiqu'il en soit, ses enfans qu'il avoit fait passer en l'isle Eubée, allerent à la guerre de Troye, & regnerent à Athènes après la mort de Mnesthée.

L'isle de Skyros devint celebre, dit Strabon, par l'alliance qu'Achille y fit avec le Roi Lycomedes, en épousant Deidamie sa fille, dont il eut un fils nommé Neoptoleme, que l'on appella *Pyrrhus*, à cause de la couleur de ses cheveux. Il fut élevé dans l'isle, & en tira les meilleurs soldats qu'il mena à la guerre de Troye, pour venger la mort de son pere : les peuples de cette isle étoient fort aguerris ; Pallas étoit la protectrice du pais : son temple étoit sur le bord de la mer dans la ville qui portoit le même nom que l'isle. On voit encore les restes de ce temple qui consistent en quelques bouts de colonnes & de corniches de marbre blanc qu'on trouve auprès d'une chapelle abandonnée, à gauche en entrant dans le port Saint George : nous n'y découvrîmes aucune inscription ; mais plusieurs vieux fondemens, lesquels joints à la beauté du port, ne per-

Rerum Geogr.

Servius in 3. Eneid.

Πύρρος, rufus.

Palladi littoreæ celebrabat Skyros honorum Forte diem. Stat. Achil. leid. lib. 1. Ζεύς υἱὸς Ἰφιδάμαντος. Ptolem. lib. 3. cap. 13.

mettent pas de douter que la ville ne fût dans cet endroit-là. On ne prétend pas que ces colonnes soient là depuis la guerre de Troye ; mais comme les anciens temples n'ont été démolis que par ordre de Constantin, il est certain qu'on les avoit rétablis plusieurs fois sous le nom des mêmes divinités, jusques à l'établissement du Christianisme. Si ces vieux marbres ne sont pas des restes du temple de Pallas, ils doivent être au moins des débris de celui de Neptune qui étoit adoré dans cette île. Goltzius a donné le type d'une médaille, qui d'un côté représente Neptune avec son trident, & de l'autre la prouë d'un vaisseau.

ΣΚΥΡΙΩΝ.

Plutarch. in Thef.

Après la guerre de Troye, les Atheniens rendirent de grands honneurs à la memoire de Thésée, & le reconnurent pour un heros, il leur fut même ordonné par l'Oracle d'en rassembler les os, & de les conserver avec respect. Marcian d'Heraclée assure que les habitans de Chalcis ville capitale d'Eubée s'établirent à Skyros, attirés apparemment par la bonté & par la commodité du port. En passant par cette île, j'y achetai une médaille d'argent, trouvée il y a quelques années en labourant un champ dans les ruines de la ville : elle est frappée au coin des Chalcidiens, qui bien qu'habitans de Skyros, ne laissent pas de retenir le nom de leur pais, pour se distinguer des Pelasgiens, des Dolopes, & des autres peuples qui étoient venus s'établir à Skyros : cette médaille est chargée d'une belle tête, que je ne connois pas, & dont le nom qui est à l'exergue paroît tout à fait effacé : au revers c'est une lyre. Comme cette piece porte le nom des Chalcidiens, on ne croiroit pas qu'elle eût été frappée à Skyros, si on ne l'y avoit déterrée.

ΧΑΛΧΙΔΕΩΝ.

Εργάται καὶ οὐκ ἄνδρες.
Plutarch. in Ci-
mon.

A propos des Dolopes dont on vient de parler, Plutarque remarque que c'étoient de méchans laboureurs ; mais d'insignes pirates, accoutumés à dépouiller & emprisonner ceux qui alloient négocier chez eux. Quelques-uns

de ces brigands ayant été condamnez à restituer ce qu'ils avoient pris à des marchands de Theffalie, pour s'en dispenser ils firent sçavoir à Cimon fils de Miltiade, qu'ils lui livreroient la ville de Skyros s'il se presentoit avec sa flote : c'est ainsi qu'il s'en rendit le maître, car il s'étoit contenté quelque temps auparavant de ravager cette isle. Diodore de Sicile adjoute que dans cette expedition l'isle fut partagée au sort, & que les Pelasgiens l'occupoient auparavant conjointement avec les Dolopes.

Thucid. lib. 2.

Biblioth. Hist. lib. 11.

Cimon n'oublia rien pour découvrir le cercueil où l'on avoit enfermé les os de Thesée : la chose étoit difficile, dit Plutarque, à cause que les gens du pais ne se payoient pas trop de raison. Enfin on s'aperçut d'une aigle, à ce qu'on dit, qui avec son bec & ses ongles, grattoit la terre sur une petite colline : on y fit creuser & l'on découvrit le cercueil d'un homme de belle taille avec une épée & une pique ; c'en fut assez : Plutarque ne rapporte pas si c'étoient les armes d'un Athenien, d'un Carien, d'un Pelasgien, ou d'un Dolope. On ne fit pas d'autre perquisition ; on cherchoit le corps de Thesée, & Cimon fit transporter ce cercueil à Athènes 400. ans après la mort de ce heros. Les restes d'un si grand homme furent reçus avec de grandes démonstrations de joye ; on n'oublia pas les sacrifices ; le cercueil fut mis au milieu de la ville, & servit d'asile aux criminels.

Plutarch. in Thes.

Skyros fut enlevée aux Athéniens pendant les guerres qu'ils eurent avec leurs voisins : mais elle leur fut renduë par cette fameuse paix qu'Artaxerxe Roi de Perse donna à toute la Grece, à la sollicitation des Lacedemoniens, qui lui deputerent Antalcidas pour l'obtenir. Après la mort d'Alexandre le grand, Demetrius I. du nom surnommé le preneur de villes, resolut de donner la liberté aux villes de Grece, prit la ville de Skyros, & en chassa la garnison.

*Πολιορκητής.
Diod. Sic. Biblioth.
Historic. lib. 20.
pag. 828.*

Il n'est pas necessaire de dire que cette isle a été soumise

*Du Cange Hist.
des Emp. de Const.
Hist. des Ducs de
l'Archip.*

à l'Empire Romain, & ensuite à celui des Grecs. André & Jérôme Gizi se rendirent les maîtres de Skyros après la prise de Constantinople par les François & par les Vénitiens : elle passa sous la domination des Ducs de Naxie. Guillaume Carcerio en fit la conquête, & la laissa à ses descendants : son petit fils Nicolas Carcerio, neuvième Duc de l'Archipel en fit fortifier le château avec beaucoup de soin sur l'avis qu'il eut que les Turcs qui commençoient à passer des côtes d'Asie en Grece, avoient dessein de s'en emparer pour avoir une retraite commode dans l'Archipel. En effet, quelque temps après les Mahometans firent une descente dans cette isle, mais ils furent si bien repouffez pendant la nuit, qu'il n'en resta pas un seul : on voit encore autour du village les ruines de ces fortifications que les Turcs, qui en sont aujourd'hui les maîtres, ont laissé perir.

On découvre facilement pourquoi l'isle de Skyros reçut anciennement ce nom, qui signifie en grec quelque chose de rude : tout le país est herissé de montagnes, & il n'est pas surprenant que du temps de Strabon on en estimât plus les chèvres, que celles des autres isles ; car ces animaux se plaisent dans les país les plus escarpez, & vont brouter jusques sur les plus hautes pointes des rochers. Le même auteur en loue aussi les métaux & les marbres ; mais on ne sçait pas à présent s'il y a des mines dans cette isle ; pour les chèvres, elles ne nous parurent pas plus belles que celles que nous avons veuës dans les autres isles ; nous mangeâmes dans Skyros d'excellent fromage fait du lait de ces animaux mêlé avec celui des brebis. Cette isle quoique escarpée, est fort agréable & bien cultivée pour le peu de monde qu'elle renferme ; car on nous assura qu'il n'y avoit pas plus de 300 familles, quoiqu'elle ait 60 milles de tour.

Les

Les habitans payent tous les ans 5000 écus au Grand Seigneur pour toutes sortes de droits : ils ont assez de froment & d'orge pour leur subsistance : les François même y viennent quelquefois charger de ces grains ; les vignes font la beauté de l'isle, le vin en est excellent & ne vaut qu'un écu le baril : On en transporte beaucoup à l'armée Venitienne en Morée. Pour de la cire on n'y en recueille guere plus de 100 quintaux. Le bois n'y manque pas comme dans les autres isles : outre les taillis de Chênevert, de Lentisque, de Myrthe, de Laurier-rose, on nous assura qu'il y avoit de beaux Pins ; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller reconnoître de quelle espece ils étoient ; c'est la seule isle de ma connoissance, où l'on trouve des *Eleagnus* ; ils sont dans la plaine qui va du port Saint George au village.

Le 18 Avril 1702 le sud-est, la pluye & la grêle nous firent relâcher à ce port : nous étions partis de Smyrne pour Livourne, sur le vaisseau du Capitaine Guerin de la Ciotat : outre ce port qui est capable de contenir une grande armée ; & où l'on peut mouïller presque par tout, il y en a encore un fort bon que l'on nomme *le port des trois bouches* : il y a deux écueils à son entrée, l'un se nomme *la Roche taillée*, & l'autre *l'Isle plate*, l'une de ces bouches a pour traversier le nord-ouest & le sud-est, l'autre a le nord-est, & le sud-ouest, & la troisième l'ouest.

Il n'y a qu'un seul village dans l'isle de Skyros, encore est-il bâti sur un rocher bien escarpé en forme de pain de sucre à 10 milles du port Saint George. Le monastere qui porte le nom de ce Saint, fait la plus belle partie de ce village, quoiqu'il n'y ait que 5 ou 6 caloyers, qui conservent avec grand soin une image d'argent en feuille tres-mince, sur laquelle on a cizelé grossièrement saint George & représenté ses miracles : cette feuille qui a près de 4 pieds de hauteur sur environ 2 pieds de largeur, est clouée sur une

piece de bois qui a un manche comme une croix, & que
 l'on porte en maniere de banniere; c'est cette image écha-
 pée à ce que l'on prétend à la fureur des Iconoclastes, qui
 opere tant de miracles, & qui châtie sur tout ceux qui n'ac-
 complissent pas les vœux qu'ils ont faits à saint George. Les
 Grecs sont les plus grands imposteurs du monde: voici ce
 „ qu'ils ont fait accroire sur cette matiere au P. Sauger: Cet-
 „ te image, dit-il, peinte assez grossierement sur une es-
 „ pece de billot de bois plus long que large & assez pesant,
 „ est placée sur le grand Autel de la cathedrale dediée à
 „ saint George & desservie par les Schismatiques: là quand
 „ tout le monde est assemblé dans l'Eglise, on voit l'image
 „ se remuer d'elle même, & toute pesante qu'elle est, se trans-
 „ porter en l'air au milieu de l'assemblée, où s'il se trouve
 „ quelqu'un qui ait fait quelque vœu à l'église sans l'accom-
 „ plir, elle va le démêler dans la troupe, se place sur ses épau-
 „ les, s'y attache opiniâtement, & lui donne de furieux coups
 „ par le dos & par la tête, jusqu'à ce qu'il ait payé ce qu'il
 „ doit. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'image n'a pas seu-
 „ lement cette vertu dans l'enceinte de l'église, elle s'étend
 „ generalement dans tout le territoire de Skyros, où elle ira
 „ déterrer un homme jusques dans les lieux les plus cachez;
 „ la maniere dont elle fait sa ronde, est extraordinaire: un
 „ moine aveugle la porte sur ses épaules sans sçavoir où il va;
 „ l'image le conduit par une impression secrette dans tous les
 „ lieux où il faut aller, sans qu'on lui voye jamais faire un faux
 „ pas; le debiteur qui le voit venir de loin a beau vouloir se
 „ dérober à ses poursuites, en se cachant aux endroits les plus
 „ retirez & les plus obscurs de la maison, le moine l'y va trou-
 „ ver d'un pas ferme, monte, descend, passe & repasse, entre
 „ par tout; aussi-tôt qu'il a trouvé son homme, l'image lui
 „ saute sur le cou, le bat, le frappe, & s'appesantit si fort sur lui,
 „ que quelques-uns m'ont dit, qu'il leur sembloit devoir en
 „ être accablez.

*Hist. des Ducs de
 l'Archipel.*

Sans recourir à la magie, comme fait le P. Sauger, il n'y a qu'à nier toutes ces impertinences, comme nous fîmes à Skyros, lorsqu'on nous raconta les prouesses de l'image. Un fort honnête homme de notre compagnie voulut s'en convaincre, & promit dix écus à saint George, dans le dessein de ne les lui jamais payer : au retour de la promenade, nous allâmes à l'église pour voir si l'aveugle se mettroit en devoir de le venir sommer de sa parole ou l'assommer de coups ; mais graces à Dieu, ni l'image, ni l'aveugle ne se trouverent pas de mauvaise humeur ce jour-là.

Le P. Sauger avoit été aussi mal informé de ces prétendus miracles, que de la nature de l'image : ce n'est point une image peinte, mais seulement ciselée sur une plaque d'argent, ce qui nous surprit avec d'autant plus de raison, que les Grecs ne peuvent souffrir d'images en sculpture : la chapelle où l'on conserve celle-ci est fort petite, ornée de dorures à la Gréque : le couvent est mal-propre ; mais nous y bûmes d'excellent vin rouge : il est vrai que nous n'avions pas mal payé la curiosité, & les moines qui voyoient bien à notre air que nous n'étions pas trop crédules, ne firent que rire de nos demandes ; ils revenoient pourtant toujours à leur compte, qui est qu'il ne faut rien promettre à l'image, à moins que l'on n'ait la volonté & les moyens d'y satisfaire ; nous convînmes de cette proposition, & louâmes leur dévotion pour saint George, indépendamment de leurs friponneries.

Les habitans de cette isle sont tous du rite Grec : ils ont un autre monastere sous le nom de Saint Dimitre ; mais il est petit & pauvre : celui de Saint George est aux caloyers de Sainte Laure qui vivent à Monte-Santo & qui ne députent pas les moins adroits de la maison, pour entretenir les peuples dans la dévotion envers saint George ; sur tout ils prennent soin de bien instruire l'aveugle ou celui qui le contrefait.

Le Cadi est le seul Turc qui soit dans l'isle : les Administrateurs sont obligez de faire payer sa rançon en cas qu'il soit enlevé par les corsaires ; les habitans en répondent, & se mettroient en devoir de le sauver si on vouloit le faire prisonnier ; cependant la Cadi en passe par où veulent les Administrateurs, que l'on nomme tous les ans au nombre de trois ; ils y exercent bien la justice, & sur tout envers les femmes galantes. Quand une dame est surprise en flagrant délit, belle ou laide, on la fait marcher par tout le village sur une anesse, & chacun lui jette de la bouë ou de la bouse de vache & des œufs sur le visage : c'est ainsi qu'on en avoit traité une, peu de jours avant notre arrivée.

L'Evêque de Skyros est fort pauvre, il ne subsiste presque que de charitez, & loge dans une maison bâtie comme un cachot ; il est vrai que la veuë n'en est pas désagréable, on découvre la mer & quelques beaux vallons, qui sont autour du village. On vit à bon marché dans cette isle, les moutons n'y valent que 40 sols, & les agneaux 20 sols, toute sorte de gibier y abonde, & sur tout les perdrix : les eaux en sont admirables, & toutes les roches donnent des fontaines : le ruisseau qui va se décharger dans le port Saint George, est fort joly : pour y faire aiguade on met les canots à terre, & l'on y conduit l'eau dans des barils, par un boyeau de cuir.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



L E T T R E X I .

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

M O N S E I G N E U R ,

Nous mîmes à la voile dans la nuit au port de Petra le 15 Mars 1701 dans le dessein d'aller à Constantinople: ce port est vers la partie Septentrionale de l'isle de Metelin, & comme le vent étoit bon, nous découvrîmes à la pointe du jour l'isle de Tenedos, & nous passâmes entre cette isle & la Troade; sur le midy nous entrâmes dans ce fameux canal, qui sépare les deux plus belles parties de la terre, l'Europe & l'Asie: on l'appelle l'Hellespont, le détroit de Gallipoli, le canal des Dardanelles, le bras de Saint George; les bouches de Constantinople: les Turcs le connoissent sous le nom de Boghas, ou détroit de la mer blanche.

DESCRIPTION.
du détroit des Dardanelles, de la ville de Gallipoli, & de Constantinople.

L'Hellespont comme tout le monde fait, signifie la mer d'*Helle*; car les anciens ont crû qu'une fille d'Athamas Roi de Thebes, qui s'appelloit Helle, s'y noya lorsqu'elle voulut passer en Colchide avec son frere Phryxus, pour y porter la toison d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancienne ville qui n'en étoit pas éloignée, & dont le nom seroit peut-être aujourd'hui dans l'oubli, sans la paix qui y fut conclüe entre Mithridate & Sylla, general de l'armée Romaine: ce détroit de mer a été nommé *bras de Saint George*, à cause

Et satis amissa, locus hic infamis ab Helle. *Ovid. epist. Leand. ad Heron.*

Plutarch. in Sylla

Hepistens.

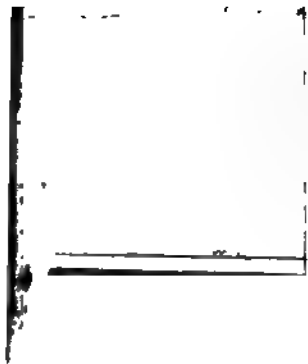
d'un village situé au de-là de Gallipoli, & qui s'appelle *Peristasis*, où il y a une fameuse Eglise de saint George, fort respectée des Grecs.

* Promontorium
Mastusia. *Plin.*
Hist. nat. lib. 4.
cap. 11. Salin. cap.
10. Capell. lib. 6.
Mazovia ācep.
Ptol. lib. 3. cap. 12.
Tò Προποντιδων.
Strab. lib. 13.
† Promontorium
Sigæum. *Plin. ibid.*
Σιγαεας ācep.
Strab. ibid.
Impetum deinde
sumit Hælespontus
& mare incumbit,
vorticibus limitem
fodiens, donec
Asiam abruptat
Europæ. *Plin.*
Hist. nat. lib. 5.
cap. 22.

Le canal est dans un beau pais, borné à droite & à gauche de collines assez bien cultivées, sur lesquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes, & beaucoup de terres labourables: en y entrant, on laisse la Thrace & le cap grec à main gauche: la Phrygie & le cap janissari à droite: la Propontide ou mer de Marmara se presente au septentrion; l'Archipel ou la mer blanche reste au midi. L'embouchure du canal, a près de 4 milles & demi de large; elle est défendue par les nouveaux châteaux que Mahomet IV. y fit bâtir en 1659 pour mettre les flottes Othomanes à couvert des insultes des Venitiens qui les venoient attaquer à la veuë des vieux châteaux des Dardanelles. Les generaux Morosini, Bembo, Mocenigo, s'y signalèrent plus d'une fois pendant la guerre de Candie.

Les eaux de la Propontide qui passent par ce canal, y deviennent plus rapides, de même qu'une riviere qui coule sous un pont: lorsque le vent du nord souffle, il n'est point de vaisseau qui se puisse presenter pour y entrer; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent du sud, & il n'y a que les châteaux à ménager.

Cependant une armée qui voudroit forcer le passage, ne risqueroit pas beaucoup, ces châteaux étant éloignez l'un de l'autre de plus de 4 milles: l'artillerie Turque quelque monstrueuse qu'elle paroisse n'incommoderoit pas trop les vaisseaux qui défileroient avec un bon vent; les embrasures des canons de ces châteaux, sont comme des portes cochères; mais les canons qui sont les plus gros que j'aye veus de ma vie, n'ayant ni affust ni reculée, ne scauroient tirer plus d'un coup chacun. Qui seroit l'homme assez hardi pour oser les charger en presence des vaisseaux de



,

,

,

,

,

guerre, dont les bordées renverseroient en un instant les murailles des châteaux qui ne sont pas terrassées, & qui enfeveliroient les canons & les canonniers sous leurs ruines; six bombes seroient capables de démolir ces forteresses.

Les vaisseaux marchands en venant de Constantinople, s'arrêtent trois jours auprès du château d'Asie pour y être visités, car les Turcs ne prétendent pas qu'on enlève leurs esclaves: cependant malgré leur visite, ces malheureux savent si bien se cacher, qu'il s'en sauve tous les jours quelques-uns: les vaisseaux de guerre, de quelque nation qu'ils soient, ne sont dispensés de cette visite, que par un ordre de la Porte; il est vrai que cette visite est plutôt une cérémonie qu'une recherche.

Les Geographes croient ordinairement que les châteaux des Dardanelles sont bâtis sur les ruines de Sestos & d'Abydos, deux villes anciennes & fameuses par les amours d'Héro & de Leandre; mais ils se trompent manifestement; car les châteaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes estoient situées bien différemment: Sestos étoit si avancée vers la Propontide, que Strabon qui compte avec Herodote 875 pas d'Abydos à la côte voisine, en compte 3750 du port de cette ville à celui de Sestos: Leandre devoit être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage, quand il vouloit voir Héro sa maîtresse, aussi l'a-t-on représenté sur des médailles de Caracalla & d'Alexandre Severe, précédé par un Cupidon qui vouloit le flambeau à la main pour le guider, & qui ne lui étoit pas d'un moindre secours que le fanal que sa maîtresse prenoit soin d'allumer sur le haut de la tour où elle l'attendoit: il falloit être un héros, & tout des plus robustes, pour faire l'amour de cette manière. Il vaut mieux s'en tenir à ce que dit Strabon, pour la situation de Sestos & d'Abydos: d'ailleurs on ne trouve aucuns restes d'antiquité autour

Abydos magni
quondam amoris
commercio insignis est. *Amm.*
Marcel. lib. 1. cap.
19.

Rerum Georg. lib.
13.
Herod. lib. 7.

des châteaux, & l'endroit le plus étroit du canal est à 3 milles plus loin, sur la côte de *Maita* en Europe : on voit encore des fondemens & des mesures considérables sur la côte d'Asie, où Abydos étoit placée.

Herod. ibid.

Xerxès dont le pere avoit fait brûler cette ville, de peur que les Scythes n'en profitassent pour entrer dans l'Asie mineure, choisit avec raison ce détroit pour faire passer son armée en Grece ; car Strabon assure que le trajet sur lequel il fit jeter un pont, n'avoit que 7 stades, c'est à dire qu'environ un mille de largeur ; mais par une vanité tout à fait ridicule, comme s'il eût voulu commander aux éléments, il fit donner 300 coups de fouet à la mer, & y fit jeter une paire de menottes, sur ce qu'elle avoit osé emporter le premier pont qu'on y avoit dressé : les entrepreneurs essuyèrent un châtement plus rigoureux, on leur trancha la tête : quelques jours après le Prince voulant se reconcilier avec la mer, y fit des libations avec une phiole d'or, & pria le Soleil de détourner les obstacles qui pourroient l'empêcher de subjuguier toute l'Europe : la phiole fut jettée dans le canal avec une coupe d'or & un cimetière. Je ne saurois assurer, dit Herodote de qui nous avons appris cette cérémonie, si Xerxès voulut faire un sacrifice au Soleil en jettant toutes ces choses dans la mer, ou si touché de repentir de l'avoir fait fustiger, il cherchoit à reparer par ses offrendes l'injure qu'il croyoit lui avoir faite.

*De Bosph. Thrac.
lib. 2. cap. 12.*

M^r Gilles croit que les poëtes Grecs ont prêté ce ridicule à Xerxès, & qu'Herodote a pris la chose trop sérieusement : les 300 coups de fouet, suivant M^r Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avoit jettées dans la mer pour arrêter les navires qui servoient à la construction du second pont ; & la paire de menottes désigne deux chaînes de fer, qui servoient à les lier par les deux bouts & de chaque côté.

On

On vit défilér sur 'ce second pont pendant 7 jours & 7 nuits 1700 mille hommes de pied, suivant^a Herodote, & 80 mille hommes de cavalerie, sans compter les chameaux & les chariots; ^b Diodore de Sicile ne lui donne que 800 mille fantassins; ^c Isocrate en a retranché 100 mille hommes; ^d Ælien s'en tient à ce nombre pour toutes les troupes d'infanterie & de cavalerie; Justin & Orose y ajoutent 300 mille hommes de troupes auxiliaires; enfin ^e Cornelius Nepos fixe l'infanterie à 700 mille hommes; mais il augmente la cavalerie jusques à 400 mille.

^a *Aris. lib. 1. de Exped. Alex.*

^b *Herod. ibid.*

^c *Biblioth. lib. 3.*

^d *part. 2.*

^e *In Panathenæic.*

^f *Var. hist. lib. 19. cap. 3.*

^g *In Themistocl.*

Il s'en faut bien que les Turcs n'ayent fait passer tant de troupes sur ce canal dans leurs premières conquêtes; mais avant que de parler de leur entrée en Europe, il est bon de remarquer que Parmenion eût ordre d'Alexandre le Grand de faire passer sa cavalerie & la plus grande partie de son infanterie de Sestos à Abydos, sur 160 galères sans compter les bâtimens de charge. Chalcocondyle assure que sous l'Empire d'Othoman, 8000 Turcs avoient déjà franchi l'Hellespont, & pénétré jusques au de-là du Danube, d'où ils furent chassés par les Scythes, & obligez de revenir en Asie, tandis que les Empereurs de Constantinople Andronic le vieux & le jeune de la maison des Paleologues, ruinoient l'Empire par leur division: les Musulmans ne furent pourtant pas si bien chassés de Thrace, qu'il n'y en restât encore une partie, & ceux-ci enfin y en attirèrent un plus grand nombre sous Solyman fils d'Orcan.

^f Suivant Leunclave ce passage se fit à 5 mille des Dardanelles; car il suppose que ^g Maita n'en est éloigné que de 3 milles sur la côte d'Europe, & il place à 2 milles de Maita le château de ^h Zemenic où les Turcs abordèrent. Solyman se promenant un jour sur les côtes de la Phry-

^g *Annal. Sultan. Osman. & hist. Muslim.*

^h *Μαδντος. Ηνωθ.*

ⁱ *Σιελδουκρη. Cimenlic iſſar me-*

*chant village à 20
milles de Gallipoli.*

gie qu'il venoit de soumettre, fut si frappé des ruines de Troye, qu'il tomba tout d'un coup dans une profonde rêverie : Jusuph Ezés Bey qui étoit un de ses principaux officiers, ne pût s'empêcher de lui en demander le sujet : je voudrois bien, dit Solyman, passer la mer pour entrer en Grèce, sans que les Chrétiens en fussent avertis ; Ezés pour le satisfaire se mit dans un bateau avec un seul de ses amis, il alla à la découverte & emmena un prisonnier Grec : ce captif qui se croyoit perdu, fut bien traité & s'engagea de montrer aux troupes du Prince le chemin le plus court pour entrer en Grèce à l'insçu des Chrétiens. On fit passer pendant la nuit 7 ou 8 cens soldats d'élite, le prisonnier les mena droit au château de Zernic, où l'on ne trouva aucune résistance, car les habitans étoient occupez à la moisson, & le château étoit presque tout couvert de grands tas de fumier, qui étoient tout à l'entrée du bourg. Les Turcs bien loin de maltraiter les gens du pais, leur firent des caresses & des presens : on se contenta d'envoyer des prisonniers à Solyman pour l'assurer de la prise de la place : quelque temps après la cavalerie s'y rendit. Enfin on attaqua Gallipoli qui fut prise en 1357 : Solyman mourut la même année d'une chute à la chasse. Orcan ne lui survécut que de deux mois. Mourat son second fils lui succéda ; celui-ci prit Andrinople en 1360 & en fit la capitale de son empire en Europe, comme Prusse l'étoit en Asie.

*Hist. Musulm.
lib. 4.*

J'ai ouï dire souvent à Constantinople, que les annales Turques étoient remplies des contes & des stratagèmes dont les Turcs se vantent de s'être servis dans leurs conquêtes sur les Chrétiens. En voici un qui est rapporté par Leunclave, & qui a été traduit des originaux Turcs : c'est à propos de ce Solyman dont on vient de parler. Ce Prince, à ce que dit la chronique Turque, fit passer sur l'Helle-

pont 80 hommes, qui s'étant cachez dans les vignes auprès du bourg, firent prisonniers au point du jour six vignerons qui alloient à leur ouvrage ; la nuit suivante 70 de ces Musulmans se mirent en embuscade auprès du bourg, tandis que les 10 autres restèrent sur le grand chemin avec les vignerons. Cependant quatre de ces malheureux furent égorgés & pendus à des arbres qui étoient sur une éminence : on les éventra la tête en bas comme des moutons que l'on étale à la boucherie ; il y en eut un qui fut embroché comme un cochon, & l'on obligea ceux qui restèrent en vie de le tourner auprès d'un bon feu pour le rotir. Le lendemain comme les payfans retournoient à la campagne, les Turcs firent encore des prisonniers ; c'étoient de bons vieillards qui avoient de la peine à se traîner, & qui furent très surpris quand les Turcs leur dirent qu'ils étoient Turcs, & qu'ils ne vivoient que de chair humaine : après quelques dialogues fort tristes on les renvoya, en disant que les Turcs étoient accoutumés à manger de meilleure viande, & ce fut à condition qu'on leur ameneroit de jeunes gens pour en faire bonne chère. En attendant la broche tournoit toujours. Ces vieillards qui n'avoient vu que 10 Turcs s'en retournèrent au bourg plus vite qu'ils n'étoient venus, & commencèrent à jurer comme des enragés : à quoi vous amusez-vous canailles, dirent-ils à leurs compatriotes ! ne voyez-vous pas ce spectacle ! il n'y a que dix Turcs qui rôtiennent un de nos frères, & l'on ne nous a renvoyés que parce que nous avons la peau trop dure, ils en veulent aux jeunes gens. Le commandant du lieu qui étoit à la fleur de son âge ordonna sur le champ à toute la jeunesse de courir à ce feu, & de tuer les Turcs : tout le monde sort de la place. Dans ce temps-là les 70 Musulmans qui étoient ventre à terre dans les brossailles, ne manquèrent pas d'entrer & de se saisir

des portes; dès qu'ils virent la foule à une certaine distance: la populace avançoit toujours sans se douter du stratagème. Enfin les Turcs qui faisoient rôtir le Chrétien, au lieu de s'enfuir bien loin, se mirent à courir à toutes jambes hors la ville; quelle folie, disoient les Grecs, ce sont des enragez qui ont perdu l'esprit, ils vont se refugier dans nos maisons, laissons-les passer, nous les massacrerons tous ensemble; néanmoins dès que ces enragez furent dans le bourg, ils fermèrent les portes & montèrent sur les murailles avec leurs camarades, & la plupart des enfans qui étoient restez dans les maisons. Les pauvres Grecs furent bien fots à ce spectacle: on leur fit dire qu'on égorgeroit tous les enfans, s'ils ne revenoient chez eux; & on les assura qu'ils n'avoient rien à craindre. La populace consternée rentra; mais les personnes de distinction ne voulurent le faire, qu'après que les Turcs eurent juré sur l'Alcoran, qu'ils ne les dépouilleroient pas de leurs biens. Quoique les faux sermens ne coûtent rien aux scelerats, ils eurent recours à une espece de restriction mentale, à laquelle les Grecs ne s'attendoient point: on mit à mort les gens de distinction, & l'on répondit sur les plaintes qui en furent faites, qu'on ne s'étoit précisément obligé, qu'à ne pas toucher à leurs biens, ce qu'on avoit observé, & que l'on promettoit encore d'observer fort religieusement. Voila comme les Turcs traittent les Chrétiens dans leurs histoires: les Musulmans ne manquent pas de ces sortes de distinctions: Mahomet II après la prise de Negrepont: fit scier le corps d'Erizo gouverneur de la place, disant qu'il avoit promis d'épargner sa tête, mais non pas ses flancs.

Les Historiens Grecs varient sur toutes ces aventures; car Ducas prétend que les Turcs ne passerent l'Hellepont pour la premiere fois qu'en 1356 & 1357, que ce

furent Homur fils d'Atin & Orcan qui ravagerent toute la Thrace : l'un étoit le maître de Smyrne & d'Ephese, & l'autre de Prusse. Ce qu'il y a de certain est que les Musulmans n'ont infecté l'Europe qu'environ 700 ans après l'établissement du Mahometisme en Asie : car l'Egire ou l'Ere Mahometane, qui se prend depuis le jour que Mahomet s'enfuit de la Meque, commença l'an 622 de l'Ere Chrétienne, & Othoman premier Empereur des Turcs ne mourut qu'en l'année 1328.

Gallipoli fut la premiere ville où ils se cantonnerent en Europe : la situation de cette place est si favorable pour passer en Thrace, que les Princes qui ont eû des veuës sur cette Province, ont toujours commencé par se rendre les maîtres de cette ville. Elle fut du partage des Vénitiens, après la prise de Constantinople par les Latins : mais Vatace Empereur des Grecs, qui faisoit sa residence à Magnesie du mont Sipylus, étant en guerre avec Robert de Courtenai quatrième Empereur François, l'assiégea, la prit, & la mit à feu & à sang en 1235. Les Catalans qui se signalèrent en tant de rencontres dans la Grece, se fortifierent à Gallipoli en 1306 sous Roger de Flor vice-Amiral de Sicile. Après la mort de ce general, assassiné à Constantinople contre la foi donnée & le serment que l'Empereur Andronic avoit fait sur l'image de la Vierge, peinte par Saint Luc, les Espagnols assommèrent la plupart des Bourgeois de la ville, & s'y retranchèrent si bien, que Michel Paleologue fils de l'Empereur, fut obligé d'en lever le siege : Remond Montaner, & les femmes des Catalans dont les maris étoient à l'armée qui tenoit la campagne, s'y défendirent si genereusement contre Antoine Spinola qui forma un second siege par ordre de l'Empereur, que les Genoïs furent contraints de se retirer : enfin les Catalans persuadés qu'ils ne pourroient pas se soutenir

GALLIPOLI.
Callipolis. *Plin.*
lib. 4. cap. 11.
Kathimerius.

Gregor. 12. Epist.
313. lib. 9.

Du Cange. hist. des
Emp. de Const. lib.

3.
Joannes Ducas qui
& Batarza gener-
que Theodori Las-
caris, imperii se-
dem habuit Mag-
nesia ad Sipylum
annis 33. *Ducas.*
Hist. Bytant.
Du Cange ibid.
liv. 6.

Pachim. lib. 13.
cap. 24.

long-temps dans Gallipoli, en rasèrent les fortifications en^a 1307. Ainsi Solyman fils d'Orcan en eut apparemment bon marché en^b 1357, car la ville étoit encore démantelée, & l'Empereur^c Jean Paleologue pour se consoler de sa prise, dit qu'il n'avoit perdu qu'une cruche de vin & un étable à cochons, faisant sans doute allusion aux magasins de vivres & aux caves que^d Justinien y avoit fait bâtir non seulement pour l'entretien d'une forte garnison, mais pour celui des troupes qui devoient garder le país. Dans la même veuë cet Empereur, selon Procope fit revêtir Gallipoli de tres-bonnes murailles. Bajazet I. connoissant l'importance de ce poste pour passer de Prusse à Andrinople, qui étoient dans ce temps-là les deux capitales de l'empire Othoman, fit réparer Gallipoli en^e 1391; il la munit d'une grosse tour, & y fit faire un bon port pour l'entretien de ses galeres.^f Mustapha qui étoit un de ses fils, ne manqua pas de s'en saisir après la mort de Mahomet I. afin de barrer l'entrée de l'Europe à Amurat I. son neveu & légitime successeur de l'empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & Andrinople, où il fit pendre Mustapha.

Les Genoïs facilitèrent à Amurat. le passage du canal;^g Ducas rapporte que ce fut sur les vaisseaux de Jean Adorne Podestat de Phocée la neuve; mais ce Podestat malgré sa jeunesse profita de l'occasion en habile homme: au milieu du passage il demanda au Sultan l'exemption du tribut que les Genoïs payent tous les ans pour l'alun de Phocée, & il l'obtint,^h Chalcocondyle ne parle pas de l'alun, mais il assure que ce transport ne se fit qu'à force d'argent, & ⁱ Leunclave adjointe qu'Amurat ne donna pas moins d'un ducat ou deux pour chaque soldat.

Gallipoli est encore une grande ville à l'embouchure de la Propontide ou mer de Marmara dans un détroit d'environ 5 milles de large, à 25 milles des Dardanelles, à 40

^a *Ducange ibid.*

^b *Calvis.*

^c *Annal. Turc.*

^d *Procop. de edific. Just. lib. 4. cap. x.*

^e *Ducas Hist. Byzant. cap. 4.*

^f *Idem. cap. 24.*

^g *Cap. 25. & 27.*

^h *Lib. 5.*

ⁱ *Pand. hist. Jun. cap. 29.*

milles des isles de Marmara, & à 12 milles de Constantinople. Gallipoli est dans une presque isle, qui a deux ports, l'un au sud & l'autre au nord. On y compte environ dix mille Turcs, 3500 Grecs, un peu moins de Juifs : le Bazar ou le Bezestein, lieu où l'on vent les marchandises, est une belle maison à plusieurs dômes couverts de plomb, & passe pour le plus bel édifice de la ville, laquelle d'ailleurs est sans murailles, & défendue seulement par un méchant château quarré, avec une vieille tour, qui sans doute est celle de Bajazet. On nous assura que les portes des Grecs & des Juifs n'avoient qu'environ deux pieds & demi de haut, de même qu'en plusieurs villes de Turquie, où l'on se sert de cette précaution, pour empêcher que les Turcs dans leurs débauches, n'entrent à cheval chez les Chrétiens & chez les Juifs, où ils commettent souvent mille insolences.

Voilà tout ce qu'on peut dire de Gallipoli sans y avoir été ; nous mouillâmes dans un port à 6 milles en deçà, le vent du nord nous y retint jusques au Samedi-Saint, & nous eûmes le chagrin de n'avoir pas relâché à Gallipoli, où nous aurions peut-être trouvé quelque chose de plus singulier : tout ce qu'il nous fut possible de faire en passant devant la ville, fut d'en dessiner une vue figurée, & ce fut à la faveur de la bonace qui nous donna tout le temps de la considérer.

On nous assura que sur la côte d'Asie, vis-à-vis celle de Gallipoli, il y avoit un village appelé Chardac ou Camanar, où l'on venoit de Smyrne pour passer le canal, & prendre la route de terre à Gallipoli, & que les vents n'étoient pas favorables pour aller par mer à Constantinople : nous eussions bien voulu faire cette route. On voit sur le chemin Rodosto, Heraclée, Sclivree & autres places touchant lesquelles on pouvoit faire plusieurs observations; mais no-

An Portus Cælos,
ou Καὶλὸς. *Amm.*
Marc. lib. 2. c. 2.

tre capitaine ne voulut pas relâcher sur les côtes d'Europe, & le sud-ouest qui se leva, nous fit bien-tôt découvrir les isles de Marmara, à côté desquelles est un méchant village nommé *Lartachi*, que l'on prend pour l'ancienne ville de Priape : le vent nous fit traverser la Propontide, & nous presenta le plus beau païsage du monde, je veux dire les sept tours & la côte de Constantinople, qui occupe l'entrée du Bosphore de Thrace, appelé aussi le canal de la mer noire.

CONSTANTI-
NOPLÉ.

* Polyb. Hist. lib.

4.
Tacit. Ann. lib.
12.

Constantinople avec ses faux-bourgs, est sans contredit la plus grande ville de l'Europe ; sa situation, du consentement de tous les voyageurs & même des anciens * Historiens, est la plus agréable & la plus avantageuse de l'univers : il semble que le canal des Dardanelles & celui de la mer noire, ayent été faits pour lui amener les richesses des quatre parties du monde : celles du Mogol, des Indes, du Nord le plus reculé, de la Chine, & du Japon y viennent par la mer noire : on y fait passer par le canal de la mer blanche, les marchandises de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la côte d'Afrique, des Indes occidentales, & tout ce que l'Europe fournit de meilleur. Ces deux canaux sont comme les portes de Constantinople : les vents du nord & du sud qui y regnent ordinairement, en sont comme les battans : quand le vent du nord souffle, la porte du midi est fermée, c'est-à-dire que rien ne peut entrer du côté du midi : elle s'ouvre lorsque le vent du sud prend le dessus, ainsi si l'on ne veut pas appeller ces vents les battans des portes de cette puissante ville, il faut au moins convenir qu'ils en sont les clefs.

Εἰς τὴν πόλιν οὐκ εἰς τὴν
πύλιν : ὅτι, ἐκ τῆς
δὲ βορρᾶς καὶ τοῦ νότου
ἀνέμους ἔχοντες αἱ πόλεις
ἐκ τῆς πόλεως τῆς
ἐκ τῆς πόλεως. Polyb.
Hist. lib. 4.

M^r Thevenot veut que Constantinople soit plus petit que Paris, & qu'il n'ait que 10 ou 12 milles de tour, M^r Spon lui donne quinze milles : pour moi je crois que son circuit est d'environ 23 milles ; & si on en ajoute encore 12
pour

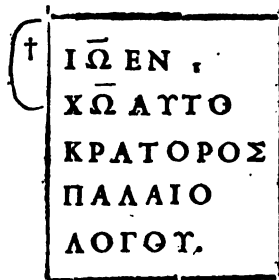
pour les faux-bourgs de Galata, Cassun-Pacha, Pera, Topana, Fundukli, il se trouvera que la circonference de cette superbe ville, sera de 34 ou de 35 milles. Je ne sçaurois être du sentiment de ceux qui comptent Scutari au nombre des faux-bourgs de Constantinople parce qu'il n'en est séparé que par la largeur du canal : mais aussi je n'approuve pas la pensée de ceux qui retranchent de Constantinople tous les faux-bourgs au de-là du port ; puisque même sous les premiers Empereurs Chrétiens, Galata faisoit la treizième region de la ville : le quartier des figuiers, qui est le même que Galata, fait partie de la ville selon l'Empereur *Novell. LIX.* Anastase ; & Justinien l'a placé dans la nouvelle enceinte : *In lib. XVIII. cod. de Sac. Ecles.* peu à peu l'on a joint à Galata les villages voisins, comme on a joint à Paris le faux-bourg Saint Germain, le faux-bourg Saint Antoine & les autres.

Il faut donc distinguer deux parties dans Constantinople, celle qui est en deça du port, & celle qui est de l'autre côté : la partie en deça du port, est l'ancienne Byzance, & Constantinople dont le plan approche assez de la figure d'un triangle : deux de ses côtes sont battus de la mer, sçavoir celui du port qui est le plus courbe de tous, & celui qui va de la pointe du Serrail aux sept tours ; le troisième est plus long que les autres, & se trouve sur la terre ferme. On donne d'ordinaire près de 7 milles à chacun des deux premiers, & 9 milles à celui-ci : le premier angle de cette ville est aux sept tours, le deuxième à la pointe du Serrail, & le troisième à la Mosquée d'Ejoub vers les eaux douces.

Les murailles de Constantinople sont assez bonnes, celles du côté de terre font une double enceinte d'environ 20 pieds de distance l'une de l'autre, & sont munies d'un fossé à fond de cuve d'environ 25 pieds de large : la muraille extérieure haute d'environ 2 toises, est défen-

duë par 250 tours assez ; basses la muraille interieure a plus de 20 pieds de hauteur, & ses tours qui répondent à celles de l'exterieure, sont d'une assez belle proportion ; les crenaux, les courtines, les embrasures sont bien entendues, mais nous n'y vîmes point d'artillerie : on y a employé presque par tout de la pierre de ville, en certains endroits ce n'est que de la maçonnerie entremêlée de briques : nous comptâmes cinq portes, ce me semble, de ce côté-là : on pourroit le fortifier aisément, car le terrain est en talus bien loin de dominer la ville.

Les murailles depuis les sept tours jusques au Serrail, & celles qui sont le long du port paroissent plus négligées, & l'on n'en sçauroit faire le tour à cause que plusieurs avancent jusques sur l'eau : il n'y a point de quay, on y voit même des maisons adossées aux murs de la ville, sur tout du côté du port ; les tours de ces deux côtez sont espacées assez également ; mais elles ont été souvent maltraitées par les tempêtes & relevées en differens temps par les Empereurs Grecs Theophile, Michel, Basile, Constantin Porphyrogenete, Manuel Comnène, Jean Paleologue : comme on en peut juger par les inscriptions qui sont sur les sept tours & sur quelques morceaux des murailles.



*De Jean Paleologue
Empereur en Jesus-Christ.*

Les suivantes se trouvent en venant des sept tours au Serrail.

ΠΑΣΙ ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΜΕΓΑΣ ΔΕΣΠΟΤΗΣ ΕΓΕΙ-
ΡΕ ΡΩΜΑΝΟΣ ΝΕΟΝ ΠΑΝΜΕΓΙΣΤΟΝ ΤΟΝ-
ΔΕ ΠΤΥΓΟΝ ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ.

*Romanus l'illustre. Empereur de tous les Grecs, a relevé
dès les fondemens cette nouvelle & grande Tour.*

ΠΤΥΓΟΣ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ
ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΕΥΣΕ-
ΒΕΙΣ ΒΑΣΙΛΕΙΣ ΡΩΜΕΩΝ.

*Tour de Basile & de Constantin, fidelles Empereurs en
Jesús-Christ, pieux Rois des Romains.*

ΠΤΥΓΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΕΝ
ΚΡΙΣΤΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ.

Tour de Theophile Empereur en Jesús-Christ.

ΠΤΥΓΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΚΑΙ ΜΙ-
ΧΑΗΛ ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ.

*Tour de Theophile & de Michel, fidelles Empereurs en
Jesús-Christ.*

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΟΝΣ-
ΤΑΝΤΙΝΟΥ ΤΩΝ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΩΝ ΦΙ-
ΛΟΚΡΙΣΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΔΕΣΠΟΤΩΝ ΕΝ
ΕΤΕ Κ.Φ.Κ.Α.

*Tour renouvelée sous Basile & Constantin Porphyrogenete
Serveurs de Jesús-Christ, augustes Empereurs en l'année.....*

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΜΑΝΟΥΘΗ ΤΟΤ ΦΙ-
ΔΟΧΡΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ ΡΩΜΕΙΟΤ ΤΙΟΤ ΕΝ.....
ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΡΟΜΑΙΩΝ ΤΟΤ ΚΟΜ-
ΝΗΝΟΤ ΕΝ ΕΤΕΙ ΦΧΟΒΜΒ.

*Tour renouvelée sous Manuel serviteur de Jesus-Christ ,
Empereur Romain fils & de l'Empereur Romain Com-
néne en l'année*

ΟΝ ΤΗΣ ΘΑΛΑΣΣΗΣ ΘΡΑΤΣΜΟΣ ΜΑΚΡΩ
ΚΡΟΝΩ ΚΑΤΔΟΝΙ ΠΟΛΛΩ ΚΑΙ ΣΦΟΔΡΩ ΡΗΓ-
ΝΤΜΕΝΟΝ ΠΕΣΕΙΝ ΚΑΤΕΝΑΓΚΑΣΕ ΠΥΡΓΟΝ
ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ ΕΓΕΙΡΕ ΕΤΣΕΒΗΣ
ΑΝΔΞ.

*Cette Tour que les secouffes de la mer' avoient mise à bas
par ses flots violens & reiterez pendant long-temps , a été re-
levée depuis les fondemens par le pieux Roy Basile.*

Il y a sept portes depuis la pointe du Serrail jusques aux sept tours, cinq du côté de terre, & onze sur le port, mais par quelque porte que l'on entre il faut presque toujours monter ; & Constantin qui avoit dessein de rendre Constantinople semblable à Rome, ne pouvoit pas trouver de terrain plus élevé en collines : cette ville est bien fatigante pour les gens de pied, & les personnes de distinction n'y sçauroient aller qu'à cheval. Avant que d'entrer dans cette ville, il faut encore une fois en admirer les dehors, c'est la chose du monde la plus agréable à voir, que de découvrir d'un coup d'œil toutes les maisons de la plus grande ville de l'Europe, dont les couverts, les terrasses, les balcons, & les jardins forment plusieurs amphithéâtres relevés par des Bezesteins, des Caravan-Seraï, de Serrails, & sur tout par des Mosquées ou Eglises pour m'expliquer en

françois, auxquelles nous n'avons rien en France que l'on puisse comparer. Ces mosquées qui sont des bâtimens effroyables par leurs masses, ne laissent rien voir que de beau, car on ne peut pas découvrir de si loin les défauts & la bizarrerie de l'architecture des Turcs: au contraire leurs principaux dômes, qui sont accompagnez d'autres petits dômes, les uns & les autres couverts de plomb ou dorez; leurs clochers, s'il m'est permis d'user de ce terme pour exprimer des tours menuës, mais tres élevées, où le croissant est arboré: tout cela forme un spectacle qui enchante ceux qui se trouvent à l'entrée du canal de la mer Noire; ce canal même frappe avec admiration, car Fanari-kiosc, Chalcedoine, Scutari, & les campagnes qui sont aux environs, amusent agréablement la veuë qu'on détourne sur la droite quand on ne peut plus soutenir l'éclat de Constantinople.

J'avouë cependant, que les objets que nous avons vus de notre vaisseau, nous parurent tout à fait differens, quand nous les comparâmes avec ceux qui se présentèrent à nous lorsque nous eûmes mis pied à terre. Je ne sçai si ce furent le oignons que l'on vend aux coins des ruës, qui réveillèrent en nous l'idée de ces fameux temples des Egyptiens, dont les dehors éblouissoient, mais je ne pus m'empêcher de comparer Constantinople avec ces superbes édifices, dans lesquels on ne trouvoit que des crocodiles, des rats, des poireaux, des oignons, que ces idolâtres regardoient comme leurs divinitez. Les maisons de Galata où nous débarquâmes sont basses, bâties la plupart de bois & de bouë, ainsi le feu en consomme des milliers en un jour: les soldats dans le dessein de piller, ou les Turcs en fumant dans leurs lits, y mettent quelquefois le feu: on se consoleroit si l'on n'y perdoit que la maison, car on y bâtit à fort bon marché, & les côtes de la mer Noire sont

Cara-fel.

capables de fournir du bois pour rebâtir tous les ans Constantinople s'il étoit nécessaire: mais la plûpart des familles sont entierement ruinées dans ces incendies, par la perte de leurs marchandises. C'est peu de chose quand on ne parle que de 2 ou 3 mille maisons brûlées: on a souvent le chagrin de voir abbatre & piller la sienne, quoique le feu n'en soit qu'à 200 pas, sur tout quand le nord-est que les Turcs appellent *le vent noir* est en furie: on n'a pas trouvé d'autre remede pour l'empêcher de dévorer toute la ville, que de faire de grands abbatis, autrement l'incendie deviendroit generale. Les marchands étrangers se sont avisez fort sagement depuis quelques années, de faire bâtir à Galata des magasins très-solides de pierre de taille, isolez, & qui ne reçoivent le jour que par des fenêtres absolument nécessaires, dont les volets aussi bien que les portes sont garnies de tole.

La peste & les *Leventis* sont après le feu, les deux fleaux de Constantinople: il est vrai que les Turcs sont indignes de vivre, ils voyent mourir tranquillement jusques à cinq ou six cens personnes par jour de cette cruelle maladie, sans prendre aucunes mesures pour l'éviter ou pour la combattre, & ne commencent leurs processions que lorsque le mal en emporte environ douze cens par jour; les hardes des pestiferez se vendent avec autant de facilité que celles des personnes mortes de vieillesse ou de mort violente. Nous nous étions bien précautionnez: nous avions fait en partant de Marseille provision de pierres à cautère, & certainement si le moindre bubon eût paru sur notre corps, nous n'eussions pas manqué de le cerner avec une lancette, de le scarifier & de le couvrir de cette pierre pelée, afin de consumer au plutôt une partie où il semble que se décharge la plus grande force du poison; tandis que d'ailleurs nous eussions mis en usage la the-

riague, l'orvietan, les gouttes d'Angleterre &, les autres remèdes cordiaux & spiritueux, dont nous avons des boîtes pleines. Il faut que le tartre emetique précède l'usage de ces remèdes, & qu'on le réitere suivant le besoin, sans différer de le donner dès le moment que la tête est menacée, ou qu'on sent la moindre nausée.

Pour les Levantis qui sont des soldats de galeres qui courent sur les gens le coutelas à la main, en faisant des grimaces à faire peur à ceux qui ne les connoissent pas : il y a quelques années que le Caïmacan ou gouverneur de la ville, à la sollicitation des Ambassadeurs, a permis aux étrangers de se défendre contre eux, & l'on a mis ces canailles à la raison, à coups d'épée & de pistolets. Quoique les plus braves Musulmans nous traitent de mal-adroits, qui ne sçavons pas manier les armes noblement ni de bonne grace, ils ne laissent pas de fuir devant la pointe de nos épées. *Ces chiens de Chrétiens*, disent-ils, *percent le ventre tout brusquement sans donner le temps de se défendre* : nos épées portent leur coup sur le champ, au lieu qu'il faut faire deux mouvemens pour sabrer. Dès que l'on apperçoit dans les ruës de Constantinople des gens qui viennent à vous en camifole & en calçon, les jambes nuës, l'escarpin aux pieds, & le poignard à la main, il faut tirer son épée du fourreau ; quelques-uns même ont la précaution de la porter nuë sous le juste au corps ; si l'on est en veste, il ne faut par marcher sans pistolets de poche bien chargez & bien amorcez, ou au moins il faut faire semblant d'en tirer de la poche. Un marchand François arrêta un jour deux Levantis avec une grosse & longue écritoire de chagrin, qu'ils prirent pour quelque arme à feu : ils s'imaginent qu'il y a des lames cachées dans toutes nos canes, & prennent leurs mesures suivant la contenance que l'on fait : pour éviter leurs insultes, on se fait escorter par des Janissaires.

M^r le Marquis de Ferriol nous en donna quelques-uns de sa garde pour nous accompagner ; il nous fit loger dans le Château Gaillard , qui est un quartier du Palais de France qu'il nous avoit destiné : ce Palais nous parut un lieu enchanté , car la misère de l'Archipel , d'où nous venions , nous avoit donné une idée fort désavantageuse du reste de la Turquie. Le Palais de France est la maison de Constantinople la plus logeable & la mieux entendue pour des personnes élevées en Europe : il fut bâti par ordre d'Henry IV. dans le temps que M^r de Brèves étoit Ambassadeur ; mais on y a fait de beaux appartemens sous M^r de Nointel : les honnêtes gens y sont reçus avec toute sorte d'agréments. Hors de ce palais , quand on iroit jusques au fond du Japon , on ne sçait ce que c'est que de faire bonne chere : on est servi chez M^r l'Ambassadeur , comme dans les meilleures tables de Paris : au lieu de vaisselle de cuivre étamé dont on se sert même dans le Serrail du grand Seigneur , on ne voit chez son Excellence que des piles d'assiettes d'argent , & des buffets chargez de bassins , d'aiguières , de soucoupes , de vases , de flacons de la même matiere ; la magnificence & les manieres polies & engageantes du maître , y attirent toutes les nations du monde. On ne peut trop admirer avec quelle fermeté M^r le Marquis de Ferriol soutient la grandeur du nom François , dans une Cour où l'on est exposé tous les jours aux caprices des nouveaux ministres.

Tandis qu'on travailloit à nos habits à la Turque , nous courions par tout pour voir les beautez de la ville , vêtus à la Françoisise , l'épée au côté , la perruque poudrée , & le chapeau retroussé , quoique ~~rien~~ ne choque plus les Musulmans , sur tout ceux qui sont un peu avant dans la terre ferme. On a mis sur un autre pied ceux de Constantinople & de Smyrne , ils se sont faits à nos manieres à force de nous voir

voir dans notre équipage ordinaire : nous n'eussions fait aucune difficulté d'aller dans les ruës sans Janissaires, si M^r l'Ambassadeur, par une distinction qu'il accorda à notre qualité d'employez par Sa Majesté, n'eût ordonné qu'ils nous accompagnassent par tout.

Les ruës de Constantinople sont très mal pavées, quelques-unes même ne le sont point du tout, la seule ruë qui va du Serrail à la porte d'Andrinople est praticable, les autres sont ferrées, obscures, profondes, & ressemblent presque à des coupe-gorges : on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps de bons édifices, des bains, des bazars & quelques maisons de grands Seigneurs, bâties à chaux & à sable avec des encoigneures de pierre de taille, & dont les appartemens ont des enfilades assez bien entendues.

La ville nous parut mieux peuplée qu'on ne dit ; quoique les maisons n'aient que deux étages, elles sont toutes occupées & bien remplies. Après y avoir fait attention, je ne doute pas qu'il n'y ait autant de monde à Constantinople qu'à Paris ; on voit peu de Turques dans les ruës, elles se tiennent dans leurs appartemens, sans se trop embarrasser de ce qui se passe dans le reste du monde, excepté certaines femmes de Pachas absens, lesquelles ne haïssent pas les étrangers ; mais leurs intrigues ne sont pas sans danger, & la cruauté succede quelquefois à la tendresse. Les maris pour leur ôter tout prétexte de sortir, leur ont persuadé qu'il n'y avoit point de paradis pour les femmes, ou du moins que pour y aller, supposé qu'il y en eût un, il n'étoit pas nécessaire de prier hors de chez soi. Pour les retenir agréablement dans leurs maisons, ils y font bâtir des bains, & les amusent avec du café : mais cette précaution est souvent inutile ; on y introduit de beaux garçons travestis en femmes esclaves, qui portent des nippes & des bijoux à vendre. Les Juives ne manquent pas d'adresse

pour favoriser les belles passions , néanmoins les intrigues y sont plus rares que parmi nous , & la plupart des dames Turques sont obligées de rester chez elles, & de s'y occuper à broder, faute de pouvoir faire mieux. Les Grèques, les Juives, les Arméniennes ont plus de liberté, mais elles ne sortent pas aussi souvent que nos femmes, parce que les esclaves font toutes les affaires du dehors, comme d'aller au marché & en commission. Paris paroîtroit beaucoup moins peuplé, si l'on ne rencontroit pas toute la journée dans les rues des femmes de toute sorte d'âge & de condition.

Plusieurs choses ont contribué à mieux peupler Constantinople que les autres villes de Turquie; le négoce & les profits qu'il est aisé d'y faire; l'espérance de s'avancer dans une Cour, où il n'y a point de gens de qualité, & où par conséquent il est assez naturel de se flatter qu'on s'y élèvera par son mérite & par son argent; la misère que l'on souffre dans les Provinces où les Pachas ont toujours exercé de grandes cruautés; enfin ce prodigieux trafic d'esclaves qui s'y fait incessamment: ces derniers s'y multiplient par le mariage, & fournissent un grand nombre d'habitans à la ville. Il semble qu'on ait affecté de tout temps d'amener à Constantinople de puissantes colonies, je ne parle pas des familles Romaines que Constantin engagea de s'y établir; Glycas assure que cet Empereur ayant donné aux Sénateurs qui l'avoient suivi, le commandement de ses armées de Perse, il retint leurs anneaux qu'il envoya à leurs femmes pour les obliger de quitter Rome, de venir rejoindre leur maris, & de s'attacher à sa Cour. Mahomet II. ayant pris Amastris appartenant aux Genoïs sur les côtes de la mer Noire, en fit passer presque tous les habitans à Constantinople l'an 1460: en 1514 Selim s'étant rendu le maître de Tauris en Perse, en amena tous les ouvriers: Barberousse y faisoit souvent conduire les peuples de l'Ar-



Greques de Constantinople.

*Femmes Grecques
en Robbe fourrée.*

Fig. 474.



chipel dont il avoit soumis les isles: en 1537 il y fit passer 16000 prisonniers de Corfou: dans les dernières guerres d'Hongrie combien n'y a-t-on pas amené de gens de tout sexe!

Les premières promenades que les Etrangers font dans Constantinople, sont ordinairement destinées à la visite des Mosquées Royales: il y en a sept qui portent ce nom. Ces bâtimens très-beaux dans leur genre, sont tout à fait finis, & parfaitement bien entretenus, au lieu qu'en France nous n'avons presque point d'Eglise achevée: si la nef est estimée par sa grandeur & par la beauté de son cintre, le chœur est imparfait; si ces deux parties sont finies, le frontispice n'est pas commencé; la plupart de nos Eglises sur tout dans Paris, sont entourées de bâtimens profanes, on loge des familles entières entre les arboutans, on profite du moindre auvent pour y dresser des boutiques; ces Eglises n'ont souvent ni place ni avenue. Les mosquées de Constantinople au contraire sont isolées & renfermées dans des cours spacieuses, plantées de beaux arbres, ornées de belles fontaines: on ne souffre point de chiens dans les mosquées, personne n'y cause & n'y commet d'irrévérence, elles sont bien rentées & beaucoup plus riches que nos églises: quoique l'architecture n'en soit pas comparable à la notre, elles ne laissent pas de frapper par leur grandeur & par leur solidité. On exécute bien les dômes dans tout le Levant, ceux des mosquées sont d'une juste proportion, & accompagnés d'autres petits dômes qui les font paroître bien nourris & point du tout élancés; il n'en est pas de même de leurs minarets, qui sont des aiguilles aussi hautes que nos clochers & aussi menuës pour ainsi dire que des quilles; ces minarets servent d'un grand ornement aux mosquées & aux villes: cependant quoique nous n'ayons pas d'ouvrage si hardi parmi nous, nos yeux

sont faits à nos clochers , & nos oreilles au son de nos cloches , qui sont plus harmonieuses que les chansons des *Muefins* , c'est ainsi qu'on appelle ceux qui annoncent en chantant du haut des minarets , les heures des prieres.

Sainte Sophie est la plus parfaite de ces mosquées ; sa situation est avantageuse , car'elle se trouve dans un des plus beaux endroits de Constantinople sur le haut de l'ancienne ville de Byzance & de la colline qui vient fondre dans la mer par la pointe du Serrail : cette Eglise qui est sans doute le plus bel édifice du monde , après Saint Pierre de Rome , paroît furieusement lourde en dehors , & ne montre rien de fort magnifique , le plan en est presque carré , & le dôme qui est la seule piece de remarque , s'appuye en dehors sur quatre arboutans qui sont effroyables par leur masse : ce sont des especes de tours tres massives , qu'on a été obligé de faire après coup pour soutenir ce grand corps de bâtiment & le rendre inébranlable , dans un pays où les tremblemens de terre renversent souvent des villes entieres.

Le frontispice n'a rien de superbe , ni qui réponde à l'idée qu'on a de sainte Sophie : on entre d'abord dans un portique d'environ six toises de large , qui a servi de vestibule dans le temps des Empereurs Grecs ; ce portique communique à l'Eglise par neuf portes de marbre dont les batans de bronze relevez de bas reliefs , sont d'une grande magnificence ; on voit encore sur celles du milieu quelques figures à la Mosaïque , & même quelques peintures ; le vestibule est joint à un autre qui lui est parallele , mais qui n'a que cinq portes de bronze sans bas-reliefs ; les batans étoient seulement chargez de croix , dont les Turcs n'ont laissé que les poteaux : on n'entre pas de front dans ces deux vestibules , mais seulement par des portes ouvertes sur les côtez , & suivant les regles de l'Eglise Grèque ,

ils étoient nécessaires pour faire placer ceux que l'on distinguoit, ou par les sacremens qu'ils devoient recevoir, ou par des penitences publiques qu'ils devoient subir. Les Turcs ont bâti un grand cloître parallele à ces vestibules, pour loger les officiers de la mosquée.

* Un dôme d'une structure admirable tient lieu de nef; au pied de ce dôme regne une colonnade qui porte une galerie de cinq toises de largeur, dont la voute est très belle. Dans l'espace qui est entre les colonnes, le parapet est orné de croix en bas-relief, que les Turcs ont fort maltraitées, quelques-uns l'appellent la galerie de Constantin; elle étoit destinée autrefois pour les femmes. A la naissance & sur la corniche du dôme regne une autre petite galerie, ou plutôt une balustrade qui n'a de largeur qu'autant qu'il en faut pour laisser passer une personne, & l'on en a pratiqué une autre par dessus celle-ci : ces balustrades font un effet merveilleux dans le temps du Ramezan, car elles sont toutes garnies de lampes. A peine les colonnes de ce dôme ont-elles du renflement, & leurs chapiteaux nous parurent d'un ordre singulier, moins beau pourtant que ceux qu'on observe pour les nôtres : le dôme a 18 toises dans œuvre, & s'appuye sur quatre gros piliers d'environ huit toises d'épaisseur, la voute paroît une demi sphère parfaite, éclairée par 24 fenêtres disposées dans la circonférence.

De la partie orientale de ce dôme, on passe tout de plein pied dans le demi-dôme qui termine l'édifice. * Ce dôme ou coquille étoit le sanctuaire des Chrétiens, & le maître autel y étoit placé : Mahomet II. s'étant rendu le maître de la ville, s'y assit les pieds croisez à la maniere des Turcs, il y fit sa priere, le fit razer, & fit attacher à un des pilliers où étoit le thrône du patriarche, une belle pièce d'étoffe relevée en broderie de chiffres, & de ca-

* Τρύλος καὶ θόλος
trullus, trulla,
hemispherium,
testudo.
Σταυροειδὲς
ἔργον. Εὐαγγελ. un
dôme.

* L'espace qui est
entre le dôme & le
demi dôme, s'appelle
Σολία, νύχτα,
ἀφίε, ἡμέραντες.

* Maharab.
Mirabé.
Marabé.
Guchlé.

raçterres Arabes, qui avoit servi de portiere à la mosquée de la Méque. Voila quelle fut la dédicace de Sainte Sophie. On ne trouve à present dans ce sanctuaire, que la niche où l'on met l'Alcoran : elle regarde la Méque, & les Musulmans se tournent toujours de ce côté-là, quand ils font leurs prieres ; la chaize du Moufti n'est pas loin de là, elle est élevée de plusieurs marches, & à côté il y a une espece de tribune, où se mettent les officiers destinez pour reciter certaines prieres.

Καταχρύνουσι τὰ ὀρθο-
φα ἰξ ὀλίγου χρό-
νου δ' ἀμνηστέοντα.
Anonym. descript.
Constant.

Cette Mosquée bâtie en croix Grèque, c'est-à-dire raccourcie & presque quarrée, a dans œuvre 42 toises de long, sur 38 toises de large : le dôme occupe presque tout ce quarré. On m'a assuré qu'on y comptoit jusques à 107 colonnes de differens marbres, de porphyre ou de granit d'Egypte, car nous n'eûmes pas le temps de les compter. Tout le dôme est revêtu ou pavé de plusieurs sortes de marbre : les incrustations de la galerie sont des mosaïques faites la plupart avec des dez de verre qui se détachent tous les jours de leur ciment, mais leur couleur est inalterable : ces dez de verre sont de veritables doublets ; car la feuille colorée de differente maniere, est couverte d'une piece de verre fort mince collée par dessus, il n'y a que l'eau bouillante qui la puisse détacher : c'est un secret connu & que l'on pourroit mettre en pratique si les mosaïques revenoient à la mode parmi nous. Quoique l'application de ces deux pieces de verre qui renferment la lame colorée soit vetilleuse, elle prouve que l'invention des doublets n'est pas nouvelle. Les Turcs ont détruit le nez & les yeux des figures que l'on y avoit représentées, aussi-bien que le visage des quatre cherubins placez aux angles du dôme.

Ἁγία Σοφία.
* Theophan. Ce-
dren. Glycas.

Sainte Sophie n'est pas la premiere Eglise qu'on ait bâtie sous ce nom à Constantinople ; * le grand Constantin

fut le premier qui y consacra une chapelle à la sagesse du Verbe incréé, mais soit que ce bâtiment fût trop petit, ou qu'il eût été renversé quelque temps après par un tremblement de terre, ^b Constantius son fils fit bâtir une plus grande Eglise à la place de la première : le sanctuaire & la plus grande partie de cette Eglise, furent détruits sous l'Empire ^c d'Arcadius dans la sedition excitée contre Saint Jean Chrysostome Patriarche de Constantinople, l'on assure même que ce furent ceux ^d de son parti qui y mirent le feu : elle fut encore brûlée sous Honorius, & rétablie par le jeune Theodose ; mais la cinquième année de l'Empire de Justinien, l'incendie qui désola une grande partie de la ville, n'épargna pas sainte Sophie dans cette ^e sedition où Hypatius fut fait Empereur malgré lui. Justinien ayant appaisé la sedition & puni les coupables, fit la même année construire le superbe ^f édifice qui subsiste encore à présent. ^g M^r du Cange prouve qu'il fut fini en cinq ans, & non pas en dix-sept comme quelques auteurs Grecs l'ont écrit : l'Empereur en fut si satisfait, qu'il ne put pas s'empêcher de crier, *je t'ai surpassé Salomon* : cependant la 32 année du regne de Justinien, un tremblement de terre renversa le demi-dôme, dont la chute écrasa l'autel ; il fut relevé & l'Eglise consacrée de nouveau. Zonare remarque que Justinien fit grand tort aux belles lettres, pour trouver des fonds pour ce bâtiment, car il y employa les appointemens que l'on donnoit aux Professeurs de toutes les villes de l'Empire. Pour satisfaire sa passion de bâtir, il n'épargna pas même la Statuë d'argent de Theodose qu'Arcadius avoit fait dresser, & qui pesoit 7400 livres. Pour couvrir le dôme de Sainte Sophie, Justinien employa les canaux de plomb qui servoient à conduire la plupart des eaux de la ville. Les principaux architectes qui travaillerent à cette celebre Eglise furent,

^a Paul. Diac. lib. 2.
Nicephor. Callist.
lib. 7. cap. 49.

^b Socras. l. 2. c. 16.
Philostorg. lib. 3.
cap. 3.
Nicephor. Callist.
lib. 9. c. 9.

^c Socras. lib. 6.
cap. 16.

^d Ιωαννῆται.

^e appelée Nige.

^f Manuel. Chrysosol. de adif. elegant.

^g In notis in Bonaldm.

Ναὺς αὐτοῦ τοῦ Σολομῶν. Vici te Salomon. Codin. de Orig. Constant.

^a *Procop. de adif. Just. lib. 2. cap. 3.*

^b *Lib. 5.*

Cantacuz. lib. 4. cap. 5. Leuncl. hist. Musulm. 582.

Turbé.

^a Anthemius de Tralles, & Isidore de Milet ; le premier passoit pour le plus grand mechanicien de son temps, peut-être avoit-il le secret de la poudre à canon, car ^b Agathias assure qu'il imitoit parfaitement bien le tonnerre, la foudre & les tremblemens de terre : l'Empereur Basile le Macedonien fit assurer le demi dôme occidental qui s'étoit entr'ouvert en plusieurs endroits ; enfin un autre tremblement de terre endommagea tellement cette Eglise sous l'Imperatrice Anne & Jean Paleologue son fils, qu'elle ne put être rétablie qu'avec beaucoup de temps & de dépense : c'est pour cela que le mariage de l'Empereur & d'Helene fille de Cantacuzene, fut célébré dans l'Eglise des Blaquernes dediée à la sainte Vierge. Mahomet II. trouva Sainte Sophie si belle, qu'il la fit reparer, & depuis ce temps-là, les Turcs la conservent avec beaucoup de soin.

En sortant de sainte Sophie, on nous conduisit à 30 ou 40 pas de l'Eglise, pour nous montrer les mausolées de quelques Princes Othomans : ce sont quatre petits bâtimens assez bas, terminez en dômes couverts de plomb, soutenus par des colonnes posées sur un plan exagone : les balustrades sont de bois, & les cercüeil sont couverts de drap sans broderie, les Empereurs ne sont distinguez de leurs femmes que par leur Turban qui est sur un pilier à la tête du cercüeil, & ce cercüeil est un peu plus gros, de même que les flambeaux qui brûlent à chaque bout. Il n'y a point de flambeaux au cercüeil du frere de Sultan Mourat, quoiqu'il y en ait à ceux de toutes les femmes du Grand Seigneur. On nous fit remarquer des mouchoirs en maniere de cravate autour du col des representations de 120 enfans de cet Empereur, qui furent tous étranglez en un jour par l'ordre de son successeur. Le marbre n'a pas été épargné dans ces mausolées qui sont éclairés jour & nuit, non seulement par les flambeaux des cercüeil,

cûeils, mais encore par plusieurs lampes : on a pris soin aussi d'y attacher avec des chaînes plusieurs Alcorans, pour en faciliter la lecture à ceux qui viennent faire leurs prières. Outre les personnes qui prient par dévotion, il y a comme dans les autres mausolées, des pauvres de fondation entretenus dans un hôpital qui est tout auprès ; ces pauvres ont des chapelets de bois, dont les grains sont gros comme des balles de mousquet. J'ai oublié les noms des autres Sultans qui sont dans ces mausolées, il me semble qu'on nous parla de Sultan Selim, & de Sultan Mustapha.

A quelques pas de-là se voit une vieille tour, que l'on prétend avoir servi d'Eglise aux Chrétiens ; on y nourrit plusieurs bêtes, & c'est comme une petite ménagerie du Grand Seigneur, où l'on enferme des Lions, des Leopards, des Tigres, des Loups-cerviers, des Chacals : ces derniers participent du Renard & du Loup, & crient la nuit comme des enfans tourmentez de tranchées. On conserve dans ce lieu la peau d'une Gerafe qui se promettoit dans les ruës de Constantinople en questant avec sa tête aux fenêtres des maisons où il y avoit du monde qui l'appelloit : on dit que cette peau est blanche, grisâtre en quelques endroits, avec de grosses tâches fauves ; on dit aussi que cet animal est de la taille d'un cheval, mais qu'il a la croupe basse & comme avalée.

On doit regarder les autres mosquées royales de Constantinople, comme des copies de Sainte Sophie, & qui approchent plus ou moins de cet original : ce sont des dômes d'une fort belle apparence, accompagnés de plusieurs autres dômes plus petits : le bâtiment est toujours isolé & enfermé dans une grande cour plantée, dans laquelle se trouvent des fontaines, des cabinets, & toutes les commoditez nécessaires pour l'exercice de la religion Mahometane. Quant aux minarets, c'est à dire ces aiguilles

menuës où un chantre monte pour annoncer la priere , il n'est point de mosquée royale qui n'en ait au moins deux, quelques-unes en ont quatre & même jusqu'à six.

On en voit autant à la mosquée neuve, bâtie par Sultan Achmet : à l'Atmeidan ou *place aux chevaux* , qui est l'ancien hyppodrome , chacun des minarets de cette mosquée a trois galleries de pierre travaillées à jour dans le goût du país : la cour en est fort belle , c'est un quarré long , embelli de quelques arbres ; avant que d'entrer dans la mosquée , on passe par un peristyle qui est une espece de cloître avec plusieurs arcades couvertes de leurs petits dômes revêtus de plomb & soutenus par des colonnes : le pavé est d'un fort beau marbre , de même qu'une fontaine hexagone qui en occupe le milieu , & qui est couverte d'un dôme formé par des grilles de fer doré : le grand dôme qui fait la principale partie de la mosquée , est entouré de quatre petits dômes en cul de four , & soutenu par quatre piliers de marbre blanc de dix toises de circonference , sur onze ou douze de hauteur , avec des canelures en demi bossé , au lieu d'être creusées. En dehors cet édifice est supporté par quatre tours solides qui tiennent lieu d'arc-boutans. Cette mosquée & les autres mosquées royales que les Musulmans ont fait bâtir , sont éclairées par beaucoup plus de lampes que Sainte Sophie , & l'on a placé parmi les lampes de la mosquée neuve , des boules de cristal , des lustres , des œufs d'Autruche , & quelques autres pieces pour égayer la veuë. On y remarque deux globes de verre , dans l'un desquels on a construit une galerie , en conduisant avec des pincettes les pieces nécessaires & les appliquant les unes contre les autres : dans l'autre globe on a représenté en bas-relief , avec une patience admirable , le plan de la mosquée. Le Turbé ou le mausolée de Sultan Achmet , est sur le derriere de la mosquée du côté du nord.

De toutes les mosquées de Constantinople, il n'y en a aucune qui approche plus de Sainte Sophie par la beauté de son dôme, que la Solymanie, fondée par Solyman II. le plus magnifique de tous les Sultans : on peut dire même qu'elle surpasse Sainte Sophie par les dehors, car ses arcs-boutans lui servent d'ornement ; ses fenêtres sont plus grandes & mieux disposées ; les galeries qui regnent d'un arc-boutant à l'autre, plus régulières & plus superbes : tout l'édifice est bâti des plus belles pierres que l'on ait trouvées dans les ruines de Chalcedoine. L'indispensable nécessité où sont les Musulmans de faire leurs ablutions, les oblige à construire de grands cloîtres auprès des mosquées royales : la fontaine est toujours placée au milieu, & les endroits pour se laver sont aux environs : celle qui est dans le cloître de la Solymanie fournit d'autres petites fontaines. La cour qui la renferme est très-belle & plantée d'arbres ; le principal dôme est un peu moindre que celui de Sainte Sophie, mais il est dans les mêmes proportions, aussi bien que les douze petits dômes qui sont autour. A l'égard des minarets, il y en a quatre : les deux qui sont à l'entrée du peristyle sont plus petits que les autres, & n'ont que deux galeries ; ceux qui sont attachez à la mosquée en ont trois & sont plus élevez.

Le mausolée du Sultan fondateur & celui de la Sultane son épouse sont derriere la mosquée sous des dômes fort propres & fort riches ; le cercueil de Solyman est couvert d'une belle portiere en broderie, représentant la ville de la Méque d'où elle a été apportée. On a mis à la tête du cercueil le turban de ce Prince avec deux aigrettes garnies de pierreries : plusieurs gros cierges & quantité de lampes brûlent en ce lieu, on y voit des Alcorans attachez avec des chaînes & des personnes gagées pour les lire : les Turcs croient que les prières soulagent les morts, quoi-

qu'ils n'en fassent pas un article de foi. Cette mosquée est sur une colline dans le quartier du vieux Serrail, bâti par Mahomet II.

La Validée qui porte le nom de la Validé sa fondatrice, femme d'Ibrahim & mere de Mahomet IV. est encore un bel édifice placé sur le port auprès du Serrail. Cette mosquée est enfermée par les murs de la ville au septentrion & au couchant; au midi par le mausolée & par le bazar de la même Sultane. Elle est composée d'un grand dôme & de quatre demi-dômes disposés en croix sur les côtes, & les intervalles des demi-dômes sont remplis par quatre autres dômes plus petits: en dedans elle est revêtue de belle fayence, mais sa colonnade est de marbre avec des chapiteaux à la Turque; la plupart des colonnes ont été apportées des ruines de Troye: les lampes, les lustres, les boules d'ivoire, les globes de crystal sont d'un grand ornement dans le temps des illuminations qui s'y font pendant la prière: le peristyle qui est sur le devant de la mosquée, est couvert de ses dômes, embelli de colonnes de marbre blanc, entremêlées de quelques-unes de marbre gris. Tout l'ouvrage paroît plus délié que celui des autres mosquées, & n'a rien de gothique, quoiqu'il soit beaucoup dans le gout Turc; les cintres des portes & des fenêtres sont d'une assez bonne architecture; ses deux minarets ont chacun trois galleries bien ouvragées: il est même surprenant que les Turcs qui sont si rarement de ces sortes d'édifices, aient des architectes assez habiles pour les executer.

La situation de cette Mosquée qui est tout à fait sur la veüe du Serrail, & dans l'endroit de la ville le plus fréquenté, fait qu'on la préfère aux autres les jours de réjouissances publiques: on ne se contente pas de couvrir de lampes les galleries de ses minarets, on tend à différentes hauteurs plusieurs cordes d'une de ces aiguilles à l'autre; non

Seulement ces cordes soutiennent le nom & le chiffre du Grand Seigneur, representez en feu par de petites lampes, mais on y voit aussi la representation des villes & des principales victoires qui donnent lieu à la fête.

Tout brille dans ces illuminations jusques aux croissans. Si les anciens Byzantins revenoient au monde, ils admireroient sans doute la prodigieuse grandeur de leur ville qui s'étend aujourd'hui jusques au fond du port, au lieu que de leur temps elle n'en occupoit que l'entrée du côté du midi ; mais ils ne seroient pas surpris d'y voir le croissant, car c'étoit le symbole de Byzance. Nous en apprenons la raison par Estienne le Geographe natif de cette ville. Philippe de Macedoine pere d'Alexandre, trouvant de grandes difficultez à continuer le siege de Byzance, fit travailler pendant une nuit fort obscure à des mines pour faire une breche propre à faire entrer des troupes dans la place, sans que les ennemis s'en aperçussent ; mais heureusement pour les assiegez, la lune étant venue à paroître, découvrit les travailleurs, & fit avorter ce dessein. Les habitans par reconnoissance dressèrent une statue à Hecate sur le port ; & ce lieu qu'on appelloit *Bosphore*, parce qu'un jour de marché un bœuf avoit passé à la nâge du côté d'Asie, fut depuis appelé *Phosphore*, à cause de Diane *Porte-lumiere* : il y a même beaucoup d'apparence que l'Eglise de Sainte Photine de Topana, a été bâtie sur les débris de quelque temple de la même Diane. Tristan a donné le type d'une belle médaille de Trajan, au revers de laquelle on voit le croissant surmonté par une étoile, & la légende exprime que la ville fut sauvée à la faveur de ce croissant, ou par le secours de Diane dont il étoit le symbole. Il y a plusieurs médailles du même type dans le cabinet du Roy à la légende des Byzantins, aux têtes de Diane, de Trajan, de Julia Domna

Stephan. Byzant.

*Никола Александри-
ца.*

*Comment. hist.
tom. 1.*

BYZANTINH
ΣΟΤ. Byzantina
servatrix.

BYZANTION.

femme de Severe : ainsi les Turcs n'ont fait qu'adopter le croissant, & ils l'ont trouvé en plusieurs endroits des plus anciens bâtimens de la ville.

Parmi les Sultanes qui ont manié les affaires de la Porte, la Validé fondatrice de la mosquée que l'on vient de décrire, étoit d'une habileté extraordinaire, & elle s'étoit fait un crédit incroyable : elle choisit l'endroit de Constantinople le plus avantageux pour y faire éclater sa magnificence ; mais avant elle on n'a point d'exemple dans l'Empire qu'aucune Sultane ait eu le privilege de faire élever une mosquée royale ; car pour celle de Saint François, outre qu'elle n'est pas royale, la mere du Sultan Achmet III. à present regnant, n'a fait que convertir en mosquée ordinaire, l'Eglise des religieux Italiens de l'ordre de Saint François du faux-bourg de Galata.

Peu de chose suffit pour l'entretien d'une mosquée ordinaire ; mais pour les mosquées royales, les Sultans même suivant leur loi, ne sçauroient en faire bâtir une, qu'après de grandes conquêtes sur les ennemis de l'Empire, & il faut que ces conquêtes soient capables de fournir aux frais excessifs de la construction de ces bâtimens & de leur dotation : c'est pour cette raison que Sultan Achmet ayant fait bâtir la mosquée neuve contre le sentiment des docteurs de la loi, qui lui avoient représenté inutilement que n'ayant pris ni villes ni châteaux il ne devoit pas entreprendre un bâtiment de telle dépense ; ces docteurs nommèrent la mosquée *le Temple de l'Incredule*.

Il faut pour l'entretien de ces mosquées, des sommes si considerables, qu'elles consomment le tiers de ce que rapportent les terres de l'Empire. Le Kissar Aga, ou chef des Eunuques noirs, en a la Surintendance ; c'est lui qui dispose de toutes les charges ecclesiastiques des mosquées royales : les principales sont à Constantinople, à Andri-

riople, à Prusa. On assure que le revenu de Sainte Sophie, est de 800 mille livres. Le Grand Seigneur paye pour le fond sur lequel le Serrail est bâti, mille & un aspre par jour. Ces revenus sont destinez pour l'entretien des bâtimens, pour les gages des officiers de la mosquée, pour la nourriture des pauvres qui se presentent à la porte à certaines heures du jour, pour les hôpitaux des environs, pour les écoliers que l'on élève & que l'on instruit dans la loi de Mahomet, pour soulager les artisans qui sont en necessité & pour les besoins des pauvres honteux : le reste est mis dans le thresor de la mosquée, pour subvenir aux accidens imprévûs, tels que sont la chute des bâtimens, & le dommage des incendies. Ce thresor de même que celui des autres mosquées est conservé dans le château des sept tours, & le Grand Seigneur n'y peut toucher en conscience, que dans des occasions pressantes pour la conservation de la religion. Les villages dont les revenus appartiennent aux mosquées royales, ont de grandes franchises; les habitans sont exempts de gens de guerre, & à couvert des oppressions des Pachas, qui dans leurs routes s'en détournent ordinairement.

Dans les autres villes de l'Empire, toutes les maisons payent un cens annuel que doit la place de chaque maison pour l'entretien des mosquées. Sainte Sophie tire le cens ou vacouf de Smyrne, la Validée celui de Rodosto, Sultan Bajazet celui d'Andrinople, les mosquées d'Andrinople jouissent du cens de Galata. Lorsque les Grecs, les Juifs, & les Armeniens meurent sans enfans mâles, la mosquée acquiert la maison, outre le cens qu'elle en tiroit auparavant; mais parmi les Turcs, les freres & les parens heritent de la maison, & ne payent que le cens à la mosquée. Pour amortir ce cens il est permis d'acheter au profit de la mosquée des boutiques ou d'autres effets qui rendent l'équivalent du vacouf. Waqfi ou Vacouf.

Les autres mosquées royales, ne sont pas si considérables que celles dont on vient de parler : elles portent le nom de leurs fondateurs, *Sultan Bajazet*, *Sultan Selim*, *Sultan Mahomet*. La mosquée d'Ejoup n'est pas regardée comme un bâtiment royal, quoiqu'elle ait été bâtie par Mahomet II. qui fit reparer toute la ville, & fonda plusieurs colleges. Cette mosquée consiste en un seul dôme qui n'est celebre que par la cérémonie que l'on y fait du couronnement du nouveau Sultan ; la cérémonie n'est pas longue, il ne s'agit ni de couronnes, ni d'autres ornemens royaux. L'Empereur monte dans une tribune de marbre, où le Moufti lui met le sabre au côté, car on prétend que ce sabre le rend maître de la terre, & que les autres Roys sont au dessous de lui dès le moment qu'il le tient à son côté : en effet à la cour du Grand Seigneur tous les autres Roys sont appelez *Sultanons*, excepté le Roy de France à qui ils donnent le nom de *Padischah* qui signifie Empereur. La mosquée d'Ejoup est à l'embouchûre des eaux douces, & les Turcs considèrent Ejoup comme un grand prophete & un grand capitaine. Ils conviennent pourtant qu'il échoûa devant Constantinople, & qu'il y fut tué à la tête d'une armée de Sarrafins qu'il commandoit. Son sepulchre n'est pas moins fréquenté que ceux des Sultans : on y prie continuellement & ces sortes de prieres font vivre bien des gens en Turquie.

De la Mosquée d'Ejoup, nous allâmes du côté de terre le long des murailles de la ville, voir un vieux édifice ruiné qu'on appelle le Palais de Constantin, mais qui n'a rien de considerable : c'est une masure éloignée des murailles, d'environ 400 pas ; il y reste deux colonnes qui soutenoient un balcon au dessus de la porte qui conduisoit d'une cour au corps du palais ; cet édifice a plutôt l'apparence de quelque tribunal où l'on montoit par un escalier
de

de marbre, dont on voit encore quelques marches ; & c'est peut-être le reste de quelque maison que Constantin Porphyrogenete avoit fait bâtir, car le Palais du grand Constantin étoit dans la premiere region de la ville où est presentement le Serrail. Zozime assure qu'il n'y en avoit pas de plus beau dans Rome. Codin l'appelle *le Palais de l'Hippodrome*.

Βασιλεία καὶ τὸ να-
λίκον τῆς ἱπποδρό-
μου. Hist. lib. 2.

Nous traversâmes ensuite le quartier de Balat pour descendre au port qui est une des merveilles de la ville. Les Empereurs Grecs se divertissoient autrefois à chasser à Balat. C'est pour cela qu'on l'appelle encore en Grec vulgaire *le Parc* ou *le Chasseur*. Il n'y a que ^b l'Eglise Patriarcale qui puisse y arrêter les étrangers par son nom plutôt que par sa beauté ; elle n'est distante que de 200 pas du port. Les Grecs n'oseroient faire aucune dépense à cette Eglise, quand même ils seroient assez riches, car les Turcs ne manqueroient pas de s'approprier l'argent que l'on destineroit pour un pareil ouvrage.

^a Κορυθία.
^b Πατριαρχικὴ.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

L E T T R E X I I .

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

M O N S E I G N E U R ,

CONTINUATION
de la description
de Constantinople.

On ne sçauroit trop admirer le port de Constantinople. Nous en fîmes le tour en bateau par le plus beau temps du monde: ces bateaux sont de petites gondoles d'une grande legereté & d'une propreté merveilleuse: le nombre en est si grand, qu'elles couvrent tout le port, surtout dans le trajet de Galata. Les anciens n'ont jamais mieux fait parler l'oracle d'Apollon, que lorsqu'ils lui firent répondre à ceux qui le consultoient pour bâtir une ville dans ce quartier: *Arrêtez-vous*, dit la Pythonisse, *vis-à-vis le pays des aveugles*. En effet le port de Chalcedoine qui se trouve sur la côte opposée, est si peu de chose que ceux qui le choisirent les premiers, méritent bien d'être traités d'aveugles. Celui de Constantinople est un bassin de sept ou huit milles de circuit du côté de la ville, & il en a bien autant du côté des faux-bourgs; son entrée large d'environ 600 pas, commence à la pointe du Serrail, ou cap de Saint Dimitre situé au midi; c'est le ^a cap du Bosphore où étoit l'ancienne ville de Byzance: delà en tirant au couchant, le port s'étend en manière d'une ^b corne courbée, que l'on peut comparer avec plus de raison à celle d'un bœuf, qu'à celle d'un cerf comme a fait Strabon, car la côte n'a pas des recoins qui en puissent représenter les divisions; il est

^a Promontorium
Chrysoceras. *Plin.*
hist. nat. lib. 4.
cap. 11.

Bosphorium *xxv.*
cap. 11.
Solin. cap.
116.

^b *Κίλπος τῷ κέρει*
scilicet. Cœdem.

vrai que M^r Gilles remarque qu'il s'y est fait bien des changemens qui en ont détruit le contour. L'ouverture de ce port est au levant & regarde Scutari; Galata & Cassun-Pacha sont au septentrion; enfin ce port se termine au nord-nord-ouest par le cul de sac des eaux douces où se jette la rivière *Lycus*, composée de deux ruisseaux, dont le plus grand, sur lequel est la^a papeterie, vient de Belgrade, & ^b l'autre coule du nord-ouest. Cette rivière après la jonction des ruisseaux, n'a qu'environ 50 pas de large plus ou moins en certains endroits: elle n'est pas navigable par tout, c'est pour cela qu'il y a des pieux qui marquent les endroits les plus sûrs. Le ruisseau qui vient du nord-ouest n'est praticable aux bateaux, que jusques au village d'*Hali-bei-cui*. L'autre qui vient de Belgrade, l'est jusques au de-là de quatre milles: on passe ces deux ruisseaux sur des ponts pour aller de Pera à Andrinople. ^c Apollonius de Thyane fit bien des cérémonies magiques sur ces eaux: elles sont d'un usage merveilleux pour nétoyer le port, car descendant du nord-ouest, elles lavent toute la côte de Cassun-Pacha & de Galata, tandis qu'une partie des eaux du canal de la mer Noire, qui descendent du nord comme un torrent, selon la remarque de ^d Dion Cassius, heurtent avec impetuosité contre le cap du Bosphore, & se réfléchissent à droite vers le couchant: par ce mouvement elles entraînent la vase qui pourroit s'accumuler sur la côte de Constantinople, & par une mécanique naturelle, la poussent peu à peu jusques aux eaux douces: elles en suivent le courant, qui est sensible non seulement sur les côtes de Cassun-Pacha & de Topana; mais assez avant dans le canal de la mer Noire, à Topana, Fondukli, & Ortacui. La raison en est évidente, puisque l'autre courant qui entre par la pointe du Serrail, les repousse & les oblige de remonter: ces eaux douces conservent aussi

*Kiat-rûi Boçan-
tîou. Strab. rerum
Geogr. lib. 7.
De Bosp. Thrac.
lib. 1. cap. 5.*

^a Kiat-ana, Maison du papier: le ruisseau s'appelle Barbylés.
^b Cydarus Machleva.

^c *Scriptor. post Theophan.*

^d *Apud Xiphil.*

les bâtimens de mer : on a connu par expérience que les vaisseaux sont moins sujets à être vermoulus dans les ports où il y a de l'eau douce, que dans ceux où il n'y a que de l'eau salée ; les poissons s'y plaisent d'avantage & y sont d'un meilleur goût. On s'est récrié de tout temps sur la bonté des jeunes Thons que l'on appelle *Pelamides*, lesquels paissent pour ainsi dire par troupeaux dans le port de Constantinople : on les voit representez sur beaucoup de médailles à la legende des Byzantins, & aux têtes des Empereurs Caligula, Claude, Caracalla, Geta, Gordien Pie, Gallien, & des Imperatrices Sabine, Lucille, Crispine, Julia Moesa, & Julia Mamœa. Pline a remarqué que sous l'eau, du côté de Chalcedoine, il y avoit des rochers blancs qui effrayoient les Thons & les obligeoient de passer dans le port de Byzance ; les Dauphins s'y jettent aussi quelquefois en si grande quantité, qu'il en est tout couvert, on y pêche souvent ce poisson, dont la défense est faite en maniere de scie, mais Pline a été trompé par ceux qui l'avoient assuré que ces rochers blancs détournoient les *Pelamides* d'aller jusques à Chalcedoine, on y en pêche d'admirables & en grande quantité.

Procopé pour marquer la bonté du port de Constantinople, dit qu'il est *port par tout* : c'est-à-dire qu'on y mouille par tout ; & c'est avec raison que cet Auteur remarque que les vaisseaux viennent mettre leur prouë à terre, tandis que la poupe est dans l'eau ; comme si ces deux élémens se piquoient de rendre à l'envi leurs services à la ville. Dans les endroits où il y a un peu moins d'eau, on passe sur une planche pour entrer dans les plus gros bâtimens, ainsi l'on n'a pas besoin de chaloupe pour les charger, ni pour les décharger. Goltzius rapporte une médaille de Byzas fondateur de Byzance, au revers de laquelle se voit une prouë de vaisseau. Il y a dans le cabi-

Cordyla appellatur partus, qui fœtas redeunt in mare autumnno comitantur. Limose verò à luto *Pelamides* incipiunt vocari, & cum annum excessere tempus, Thynni. *Plin. hist. nat. lib. 9. cap. 15.*

BYZANTION.

Hist. nat. lib. 9. cap. 15.

Pristis.

*Αμνη δ' ὁ δὲ πᾶσι πᾶσι
πᾶσι ἰσὶν. De adif.
Jes. lib. 1. cap. 1.*

net du Roy deux médailles à la legende des Byzantins, sur l'une desquelles est représenté un vaisseau qui met à la voile ; on voit sur l'autre une figure la pique à la main & qui paroît en sentinelle sur la prouë d'un navire. Tout cela montre que les Byzantins avoient le pied marin & qu'ils avoient sçu profiter de la bonté de leur port : je m'étonne qu'ils n'ayent pas fait graver sur leurs médailles ces galeres à deux gouvernails, l'un à la prouë & l'autre à la pouppe ; il y avoit un timonnier sur chacune de ces parties, comme Xiphilin les décrit. Les galeres des Byzantins ; dans le tēps que cet Empereur assiegeoit leur ville, avançoient & reculoient en ligne droite par le moyen de ces deux pieces, ainsi l'invention de mettre deux timons à une galere n'est pas nouvelle. La description de Byzance & de ce fameux siege, est un des beaux morceaux de l'antiquité. Les Byzantins se signalèrent par terre & par mer ; leurs plongeurs ne se contentoient pas d'aller couper les ancrs des vaisseaux & des galeres des assiegeans, mais ils les attachoient dans l'eau avec des cordes, par le moyen desquelles ils les tiroient où ils vouloient : de telle sorte qu'il sembloit que ces bâtimens se venoient rendre d'eux mêmes. Ils employoient les poutres de leurs maisons pour construire des vaisseaux, & les cheveux de leurs femmes pour faire des cordes : on les voyoit lancer dans les tranchées des ennemis les Statues qui servoient d'ornement à leurs villes, & après avoir consumé tout le cuir qui s'y trouva, ils s'entredévoroient eux-mêmes.

Si les Turcs s'attachoient à la navigation, ils pourroient s'y rendre formidables : car ils ont les plus beaux & les meilleurs ports de la Mediterannée ; ils seroient les maîtres de tout le commerce d'Orient à la faveur des ports de la mer Rouge, qui leur ouvriroient la porte des Indes Orientales, de la Chine, & du Japon, où les vaisseaux des

*Abregé de la vie
de l'Empereur Se-
ver.*

Xiphilin.

Zonar. Hist. lib. 12.

Chrétiens ne sçauroient atteindre qu'après avoir passé & repassé le cap de Bonne esperance ; mais les Turcs se croient trop heureux de rester chez eux , & d'y voir venir toutes les nations du monde pour faire commerce.

Il n'y a que le vent d'est qui soit capable de troubler le port de Constantinople , son ouverture étant tout à fait exposée au levant : ce vent en agite quelquefois les eaux & les repousse avec violence vers le couchant ; on l'apprehende sur tout pendant la nuit , parce qu'il faut ranger les bâtimens à la côte de Galata & de Cassun-Pacha. Les matelots dans ce temps-là ne cessent de crier, suivant leur coutume ; car ils ne sçauroient faire aucune manœuvre sans bruit, & leurs cris joints aux abboyemens des chiens dont les rues sont pleines, font un tintamarre si effroyable , qu'on croiroit la ville prête à s'abîmer, si l'on n'étoit prévenu de ce qui le cause.

Padischâ-Serai ,
Palais de l'Empereur. Serai signifie un Palais , & Padischâ , un Empereur.

Leavel. hist. Musulm. pag. 591.

* Serai-bourou ,
pointe du Serrail.
dans l'ouvrage.

On n'est pas même exempt de cette allarme dans le Serrail : car ce palais est à gauche tout à l'entrée du port , & occupe la place de l'ancienne ville de Byzance sur la pointe de la presqu'isle de Thrace, où est précisément le Bosphore. Le Serrail qui est l'ouvrage de Mahomet II. a près de 3 milles de circuit : c'est un espece de triangle, dont le côté tenant à la ville est le plus grand ; celui qui est mouillé par les eaux du Bosphore est à l'est, & l'autre qui forme l'entrée du port est au Nord : les appartemens sont sur la hauteur de la colline & les jardins sur le bas jusques à la mer : les murailles de la ville flanquées de leurs tours , se joignant à la pointe de Saint Dimitre, font l'enceinte de ce palais du côté de la mer. Quelque grande que soit cette enceinte, les dehors du palais n'ont rien de rare , & s'il faut juger de la beauté des jardins par les Cyprès que l'on y découvre, on conviendra qu'ils ne sont pas mieux entendus que ceux des particuliers. On affecte de planter

dans le Serrail des arbres toujours verts pour dérober aux habitans de Galata & des autres lieux voisins, la veüe des Sultanes qui s'y proménent.

Quoique je n'aye vu que les dehors du Serrail, je suis persuadé que l'interieur de ce palais, n'a rien de ce que nous appellons superbe & magnifique; parce que les Turcs ne sçavent gueres ce que c'est que magnificence en bâtimens, & ne suivent aucune regle de bonne architecture: s'ils ont fait de belles mosquées, c'est qu'ils avoient un beau modelle devant leurs yeux, qui étoit l'Eglise de Sainte Sophie: encore ne faudroit-il pas suivre un pareil modelle pour bâtir des Palais suivant les regles de la bonne architecture. On s'aperçoit aisément en voyant les grands combles des kiosc ou pavillons Turcs, que l'on commence à s'éloigner d'Italie, & à s'approcher de la Perse, & même de la Chine.

Les appartemens du Serrail ont été faits en differens temps, & suivant le caprice des Princes & des Sultanes: ainsi ce fameux palais est un assemblage de plusieurs corps de logis entassez souvent les uns sur les autres, & séparés en quelques endroits. On ne doute pas que les appartemens ne soient spacieux, commodes, richement meublés. Leurs plus beaux ornemens ne consistent ni en tableaux, ni en Statuës; ce sont des peintures à la Turque, parquetées d'or & d'azur, entremêlées de fleurs, de paysages, de culs de lampes, & de cartouches chargés de sentences Arabes, comme dans les maisons des particuliers de Constantinople: les bassins de marbre, les bains, les fontaines jaillissantes, sont les délices des Orientaux, qui les placent aux premiers étages sans craindre de trop charger le plancher: c'étoit aussi le goût des Sarrazins & des Maures, comme il paroît par leurs anciens palais, & sur tout par celui de l'Alhambra qui est à Grenade en Espa-

El quarto de los
Leones.

gne, où l'on montre encore aujourd'hui comme un prodige d'architecture, le pavé de la Sale des Lions, qui est fait de plaques de marbre plus grandes que celles des tombes de nos églises.

S'il y a quelques beaux morceaux dans le Serrail, ce sont des pieces que les Ambassadeurs des Princes y ont fait apporter, comme des glaces de France & de Venise, des tapis de Perse, des vases d'Orient. On dit que la plupart des pavillons y sont soutenus par des arcades, au dessous desquelles sont les logemens des officiers qui servent les Sultanes. Ces dames occupent les dessus, qui sont ordinairement terminez en dômes couverts de plomb, ou en pointes chargées de croissants dorez: les balcons, les galeries, les cabinets, les belveders, sont les endroits les plus agréables de ces appartemens; enfin à tout prendre, de la maniere qu'on dépeint ce palais, il ne laisse pas de répondre à la grandeur de son maître; mais pour en faire un bel édifice, il faudroit le mettre à bas, & se servir des matériaux pour en bâtir un autre sur un nouveau modèle.

L'entrée principale du Serrail est un gros pavillon à huit croisées ouvertes au dessus de la porte, une grande qui est sur la porte même, quatre plus petites à gauche sur la même ligne, & autant de même grandeur à droite. Cette *Porte* dont l'Empire Othoman a pris le nom est fort haute, simple, cintrée en demi-cercle, avec une inscription Arabe sous le cintre & deux niches, une de chaque côté, creusées dans l'épaisseur du mur. Elle ressemble plutôt à un corps de garde, qu'à l'entrée du palais d'un des plus grands Princes du monde: c'est pourtant Mahomet II. qui la fit bâtir; & pour marquer que c'est une maison royale, le comble du pavillon de l'entrée est relevé de deux tourrillons: 50 *Capigis* ou portiers sont commandez pour la garde de cette porte; mais ils n'ont ordinairement

ment pour armes qu'une baguette à la main. On entre d'abord dans une grande cour beaucoup plus longue que large ; à droite sont les infirmeries, à gauche les logemens des Azancoglans, c'est à dire des personnes destinées aux charges les plus viles du Serrail : la cour des Azancoglans renferme les chantiers pour le bois qui se brûle dans le palais ; on y en met tous les ans quarante mille voyes, & chaque voye est une charretée que deux buffes ont peine à tirer.

Tout le monde peut entrer dans la premiere cour du Serrail, les domestiques & les esclaves des Pachas & des Agas qui ont affaire à la Cour, y restent pour attendre leurs maîtres, & prennent soin de leurs chevaux ; mais on y entendroit, pour ainsi dire, voler une mouche ; & si quelqu'un y rompoit le silence par un ton de voix un peu trop élevé ; ou qu'il parût manquer de respect pour la maison du Prince, il seroit batonné sur le champ par les officiers qui font la ronde : il semble même que les chevaux connoissent où ils sont, & sans doute ils sont dressés à y marcher plus doucement que dans les rues.

Les infirmeries sont destinées pour les malades de la maison ; on les y conduit dans des petit chariots fermez & tirez par deux hommes. Quand la Cour est à Constantinople, le premier medecin & le premier chirurgien y font leurs visites tous les jours, & l'on assure que l'on y prend grand soin des malades : on dit même qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas trop incommodés, & qui n'y vont que pour s'y reposer & pour y boire du vin ; l'usage de cette liqueur défenduë sévèrement par tout ailleurs, est toleré dans les infirmeries, pourvû que l'Eunuque qui est à la porte ne surprenne pas ceux qui le portent ; car en ce cas le vin est répandu par terre, & les porteurs sont condamnés à deux ou trois cens coups de bâton.

De la premiere cour, on passe à la seconde; son entrée est aussi gardée par 50 Capigis. Cette cour est carrée d'environ 300 pas de diametre, mais plus belle & plus agréable que la premiere; les chemins en sont pavez & les allées bien entretenues; tout le reste est en gazon fort propre, dont la verdure n'est interrompue que par des fontaines qui en entretiennent la fraîcheur. Le tresor du Grand Seigneur & la petite Ecurie sont à gauche, & l'on y montre une fontaine où l'on faisoit autrefois couper la tête aux Pachas condamnés à mort: les offices & les cuisines sont à droite, embellies de leurs dômes, mais sans cheminées: on y allume le feu dans le milieu, & la fumée passe par des trous dont les dômes sont percez: la premiere de ces cuisines est destinée pour le Grand Seigneur, la seconde pour la premiere Sultane, la troisième pour les autres Sultanes, la quatrième pour le Capi-Aga ou commandant des portes; dans la cinquième on prépare à manger pour les ministres qui se trouvent au Divan; la sixième est pour les pages du Grand Seigneur, que l'on appelle les Ichoglans, la septième est pour les officiers du Serrail, la huitième pour les femmes & les filles qui servent dans ce palais, la neuvième pour tous ceux qui sont obligés de se trouver dans la cour du Divan les jours de Justice. On n'y apprête guères de gibier, mais outre les quarante mille bœufs que l'on y consomme tous les ans, frais ou salés, les pourvoyeurs doivent fournir tous les jours 200 moutons, 100 agneaux ou chevreaux, suivant les saisons, 10 vœux, 200 poules, 200 paires de poulets, 100 paires de pigeons, 50 oisons. Voila pour nourrir bien du monde.

Tout à l'entour de la cour, regne une galerie assez basse, couverte de plomb, & soutenue par des colonnes de marbre: il n'y a que le Grand Seigneur qui entre à che-

val dans cette cour, c'est pour cela que la petite écurie s'y trouve, mais il n'y a de place que pour environ 30 chevaux; on serre les harnois dans des sales qui sont au dessus, & ce sont les plus riches harnois du monde, par la broderie & les pierres précieuses dont ils sont relevés. La grande écurie dans laquelle on entretient environ mille chevaux pour les officiers du Grand Seigneur, est du côté de la mer sur le Bosphore. Les jours que les Ambassadeurs sont reçus à l'audience, les Janissaires proprement vêtus se rangent à droite sous la galerie. La sale où se tient le Divan, c'est à dire où l'on rend la justice, est à gauche tout au fond de cette cour : à droite est une porte par où l'on entre dans l'intérieur du Serrail ; le passage n'en est permis qu'aux personnes mandées : pour la sale du Conseil ou Divan, elle est grande, mais basse, couverte de plomb, lambrissée & dorée assez simplement à la Morefque. On n'y voit qu'un grand tapis étendu sur l'estrade où se mettent les officiers qui composent le Conseil ; c'est-là que le grand Vifir assisté de ses Conseillers, juge sans appel de toutes les causes civiles & criminelles : le Caimacan tient sa place en son absence, & l'on y donne à manger aux Ambassadeurs le jour de leur audience. Voilà tout ce qu'il est libre aux Etrangers de voir dans le Serrail : pour pénétrer plus avant, la curiosité coûteroit trop cher.

Les dehors de ce Palais du côté du port, n'ont rien de remarquable que le kiosc ou pavillon qui est vis à vis de Galata : ce pavillon est soutenu par douze colonnes de marbre, il est lambrissé, peint à la Persienne, & richement meublé. Le Grand Seigneur y vient quelquefois pour avoir le plaisir de remarquer ce qui se passe dans le port, ou pour s'embarquer lorsqu'il veut se promener sur le canal. Le pavillon qui est du côté du Bosphore, est plus

élevé que celui du port, & il est bâti sur des arcades qui soutiennent trois salons terminez par des dômes dorez. Le Prince s'y vient divertir avec ses femmes & ses muets; tous ces quais sont couverts d'artillerie, mais sans affûts: la plupart des canons sont braquez à fleur d'eau; le plus gros qui est celui qui obligea, dit-on, Babylonne à se rendre à Sultan Mourat, est par distinction dans une loge particuliere. Cette artillerie fait grand plaisir aux Mahometans, car on la tire pour les avertir que le carême est fini, & qu'il ne faut plus jeûner: on la décharge aussi les jours de réjouissance, & pour les conquêtes des Sultans ou de leurs généraux.

Ramezan ou Ramazan.

Aydarus, la Fontaine Sainte.

Quand le Grand Seigneur est à Constantinople, il s'amuse quelquefois à observer de ce kiosc les oceremonies ridicules que font les Grecs le jour de la transfiguration, à une^e fontaine qui est auprès. Non seulement ils croient que cette eau guerit la fièvre; mais encore les maladies les plus fâcheuses tant presentes que futures. C'est pour cela qu'ils ne se contentent pas d'y amener les malades pour les faire boire, ils les enterrent dans le sable jusques au col & les déterrent un moment après: ceux qui se portent bien s'y lavent, & boivent jusques à ce qu'ils rendent l'eau toute claire par le fondement. Toute la Grece est remplie de pareilles fontaines; mais ces sortes de sources ne sont pas minerales, elles doivent leur réputation à la crédulité des peuples. Il y a une grande fenêtrée proche de cette source, par où l'on fait passer la nuit ceux que l'on a étranglez dans le Serrail, & l'on tire autant de coups de canon que l'on jette de personnes dans l'eau. Les remises des caïques, des chaloupes, & des petites galeres destinées pour les promenades du Grand Seigneur, sont proche ces kioscs, & sont commises aux soins du Bostangi-Bachi: on s'en sert pour aller se promener au Serrail de Scutari

ou à Fanari-kiosc ; ces bâtimens dont le Bostangi-Bachi tient le timon , quand le Grand Seigneur les monte , sont tres legers & tres propres ; il n'y a pas jusques aux rames qui ne soient peintes & dorées. Fanari-kiosc est un pavillon que Solyman II. fit bâtir au pied du fanal qui est sur le cap de Chalcedoine : on dit que ce pavillon est tout à fait charmant , & que ses jardins sont plus beaux & mieux entendus que ceux du Serrail.

Nous entrâmes dans le port , après avoir vu la fontaine des Grecs , & nous allâmes nous promener du côté d'Ayva-Serai , qui signifie *le Serrail des Miroirs* : son enceinte n'est pas grande , & la place où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc , se trouve derrière ses murailles. Il y a près de là une espèce de tribune où les Turcs viennent comme en procession la veille des grandes batailles prier pour le salut de l'armée. On y vient aussi quelquefois pour supplier le Seigneur de faire cesser la peste , mais c'est lorsqu'elle fait des ravages extraordinaires : c'est à dire lorsqu'il meurt dans la ville mille ou douze cens personnes par jour. Ocmeidan.

En continuant notre promenade dans le port , on nous fit remarquer des pieux enfoncés dans l'eau pour faire connoître jusques où les plus grands vaisseaux peuvent donner fond. De là nous fîmes le tour du cul de sac des eaux douces , & passant à la veuë de Validé-Serai , nous nous rangeâmes sur la côte de Cassun-Pacha , où l'on trouve d'abord Ayna-Serai ou le *Serrail des Coignassiers* , qui est tout près de l'Arcenal de la marine appelé *Ters-hana* , des mots Persiens *Ters* vaisseaux , & *Hana* lieu de fabrique. Mahomet II. fit creuser le port dans cet endroit-là , & il y bâtit l'Arcenal & les remises des galeres : on y construit aujourd'hui les bâtimens du Grand Seigneur : nous y comptâmes 28 beaux vaisseaux , depuis 60 jusques à 100

pieces de canon. Il y a 120 remises voutées où les galères sont à couvert ; les magasins & les ateliers du Grand Seigneur sont bien fournis & bien entretenus : tout est soumis au Capitan-Pacha dans ce quartier-là. Les principaux officiers de marine y logent, & l'on y voit peu de Chrétiens, si ce n'est les forçats & les esclaves qui sont dans le *Bagno*, c'est à dire dans une des plus affreuses prisons du monde, située entre Ayna-Seraï & l'Arsehal. Il y a trois chapelles dans cette prison, une pour les Chrétiens du rite Grec, & deux pour ceux du rite Latin ; l'une de celles-ci appartient au Roi de France, l'autre est à l'usage des Vénitiens, des Italiens, des Allemands, & des Polonois : les Missionnaires y confessent, disent la messe, administrent les sacrements, font les exhortations avec pleine liberté, en donnant quelque petite gratification au commandant du *Bagno*. C'est le Capitan-Pacha qui le nomme, car il est comme souverain dans son département, & ne rend compte de sa conduite qu'au Grand Seigneur, ce qui rend sa charge une des plus belles de l'Empire.

Du faux-bourg appelé Cassun-Pacha, on passe au travers de quelques cimetières pour venir à Galata, qui est le plus beau faux-bourg de la ville, dont il faisoit autrefois la treizième region. Ce faux-bourg est bâti au de-là du port vis-à-vis du Serrail, dans un quartier qui portoit le nom *des figuiers*, que l'on y cultivoit en abondance. Justinien répara ce faux-bourg, & lui donna le nom de Justiniane : on ne sçait pas d'où lui vient le nom de Galata qu'il prit quelque temps après la mort de cet Empereur, si ce n'est qu'on le fasse dériver, avec Tzetzés, des Galates ou Gaulois qui traversèrent le port vers ce lieu-là ; mais ce passage est beaucoup plus ancien que le nom de Galata, & la pensée de Codin est plus vraisemblable. Il tire ce nom d'un Gaulois ou Galate, comme parlent les Grecs, qui

Συγγή δι' ὀνομαζόντων
ἐστὶν ἡ τοῦ τοῦ δὲ
καὶ τῆς Κοινοῦ
τοῦ τοῦ τοῦ
Socras. l. II. c. 30.

Συγγή Ἡσυχ. Μι-
λες.

* Procop. lib. I. de
adif. Justin.

Ἡσυχ. Ἡσυχ. Μι-
λες. Καὶ τῆς τοῦ

s'établit dans ce faux-bourg, que les Grecs appellèrent Galaton, & puis Galata. Les Grecs de Constantinople croyent par une espece de tradition que Galata vient de *Gala*, qui dans leur langue signifie *du lait*; ainsi cet endroit de la ville fut nommé le *Faux-bourg du lait*, parce que les laitières qui l'apportoient à Constantinople y logeoient; de même que selon quelques-uns la pointe du Serrail fut appelée Bosphore, à cause du marché aux bœufs.

Γαλάττω, ὅτι πο-
ρὰς Γαλάτων. Θεο-
φαν.

Τὸ δὲ Γαλάττω πα-
λίχνοι. Στοιχασ.

Πίλις Γαλατίνη τὸ
πὲρ Γαλατῶ φρε-
σαι. Ραχὺμ. Δυ-
cas. Φρανκ.

Galata forme l'entrée du port du côté du nord, & c'est là que l'on tendoit la chaîne qui le fermoit : cette chaîne prenoit de la pointe du Serrail au château de Galata, qui sans doute étoit bâti sur le cap opposé. Xiphylin n'a pas oublié cette chaîne dans la description qu'il a donnée après Dion Cassius du siege de Byzance fait par l'Empereur Severe. Leon l'Isaurien, à ce que dit Theophane, fit détendre cette chaîne, lorsque les Sarrasins se présentèrent pour assieger Constantinople, & c'est ce qui les obligea d'abandonner leur dessein; car ils apprehendèrent qu'on ne la tendît après qu'ils seroient entrez dans le port, & qu'on ne les y enfermât. ^a Michel le Begue au contraire s'en servit pour empêcher Thomas d'y passer. ^b Constantin Paleologue le dernier des Empereurs Grecs, opposa cette chaîne à la flotte de Mahomet II & ce grand conquerant, tout fier qu'il étoit, n'osa pas entreprendre de la faire couper, ou de la forcer: il fit executer quelque chose de plus extraordinaire, car on traîna par ses ordres à force de bras 70 vaisseaux, & quelques galeres sur la colline du côté de Pera, dont un corps d'armée occupoit les hauteurs. On équipa tous ces bâtimens, & on les lança dans le port tous chargez d'artillerie.

^a Zonar.

^b Chalcocond. lib. 3.

Hinc juxta Gala-
tam ultra collem
quemdam monti
similem transpor-
tari i. vel lx. naves
in Licco onnavir',
explicatis velis, ut
si in mari progre-
derentur. Leuncl.
Hist. Musulm..
pag. 574. & 576.

Galata est défendu par des murailles assez bonnes, flanquées de vieilles tours: mais ces murailles ont été abba-

tuës & rétablies en differens temps. Michel Paleologue s'étant rendu maître de Constantinople par la valeur du Strategopule, ou petit general qui obligea Baudouin II, le dernier Empereur François de se retirer, donna cette place aux Genoïs, avec lesquels il avoit fait alliance : ce fut après en avoir razé les murailles, comme le rapportent

^a Pachym. lib. 11. ^a Pachymere & ^b Gregoras. L'Empereur aima mieux se débarrasser de gens aussi habiles que les Genoïs, & les rencoigner dans ce quartier, que de les laisser dans Constantinople, d'où ils l'auroient peut-être chassé lui-même. ^c La donation se fit aux conditions suivantes. 1^o Que lorsque leur Podestat y arriveroit, il viendrait par hommage fléchir le genoux devant l'Empereur à l'entrée & au milieu de la Sale d'audiance avant que de lui baiser les pieds & les mains. 2^o. Que les Seigneurs Genoïs lui rendroient les mêmes devoirs, lorsqu'ils viendroient le saluer. 3^o. Que les vaisseaux Genoïs en arrivant dans le port de Constantinople, feroient les mêmes acclamations à l'Empereur, que les Grecs avoient coutume de faire. ^d Les Genoïs malgré ces conditions avantageuses, ne furent pas long-temps à se brouiller avec le nouvel Empereur, ^e les Venitiens même les attaquèrent vivement sous Andronic le vieux, qui fut le successeur de Michel : tout cela les obligea de se fortifier par de bons fossés & de bâtir des maisons de campagne où ils pussent se défendre contre leurs ennemis, comme dans autant de petits forts ; ils eurent le chagrin de les voir abbatre par l'ordre du jeune Andronic à qui ils avoient enlevé l'isle de Metelin, ce qui leur fit prendre le parti de se mettre en état de faire tête aux Empereurs. En effet pendant les troubles de l'Empire, ils fortifièrent si bien Galata, par de nouvelles murailles, & par une garnison nombreuse sous ^f Jean Paleologue & Cantacuzene, qu'on regardoit cette place comme une citadelle qui menaçoit

^a Pachym. lib. 11. cap. 35.

^b Gregoras lib. 4. 1261.

^c Pachym. l. 5. c. 3. Cantacuz. lib. 1. c. 12. Codin.

^d Gregor. lib. 5.

^e Idem lib. 6. & 11. Pachym. l. 9. c. 1.

^f Gregor. lib. 11.

^g Cantacuz. lib. 4. cap. 21.

naçoit Constantinople, & même Chalcocondyle avance que les Genoïs osèrent bien l'assiéger. Les Turcs ayant attaqué Galata, obligèrent les Grecs & même les Tartares à se retirer ; mais enfin les Genoïs cedèrent à la force, & leur Podestat remit les clefs de la place à Mahomet II. le même jour de la prise de Constantinople.

*Lib. 6. & Lib. 1.
Froissard. 3. vol.
cap. 11.*

*1453. 28. Juin.
Chalcocond. l. 8.
Ducas. c. 39. 42.
Phranz. l. 3. c. 18.*

Il reste encore sur la tour de Galata quelques armes & quelques inscriptions des Seigneurs de cette nation : les Turcs laissent perir ces sortes de monumens , mais ils ne les abbatent pas , à moins qu'ils n'ayent besoin de matériaux pour bâtir des mosquées, des bazars, ou des bains , car alors ils n'épargnent rien. Galata est partagé en trois quartiers depuis Cassun-Pacha jusques à Topana : les murailles & les tours qui séparent ces quartiers subsistent encore, mais comme l'on a bâti des maisons contre la muraille qui descend depuis la tour de Galata à la marine jusques à la Doüanne où il y a une tour ronde ; & que d'ailleurs les portes de Galata sont toujours ouvertes, l'on y passe sans remarquer la différence des quartiers. Le quartier de Hasap-Capi, commence du côté de Cassun-Pacha, & finit à la mosquée des Arabes, où se termine la muraille de séparation qui tire de la tour de Galata vers le sud-ouest : de-là jusques à la doüanne c'est le quartier qu'on appelle Galata de la doüanne, & la muraille de séparation monte vers la grande tour de Galata du midi, tirant au nord. Cara-cui est le troisième quartier qui aboutit à Topana.

La mosquée des Arabes étoit une Eglise de Dominicains, bâtie du temps & par les soins de Saint Hyacinthe, qui avoit aussi contribué à l'établissement d'une Eglise de son ordre à Constantinople : mais on n'y voit plus que deux colonnes de marbre d'environ 15 pieds de haut, qui forment la porte de la maison d'un Turc : la mosquée des

Arabes fut confifquée fur les Dominicains, il y a environ 100 ans, pour fervir aux Mahometans Granadins : on n'y a fait aucun changement ; les vitres & les infcriptions gothiques font encore fur les portes ; le clocher qui eft une tour quarrée, leur fert de minarêt. Les Dominicains ont encore une Eglife à Galata dediée à Saint Pierre, ils en font en poffeffion depuis plus de 300 ans. Les Capucins François y ont depuis environ 100 ans une Eglife fous le titre de Saint George, elle appartient aux Genoïs. Les Grecs ont trois Eglifes dans le quartier de Cara-cui, & les Armeniens y en ont une qui s'appelle Saint Gregoire. Les Latins y poffèdent celle de Saint Benoift, qui étoit aux Benedictins du temps des Genoïs ; mais elle fut donnée aux Jefuites par la communauté de Pera. Les Recolets ou *Zocolanti* avoient depuis près de 200 ans une Eglife dédiée à Sainte Marie, avec droit de Parroiffe, ils fe tiennent à préfent à Pera tout contre l'hofpice des Peres de la Terre-Sainte ; ceux-cy ne reçoivent perfonne dans leur chapelle, n'étant à Constantinople que pour les affaires des faints lieux. Les Cordeliers étoient curez à Galata depuis 400 ans, mais leur Eglife, depuis que le feu s'y prit, a été convertie en mosquée, que les Franks appellent la mosquée de Saint François, & les Turcs la mosquée de la Validé qui regne à préfent, & qui a contribué à la faire rebâtir. Cette Eglife n'a été perduë que par la faute des Religieux Italiens, dont la vie n'étoit pas réguliere ; on vendoit chez eux du vin & de l'eau de vie : c'eft le negoce que les Turcs abhorrent le plus. Ils ont affecté de mettre dans les lettres patentes de fondation, *qu'ils avoient converti un lieu de fcandale & d'abomination, en une maifon du Seigneur*. Les Cordeliers fe font retirez à Pera dans une maifon proche du palais de France, ils n'ont encore pû obtenir aucune place en compensation de celle

qu'ils ont perduë à Galata ; & en attendant comme ils n'ont pas perdu le titre de curez , ils reçoivent leurs paroissiens dans une chambre de leur maison dont ils ont fait une chapelle : leur Superieur est vicaire du Patriarche de Constantinople , qui est ordinairement un Cardinal. L'Archevêque de Spiga , Cordelier faisant fonction de vicaire patriarcal , mourut à Pera dans le mois d'Août 1705 j'ai appris cette circonstance par M^r l'Abbé Michaëlis , homme d'esprit & d'érudition , qui a bien voulu m'éclaircir sur plusieurs choses concernant Constantinople.

On goûte dans Galata une espèce de liberté , qui ne se trouve gueres ailleurs dans l'Empire Othoman. Galata est comme une ville Chrétienne au milieu de la Turquie , où les cabarets sont permis , & où les Turcs même viennent boire du vin : il y a des auberges à Galata pour les Franks , on y fait bonne chere. La halle aux poissons merite d'être veuë & nous parut plus belle que celle qui est de l'autre côté du port en allant à sainte Sophie : celle de Galata est une longue ruë , où l'on étale de chaque côté les plus beaux & les meilleurs poissons du monde.

On monte de Galata à Pera qui en est comme le faux-^{Πέρα, trans, ulirà}bourg , & que l'on a confondu autrefois sous le même nom. *Pera* est un mot Grec qui signifie *au delà* ; & les Grecs de Constantinople qui veulent passer au de-là du port , se servent encore de ce mot , que les étrangers ont pris pour tout le quartier. Ce quartier comprenant Galata & Pera , a été nommé *Perée* par Nicetas , par Grego-^{Περαια}ras , par Pachymere , & simplement Pera par les autres Auteurs ; mais on distingue aujourd'hui Pera de Galata , & Pera n'est précisément que le faux-bourg situé au de-là de la porte de cette ville. Les Grecs appellent aussi les bateaux de trajet *Peramidia* , & par corruption les Franks les^{Πέραμος, trajet, passage : περαμίδα , bateau de passage.} nomment *Permes*. La situation de Pera est tout à fait char-

mante; on découvre de là toute la côte d'Asie & le Serrail du Grand Seigneur. Les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Venise, & de Hollande, ont leurs Palais dans Pera : celui du Roy de Hongrie, car l'Empereur ne l'envoie proprement que sous ce titre ; ceux de Pologne & de Raguse logent dans Constantinople. Nous avons parlé ci-devant du Palais de France, c'est une belle maison, dont la chapelle est desservie par les Capucins François, qui sont les curez de la nation : ils sont aussi les maîtres des *enfants de langue* : c'est ainsi qu'on appelle quelques jeunes gens que le Roy fait élever à Constantinople, pour y être instruits par ces Peres dans les langues Turque, Arabe & Gréque ; afin que dans la suite ils puissent servir d'interpretes aux Consuls François dans les échelles du Levant. Les marchands étrangers ont leurs maisons & leurs magasins dans Pera aussi-bien que dans Galata, pêle-mêle avec les Juifs, les Grecs, les Arméniens, & les Turcs. Il y a un Serrail au haut de Pera à la veüe du palais de France ; ce Serrail est un grand corps de logis quarré & bien bâti, où l'on élevoit les *enfants de tribut*, c'est-à-dire ceux que les officiers du Grand Seigneur choisissoient dans les familles des Grecs qui sont en Europe, pour servir auprès de sa Hauteffe, après les avoir faits Musulmans, & qu'ils étoient instruits aux exercices convenables. Comme on ne lève plus cette espece de tribut, ce Serrail n'est pas habité ; on y met seulement quelques gardes, mais on le laisse déperir.

On descend de Pera à Top-hana ou Topana, qui est encore un autre faux-bourg sur le bord de la mer au dessus de Pera & de Galata, tout à l'entrée du canal de la mer Noire, où la plupart des gens se rendent pour s'embarquer quand ils veulent aller se promener sur l'eau. On l'appelle *Topana*, comme qui diroit *Arcenal*, ou maison

du canon : car *top* en Turc signifie *canon*, & *hana* signifie *maison* ou *lieu de fabrique*. Rien n'est si agréable que l'amphitheatre que forment les maisons de Galata, de Pera, & de Topana, il s'étend du haut des collines jusques à la mer. Topana est un peu plus élevé que les autres ; mais il est plus petit. Mezomorto qui étoit Capitan-Pacha en 1701 y avoit fait bâtir un beau Serrail. On voit à cent pas de la mer l'Arcenal où l'on fond l'artillerie ; c'est une maison couverte de deux dômes, laquelle a donné le nom à tout le quartier : les Turcs fondent de fort bons canons, ils employent de bonne matiere, & gardent d'assez justes proportions, mais leur artillerie est toute simple & sans ornemens.

Les Turcs n'ont pas de goût pour le dessin & n'en auront jamais, parce que suivant leur religion il leur est défendu de dessiner des figures : c'est cependant sur les figures que l'on se forme le goût, soit pour la sculpture soit pour la peinture ; ainsi les Turcs ne profitent pas des morceaux d'antiques qui restent chez eux. Ceux de Constantinople se reduisent à deux obelisques & à quelques colonnes, il y a aussi quelques bas-reliefs aux sept tours. Les obelisques sont dans la place de l'Atmeidan, qu'on appelloit l'Hyppodrome sous les Empereurs Grecs : c'étoit un cirque que l'Empereur Severe commença, & qui ne fut achevé que par Constantin ; il servoit pour les courses de chevaux, & pour les principaux spectacles ; & les Turcs n'ont presque fait que traduire le nom de cette place en leur langue, car *at* chez eux signifie un *cheval*, & *meidan* une *place*, comme qui diroit *la place aux chevaux*, elle a plus de 400 pas de longueur sur 100 pas de largeur.

Ordinairement le vendredi au sortir de la mosquée, les jeunes Turcs qui se piquent d'adresse, s'assemblent à l'Atmeidan, bien propres & bien montez, & se partagent en

deux bandes qui occupent chacune un des bouts de la place. A chaque signal qui se fait, il part un cavalier de chaque côté, qui court à toute bride un bâton à la main en forme de zagaye ; l'habileté consiste à lancer ce bâton & à frapper son adversaire, ou à éviter le coup : ces cavaliers courent si vite, qu'on a de la peine à les suivre des yeux. Il y en a d'autres qui dans ces courses précipitées passent par dessous le ventre de leurs chevaux, & se remettent sur la selle ; quelques-uns descendent & remontent après avoir amassé ce qu'ils ont laissé tomber à dessein, tandis que leurs chevaux ne cessent de courir ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est d'en voir qui renverfent sur la croupe de leurs chevaux, courans tant que le cheval peut aller, tirent une fleche, & donnent dans l'un des fers de derriere de leur même cheval : il faut avouer aussi qu'il n'y a pas de chevaux plus vites & qui partent mieux de la main, mais ils n'ont pas de bouche naturellement ; ou peut-être est-ce faute de bons mors, qu'il leur faut un grand terrain pour tourner.

Τὸ ὄψιν
μνημεῖον.

Nicetas Paphlag.

L'Obelisque de granit ou pierre thébaïque est encore élevé dans l'Attaridan : c'est une pyramide à quatre coins, d'une seule piece, haute d'environ 50 pieds, terminée en pointe, chargée de ces caractères & figures que l'on appelle hieroglyphes, & que l'on ne connoît plus ; cependant l'on juge bien par là qu'elle est fort ancienne, & qu'elle a été travaillée en Egypte. Les inscriptions grèque & latine qui sont à sa base, marquent que l'Empereur Theodose la fit relever après qu'elle eut resté long-temps à terre ; les machines même que l'on y employa pour la mettre sur pied, sont représentées dans un bas-relief & l'on voit dans un autre la place de l'Hyppodrome telle qu'elle étoit, lorsque l'on y faisoit les courses chez les anciens. Nicetas dans la vie de Saint Ignace Patriarche de Constantinople

remarque que cet obélisque étoit surmonté par une pomme de Pin de bronze, qui fut abbatuë par un tremblement de terre. Καλὸν προέλασ.

A quelques pas de là se voyent les restes d'un autre obélisque à quatre faces, bâti de différentes pieces de marbre, la pointe en est tombée, & le reste menace ruine : cet obélisque étoit couvert de plaques de bronze, comme il paroît par les trous faits pour recevoir les pointes qui les attachoient au marbre. Sans doute que ces plaques étoient relevées de bas reliefs & d'autres ornemens : car l'inscription, qui se lit dans la base, en parle comme d'un ouvrage tout à fait merveilleux. Bondelmont dans sa description de Constantinople, donne 24 coudées de haut à l'obélisque de granit, & 58 coudées à celui-ci : peut-être même qu'il soutenoit la colonne de bronze aux trois serpens. J'ai traduit l'inscription qui fait mention de cet admirable obélisque. *L'Empereur Constantin à present regnant, pere de Romanus la gloire de l'Empire, a rendu bien plus merveilleuse qu'elle n'étoit cette admirable pyramide quarrée, que le temps avoit détruite, & qui est chargée de choses sublimes, car l'incomparable Colosse étoit à Rhodes, & ce bronze surprenant se trouve ici.* Colossus fructilis.

On ne sçait ce que c'étoient que ces choses sublimes ; ni quel rapport avoit cet ouvrage avec le Colosse de Rhodes, si ce n'est peut-être que c'étoient deux merveilles, chacune dans leur genre. Voilà une grande énigme.

La colonne de bronze aux trois serpens n'est pas mieux connue ; elle est d'environ 15 pieds de haut, formée par trois serpens tournez en spirale comme un rouleau de tabac ; leurs contours diminuent insensiblement depuis la base jusques vers les cols des serpens ; & leurs têtes écartées sur les côtes en maniere de trepié, composoient une espee de chapiteau. On dit que Sultan Mourat avoit cassé la

tête à un de ces serpens: la colonne fut renversée & les têtes des deux autres furent cassées en 1700 après la paix de Carlovitz. On ne sçait ce qu'elles sont devenuës, mais le reste a été relevé, & se trouve entre les obelisques, à pareille distance de l'un & de l'autre: cette colonne de bronze est une piece des plus anciennes, supposé qu'elle ait été apportée de Delphes, où elle servoit à soutenir ce fameux trepié d'or que les Grecs, après la bataille de Platée, firent faire d'une partie des thresors qu'ils trouvèrent dans le camp de Mardonius, à qui Xerxés en s'enfuyant de Grece, avoit laissé des richesses immenses. Ce trepié d'or, dit Herodote, étoit porté sur un serpent de bronze à trois têtes: il fut consacré à Apollon, & placé auprès de l'Autel dans son temple de Delphes. Pausanias General des Lacedemoniens à la bataille de Platée, fut d'avis qu'on donnât cette marque de reconnoissance au Dieu des oracles. Pausanias le Grammairien, qui étoit de Cesarée en Cappadoce, & qui dans le second siecle nous a donné une belle description de la Grece, fait mention de ce même trepié: après la bataille de Platée, dit-il, les Grecs firent present à Apollon d'un trepié d'or soutenu par un serpent de bronze. Il ne seroit pas surprenant que la colonne de bronze dont nous parlons fût ce serpent; car outre Zozime & Sozomene qui assûrent que l'Empereur Constantin fit transporter dans l'Hyppodrome les trepiez du temple de Delphes, Eusebe rapporte que ce trepié transporté par l'ordre de l'Empereur, étoit soutenu par un serpent roulé en spire.

Ceux qui prétendent que les serpens de bronze de l'Hyppodrome ont servi de talisman, pourroient appuyer leur pensée sur la prière que les habitans de Byzance firent à Apollonius de Thiane, d'en chasser les serpens & les scorpions, comme Glycas l'a écrit. C'étoit assez la pratique

Lit. 9

Pausan. Phocae.

tique d'Apollonius de faire représenter en bronze les figures des animaux qu'il prétendoit chasser ; car Glycas assure aussi qu'il fit élever un scorpion d'airain dans Antioche pour la délivrer des scorpions. Annal. Glyc. part. 3.

Avant que de sortir de l'Hippodrome nous donnâmes encore un coup d'œil sur la mosquée neuve qui est à gauche & sur le Serrail d'Ibrahim Pacha qui est sur la droite, & qui dans son temps a été un des plus beaux bâtimens de Constantinople. De-là nous allâmes dans la rue d'Andrinople & dans le quartier de la Solymanie, où l'on nous montra la colonne brulée : on a raison de lui donner ce nom, car elle est devenue si noire & si enfumée par les incendies des maisons voisines, qu'on a de la peine à distinguer de quelle matière elle est. Cependant à l'examiner de près, on s'aperçoit que les pierres qui la composent, sont de porphyre, & que les jointures en sont cachées par des cercles de cuivre. On croit qu'elle soutenoit la figure de Constantin, & l'inscription qui est tout au haut & que nous n'eumes pas le temps de copier, marque *que cet ouvrage admirable, fut restauré par le très pieux Empereur Manuel Comnene.* Glycas rapporte que sur la fin de l'empire de Nicephore Botoniate, qui fut razé & mis dans un cloître, le tonnerre abbatit la colonne de Constantin, qui soutenoit la figure d'Apollon, à laquelle on avoit donné le nom de cet Empereur. Tô 9700 1120, 64. Annal. part. 4.

La colonne qu'on appelle *Historique* n'est pas d'une matière si précieuse, puisque ce n'est que du marbre blanc ; mais elle est estimable par sa hauteur qui est de 147 pieds & par ses bas-reliefs qui sont d'un assez bon goût pour ce temps-là ; c'est dommage que le feu les ait maltraités : ils représentent les victoires de l'Empereur Arcadius : les villes conquises y paroissent sous la forme de femmes, dont les têtes sont couronnées de tours : les chevaux en

I. X. NIKK.

font assez beaux & ne font pas tort à la main du sculpteur; mais l'Empereur est dans un espece de fauteuil avec une robe & une fourrure, qui approchent fort de celles d'un Professeur en droit. Le *Labarum* est au dessus de sa tête soutenu par deux anges avec la devise des Empereurs Chrétiens. *J. Christ est vainqueur.* Pour la colonne de Marcian quoiqu'elle soit de granit, ce n'est pas un ouvrage fort recherché; elle fait plus d'honneur à M^r Spon & Wecheeler qui l'ont découverte les premiers, qu'à Tatianus qui l'avoit dressée pour soutenir la statue, & peut-être l'urne où l'on avoit mis le cœur de l'Empereur Marcian. Il est surprenant que cette colonne ait échappé à la curiosité de M^r Gilles dans son exacte description de Constantinople: cette colonne est dans la cour d'un particulier, proche la rue d'Andrinople, auprès des bains d'Ibrahim Pacha.

Ducas. Hist. Byz.
cap. 45.

Après avoir bien considéré cette rue la plus longue & la plus large de la ville, ordinairement on va se promener aux Basars ou Bezestins qui sont les lieux où se vendent les plus belles marchandises. Le vieux & le nouveau Basar ne sont pas éloignés l'un de l'autre; ce sont de grands bâtimens quarrés, couverts de dômes revêtus de plomb, soutenus par des arcades & des pilastres. Il y a peu de marchandises fines dans le vieux Basar, bâti par ordre de Mahomet II en 1461. mais on y vend des armes & sur tout des sabres & des harnois de chevaux: on y en trouve d'enrichis d'or, d'argent & de pierreries. Le Basar neuf est destiné pour toutes sortes de marchandises; quoiqu'il n'y ait que des boutiques d'orfèvres, on y vend aussi des fourrures, des vestes, des tapis, des étoffes d'or, d'argent, de soie, de poil de chèvre: les pierres précieuses & la porcelaine n'y manquent pas. On travaille à le rebâtir depuis quatre ans: non seulement les voutes seront toutes de briques, mais il sera beaucoup mieux éclairé qu'il n'étoit: on

y fait même des appartemens en divers endroits pour les officiers qui font la garde & la ronde jour & nuit. Les marchandises sont en grande seureté dans ces lieux ; les portes en sont fermées de bonne heure. Les Turcs vont coucher chez eux dans la ville ; mais les marchands chrétiens & les juifs se retirent au-de-là de l'eau, & reviennent le lendemain au matin.

Le marché aux esclaves de l'un & de l'autre sexe n'est pas loin de là : ces malheureux y sont assis dans une posture assez triste ; avant que de les marchander, on les considère de tous côtez, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris ; & bien souvent tout cela se fait plusieurs fois dans la journée, sans que l'on conclue le marché : les hommes & même les femmes auxquelles la nature a refusé des charmes, sont destinées pour les services les plus vils ; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeunesse ne sont malheureuses qu'en ce qu'on les oblige ordinairement à suivre la religion du pays. On va les choisir chez leurs maîtres, & ces maîtres qui sont des juifs, prennent grand soin de leur éducation, afin de les mieux vendre : car il est du marché aux esclaves, comme du marché aux chevaux où l'on n'amène pas souvent les plus beaux : il faut aller chez les juifs pour voir de belles personnes ; ils leur font apprendre à danser, à chanter, à jouer des instrumens, & ne leur laissent rien négliger de ce qui peut inspirer de la tendresse. On y voit des filles fort aimables, qui se marient avantageusement & qui ne se ressentent plus de l'esclavage ; elles ont la même liberté dans leurs maisons que les Turques de naissance.

Rien n'est si plaisant que de voir venir incessamment de Hongrie, de Grèce, de Candie, de Russie, de Menagrelie & de Georgie une prodigieuse quantité de filles destinées pour le service des Turcs. Les Sultans, les Pa-

chias & les plus grands Seigneurs choisissent souvent leurs épouses parmi elles.

Les filles que leur sort conduit dans le Serrail, ne sont pas toujours les mieux partagées; il est vrai que celle d'un berger peut devenir Sultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le Sultan. Après la mort du Sultan, on les enferme pour le reste de leurs jours dans le vieux Serrail où elles séchent de langueur, supposé qu'elles ne soient pas recherchées par quelque Pacha. Ce vieux Serrail qui est proche de la mosquée de Sultan Bajazet, fut bâti par Mahomet II. On y confine ces pauvres femmes ou filles pour y pleurer tout à loisir la mort du Prince, ou celle de leurs enfans, que le nouveau Sultan fait quelque fois étrangler : ce seroit un crime de pleurer dans le Serrail où loge l'Empereur ; au contraire chacun s'empresse d'y témoigner de la joye pour son avènement à l'Empire.

Les bâteleurs & les joueurs de gobelets s'assemblent dans une grande place qui est auprès de la mosquée de Sultan Bajazet & y font des tours, à ce que l'on dit, très-futiles ; nous n'eumes pas le temps de les voir, il faudroit rester des années entières dans Constantinople pour s'informer de tout ce qui se passe dans cette grande ville, & nous n'y demeurâmes que peu de jours, pendant lesquels nous ne cessâmes de courir. Malgré toute notre diligence, il ne nous fut pas possible d'aller au *Château des sept tours*, situé tout au bout de la ville du côté de la terre-ferme & de la mer de Marmara. Tout le monde scait que ce château a pris son nom de ces mêmes tours qui sont couvertes de plomb : c'est une espece de bastille où l'on met en prison les personnes de distinction ; mais on assure qu'on en refuse l'entrée aux étrangers ; depuis que le Chevalier de Beaujeu qui y étoit prisonnier, trouva le secret d'en sortir. Il avoit fait des prises si considerables sur les Turcs que le

Ἐπισκοπὸν Ἰεδι-
κούλῃ, ἱερὸν τὰ
ἑς, ἡ Ἀγρίνις
οὐς ἡγεῖται
Ἐπὶ τὸ Γαλάτῃ.

Grand Seigneur, pour se vanger de son évasion, fit couper la tête au Gouverneur du château. La porte dorée qui étoit la plus considérable de Constantinople sous les Empereurs Grecs, se trouve dans l'enceinte de cette prison. Procope assure que Justinien en fit paver le chemin pour le passage des armées. Du temps des Empereurs Grecs, il y avoit à cette porte une espece de château qu'on appelloit le ^a *Château rond*. ^b Cantacuzene qui fut Empereur pendant quelque temps, nous apprend qu'il le rendit comme imprenable par les fortifications qu'il y fit faire; elles furent démolies par son gendre Jean Paleologue, qui l'obligea de se retirer dans un monastere; cependant comme Bajazet menaçoit d'assiéger la ville, Paleologue fortifia par de nouveaux ouvrages la porte dorée; à peine furent-ils achevez que Bajazet par ses menaces le contraignit de les faire abattre. Sans la guerre que ce Sultan eut à soutenir contre Tamerlan, il auroit sans doute assiégé & pris Constantinople: car Paleologue étoit trop foible pour l'en empêcher. La conquête de cette ville étoit réservée à Mahomet II: c'est lui qui fit mettre le château en l'état qu'il est aujourd'hui. Pour y garder ses thresors il fit ajoûter trois tours à celles qui étoient à la porte dorée & la fit murer: ces trois tours sont dans l'enceinte de la ville, car le côté de la porte dorée regarde la campagne: la place est pentagone, mais petite & sans fossé du côté de Constantinople.

Nous avons grande envie d'aller voir les bas-reliefs qui sont à cette porte. M^r Spon assure qu'il y en a trois principaux; l'un desquels represente la chute de Phaëton: le second, Hercule qui mene le Cerbere, & le troisième, Venus à qui Cupidon preste son flambeau pour mieux découvrir les beautés d'un Adonis qui est endormi: mais nous préférâmes la marche du Grand-Visir à toutes ces curio-

^a Κωνσταντίνου καὶ
εἰς αὐτὸν προσήλτον.
Theophan. Cedren.
^b Cantacuz. lib. 4.
cap. 40. & 41.

Ducas cap. 4.

Ducas cap. 48.
Chalcocondyl. l. 10.
Leuncl. Pand.
Turc. num. 139.

sitez. Les étrangers qui ne doivent pas faire un long séjour dans Constantinople, seroient blâmables s'ils négligeoient de voir ce spectacle ; nous en fûmes ébloüis, & cette cérémonie dura une demi journée : nous la vîmes bien à notre aise dans la rue d'Andrinople chez un particulier, où deux Janissaires de M^r l'Ambassadeur nous avoient conduits. Tous les Pachas de l'Empire qui se trouvèrent à Constantinople accompagnoient à cheval le premier Visir, dont toute la maison étoit montée & équipée superbement : les autres Visirs furent de la fête avec les Beglierbeys & les Sangiacs qui en pareille occasion sont obligés de marcher avec tous leurs officiers & tous leurs domestiques : les Agas ne manquent pas de s'y trouver, & l'on y voit encore passer en revue tous les gens de loi qui ont affaire à ce Lieutenant general de l'Empire : c'est un vrai triomphe pour lui. On y voit les plus beaux chevaux du Levant, couverts de houffes trainantes jusques à terre, relevées en broderie d'or & d'argent traits, qui durent des siècles entiers, & qui font partie de l'héritage des familles ; le reste du harnois brille de pierreries. La différence des turbans & des bonnets, fait une des plus agréables variétés que l'on puisse s'imaginer. Les sabres, les carquois, les flèches, les zagayes, les vestes, les fourrures, les riches dolimans ; tout cela surpasse la description qu'on en pourroit faire. La seule chose qui me choqua, c'est que les officiers des plus grands Seigneurs, au lieu de pistolets, portent à l'arçon de la selle de grosses bouteilles de cuir faites en pyramide, qu'ils remplissent d'eau à toutes les fontaines que l'on rencontre sur la route.

On peut s'imaginer de combien ces marches sont augmentées quand le Sultan s'y trouve avec sa maison. C'est en cela que les Empereurs d'Orient se distinguent des autres Potentats de l'Europe : cependant quelque ébloüissant

*Σίγμα, aurum
ductile.*

Mataras.

santes que soient ces sortes de fêtes, la marche de nos Roys auroit quelque chose de plus grand, si lorsqu'ils vont à l'armée ou en voyage, ils se faisoient accompagner par toute la famille Royale & par tous les Seigneurs de la Cour; s'ils faisoient marcher toute leur maison en ordre, les Princes, les Ducs, & Pairs, les Maréchaux de France, les Gouverneurs de Province, les Lieutenans de Roy &c. mais chaque nation a ses manieres, & parmi les Princes d'Europe, ce n'est pas la coutume de marcher avec tant de pompe.

Quelques jours après Mr l'Ambassadeur me fit l'honneur de me souffrir auprès de lui, quand il alla à l'audience du Grand Visir, qui étoit sous ses tentes, à une heure & demie de chemin de la ville sur la route d'Andrinople. Rien ne me surprit tant que ces maisons portatives; elles sont d'une beauté, d'une grandeur, d'une richesse, d'une magnificence prodigieuses; les proportions, le dessein, les ornemens, tout y est d'un goût admirable. S. E. étant dans celle du Visir, s'assit sur un tabouret, le Visir étoit sur un Sopha, ses officiers à droite & à gauche, les Janissaires en haye contre les murailles; & nous qui avions l'honneur d'être de la suite de S. E. nous formions une grosse colonne derriere le tabouret où il étoit assis. Un silence respectueux regnoit par tout; les Drogmans firent leur devoir de part & d'autre, & lorsqu'ils eurent expliqué les intentions de leurs maîtres, on se retira sans nulle cérémonie.

J'eus encore l'honneur d'accompagner Mr l'Ambassadeur dans quelques visites; la nation tres-proprement vêtue & bien montée, le suivoit. En passant devant la tente de Maurocordato, S. E. après les civilitez ordinaires, eut la bonté de me presenter à lui. Maurocordato est un très-habile homme, qui par son merite; quoique Grec de na-

tion & de religion , a été élevé à la charge de Conseiller d'Etat : il est natif de Scio , & docteur en medecine de Padouë , où il a fait autrefois ses études , & composé un *Traité De la respiration & du mouvement du cœur*. Comme il a beaucoup de génie , & qu'il sçait mieux la medecine que ceux qui s'en mêlent ordinairement dans le Serrail , il n'eut pas beaucoup de peine à s'y faire connoître ; mais outre que l'on y reçoit souvent de grands chagrins , & qu'on n'y laisse pas mourir impunément les personnes d'une certaine autorité ; Maurocordato quitta la medecine & prit le parti de se faire valoir par l'intelligence qu'il a de plusieurs langues. Comme il est bien informé des affaires étrangères , & qu'il connoît les intérêts des Princes de l'Europe , il trouva mille occasions de montrer sa capacité , & devint en peu d'années premier Interprete du Grand Seigneur. Il se rendit si necessaire dans la derniere guerre d'Allemagne , qu'il fut nommé Plénipotentiaire à la paix de Carlowits : on le fit Conseiller d'Etat pour lui donner un relief , qui répondit à l'emploi dont on l'honoroit.

Maurocordato a beaucoup d'esprit , & sa physionomie le promet assez ; aussi s'est-il toujours attiré la confiance des premiers Seigneurs de la Cour , & du Sultan même par rapport à la politique & à la connoissance qu'il a de la Medecine : il me parut d'un caractère à temporiser dans la pratique de cette science , & m'avoüa qu'il admiroit la hardiesse des medecins d'Europe , mais qu'il étoit trop vieux pour les imiter & pour changer sa methode. Je lui dis qu'en Europe on étoit entré dans le veritable esprit d'Hippocrate , & qu'on tâchoit de profiter des precieux momens qui se presentoient dans les maladies les plus aigües : que l'illustre M^r Fagon , premier medecin de l'Empereur de France , nous avoit heureusement appris à faire toutes les diligences que ce fameux Grec recommande
avec

avec tant de soin en pareilles rencontres : que pour cela nous employions des remèdes inconnus à lui, & à tous les Grecs qui s'étoient mêlez de medecine ; & qu'au lieu de ce formidable Ellebore, de la Thymelée, & d'autres purgatifs qui excitent de fâcheux accidens ; nous nous servions de l'heureux mélange de la casse & de la manne, & des préparations d'Antimoine, qui chassent la cause des maladies les plus dangereuses, sans attirer de nouveaux symptômes. Que faites-vous de la saignée me dit-il ? nous l'employons souvent lui répondis-je, avant & après les évacuations dont je viens de parler, suivant que le besoin le demande, & c'est encore un grand secret que nous devons à M^r le premier Medecin, pour éviter les inflammations qui succedent quelquefois aux grandes évacuations. Il parut satisfait de cette pratique.

De la Medecine nous passâmes à la Botanique ; cet homme qui n'avoit sa tête remplie que de politique, me parut fort surpris que je ne fusse venu de si loin, que pour découvrir de nouvelles plantes ; & sa surprise augmenta quand je l'assurai que le jardin Royal de Paris étoit le lieu de l'Europe où il s'en trouvoit un plus grand nombre ; car il n'avoit vu que celui de Padouë, où l'on ne fait pas les dépenses nécessaires pour ces recherches. Je l'assurai encore que je démontrois tous les ans dans mes leçons ordinaires du jardin Royal plus de trois mille plantes en six semaines de temps, sans pouvoir démontrer celles qui ne paroissent pas dans la saison. Theophraste & Dioscoride, lui dis-je, seroient bien surpris s'ils revenoient au monde, de jetter les yeux sur ce prodigieux recueil de plantes, qui se voyent dans nos jardins : car il s'en falloit beaucoup qu'ils n'en connussent autant. Je ne sçai comment cela nous engagea à parler de la langue Gréque, il dit en riant que nous n'avions pas raison de vouloir leur en montrer

la prononciation, & qu'il étoit bien aisé d'en ſçavoir mon ſentiment : je m'en rapporte entièrement à vous, lui dis-je, qui parlez ſi bien latin, & qui avez lu Cicéron avec ſoin. Ce grand homme comme vous ſçavez avoit été à Athènes & à Rhodes, il y a beaucoup d'apparence qu'il prononçoit la langue Gréque comme on la prononçoit en Grece, quelle raifon auroit-il eu d'écrire *Delos* & *Demosthenes*, ſi les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Demosthenis* : il ne déſaprouva pas tout à fait cette réflexion, & me demanda ſi j'avois trouvé beaucoup de médailles dans mon voyage de l'Archipel, je lui répondis que non, mais que j'étois aſſez content de quelques inſcriptions que nous avions vues : nous nous quittâmes après les civilités ordinaires, il me fit promettre que je le reverrois après mon retour d'Asie, & m'offrit ſes ſervices avec beaucoup de politéſſe. J'eus l'honneur de remercier S. E. de m'avoir procuré l'entretien d'une perſonne eſtimable par ſon mérite & par ſa dignité : j'ai ſçu depuis qu'il avoit couru grand riſque de perdre la vie dans les changemens arrivés à la mort de Feſouilla-Mouſti qui fut aſſommé, traîné dans les rues d'Andrinople & jetté dans la rivière : Maurocordato qui étoit dans ſa confiance eut l'adreſſe de ſe cacher & de mettre à couvert la plus grande partie de ſes effets. Il n'y a rien d'aſſuré à la Porte Othomane, c'eſt une roué qui tourne inceſſamment & qui précipite ſouvent ceux qu'elle a élevés. M^r l'Abbé Michaëlis m'a écrit de Conſtantinople, que Maurocordato étoit revenu à la Cour, toujours habile, toujours eſtimé, & rétabli dans ſa dignité de Conſeiller d'Etat.

Si nous n'avons pas fait des découvertes dans Conſtantinople par rapport aux antiquitez, nous avons au moins trouvé à la campagne, des plantes rares pour embellir le jardin Royal, & inconnues aux voyageurs qui

avoient été avant nous dans le Levant : les anciens mêmes n'ont pas parlé des plantes qui naissent aux environs de cette grande ville, eux qui ont fait frapper des médailles aux têtes de Bacchus & de Geta avec de grosses grappes de raisin : on voit quelques-unes de ces médailles dans le cabinet du Roy : cependant le vin des environs de Constantinople n'est pas trop bon, & n'a jamais passé pour tel. Cette campagne est fertile en belles plantes, mais M^r le Marquis de Ferriol nous ayant proposé de faire le voyage de Trebisonde, & de profiter du départ de Numan Cuperli Pacha d'Erzeron, qui devoit y aller par la mer Noire, nous ne songeâmes plus qu'à nous disposer à partir. S. E. nous procura la protection du Pacha, qui de son côté ne fut pas fâché d'avoir des medecins à sa suite : il fallut donc renoncer à nos promenades pour en faire une plus longue ; & qui suivant les apparences, nous devoit faire voir des plantes bien plus considerables que celles qui naissent sur le Bosphore. Comme il y a long-temps, Monseigneur, que je n'ai eu l'honneur de vous parler de Botanique, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que je vous envoie les descriptions de quelques plantes rares, que nous trouvâmes presque aux portes de la ville.

Borrage Constantinopolitana, flore reflexo, cœruleo, calyce vesicario. Coroll. Inst. Rei Herbar. 6.

La racine de cette plante est grosse comme le petit doigt, longue de 4 ou 5 pouces, noirâtre en dehors, charnuë, accompagnée de fibres de même couleur, longues de près de demi pied, blanchâtres en dedans, remplies d'une humeur glaireuse & fade. Elle pousse des feuilles longues de demi pied sur 4 ou 5 pouces de large, terminées en pointe ; mais divisées à leur base en deux oreilles arrondies ; ces feuilles sont soutenues par un pédicule long de 7 ou 8 pouces, arrondi sur le dos, creusé en gouttiere de l'au-

tre côté, blanchâtre & qui se distribue en plusieurs nerfs assez gros, lesquels se répandent justques sur les bords; ces feuilles d'ailleurs sont vert-brun, rudes & parsemées de petites bubes couvertes de poil ras: elles sont d'un goût fade & mucilagineux comme les racines. La tige est haute d'un pied ou de 15 lignes, solide, rude, veluë, épaisse de 2 ou 3 lignes, branchuë dès le bas, garnie de petites feuilles semblables aux autres, mais longues seulement d'environ 2 pouces, sur un pouce & demi de largeur. Les fleurs naissent vers le haut le long des branches, elles sont assez deliées & rouge-brun: chaque fleur est de 8 ou 9 lignes de diametre, soutenue d'une queue de près de demi pouce de long, gonflée par derriere en maniere de vessie blanchâtre, qui n'a gueres plus d'une ligne de large en tout sens; le devant de cette fleur qui est d'un bleu-celeste, est divisé en cinq parties disposées en rouë, larges d'une ligne, réfléchies par derriere, obtuses à leur pointe: du milieu de la fleur qui est blanchâtre, quoique le reste soit bleu, sortent cinq étamines longues de trois lignes, veluës à leur base, blanches aussi, chargées chacune d'un sommet bleu; le calice est un godet long & large d'une ligne & demie, découpé en cinq pointes, velu, & pousse de son centre un pistile quarré, surmonté d'un filet purpurin, long de demi pouce: ce calice se dilate en vessie de 4 ou 5 lignes de diametre, sur demi pouce de long, anguleuse, herissée de poils longs d'une ligne & demie; le pistile devient un fruit à quatre graines, qui ont chacune la figure de la tête d'une vipere, mais qui n'ont qu'une ligne de long, luisantes, vert-gay d'abord, puis noirâtres.

Symphytum Constantinopolitanum, *Borraginis folio & facie*, *flore albo* *Coroll. Inst. Rei Herbar.*

Sa racine est longue de demi pied, épaisse de 5 ou 6 lignes, divisée en grosses fibres chevelues, blanchâtres en

dedans, couvertes d'une peau noire, mince & comme gercée ; les tiges ont plus d'un pied de haut, & sont épaisses d'environ 4 lignes, vert-pâle, legerement veluës, assez pleines de suc, de même que le reste de la plante, creuses, inégalement canelées, accompagnées de feüilles sans ordre, assez éloignées les unes des autres, semblables à celles de la Bourrache : les inferieures ont 4 ou 5 pouces de longueur, sur 2 pouces, ou 2 pouces & demi de largeur, terminées en ovale pointu, vert-brun, d'un goût fade & mucilagineux comme la racine, soutenues par un pedicule large à sa naissance d'environ 3 lignes, creusé en gouttiere d'un côté, arrondi de l'autre : ces feüilles sont petites à mesure qu'elles approchent de la plante. De leurs aisselles sortent des petits bouquets d'autres feüilles, & les branches se subdivisent en brins, chargez ordinairement de deux petites feüilles, au milieu desquelles se trouvent quelques fleurs blanches, rangées en queue de Scorpion, & qui ne s'épanoüissent que les unes après les autres : chaque fleur est un tuyau penché en bas, long d'environ 7 lignes, la moitié de cette fleur qui est hors du calice, s'évase en maniere de cloche d'environ 3 lignes d'ouverture, découpée legerement sur les bords en 5 pointes, qui ont à peine demi ligne de long, terminées en arcade gothique : l'autre moitié de la fleur qui est enfermée dans le calice, n'a qu'une ligne de diametre. De l'interieur du tuyau où il commence à s'évaser, s'élevent 5 feüilles blanches, longues d'une ligne & demie, sur un quart de ligne de large à leur base, & c'est de leurs aisselles que naissent cinq étamines de même couleur hautes d'une ligne, chargées de sommets : le fond du tuyau est percé par le pistile qui est surmonté d'un filet très-délié, long d'environ 8 lignes ; le calice est un autre tuyau long de près de 4 lignes, velu, découpé en 5 parties ; les quatre embryons du pistile

deviennent autant de semences, qui ont la forme de la tête d'une vipère ; mais nous ne les avons vues que vertes.

Tous les prez des environs de Constantinople sont remplis d'une belle espece de *Bec de Gruë*, que j'ai nommée *Geranium Orientale, columbinum flore maximo, Aphodeli radice Coroll. Inst. Rei Herbar. 20.* car il se trouve en plusieurs autres endroits du Levant, mais la plante mérite d'être décrite.

Sa racine est à plusieurs navets longs d'environ 2 pouces & demi, charnus, cassants, styptiques, rougeâtres en dedans, bruns en dehors, épais d'environ 3 lignes, quelquefois davantage, terminez par une queue déliée & chevelue. Le corps de cette racine qui est ordinairement couché en travers & ligneux, lorsque la plante est vieille, produit des tiges hautes de 8 ou 9 pouces, épaisses d'une ligne, vert-pâle, velues, couchées sur terre vers leur naissance, relevées dans le reste, garnies de feuilles opposées deux à deux à chaque nœud, semblables par leur grandeur, par leur couleur, & par leur tiffure, à celles du *Bec de Gruë* que l'on appelle *Pied de Pigeon*. Celles de l'espece dont on parle, ont des pedicules longs de 3 pouces, déliez, velus. Les fleurs naissent le long des branches, & sortent des aisselles des feuilles, qui vont en diminuant à mesure qu'elles approchent de la sommité ; ces fleurs s'épanouissent les unes après les autres, soutenues par des queues fourchues ordinairement, & longues de 3 ou 4 pouces : chaque fleur est à 5 feuilles disposées en rose, longues d'environ demi ponce, sur 3 lignes & demie de largeur, arrondies à la circonference, pointues à leur naissance, purpurin-lavé, rayées dans leur longueur de quelques lignes plus foncées. De leur centre s'élève un pistile haut de 2 lignes surmonté par une houe purpurine : les étamines sont blanches, très-déliées, & les sommets jaunâtres ; le calice est

à 5 feuilles longues de 4 lignes, pointues, vert-pâle, rayées, disposées en étoile ; le fruit n'étoit pas assez avancé pour pouvoir être décrit.

En passant par le marché aux herbes, nous acheptâmes deux ou trois bouquets de graines de *Lierre à fruit jaune* ; il s'y trouve aussi communément que le Lierre ordinaire à Paris, & les Turcs s'en servent pour leurs cauterres : on en faisoit autrefois un plus noble usage ; car Pline assure que l'espece de Lierre à fruit doré, étoit consacrée à Bacchus, & destinée à couronner les poètes. Ses feuilles comme le remarque cet auteur, sont d'un vert plus gay que celles du Lierre commun, & ses bouquets couleur d'or lui donnent un éclat particulier. Dalechamp l'a mal décrit, & en a donné une mauvaise figure ; ses feuilles d'ailleurs sont si semblables à celles du Lierre commun, qu'on auroit souvent de la peine à les distinguer, si on ne voyoit le fruit, & peut-être que ces especes ne diffèrent que par la couleur de cette partie. La semence de *Houx à fruit rouge*, ne produit-elle pas des pieds de Houx qui ont le fruit jaune ? ne remarque-t-on pas la même chose parmi les especes de *Sureau* ; le temps nous éclaircira si le Lierre dont nous parlons est une variété du Lierre commun : celui-ci n'est pas rare autour de Constantinople, & les pieds qui ont levé de la graine du jaune semée dans le jardin Royal, sont jusques ici tous semblables aux pieds qui lèvent de la graine du noir : leurs feuilles sont anguleuses, & l'on n'y sauroit trouver de différence. Il semble que Dioscoride ait traité de variété ces deux especes.

Voici la description que je fis sur les lieux du fruit du Lierre jaune. Ce sont de gros bouquets arrondis de 2 ou 3 pouces de diametre, composez de plusieurs grains sphériques, quoique un peu anguleux, épais d'environ 4 lignes, un peu aplatis en devant où ils sont marquez d'un cer-

Plin. Hist. nat.
lib. 16. cap. 34.
Diosc. lib. 2. cap.
210. & noth. 156.
Hedera. Dionysios.
C B.

cle, duquel s'élève une pointe haute de demi ligne. La peau qui est feuille morte, ou couleur d'ocre & charnue, renferme trois ou quatre graines séparées par des cloisons fort minces ; chaque graine est longue d'environ deux lignes & demie, blanche en dedans, grisâtre, vénée de noirâtre & relevée de petites bosses en dehors : elles n'ont point de goût, & leur figure approche assez de celle d'un petit rein ; la chair qui couvre ces graines est douçâtre d'abord, ensuite elle paroît mucilagineuse.

Pline qui a nommé cette plante *Lierre à fruit doré*, a pris tout ce qu'il en a dit de Theophraste & de Dioscoride, qui n'ont donné qu'une histoire confuse du Lierre : on n'a jamais veü celui qu'ils décrivent à feuilles blanches & à fruits blancs ; cependant il devoit se trouver dans la Grèce. Pour celui qu'ils appelloient *Lierre à feuilles panachées*, ou *Lierre de Thrace*, nous en avons veü quelques pieds sur les côtes de la mer Noire. Il n'est pas surprenant que les Bacchantes ayent autrefois employé le Lierre pour garnir leurs Thyrses & leurs coëffures : toute la Thrace est couverte de ces sortes de plantes.

Orch'is Orientalis,
& Lusitanica, flore
maximo, Papi-
lionem referente.
Coroll. inf. Rai
Herb. 30.

Je ne sçaurois m'empêcher d'ajouter à ces plantes une fort jolie fleur que l'on servoit sur le bord des plats à la table de nôtre Ambassadeur, je l'avois déjà veüe en Portugal autour de Lisbonne & sur la montagne de la Rabida, proche Setuval. Sa racine est composée de deux tubercules charnus, presque ronds, tirant sur l'ovale, blanc-fale, pleins d'une humeur glaireuse & fade : le plus gros a un pouce de diametre, l'autre est plus petit & comme flétri, & tous les deux n'ont que des filets chevelus. La tige s'élève jusques à environ demi pied, épaisse de 2 ou 3 lignes enveloppée de quelques feuilles alternes, dont les gaines sont couchées les unes sur les autres, & se dilatent ensuite en feuilles semblables à celles du Lys, luisantes, lisses, vénées, pointues,

pointuës, longues de deux ou trois pouces, sur un pouce de large : celles qui approchent des fleurs sont beaucoup plus petites & plus pointuës. Ces fleurs forment un bouquet à l'extrémité de la tige : chaque fleur est à six feüilles, dont cinq qui sont élevées, font une espece de coëffe purpurine & rayée; les trois exterieures ont près de demi pouce de long ; les deux inferieures sont plus étroites & plus courtes, mais tres aiguës : la feüille inferieure est la plus grande de toutes, & fait l'ornement de la fleur; car elle lui donne en quelque maniere la forme d'un papillon qui vole: cette feüille se termine en haut par une petite gorge surmontée d'une tête purpurin foncé; sur le derriere elle finit par une queue ou éperon blanchâtre long de quatre lignes: le reste est éparpillé en maniere de rabat large d'environ un pouce, frizé sur les bords, haut de plus de demi pouce, blanc, rayé tres proprement de veines couleur de pourpre: le pédicule de la fleur est long de quatre lignes, sur une ligne & demi d'épaisseur; il est tors en spire, vert-pâle & devient dans la suite une capsule semblable à un petit fanal long de demi pouce, sur trois lignes de large, composé de trois côtes assez fortes, lesquelles reçoivent autant de panneaux membraneux & roussâtres, dont la surface interieure est chargée d'une bande veloutée: cette bande n'est autre chose qu'un duvet de semences tres menuës, semblables à la sciëure de bois : la fleur est sans odeur & paroît sur la fin d'Avril ; toute la plante a un goût fade & glaireux.

Il y a plusieurs autres belles especes d'*Onhis* à Constantinople, mais on ne sçauroit les élever dans les jardins: ces plantes n'aiment que l'air de la campagne. Il n'en est pas de même des Renoncules, qui ne font que multiplier & s'embellir entre les mains des curieux. Depuis quelques années les Turcs se sont attachez avec soin à cultiver ces

fortes de fleurs; aussi font elles beaucoup d'honneur à leur pays. On dit que ce fut Carā Mustapha, celui-là même qui échoüa devant Vienne avec une formidable armée, qui mît les Renoncules à la mode, & qui donna lieu à toutes les recherches qu'on en a faites. Ce Vizir pour amuser agreablement son maître Mahomet IV, qui aimoit extrêmement la chasse, la retraite & la solitude, lui donna insensiblement du goût pour les fleurs; & comme il reconnut que les Renoncules étoient celles qui lui faisoient le plus de plaisir, il écrivit à tous les Pachas de l'Empire de lui envoyer les racines & les graines des plus belles especes que l'on pourroit trouver dans leurs départemens. Ceux de Candie, de Chypre, de Rhodes, d'Alep, de Damas firent mieux leur cour que les autres. C'est de-là que sont venuës ces especes admirables de Renoncules que nous voyons dans les plus beaux jardins de Constantinople & de Paris. Les graines que l'on envoya au Vizir & celles que les particuliers eleverent, produisirent beaucoup de varietez. Les Ambassadeurs se firent un plaisir d'en envoyer à leurs Princes : on les rectifia en Europe par la culture. M^r Malaval n'y contribua pas peu à Marseille. Il en a fourni à toute la France, & la France en a pourvû tous les pays étrangers. Il ne faut plus aller à Constantinople pour admirer ces belles fleurs. M^r des Côteaux, & les curieux du fauxbourg Saint Antoine, en elevent des especes d'une beauté surprenante. Excepté les Oeillets, nous n'avons point de belles fleurs qui originaiement ne soient venuës du Levant. Un curieux de Paris nommé M^r Bachelier apporta de ce pays-là en 1615 le premier Marro-nier d'Inde & les Anemones doubles. Les Tubéreuses, plusieurs belles especes de Hyacinthes, de Narcisses, de Lys en sont venuës aussi; mais on les a rectifiées dans nos jardins. Il y a des cantons en France tres propres pour la

multiplication de certaines fleurs. On éleva en Normandie des Jonquilles doubles & de tres-belles Anemones ; le climat de Toulouze plaît extrêmement à ces sortes de fleurs. A propos d'Anemones, on raconte qu'un homme de robe à qui M^r Bachelier n'avoit pas voulu communiquer la graine de ces belles Anemones ni par amitié, ni pour de l'argent, ni en troc, s'avisa d'aller le voir avec trois ou quatre de ses amis qui étoient du complot ; & qu'il donna ordre au laquais qui portoit la queue de sa robe de la laisser tomber sur des pots qui étoient dans une certaine allée, qu'il lui désigna : les belles Anemones en question étoient dans des pots & leur graine prête à tomber. On se promena beaucoup, on s'entretint des affaires du temps : quand on fut au lieu marqué, un plaisant de la compagnie se mit à faire des contes qui rendirent le bonhomme Bachelier fort attentif, & dans le même temps le laquais qui n'étoit pas mal adroit, laissa tomber la queue de la robe de son maître, à laquelle s'attachèrent par leur duvet les graines des Anemones : on troussa la robe aussitôt à l'ordinaire ; la compagnie avança ; le curieux prit congé de M^r Bachelier & se retira chez lui, où il éplucha avec soin les graines qui tenoient à sa robe : elles furent semées dès le même jour & produisirent de tres-belles especes.

Le jardin du Palais de France à Constantinople est presentement bien entretenu, il est en terrasse d'où l'on découvre jusques aux plaines d'Asie ; mais il n'est pas nécessaire d'étendre la vue si loin, M^r l'Ambassadeur fait élever chez lui avec grand soin de beaux Orangers, des Renoncules, des Anemones & toutes les fleurs qui font la beauté & l'agrément des saisons.

Je ne sçaurois mieux finir cette lettre que par la Relation de ce qui se passa à l'audiance qu'eut M^r de Ferriol

du grand Visir, & à celle qu'on lui avoit préparée pour le Grand Seigneur: c'est une personne de qualité qui eut l'honneur de s'y trouver qui m'a communiqué le memoir suivant.

Relation de ce qui se passa à l'audience qu'eut M^r de Ferriol, du Grand Visir; & à celle qui étoit préparée pour le Grand Seigneur.

Les vaisseaux du Roy *le Bizarre* & *l'Assuré* mouillèrent dans le port de Constantinople le 11 Decembre 1699. le même jour M^r l'Ambassadeur fut complimenté sur son heureuse arrivée, par les Secretaires des Ambassadeurs & par celui du Prince Tekeli. Le lendemain S. E. débarqua & envoya son premier Drogman chez le Grand Visir, pour lui faire part de son arrivée. Quelques jours après, ce ministre l'envoya complimenter par Maurocordato le pere Conseiller d'Etat, & premier Interprete de la Porte; l'audience fut fixée au 25 du mois de Decembre. Ce jour-là M^r de Châteauneuf Castagnieres ancien Ambassadeur & M^r de Ferriol sortirent du Palais de France à midi & demi. M^r de Châteauneuf à la droite & le nouvel Ambassadeur à la gauche, précédés de leurs maisons, & suivis de douze Gentilshommes qui avoient accompagné M^r de Ferriol à Constantinople; toute la nation suivit aussi: la marche se fit en ordre jusques à la marine, où les deux Ambassadeurs, qui étoient seuls à cheval, mirent pied à terre & trouvèrent sur le port soixante Officiers ou Gardes-marine, qui s'embarquèrent avec le reste du cortège pour passer à Constantinople sur des caïques qui avoient été préparez. Lorsque le canot de M^{rs} les Ambassadeurs passa près des vaisseaux du Roy, ils furent saluez de 21 coups de canon par chacun des deux vaisseaux, qui étoient pavoisez, & dont tous les soldats étoient sous les armes.

Le Grand Visir avoit envoyé deux chevaux richement harnachez pour M^{rs} les Ambassadeurs, & soixante pour les Gentilshommes, Officiers, Gardes-marine, & pour la suite de M^r de Ferriol: ce nombre n'auroit pas été suffisant pour

un si grand cortège ; mais S. E. en avoit fait mener plus de cinquante sur le port ; les marchands de la nation y avoient aussi envoyé les leurs. La marche commença par quatre-vingt Janissaires, auxquels le Grand Visir avoit ordonné de se rendre à la marine : ensuite les deux maisons de M^{rs} les Ambassadeurs suivirent, celle de M^r de Châteauneuf à droite, & celle de M^r de Ferriol à gauche. Vingt-cinq valets de pied de M^r de Ferriol étoient vêtus d'une livrée chargée de trois galons ; celui du milieu étoit d'or & les autres de soye. Six Janissaires de la maison de M^r de Châteauneuf, & autant de celle de M^r de Ferriol marchaient avec leur bonnet de cérémonie devant les Drogmans. Douze Gentilshommes & le Chancelier de M^r de Ferriol précédoient M^{rs} les Ambassadeurs : ces Gentilshommes étoient vêtus si magnifiquement, que les Turcs ont avoué qu'ils n'avoient rien vu de si riche. Le Chiaoux Bachi, qui vint prendre S. E. marcha immédiatement devant M^{rs} les Ambassadeurs ; & M^{rs} de Cour & de Broglio Capitaines en second des vaisseaux du Roy, les suivoient à la tête des Officiers & des Gardes-marine qui marchaient deux à deux, chacun dans leur rang. Les marchands François finissoient cette marche dans le même ordre ; & le cortège étoit si nombreux, que les deux cours du Palais du Visir se trouvèrent à peine assez grandes : néanmoins l'ordre y fut si bien observé, que lorsque M^{rs} les Ambassadeurs entrèrent, les Janissaires & les Chiaoux commandez, se trouvèrent en haye sur leur passage. Les douze Gentilshommes avec le Chancelier de M^r de Ferriol étoient descendus de cheval pour attendre M^{rs} les Ambassadeurs au bas de l'escalier du Palais ; ils les suivirent dans la chambre d'audience avec les officiers de la marine. M^{rs} les Ambassadeurs prirent place sur des tabourets qui étoient sur le Sopha, M^r de Châteauneuf à la droite, & M^r de Ferriol à la

gauche : le reste du cortège demeura debout.

Le Grand Visir, avec son bonnet de cérémonie, entra d'abord que les Ambassadeurs furent placez; & passant auprès d'eux se mit dans le coin du Sopha qui est la place d'honneur; M^r de Châteauneuf prit la parole, & dit au Visir que le Roy avoit choisi M^r de Ferriol pour son successeur: alors M^r de Ferriol lui presenta la lettre de sa Majesté, & la mit entre les mains du grand Chancelier, qui étoit debout avec les principaux officiers de l'Empire à côté du Visir. M^r de Ferriol fit dire à ce Ministre, que le Roy son maître avoit appris avec plaisir que sa Hauteesse avoit confié les principales affaires de l'Empire à un homme aussi éclairé que lui, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne contribuât de tout son pouvoir à entretenir l'union & la correspondance qui étoient établies depuis si longtemps entre les deux Empires. Après ce compliment on apporta des confitures & deux tasses de café pour M^{rs} les Ambassadeurs; & après quelque intervalle on donna le sorbet & le parfum. Le Visir fit demander à M^r de Ferriol s'il y avoit long temps qu'il étoit parti de France: Maurocordato le pere, qui étoit Plenipotentiaire de la Porte à Carlowitz, servoit d'Interprete, & rapportoit en latin à M^r de Ferriol ce que le Visir luy demandoit sur son voyage, M^r de Ferriol lui répondoit aussi dans la même langue. On distribua des vestes fort riches à M^r de Ferriol & à M^r de Châteauneuf; celles que l'on donna aux officiers de la suite valoient 5 ou 6 sequins chacune. Après cette distribution M^{rs} les Ambassadeurs se levèrent & sortirent de la Chambre d'audience: on les suivit avec ordre, & lorsqu'ils furent montez à cheval, M^r de Ferriol prit la droite avec sa maison; M^r de Châteauneuf se mit à la gauche avec la sienne: le reste du cortège garda le même ordre qui avoit été observé en allant. Il y avoit une infinité de peu-

ple dans les ruës par où M^{rs} les Ambassadeurs passèrent: ils mirent pied à terre au même endroit de la marine où ils étoient montez à cheval, & se rembarquèrent dans le canot, après que M^r de Ferriol eut remercié le Lieutenant du Chiaoux Bachi de l'avoir accompagné avec ses Chiaoux. Le canot de M^{rs} les Ambassadeurs passant devant les vaisseaux du Roy, fut encore salué de 21 coups de canon par chaque vaisseau. On débarqua à Topana du côté de Pera, d'où les officiers de la marine retournèrent à leurs bords; les Ambassadeurs se remirent en marche dans le même ordre jusques au Palais de France, & se séparèrent dans la première cour. Le lendemain M^r de Ferriol fit disposer ses presens pour les envoyer au Grand Visir le jour suivant: il y avoit une glace de 60 pouces, dont la bordure étoit de glaces peintes par dessous, avec des ornemens en sculpture fort recherchez; une grande pendule avec le quadran marqué à la Turquie, dont la boîte & le pied étoient magnifiques; le reste du présent consistoit en vestes, dont douze étoient des plus fines étoffes d'or & d'argent qui se fabriquent à Lyon, les autres étoient du plus beau drap d'Angleterre.

* Le Chiaoux Bachi vient prendre lui-même les Ambassadeurs, & il les fait seulement reconduire par son Lieutenant.

Le 31. du mois de Decembre le Grand Seigneur fit dire à M^r l'Ambassadeur qu'il lui donneroit audience le 5. Janvier. M^r de Ferriol s'y disposa & envoya la veille au Serrail les presens qui étoient destinez pour le Grand Seigneur: on les porte ordinairement devant l'Ambassadeur lorsqu'il entre chez sa Hauteffe.

Le 5. Janvier 1700. M^r de Ferriol sortit du Palais de France à la pointe du jour, précédé de sa maison, accompagné de douze Gentilshommes de sa suite, & de toute la nation. Il trouva à la marine les deux Commandans des vaisseaux du Roy, & 30 Officiers ou Gardes-marine nommez par M^r Bidaud pour lui faire cortége. M^r l'Am-

bassadeur s'embarqua dans son canot, & tout ce cortège le suivit dans plusieurs caïques. Le Chiaoux Bachi attendoit S. E. sur le port du côté de Constantinople avec les Janissaires de la Porte, & 60. chevaux des Ecuries du Grand Seigneur; celui qui étoit destiné pour M^r l'Ambassadeur étoit richement harnaché. La marche commença par six Janissaires de la maison de S. E. six valets de Chambre, vingt-cinq valets de pied de sa livrée, & six estafiers vêtus à la Turque qui marchaient à la teste & autour de son cheval: les Drogmans marchaient après sa maison, & ensuite les douze Gentilshommes. Le Chiaoux Bachi précédé de ses Chioux alloit immédiatement devant M^r de Ferriol, parce qu'ayant voulu prendre la droite, S. E. lui dit de se mettre à sa gauche, s'il n'aimoit mieux passer devant; & ce fut le parti qu'il accepta. M^r l'Ambassadeur étoit suivi des Officiers de la marine qui marchaient deux à deux chacun dans son rang; toute la nation suivait dans le même ordre. On traversa à cheval la première cour du Serrail; mais on fut averti qu'il falloit mettre pied à terre à la porte de la seconde cour. S. E. descendit de cheval & fut reçu par huit Capigis qui le précédèrent jusqu'à la sale du Divan.

A l'entrée de la seconde Cour, quatre mille Janissaires qui étoient serrez près de la muraille à droite, partirent comme un trait pour aller prendre des jattes de Ris qui bordaient le chemin par où l'on passait. S. E. entra dans la sale du Divan, dans le même temps que le Grand Visir y entroit par une autre porte. Après s'être saluez, M^r l'Ambassadeur se mit à la place qui lui avoit été préparée, & le Grand Visir sur un banc avec trois Visirs à sa droite, & les deux Cadilesquers à sa gauche. On rendit la justice, & l'on remit plusieurs Requêtes réponduës, à ceux qui les avoient présentées: ensuite on donna à laver à M^r l'Ambassadeur

bassadeurs & au Grand Visir en même temps, mais en deux bassins differens; celui que l'on presenta à S. E. étoit d'argent, & celui du Grand Visir étoit de cuivre. On donna aussi à laver aux Visirs, aux Capitaines des vaisseaux du Roy, & à ceux qui devoient manger aux cinq tables qui furent servies dans la même Sale. M^r l'Ambassadeur mangea seul avec le Grand Visir, les Capitaines des vaisseaux avec les Visirs, les deux Cadilesquers mangèrent seuls, & six personnes nommées par S. E. aux deux autres tables avec les principaux Officiers de l'Empire. Ces cinq tables furent servies également de plus de trente plats chacune, que l'on mettoit sur la table l'un après l'autre, & que l'on retiroit presque dans l'instant.

Quoique les ragouts des Turcs soient bien differens des nôtres, S. E. ne laissa pas, pour faire honneur à ce repas, de goûter presque de tout ce qu'on lui servit: au sortir de table on donna encore à laver.

Maurôcordato le pere, & le S^r Fonton premier Drogman du Roy, servirent d'Interprètes pendant le dîné. Il y avoit une fenestre grillée au-dessus de la table de M^r l'Ambassadeur, où S. E. apperçût le Grand Seigneur à plusieurs reprises. Le dîné fini, & la réponse du G. S. étant venue pour admettre M^r l'Ambassadeur, on fit apporter dans la Sale du Divan, un Miroir que S. E. devoit donner à Sa Hautesse, la glace étoit de 89 pouces de haut, sur 62. de large; tout le monde en parut surpris, & le Grand Seigneur le considéra à travers la jalouse où il se met ordinairement pendant le Divan. Le Miroir fut mis à la porte de la Sale d'Audiance, avec une Pendule beaucoup plus belle que celle qui avoit été présentée au Grand Visir, & une piece d'Horlogerie admirable, laquelle outre les heures & les minutes, marquoit le mouvement de la Lune, les degrez du froid & du chaud, & les variations des saisons. Il y avoit outre cela vingt

Vestes d'étoffes d'or très riches, & quantité d'autres vestes du plus beau drap d'Angleterre. Le présent fut trouvé si magnifique, que le Grand Visir fit demander à M^r l'Ambassadeur, s'il étoit de la part du Roy, ou de la sienne; il répondit que c'étoit de sa part.

Telkidgi, c'est l'Officier qui porte les lettres du Grand Visir à Sa Hauteffe, quand il s'agit d'affaires importantes, & qui en rapporte les réponses.

Le Grand Visir écrivit à Sa Hauteffe pour sçavoir si l'on introduiroit M^r l'Ambassadeur; le *Telkidgi* qui porta la lettre, rapporta la réponse du G. S. que le Grand Visir baïsa; & porta sur son front avant que de la lire. Après qu'il en eût fait la lecture, les Officiers destinez pour conduire S. E. le menèrent dans un endroit de la Cour où l'on distribua soixante & dix vestes à ceux de sa suite; & M^r l'Ambassadeur s'assit sur un banc couvert de drap rouge, où il reçut la sienne. Jusqu'alors tout s'étoit passé dans les regles, & S. E. ne pouvoit que se louer des honneurs qu'il avoit reçus: mais quand il fallut entrer dans l'appartement du Grand Seigneur, le Chiaoux Bachi piqué de ce que M^r l'Ambassadeur lui avoit refusé la droite pendant la marche, vint dire à Maurocordato qui étoit à côté de S. E. qu'il s'étoit apperçu qu'il avoit son épée, & qu'il n'étoit permis à personne d'entrer dans la Chambre du Grand Seigneur avec des armes. Maurocordato vouloit dissimuler la chose, d'autant mieux que l'épée de M^r l'Ambassadeur étoit couverte de son ^a Castan; mais le Chiaoux Bachi l'ayant menacé de s'en plaindre au Grand Visir, il crut ne pouvoir pas se dispenser d'en parler à S. E. & il lui dit, avec une douleur peinte sur le visage, qu'on ne pouvoit voir le Grand Seigneur avec des armes, & qu'il le prioit de quitter son épée que le Chiaoux Bachi venoit d'appercevoir. M^r l'Ambassadeur lui répondit, *qu'en portant l'épée il ne faisoit rien qui n'eût été pratiqué par M^r de Châteauneuf; & que l'épée faisant partie de l'habillement françois, & même la principale, il ne quitteroit point la sienne.* Cette contestation fut portée au Grand Visir qui n'é-

^a *Castan* ou veste.

toit pas encore sorti de la Sale du Divan, & qui fit dire à M^r l'Ambassadeur qu'il ne verroit point le Grand Seigneur avec des armes. S. E. cita encore l'exemple de M^r de Châteauneuf, & dit *qu'il ne lui convenoit pas de voir un aussi grand Prince que Sa Hauteſſe, sans avoir tous les ornemens qui composent l'habit françois.* La dispute dura une heure entiere, Maurocordato portant les paroles de part & d'autre : enfin le Grand Visir fit proposer à M^r l'Ambassadeur, que s'il entroit sans epée, le Grand Seigneur écriroit une Lettre au Roy pour le disculper de l'avoir fait. S. E. répondit, *qu'il n'avoit pas besoin d'excuse pour une faute qu'il ne vouloit pas commettre.* Le Grand Visir repartit, qu'il donneroît une attestation signée de lui & de tous les Grands de l'Empire, pour sèùreté que jamais aucun Ambassadeur ne verroit à l'avenir le Grand Seigneur avec des armes. M^r l'Ambassadeur repliqua, que *la Porte pouvoit changer son Cérémonial pour l'avenir, que ce seroit alors l'affaire de ses successeurs & de toutes les autres nations ; mais qu'il ne souffriroit pas qu'on commençast par lui à oster aux Ambassadeurs les honneurs dont ils étoient en possession ; & qu'ayant celui d'être le premier des Ambassadeurs Chrétiens, s'il avoit à donner des regles, ce seroit pour augmenter leurs privileges au lieu de consentir qu'on les diminuast.* Le Grand Visir fit dire à S. E. que s'il s'obstinoit à garder son epée, il ne verroit point le Grand Seigneur qui étoit pourtant venu de quinze lieues, à Constantinople pour lui donner audience. M^r l'Ambassadeur fit réponse, que *ce seroit un grand malheur pour lui ; mais que quelque félicité qu'il y eût à voir Sa Hauteſſe, il ne l'achèteroit point aux dépens de la gloire du Roy son maître, ni en profituant le caractère dont il étoit honoré.* Le Grand Visir ajouta, que jamais aucun Ambassadeur n'avoit veû le Grand Seigneur avec des armes, S. E. repartit, que *M^r de Châteauneuf étoit homme d'honneur, &*

qu'il n'auroit pas osé imposer au Roy son maître ; qu'il étoit encore à Constantinople & qu'on pouvoit le faire appeller pour rendre témoignage à la vérité : qu'il étoit surpris qu'on cherchast à lui faire un semblable procès , mais qu'il protestoit qu'on lui osteroit plutôt la vie que son épée. Maurocordato ne sçachant plus que dire , proposa à M^r de Ferriol de prendre conseil des Officiers François. S. E. répondit, *que dans les choses qui regardoient la gloire du Roy son Maître , il étoit le seul Interprete de ses volontez.* Maurocordato alla de nouveau parler au Grand Visir, & au retour il se servit de menaces, disant à M^r l'Ambassadeur, qu'il allumeroit un feu difficile à éteindre, & qu'il seroit cause d'un grand malheur : *Tant pis pour le plus foible*, repliqua M^r de Ferriol, *mais je ne quitteray mon épée qu'avec la vie , l'honneur de mon caractère y étant attaché.* Alors le Grand Visir envoya les plus anciens Capigis-Bachis pour dire à M^r l'Ambassadeur que c'étoit vouloir introduire une nouveauté dans le Cérémonial, & qu'ils pouvoient l'asseûrer qu'ils n'avoient jamais veû aucun Ambassadeur prendre audience du Grand Seigneur avec son épée ; M^r de Ferriol persista à dire, que *M^r de Châteauneuf étoit pour le moins aussi croyable qu'eux.* Le Janissaire-Aga vint ensuite avec les principaux Officiers de son Corps, pour assêûrer M^r l'Ambassadeur que , tout Officier Général qu'il étoit de la premiere milice de l'Empire, il n'étoit jamais entré avec des armes dans la Chambre du Grand Seigneur ; que le Grand Visir même, quoique Lieutenant de Sa Hauteffe, n'avoit pas ce privilege. M^r de Ferriol lui répondit, *que le Grand Visir & lui étoient Sujets , qu'ainsi la Loy étoit pour eux ; mais qu'ayans l'honneur de représenter la Personne d'un grand Prince , il n'étoit pas dans la même dépendance.* Les deux Cadilesquers vinrent à leur tour ; & après eux les Visirs à trois queuës, & tous les Officiers de la

Porte pour essayer de faire changer d'avis à M^r l'Ambassadeur, mais ils le trouvèrent inébranlable. Le Grand Visir à qui on avoit fait rapport de tout ce qui s'étoit passé, s'imagina pouvoir obtenir par surprise, ce qu'il n'avoit pû gagner, par ses foibles raisons, sur la fermeté de M^r de Ferriol : Il lui fit dire qu'il étoit temps d'aller à l'Audiance où il étoit attendu. M^r l'Ambassadeur demanda *si ce seroit avec son épée*, on lui répondit que oui. Il marcha donc, & quand il fut arrivé à la porte de l'appartement du Grand Seigneur, il tourna la tête pour voir si les quinze personnes qu'il avoit nommées pour entrer avec lui dans la chambre de S. H. & pour lui faire la reverence, le suivoient. Il vit avec surprise qu'il n'y en avoit que six; les Chiaoux & les Capigis-Bachis ayant arrêté les autres à la porte de la grande voute qui conduit à la Sale d'audiance. M^r l'Ambassadeur jugea d'effors qu'on avoit quelque dessein contre lui; & résolu de perdre la vie, ou de soutenir ce qu'il avoit avancé, il mit la main gauche sur son épée, tenant avec la droite la Lettre du Roy pour le Grand Seigneur; deux Capigis-Bachis le prirent par dessous les bras, suivant la coûtume ordinaire, & il en vint un troisième, d'une taille de Geant, qui se baissant devant M^r de Ferriol, porta la main avec violence sur son épée pour la lui arracher, ce que n'ayant pû faire, M^r l'Ambassadeur enflammé de colère lui donna un si rude coup de la main droite & du genoüil, qu'il le jeta à quatre pas de lui, & dit à Maurocordato d'un ton de voix fort élevé, *si c'étoit ainsi qu'on violoit le Droit des Gens !* Après quoi voyant revenir sur lui le Capigi-Bachi qu'il avoit repoussé, il fit un si grand effort qu'il se débarrassa des deux autres Capigis-Bachis qui le tenoient toujours sous les bras; & portant la main sur son épée qu'il tira à demi, il demanda à Maurocordato avec le même ton de voix élevé, *si nous étions ennemis !*

Maurocordato tout consterné demouroit dans le silence. M^r de Ferriol ne douta plus pour lors que les choses ne fussent portées à la dernière extrémité ; mais dans le moment on vit paroître sur la porte de l'appartement du Grand Seigneur , le Capi-Aga , ou Chef des Eunuques blancs qui fit signe de la main de ne faire aucune violence à M^r l'Ambassadeur ; & s'étant approché de lui , il lui dit que s'il vouloit entrer sans épée , il seroit le bien venu , mais que s'il persistoit à la vouloir porter , il pouvoit retourner dans son Palais. M^r de Ferriol répondit , *qu'il ne pouvoit , ni ne vouloit quitter son épée* , & retournant sur ses pas il laissa son Castan à la porte & le remit à un Officier du Grand Seigneur ; il ordonna ensuite à tous les Officiers & aux autres personnes de sa suite de faire de même : cela se passa sans donner aucun sujet de plaintes.

Quand M^r l'Ambassadeur fut près de la grande porte , le Grand Visir envoya dire au S^r Fonton premier Drogman du Roy , de venir reprendre les présens que S. E. avoit fait apporter ; ce qui fut exécuté. M^r de Ferriol crut qu'il n'y auroit aucune cérémonie pour le retour , cependant il trouva les chevaux du Grand Seigneur , les Chiaoux & les Janissaires qui l'accompagnèrent jusqu'à la marine , dans le même ordre qui avoit été observé en allant au Serrail. Il y avoit dans les rues & aux fenêtres une infinité de peuple , tout le monde étant persuadé que M^r l'Ambassadeur avoit pris son audience ; & quand il arriva à la marine , il se mit dans son canot qui fut salué en passant de 42. coups de canon par les vaisseaux du Roy. M^r de Ferriol étant de retour dans son Palais fit servir plusieurs tables pour les Officiers du Roy , & pour toute la nation , avec beaucoup de magnificence.

Il est à remarquer que Maurocordato avoit affecté de rendre secrète toute la négociation au sujet de l'épée , par-

lant toujours à l'oreille de M^r de Ferriol ; mais comme c'étoit une affaire d'usage & de justice, M^r l'Ambassadeur répondit toujours tout haut, afin que les nations qui étoient venues à l'audiance par un esprit de curiosité, pussent entendre tout ce qui se passoit.

On scût peu de jours après, que le Grand Seigneur avoit reproché au Grand Visir de l'avoir exposé à une scène désagréable, disant qu'il devoit l'avoir prévenu. La dernière action du Grand Visir fut généralement condamnée, d'avoir voulu surprendre M^r l'Ambassadeur, & tâché de lui faire ôter son épée par violence ; les Turcs même ne purent s'en taire. La présence d'esprit de M^r de Ferriol dans toutes les réponses qu'il fit, & sa fermeté furent admirées de tous ceux qui en furent témoins.

Je crois, MONSIEUR, qu'il ne sera pas inutile de faire remarquer ici à nos marchands l'avantage qu'ils ont d'avoir à Constantinople en la personne de M^r l'Ambassadeur un Juge naturel & en dernier ressort, pour connoître de toutes les affaires civiles & criminelles, qui peuvent survenir entre eux.

Suivant les articles XXIV. & XLIII. du Traité fait le 26 May 1604. entre Henry le Grand & Sultan Achmet I. Empereur des Turcs, il fut arrêté que les Ambassadeurs & les Consuls de nôtre nation, rendroient justice aux marchands & negocians sujets de S. M. selon leurs loix & coutumes, sans qu'aucun Officier Turc en pût connoître. Surquoi j'ai appris qu'en 1673 y ayant eu procès entre le S^r Fabre & les S^{rs} Gleyse de Marseille, il fut terminé par jugement définitif de M^r de Nointel alors Ambassadeur à la Porte ; mais les S^{rs} Gleyse ayant prétendu se pourvoir contre cet Arrest dans les Jurisdictions de Provence, le jugement fut confirmé par Arrest du Conseil d'en haut du premier Septembre 1673. en ces termes.

**EXTRAIT DES REGISTRES
du Conseil d'Etat du Roy.**

LE ROY étant en son Conseil a confirmé les jugemens rendus par le S^r de Noimel, les 4 Decembre 1671, 2 & 18 Juillet 1672. Ordonne qu'ils seront exécutez selon leur forme & teneur ; & en consequence Sa Majesté a cassé & annullé le jugement rendu par le Lieutenant de l'Amirauté de Marseille le 12 Novembre dernier, & sous ce qui s'en est ensuivi ; Lui fait Sa Majesté deffenses de prendre aucune connoissance du differend entre lesdits Gleyse & Fabre, & auxdits Gleyse d'y faire aucunes poursuites, ni ailleurs pour raison de ce, à peine de nullité, cassation des procédures, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts. FAIT au Conseil d'Etat du Roy, tenu à Brisac le premier jour de Septembre 1673. Collationné. Signé COLBERT. Et pour copie, LAUTHIER.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

FIN DU TOME PREMIER.

DAWKINS COLLECTION

**THIS WORK IS
PLACED ON LOAN IN THE LIBRARY
OF THE TAYLOR INSTITUTION BY
THE RECTOR AND FELLOWS OF
EXETER COLLEGE
OXFORD**

6